

SCRIPTA PONTIFICII INSTITUTI BIBLICI

LE

Berceau de l'Islam

L'ARABIE OCCIDENTALE À LA VEILLE DE L'HÉGIRE

1^{er} VOLUME

LE CLIMAT - LES BÉDOUINS

PAR

HENRI LAMMENS S. I.

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ARABE À L'INSTITUT BIBLIQUE



CUM APPROBATIONE SUPERIORUM

ROMAE

SUMPTIBUS PONTIFICII INSTITUTI BIBLICI

1914

201646
25 3.26

PRÉFACE

Les pages suivantes reproduisent le texte des leçons publiques, professées à l'Institut biblique de Rome, pendant le printemps de cette année. Dans la troisième partie, « les Bédouins » (pp. 185-334), nous avons remanié la matière d'un ancien cours, donné à la *Faculté orientale* de l'Université de Beyrouth (1905). En livrant ce travail à l'impression, nous en avons conservé le jet primitif, la libre allure de la causerie, de la conférence, laissant subsister certaines allusions locales, les citations d'intérêt purement littéraire, les digressions et aussi les retours sur des sujets touchés précédemment.

Le *Berceau de l'islam* ouvre la série d'études, promises dans l'*Avant-Propos* de *Fāṭima et les filles de Mahomet*. Le volume suivant traitera des populations sédentaires du Ḥigāz. Ensuite nous nous proposons de reprendre, *إن شاء الله*, période par période et en suivant l'ordre chronologique, la vie du Prophète. Nous réunirons, sous un titre spécial et avec une numérotation indépendante, les fascicules consacrés à chacune de ces époques, jusque, et y compris, le coup d'état du *Triumvirat*, c'est à dire, jusqu'au lendemain de la mort de Mahomet. « Immense labeur », tâche de longue haleine ; pouvons-nous le dissimuler ? Mais, comme l'a deviné un bienveillant critique, « les fiches sont déjà prêtes, il ne reste qu'à les mettre en œuvre » ⁽¹⁾. Quoique sur plus d'un point cette préparation se trouve fort avancée,

(1) Cl. Huart, *Jour. Asiat.*, 1913¹, 217.

nous renonçons à supputer d'avance le nombre d'années et de volumes que réclamera l'exécution de ce plan. Nous traiterons chaque période comme un tout distinct, sans craindre les développements. Notre procédé sera donc plus *monographique* que *biographique*. L'ensemble — si nous devons en voir la fin — formera une nouvelle Vie de Mahomet.

Dans les pages consacrées ici au *climat* de l'Arabie, les naturalistes reconnaîtront sans peine que l'auteur n'est ni botaniste ni géologue ni météorologiste. Il n'éprouve aucun embarras à convenir de cette infériorité. La question du climat arabe et de sa persistance a été maintes fois agitée en ces dernières années ⁽¹⁾. Au dossier d'une discussion, dépassant de beaucoup l'intérêt de l'histoire préislamite, il a voulu verser les documents arabes les plus anciens. Il a donc de nouveau dépouillé les géographes, les encyclopédistes Bakri et Yāqoût, les recueils de *Ḥamāsa* et du *Kitāb al-Aḡāni*, pour ne citer que ces noms, dont la mention reviendra sans cesse dans l'annotation. Nous nous estimerions heureux si les résultats de ce dépouillement pouvaient attirer l'attention des futurs explorateurs du Ḥiǧāz sur les points méritant confirmation ou un supplément d'information.



De nos jours on ne peut plus aborder la *Sira* dans l'état d'esprit d'un Caussin de Perceval, ni même d'un Sprenger ou d'un Muir. Nous n'envisageons plus, comme nos précurseurs, le problème de l'évolution islamique. A l'époque, où nous commençons à Beyrouth en 1904 les *Etudes sur le règne du calife omayyade Mo'āwīa I^{er}*, des orientalistes reprenaient encore à leur compte le poncif, heureusement démodé: « l'islam est une religion, née à la pleine lumière de l'histoire ». Dans le cours de cette dernière décade, peu d'années se sont écoulées, sans amener la critique à sacrifier une ou plusieurs des anciennes positions. Elle a « mis en pleine lumière la faible valeur documentaire, sinon de la primitive littérature islamique, du

⁽¹⁾ Voir plus bas p. 113 sqq.

moins du riche développement ultérieur, représenté notamment par le recueil de Bokhāri » ⁽¹⁾. Petit à petit une conclusion se dégage, se précise: « il faut reprendre à nouveau l'étude de la *Sīra* » ⁽²⁾; ou encore: « l'édifice de cette histoire est à recommencer dès la base » ⁽³⁾. Ces énoncés, il ne nous revient pas de les avoir rencontrés précédemment, du moins sous une forme aussi catégorique. Si, depuis les beaux travaux du Prof. Goldziher, il semblait impardonnable d'ignorer le caractère tendancieux de la tradition mahométane, nombre d'islamisés hésitaient à appliquer le même verdict à des sections considérables de la *Sīra*, comme si *Sīra* et *ḥadīṭ* constituaient deux sources distinctes d'information.

Nous considérons donc comme un signe des *temps nouveaux* cette déclaration d'un maître merveilleusement documenté sur la genèse de l'islam: « es ist *allgemein anerkannt* das die mekkanische Periode der Sira von der Legende *völlig* überwuchert und die medinische stark genug davon infiziert ist » ⁽⁴⁾. Ça a toujours été notre avis. Seulement, libellée comme elle l'est, cette allégation, du moins pour la partie que nous avons pris la liberté de souligner, pourra sembler trop absolue. Nous serions heureux de connaître les écrits, les biographies de Mahomet, où l'on jette si *résolument* par dessus bord et en *totalité* le lest encombrant de la période prémédinoise, où l'on se décide, en d'autres termes, à sacrifier les quatre cinquièmes de la vie du Prophète. Ces textes, où l'on fait au feu une part si considérable, auront sans doute échappé à notre attention. Nous parlons de publications antérieures à ces dernières années. Si depuis, une appréciation plus radicale sur la valeur documentaire de la *Sīra*

⁽¹⁾ R. Dussaud, *Jour. des Savants*, 1913, p. 133. On aimerait avoir des précisions sur cette *primitive* littérature islamique, sur les moyens de la reconstituer. Est-elle représentée par Ibn Ishāq, dont nous ne possédons plus qu'un remaniment, par les fragments de Wāqidi, par les poètes contemporains de l'hégire et violemment interpolés?

⁽²⁾ Lettre particulière du Prof. Snouck Hurgronje. Comp. sa recension de *Fāṭima* dans *Deuts. Literaturz.* 15 Mars 1913, c. 687-89.

⁽³⁾ Cl. Huart, recension de *Fāṭima* dans *Rev. hist. relig.* 1913, p. 361.

⁽⁴⁾ J. Wellhausen, compte-rendu de *Fāṭima* dans *Gött. gel. Anz.*, 1913, n. 5, p. 315.

mecquoise, *commence* à s'imposer aux islamisants. ce revirement ne serait-il pas imputable aux récents travaux du prince Caetani, ensuite aux recherches de l'école de Beyrouth? Mais ce n'est qu'un commencement, et il paraît prématuré de parler d'un accord établi. De ce revirement nous croyons découvrir une preuve nouvelle dans ce jugement d'un érudit, que personne ne taxera d'hypercritique: « Il semble bien que le mouvement politique qui a enlevé à l'Empire romain dégénéré ses plus belles provinces... ait eu pour point de départ un mouvement religieux, dû à l'initiative d'un homme réel, dont on ignore, il est vrai, le nom véritable, mais qui est universellement connu sous le vocable de Moḥammed. C'est là le fait primordial et, croyons-nous, indéniable; mais les détails qui entourent cette figure principale sont vraiment bien estompés et finissent même par s'effacer dans la brume de l'incertitude » (1).

Quand on compare cette appréciation désabusée avec le résumé de la *Sīra* donné par le même auteur dans son *Histoire des Arabes* — un manuel destiné au grand public — on mesurera le chemin parcouru en ces dernières années. Mais en Allemagne pas plus qu'en France, l'entente n'est établie sur ces questions. Admettait-il le caractère *pleinement* légendaire de la période mecquoise comme universellement reconnu, *allgemein anerkannt*, cet orientaliste français, auteur de plusieurs ouvrages sur les débuts de l'islam, lorsqu'il écrivait: « on éprouve presque la sensation que le sujet est épuisé... ce qui reste à faire est beaucoup moins important que ce qui a été fait; on n'a plus guère qu'à préciser ou à retoucher » (2)? Au lieu de « reprendre par la base tout l'édifice de la *Sīra* », comme le conseille M. Huart, l'Angleterre s'est décidée à rééditer avec d'insignifiantes retouches la biographie de Muir.

On nous permettra donc de reproduire ici cette sereine mise au point du Prof. C. H. Becker: « Dans ses peintures de détail, souvent si prolixes, la *Sīra* ne constitue pas une source historique indépendante. On y retrouve exclusivement les matériaux fournis par le ḥadīth, mais disposés en forme de biographie. Les ḥadīth particuliers repré-

(1) Cl. Huart, *Jour. Asiat.*, 1913¹, p. 215.

(2) *Où en est l'histoire des religions?* I, 423 sqq.

sentent un développement exégetique d'allusions qoraniques, ou bien des inventions postérieures à tendances dogmatico-juridiques. L'intérêt pour l'exégèse et pour le dogme est antérieur à l'intérêt pour l'histoire. Ce dernier s'éveilla alors qu'en face des sources historiques chrétiennes, attestant la personnalité miraculeuse et divine du Christ, on éprouva le besoin d'une documentation analogue pour le fondateur de l'islam. La tradition vraiment historique restant extraordinairement restreinte, on s'attaqua aux allusions du Qoran pour les exploiter. Mais surtout on se mit à recueillir les anciens ḥadīṭ à tendances dogmatique et juridique, dans le but de les distribuer chronologiquement. Ainsi naquit la *Sīra* » (1).

C'est, résumée à grands traits, la théorie développée dans « Qoran et Tradition ». L'adhésion de M. Becker à cette thèse générale justifierait, s'il en était besoin, la nécessité de soumettre à une révision méthodique le problème de la *Sīra*, en se guidant d'après ces principes (2). Comme nous le disions dans *L'âge de Mahomet* (p. 249), « il ne peut être question de tout rejeter en bloc. Ce serait sacrifier en même temps *les importantes parcelles de vérité historique* qui s'y trouvent mêlées (3). Au lieu de renverser la lourde construction élevée par la Tradition, contentons-nous de la démonter pierre par pierre, pour examiner la valeur des matériaux employés. Opération fastidieuse mais indispensable! ». Ce travail, nous le commençons aujourd'hui : *والله الموفق للصواب واليه المرجع والمآب*.



Quelques mots sur la méthode à suivre dans cette série de monographies, inaugurées par le « Berceau de l'islam ». Elle rappellera *dans les grandes lignes* la méthode de notre précédent travail, « Fāṭima et les filles de Mahomet ».

(1) *Prinzipielles zu Lammens' Sīrastudien*, dans *Der Islam*, IV, 263.

(2) En majorité M. Becker (*loc. cit.*) les déclare « wohl schon allgemein anerkannt ». L'affirmation ne serait-elle pas trop générale?

(3) Nous ne nions donc pas l'existence d'un noyau solide dans le conglomerat de la *Sīra*.

Dans les grandes lignes, disons-nous. *Faṭīma* n'était pas une œuvre définitive, mais bien plutôt — le sous-titre le déclarait — une suite de « notes critiques pour l'étude de la Sira », d'aperçus réunis sous la manchette d'un nom populaire, celui de Faṭīma : le dernier numéro enfin dans une série de prolégomènes, de travaux d'approche. L'auteur s'y proposa moins d'édifier que de démolir ; il entendait recourir au pic et même aux explosifs aussi souvent qu'à la truelle et au mortier. *Faṭīma* devait être un essai, un spécimen, mais suffisamment poussé pour provoquer la critique. Sous ce dernier rapport, la tentative n'a pas trop mal réussi et nous saisissons volontiers cette occasion de rendre hommage à la bienveillance empressée de nos collègues ⁽¹⁾. Comme spécimen, *Faṭīma* devait donner une idée de la documentation, ensuite montrer l'application des principes, énoncés dans les articles-programme « Qoran et Tradition » — « L'âge de Mahomet et la Chronologie de la Sira » ; en même temps servir d'introduction pratique à la littérature, s'occupant des débuts de l'islam, édifier le lecteur sur la valeur de cette compilation.

Ce faisceau d'intentions explique le caractère composite de *Faṭīma*, à la fois biographie, œuvre polémique et histoire générale. Sciemment nous avons agrandi l'horizon restreint, où s'écoula l'existence de l'épouse de 'Alī. Nous n'avons pas craint d'ouvrir des parenthèses, sans nous hâter de les fermer. Aux premiers plans, s'agite la masse confuse des principaux figurants du drame islamite, préoccupés, dirait on, de masquer la pâle héroïne : Mahomet, 'Alī, 'Āīsa, 'Abbās, les *Triumvirs*, les *Mobaššara*, les favoris Zaid et Osāma, le harem turbulent et la petite cour du Maître de Médine. La figure d'Abou'l Qāsim envahit la majeure partie du cadre, où l'on devine plus qu'on ne distingue les traits voilés de larmes de sa fille. Comme l'a bien noté M. Wellhausen ⁽²⁾, une telle « disposition laisse beaucoup à désirer ». Manque de proportions voulu ; procédés de cinématographe peut-être, mais intentionnels !

⁽¹⁾ On nous permettra de nommer le Prof. Becker, pour avoir bien voulu assumer la partie la plus ingrate, celle de souligner, d'ailleurs avec infiniment de mesure et de loyauté, les points où nous divergeons. Pour ma part, j'ai toujours retrouvé ces qualités dans les critiques du directeur de *Der Islam*.

⁽²⁾ *Loc. sup. cit.*

Voilà pour l'utilisation et le classement des matériaux. Pour ce qui est du style, tout en nous adressant aux orientalistes, nous visions à obtenir un texte lisible par les profanes, les lecteurs étrangers à nos études spéciales. Pour ceux-là il fallait principalement narrer, exposer, peindre. Dans la crainte pourtant d'égarer le jugement des non-initiés, nous avons semé dans le cours de la narration les avertissements, les incises dubitatives, les points d'interrogation, épuisé pour ainsi dire la gamme des notations, destinées à rappeler la valeur exacte des documents, à prévenir les conclusions exagérées. Jusque dans les paragraphes, où nous nous donnions l'air d'accumuler les données positives, l'accent, l'intonation invitaient de nouveau à la réserve. Le ton ne fait-il pas la chanson? Ajoutez les haltes aux tournants du chemin, pour explorer la solidité du terrain à explorer. Au risque de paraître céder à la manie hypercritique, nous n'avons cessé d'appeler l'attention sur les luttes, sur les contradictions des écoles, des partis, inextricable enchevêtrement de tendances insidieusement dissimulées. Parallèlement à ces indications générales, une annotation incessante et touffue, contenant les *lectiones variae* — encore un nid d'insinuations tendancieuses — tout l'*apparatus criticus* offraient aux islamisants, aux professionnels, avec les numéros des pièces du dossier, un moyen de contrôle personnel. Ce luxe de précautions risquait peut-être de demeurer insuffisant. Aussi la « Conclusion » de *Fāṭima* s'est-elle efforcée de ramener aux proportions exactes les éléments du tableau que l'opposition des ombres et des lumières, l'empâtement des couleurs, les touches trop vigoureuses du pinceau, le jeu de la perspective et du relief auraient pu déformer. Cette critique négative ne semble pas avoir été inutile, puisqu'au dire du Prof. Becker elle « a secoué les orientalistes et posé tout le problème de la Sira sur une base nouvelle » (1).

Le même savant se montre beaucoup moins enchanté des résultats positifs de notre méthode. N'ouvre-t-elle pas la porte aux conclusions subjectives! Parfois même elle a l'air d'adopter les procédés d'un Ibn Ishāq, d'un Wāqidi. Comment, dans cette reconstitution de

(1) Becker, *op. cit.*, p. 269.

la physionomie de Fāṭima, reconnaître les parties originales de la retouche et du travail de restauration? Circonstance aggravante: on semble donner une valeur historique à tous les détails, où les héros de l'islam apparaissent en mauvaise posture, prendre un malin plaisir à grossir les traits les plus ingrats de leur figure morale ⁽¹⁾. Le portrait de Fāṭima n'a pas été flatté; pourquoi en disconvenir? Mais avant d'apposer sa signature, l'auteur a loyalement prévenu que personnellement elle a pu être moins insignifiante que ne l'insinuaient les rédacteurs maladroits de son *mosnad* orthodoxe ⁽²⁾. Déclaration insuffisante ou tardive? Peut-être bien, si elle était demeurée isolée, au lieu de se relier aux nombreux passages, où l'on signalait l'attitude embarrassée, illogique de la réaction antišīʿite, les manœuvres louches des moḥaddiṯ ʿabbāsides, aboutissant toujours à amoindrir le couple ʿAlī-Fāṭima.

Complaisamment nous nous sommes arrêté à décrire la garde-robe, le train de maison du Prophète. Sujet nouveau et d'un pittoresque alléchant. Il permettait de mettre en relief l'intrusion de la politique dans la vie privée d'Abou'l Qāsim; aspect trop négligé jusqu'ici. Comment combler cette lacune, à moins d'accumuler les traits, les exemples, de varier les situations. Convenons-en sans détours: le courage nous a parfois manqué pour résister à l'invitation de nos carnets, regorgeant de fiches, fruits de longs et fastidieux dépouillements. *Qui sine peccato est, primus lapidem mittat!* (Ioan. VIII, 7). Une note écrite il y a près d'un an, pour le dernier fascicule ⁽³⁾ du *Califat de Yazīd I^{er}* (p. 424), dénonce le caractère tendancieux de ces prolixes ḥadiṯ. En introduisant dans le costumier prophétique toutes ces exotiques confections, on visait à rassurer les consciences timorées. En les lui mettant sur les épaules pendant la *ṣalāt*, on insinuait que le croyant était autorisé à conserver, même en prière, ces étoffes, tissées par *des mains infidèles* et couvertes de figures. Incidemment nous avons prévenu que le Prophète ne pouvait avoir proscrit les bains.

(¹) Becker, *loc. cit.*, Comp. R. Dussaud, *loc. cit.*, « est-il bon que l'historien prenne parti pour les uns contre les autres?... »

(²) *Fāṭima*, p. 140.

(³) Le manuscrit a été expédié à Beyrouth, en Avril 1913.

un luxe inconnu à son époque au Ḥigāz ⁽¹⁾. *Et ita porro*. Nous ne nous laissions donc pas suggestionner par la verbosité des *Mosnad*.

Si la Tradition a cru devoir insister sur la dureté de Mahomet à l'égard de sa fille c'est, disions-nous, dans le but d'inspirer aux musulmanes le goût de la simplicité ⁽²⁾. Montrer partout la Sonna opposant ses exagérations à celles de la Šī'a, même au détriment de Fātima ⁽³⁾, appeler l'attention sur le conflit de ces contradictions; ce procédé convenait trop au plan de l'auteur pour qu'il ait négligé de s'en prévaloir. A nos yeux, un ḥadīṭ défavorable aux héros de l'islam n'en devient pas authentique pour autant. Nous avons souligné l'insuffisance de ce criterium, à l'endroit même, où nous insistions sur le robuste appétit d'Abou'l Qāsim ⁽⁴⁾. Les *Ṣaḥīḥ* ont pu également s'inspirer ici des versets *كلوا من الطيبات*, des déclamations contre l'ascétisme, la « rahbānyya, invention des chrétiens ». Nous suggérons la même exégèse pour l'appareil souverain, entourant Mahomet. Fondées ou non, ces admonitions répétées, rappels discrets à l'exercice d'une critique personnelle, ne mettaient-elles pas en garde contre les entraînements du subjectivisme? Il nous a paru également utile de prémunir contre les formes ascétiques qu'on a parfois prêtées aux débuts de l'islam. Était-il indifférent de montrer, dans une succession de tableaux vivants, comment la tradition ancienne s'était représenté le Prophète? Quelle meilleure préparation imaginer pour les déceptions que réserve la littérature panachée de la *Sīra*?

Assurément « il a existé une tradition, dégagée de toute tendance mais c'était une tradition orientale mêlant réalité et fiction... Seul le flair historique permettra d'opérer le triage; et voilà pourquoi on aboutira fatalement à des conclusions subjectives » ⁽⁵⁾. *Incedo per ignes*, ou, pour parler arabe, *نقذم رجلاً نوخر أخرى*, nous avancerons un pied et retirerons l'autre. Toutefois comme avec cette dernière mé-

⁽¹⁾ Cf. *Fātima*, p. 75, n. 5.

⁽²⁾ Voir la *Conclusion* de *Fātima*.

⁽³⁾ *Fātima*, p. 27-28.

⁽⁴⁾ *Fātima*, 44. Comp. *ibid.* 133-140; nous y formulons le principe que souvent il s'agit uniquement d'annihiler des exagérations par d'autres en sens contraire.

⁽⁵⁾ Becker, *op. cit.*, 264.

thode, on piétinerait sur place, le mieux nous paraît — comme dans *Fāṭima* — d'aller de l'avant, sauf à faire de temps à autre machine en arrière. On profitera de ces reculs pour dénicher les tendances jusque dans les variantes les plus inoffensives, pour scruter le témoignage — parfois le silence — du Qoran et recourir, s'il y a lieu, au contrôle de la poésie contemporaine.



Le danger de subjectivisme! Dans le domaine que nous allons exploiter, il guette partout le travailleur. Il devrait du moins, semble-t-il, se trouver grandement atténué dans la matière du présent volume. Elle sera bien subtile la tendance pour se glisser inaperçue dans les détails d'une description climatologique! Surtout quand on dispose de cette copieuse documentation poétique, dont nous avons toujours exalté la valeur et prisé le contrôle. Or précisément ce volumineux dossier lancera maintes fois sur de fausses pistes, si l'on ignore l'art de le compulser. Nous lui devons une foule de réputations imméritées, en bien et en mal; un certain nombre se trouvent signalées plus loin. *Fahr* et *hiġā'*, panégyrique et satire, ces deux grandes moitiés de la poésie arabe conspirent avec la même inconscience à fausser la vérité historique.

Est-il admissible qu'on ait récompensé un quatrain, racheté un meurtre par l'abandon de centaines de chameaux? ⁽¹⁾ Nous prenons cet exemple au hasard, il servira pour le *climat* et pour la *psychologie* du Bédouin. Quand toute la Péninsule eût été transformée en *Ḥimā Ḍaryya*, et favorisée d'un *rabī'* perpétuel, comment aurait-elle suffi à nourrir les troupeaux que ces chiffres supposent? La tradition littéraire, fixée dans des recueils, comme l'inestimable *Kitāb al-Aġāni*, s'est arrogé le droit de le conclure de la qualification de *حَامِلٌ مَّيِّينَ*, donnée aux héros de la munificence par les *furchbare Renomisten* ⁽²⁾ que furent les rimeurs arabes. A ce danger ajoutez le

⁽¹⁾ Voir plus loin les détails sur la rançon du sang.

⁽²⁾ L'expression est du Prof. Nöldeke; voir plus bas p. 320.

mirage impérialiste et chauviniste. Ce dernier élément de déformation n'a pas manqué de provoquer la réaction des Šo'ūbyya. Entre ces deux extrêmes, s'appuyant chacun sur d'innombrables et parfois subtiles falsifications, qui osera se vanter de découvrir toujours la *via media*, où se tient sans doute la vérité! Plus bas nous signalons la qualité inférieure du courage bédouin. Nous aurions pu appliquer la même mesure à la loyauté du nomade ⁽¹⁾. Sous ce dernier rapport, notre impression définitive lui demeure nettement défavorable. En exerçant partout une critique aussi impitoyable, ou, pour parler avec le Prof. Becker, « den nüchtern historischen Sinn des Schlusskapitels » de *Fāṭima*, nous nous demandons ce qui aurait subsisté dans le portrait du Bédouin? Lui serait-il resté — comme au père du poète Ġamil — à tout le moins un lambeau de tunique pour voiler sa nudité morale, ⁽²⁾ في شملة لا تُواري استنه :

Tout en nous efforçant d'éviter les traquenards du subjectivisme, nous avons pensé devoir résister à la tentation de démasquer *partout* le *bluff* de la grandiloquence bédouine, de la duperie, consciente ou non, des Aṣma'ī et des Aboū'l Farāġ. Nous voilà de nouveau ramené aux grandes lignes de la méthode, suivie dans *Fāṭima*. Faire marcher de front l'exposé et la critique, les doser dans les proportions convenables, conserver le plus possible du coloris, du relief des documents originaux, obtenir de la sorte un récit bien vivant, mais sans franchir la limite, où l'illusion littéraire engendrerait la confusion et l'erreur. La tâche est malaisée! Qu'en sortira-t-il? « Quelque chose d'inattendu et d'étonnant en même temps? » ⁽³⁾ Sera-ce le Mahomet historique? Réussirons-nous mieux que dans *l'essai* de *Fāṭima* à satisfaire aux justes exigences de la critique? Nous nous estimerions heureux de parvenir à rétablir la physionomie de l'auteur du Qoran, telle qu'on se la figurait à la fin du premier siècle de l'islam. Si l'histoire peut être appelée un roman véritable, celle de l'Arabie ancienne demeure

⁽¹⁾ Voir plus bas; comp. les expériences du Prof. Musil dans *Im nördlichen Heǧāz*.

⁽²⁾ Voir plus loin les détails sur les *ṣa'loūk*.

⁽³⁾ Cl. Huart, *op. cit.* p. 217.

la plus romanesque des histoires. Il n'est pas en notre pouvoir de modifier cette situation.

Du calife Mo'awia il est raconté que des solliciteurs impudents cherchèrent parfois à égarer sa bonne foi. L'adroit politique affectait de ne s'apercevoir de rien et souriant, les yeux à demi-clos, continuait à écouter, *ان كُنتا لَنُخَدَّعه فَيَتَخادَع لَنَا* ⁽¹⁾. Les auteurs de *Nawādir* relatent le trait comme une des preuves les plus étonnantes de son *hilm* proverbial. Oriens *vult decipi*, à condition qu'on y mette des formes.

Cet exemple, les explorateurs, les historiens de l'Orient ne devraient jamais le perdre de vue. A eux d'examiner, de fouiller, d'interroger, de recueillir, comme si partout ils supposaient la plus entière loyauté, le souci désintéressé de la vérité dans ce milieu de mirages. Seule cette fiction les soutiendra contre les assauts de l'énervement *ان الله مع الصابرين*, elle permettra de mener l'enquête à terme, *in multa patientia*. Nous ajouterons: *et doctrina*. Au cours même de ces recherches fastidieuses, à *fortiori* quand il s'agira d'en exposer le résultat, alors le ton de la voix, l'expression du visage suffiront d'ordinaire pour révéler que l'enquêteur ne s'illusionne ni sur la valeur de son volumineux dossier ni sur la probité scientifique de ses prolixes informateurs. C'était la signification de l'énigmatique sourire de Mo'awia. Aucun contemporain ne s'y trompa. Peut-on supposer moins de clairvoyance chez les lecteurs du 20^e siècle?

دعاوي الناس في الدنيا فنونٌ وعِلْمُ الناسِ اكثرُهُ ظنونٌ

« Innombrables sont les opinions des hommes ici bas; la majeure partie de leur savoir consiste en hypothèses » ⁽²⁾.

* * *

Il nous reste l'agréable devoir de remercier nos collègues, les PP. Neyrand et Ruwet, pour leur bienveillante assistance dans la

(1) Qotaiba, *ʿOyoūn*, 28; *Ag.*, XVI, 34.

(2) Vers de Aḥmad ibn Moḥammad, surnommé Dōū'l Mafāḥir, 6^e siècle H.

correction des épreuves, ainsi que la *Tipografia pontificia nell'Istituto Pio IX.* pour la diligence apportée à l'impression de ce travail. La publication de *tables analytiques* est réservée pour l'achèvement du *Berceau de l'islam.*

Rome, fin Septembre 1913

LISTE

DES SIGLES ET ABBRÉVIATIONS PRINCIPALES

Abou 'Obaid, *Ġarīb* = Abou 'Obaid al-Qāsim ibn Sallām, *Ġarīb al-ḥadīṭ*, man. Kuprulu, Constantinople, n. 64. La pagination est de nous.

» Tammām, *Ḥamāsa* = *Dīwān Aš'ār al-Ḥamāsa*; à moins d'indication contraire, l'édition citée est celle d'Égypte (= E) en 4 vol.

» Yousof, *Ḥarāğ* = *Kitāb al-Ḥarāğ*; Caire, 1302 H.

» Zaid, *Kitāb al-Maṭar* = éd. Cheikho, *Mašriq*, VIII, 162 sqq.

Ag. = *Kitāb al-Aḡānī*, 1^{re} éd., avec le 21^e vol. = de R. Brünnow.

Âge de Mahomet = H. Lammens, *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sira*, dans *Jour. Asiat.* 1911¹, 209-50.

Aḥṭal, *Dirvan* = éd. Salhani, Beyrouth. L'utilisation des manuscrits de Bagdad et du Yémen sera accompagnée d'une mention spéciale.

'Alqama (Ahlw.) = Son divan dans W. Ahlwardt, *The divans of the six ancient arabic poets*, London, 1870.

Ašma'ī, *Nabāt* = Le *Kitāb an-nabāt waš-šagar* d'Ašma'ī, éd. Aug. Haffner dans *Mašriq*, I, 406 sqq.

Azraqī (Wüst.) = Azraqī, *Kitāb Aḥbār Makka*, éd. Wüstenfeld.

Bādīa = H. Lammens, *La Bādīa et la Ḥīra sous les Omayyades*, dans *MF·OB*, IV, 91-112.

Baihaqī, *Maḥāsīn* = *Kitāb al-maḥāsīn wal-masāwi*, éd. Fr. Schwally.

Bakrī, *Mo'ğam* = *كتاب معجم ما استعجم*; éd. Wüstenfeld.

Balāḍorī, *Fotoūḥ* = *Fotoūḥ al-boldān*, éd. de Goeje.

» *Ansāb* = *Ansāb al-Ašraf*, manuscrit de Paris (bibliothèque nationale).

Boḥārī, *Šoḥḥ* = *Le recueil des traditions musulmanes*, éd. Krehl-Juynboll, Leiden.

Boḥtorī, *Ḥamāsa* = *Kitāb al-Ḥamāsa* de Boḥtorī, éd. Cheikho, Beyrouth.

Caetani, *Annali* = *Annali dell'islam* par le prince Caetani di Teano; plusieurs vol. (en cours de publication).

- Caetani, *Studi* = *Studi di storia orientale*, 1^{er} vol. 1911.
- Chantre* = H. Lammens, *Le chantre des Omiades, notes biographiques et littéraires sur le poète arabe chrétien Aḥḥāl*.
- Chroniken (Wüst.) = Wüstenfeld, *Die Chroniken der Stadt Mekka*, 3 vol.
- Chronologie de la Sira* = Voir *Âge de Mahomet*.
- Dīnawarī, *Aḥbār* ou *Aḥbār Ṭiwāl* = Aboū Ḥanīfa ad-Dīnawarī, *Kitāb al-aḥbār al-ṭiwāl*: éd. Guirgass Kratchkowsky.
- Doughly, *Travels* = *Travels in Arabia Deserta*, 2 vol.
- Fāṭima* = H. Lammens, *Fāṭima et les filles de Mahomet; notes critiques pour l'étude de la Sira*.
- Fihrist* = G. Flügel, *Kitāb al-Fihrist*.
- Fraenkel, *Aram. Fremdw.* = S. Fraenkel, *Die aramäischen Fremdwörter im Arabischen*.
- Ġāḥiẓ, *Bayān* = *Al-Bayān wa't-tabyīn*, Caire, 2 vol.
- » *Ḥaiawān* = *Kitāb al-Ḥaiawān*, Caire, 7 vol.
- » *Maḥāsin* = *Kitāb al-Maḥāsin wal-addād*, attribué à Al-Ġāḥiẓ, éd. Van Vloten, Leiden, 1898.
- » *Tria opuscula* = éd. Van Vloten, Leiden, 1903.
- » *Avares* = *Kitāb al-Boḥalā'* éd. Van Vloten, Leiden, 1900.
- Goldziher, *M. S.* = *Muhammedanische Studien*, 2 vol.
- » *Abhandlungen* = *Abhandlungen zur arabischen Philologie*, 2 vol.
- Guidi, *Sede primitiva* = *Della sede primitiva dei popoli semitici* (dans *Reale Accademia dei Lincei*, 1878-79).
- Ḥanbal, *Mosnad*, = Le *Mosnad* d'Aḥmad ibn Ḥanbal, 6 vol. Caire.
- Ḥansā', *Divan* = par L. Cheikho, petite édition classique, 1888, Beyrouth.
- Ḥassān ibn Ṭābit, *Divan* = *The Diwān of Ḥassān ibn Thābit*, éd. Hartwig Hirschfeld.
- Hirschfeld, *New researches* = *New researches into the composition and exegesis of the Qoran*.
- Ḥoṣrī = *Zahrat al-Ādāb* d'Al-Ḥoṣrī, en marge du *'Iqd al-farīd* d'Ibn 'Abdrabbihī.
- Ḥoṭai'a, *Divan* = éd. Goldziher dans *ZDMG*, 1892, 1893.
- Huart, *Histoire des Arabes* = 2 vol.
- Ibn al-Aṭīr, *Kāmil* = *Al-tārīḥ al-kāmil*, éd. Tornberg.
- Ibn Baṭūṭa, *Voyages* = éd. de Paris, Defréméry-Sanguinetti, 4 vol.
- Ibn Doraid, *Istiqāq* = *Kitāb al-Istiqāq*, éd. Wüstenfeld.
- » » *Ṣifat as-Saḥāb* = éd. Wright dans *Opuscula arabica*.
- Ibn Ġobair, *Travels*² = la 2^{de} éd. par De Goeje.
- Ibn Ḥāgar, *Iṣāba* = *Kitāb al-iṣāba fī tamyīz as-ṣaḥāba*, Calcutta, 4 vol.
- Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaḡar* = *Kitāb as-Ṣaḡar* attribué à Ibn Ḥalāwaih, éd. Sam. Nagelberg.
- Ibn Ḥaldūn, *Prolégomènes* = éd. Quatremère, 3 vol.
- Ibn Ḥawqal, *Géogr.* = Voir plus bas.
- Ibn Hišām, *Sira* = 'Abdalmalik ibn Hišām, *Sīrat ar-rasoūl*, éd. Wüstenfeld.
- Ibn Māḡā, *Sonan* = Le *Kitāb as-Sonan* d'Ibn Māḡā, 2 vol. Caire.

Ibn Qais ar-Roqayyât, *Divan* = N. Rhodokanakis, *Der Diwân des 'Ubad-Allah ibn Qais ar-Ruqajjât*.

Ibn Rosteh, *A'lâq* = *Kitâb al-A'lâq an-nafisa*, dans *Bibliotheca geogr. arabicorum* (de Goeje). Voir plus bas. Cité aussi comme Ibn Rosteh, *Géogr.*

Ibn Sikkî, *Tahdîb* = Ibn as-Sikkî, *Kitâb tahdîb al-alfâz*, éd. Cleikho, Beyrouth, 1895.

'Iqd = Ibn 'Abdrabbihi, *Al-'iqd al-farid*, Caire. (Les exposants renvoient aux éditions utilisées).

I. S. *Ṭabaq.* = Ibn Sa'd, *Kitâb al-ṭabaqât al-kabîr* (collection publiée sous la direction d'Ed. Sachau), en cours de publication.

Der Islam = *Zeitschrift für Geschichte und Kultur des islamischen Orient*; éditeur C. H. Becker.

Ist'âb = d'Ibn 'Abdalbarr, éd. de Hyderabad (à moins d'indication contraire).

Jacob, *Beduinleben* = G. Jacob, *Altarabisches Beduinleben*, 2. édit.

Jaussen, *Moab* = Ant. Jaussen, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*.

» Savignac, *Mission* = *Mission archéologique en Arabie*, 2 vol.

Kindî, *Governors of Egypt* = Al-Kindî, *The governors and judges of Egypt*, éd. Rh. Guest, (dans le « Gibb memorial »).

Labîd, *Divan* = éd. Huber-Brockelmann.

Mahomet fut-il sincère? = H. Lammens, (extrait des « Recherches de science religieuse », n. 1 et 2, 1911).

Maqdisî, *Géogr.* = Voir plus bas.

Margoliouth, *Mohammed* = *Mohammed and the rise of the islam*, 3^e éd.

Mas'ôûdî, *Prairies* = *Les prairies d'or*; éd. Barbier de Meynard, Paris, 9 vol.

» *Tanbîh* = *Kitâb al-tanbîh wal-i'srâf*, éd. de Goeje (voir plus bas).

Ma'sriq = *al-Ma'sriq*. Revue orientale (en arabe) éd. L. Cheikho, Beyrouth.

Mo'âwia = H. Lammens, *Etudes sur le règne du calife omaïyade Mo'âwia I^{er}*.

Montahab Kanz = *Montahab kanz al-'ummâl*, 6 vol. en marge du *Mosnad* d'Ibn Ḥanbal.

Moslim, *Ṣaḥîḥ* = Moslim ibn al-Ḥaġġâġ, *Ṣaḥîḥ*, édit. du Caire. L'exposant 2 renvoie à celle de 1327 H.

Musil, *Arabia Petraea* = 3 vol.

» *Im nörd. Heġâz* = *Im nördlichen Heġâz. Vorbericht über die Forschungsreise 1910*, pp. 23.

Naqā'id Ġarîr = *Naqā'id Ġarîr wal-Farazdaq*, éd. Bevan, 3 vol.

Nasā'î, *Sonan* = *Kitâb as-Sonan*, éd. Caire, 1312 H., 2 vol.

Nawawî, *Tahdîb* = *Tahdîb al-asmâ'*, éd. Wüstenfeld.

Nöldeke-Schwally, *Geschichte* = *Geschichte des Qorâns* de Nöldeke; nouvelle édition par Schwally.

Nöldeke, *Neue Beiträge* = *Neue Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*.

Omayya ibn Abi's-Salt. *Divan* = éd. F. Schulthess, dans les *Beitraege für Assyriologie*, vol. VIII.

Opuscula arabica = éd. Will. Wright.

Osd = *Osd al-Ġâba* d'Ibn al-Aṭîr, Caire, 5 vol.

- Poète royal* = H. Lammens, *Un poète royal à la cour des Omiades de Damas* (extrait de la « Revue de l'Orient chrétien » 1904).
- Qalqašandī, *Šobḥ* = *Šobḥ al-a'sā fi šana'at al-inšā'*, Caire, 1^{er} vol.
- Qoran = Recension de Fluegel.
- Qoran et Tradition* = H. Lammens, *Qoran et Tradition; comment fut composée la vie de Mahomet*, (extrait des « Recherches de science religieuse » n. 1, 1910).
- Qotaiba, *Ma'arif* = Ibn Qotaiba, *Kitāb al-Ma'arif*, éd. Wüstenfeld.
- » *'Oyoün* = Ibn Qotaiba, *'Oyoun al-ahbār*, éd. Brockelmann.
- » *Poesis* = Ibn Qotaiba, *Liber poesis et poetarum*, éd. De Goeje.
- Qoṭāmī, *Divan* = *Diwān des 'Umeir ibn Schuġejm Al-Quṭāmī*, éd. J. Barth.
- République marchande* = H. Lammens, *La république marchande de la Mecque vers l'an 600 de notre ère* (extrait du *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1910, pp. 23-54).
- Sāfi'ī, *Kitāb al-Omm* = *Risāla Kitāb al-Omm* de l'imām Šāfi'ī, éd. Caire 1321 H.
- Sigistānī, *Mo'ammaraūn* = I. Goldziher, *Das Kitāb al-Mu'ammaraūn des Abū Ḥatim al-Sigistānī*, dans *Abhandlungen*, II (voir plus haut).
- Snouck Hurgronje, *Mekka* = 2 vol.
- So'arā'* ou *Šo'arā' an-Našrānyya* = L. Cheikho, *Kitāb šo'arā' an-našrānyya*, Beyrouth, 1890.
- Sprenger, *Moḥammad* = *Das Leben und die Lehre des Moḥammad*, 3 vol., 2^e édit.
- Ṭab., *Tafsīr* = Ṭabarī, *Tafsīr al-Qor'ān*, 30 vol. Caire, 1^{ère} édit.
- » *Annales* = » *Annales*, éd. De Goeje.
- Tāġ 'Aroūs* = Le dictionnaire *Tāġ al-'Aroūs* de Moḥammad Mortaḍā, 10 vol. Caire.
- Tāif* = H. Lammens, *Tāif, la cité alpestre du Hidjāz au 1^{er} siècle de l'islam* (extrait de la « Revue des questions scientifiques », Octobre 1906).
- Tarafa (Ahlw.) = Son *divan* dans W. Ahlwardt, *The divans of the six ancient arabic poets*.
- Triumvirat* = H. Lammens, *Le Triumvirat Aboū Bakr, 'Omar et Aboū 'Obaïdo* (extrait de *MFOB*, IV, pp. 113-44).
- Yaḥiā, *Harāġ* = Yaḥiā ibn Ādam, *Kitāb al-Harāġ*, éd. Th. W. Juynboll.
- Ya'qoūbī, *Hist.* = *Al-Ya'qoūbī Historiae*, 2 vol. éd. M. Th. Houtsma.
- » *Géogr.* = *Géographie* d'Al-Ya'qoūbī, dans *Bibliotheca geogr. arabicorum* (de Goeje).
- Yāqoūt, *Mo'gam* = *Dictionnaire géographique*, éd. Wüstenfeld. La réimpression du Caire est notée de la lettre E.
- Yazīd* = H. Lammens, *Le califat de Yazīd 1^{er}* (extrait de *MFOB*, IV-VI).
- Walther, *Wüstenbildung* = *Das Gesetz der Wüstenbildung in Gegenwart und Vorzeit*, 2^e édit.
- Wāqidi (Kremer) = *Kitāb al-Maġāzi*, éd. Von Kremer.
- » (Well.) = *Wāqidī's Kitāb al-Maġhazi* par Wellhausen.
- Wellhausen, *Ehe* = *Die Ehe bei den Arabern* (dans *Göttinger Nachrichten*, 1893).
- » *Reich* = *Das arabische Reich und sein Sturz*.

Wellhausen, *Skizzen* = *Skizzen und Vorarbeiten*, plusieurs volumes.

Wüstenfeld, *Gebiet* = *Wüstenfeld, Gebiet von Medina*.

Ziād ibn Abihi = H. Lammens, *Ziād ibn Abihi, vice-roi de l'Iraq, lieutenant de Mo'awia I*, 139 pp. (extrait de *Rivista degli studi orientali*, IV).

Zohair, (Ahlw.) = Son *divan* dans Ahlwardt, *Six ancient poets*.

JR.AS = *Journal of the royal asiatic Society*.

L.'A = Le dictionnaire *Lisān al-'Arab*.

MFOB = *Mélanges de la Faculté orientale* de Beyrouth.

WZKM = *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*.

ZDMG = *Zeitschrift des deutschen morgenländische Gesellschaft*.

La lettre E renvoie à une édition égyptienne des ouvrages utilisés: ainsi Yā-qoūt E. Les géographes, comme Iṣṭahrī, Ibn Ḥauqal, Maqdisī, Ibn al-Faḡīh, Ibn Rosteh, Ya'qoūbi, Mas'ōūdī (*Tanbih*) sont cités (p. e. Ibn Faḡīh, *Géogr.*) d'après les éditions de la *Bibliotheca geogr. arabicorum* (de Goeje); Hamdānī, *Ġazīrat al-'Arab*, (citée Hamdānī, *Ġazīra*) d'après l'édit. D. H. Müller.

Pour les manuscrits, nous nous contentons d'un renvoi sommaire au lieu de provenance: Leiden, Berlin, Paris, Damas (*Al-malik aḡ-ḡāhir*), le Caire (Bibliothèque Khédiviale) etc. Il s'agit des fonds arabes de ces dépôts. L'immense majorité des innombrables manuscrits arabes, dispersés dans les mosquées, les *turbés* etc. de Constantinople n'étant pas paginés, nous devons nous borner à indiquer les bibliothèques particulières de la capitale turque. Nous conserverons le système de transcription, employé dans *Faḡima* et dans nos précédentes publications.

INTRODUCTION

« Entre deux points donnés, la ligne droite est le chemin le plus court ». Cet axiome les géomètres se montrent unanimes à le proclamer, et les oiseaux peut-être les seuls à le mettre en pratique.

Mais dans notre vie banale, celle de tous les jours, dans cette faculté de locomotion, que nous partageons avec les mathématiciens et avec les oiseaux, combien d'entre nous suivent habituellement la ligne droite? A notre époque de vie intense, d'enfièvrement universel, où, pour être de son siècle, il faut avoir été piqué par la tarentule du déplacement, l'homme affairé choisit non la voie, géométriquement la plus courte, parce que la plus droite, mais la plus rapide, celle destinée à le mener au but avec la moindre dépense de temps et d'argent, abstraction faite de la distance parcourue. Toute l'économie des moyens de transport repose sur cette distinction. Elle amène à accorder la préférence aux lignes principales sur les lignes secondaires, fréquemment plus courtes comme longueur kilométrique. C'est sur les premières que circulent les *directissimi*. La ligne droite deviendra décidément la plus courte le jour, prochain peut-être, où les progrès de l'aviation nous élèveront au niveau des oiseaux.

La vérité de ces considérations éclate surtout dans le domaine scientifique. Voie la plus courte, chemin des écoliers y deviennent fréquemment synonymes. Si l'on prétend y avancer, aboutir enfin, il faut tenir compte d'un facteur essentiel: le temps. En cette arène, bordée de précipices, semée de casse-cou, de pièges et de traquenards, il est prudent de s'arrêter parfois pour donner un coup de sonde, explorer la solidité du terrain. Rien de dangereux comme de prétendre brûler les étapes, utiliser les sentiers de traverse, les coursières, sous prétexte d'abrégé le chemin. On doit se résigner à flâner, accepter de

marcher à toute petite vapeur, de subir des haltes prolongées dans des stations de campagne.

Prenons un exemple dans l'histoire de l'art. Pour étudier un de nos grands monuments, deux méthodes se présentent. La première, celle des gens nerveux, s'engouffrant tête baissée à l'intérieur, les yeux collés sur leur Baedeker. Cela se voit même à Rome. D'autres mieux inspirés commencent par prendre du temps et de l'espace. Ils battent la semelle sur la place, circulent autour de l'édifice, reviennent sur leurs pas pour étudier son emplacement, son enceinte, en un mot, le milieu artistique. Ils cherchent à se donner le recul nécessaire, afin de juger de l'effet, produit par l'ensemble. Fréquemment la réalisation d'un chef d'œuvre représente « la rencontre d'un grand artiste et d'un grand paysage. Et c'est pour cela qu'il est absurde de séparer le Parthénon de son cadre. Descendez-le de sa colline, ôtez-lui les jeux de la lumière, l'atmosphère brillante et ventilée, où il s'épanouit — le voilà presque rabaissé au niveau du Théseion » (1). le monument trapu, s'abritant aux pieds de l'Acropole.

* * *

Nous saurons éviter cette erreur. Dans notre enquête sur les origines de l'islam, nous adopterons la méthode des zigzags, des flâneries scientifiques, des stationnements sous les portiques et les propylées. Guerre à la précipitation, au nervosisme, à la fièvre des chemins de fer et des randonnées en automobile. Ils mènent droit aux conclusions hâtives, prématurées : ils faussent toutes les recherches scientifiques. Nous leur devons l'énorme littérature touristique, essayiste, impressionniste, encombrant les bibliothèques et égarant les jugements du public non averti.

En son genre c'est un monument peu banal que cette religion, originaire d'Arabie, vieille de 13 siècles et de nos jours encore, continuant, sous ses voûtes lézardées, derrière ses murailles branlantes à abriter 200 millions de fidèles. Ce serait folie, prétendre d'un re-

(1) LOUIS BERTRAND, *La Grèce du soleil et des paysages*, 76.

gard circulaire embrasser d'aussi vastes dimensions. Malgré les signes évidents de décrépitude, sa lourde masse, composée de matériaux disparates, s'obstine à braver l'action du temps. Conception bizarre, sorte de défi, semble-t-il, aux lois de l'équilibre, à nos principes d'ordre, d'harmonie; non moins déconcertante par sa brusque apparition, sa rupture apparente avec le passé et par la fascination exercée sur une notable et non la moins belle part de l'humanité, qu'elle a brutalement arrachée à la civilisation!

En faut-il davantage pour réprimer nos impatiences et procéder avec une sage défiance de nous-mêmes? Puisque les inspireurs, les promoteurs les plus considérables de cette œuvre — nous ne disons pas les seuls — sont nés, ont vécu au désert, commençons par y excursionner, par y faire l'école buissonnière. A vrai dire, les buissons n'abondent pas en Arabie: ceux qu'on y rencontre offrent plus d'épines ⁽¹⁾ que de feuilles. Mais tout en manquant d'agrément, ces promenades monotones nous documenteront plus sûrement que les séances dans les bibliothèques, plus rapidement que les dissertations des savants de cabinet. En réalité le principal défaut de ces élucubrations, ce n'est pas l'insuffisance de l'information — certaines pèchent plutôt par excès de science, — c'est l'incuriosité du milieu. Ces maîtres, si soigneux de situer dans le temps, pointilleux sur des vétilles chronologiques, négligent fréquemment de situer dans l'espace. Le tableau pourra être d'un dessein correct mais il manque de perspective. De là des malentendus, des admirations, des emballements à côté, des colères hors de propos. Si l'historien doit être *sine ira et studio*, nous irons demander à l'immuable désert de nous communiquer une part de son calme et de son austère sérénité.

Quand une institution a bouleversé les plus belles contrées de l'univers, il est à propos de remonter à ses origines, d'examiner attentivement le milieu, où a reposé son berceau, de demander à ce milieu de nous révéler les antécédents séculaires, les causes multi-

(1) Voir Ibn Ḥalāwaih, *Kitāb al-Šaḡar*: tous les arbres mentionnés sont شَاكَّةَ épineux; mais on n'oublie jamais de mentionner (p. ex. VIII, 5) s'ils ont des branches et des feuilles, ذَاتُ غُصْنَةٍ وَوَرَقٍ; comp. عَرَفَجَ dans *Tāǧ 'Aroūs*, II, 73. Le *all*, sorte de tamarisc, sans épines forme une exception; de même le *sabaḷ* ou *Anum Arisarum*.

ples, qui ont amené et favorisé ce cataclysme, pourquoi une partie de l'humanité a brusquement changé de direction? Longtemps encore l'expansion, les succès faciles du monothéisme qoranique demeureront un des problèmes les plus irritants de l'histoire et continueront à faire verser des flots d'encre. Le pays d'Agar et d'Ismaël est bien ancien.

Dans nos recherches nous ne prétendons pas manifester une Arabie inédite; encore moins apporter une solution définitive, des formules répondant à toutes les difficultés. Nous voudrions seulement acheminer vers une détermination plus positive du problème islamique. Ce sera, croyons-nous, le serrer de plus près, avoir chance d'en éliminer certaines inconnues, si nous replaçons dans leur cadre naturel les origines de cette religion, en étudiant les préoccupations morales, la valeur intellectuelle, la capacité civilisatrice de ses principaux propagateurs; les ressources physiques et économiques des contrées, premiers témoins d'une révolution aussi considérable. A tous ces facteurs nous demanderons de nous indiquer leur part de responsabilité dans l'œuvre accomplie. Jadis on croyait pouvoir attribuer les grands bouleversements de l'histoire à la volonté d'un seul homme: ses passions, ses préjugés ou son génie devaient tout expliquer. *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi!* Comme si la Providence consentait à abandonner ses créatures aux caprices de l'égoïsme humain. Cette méthode fataliste a heureusement passé de mode. Nous nous garderons de la restaurer, en expliquant exclusivement l'islam par la personnalité de Mahomet. Nous chercherons plutôt à découvrir les multiples éléments, qui ont amené et rendu possible l'action du Prophète de la Mecque. Mahomet fut lui-même le produit de son milieu. Il en a, comme personne, incarné les préjugés, les passions et aussi l'idéal, si lamentablement humain « انا رجل منكم » lui fait dire la Tradition; je suis un homme, sorti de votre milieu ». Il fut, si j'ose ainsi parler, le surhomme de l'Arabie. Pauvre surhomme en vérité! Nous aurons vite fait d'en connaître l'envers. Mais tel quel, en dépit, ou si l'on veut, en raison même de ses tares, il séduisit le Bédouin, qui se reconnaissait dans le Prophète arabe; ainsi l'appelle complaisamment le Qoran. Dans cette action et cette réaction réciproques, dans la correspondance parfaite entre Mahomet et le

milieu qui l'avait formé, réside principalement le secret de l'influence, exercée sur ses contemporains. Le détacher de ce centre, c'est déplacer la solution, tourner dans un cercle vicieux.

Imitons plutôt le botaniste. Par l'étude géologique du terrain, il cherche à s'éclairer sur la nature, la constitution de la plante, objet de ses recherches. L'Arabie à la veille de l'hégire, son climat, ses habitants, sa religion, sa civilisation à ce tournant de son histoire mondiale, ce sera la matière des conférences suivantes.

I.
LE CLIMAT
DE
L'ARABIE OCCIDENTALE

L'Arabie et la Province du Ḥigāz. Délimitation de cette province

Dans la nomenclature géographique, le terme Arabie représente une de ces abstractions fallacieuses, héritage du passé, dont continue à fourmiller la description de la surface planétaire, que nous habitons. Comme unité chorographique, l'Arabie possède juste autant de titres à l'existence que la section occidentale de l'Europe, c'est-à-dire, le continent compris entre le détroit de Gibraltar d'une part, la Baltique et la Mer Noire de l'autre. Arabie et Europe occidentale forment deux presqu'îles, couvrant une superficie sensiblement égale et comptant presque autant de races ⁽¹⁾ et d'idiomes différents. Aux plus beaux temps du califat 'abbāside, tous les efforts des souverains de Bagdad aboutirent seulement à assurer la supériorité du dialecte qoraïsīte, langue de la religion et du gouvernement central. Au demeurant, l'Arabie continua à former un agglomérat de terres disparates, une mosaïque de cent peuples, sans unité physique ni ethnographique, divisés par de hautes chaînes montagneuses, par des déserts infranchissables. Là, végètent en un farouche isolement des tribus faméliques, ne conservant d'autres relations que celles du *bellum omnium contra omnes*, comme aux beaux temps de leur ancêtre Ismaël.

⁽¹⁾ Le poète Ġarīr se range avec les Perses et les Byzantins contre le Yémen ; Yāqoūt, *Mo'ğam*, E. IV, 328. Le Yémen n'est pas englobé dans l'Arabie ; Ibn al-Faḡīh, *Géogr.*, 128. A la veille de la bataille de Doū Qār les Tamīmītes escomptent la défaite des Banoū Bakr et s'apprêtent à les razzier ; *Naqā'id Ġarīr*, 648, 5 sqq.



Physiquement la presqu'île arabique offre l'image d'un formidable rectangle, terminant au midi l'Asie Antérieure. Ce gigantesque étai de terres inhospitalières vient s'interposer entre les fabuleux pays du moyen Orient et l'Orient classique, berceau de notre civilisation. Dans ce complexe massif, seule, la partie la plus rapprochée de nous, l'Arabie occidentale, mérite de retenir notre attention. Là à l'Est de la Mer Rouge, environ à moitié chemin entre la Syrie et l'Océan indien, dans la province encore appelée Ḥiǧāz, est né l'islam, objet de nos recherches. Il y a vécu les années de sa première enfance, avant de se répandre sur le monde. Les habitants du Ḥiǧāz seuls ont créé l'islam; l'élaboration de l'indigente et primitive dogmatique du Qoran constitue leur travail exclusif, repris en sous-œuvre et complété par les races conquises.

Une théorie malheureuse, mise en circulation par les écrivains musulmans et trop facilement acceptée par l'érudition occidentale, représente le Ḥiǧāz avec la Mecque sa capitale, comme le centre religieux de l'Arabie préislamique ⁽¹⁾. Les prétentions aristocratiques de Qorais ont favorisé la diffusion de cette fable. Il plaisait à l'orgueil des Mecquois, devenus les arbitres du califat, de revendiquer pour leur tribu une situation aussi exceptionnelle. De son côté, le Qoran contribua puissamment au succès de la légende, en campant le sanctuaire de la Ka'ba et l'ancien fétichisme qoraisite au centre de la religion islamique. Cette combinaison répugnante d'un monothéisme étroit et d'un paganisme aussi grossier, on avait intérêt à y reconnaître comme la consécration, voulue par Allah, des privilèges, du monopole poli-

(1) Cf. Yāqoūt, E. 1, 337, pour l'interprétation du nom de أُمُّ الْقُرَى, donné à la Mecque. On observe une tendance marquée à représenter les tribus arabes, comme ayant séjourné du moins temporairement au Ḥiǧāz, et cette province comme le berceau de la race arabe, Bakrī, *Mo'ǧam*, 58-59. Je crois découvrir la même inspiration dans l'énumération des nombreuses tribus, s'étant successivement partagé l'*iǧāza* ou direction du pèlerinage; *Naqa'id Ḡarīr*, 450, 8-12; notre *Yazīd*, 341, n. 4.

tique de la tribu, détenant le califat. Vraisemblablement Mahomet s'est seulement considéré comme le prophète du Ḥigāz et des cantons voisins. Les Qoraisites travailleront à le transformer en prophète national, en attendant d'en faire celui du genre humain.

Quoiqu'il faille penser de ces théories chauvinistes, l'influence décisive du Ḥigāz sur le reste de la Péninsule est postérieure à l'apparition de l'islam et née avec l'influence, exercée par cette religion. Dans l'intérêt de nos recherches, il suffira donc de concentrer notre attention sur le Ḥigāz. Une date conventionnelle, mais d'une certitude suffisante, place l'hégire vers l'an 622 de notre ère. Aux environs de l'an 610, Mahomet aurait commencé sa mission ⁽¹⁾. Essayons donc de nous représenter, à l'aurore du 7^e siècle, la situation physique, religieuse et politique du Ḥigāz, berceau de l'islam.



C'est une tâche ardue de tracer, pour une époque aussi lointaine, les limites précises de cette province. Les Bédouins se sont toujours montrés rebelles aux abstractions, sans relations intimes avec la banalité de leur vie quotidienne. Chaque tribu connaissait en détail l'étendue de son territoire, parfois vaste comme des royaumes, en d'autres termes l'ensemble des pâturages, des oasis et des points d'eau, assurant son existence. Chaque nomade en possédait la nomenclature complète: il aurait pu en déterminer la position exacte, le rendement, la richesse végétale, jusqu'au débit journalier des puits et des réservoirs, où il venait abreuver ses chameaux. Ces précisions avaient bien leur mérite. Rien de plus minutieux que l'onomastique ⁽²⁾ du désert: couleur du sol, accidents du terrain, formes des montagnes, des défilés, des plaines, des dépressions, leur richesse hydrologique, tout y recevait une notation distincte, où s'affirment la souplesse, la prodi-

⁽¹⁾ Voir notre *Chronologie de la Sīra*.

⁽²⁾ Voir les dictionnaires, *Mo'ğam*, de Bakrī et de Yāqoūt. Nous utiliserons dans les pages suivantes leur richesse d'information.

gieuse richesse de l'idiome arabe ⁽¹⁾. Chez ces voyageurs perpétuels, l'habitude de la vie errante avait affiné à un degré incroyable le sens de l'observation topographique. Mais cette application ne s'élève pas jusqu'aux abstractions de géographie politique. Celles-ci supposent une centralisation, une organisation sociale, ignorées par les irréductibles individualistes du désert. Ils en sont demeurés aux formes patriarcales, aux groupements primitifs de la famille humaine. Même remarque pour la chronologie. Seules les plus petites fractions de la subdivision du temps : le jour et la nuit, ensuite les mois et les saisons, parce que marquées par l'évolution des astres, par des phénomènes, s'imposant à l'observateur le plus distrait, tous ces éléments chronologiques impressionnent le nomade, à l'encontre de l'année, un concept, créé par la science astronomique. Ces années, dont le poids nous écrase, le Bédouin semble les porter d'un cœur léger, parce que, dédaigneux de l'arithmétique, il se dispense de les supputer. Nous l'avons constaté ailleurs ⁽²⁾, en cherchant à établir l'âge exact de Mahomet. Si ce calcul s'est démontré impossible, c'est que le Prophète, à l'instar de ses contemporains, a ignoré son âge.

Qu'est-ce qu'une province ? Cette question leur eût paru oiseuse : elle ne trouvait aucun écho dans leur intelligence, envahie par des préoccupations réalistes. En revanche ils notaient avec grand soin, on l'a vu, les moindres protubérances, les plus imperceptibles rugosités dans la figure de la terre, principalement les modifications de climat, affectant si profondément l'homme primitif. Les *Ġawr*, les *Tihāma*, les *Naǧd* ⁽³⁾, toutes les variétés de terres hautes et basses, de vallées encaissées, de défilés étranglés entre les montagnes, de plaines côtières, brûlées par le soleil ⁽⁴⁾, leurs anciens poètes ont abondam-

⁽¹⁾ Voir plus loin les détails sur les puits.

⁽²⁾ *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sira*, dans *Jour. Asiat.* Voir pour tant un vers de 'Adī ibn Zaid (Bakrī, *op. cit.*, 293, 1); mais c'est un chrétien de Ḥīra, attaché à la chancellerie perse.

⁽³⁾ Sans parler de *Ġals*, synonyme de Naǧd, que la langue courante paraît avoir laissé tomber; cf. Bakrī, *Mo'ǧam*, 8-11; Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, éd. Cheikho, 484; Yāqoūt, E. III, 101, 124.

⁽⁴⁾ Le pseudo-Ibn Ḥalāwaih dans son *Kīlāb as-Šagar* conserve quelques bonnes notations de géographie botanique. Chez lui le terme Ḥiǧāz relève de la géographie

ment usé de cette terminologie. On y chercherait vainement les dénominations géographiques, les divisions administratives, si fréquentes sous la plume des écrivains islamiques postérieurs. Pourquoi se seraient-ils inquiétés de déterminer si tel *tihāma*, si le *ḡaur* de tel district relevait du Ḥigāz ou du Yémen? Le côté pratique ou utilitaire, c'est le seul angle, sous lequel ils ont jamais consenti à envisager la géographie physique. Par ailleurs le vocable Ḥigāz a été desservi par ceux de Naḡd et de Tihāma, régions *hypsométriques* et *climatologiques*, l'enserrant à droite et à gauche et empiétant constamment sur son domaine aux limites imprécises. Ainsi les tribus, comme les Banoū Solaim, débordant la frontière orientale, sont tantôt rattachées au Naḡd, tantôt au Ḥigāz. Naḡd et Tihāma, c'est-à-dire altitude et dépression, plaine et plateau, chaud et froid, autant de concepts, nettement marqués dans l'esprit des Arabes ⁽¹⁾. Ḥigāz signifierait *barrière* ⁽²⁾. Si jamais les nomades se sont amusés aux variations étymologiques, chères aux philologues 'abbāsides, ils ont dû se demander, comme nous, l'origine de cette appellation et comment le Ḥigāz remplissait son rôle de barrière. Venus après eux, lexicographes et géographes arabes ont dépensé des trésors d'ingéniosité, sans y mieux réussir; à preuve les interprétations arbitraires et souvent enfantines, enregistrées par eux ⁽³⁾, sous la rubrique Ḥigāz.

Même quand il s'agit de centres importants comme Taimā', Ṭā'if.

physique plus que de la politique. Même remarque pour son emploi de *Naḡd* = terres hautes ou plateaux; *Tihāma* = terres basses; *Ḡaur* = terres basses et encaissées; *Ḥigāz* = région des montagnes abruptes, comme celles du Ḥigāz.

⁽¹⁾ Ainsi à chaque grande subdivision de l'Arabie, comme le Yémen, le Ḥaḍramaut, on assigne un Naḡd, un Ḡaur, un Tihāma, Ḡals; cf. Yāqoūt, *Mo'ḡam*, E. III, 101.

⁽²⁾ Cf. Yāqoūt, *op. cit.* E, III, 101; Mas'ōūdī, *Prairies*, III, 139.

⁽³⁾ Par ex. Bakrī, *Mo'ḡam*, 9, l. 11, سَمِي جَارًا لَانِه احتجَز على الانهار, ولاشجار وهو الجبان يوم القيامة; comp. Yāqoūt, *op. cit.* E. II, 437; III, 217-18; III, 233, 11, étymologie de حَدَوَاء, vent du Nord; celle du nom propre هيلانة, Hélène; لَانِهَا كَانَتْ تَحْجُزُ مِنْ قَوْلِ هِيَ الْآنَ اِذَا اسْتَعْبَلَتْ احَدًا فِي شَيْءٍ تَامِرِه *Ibid.*, III, 365. « Ils sont un جَز refuge », dit Farazdaq; *Naqā'id Ḡarir*, 612, 11. Voir le glossaire des *Naqā'id* s. v. جَز; *Tag' 'Aroūs*, IV, 33 (s. r. حَجَر pour les étymologies de Ḥigāz. Mas'ōūdī, *Prairies*, III, 126, 139 renvoie ici à Qoran, 23, 101; 25, 55.

Tabouk ⁽¹⁾, Médine, la Mecque, Aïla, il est impossible de décider, si vers les débuts de l'hégire, on les rattachait au Ḥiǧāz, au Naǧd ou à la Syrie. Cette imprécision met à la torture géographes et encyclopédistes musulmans. Si trop souvent ils recourent à la formule découragée, الله اعلم Dieu le sait mieux, cette résignation antiscientifique provient du manque de renseignements poétiques ⁽²⁾, leur source principale de documentation géographique ⁽³⁾. Elle l'est demeurée pour leurs confrères, les chroniqueurs et annalistes, plus soucieux d'interroger les *divans* des poètes que de fouiller les archives officielles où avaient puisé les rédacteurs de *Kitāb al-Ḥarāǧ*, livres de l'impôt, et des *Musālik*, recueils tenant le milieu entre le *routier*, et le manuel géographique. A la Mecque quand on partait pour Médine, on était censé se rendre au Ḥiǧāz ⁽⁴⁾; la première métropole, à cause de sa faible altitude, se trouvant attribuée au Tihāma ⁽⁵⁾ ou même au Ġaur.

En réalité, toutes ces relations *provinciales* datent en Arabie de l'institution du califat et d'une hiérarchie administrative. Par ses luttes contre le particularisme des tribus, par sa bureaucratie, par ses tentatives unificatrices, par les levées d'hommes et de taxes ⁽⁶⁾, enfin par l'établissement du service des dotations et des soldes, toutes des institutions centralisatrices, la lourde machine du califat fit pénétrer de force dans la mentalité des Bédouins la géographie politique dont ils ne voulaient rien savoir. Ils s'écriaient avec Farazdaq :

« La dynastie marwānide se trompe en comptant sur mon obéis-

⁽¹⁾ Fréquemment placé en Syrie; Bakrī, *op. cit.*, 192, ou entre la Syrie et Wādī'l Qorā; Yāqoūt, *op. cit.*, E. II, 365; Adroḥ, près du Ḥiǧāz; Yāqoūt, E. I, 161; Ḥismā en Syrie; Yāqoūt, E. II, 91; Médine rattachée au Naǧd; Taimā' à l'extrémité de la Syrie; *ibid.*, II, 442; III, 101. Cf. *Yazīd*, 283.

⁽²⁾ Cf. Bakrī, *op. cit.*, 8-9.

⁽³⁾ Beaucoup plus que l'autopsie; un vers leur fait abdiquer leur propre jugement. Farazdaq place la Mecque dans le Ġaur; *Aǧ.*, VIII, 188, 3.

⁽⁴⁾ Ibn Hišām, *Sīra*, 98, 2. d. 1., 99, 1.

⁽⁵⁾ Yāqoūt, *op. cit.*, E. II, 436, 437. Ašma'ī ne nomme pas la Mecque parmi les douze cantons ou subdivisions du Ḥiǧāz; *Ibid.*, III, 218. Iṣṭahri ne se retrouve plus dans ces divisions archaïques; voir sa *Géogr.*, 15, 4.

⁽⁶⁾ Les Bédouins jettent dans un puits le collecteur de taxes; Yāqoūt, E. III, 259; infligent le même traitement à un prophète; *ibid.*, IV, 230, 3.

sance, ma soumission. Derrière moi, j'ai ma tribu, et devant, l'immensité du désert ! »

أَتَرْجُو بَنُو مَرْوَانَ سَمْعِي وَطَاعَتِي وَخَلْفِي تَمِيمٌ وَالْفَلَائَةُ أَمَامِيَا ⁽¹⁾

Au demeurant ils laissèrent aux juristes et aux casuistes le soin d'examiner, où commençait la frontière nord du Ḥigāz. Il s'agissait pour ces théoriciens de protéger le berceau de l'islam contre la profanation des infidèles, de leur interdire l'accès des villes saintes, d'expliquer comment les Juifs avaient pu continuer à occuper les oasis de Wādī'l Qorā ⁽²⁾, nonobstant la prétendue défense attribuée au Prophète et l'arbitraire trop réel du calife 'Omar.

Le vocable Ḥigāz est sans doute antérieur à l'hégire. On le rencontre dans les poètes préislamiques, mais avec incomparablement moins de fréquence que le groupe Naǧd-Tihāma-Ġaur ⁽³⁾ et les verbes dérivés de ces radicaux ⁽⁴⁾. Dès lors Médine paraît avoir été comprise dans le Ḥigāz. Lorsque la création par Mahomet de l'état médinois déplaça dans l'Arabie occidentale le centre politique, insensiblement on s'habitua à élargir l'extension géographique du Ḥigāz ; vers le Sud d'abord, quand le Prophète réussit à s'emparer de la Mecque, la rattachant ainsi au Ḥigāz de Médine. Néanmoins le terme de Tihāma conserva toute sa valeur pour la Mecque et l'on admet

⁽¹⁾ Yāqūṭ, E. IV, 49, 6 d. I.

⁽²⁾ Ils auraient offert des cadeaux au Prophète ; Bakrī, *op. cit.*, 30, 31.

⁽³⁾ Bakrī, *op. cit.*, 248, 4, d. I. ; 544, 11 ; Yāqūṭ E. II, 260 ; III, 219, d. I. ; Ġarīr ne connaît que l'opposition de Naǧd et de Tihāma ; autre poète cite Naǧd, Iraq, 'Omān, Tihāma mais pas le Ḥigāz ; cf. Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, (éd. Cheikho), 484, 485.

⁽⁴⁾ اتَجَدَ et اتَجَدُوا aller au Naǧd et au Tihāma, très fréquents en poésie à l'encontre de اتَجَزَ et اتَجَزُوا, aller au Ḥigāz ; cf. Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 486 ; Thorbecke, *Al-A'sā's Lobgedicht auf Muḥammad* dans *Morgentländ. Forsch.*, 255. Le vocable Ḥigāz se rencontre encore dans 'Orwa ibn al-Ward ; *Šo'arā'* (Cheikho), 887, 2 ; dans Labīd, *Divan*, XXVIII, 4 ; (Bakrī, *op. cit.*, 582, 3 d. I.) ; Alqama (Ahlw.), 108, 2 d. I. ; comp. Bakrī, 663, 6 d. I. Mention plus fréquente depuis l'hégire ; *Naqā'id Ġarīr*, 450, 14 ; chez Naǧāšī ; Dīnawarī, *Aḥbār*, 171, 3 ; Lailā Ahyalyya ; Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 101 ; IV, 76 ; Ḥansā', *Divan*, 114 ; Zohair (Ahlw.), 90, 6 d. I. ; Hamdānī, *Ġazira*, 47 d. I. ; 49, 50. Yāqūṭ, E. III, 338.

que le Ḥigāz commence au Nord de 'Osfān ⁽¹⁾. Au septentrion de Médine, cette extension alla de pair avec la marche des expéditions musulmanes à l'assaut des pays syriens. Insensiblement on prit l'habitude de comprendre sous la dénomination de Ḥigāz la région montagneuse, entrecoupée de plateaux et bordée de plaines côtières, en d'autres termes la prolongation de la massive épine dorsale du Sarāt ⁽²⁾, courant parallèlement à l'Erythrée depuis le Yémen dans la direction du golfe d'Aila, la moderne 'Aqaba.

A l'exception de la frontière maritime, les autres limites de ce long rectangle, étranglé entre les flots de la Mer Rouge et les hautes steppes du Naǧd, demeurèrent toujours flottantes. Vers le Sud elles se prolongeaient à plusieurs journées au delà de la Mecque; à l'Est on ne s'accorda jamais sur la mouvance administrative de certains districts. La frontière syrienne aurait dû être moins indécise. Mais elle dépendait des circonscriptions à assigner aux *gond* de Syrie, dont la constitution définitive demeura laborieuse. Certains auteurs voudraient même rattacher la Palestine, c'est-à-dire la Pérée méridionale, plus exactement les régions d'Edom et de Moab, au Ḥigāz ⁽³⁾. Résumons: pour nous le Ḥigāz comprendra toute l'Arabie occidentale, à l'exception du Yémen, soit une longueur de dix degrés de latitude.

⁽¹⁾ Yāqoūt, E. II, 432; III, 9, 5 d. l. Ḥonain est *وَادٍ مِنْ أَوْدِيَةِ تِهَامَةٍ*; Balā-dorī, *Ausāb*, 232 *. Voir Bakrī, *op. cit.*, 429, pour la limite sud du Ḥigāz. *Ibid.*, 575: « Naǧrān, le meilleur climat du Ḥigāz ». Montagnes du pays de Ṭayy, englobées dans le Ḥigāz; Yāqoūt, E. IV, 313; le Ḥigāz identifié à la chaîne du *Sarāt*; Hamdānī, *Ġazīra*, 48.

⁽²⁾ Yāqoūt, *op. cit.*, E. III, 101, 218. Bonne définition du Ḥigāz; *ibid.*, V, 60-61.

⁽³⁾ Yāqoūt, *op. cit.*, E. III, 218. Pendant longtemps Taboūk fut considéré, comme marquant la frontière syrienne; Dīnawarī, *Aḥbār*, 150, 3; le même auteur, 166, 11, parle des « deux Ḥigāz ». Je comprends: « le Ḥigāz de Médine et celui de la Mecque ». 'Alī a réuni sous son autorité: . . . والحجازان (Koūfa-Baṣra) والحرمَين. Les deux *ḥaram* désigneraient les deux villes saintes et les « deux Ḥigāz » leur territoire. Cf. *Tāǧ 'Aroūs*, IV, 33-34, sur frontières du Ḥigāz; intéressant à cause des citations anciennes. A côté de *أَحْجَزَ* et *أَحْتَجَزَ* = aller au Ḥigāz, ce recueil cite aussi *أَحْجَزَ* une forme que je crois refaite sur *أَفْجَدَ*, *أَتَمَّ*, *أَجْلَسَ* aller au Naǧd, au Tihāma, au Ġals.

II

Climat du Ḥiǧāz. Température, pluie

Commençons par la géographie climatologique du Ḥiǧāz. Le climat est tropical, la chaleur accablante, excepté en quelques districts montagneux, situés sur les confins du Naǧd et du Yémen. Sur ce point la pittoresque région de Ṭāif et son prolongement méridional, la chaîne du Sarāt, atteignant jusqu'à 3000 mètres de hauteur, passaient pour une villégiature alpestre.

Excessif pendant l'été, le climat demeure pénible, même en hiver, surtout dans les steppes découvertes de l'intérieur. Inutile de se figurer alors une sorte de *Riviera*, de rêver aux tièdes hivers, dont jouit à la même latitude, sur le bord opposé de l'Erythrée, la lumineuse vallée du Nil. C'est la fraîcheur sans doute, mais la fraîcheur âpre, mordante, ébranlant les plus robustes constitutions. Tout est tranché, heurté dans le milieu arabe : météorologie, couleurs du paysage, caractère des habitants, leur constitution tout nerfs, muscles et os, leur langue à la gamme, si pauvre en nuances vocaliques, à côté d'une véritable débauche de consonnes et de gutturales.

A s'en tenir aux descriptions des anciens poètes — c'est la remarque de Ġāḥiẓ, un des plus spirituels écrivains de la brillante période 'abbāsīde — l'hiver et l'été apparaissent également intolérables au désert, et cela malgré l'absence de neige ⁽¹⁾. Cette âpreté est due

⁽¹⁾ Ġāḥiẓ, *Ḥiǧawān*, V, 25. On connaît pourtant la « gelée nocturne »; A. Tamām, *Ḥamāsa*, E. IV, 110, 3 d. v.

principalement à l'action du vent du Nord ⁽¹⁾. Il s'abat sur le Ḥigāz, après avoir traversé les plateaux neigeux d'Anatolie et les steppes dénudées de la Syro-Mésopotamie. Aussi les bardes bédouins l'appellent-ils le vent de Syrie ⁽²⁾, plus rarement le « vent du Taurus » ⁽³⁾. Il déverse sur la Péninsule le froid emmagasiné dans les déserts glacés de la chaîne taurique. A la suite du rayonnement intense du sol, pendant les claires nuits d'hiver, la terre achève de perdre ses dernières réserves de calorique, cependant que les furieuses rafales de la bise syrienne chassent devant elles les effluves plus chaudes, s'élevant de l'intérieur de la solitude, des chaudières en ébullition de l'Erythrée et de l'Océan indien ⁽⁴⁾. C'est l'occasion pour les grands chefs d'étaler leur générosité, amie du faste et de l'ostentation ⁽⁵⁾. Des troupes d'enfants et de veuves assiègent leurs tentes, hurlant la faim, grelottant de froid sous leurs misérables haillons. On élève un enclos de branches d'arbres, pour abriter les chameaux, accroupis sur le sol durci et insuffisamment protégés par leur épaisse cuirasse de bure. Ramassé en boule, le chien engourdi, dont l'abolement sonore doit indiquer le chemin du campement au voyageur attardé, en quête d'un gîte nocturne ⁽⁶⁾, le chien lui-même demeure sans voix: le serpent transi ne se hasarde plus à quitter son trou ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ يوم شمال وقتر; *Ag.*, X, 9, 4; Musil, *Arabia Petraea*, III, 4. Le héros arabe 'Antar serait mort de froid; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 170. On le fait ailleurs mourir de chaud. Vent du Nord; *Naqā'id Ḡarīr*, 275, 4 v.; 290 d. v. Ḥansā', *Divan*, 37, 5; 59; 87, 6.

⁽²⁾ Yāqoūt, *Mo'ğam*, E. I, 265, 2, d. l.; Labīd, *Divan*, XXIII, 2; XXXIX, 17; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 55, 6 d. l.; Ḥoṭai'a, *Divan*, 1, 25.

⁽³⁾ Yāqoūt, E. III, 233, 11: حَدَوَاءُ جَاءَتْ مِنْ بِلَادِ الطُّورِ; *ḥadwā'* = الرِّيحُ الشَّمَالُ. Pourtant il peut être question du « vent de Syrie », puisque d'après Yāqoūt, *op. cit.*, VI, 33, 66, بُقَالَ لَجَمِيعِ بِلَادِ الشَّامِ الطُّورُ

⁽⁴⁾ Cf. Ibn Ḡobair, *Travels*² 117, 20.

⁽⁵⁾ Cf. *Yazīd*, 192, 193; Yāqoūt, E. III, 331, 14-15; Ḥansā', *Divan*, 1, l. 4; 4 d. l.; 13, 4.

⁽⁶⁾ Cf. *Yazīd*, 192, 193.

⁽⁷⁾ *Divan* d'Ibn Qais ar-Roqayāt, IV, v. 13; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb* (éd. Cheikho), 614; cf. Wellhausen, *Reste*², 96; Aḥṭal, *Divan*, (éd. Salhani), 250, 2; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 60, 3 v. Femmes affamées pendant l'hiver. « Pendant Ḡomādā, dit Doraid ibn aṣ-Ṣimma, je nourris d'abord les veuves »; *Ag.*, VIII, 83 12 d. l.; IX, 12,

Les pluies très espacées et irrégulières tombent pendant l'hiver et aux débuts du printemps. On connaît également des années, où « l'eau du ciel se fait attendre, alors que déjà les branches desséchées commencent à blanchir »

إذا سَنَةٌ طَالَتْ وطَالَ طَوَالُهَا وَأَمْحَطَ عَنْهَا الْقَطَرُ وَابْيَضَّ عَوْدُهَا (1)

Ce phénomène on l'observe, quand à la fin de l'hiver, Ġomādā a refusé la pluie (2) coutumière بِالْقَطَارِ (3). Parfois même l'eau vient à manquer totalement; ce sont les « années blanches » (4) ou encore les années *grises* السَّنة الشَّهْبَاء; expressions rappelant merveilleusement l'aspect cendré de la steppe arabe (5). Cette situation se prolonge-t-elle quatre ans de suite, c'est la famine, observe Dough-ty (6), et on peut l'en croire. Les troupeaux périssent: les réserves du sous-sol s'épuisent et les palmiers, n'y rencontrant plus leur provision d'humidité, « jaunissent » lamentablement. L'histoire de Médine au temps de Mahomet (7) et de 'Omar (8) a conservé la mémoire de ces sécheresses extraordinaires. Oubliant leur férocité na-

5-6; 50, 15. « Le vent du nord, appelé ġemād (جَمَادٍ) », lisez جُمَادَى; Jaussen, *Pays de Moab*, 251. Ibn Doraid, *Istiqāq*, 220, 2 d. l., Labīd, *Divan*, XXXIX, 15, 16. En hiver les Bédouins recherchent le soleil; *Ağ.*; XI, 130-31. On fait queue devant la tente du chef « jusqu'à ce que l'herbe بَقْل ait poussé » = (la pluie soit tombée). Zohair (Ahlw.) 91, 3. Description de la nuit d'hiver; *Naqā'id Ġarīr*, 560-61; transi le chameau se réfugie dans la tente, sur son passage renverse les poteaux des tentes; *ibid.*, 560, 2 v.; le givre sur le poil du chameau, « rappelant les flocons de coton »; *ibid.*, 560, 3 v.; le chien dispute une place au foyer de la tente; *ibid.*, 560, d. v. En hiver on rapproche les tentes; *Ṭarafa*, (Ahlw.) 65, 5.

(1) Yāqoūt, E. III, 331, 14.

(2) A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 60, 2 v. اندية ذات جُمَادَى; pluies اندية.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 267, 8. Ġomādā, mois d'hiver, d'après l'étymologie et dans l'ancien calendrier; I. Doraid, *Istiqāq*, 220, 2, d. l.

(4) On mentionne sous Walīd I^{er} السُّنَيَاتُ الْبَيْضُ وَكُنَّ سُنَيَاتٍ اشْتَدَّتْ عَلَى أَهْلِ الْمَدِينَةِ وَجَاهِدُوا بِالْقَحْطِ, Balādorī, *Ansāb*, 413^a.

(5) Zohair (Ahlw.), 91, 2; ou simplement الشَّهْبَاء; *Hansā'*, *Divan*, 59.

(6) *Travets*, II, 113; *Ağ.*, XI, 13.

(7) Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 329-30.

(8) *Ağ.*, XI, 80, 81; I. S. *Ṭabaq.*, III⁴, 231, 232-34; *Ağ.*, XI, 13.

tive, « les fauves du désert venaient se réfugier parmi les hommes » ⁽¹⁾. Une des plus terribles imprécations des poètes, c'est celle de David, prononcée contre le Gelboé : « لَا سُقَيْتُ أُمُولُ » ⁽²⁾. Que la pluie du ciel ne l'abreuve jamais ! » L'Arabie est par excellence le pays de l'*istisqā'* ⁽³⁾, cérémonies et prières pour obtenir la pluie ⁽⁴⁾.

A la fin de l'été, de cet été interminable d'Arabie au ciel implacablement serein, poli comme un miroir d'acier, une animation inaccoutumée s'observe au sein des tribus. Depuis plusieurs semaines on a arrêté au passage les pasteurs isolés, arrivant de la morne solitude. Invariablement les plus grands chefs, émirs de Ġassān et de Ĥīra, plus tard les gouverneurs de provinces, jusqu'aux califes posent l'angoissante interrogation : « comment ont-ils laissé le ciel derrière eux » ⁽⁵⁾ ? Dans les steppes désolées, les maigres fourrages sont épuisés. Entre les épines des buissons, des fourrés, des arbres, tondus par la langue prenante des chameaux, plus une feuille, plus une baie n'apparaissent. A voir la couleur cendrée de leurs branches dépouillées, l'écorce noircie ⁽⁶⁾ de leurs troncs noueux, bizarrement tourmentés, on jurerait qu'on y a promené la flamme. A bref délai le nomade prévoit l'épuisement des puits, où le soir il accourt de loin abreuver ses troupeaux. C'est une période d'attente anxieuse. Partout on est aux

(1) Ṭab., *Annales*, I, 2570, 2573, 2574 ; *Ağ.*, XI, 83, سنة جعدة, *passim*.

(2) Yāqūṭ, E. I, 388 ; Aṣmaʿī, *Nabāt*, 412, 2 ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 32, 6.

(3) Par eux emprunté aux Juifs ; cf. S. Krauss, *Talmudische Archaeologie*, II, 150-51 ; Hamdānī, *Ġazīra*, 214 ; *Ağ.*, XII, 80 ; I. Ġobair, *Travels*², 160-61. Sécheresse de sept ans, à la suite d'un *doʿā* de Mahomet ; notice isolée ; *Naqāʾid Ġarīr*, 462. Année sans pluie au Ḥiğāz du temps d'Ibn Ġobair, *Travels*² 161 ; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 320 ; comp. la phrase تتابعَت سنوات ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. II, 8. الصَّيْف = pluie d'été ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 43 ; ou pluie précédant les fortes chaleurs ; *Naqāʾid Ġarīr*, 578, 6. Pour l'*istisqā'* ; Ibn Māğā, *Sonān*, E. I, 198-99. Šāfiʿī, *Kiṭāb al-Omm*, I, 218 sqq. Rituel de l'*istisqā'* dans l'Égypte des Marwānides ; Kindī, *Governors of Egypt*, (Guest) 83.

(4) Cf. *Moʿāwīa*, 172 ; notre *Chantre*, 70.

(5) Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 32, 34, 37, 38 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 108, bas ; *Ağ.*, XI, 153, 8. (Comp. les descriptions des *rouwād*, recueillies par Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 206, sqq.) ; Ġāḥiẓ, *op. cit.*, I, 176 d. l., 185, 2 d. l., 206-07. A ce propos on cite fréquemment le nom de Ḥağğāğ ; Ġāḥiẓ, *op. cit.*, I, 208 ; Ḥansāʾ, *Divan*, 100.

(6) Cf. Muṣil, *Im nördlichen Ḥeğāz*, p. 15 etc. ; Ibn Doraid, *op. cit.* *passim*.

aguets pour épier le retour de la pluie, on s'apprête à suivre la chute de la bienfaisante humidité. *تتبع مواقع القطر* ⁽¹⁾. En arabe *nadā* signifie pluie et bienfait. Après les privations, marquant la fin de l'été, la pluie n'est-elle pas une miséricorde, رجة, comme l'appelait le Prophète? ⁽²⁾

C'est le signal de la migration, de la rentrée hivernale. Remontés vers le Nord, parfois jusqu'à la périphérie de la Péninsule, les Bédouins regagnent maintenant leurs anciens cantonnements, à l'intérieur du désert. Mais voici ⁽³⁾ que les nuées bienfaisantes ont passé, sans s'arrêter, par dessus le territoire de la tribu; le *rabī*, la pluie, leur a faussé compagnie *اخطأ الربيع بلادهم* ⁽⁴⁾. De nouveau le camp se remet en marche. D'après le rapport des explorateurs, رواد, la pluie « a fait couler » les lointaines vallées de Asāfi ⁽⁵⁾ ou du 'Aqīq ⁽⁶⁾. On y accourt du fond de l'Arabie. Il reste la ressource de s'adresser aux voisins plus favorisés ⁽⁷⁾, d'implorer, au besoin, d'acheter le droit de pacage. Pour

⁽¹⁾ Yāqoūt, *op. cit.*, E. I, 116, 3 d. l.; Bakrī, *op. cit.*, 31, 11; 54; 114, bas; Wāqidī, *Maḡāzī* (Wellh.), 242; *مواقع الغيث*; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḡāb* (éd. W. Wright) 30, 4.

⁽²⁾ Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 330. Tombant de la « gouttière » de la Ka'ba, le رجة الله lave les péchés; Ibn Ḡobair, *Travels*², 118-119. « Ses doigts dégouttent » (de générosité); « 'Amrou la pluie » c.-à-d. le généreux; *Ag.*, XI, 82, 10; 130, 3; cf. A. Tam-mām, *Ḥamāsa*, E. IV, 72. Parallèle entre l'homme généreux et la pluie; *Ag.*, XI, 163, 13 d. l. Sur رجة = pluie voir Bittner, *WZKM*, XXVII, 129-30.

⁽³⁾ Les pluies sont parfois étroitement locales; on connaît des cantons لم يُصبه المطر وقد مُطر ما حوله; Tahmān, *Divan*, (éd. W. Wright, *Opuscula arabica*), 77, 8. Les Banoū 'Odra انتجعوا ناحية الشام; *Ag.*, VII, 94, 16; XI, 93; XII, 12, 5. La sécheresse oblige de se réfugier en Syrie, chez les B. Goḏām, dans les pays de culture, ريف, ou voisins du limes syrien et perse; *Naqā'id Ḡarīr*, 462-63; *Ag.*, XI, 82; 86, 18, 93; 5 d. l.; notre *Yazīd*, 280.

⁽⁴⁾ *Naqā'id Ḡarīr* (éd. Bevan) 890, 11. *Rabī*, terme générique pour l'eau tombée pendant toute la saison humide, hiver et printemps; Aboū Zaid, *Kitāb al-Maḡar* (éd. Cheikho) dans *Maṣriq*, VIII, 163, 8; cf. Bakrī, *op. cit.*, 457, 5; notre *Bādia*, 99; Yāqoūt, E. III, 454, 6; IV, 321.

⁽⁵⁾ Yāqoūt, E. I, 253, 5; sur les رواد, cf. Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḡāb*, 29, 7; 38. *Naqā'id Ḡarīr*, 614, 16; Gāḥiẓ, *Bayān*, I, 206 sqq.

⁽⁶⁾ Voir ce terme à l'index de *Mo'awia* et notre 'Aqīq dans *Enzyk. der Islam*, I, 251; migration des tribus à la poursuite de la pluie; I. S. Ṭabaq., II¹, 62.

⁽⁷⁾ *Ag.*, VIII, 111, 121, 12; pendant la sécheresse, la tribu se met à la suite d'une chamelle; *Ag.*, XV, 97, bas.

l'obtenir, les clans en guerre abjurent leurs inimitiés, ils contractent alliance avec d'anciens adversaires, ou s'exposent sans défiance à leurs surprises. Mahomet voulut profiter d'une de ces occasions pour razzier ses voisins bédouins, « réunis à la chute d'un nuage سحابة »⁽¹⁾. Seule la nécessité peut imposer l'oubli du sang versé à l'âme vindicative du nomade. Les chefs, les tribus voient leurs métèques, *ġar* se disperser⁽²⁾. « Les fils d'une même mère, aux tentes indissolublement unies jusqu'à ce jour », vont chercher ailleurs des cieux plus cléments.

فَكُنَّا بَنِي أُمِّ جَيْعَاءَ بَيوتنا ولم يك مِنَّا الواحد المتفرَّد⁽³⁾

Les sacrifices sont heureusement compensés par l'abondance, rentrée au camp. Par contre, quand les vents du Nord ont relâché de leur persistance désastreuse⁽⁴⁾, on connaît des hivers exceptionnellement humides. Le Bédouin se met à escompter « une année de *rabī'* »⁽⁵⁾, quand il apprend que dans les montagnes les creux des vallées commencent à se remplir d'eaux courantes, « quand le wādī a coulé. سَالَ »⁽⁶⁾. Il espère garder ses puits bien garnis, « jusqu'au cœur de Ša'bān »⁽⁷⁾, mois d'été dans le calendrier préislamite.

(1) Balāḍorī, *Ansāb*, 240 b ; *Aġ.*, X, 51, bas ; les B. Morra courent chez les B. Ġodām (*Aġ.*, XI, 86) ; les B. Tamīm, à la suite d'une سنة chez les B. Kalb, où règne le خصب ; *Naqā'id Ġarīr*, 623, 7.

(2) *Aġ.*, XIV, 151 ; description d'une sécheresse ; Yāqoūt, E. IV, 136, 6-7.

(3) Yāqoūt, E. I, 211. Il arrive aussi qu'on se dispute les armes à la main les terres irriguées ; Bakrī, *op. cit.*, 492, bas. Pour les droits de pacage, cf. Jaussen, *Pays de Moab*, 239-40. I. S. *Tabaq.*, II¹, 62 ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 128 d. v. إذا سقط السماء بارض قوم

(4) Cf. E. Banse, *Die Wüsten, Steppen und Oasen des Orients* dans *Deuts. Rundschau f. Geogr.*, XXXIV, 25,

(5) Yāqoūt, E. III, 391, 13. On rattachait la pluie à l'apparition de certaines constellations ; protestations du Prophète contre cette croyance ; *Naqā'id Ġarīr*, 636, 1 v. scolion. Les Bédouins accusent اخلاف النجوم, *Aġ.*, X, 80, voir plus loin ; ربيع, première pluie ; Nöldeke, *Neue Beitr. z. semit. Sprachwissens.*, 81 ; صيف, pluie d'été ; Tarafa (Ahlw.) 67, 11 ; Guidi, *Sede primitiva*, 573.

(6) Bakrī, 201, 8.

(7) Citation de poète préislamite, Bakrī, *op. cit.*, 166.

Les pluies sont d'abord de courte durée, mais d'une violence peu commune : véritables trombes d'eau, ruptures de nuage, rappelant « la déchirure d'une étoffe, trop fréquemment dépliée كانه الملاء حين تطوى (1) ». Dans leurs variations poétiques, les Bédouins réclament des pluies, tombant مِذْرَارًا, comme le lait d'une robuste chamelle. Menaces terribles pour les pays de culture intensive et d'agglomérations denses, deux conditions rarement vérifiées au Ḥigāz ! A la Mecque on redoutait le *sail*, ou la trombe d'eau (2), nous le constaterons plus tard. A Médine une de ces pluies tropicales, se serait, au dire du ḥadīṭ, prolongée pendant une semaine. C'était, il est vrai, à la suite d'un *istisqā'* du Prophète (3). A la fin Mahomet dut supplier Allah de modérer les chutes d'eau (4) sur l'oasis. A l'intérieur de Médine les maisons commençaient à crouler (5).

Quand la durée de la pluie dépasse le tiers du jour ou de la nuit, elle sort de l'ordinaire, au jugement des Arabes (6). Le Ḥigāz est constitué, on l'a vu, par une forte ossature rocheuse, allongée du Nord au Sud, entrecoupée par un véritable labyrinthe de vallées transversales, un ensemble chaotique de sommets et de pics, aux formes bizarres, aux pentes d'une raideur capable de donner le vertige et le torticolis au voyageur, s'obstinant à les regarder (7). En quelques heures les cataractes dévalent le long des versants dénudés, sur les flancs des pics basaltiques, où aucune végétation n'arrête leur chute vertigineuse. Bientôt dans la plaine, « on n'aperçoit plus que le ciel et la pluie et les sommets des acacias » désertiques, émergeant des eaux. Enfin « les flots écumant, démesurément grossis em-

(1) Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 330 ; *Aḡ.*, VII, 85 : وَقَعَتْ سَكَابَةٌ

(2) Ṭab., *Annales*, II, 1198, 1-4.

(3) Moslim, *op. cit.*, I, 328-30 ; même phénomène sous le calife 'Omar ; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 232, 233., « L'accomplissement d'un *ḥadd*, pénalité, vaut mieux que 40 matinées (var. nuits) de pluie », (Mahomet) ; Ibn Māḡā, *Sonan*, E. II, 58.

(4) Les Bédouins en profitent pour laver leur linge ; *Aḡ.*, VIII, 85, 20.

(5) Boḥārī, *Ṣaḥīḥ* (K.) I, 237.

(6) Cf. Aboū Zaid, *op. cit.*, 164.

(7) C'est le témoignage du poète Motanabbī à l'occasion de son passage par le nord du Ḥigāz, إِذَا ارَادَ النَّاطِرُ النَّظَرَ إِلَى قُلَّةٍ أَحَدَهَا فَتَلَّ عُنُقَهُ حَتَّى يَرَاهَا بِشَدَّةٍ Yāqoūt, E, III, 276.

portent leurs troncs « robustes »⁽¹⁾. Chargées de pierres, de débris de lave, les eaux labourent les plaines⁽²⁾ comme ferait une charrue; elles atteignent les tertres, où l'on a creusé les *sobā*, fosses pour la chasse du gros gibier⁽³⁾ et vont forcer les hyènes jusque dans leur repaire⁽⁴⁾. Au fond des vallées, l'inondation forme en moins d'un jour des fleuves larges comme le Nil et l'Euphrate⁽⁵⁾. La réunion de ces masses d'eau rappelle une mer aux vagues agitées.

Pendant tout un mois les wādīs Qanāt⁽⁶⁾ et 'Aqīq promènent à travers l'oasis de Médine les méandres de leurs eaux débordées et chargées de débris fertilisants. Saturé de pluie, le sol rappelle « une pâte tendre »⁽⁷⁾ et boursoufflée, où fermente partout le travail de la germination souterraine.

Une de ces inondations aurait emporté les restes du peuple mythique des Ġorhomites⁽⁸⁾. En Arabie le Qoran⁽⁹⁾, la mémoire populaire gardaient le souvenir d'autres agglomérations, victimes de ces fléaux⁽¹⁰⁾. Les premiers califes se virent forcés d'appeler à Médine

(1) Ibn Doraid, *op. cit.*, 36, 7; Qoran, 13, 18.

(2) Boḥārī, *op. cit.*, I, 237.

(3) Ibn Doraid, *op. cit.*, 20, bas.

(4) Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 208, 6 d. l.; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 32-33, 39. Pour ce motif, la pluie appelée *جَارُ الضَّبَع*; Aboū Zaid, *op. cit.*, 166.

(5) Cf. Yazīd, 240; nahr, formé par *ماء السماء* au temps de Mahomet; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 21, 9. Pour les inondations des ruisseaux de Médine, voir Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 10-12. Le Qanāt déborde après un *istisqā'* de Mahomet; Bakrī, 745, 8 d. l.

(6) Moslim, *op. cit.*, I, 330; Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 32; *غَادَرَتْ السُّهُولَ كَالْبَحَارِ تَتَلَاطَمُ بِالتِّيَّارِ*. Bienfaisante surtout est la *دِيمَة*, pluie douce et continue pendant plusieurs jours; *Ibid.*, 31; *Naqā'id Ġarīr*, 633, 4; cf. *Ağ.*, IX, 152, 16, 19; vallée remplie par les eaux; *Ağ.*, IX, 156, 12 d. l. L'eau des *sail* de Médine (le wādī Mahzoūr; Ibn Māğā, II, 50), utilisée pour l'irrigation.

(7) Ibn Doraid, *op. cit.*, 30, 8.

(8) Bakrī, *op. cit.*, 111, 2; autre exemple, *ibid.*, 232.

(9) *سَيَّلَ عَرَمَ*; Qoran, 34, 15.

(10) Bakrī, *op. cit.*, 401; Ibn Hišām, *Sira*, 639; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 40, 1, localité de Ġoḥfa, emportée par l'inondation; Ibn Doraid, *Istiḳāq*, 187, (vraisemblablement une étymologie populaire). L'inondation aurait jadis submergé la Ka'ba primitive: Ibn Rosteh, *Géogr.*, 25, d. l. Un *sail*, trombe d'eau, arrête les poursuites de l'ennemi; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 90, 20; 112.

des ingénieurs chrétiens, chargés de protéger la cité au moyen de digues et de barrages ⁽¹⁾. Par ailleurs une soudaine irruption des eaux avait sauvé des derniers outrages le corps du martyr musulman ʿĀsim ibn Tābit ⁽²⁾. La catastrophe devenait surtout redoutable, quand elle surprenait un camp endormi. Telle en était la violence et la soudaineté que les imprudents nomades se trouvaient fatalement voués à la mort. Déchaînée de nuit sur les flancs de la montagne, la trombe d'eau balayait en quelques instants hommes et troupeaux ⁽³⁾. En Arabie tous les dictons, fruits de l'expérience bédouine, doivent recevoir leur consécration définitive en passant sur les lèvres du Prophète. Le surhomme de la Mecque a tout prévu. On lui fait donc interdire de camper au fond des vallées, c'est à dire, dans l'axe de la pente des eaux, le long des sources et des chemins, « rendez-vous des insectes nocturnes » ⁽⁴⁾. Cette dernière raison, ajoutée par Mahomet ⁽⁵⁾, a pu sans doute motiver cette interdiction ⁽⁶⁾. Nous ferons bien d'y ajouter la crainte trop motivée des inondations hivernales. Dans l'hiver de 1910, le Khédive d'Égypte se vit arrêter trois jours pendant son pèlerinage entre Médine et la mer par un de ces déluges. Quelques jours plus tard, les flots de l'Erythrée rejetèrent plusieurs milliers de cadavres de Bédouins, victimes de l'inondation. Nous aurons à en reparler à l'occasion de la Mecque et du sanctuaire de la Ka'ba ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Yāqoūt, *op. cit.*, E. III, 62.

⁽²⁾ Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 11, 3 etc.

⁽³⁾ جَبَلُ سَالٍ بِأَهْلِهِ وَهُمْ نِيَامٌ ; Yāqoūt, E. III, 196, d. 1. ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 143-44.

⁽⁴⁾ Voir les références dans notre *Badia*, 95 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ* ², II, 106-107 ; sur la piqure empoisonnée des mouches et moustiques, voir Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 86, 9 d. 1.

⁽⁵⁾ Pour sa science merveilleuse de la météorologie, voir Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 16-17.

⁽⁶⁾ Quand les pluies commencent, le Bédouin transporte sa tente sur la montagne ; Ibn Doraid, *op. cit.*, 23 ; cf. J. Walther, *Wüstenbildung*, 22 ; description poétique d'une inondation emportant les arbres ; Bakrī, *op. cit.*, 687, 688. Musil, *Arabia Petraca*, III, 10-11. Malgré le péril d'inondation le chef généreux campe le long des chemins pour exercer l'hospitalité ; Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 66, 3.

⁽⁷⁾ Cf. Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 53-54.

III

Réservoirs, bassins, étangs, vasques, « gadir »

Même pendant les hivers ordinaires, la moyenne de pluie, tombée au Ḥigāz suffisait pour ranimer la sobre flore du désert, pour abreuver non seulement la terre des oasis, mais encore pour rendre cultivable une partie des steppes. Malheureusement l'énorme pente du sol entraîne les eaux aux gouffres de l'Erythrée. Des barrages préviendraient la déperdition du précieux liquide: l'antiquité a usé de ce moyen. Ainsi en témoignent les restes du passé et la tradition historique ⁽¹⁾.

La Providence y a pourvu jusqu'à un certain point en multipliant en cette contrée déshéritée les réservoirs et les barrages naturels: enfoncements ⁽²⁾, creux, fossés dans les plaines, cratères de volcans éteints, failles, dépressions entre les montagnes ⁽³⁾, amas de blocs erratiques ⁽⁴⁾, charriés par les inondations; seuils rocheux, lorsque le rebord

(1) Barrages du Yémen; Iṣṭahṛī, *Géogr.*, 14; Yāqoūt, E. IV, 244; près de Ḥaibar; Doughty, *Travels*, II, 181; Ibn al- Faḳīh, *Géogr.*, 34, 37; près de la Mecque; Yāqoūt, E. IV, 48.

(2) Les غيطان, sing. غائط; Ibn. Doraid, *op. cit.*, 22.

(3) شَقَقَ بَيْنَ جَبَلَيْنِ; Bakrī, *op. cit.*, 171. Mentionnons encore les *boḡnān*, يَسْتَرِيضُ فِيهَا مَاءُ السَّيْلِ; Yāqoūt, E. II, 218, 3; les سُدَّ, Bakrī, *op. cit.*, 462, 11, قَلَاتِ تَمْسُكُ مَاءَ السَّمَاءِ فِي; bassins naturels dans la roche vive, فِيهِ السَّدُّ مَاءَ السَّمَاءِ; صفَاةٌ خَلَقَهَا اللَّهُ تَعَالَى فِيهَا تَسْمِيهَا الْعَرَبُ الْخَلَائِقَ; Yāqoūt, E. III, 453, bas; autre variété de réservoirs, مَسْكُ تَمْسُكُ الْمَاءِ; Bakrī, 415, 2 d. I.; 463, 2; des قَلَاتِ cavités dans le roc « gardent l'eau du ciel pendant tout le rabī' »; Bakrī, 345, 9-10.

(4) Sur l'érosion au désert, cf. Walther, *Wüstenbildung*, 111-208. Pour la moyenne de la pluie, voir E. Banse, *Der arabische Orient*, 70.

— la lèvre comme disent les Arabes — vient à se redresser brusquement ⁽¹⁾. Les eaux météoriques se ramassent dans ces creux, remplissent leurs vides et toutes les solutions de continuité. Ils y forment des réservoirs, des bassins, des étangs, vasques de toutes les dimensions. Les plus grands reçoivent le nom de *ḡaḥīr* ⁽²⁾. Certains sont assez considérables pour permettre aux riverains de se livrer au plaisir de la nage ⁽³⁾, si rare en Arabie. Cette distraction est principalement appréciée par les petits Bédouins, غُلَمَة مِنَ الْأَعْرَابِ; ils éprouvent une joie folle à se plonger mutuellement dans l'eau ⁽⁴⁾. Beaucoup de ces *ḡadīr* représentent de véritables crapaudières. On en connaît pourtant, s'étendant sur une longueur de trois parasanges ⁽⁵⁾, soit environ une quinzaine de kilomètres. Ce chiffre suppose déjà une belle superficie. En Arabie ces étangs mériteraient d'être qualifiés de lacs, puisque les lacs proprement dits y sont inconnus ⁽⁶⁾.

Certaines vallées possèdent toute une série de *ḡadīr*, s'échelonnant à des niveaux variables. On serait tenté d'y reconnaître les restes d'un ancien lac, si toutefois nous n'avons pas plutôt affaire à une succession de bassins, de collecteurs de l'humidité hivernale, distribués d'après la pente du terrain. On y rencontrait parfois « de petits poissons noirs d'une coudée ⁽⁷⁾ de long et d'un goût déli-

⁽¹⁾ C'est le حاجر; Yāqūt, E. III, 197; cf. Walter, *op. cit.*, 33.

⁽²⁾ Qalqaṣandī, *Ṣoḥḥ al-a'sā* (éd. Caire) I, 532; Yāqūt, E. I, 156, 237; sur ce dernier cf. ibn Qais ar-Roqaiyāt, *Divan* (éd. Rhodokanaki), XXVII, 3; Bakrī, *op. cit.*, 674, اَرْضُ كَثِيرَةِ الْغِيَاظِ; Qotaiba, *ʿOyūn*, 124, 2 d. I.; Bakrī, *op. cit.*, 728, 11.

⁽³⁾ Cf. *Mo'āwīa*, index, s. v. 'Aqīq; et notre article 'Aqīq, dans *Enzyk. d. Islam*, I, loc. cit.; *Osd*, II, 365, 7; Bakrī, *op. cit.*, 311. Tombé dans l'eau, le Bédouin s'y noie, « faute de savoir nager »; *Aḡ*, II, 103, bas; dans *Aḡ*, X, 16, 2 اغتسل semble désigner un bain; autres exemples, *Aḡ*, III, 82; XIV, 167.

⁽⁴⁾ يَتَمَاقِلُونَ; Ibn Doraid, *Ṣīfat as-Saḥāb*, 23, 3 d. I.

⁽⁵⁾ Yāqūt, E. I, 91, d. I.; cf. Aḥṭal, *Divan*, (éd. Salhani) 149, note b.; autres *ḡadīr*; Bakrī, *op. cit.*, 128, 147; *ḡadīr* dans la *ḥarra*; Bakrī, *op. cit.*, 700, 12; 742.

⁽⁶⁾ Iṣṭahrī, *Géogr.*, 15; Maqdisī, *Géogr.*, 95; *ḡadīr* permanents; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 29, 31. Scène de natation dans un *ḡadīr*; en jouant les petits Bédouins noient un de leurs compagnons. Il fallut payer plusieurs دِيَّات pour arranger le différend; *Naqā'id Ḡarīr*, 91, 12 sqq.

⁽⁷⁾ ذِرَاع; la coudée ancienne a dû être plus courte; sans quoi on ne comprendrait pas la qualification de *petits* poissons. Yāqūt, E. V, 307, 1-3.

cieux » (1). Ces réservoirs ont dû être permanents et alimentés par des sources ou eaux vives; c'était le cas pour les *gadīr* de Homm (2), et tous les *gadīr*, qu'on dit couler *يَجري*. Pour justifier cette expression, il faut sans doute leur supposer un émissaire, assurant le débit du trop plein et le renouvellement régulier de ces minuscules bassins lacustres (3). En admettant la réunion de ces conditions, on comprend comment on a pu vanter la limpidité de leurs eaux. La vallée de Dou Wirlān au pays des Banoū Solaim en possédait toute une enfilade (4). Les premiers jours après la pluie, le *gadīr* gardait encore sa couleur terreuse ou rouge, comme disent les Arabes (5). Elle provenait non seulement des boues, mais encore des efflorescences salines, formées à la surface de la steppe desséchée, des débris minéraux (6), recueillis sur la superficie du *Hiġāz*, région volcanique par excellence.

Parmi ces *gadīr*, seuls les plus considérables résistaient à l'évaporation intense, causée par la siccité de l'air, à l'action absorbante du soleil d'Arabie (7), fonctionnant comme une pompe à vapeur. On séjournait dans le voisinage jusqu'à épuisement de l'eau. Ainsi fit Amroū'lqais le prince-poète avec ses compagnons d'aventure. Les riverains pouvaient se féliciter, quand le *gadīr* subvenait à leur besoin d'eau pendant les trois mois, consécutifs à la dernière pluie (8). On

(1) Bakrī, *op. cit.*, 462, 12. Poissons rares à Médine; I. S. *Ṭabaq.*, IV¹, 116, 26; 122, 5; poissons à Ḥaibar, Doughty, *Travels*, 1, 184.

(2) Yāqoūt, E. III, 469; Bakrī, *op. cit.*, 232.

(3) Yāqoūt, E. II, 251, 1^o; III, 173, 13, où le même vers se trouve attribué à deux poètes différents; eaux courantes à Taboūk et Al-'Olā; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 7.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 465, 2-6.

(5) *الْأَسْكَر*; désigne la couleur du *gadīr*; *حديث عهد بالسماء*; Ibn Sikkīt, *Takdīb*, 562. Le toponyme *Aġdira* fait supposer une succession de réservoirs; Yāqoūt, E. I, 294; *gadīr* de Rābiġ; Ibn Baṭoūta, *Voyages*, I, 297. *Aġ.*, X, 74, 18: « *gadīr* d'eau du ciel »; sur les catégories de *gadīr*, voir Walther, *Wüstenbildung*, 39; *gadīr*, disputé entre les voisins; *Naqā'id Ġarīr*, 7, 6; 12, I, 13-14; autres *gadīr*, à 'Osfān etc.; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 69; 117.

(6) Dépôts salins après le dessèchement des *gadīr*; Walther, *op. cit.*, 247-48.

(7) Cf. Walther, *loc. cit.*

(8) Deux poètes cités dans Yāqoūt, E. II, 116, 2; *Aġ.*, VIII, 68, 7 etc.

distinguaient donc les ḡadīr permanents ou ḡadīr d'été ⁽¹⁾, ceux enfin « ne laissant jamais voir le fond » ⁽²⁾. Au pays de Ḥismā, dans le Nord du Ḥigāz, un ḡadīr aurait même conservé les dernières eaux du déluge ⁽³⁾. Aussi jouissait-il d'une détestable réputation, هو اخبث ماء, chargé, croyait-on, de toutes les iniquités de l'impie génération, contemporaine de Noé. L'encyclopédiste Yāqoūt a le courage de s'inscrire en faux contre cette légende. A son avis, il y a vraiment trop loin entre le Ḥigāz et le Ḡūdī, l'Ararat des Arabes ⁽⁴⁾.

La présence de ces masses d'eau donnait nécessairement naissance à des palmeraies ⁽⁵⁾ ou à des fourrés d'arbres ⁽⁶⁾, brousse, maquis : refuge des serpents et des grands fauves. En Arabie, le voisinage de l'eau, qu'il s'agisse d'une mare, d'une source, d'un puits ⁽⁷⁾ entraîne toujours celui des arbres. D'où la notation courante chez les géographes عيون واماويل, puits et domaine agricole, ماء ونخل, eau et palmeraie ⁽⁸⁾. Par ailleurs l'eau pouvait être malsaine, provoquer chez l'homme des urines sanguinolentes ⁽⁹⁾ ; elle avait le goût saumâtre ⁽¹⁰⁾ et — pour reprendre la pittoresque expression bédouine — salé « au point d'é-

⁽¹⁾ Bakrī, *op. cit.*, 171, 8 ; 172 ; 529, 5 d. I ; Yāqoūt, E. VI, 72, 4.

⁽²⁾ لا يُرَى قَعْرُهُ ولا يغارقه الماء ; Bakrī, *op. cit.*, 172, bas ; 462, 12 ; Yāqoūt, E. I, 336 ; II, 62, 4-3 d. I. ; Ḥoṭai'a, *Divan*, X, 7.

⁽³⁾ Bakrī, *op. cit.*, 298.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. III, 276, 277 ; eaux de ḡadīr inutilisables parce que fourmillant d'insectes, دعاميص Yāqoūt, VI, 55, 6.

⁽⁵⁾ Bakrī, *op. cit.*, 173, 1 etc. ; 463, 2-6 ; ماء عليه نخل كثير ; Yāqoūt, E. III, 444 ; 453 459 ; IV, 261, 281, 292 ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 29, 31.

⁽⁶⁾ Yāqoūt, E. III, 233, 248 ; plus loin on parlera des مأسدة, repaires des lions, fréquemment associés avec ابجة ; Bakrī, *op. cit.*, 281 ; 323, 3 d. I.

⁽⁷⁾ D'où le nom de « Mašḡar », donné à une eau ; Bakrī, *op. cit.*, 535, 11 ; ḡadīr avec beaucoup de salam ; Yāqoūt, E. IV, 52, 1. Ce ḡadīr durait seulement tout le rabī' ; *ibid.*, IV, 51 d. I. ; serpents dans les fourrés ; Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, 556, 7. Dans le voisinage de ces ḡadīr poussaient les variétés de roseaux, de cannes, mentionnées par Ibn Ḥalāwaih, *Šaḡar*, XXI-XXII.

⁽⁸⁾ Bakrī, *op. cit.*, 191 ; 468 ; Yqoūt, E. II, 60, 2 ; 289 ; 332, II, 6 : 233, III, 346 ; arbres et منهل ; *ibid.*, II, 439.

⁽⁹⁾ انه يُبيل الدم ; Bakrī, *op. cit.*, 172, d. I.

⁽¹⁰⁾ Yāqoūt, E. II, 114, 7. d. I.

borgner un oiseau » (1). Ces cas étaient fréquents pour les ġadīr. Avant d'aboutir au réservoir, les eaux de pluie avaient lavé tant de steppes salines, entraîné dans leur course folle tant d'éléments minéraux et de résidus chimiques ! En desséchant les eaux, le soleil intensifiait le saunage, la concentration minérale des éléments solides. Dans le voisinage des étangs de Homm, aucun nourrisson ne parvenait à vivre (2). Aussi les bassins aux eaux douces et potables sont-ils honorés d'une mention spéciale. Les couvents chrétiens, disséminés le long de la frontière nord du Ḥigāz possédaient généralement un de ces ġadīr (3), libéralement mis à la disposition des pasteurs nomades et des caravanes de passage (4). Les poètes bédouins se sont montrés reconnaissants en célébrant la généreuse hospitalité des moines, les bons Samaritains du désert (5). Elles méritent d'être soulignées ces sympathies monacales de l'ancienne poésie. On en retrouve l'écho jusque dans le Qoran (5, 85) : « Chez ceux qui se proclament chrétiens, dit Mahomet, vous constaterez des dispositions plus amicales pour les croyants. Ils le doivent à l'influence de leurs prêtres et de leurs religieux, à leur éloignement de tout orgueil ».

Le territoire de Médine avec son périmètre étendu de pâturages et de steppes, possédait plusieurs de ces ġadīr, surtout dans la célèbre vallée du 'Aqīq (6). L'oasis comptait un privilège moins enviable, celui des mares stagnantes. Sous le ciel embrasé de l'aride Ḥigāz, les marais ne forment pas un phénomène exceptionnel (7). Plusieurs oasis.

(1) ماءٌ ملعٌ كَيْفَتاً عَيْنَ الطائر (1) ; Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, 559 1 ; cf. Walther, *loc. sup. cit.*, Eaux célèbres pour leur douceur ; Yāqoūt, E. IV, 293, 7 d. I. ; Bakrī, 600, 601, 614, 5 ; eaux stagnantes, donnant la fièvre aux chameaux ; Yāqoūt, E. V, 262, bas.

(2) Qotaiba, 'Oyoūn, 262, 4 d. I.

(3) Cf. noire *Poète Royal*, 38.

(4) Cf. Yāqoūt, E. IV, 178.

(5) *Poète royal* 37-39. Par contre on se vantait parfois de défendre l'approche de son puits, ou d'en faire payer l'usage ; Naqā'id Ġarīr, 614, 9 ; 615, 7.

(6) Bakrī, *op. cit.*, 173.

(7) Yāqoūt, E. III, 203, 210, V, 84 ; eaux croupissantes et prenant à la fin une teinte jaune ماءٌ مَرَى وَمَرَى إذا طال انقاعُهُ حتى اصْفَرَّ (7) ; Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 561, et autres expressions pour la stagnation des eaux ; *ibid.*

nommons Haibar, Ġoḥfa, Ḥomm leur devaient une réputation méritée d'insalubrité ⁽¹⁾.

Pour avoir tenté de défricher une de ces dépressions, envahies par les eaux et la brousse, l'ancêtre des Omayyades perdit la vie, victime, assure-t-on, de la vengeance des *ġinn* ⁽²⁾; plus vraisemblablement emporté par la malaria, endémique dans les terres cultivées du Ḥigāz ⁽³⁾. Pas une seule rivière en Arabie. Les géographes postérieurs se montrent d'accord pour l'affirmer ⁽⁴⁾ et nous pouvons les croire sur parole. Pour compléter ce tableau, mentionnons une puissante cascade, se précipitant d'une haute montagne. Ce spécimen unique, croyons-nous, dans l'hydrologie du Ḥigāz se trouvait près du sanctuaire de Doū's-Šarā, dans les régions alpestres du pays de Daus ⁽⁵⁾, entre la Mecque et la frontière du Yémen, c'est à dire à la limite extrême du territoire envisagé par nous.

⁽¹⁾ Bakrī, 232-33 ; 259 ; voir à l'index de *Mo' āwīa* les mots *fièvre* et *Haibar* ; autres ḡadīr marécageux ; Yāqoūt, E. I, 280, 6 d. l., le wādī *غلب عليه الماء* (Bakrī, *op. cit.*, 503, 2 d. l.) doit désigner une plaine marécageuse. Grenouilles, mentionnées par les poètes ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 199. Mahomet apprenant leur utilité ordonne de les épargner ; Nasā'ī, *Sonan*, E. II, 202 ; marais ; *Naqā'id Ḡarīr*, 77, 9 ; 292, 5-7.

⁽²⁾ *Ağ.*, VI, 92 ; Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, 540.

⁽³⁾ Cf. notre *Bādīa*, 94 sqq.

⁽⁴⁾ Iṣṭaḥrī, *Géogr.*, 15 ; Maqdisī, *Géogr.*, 95.

⁽⁵⁾ I. S. *Ṭabaq.*, IV¹, 176, 13 ; Yāqoūt, E. V, 246. Lac au Yémen, mais ce texte est un apocryphe ; *Iqd*¹, I, 108.

IV

Le régime des eaux au désert. La salinité du sol.

Les puits, les « ḥisā » ; qualités de leurs eaux

Le grand ennemi de la vie des plantes au désert, c'est l'énorme salinité du sol, conséquence de l'évaporation. Pénétrant jusque dans les couches profondes, l'implacable soleil pendant les longs mois d'un été, invariablement serein, soustrait à la terre les dernières traces d'humidité, y abandonnant et accumulant insensiblement les parcelles minérales, contenues dans les eaux célestes. Aux pluies torrentielles de l'hiver était réservée la mission — remplie dans nos pays par les rivières et par un arrosage incessant — de nettoyer, de désaler les terres, de les débarrasser de leur excès de minéralisation, enfin d'entraîner à la mer les résidus chimiques de cette lessive à grandes eaux. Tout est lavé, irrigué : les roches basaltiques et les vieux troncs morts. Ce contraste nous a valu la boutade suivante : « La fortune, survenant à l'imbécile, rappelle l'inondation hivernale, arrosant le bois sec ».

والمال يغشى رجالاً لا حلاقَ لهم كالسَّيْلُ يغشى أصولَ الدُّنَنِ البالي (1)

En outre les chutes météoriques doivent être assez fortes pour vaincre la résistance du sol, cuit et recuit aux feux de l'été, amollir la croûte superficielle, la saturer d'humidité et pénétrer dans le sein de la terre jusqu'à la rencontre d'une couche étanche. L'opération

(1) Ibn Doraïd, *Iṣṭiqāq*, 280.

procède dans les circonstances les plus favorables, quand la pluie ⁽¹⁾ s'abat sur la surface des *dārāt* ⁽²⁾. On appelle de ce nom des plaines, recouvertes de sable, closes par des montagnes, comme en un cirque. D'après les descriptions des Arabes, rien de comparable à cette légère couverture de sable.

Elle joue au désert le rôle salulaire, maternel de l'herbe et des plantes, dans nos climats tempérés. L'*alma mater*, la terre massive qui nous supporte, a elle aussi besoin de ménagements. Le sable des *dārāt* préserve le sol contre les brutales atteintes de l'érosion, activée par l'action incessante des météores : le soleil, le vent, la pluie. Leurs attaques combinées donnent aux steppes arabes leur surface lépreuse, cet aspect de paysage lunaire, de planète éteinte. Le manteau de sable est un protecteur, sans devenir envahissant, encombrant, comme le lourd linceuil, recouvrant les *nefōūd*. Il abrite, mais n'enterre pas. En amortissant les rayons solaires, il ralentit l'évaporation de l'humidité terrestre, il favorise les manifestations vitales de la tenace flore désertique.

Aussi les Arabes parlent-ils de leurs *dārāt* « con amore ». Ce sable est blanc, « comme du camphre » ; il est fin, aéré, trituré par les vents du désert au point de devenir « coulant », presque liquide ⁽³⁾. Passant à travers ce filtre merveilleux, les pluies pénètrent dans les couches inférieures ; elles s'y emmagasinent à des profondeurs variables, souvent ne dépassant pas la longueur d'un bâton. Elles y alimentent les *aḥsā* ⁽⁴⁾ ; vasques invisibles, filets d'eau ⁽⁵⁾, glissant silen-

⁽¹⁾ Comp. *دائرة كمسك الماء* et *دائرة كمسك الماء* ; Bakrī, *op. cit.*, 630, 8 ; 631, 4 d.

1. La qualification de *حَرَّ الرَّمْلِ* (voir plus bas), terrain défavorable à la végétation, ne saurait convenir aux *dārāt*. Dans celles-ci la couche superficielle de sable recouvre et protège le sol, où plongent les racines.

⁽²⁾ *Dārāt* de Qorḥ (W. Qorā) ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 157, 10, Ibn al-Faḡīh, *Géogr.*, 32 ; Cf. *Kiṭāb ad-dārāt* d'Aṣma'ī, éd. Aug. Haffner dans *Maṣriq*, I, 406 etc. Les *dārāt* possèdent leur végétation et leur faune ; Bakrī, *op. cit.*, 338, Yāqoūt, E. IV, 14, bas ; 119, 8 d. 1. eau dans la *dāra*.

⁽³⁾ Bakrī, *op. cit.*, 336, 2 ; Yāqoūt, E. III, 113, 10.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. I, 136-37 ; III, 274, bas ; Ibn Ḡobair, *Travels* 2 204.

⁽⁵⁾ *بُطْنَان*, couches étanches ; Ibn Doraid, *Ṣiḡat as-Saḥāb*, 30, 5 ; le *ماء القنطرة* de Hamdānī, *Ġazīra*, 157, 20-21 ; en revanche il mentionne des sables sans fond, où l'eau

cieusement dans le sous-sol, réserves bienfaisantes d'eau salubre et pure. Elles sont bien connues des Bédouins, très adroits pour les retrouver. Cette découverte des eaux fut sous Mo'āwia la spécialité de l'Omayyade Ibn 'Āmir. A sa naissance Mahomet avait pratiqué pour lui le *lahnik*, consistant à cracher dans la bouche du nouveau-né. Ce fut l'augure de ses futurs succès de propriétaire : il n'exploita jamais un domaine sans y découvrir de l'eau ⁽¹⁾. Ces eaux souterraines constituent la ressource des voyageurs et des troupeaux transhumants. Après une longue traversée, quand le chameau fourbu trouve à brouter les buissons de *gaḏā* et à boire l'eau des *ḥisā*, ce régime ne manque jamais de restaurer ses forces. C'est l'avis des Bédouins ⁽²⁾. Il suffit d'ordinaire de gratter superficiellement le sol, pour en voir saillir ces eaux souterraines ⁽³⁾. Les chameaux les apprécient, on vient de le voir ; et les hommes ne font pas un moindre cas de ce liquide frais et d'une saveur généralement plus douce. Soustrait à l'action directe de l'évaporation, il se trouve par suite moins exposé à la salinité, à la condensation des éléments solides en suspension dans toutes les eaux du désert ⁽⁴⁾.

Comme pour les *ḥisā*, quand on veut voir saillir l'eau, au fond des puits desséchés par le brûlant soleil d'Arabie, on se contente fréquemment d'enfoncer un instrument pointu, par ex. une flèche. L'opération très simple fut fréquemment pratiquée par Mahomet au cours de ses expéditions militaires ⁽⁵⁾. Il faut sans doute rapporter

se perd. لا يَتَعَفَى فِيهَا شَيْءٌ إِلَّا هَلَكَ وَلَا يَخْرُجُ مَاءٌ. *ibid.*, I, 24-25 ; c'est le contraire des terrains تشرب مشاشتها الماء ثم تَرْدُو : Bakrī, *op. cit.*, 120, 5 d. l. En poésie les *dārāt* sont présentées comme un séjour enchanteur ; *Naqā'id Ḡarīr*, 250.

⁽¹⁾ Yāqoūt, *op. cit.*, E. II, 170 bas ; *Mo'āwia*, 241 ; Mahomet crache dans la bouche des malades ; Ibn Māǧā, *Sonan*, E. II, 189, 191.

⁽²⁾ *Ag.*, VII, 116, 9. Pour le *ḡaḏā* voir plus loin.

⁽³⁾ Ibn Ḡobair, *Travels*², 187, 3 ; 203, 15 ; 204 ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 257, 261, 407 ; nombreux *ḥisā* dans le Wādī'l Miāh ; Bakrī, *op. cit.*, 633, 15 ; « ḥisā de printemps » ; *ibid.*, 633, 4 d. l.

⁽⁴⁾ Walther, *op. cit.*, 47.

⁽⁵⁾ I. S. *Ṭabaq.*, II⁴, 70, 1 ; Yāqoūt, E. II, 365 ; Bakrī, *op. cit.*, 521, bas. (Dans le Ḥimā Ḍaryya, partout l'eau dans le sous-sol ; il suffit de creuser ; Bakrī, 626-30). Abou Yoūsof, *Ḥarāǧ*, 128. On enfonce un bâton ; Musil, *Arabia Petraea*, III, 259.

à l'eau du *hisā* cette description du poète bédouin, Abou't-Ta-mahān.

« A volonté nos bergers puisent dans un creux du sol une eau pure, limpide comme le cristal de l'œil du corbeau ».

إذا شاء راعيها استقى من وقيعة كعين الغراب صفوها لم يكدر⁽¹⁾

Cette méthode sommaire ne saurait convenir aux *dahl*. Ce sont également des eaux souterraines, mais circulant dans des canaux « d'une roche polie et lisse, défiant l'attaque du pic et du ciseau. J'ai pénétré dans un de ces *dahl*, écrit un géographe arabe; arrivé jusqu'à l'eau, j'ai découvert des masses liquides; mais l'obscurité m'a empêché d'en évaluer l'étendue, la quantité et la profondeur. J'en ai goûté avec mes compagnons et l'ai trouvée agréable et douce⁽²⁾; c'est en effet de l'eau de pluie, ramassée dans les entrailles du sol »⁽³⁾. Ces *dahl* se trouvaient disséminés sur la surface du désert. Ainsi le prouve la fréquence de ce terme dans la toponymie⁽⁴⁾. Le mystère de ces eaux profondes, la difficulté d'arriver jusqu'à elles avaient valu à certaines, c'est la remarque de Yāqoūt, des réputations singulières, entr'autres de guérir les troubles cérébraux⁽⁵⁾.

Les eaux souterraines exercent une action beaucoup mieux vérifiée et plus générale : elles assurent l'alimentation⁽⁶⁾, le débit régulier des sources, elles maintiennent le réseau des innombrables puits et points d'eau, couvrant de mailles invisibles la superficie de la Péninsule⁽⁷⁾.

(1) *Ag.*, XI, 134, 12.

(2) Parce qu'elle échappe au procédé de saunage, produit par le soleil.

(3) Yāqoūt, E. IV, 42.

(4) Cf. Bakrī, *index*, s. v. دحل; Yāqoūt, E. IV, 43.

(5) Yāqoūt, E. IV, 42. Le scoliaste de *Naqā'id Garīr* définit les دُحُلان خُرُوق في روضٍ وغيطان من البلاد يذهب فيها الرجل عامّة يومه وقد يُوجد في الدحل الواسع الشجر والغضا. On ne se représentait plus exactement la nature de ces eaux souterraines; cf. *Naqā'id*, 130, 12, 13: 166, 6.

(6) Ibn Ġobair, *Travels*², 206, 3. Trois sources souterraines alimentent le puits de Zamzam; l'eau diminue ou augmente; parfois même le puits demeure à sec; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 42, 43.

(7) Le long de ces points s'échelonnent les campements des Arabes; on est sûr de les rencontrer; *Ag.*, VIII, 80-81.

*
* *

Leurs noms, accompagnés parfois d'une breve description, se trouvent dispersés dans les divans des anciens poètes ⁽¹⁾. S'il faut en croire l'histoire anecdotique de la littérature arabe, maint voyageur égaré dut à cette mention et à l'exactitude de sa propre érudition poétique de ne pas mourir de soif dans la solitude ⁽²⁾. Le célèbre vice-roi omayyade Ḥaǧǧāǧ aurait même utilisé les indications, fournies par le prince-poète, le chevalier-errant Amroulqais pour creuser des puits sur la route du pèlerinage ⁽³⁾. Ce sont dans les recueils de *Naṣṣādīr* autant de recommandations indirectes en faveur de l'ancienne poésie, autant d'invitations à étudier ces vénérables monuments du passé.

Le qualificatif de جَوَّاب, creuseur de puits, était fort envié. On ne se montrait pas moins fier de posséder un puits inépuisable conservant de l'eau jusqu'au mois de Šaʿbān ⁽⁴⁾. Celui du mythique Loqmān était maçonné ⁽⁵⁾, un avantage peu commun en Arabie. Telle est l'importance de l'eau dans l'existence des nomades que deux tribus possèdent fréquemment en indivis le même puits ⁽⁶⁾. Il en résulte comme aux temps d'Isaac et d'Abimelech, des différends ⁽⁷⁾, des meurtres aussi et d'interminables luttes fratricides ⁽⁸⁾. Remus et

⁽¹⁾ C'est là que Bakrī, Yāqoūt sont allés les recueillir, se dispensant trop souvent de l'autopsie. Même opération sur la Tradition. Un toponyme, mentionné dans un ḥadīṭ d'Aboū Hoiraira, est d'office attribué au pays de Daus; Yāqoūt, E. V, 422.

⁽²⁾ Bakrī, *op. cit.*, 620. Yāqoūt, E. V, 421.

⁽³⁾ Bakrī, *op. cit.*, 207, 7; Yāqoūt, E. V, 240; Qotaiba, *ʿOyoūn*, 178-179.

⁽⁴⁾ *Naqāʾid Ġarīr*, 242; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 56, 8; Bakrī, *op. cit.*, 723, 6-8.

⁽⁵⁾ *Naqāʾid Ġarīr*, 130, 13 etc. اطواء. طوي; Yāqoūt, E. V, 304.

⁽⁶⁾ Yāqoūt, E. III, 351; 399; *Aǧ.*, X, 73, 11; Yāqoūt, E. V, 84, 357.

⁽⁷⁾ Bakrī, *op. cit.*, 154, 10 d. I.; 185; 285, 3; 342, 15; 429; 627-28; Yāqoūt, E. III, 331, 5 d. I.; 391, 10; *Aǧ.*, XI, 127; puits comblé pour terminer un différend; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 31; guerre causée par un ḥimā (réserve) sur les eaux; *Aǧ.*, VIII, 159; *Naqāʾid Ġarīr*, 14, haut; le puits est comblé (voir plus loin); 214, 12 sqq.; puits creusés dans le roc; Yāqoūt, E. V, 109, bas.

⁽⁸⁾ Yāqoūt, E. V, 357.

Romulus se sont battus pour le berceau de Rome. Les tribus s'entre-détruisent pour décider la propriété incontestée de quelques mètres cubes d'eau ⁽¹⁾. On connaît aussi des traits plus chevaleresques, comme celui raconté de Qais ibn 'Āṣim, avec Mo'āwia le plus grand modèle de magnanimité ou de *ḥilm* parmi les Arabes ⁽²⁾. Dans une razzia, peu avant d'atteindre le campement ennemi, ce chef tamimite arrêta ses hommes pour abreuver les chevaux, puis il donna l'ordre de crever les outres, contenant le reste du précieux liquide. Ce geste énergique leur disait: « si vous ne voulez périr de soif, vous avez devant vous le puits de nos adversaires: à vous de le conquérir! » ⁽³⁾. Pour protéger la possession d'une réserve d'eau, le droit coutumier du désert déclarait *ḥarīm* ou *ḥimā*, c'est à dire intangible, le périmètre du puits ⁽⁴⁾. A quelle distance de l'orifice s'étendait ce lambeau de territoire privilégié? ⁽⁵⁾ Nous l'ignorons au juste ⁽⁶⁾. Mais à l'intérieur de son rayon, il était interdit de creuser pour chercher de l'eau ou d'y faire stationner des troupeaux étrangers ⁽⁷⁾.

Maqdisī, un géographe du 10^e siècle a porté un jugement sévère sur les eaux du Ḥigāz: « Celles de Wādī'l Qorā et de Yanbo', écrit-il, sont mauvaises: les autres sont bien près de leur ressembler ». « Pendant mon premier pèlerinage, ajoute-t-il, j'ai goûté l'eau de Zamzam et l'ai trouvée détestable كَرِيحًا; à une seconde visite, elle m'a paru excellente » ⁽⁸⁾. Un barde bédouin déclare ouvertement

⁽¹⁾ Bakrī, *op. cit.*, 334, 11-12; 496-97.

⁽²⁾ Cf. *Mo'āwia*, index s. v. Qais ibn 'Āṣim.

⁽³⁾ Bakrī, *op. cit.*, 558, bas; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 203.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. III, 264.

⁽⁵⁾ Cf. *Fāḥima*, 78; Aboū 'Obaid (ms. Kuprulu, Constantinople 135^b, لا جى الآ, في ثلاث ثلثة البئر وطول الفرس وحلقة القوم.

⁽⁶⁾ Les indications varient d'après la nature du puits عادي ou جاهلي préislamique, بدي, récent; قليب الزرع pour l'arrosage des cultures. On stipule « 500 coudées d'intervalle entre deux عين »; Yaḥiā ibn Ādam, *Ḥarāğ*, 64, 71, 72; 73, 74. Autres mesures, données par Aboū Yoūsof, *Ḥarāğ*, 57. District percé de puits et de قليب; Yāqoūt, E. V, 247.

⁽⁷⁾ Cf. Yaḥiā, *loc. cit.*; Aboū Yoūsof, *loc. cit.*; Ibn Māğā, *Sonun*, E. II, 51.

⁽⁸⁾ Maqdisī, *Géogr.*, 101. Au lieu de l'eau de Zamzam, souillée par la foule يئوضه الناس on propose à Mahomet des eaux plus pures; Ḥanbal *Mosnad*, I, 215. 1.

calcinées, où les derniers feux viennent à peine de s'éteindre, elles le font avec une désespérante parcimonie: c'est le *waṣāl*, très estimé — comme toutes les eaux de roche — à cause de sa pureté ⁽¹⁾. Rares sont donc les sources véritables, celles coulant à la surface du sol, les sources « errantes et en mouvement », عَيْن سَائِحة تَجْرِي ⁽²⁾. Il faut admettre une exception pour certaines oasis — telles Haibar et Taimā³; on y rencontre non seulement des sources, mais des ruisseaux alimentés par leurs flots ⁽³⁾. Il avait sans doute en vue un ruisseau le poète quand il décrivait « les eaux, promenant leurs méandres parmi les troncs des ricins » ⁽⁴⁾ ou « à l'ombre des *arāk*, جَرَى » (Yāqoūt, III, 405).

La région de Yanbo⁵, près de la mer Rouge, en fournit un autre exemple ⁽⁵⁾. Parmi ses « 99 sources » — ni plus ni moins — on en compterait même de *vaclusiennes*. Elles jaillissent du sable avec une impétuosité irrésistible, au point de ne pouvoir être canalisées au bénéfice des cultures voisines ⁽⁶⁾. Il n'est pas toujours facile de distinguer entre ماء, عَيْن et بَيْشَر puits ou source? Nos documents, composés sur des collections écrites, beaucoup moins sur l'inspection topographique, laissent dans le vague la valeur de ces trois termes. Cette synonymie désigne généralement des points d'eau, alimentés par des courants souterrains ⁽⁷⁾, plutôt que des citernes, destinées à recueillir les eaux plu-

⁽¹⁾ Yāqoūt, E. IV, 201, 2-3; ماء لهُ جَبَل اسود; IV, 252, 6; Naqā'id Garīr, 292, 8. sources abondantes au fond des wādi; Doughty, *Travels*, I, 440, 448.

⁽²⁾ Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, I, 253, 6 d. I.; Yāqoūt, E. I. 253, 5; III, 233; V, 179; Bakrī, 125, 9; 141, 7 d. I., ماء يسع عَيْن جارية... à Médine; Yāqoūt, E. II, 211, 11; Abou Zaid, *Kitāb al-Maṣār*, 267, 5: (ساح الماء هو الذي تشعب منه جداول الحَرْث والنخل)

⁽³⁾ Cf. Doughty, *Travels*, II, 79, 184; lac et *nahr* à Taimā³; Bakrī, 209, bas.

⁽⁴⁾ Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 561; autre *nahr* à Taimān; Bakrī, 555; 14.

⁽⁵⁾ Peut-être encore le « Wādi'l Miāh »; Bakrī, *op. cit.*, 568, 589, 704. Montagnes autour de Ṭāif, remplies d'eau; Yāqoūt, III, 450; sources فَوَارَة, jaillissantes dans la région de Badr-Ṣafrā³; Ibn Baṭūṭa, *Voyages*, I, 295, 296, 298-99; I. Ġobair, *Travels*², 182, 187; eaux courantes, Yaḥiā, *Harāg*, 78, 19; 81, 16. Eaux courantes parmi les *arāk*; *Alḡ.*, XI, 151, 4 d. I. Eau courante, sortant au pied du mont Abou Qobais et utilisée par les foulons; Yāqoūt, E. V, 84, 13.

⁽⁶⁾ Bakrī, *op. cit.*, 158, 4; 169, haut; 415; 416, 9; Yāqoūt, E. II, 72, 2-5; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 11.

⁽⁷⁾ Yāqoūt, E. II, 3-4. ماء composée de 2 *rakyya*; Yāqoūt, E. IV, 262, 6.

viales. Il n'est pas exagéré d'affirmer que certaines vallées aux environs de Médine, puis entre cette ville, la Mecque et Yanbo', sont littéralement criblées de puits ⁽¹⁾. Mentionnons particulièrement le pays des Banou Solaim ⁽²⁾, ensuite la pittoresque région du mont Raḍwā ⁽³⁾; elle nous retiendra encore plus loin. L'abondance des eaux courantes ⁽⁴⁾ constitue un des traits, reparaissant avec une fatigante monotonie dans la description du paradis qoranique: *تجري من تحتهم الأنهار*. Ce souvenir a dû contribuer à localiser à Raḍwā le mystérieux séjour du Mahdi šī'ite. Au sein de la fraîcheur, près des sources et des bosquets du Raḍwā, ce « maître de l'heure » attend le signal de sa réapparition.

« La mort épargnera ce descendant du Prophète, jusqu'à ce qu'il marche à la tête de ses escadrons, précédés de son étendard ».

وَسَبَّطُ لَا يَذُوقُ الْمَوْتَ حَتَّى يَمُوتَ الْخَيْلَ يَتَقَدَّمُهَا الْوَلَاءُ ⁽⁵⁾

Plus ordinaires sont les « petites eaux, مُوَيَّة ou مُوَيَّة » ⁽⁶⁾ à débit insignifiant. Suintant goutte à goutte ⁽⁷⁾, elles suffisent « à abreuver un ou deux cavaliers au maximum » ⁽⁸⁾. Les plus estimées

(1) Bakrī, *op. cit.*, 195 ; 415, 7 etc. ; 534-35 ; ou encore مَسَك, Yāqoūt, E. IV, 321, 4 ; rakyya désigne aussi un puits ordinaire ; *Naqā'id Ġarīr*, 31, d. 1.

(2) Une série de puits communicants ; Yāqoūt, E. V, 341.

(3) Yāqoūt, E. III, 4 ; IV, 260-61. On distingue entre عَيْن et بئر pour le ḥarīm ou ḥimā ; cf. Yaḥiā, *Ḥarāğ*, 72-73 ; عَيْن et عِيون dans la toponomastique de l'Arabie ; Bakrī, *op. cit.*, 187, 688.

(4) Eaux courantes, sources jaillissantes فَوَارَةٌ à Holaiṣ et Baṭn Marr ; Ibn Ġobair, *Travels*², 182, 184.

(5) *Ağ*, VII, 10, 5.

(6) Cf. Bakrī, 210 ; 544, ici probablement dérivé du toponyme مُوَيَّسِل, au diminutif ; Yāqoūt, E. IV, 255, 2-5 ; V, 293.

(7) Yāqoūt, E. IV, 255, 5-6 ; parfois مَاءَةٌ ; *ibid.*, IV, 262, 6 ; 281 ; Bakrī, 706 ; مَاءَةٌ, d'ordinaire avec des toponymes féminins ; cf. Bakrī, 718, exceptions *ibid.*, 718, 1. 15, 20.

(8) Bakrī, *op. cit.*, 546, 13 ; Yāqoūt, E. IV, 321, مَسَكٌ كَثِيرٌ مَاءِ السَّمَاءِ يَكْتَفُونَ, puits pouvant désaltérer « 50 brebis » ; 1. S. *Ṭabaq.*, 111, 72, 6 ; autre puits, suffisant « à deux souris » ; *Naqā'id Ġarīr*, 279, d. v.

étaient les eaux *bleues* ⁽⁴⁾, ainsi appelées sans doute à cause de leurs masses pures et profondes, où se mirait l'ardent azur du firmament. A d'autres on attribuait la propriété « d'engraisser les chameaux » ⁽²⁾. On prêtait la même action à l'eau de Zamzam, pour le moins d'apaiser la faim des pèlerins ⁽³⁾. A tout prix on voulait rétablir la réputation compromise de ces eaux sacrées, puisque même en les mélangeant avec du suc de raisins, on arrivait péniblement à en dissimuler le goût nauséabond ⁽⁴⁾. De certains puits on disait que « leur eau était semblable à l'eau du ciel » ⁽⁵⁾, c'est à dire à la pluie : un éloge évidemment.

On s'en persuadera finieusement, si l'on songe au nombre considérable d'eaux salées et amères ⁽⁶⁾, les *Marah* de l'Exode. Il correspondait à celui des *sabaḥa*, terrains salins ⁽⁷⁾. On en rencontrait jusqu'au sein de la fertile oasis de Médine ⁽⁸⁾. Des plaines étaient couvertes d'efflorescences brillantes, craquant sous le pied des montures ⁽⁹⁾. « Aucun cours d'eau n'intervenant pour laver et drainer la terre, les parties solides des chutes pluviales s'amassent dans le sol et augmentent insensiblement sa salinité » ⁽¹⁰⁾. Il faut tenir également compte de l'évaporation, de l'action de la chaleur solaire sur les puits. Elles en exagèrent la densité et la proportion en éléments solides, dont elles intensifient les réactions chimiques. Voilà

⁽¹⁾ Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, 562, 5 ; Ḥoṭai'a, *Dirvan*, III, 15.

⁽²⁾ Bakrī, *op. cit.*, 342, 8, d. l.

⁽³⁾ Ḡāhiz, *Maḥāsin*, 182 ; I. S. *Ṭabaq.*, IV¹, 162 : مَا لِي طَعَامُ إِلَّا مَاءُ زَمْزَمَ ; فَسَمِنْتُ حَتَّى تَكَسَّرَتْ عُنُقُ بَطْنِي وَمَا وَجَدْتُ عَلَى كَبِدِي سَخْفَةً جُوعٍ. Yāqoūt, E. IV, 401.

⁽⁴⁾ Cf. Ḥanbal, *Mosnad*, I, 215, 1-2.

⁽⁵⁾ Comp. نَحْنُ كَمَاءِ الْمَزْنِ, purs comme l'eau de pluie ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 59 d. v. ; Yāqoūt, E. III, 113, 2 ; Bakrī, 149, 7 d. l. : اَجَّةٌ عَذْبَةُ الْمَاءِ.

⁽⁶⁾ Yāqoūt, E. II, 251, 332 ; III, 107 ; Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 561, 2.

⁽⁷⁾ Yāqoūt, E. IV, 266, 12 ; avec des salines, IV, 283, 1 ; 319 : عَقَارُ الْمَلْحِ, saline Naqā'id *Ḡarīr*, 231.

⁽⁸⁾ Salines et eaux salées en Arabie ; Hamdānī, *Ḡazīra*, 155 ; sel rouge ; *ibid.*, 155, 18.

⁽⁹⁾ Bakrī, *op. cit.*, 172, 4 : اَرْضٌ بَيْضَاءُ حَبَادٌ لَا تَنْبِتُ شَيْئًا لَهَا حُسٌّ تَحْتَ الْحَافِرِ.

⁽¹⁰⁾ E. Banse, *op. cit.*, p. 30.

pourquoi la plupart des *ḡadir* temporaires de la Péninsule finissent par se transformer en marais salins. La même cause rend inutilisables nombre de puits, non alimentés par de puissantes sources souterraines ⁽¹⁾. Les Israélites en firent l'épreuve quand ils pénétrèrent dans la presqu'île du Sinaï ⁽²⁾. Certains puits étaient salés au point, disait-on « de brûler le poil du chameau » ⁽³⁾, apparemment après avoir brûlé les parois de son robuste estomac. D'autres parmi ces eaux possédaient des vertus laxatives, certaines une action contraire. Le tout au gré des éléments chimiques, dominant dans leur composition ⁽⁴⁾. Les prophètes de l'Ancien Testament avaient changé la qualité des eaux. On comprendra donc pourquoi la *Sīra* attribue si fréquemment le même rôle à son héros ⁽⁵⁾. Il s'en acquitte généralement en crachant ⁽⁶⁾ au fond des puits, ou en y versant ⁽⁷⁾ le résidu de ses ablutions ⁽⁸⁾.



Mahomet avait fait de tristes expériences avec l'eau de ces puits. Il n'en manquait pas pourtant à Médine et plusieurs fournissaient une boisson excellente. Mais ils se trouvaient d'ordinaire à l'intérieur des *dār* ⁽⁹⁾, vastes enclos, où gîtait tout le clan avec ses troupeaux. De là des infiltrations, une infection, transformant le puits commun

⁽¹⁾ Walther, *op. cit.*, 30, 43, 55, 62.

⁽²⁾ Cf. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, s. v. *Mara*. Le célèbre barrage de Mareb aurait été transformé en saline ; Ibn Māḡā, *Sonan*, E. II, 49.

⁽³⁾ Pour ce motif, appelés *حُرَاق* ; Ibn Sikkūt, *op. cit.*, 558.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. II, 179 ; Bakrī, *op. cit.*, 552, 5 ; à la ligne 7, *ibid.*, on trouve une autre explication ; *ارسل ذنبه*, exercer une action laxative ; Yāqoūt, *loc. cit.*,

⁽⁵⁾ Yāqoūt, E. II, 332.

⁽⁶⁾ Crachat, conseillé comme remède par Mahomet ; Bakrī, 606, 4 d. I.

⁽⁷⁾ I. S. *Ṭabaq*, II⁴, 72, 6 ; I. Baṭoūṭa, *l'oyages*, I, 257, 289 ; I. Ḡobair, *Travels*², 197 ; Mahomet multiplie les eaux ; I. S. *Ṭabaq*, II⁴, 72, 1. A l'imitation de Mahomet le faux prophète Mosailima, crache dans un puits et le fait dessécher, *فيبيست* ; Brockelmann, *Ibn Ḡauzī's Kitāb al-Wafā*, 33.

⁽⁸⁾ Il s'en sert aussi pour les malades ; Boḡārī, *Ṣuḥīḥ*, K., I. 62. Sources stagnantes causant la fièvre aux chameaux ; Bakrī, *op. cit.*, 297, 3.

⁽⁹⁾ Comme dans la *saqīfa* des B. Sā'ida ; Bakrī, *op. cit.*, 167.

en un bouillon de culture microbienne. La malaria de Médine s'explique au moins partiellement par cette négligence ⁽¹⁾. Un jour on crut le Prophète ensorcelé. Il avait seulement absorbé l'eau malsaine du puits des Banoū Zoraiq ⁽²⁾. On suspecta naturellement les Juifs. A Médine ils possédaient les meilleurs puits ⁽³⁾ et les musulmans devenaient leurs clients. Cette situation ne pouvait se prolonger : on chercha un prétexte pour les déposséder en attendant leur expulsion de Médine. Au Ḥigāz ils avaient gardé le monopole pour l'aménagement des eaux. Sous le califat de 'Omar, il fallut encore recourir à leur intervention pour restaurer et maçonner le puits principal de Tabouk ⁽⁴⁾. Ceux de Wādī'l Qorā déployaient en ce genre une habileté reconnue ⁽⁵⁾.

Le simple creusement d'un puits passait pour une affaire importante. On n'hésitait pas à implorer l'assistance pécuniaire des voisins, comme on l'eût fait, quand il s'agissait d'une *ḥamāla* ou prix du sang ⁽⁶⁾.

Dans la vie de Mahomet, les histoires d'empoisonnement occupent une place considérable. Facilement le Prophète soupçonne des tentatives criminelles contre sa personne. Quand les Bédouins lui offrent des victuailles, il oblige fréquemment ses compagnons à en goûter avant lui ⁽⁷⁾. Depuis son expédition de Ḥaibar, il souffrit constamment de la fièvre, la terrible *malaria* de Ḥaibar, redoutée

(1) Cf. notre *Baḍia*, 94-95 ; Balāḡori, *Fotoūḥ*, 11.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 384-85 ; I. S. *Ṭabaq.*, IV², 4-6 ; on met volontiers en cause les B. Zoraiq, à cause de leurs prosélytes juifs ; cf. I. S. *Ṭabaq.*, loc. cit. On leur attribue le « masḡid dissident, الخرار » ; Yāqoūt, E. II, 4, l. 7.

(3) Al-Bābī, *Nozḥat an-Naẓirīn*, (ms. Instit. biblique, Rome), 39^a ; Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 25-26.

(4) Yāqoūt, E. II, 365, 4 d. l. On citait des eaux courantes, donnant la fièvre ; Bakrī, *op. cit.*, 641, 7-6 d. l. Eaux peut-être contaminées par la présence des lauriers-roses, comme il arrive encore dans la Transjordanie, les pays de Moab, d'Edom et la Pétée.

(5) Voir plus loin.

(6) *Naqā'id Ḡarīr*, 31, d. l. Le poète Samau'al, le seigneur de Taimā', se vante de posséder un puits inépuisable ; *Ag.*, VIII, 83, 4 ; c'était un ماء فديم جاهلي ; Bakrī, *op. cit.*, 628, 631.

(7) Bakrī, *op. cit.*, 779, 3 d. l. ; vraisemblablement une charge des citadins contre les nomades.

des nomades ⁽¹⁾. Mahomet préféra attribuer son mal à l'effet d'un toxique, administré par une Juive vindicative. Il avait l'antisémitisme féroce: tel le dépeignent le Qoran et la *Sīra*.

Elle est riche, trop riche la faune des puits et des sources désertiques ⁽²⁾. La vie y pullule. Pour décrire une vieille Bédouine au ratelier ébréché, les poètes aimaient à dire:

« Quand elle sourit, ses gencives supérieures rappellent une collection de noirs coléoptères, nageant au fond d'un puits.

(3) إِذَا ضَحِكَتْ شَبَّهَتْ أَضْرَاسَهَا الْعُلَى خَنَافِسَ سَوْدَاءَ فِي صَرَاةٍ قَلِيلٍ

Le sable! voilà un nouvel ennemi de ces installations. Charrié par les *samoūm*, les « vents jaunes » de la *Sīra* ⁽⁴⁾, il compromettait la pureté des eaux, en y accumulant d'énormes quantités de poussières minérales. Le liquide prenait alors des couleurs suspectes, comme si l'on y avait versé « une teinture de henné » ⁽⁵⁾, ou bien des végétations se formaient à la surface ⁽⁶⁾.

Les sources arabes, en majorité souterraines et se trouvant fréquemment à des profondeurs considérables, ne pouvaient contribuer, comme les eaux mortes des *ḡadīr*, à augmenter la superficie des terres marécageuses.

Le Bédouin appartient à la famille des peuples buveurs de lait, où il trouve sa nourriture et sa boisson ⁽⁷⁾. C'est seulement

(1) Pour la combattre, la population de Ḥaibar usait de l'ail; répugnances du Prophète pour ce légume; *Mo'āwīa*, 366; *Šo'arā'* (Cheikho), 912, 2 v. Guidi, *Sede primitiva*, 606. Remèdes contre la malaria; citations poétiques dans Ḡāḥiḡ, *Ḥaīaḡān* VI, 118-19.

(2) Pour ce motif et aussi pour la salinité de l'eau, résultat de l'active évaporation, il faut fréquemment changer de puits; peu de puits جاهلي ou عادي; I. S. *Ṭabaq.*, II², 44, 4; Yaḥiā, *Ḥarāḡ*, 73; Cf. Walther, *Wüstenbildung*, 87.

(3) *Naḡā'id Ḡarīr*, 37.

(4) Balāḡorī, *Ansāb*, 218²; cf. Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 559, 4; Ṭab., *Annales*, I, 2736.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, IV², 4, l. 13; 6, 2; Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 561, 1.

(6) Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 559, 2.

(7) أَلْبَنَ, avoir du lait, signifie se trouver dans l'abondance; Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. II, 9. Lait boisson nationale; *Aḡ.*, V, 191; VIII, 74, 75; XII, 37, 16; XXI, 35, 5 sqq. Besoin irrésistible « du lait إلى اللبن »; *Aḡ.*, II, 411; comp. notre *Bādia*, 92.

en voyage ou en l'absence de son liquide favori, que cet enfant jamais sevré se résigne à boire de l'eau. Il l'apprécie principalement en vue de ses troupeaux et se dispense pour l'entretien de ses puits des plus élémentaires précautions hygiéniques. Aussi mal surveillées, encore plus mal protégées contre les dangers de contamination et l'insouciance des nomades ⁽¹⁾, leurs eaux devenaient facilement croupissantes, entraient en fermentation.

Centre volcanique par excellence, le Ḥiǧāz possède naturellement des sources thermales et d'autres sulfureuses ⁽²⁾. Je dois me contenter de cette brève mention.

Seules les eaux, coulant à fleur de terre, peuvent être directement utilisées pour la culture. Ainsi à Médine on se servait des torrents temporaires, des eaux, accumulées pendant l'hiver derrière les barrages basaltiques des *ḥarra*, pour arroser les palmeraies ⁽³⁾. Généralement il fallait à force de bras ⁽⁴⁾, au moyen de cordes, de poulies, de norias ⁽⁵⁾, amener l'eau des puits à pied d'œuvre. Le mécanisme d'ailleurs très primitif était mis en mouvement par un homme ou par un chameau. On amenait la corde en s'éloignant du puits, elle prenait alors le nom de عقال ⁽⁶⁾. Dans les débuts de son séjour à Médine, 'Alī le beau fils du Prophète aurait de la sorte travaillé, aux gages d'un propriétaire juif ⁽⁷⁾. Manœuvre pénible ! Aussi vante-t-on les puits « à corde courte » ⁽⁸⁾. Parfois il fallait la doubler, dans le sens

(1) Bakrī, *op. cit.*, 562 ; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 10-11 ; Ibn Māǧā, *Sonan*, II, 50. Yāqoūt, E. III, 303 : ماء كثير الخبياع ; variétés d'arrosage à Médine ; Yaḥiā ibn Ādam, *Ḥarāǧ*, 69-73, 86, 8-12 ; eau courante, Yaḥiā, *op. cit.*, 78, 1 ; خليج, canal d'eau courante ; Ibn Doraïd, *Iṣṭiḳāq*, 28 ; Bakrī, *op. cit.*, 654. سقي السماء employé comme synonyme de سقي البغل, eau du sous-sol ; Yaḥiā, *op. cit.*, 84, 3.

(2) On y jettait les ordures ; voir dans les *Ṣaḥīḥ* les *Kiṭāb al-woḍou'* ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 124 ; Boḥārī, *Ṣaḥīḥ* (K.), I, 72 ; parfois aussi les cadavres, comme après Badr ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 188.

(3) Ibn Sikkīt, *op. cit.*, 559, 2.

(4) Au moyen de seaux ; Yaḥiā, *op. cit.*, 78, 80, 81, 82.

(5) سانية , سواني ; Yāqoūt, W. III, 146, 16 ; cf. Fraenkel, *Aram. Fremdwörter*, 134.

(6) Yāqoūt, E. III, 11, 16.

(7) Cf. *Fāṭima*, 57 ; Ibn Māǧā, *Sonan*, E. II, 45.

(8) قربة الرشاء ou القعر ; Yāqoūt, E. II, 247, 2 ; 286 ; Hamdānī, *Ġazīra*, 128, 18 : طوبل الرشاء ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 335, بعيدة القعر ; cf. I. Ġobair, *Travels*²,

de la longueur ⁽¹⁾. Enfin certains puits, aux parois formées par la roche vive, contenaient des eaux tellement profondes qu'on devait renoncer à s'en servir pour l'arrosage ⁽²⁾. Heureusement quantité d'arbres se contentaient de l'humidité, puisée dans le sous-sol, où leurs racines allaient la chercher parfois jusqu'à 30 mètres de profondeur : ainsi font les tamaris et les acacias ⁽³⁾. Ce sont les cultures *ba'l* ⁽⁴⁾ ; certaines céréales entraient dans la même catégorie ⁽⁵⁾ et faisaient preuve d'une égale endurance.

188 ; Yāqoūt, E. V, 36, 2 ; eaux dont le رشاء est à 20 ou même 80 فامة ; Yāqoūt, E. V, 84, 4 ; 247, 4 ; Ḥoṭai'a, *Divan*, III, 15 : فصير الرشاء ; puits communicants قريبة القعر ; Bakrī, *op. cit.*, 743, 7, d. 1.

⁽¹⁾ بُسْتَقَى بِشَطْنَيْنِ أَي بِجَبَلَيْنِ ; Yāqoūt, E. IV, 19, 12.

⁽²⁾ J'interprète de la sorte Yāqoūt, E. IV, 195, 2 ; لهم عيون في الصخور لا يمكنهم : ان يجروها الى حيث ينتفعون بها ; puits inépuisables et peu profonds ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 24.

⁽³⁾ Cf. Walther, *op. cit.*, 48. De *Al-Ḥāḡ*, Al-Hagi Maurorum, Aboū Ḥanīfa assure que تذهب عروقه في الارض مذهباً بعيداً ; *Lisān al-'Arab*, III, 70 ; *Tāḡ 'Aroūs*, II, 26.

⁽⁴⁾ Cf. *Yazīd*, 330, n. 2 ; Aboū 'Obaid, *Ḡarīb*, (ms. Kuprulu, Constantinople) 192^a, البعل الذي يشرب بعروق من غير سقي ; Yaḥiā, *op. cit.*, 80, 81, 84, 86.

⁽⁵⁾ Yāqoūt, E. IV, 195, 1 : زروعها اعذاء ويسمون اعذاء العثري وهو الذي : بطن روضة يبقى الماء : لا تُسقى ; dépressions conservant l'humidité ; *ibid.*, E. III, 397 : فيونا الى القيط وفيها ينبت الخبز وهو شجر السدر والآراك. Comp. Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaḡar*, XXI, 5 : السدر اذا كثر في ماء وهبوط الخبزاء : « habrā' », nom donné aux bouquets de *sidr*.

La fête de la nature. Cueillette de truffes.
 Flore du Ḥigāz. Sources et puits; classification

Revenons à des tableaux plus riants. Nous sommes au début de l'hiver. Après quelques semaines d'attente anxieuse, de lutttes, de passes incertaines, de sautes de vent entre le Nord et le Midi chargé d'humidité, la pluie est tombée abondante. C'est le *sail*, la trombe d'eau, dévalant des hauteurs. « Bientôt les flots ont atteint le sommet des tertres dans la plaine et rempli les vallées. Dix jours après, la steppe se voit métamorphosée en un jardin saturé d'eau » (1). Ainsi s'exprime l'enthousiasme du nomade, au sortir de la fournaise de l'été arabe. Son œil embrasé triple spontanément les dimensions des objets. Il demeure vrai pourtant qu'à ce moment les mornes solitudes du Ḥigāz étalent toutes leurs séductions. Même en Arabie la nature sait se montrer coquette, coquetterie austère sans doute, mais non sans grâce. Une guirlande de verdure, quelques brins d'herbes lui suffisent pour se faire valoir.

Ainsi qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
 De superbes rubis ne charge point sa tête
 Et sans mêler à l'or l'éclat des diamants
 Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements.

(1) فما لبثنا إلا عشراً حتى رأيتُها روضةً تَنَدَى (1); Ibn Doraid, *Ṣifat as-Saḥāb*, 36.

Vivifié par les ondées hivernales, « un tapis verdoyant recouvre les cailloux de la steppe » (1). Végétation peu variée, il est vrai, mais contrastant agréablement avec la désolation précédente. C'est le *rabī* : il suit le retour des premières pluies et de la fraîcheur. Période ravissante pour le nomade et son *alter ego* le chameau ! La solitude fourmille d'hommes et de bêtes (2), attirés par cette fête de la nature. Les terribles écumeurs du désert, les *loṣoṣ*, les *ṣaiātīn al-ʿArab*, les *fātik*, les *ḥalī*, aventuriers désavoués par leurs tribus, mis au ban de cette patriarcale société, tous les chevaliers-brigands, tous les *oullaws* de la solitude, vivant de rapines et de razzias, se sentent entraînés dans le mouvement général ramenant à la vie pastorale. Pour quelques semaines ils échangent la lance de la razzia contre la houlette du berger. *Arcades omnes* ! Le démon — c'était leur nom (3) *كانوا لصوماً شياطين* — se faisait pasteur. C'est un court intermède dans la vie agitée, dans les luttes de la Péninsule, un pendant à la trêve des mois sacrés, mieux respectée parce que plus impérieuse et imposée par les nécessités de l'existence matérielle. Pour quelques semaines le Bédouin échappe à l'angoissante préoccupation de mourir d'inanition sous le ciel inclément de sa patrie (4). Pendant les dernières semaines de l'été, la misère l'a parfois forcé de se nourrir de feuilles et de baies, des fruits du *doṣm* ou palmier sauvage, de s'attacher une pierre sur l'abdomen, pour comprimer les douloureux spasmes de la faim (5).

Les puits, les réservoirs sont pleins à déborder ; le lait et le beurre coulent à flots ; les petits Bédouins prennent du ventre et s'arrondissent dans tous les sens ; leurs formes sphériques rappellent

(1) Ibn Doraid, *op. cit.*, 30, bas. D'après Rou'bat al-ʿAḡḡāḡ, le *processus* de la végétation serait plus lent : « un mois de pluie, un mois de germination, un troisième de pâturage, un mois pour la propagation des espèces » ; cf. Aṣmaʿī, *Kitāb an-nabāt*, 1073, 5-8. Comp. les descriptions des *rouwād*, réunies par Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 205 sqq. Le *rabī* fait pousser le *بقول*, fourrage ; Hoṭai'a, *Divan*, XII, 14.

(2) *Aḡ.*, VIII, 71, *أحدُ خلعاء الفتاك قد تَبَرَأَ قومه من جرائه*.

(3) Yāqoūt, E. I, 148, 3 d. I.

(4) *رياض جامعة للناس أيام الربيع* ; Bakrī, *op. cit.*, 363, 2 ; *Aḡ.*, X, 7.

(5) Comme on le raconte du Prophète et des Ṣaḥābīs ; Ibn Māḡā, *Sonan*, E. II, 278, 3 d. I. ; 280, 3 ; Ġāḥiẓ, *Aḡar*, 240, 12 sqq. ; 241, 2 sqq., cf. *Fāḥima*, 43.

le caniche ⁽¹⁾, gorgé du lait maternel ⁽²⁾. En consignait ces traits, je me contente de résumer les descriptions lyriques des Bédouins, tout en renonçant à rendre le pittoresque de leur langue savoureuse mais réaliste.

Pendant toute la durée du *rabī*, « on peut éteindre le feu et enterrer le couteau » ⁽³⁾. Plus besoin de sacrifier les plus belles bêtes du troupeau, pour mettre leur chair dans la marmite. A son maigre ordinaire, l'Arabe ajoutera maintenant une abondante cueillette de truffes, d'artichauts sauvages et d'autres plantes spontanées. Saturé d'humidité, le sol de la steppe boursoufflée montre partout les extrémités des truffes. Il n'y avait qu'à se baisser pour les ramasser, ou les déterrer avec l'extrémité du bâton. Aussi disait-on d'une tribu peu considérée.

« Ils rappellent des têtes de truffes. Le premier-venu les fait sortir à coups de bâton »

كَانَ السَّالِطِينَ انْقَاضَ كَمَاةٍ لِأَوَّلِ جَانٍ بِالْعَصَى يَسْتَشِيرُهَا ⁽⁴⁾

Gorgés d'herbes, de plantes grasses et débordantes de sève, les chameaux n'ont plus besoin d'être menés à l'abreuvoir, parfois à de grandes distances ⁽⁵⁾. Au bout de quelques semaines de ce régime, « leur bosse s'enfle au point de combler l'intervalle des épaules à la queue; chez d'autres les deux dimensions, la longueur et la largeur se confondent pour ainsi parler, tellement le ventre est gon-

⁽¹⁾ Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, II, 62 : لَا شَيْءَ مِنَ الْخَيْوَانِ أَشْمَنَ وَلَا أَرْطَبَ... مِنْ أَجْرَاءِ الْكَلْبِ.

⁽²⁾ Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, II, 62 : فَسَمَنَ وَلَدَانُ الْخَبِّ حَتَّى كُنَّ اسْتِ أَحَدِهِمْ جُرْوُ الْبَنِّ, avoir beaucoup de lait, cf. notre *Bādīa*, 99; Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 205 sqq. Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. II, 9.

⁽³⁾ عُيَيْتَ الشَّغَارَ وَأُطْفِئْتَ النَّارَ; Ibn Doraid, *Saḥāb*, 37; Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 208, 6.

⁽⁴⁾ *Pulicaria undilata*; L. 'A., XIII, 280; *Tāġ 'Aroūs*, VII, 334; cf. *Tāġ 'Aroūs*, I, 262: plantes toujours vertes au fort de l'été; Hamdānī, *Ġazīra*, 156, 20; مصيف, fourrage d'été; Ibn Ḥalāwaih, *Šaġar*, X, 15; XI, 4; *ibid.*, XII, flore herbacée, spéciale aux sables.

⁽⁵⁾ Voir les références dans notre *Bādīa*, 99-100; *Naqā'id Ḡarīr*, 13. Ibn Māġā, *Sonan*, E. II, 179.

flé » (1). Il faudrait multiplier les citations (2) et dans la langue originale. Nous comprendrions peut-être alors l'attendrissement de ce spectacle non seulement pour le Bédouin, mais pour les hommes d'état de la dynastie omayyade. Ḥaǧǧāǧ, le puissant vice-roi de l'Orient, se fait amener les chameaux prodiges; il les contemple avec stupeur et finalement commande de les égorger, afin de pouvoir comparer la valeur des chairs et des graisses obtenues (3). En faut-il davantage pour montrer combien après un siècle de conquêtes, de domination sur les plus belles contrées du monde antique, toute cette société était demeurée profondément bédouine. *Chassez le naturel, il revient au galop*. Les charmes de la verdoyante Damascène se montrèrent impuissants pour retenir les califes. A l'approche du *raǧī*, toute la cour émigrerait au désert pour y jouir des douceurs de la *bādia*; c'était le nom donné à cette villégiature d'un nouveau genre (4).

Les pâturages les plus estimés seraient ceux « situés loin des eaux ». Ils ne sont fréquentés ni par les moutons ni par les ânes, ni empestés par leurs crottins : autant de voisinages déplaisants pour

(1) Bakrī *op. cit.*, 280, bas : *قد مَلِكْتُ اسْمُهَا ما بين اکتافها واعجازها... وقد کاد يستوی طولها وعرضها من عظم بطونها*. Sur les plantes et arbustes, trahissant le voisinage des truffes, cf. Ašma'i, *Kitāb an-Nabāt* (éd. Haffner) 513, 3-5. Autre plante spontanée, le *semḥ*, une céréale; A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 152; comp. Maqdisi, *Géogr.*, 252, il pousse près des *ǧadīr*. Le فَتّ correspond, semble-t-il (Musil affirme, p. 6, *Im nōrdl. Heǧāz*), au *semḥ*. Nombreuses variétés de truffes; *Naqā'id Ḡarīr*, 152, 4-15.

(2) Comp. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 6 etc. « Ramasser comme on ramasse des truffes » disait-on en terme de mépris; à cause de l'intervention du bâton et vraisemblablement encore de leur fréquence; *Naqā'id Ḡarīr*, 582, 17. Sur le فَتّ (*Panicum miliaceum*) et autres céréales spontanées du désert, remplaçant le pain; cf. Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaǧar*, XI, 5, 6; XIV, haut; et les notes de l'éditeur Nagelberg, n.n. 59, 60, 86, 87, 176, 243. Le فَتّ était un aliment de famine: *يؤكل في الجَدَب*; c'était *خبزة* غليظة ou encore *وهو غذاء ردي*, *L. 'A.*, II, 481; *Tāǧ 'Aroūs*, I, 639. Aussi n'était-il pas admis d'en faire l'objet d'une invitation; *Ġaḥiḥ, Avars*, 236, 6; *Yāqoūt*, V, 433-434.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 282. Comp. la réflexion, conservée par *Ġaḥiḥ, Bayān*, I, 108, 4 d. l. sur l'intelligence de Ḥaǧǧāǧ, « dépassant sensiblement celle du commun des mortels, *ترجع على عقول الناس* ».

(4) Cf. *Bādia*, 100, etc.

les goûts aristocratiques du chameau ⁽¹⁾. C'est du moins l'explication donnée par les Bédouins. *Peritis in arte credendum est!* ⁽²⁾.

L'Arabe, au dire de Sprenger ⁽³⁾, serait le parasite du chameau. A la rigueur on peut concevoir la Péninsule sans Arabes, mais non pas sans chameaux. Quand le chameau était repu, toute l'Arabie cessait d'avoir faim. Il est le nourricier des nomades, leur véhicule, leur objet d'échange dans les transactions commerciales ⁽⁴⁾. Son lait, sa chair, ses poils leur fournissent le vivre, et jusqu'à un certain point le couvert ⁽⁵⁾. Si la plus noble conquête de l'homme fut le cheval, la plus utile pour les Arabes fut le chameau.

Quelle tendresse dans le regard du Bédouin, quand à la fin d'une belle journée de printemps il contemple l'ombre de son troupeau, s'allongeant dans la steppe sans limites :

Un à un les chameaux se sont agenouillés
Lèvre pendante, l'œil dédaigneux, panse pleine !
Le couchant resplendit ! L'espace est sans haleine,
L'or vespéral revêt les objets familiers ⁽⁶⁾

*
* *

Aucune fête n'est éternelle : celle du *raḥī* finissait avec les premières chaleurs de l'été. La table du festin était enlevée avec non moins d'instantanéité que la nature n'en avait mise à la dresser.

⁽¹⁾ Yāqoūt, E. III, 271, 2-4.

⁽²⁾ Ou peut ajouter sans doute la présence des mouches, redoutées par les chameaux, surtout près de fourrés épais ; *Naqā'id Ḡarīr*, 636, 3 v. La mouche bleue était la terreur du cavalier ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 203, 2 v.

⁽³⁾ *ZDMG*, XLV, 361.

⁽⁴⁾ La monnaie de compte pour le rachat des prisonniers, le prix du sang, le douaire ; comp. : ساق صدافيا. Cf. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 254, et la remarque de Ḡāḥiḡ, *Avares*, 233-34 sur le changement de signification dans ساق صدافيا. Les cultivateurs de palmiers payaient en dattes le صداق ; Ḡāḥiḡ, *loc. cit.* D'après. Qotaiba, 'Oyoūn, 461, 7, la célèbre Zarqā' aurait été une chamelle. Encore une légende qui s'en va !

⁽⁵⁾ Cuir du chameau, ses usages ; Jaussen, *Pays de Moab*, 275-76 ; anciennement les liens étaient exclusivement en cuir ; Guidi, *Sede primitiva*, 580-81. Utilité du chameau ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 127 ; *Ag.*, III, 5, l. 10.

⁽⁶⁾ Alf. Droin, *Le chant du Mogreb*.

Voyons comment cet animal providentiel s'arrangeait alors pour vivre au milieu des steppes rasées du Ḥigāz. Steppes, avons-nous dit, et non pas désert. C'est à la première catégorie de terres qu'appartiennent en majeure partie les districts de l'Arabie occidentale.

D'après M. Ewald Banse, « la steppe suppose une longue période de sécheresse, assez persistante pour empêcher des arbres aussi sobres que les pins et les fourrés de chênes d'y résister. Par ailleurs la période de pluie ne doit pas faire défaut, quoique très courte, mais durer suffisamment pour permettre aux racines des plantes assoiffées d'absorber la quantité convenable d'humidité, et d'accomplir en quelques semaines les fonctions de la propagation. La brièveté de la période de végétation et la faculté de supporter une sécheresse prolongée sont donc les conditions de la flore des steppes » (1). Comment ces conditions se réalisent dans la Péninsule, nous le savons maintenant. Voyons à quelles variétés de la flore elles s'appliquent, quelles ressources offre en dehors du *ṛabī* le règne végétal au Ḥigāz.

Nos renseignements demeureront forcément vagues et généraux.

Sur le chapitre de la flore arabe, les érudits musulmans se montrent aussi diffus que peu précis. C'étaient trop souvent des philologues citadins (2), étrangers à la vie du désert, plus soucieux d'allonger leurs collections lexicographiques, leurs listes de *ḡarīb* ou expressions rares, que d'en établir la valeur exacte (3). Ajoutez que l'étude scientifique des plantes du désert est à peine commencée; enfin que, pour comble de malheur, je ne suis pas botaniste. Que ne puis-je me rassurer en répétant avec nos écrivains islamites: *Allah suppléera الله المستعان*!

(1) *Op. sup. cit.*, 29-30. Voir plus loin les détails sur la flore des sables, des *ḥar-ras* et des *sabaḥa*.

(2) Souvent leur érudition est exclusivement *livresque*. Ainsi ils citent comme redoutable entre tous « le loup [des fourrés] de ḡaḏā », parce que les poètes aiment à mentionner le *سَيْد الغضا*; Ṭarafa (Ahlw.), 57, 4 d. l., Ḡāḥiḏ, *Bayān*, I, 207, 16. Rien n'oblige à admettre la réalité de leurs longs séjours au désert avec le dessein de se documenter sur place. Ils sont à peine renseignés sur les villes saintes. De là ces notations désespérantes: « lieu *dans* ou *près* » la Mecque et Médine!

(3) On trouve toutefois un embryon de description dans le pseudo-Ibn Ḥalāwaih, *Kitāb aš-Šaḡar*, très utile publication éditée par Sam. Nagelberg.

Dans son traité « des plantes et des arbres » ⁽¹⁾, le grammairien Aṣma'ī a dressé le catalogue des plantes du Ḥigāz. Sa liste se borne à une douzaine de noms. Il faut, croyons-nous, la compléter au moyen des renseignements, contenus dans le même travail sur la flore générale de la Péninsule. L'auteur a sans doute voulu désigner un nombre restreint de plantes spéciales au Ḥigāz, ou mentionnées par les poètes de cette province ⁽²⁾. Un autre catalogue dressé par le géographe sud-arabe Hamdānī ⁽³⁾ comprend une riche variété de plantes, toutes extrêmement vivaces, comme il convient à la flore des steppes.

Beaucoup plus complet et même plus précis se montre le *Kitāb as-Ṣaḡar*, attribué à Ibn Ḥalāwaih. Il comprend une respectable série d'arbres et de plantes, propres au Ḥigāz ⁽⁴⁾. Ce travail corrige heureusement notre impression première sur la pauvreté de la végétation ḥigāzienne. Non moins rassurants apparaissent ses renseignements sur la flore, spéciale aux districts sablonneux ⁽⁵⁾. C'est plaisir de l'entendre affirmer, à propos des variétés, décrites par lui, qu'elles s'accommodent des terrains les plus ingrats, qu'elles s'épanouissent dans le sable à l'exception du *حُرِّ الرَّمْلِ*, à savoir, le sable pur, sans aucun mélange d'argile. Il entend désigner les couches sablonneuses, trop profondes pour retenir des traces d'humidité. Non seulement le sable n'arrive pas à étouffer ces espèces, mais certaines, nommons les *رُبُول* ⁽⁶⁾, résistent aux sécheresses les plus prolongées.

⁽¹⁾ كتاب النبات والشجر, éd. Aug. Haffner dans *Mašriq*, I, 877-78.

⁽²⁾ Et pour cette raison attribuées au Ḥigāz. C'est le procédé des encyclopédistes, Bakrī, Yāqūt, pour les toponymes, mentionnés par les poètes. Ils les rattachent généralement au territoire de leurs tribus.

⁽³⁾ *Gazīra*, 156-57.

⁽⁴⁾ Voir p. I, II, III, 4, 6, 11, 12. A la p. XVIII, 11 : *مَنْبَتُهَا الْحِجَازُ وَالْمَعَارِي*, où *حِجَازُ* doit signifier : régions montagneuses, rappelant le Ḥigāz. Cette forme n'est pas enregistrée, à ma connaissance, par les lexiques. A quelles plantes on reconnaît le Ḥigāz ; Ibn al-Faḡīh, *Géogr.* 27, 4.

⁽⁵⁾ *أَرطى*, arbre des sables ; Ḥoṭai'a, *Divan*, X ; Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaḡar*, XXI, 11.

⁽⁶⁾ Aṣma'ī, *Nabāt*, 1041 d. l. Rapprochez : *يَتَرْتَبِلُ الشَّجَرُ فِي الصَّفَرِيَّةِ قَبْلَ الْمَطَرِ* et *يَتَرْتَبِلُ الشَّجَرُ فِي الصَّفَرِيَّةِ* ; Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaḡar*, XXIV, 11, 12. *Ṣafaryya*, période du mois de Ṣafar ; *رَبُول* s'épanouir comme les *رَبُول*.

Elles verdoient, « quand le sol s'est durci » sous l'action du soleil, même avant la chute des premières pluies. « La moindre odeur de l'hiver suffit pour les ranimer » :

Ce *struggle for life* est merveilleux chez ces humbles représentants de la vie végétale. En dehors de la robustesse, une de leurs particularités, c'est de comprendre une catégorie de lianes aux longues ramifications, rampant sur le sol ⁽¹⁾, de plantes basses sur tige, généralement d'un goût amer et salé : collection variée d'absinthés désertiques, de végétaux acides et fortement aromatisés, tous extrêmement juteux et non moins appréciés des chameaux ⁽²⁾. Ils rendent le lait abondant, savoureux et riche en éléments nutritifs. On comprendra donc les notations fréquentes dans les grands lexiques et les recueils spéciaux, à la suite du nom des plantes : ناجع في الإبل : مَلَحَة الطعم ناجعة في المال, elles engraisent et font prospérer les bêtes, « الإبل حُرَّاسٌ عليه » ou encore : « avidemment broutées par les chameaux »

Tous ces fourrages piquants de haut goût, on les range sous le nom générique de حَمَضٌ. Le ḥamḍ comprend les espèces à la saveur saline ou amère : plantes et arbustes, assez vigoureux pour résister aux ardeurs de l'été. Ce genre exclut seulement les arbres proprement dits ⁽³⁾. Si le régime du ḥamḍ favorise la production du lait, on ne saurait en prolonger la durée, sans compromettre le développement normal du troupeau. Cette nourriture échauffante et

⁽¹⁾ Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaḡar*, XIII, d. l. ; XVI, 11 ; XVII, 7 etc. ; *Tāḡ 'Aroūs*, I, 222, 434 ; Yāqoūt, E. III, 30, bas ; plantes amères, مِنْ الْأَمْرَارِ ; Ibn Ḥalāwaih, *op. cit.*, XII.

⁽²⁾ Hamdānī, *Gazīra*, 157, ; Aṣma'ī, *Nabāt*, 877. Aucun n'avait la réputation du sa'dān. On disait : مَرْعَى وَلَا السَّعْدَانِ : *Ag.*, X, 145 ; Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, 557, Aṣma'ī, *Nabāt*, 551 ; Yāqoūt, E. III, 279. Ses effets sur le lait ; *Naqā'id Ḡarīr*, 208, 13. « Le sirāṭ (pont de l'enfer) est armé de pointes, rappelant celles du sa'dān, عليه حَسَكٌ كَحَسَكِ السَّعْدَانِ » ; Aboū Yoūsof, *Harāḡ*, 5, l. 9. Voir notre remarque sur le palais cuirassé du chameau !

⁽³⁾ الشجر العظيم, Aṣma'ī, *op. cit.*, 751 ; même remarque pour la ḥolla, comprenant plantes et arbustes. Comp. pourtant à propos du اثل, tamarisc, فَد تَتَجَمَّزُ بِهَا الْإِبِلُ, *L. 'A.*, XI, 124 ; *Tāḡ 'Aroūs*, VI, 177. Toutefois d'après Ibn Ḥalāwaih, *op. cit.*, XXV : الْخَلَّةُ الشَّجَرُ كُلُّهُ وَالِدِقُّ وَالْبَقْلُ كُلُّهُ.

trop forte gonfle demésurément le ventre et la croupe des bêtes ⁽¹⁾. La diarée ⁽²⁾ guette le chameau gourmand; les sucres acides et corrosifs du *ḥamḍ* lui font peler les lèvres, *اكله مشافر الابل* ⁽³⁾. Aussi l'instinct l'amène-t-il à varier son menu, à mêler le *ḥamḍ* à la *holla*, *خُتَّة*. Cette dernière famille est constituée par des plantes plus douces, offrant un aliment moins épicé: *ما كانت فيه حلاوة من المرعى* ⁽⁴⁾. « Le *ḥamḍ*, disent les Arabes, c'est la viande ou le condiment, mais la *holla*, c'est le pain pour les chameaux ». Cette considération les console de la diminution momentanée du lait, qu'ils attribuent à ce dernier fourrage. « La *holla*, assurent-ils encore, donne des jambes au lièvre » ⁽⁵⁾; ce mammifère ne pouvant s'accommoder des nourritures fortes, préférées par les chameaux.

⁽¹⁾ Aṣmaʿī, *op. cit.*, 751; Hamdānī, *ʿĠazīra*, 157; Yāqūt, E, IV, 247, Vallée *كثير جضها*; Bakrī, *op. cit.*, 728, 2. d. 1.

⁽²⁾ *نبات يُسَلِّمُ الابل*; mention fréquente. Voir plus loin la remarque de Musil sur le *ḡaḍā*.

⁽³⁾ L. 'A., VII, 13; Tāǧ 'Aroūs, III, 538.

⁽⁴⁾ Aṣmaʿī, *Nabāt*, 752; Hamdānī, *op. cit.*, 157. L'usage prolongé de la *holla* fait maigrir; Ibn Ḥalāwaih, *Šaḡar*, XXV: *إذا اختلّت اكل الحمض نقيها ثم تستخلف* *النقي بعد في الحمض*.

⁽⁵⁾ Ibn Sikkīt, *Tahḍīb*, 556; *Šoʿarāʾ* (Cheikho) 910, 5 v.; Aṣmaʿī, *Nabāt*, 751. Le mélange de *ḥamḍ* et de *holla* ne s'impose pas au *rabīʿ*, quand abonde le fourrage frais; *لا تختلّ الابل أبداً إذا جزأت في العشب الى الحمض والبقل مادام رطباً* Ibn Ḥalāwaih, *Šaḡar*, XXV. *اختلّ* = être au régime de la *holla*.

VI

Pâturages et flore. Les « nefoūd ». Territoires réservés

En Arabie on éprouve seulement l'embarras du choix, pour découvrir des espaces improductifs et d'une complète stérilité ⁽¹⁾. Chez les topographes rien de plus ordinaire que les remarques : « plaine désolée sans végétation; canton sablonneux, où rien ne pousse » ⁽²⁾. Ces descriptions conviennent surtout aux sables mouvants et profonds, où disparaît non seulement le pied du passant, mais où, malgré sa large pantoufle spongieuse, le vaisseau du désert lui-même risque de s'enliser ⁽³⁾.

C'est le lieu de rappeler les *Nefoūd* ⁽⁴⁾, rangées de dunes blanches ou rougeâtres, couvrant des centaines de kilomètres et atteignant parfois 50 mètres de hauteur ⁽⁵⁾. En été ces mornes étendues, d'où toute vie semble s'être retirée, font la terreur des voyageurs. Mais

(1) لاتنبت شيئاً; Bakrī, *op. cit.*, 246, 6; Ibn Baṭṭūṭa, *Voyages*, I, 296, d. l.; 297. 1. Près de Médine, montagne « complètement stérile et sans eau »; Yāqoūt, E. V, 332; 337, 355; VI, 43.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 237: رُمْلَةٌ جُرْدَاءُ لَا تَنْبُتُ شَيْئًا; Yāqoūt, E. IV, 293, 4 d. l. قَاعٌ لَا يَنْبُتُ شَيْئًا. Sur l'abondante terminologie pour les terrains sablonneux, voir Guidi, *Sede primitiva*, 573.

(3) Yāqoūt, E. IV, 113, 5; Hamdāni, *Gazīra*, 158, 11: فِيهِ تَسْبِيحُ الْأَقْدَامِ وَقَوَائِمُ الدَّوَابِّ.

(4) Étymologie et orthographe incertaines; cf. de Goeje, art. *Arabien* dans *Enzyk. d. Islam*, I, 388; Wellhausen, *ZDMG*, XLV, 175 écrit *nefūd*, avec *d* ponctué (حُ).

(5) Cf. la version italienne d'E. Reclus, *Nuova geografia universale*, IX, 894-96.

quand l'hiver a été humide, ils deviennent — le croirait-on ? — le paradis des pasteurs. Les premières pluies les recouvrent d'un léger tapis de verdure : une euphorbiacée, le *ḡaḏā*, amie des terrains sablonneux⁽¹⁾, s'y développe, au milieu d'une multitude d'humbles plantes, de lianes vigoureuses et d'herbes fortement aromatisées⁽²⁾, dont les teintes olivâtres estompent la violente coloration du sol. Pendant tout le *rabīʿ*, les espaces illimités des *nefoūd* constituent la ressource des tribus environnantes, lesquelles s'y réfugient avec leurs troupeaux. C'est comme un terrain de vaine pâture, préparée par la Providence, surtout aux nomades pauvres, ou insuffisamment pourvus de territoires pour la subsistance de leurs bestiaux. Un de ces *nefoūd*, situé à l'extrémité orientale de la Péninsule, est principalement célèbre chez les nomades. Ils en parlent comme d'une terre promise. « Pour les fils du désert, comme pour le chameau, observe Sprenger⁽³⁾, le milieu où ils vont se retremper, c'est l'aride Dahnā', lorsqu'au printemps elle étale ses herbes savoureuses et la parure de ses fleurs ». A perte de vue des sables et encore des sables, de l'eau nulle part, tout au plus au fond de quelque gouffre, où elle devient presque inaccessible. Les chameaux n'en ont cure pour lors : les plantes grasses et parfumées du désert en contiennent des provisions inépuisables. Leurs pasteurs possèdent du lait à discrétion, et devant eux des espaces, de l'herbe, des pâturages, un air pur, vivifiant, et surtout pas de fièvre à redouter ! On comprendra donc le témoignage de nos auteurs que « lorsque la Dahnā' verdoyait, elle attirait tous les Arabes »⁽⁴⁾. Aucun endroit de la terre, pas même Damas, « perle

⁽¹⁾ Bakrī, *op. cit.*, 252, 4. *L. 'A.*, XIX, 365 ; *Tāğ 'Aroūs*, X, 367.

⁽²⁾ E. Reclus, *op. cit.*, 900. Une variété rappelant le *ḡaḏā* est le *أَرْطَى Ephedra alata* ; voir plus haut. On note les districts, riches en *ḡaḏā* : Yāqoūt, E. V, 167.

⁽³⁾ *ZDMG*, XLV, 361.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. IV, 115, 2 d. I. : إِذَا اخْتَصَبْتُ الدَّهْنَاءَ رُبَّعَتِ الْعَرَبُ بَجَعًا ; réservoir d'eau dans la Dahnā' ; Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 146. Refuge des *toṣoūs*, qui y cachent des outres d'eau, à des points déterminés ; *Ağ.*, X, 72, 21 ; 82. Leurs poètes disent facilement : *أَتَمَّا الْمَوْتُ بِالْقُرَى* (*qorā* = centres habités) ; Bakrī, *op. cit.*, 639, 1 ; grandes collines de sable, au milieu poussent les *بَقْل*, petites plantes fourragères, et des arbres ; Bakrī, 664, 13. La Dahnā', située entre Baṣra et le Yamāma ; Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 14. L'identification avec le *Rob' al-Ḥālī* ne me paraît pas s'imposer. « Sable »

de l'univers », n'a été célébré par leurs poètes avec autant d'enthousiasme. Retenus au loin, leur plus vif désir est de la revoir encore ! ⁽¹⁾.

*
* *

En Arabie la végétation arborescente se trouve nécessairement clair-semée, moins pourtant qu'on ne l'imagine communément. On y rencontre non seulement des arbres, mais de modestes bocages. Quand le soleil d'été aura brûlé les humbles plantes ⁽²⁾ de la steppe, les feuilles et les baies des arbres, des buissons, sont destinées à les remplacer, en attendant les pluies toujours problématiques de l'hiver prochain. Ces arbres seront littéralement broutés par les chameaux. La forme et la hauteur du cou de ces animaux donnent déjà une indication à cet égard. Parmi les plus résistantes, ajoutons, les moins exigeantes des flores mondiales, il faut assurément compter la flore arabique. Comme le nomade, comme le chameau, mais avec plus de rigueur encore, elle vit de *l'air du temps*. Dans les années de sécheresse, c'est à l'atmosphère, à la rosée des nuits ⁽³⁾ qu'elle emprunte l'humidité ; « l'odeur de l'hiver » lui suffit ⁽⁴⁾. Non seulement elle vit, mais

de 2 jours de longueur ; *Naqā'id Garīr*, 190, 5 ; coin boisé dans la Dahnā' ; *ibid.*, 190, 10-11 ; *sable* aux arbres serrés, refuge des gazelles ; *ibid.*, 602. 1. Section de la Dahnā', appartenant aux Tamīmites ; Yāqoūt, E. V, 274 ; 383, 6 ; eaux et نُجَيْلات ; arbres nombreux ; IV, 115, bas ; V, 105, 106 ; éloge poétique de la Dahnā', *ibid.*, VI, 33, 10.

⁽¹⁾ Yāqoūt, E. IV, 115. Cet enthousiasme cadre mal avec la désolation du Rob' al-Hāli. Cf. Hogarth, *Penetration of Arabia*, 333 sqq.

⁽²⁾ C'est le بقل, désignant actuellement les légumes, les produits de la culture maraichère. Parfois dans sa détresse le Bédouin était obligé de le déterrer يجفر عن البقل ; A. Tammām, *Hamāsa*, E, IV, 69, 13 d. l. ; *Ag.*, XI, 153, 9-10. Synonymie de 'ośb et de baql, dans Ibn Ḥalāwaih, *Šağar*, X, 7 : عَشْبٌ مَا عَظَمَ مِنْهُ وَغُلْظًا وَأَمَّا مَا رَقَّ مِنْهُ وَلَانَ فَهُوَ الْبَقْلُ.

⁽³⁾ Très abondante ; A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 6, 14 ; Jausen, *Moab*, 254. La plante absorbe l'humidité par son duvet abondant et par les parcelles de sel hygroscopique, qui la recouvrent. Comp. Yāqoūt, VI, 152, 1.

⁽⁴⁾ إذا وجد ريح الشتاء ; voir plus haut.

elle arrive à prospérer dans des conditions aussi défavorables. Parmi les arbres et les arbustes, de nombreuses variétés poussent, on l'a vu, au milieu des sables. Certaines espèces affectionnent même ce terrain et y forment de véritables fourrés: le vocable de *ġaina* sert à les désigner par opposition à *ġaiḍa*, arbres poussant dans les bas-fonds humides ⁽¹⁾. A plus forte raison trouve-t-on des arbres dans les noires *ḥarra*, terres embarrassées de blocs volcaniques, mais riches en éléments fertilisants ⁽²⁾. Dans ces milieux embrasés et désolés la végétation arborescente conserve, l'année durant, la sobre ornementation de son feuillage et fournit des gommés, avidement sucées par les Bédouins ⁽³⁾. Verdure d'ailleurs sombre, il faut en convenir, et s'harmonisant avec le cadre gris du paysage. Cette circonstance explique la tendance de la poésie arabe à la qualifier de noire, ou à la comparer aux ténèbres de la nuit ⁽⁴⁾.

Au fort de l'été, les vents chauds, les *samoūm* ⁽⁵⁾, ont achevé de dessécher les maigres pâturages ⁽⁶⁾ de la steppe. Des épines, ramassées en boule, des lianes, aux branches dépouillées et grillées, couvrent lamentablement la superficie des plaines grisâtres. Une tristesse infinie plane sur ces sépulcres du règne végétal. En tout autre pays, ce serait l'arrêt de mort pour les troupeaux. La Providence y a pourvu en substituant aux pâturages brûlés toute une catégorie d'*arbres-prairies*, de buissons, de fourrés: ils constituent les réserves pastorales, le véritable fourrage de la saison d'été ⁽⁷⁾. L'analogue de nos

⁽¹⁾ Yāqūt, E. II, 145, 8 d. l.; Ibn Ḥalāwaih, *Šaġar*, XXII, 2.

⁽²⁾ Yāqūt, E. III, 256; 257; 260, 10;

⁽³⁾ Ašma'ī, *Nabāt*, 878; *ḥarra*, remplie d'arbres; *Šo'arā'* (Cheikho), 870, 7.

⁽⁴⁾ Ašma'ī, *Nabāt*, 409, 410, 411; citations poétiques, غبراء الورد; Ibn Ḥalāwaih, *op. cit.*, XII, XIV.

⁽⁵⁾ Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 259, 261; ربيع من صيف; une de ses victimes aurait été 'Antar; *Aġ.*, VII, 152, haut; *samoūm* homicide; *Aġ.*, IX, 178, 5; description poétique dans 'Alqama (Ahlw.), 113, 11-12.

⁽⁶⁾ Ils sont broutés sur pied يابساً و رطباً; cf. Ibn Ḥalāwaih, *Šaġar* et les lexiques *passim*.

⁽⁷⁾ Ibn Māġā, *Sonan*, E. II, 53; Ibn Ḥalāwaih, *Šaġar*, *passim*; Ašma'ī, *Nabāt*, 1074; Wāqidī, (W), 227; Ya'qūbī, *Hist.*, II, 69, 20; Boḥārī, *Šaḥīḥ* (K) II, 80, 4; *Šo'arā'* (Cheikho), 898, d. l. Ḥanbal, *Mosnad*, III, 463, 12 d. l.; I. Doraid, *Ištiqāq*,

provisions d'herbes, de paille, de foin n'existe guère en Arabie. Exceptionnellement, et dans les centres sédentaires, on ramasse pour l'été les feuilles des *ʿiḍah*, nom générique désignant une catégorie d'acacias robustes et épineux ⁽¹⁾. Les annales primitives de l'islam croient devoir prêter cet acte de prévoyance à Aboū Bakr ⁽²⁾. A la veille de l'hégire, cet intime de Mahomet aurait engraisé pendant quatre mois avec des feuilles de *samora*, une sorte de mimosa ⁽³⁾, deux chameaux, destinés à favoriser sa fuite et celle du prophète. La tradition s'ingénie à multiplier les relations du Maître avec l'heureux mortel, associé par le Qoran ⁽⁴⁾ à l'hégire d'Aboū'l Qāsim.

*
* *

Cette situation inspira une des plus intéressantes institutions de l'Arabie préislamique : celle du *ḥimā* ⁽⁵⁾. Aux chefs, chargés de diriger la communauté nomade, eux-mêmes propriétaires de troupeaux considérables, l'idée devait naître de protéger tous ces intérêts contre l'inconstance du climat de leur patrie. Pour y obvier, il fallait se résoudre à établir des enclaves, des territoires, où l'on surveillerait le droit de pacage et d'aiguade, en faveur des membres du clan ou de la tribu, bénéficiaires du privilège de *ḥimā*. La tribu devait être bien misérable pour ne pas posséder une de ces réserves pastorales, sorte de parc national ou de pâturage gardé. On

102 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 43, 4 ; *Naqā'id Ḡarīr*, 48, 49 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, F, II, 8 ; ils constituent عَيْشِ امال (māl = chameau) *ibid.* ; 1, 183, 3.

⁽¹⁾ Aṣmaʿī, *Nabāt*, 1039 ; Yāqoūt, E. III, 398, s. v. حَبَطَ ; *Aḡ.*, X, 19, 13 d. 1. ; en broutant, le licou du chameau s'embarrasse dans les branches ; *Aḡ.*, X, 7.

⁽²⁾ Balāḍorī, *Ansāb*, 164^a ; طَلاحيّة, chameaux qui broutent les acacias ; *Naqā'id Ḡarīr*, 40, 2. Le ḥaram de la Mecque aurait eu pour but de préserver les arbres-prairies ; Aboū Yoūsof, *Ḥarāḡ*, 59. Paille, mentionnée au temps de Mahomet ; Nasāʿī, *Sonan*, E. II, 154, 6.

⁽³⁾ Ou plutôt acacia, selon la terminologie plus récente. Pour l'équivalent scientifique voir plus bas.

⁽⁴⁾ 9, 40 : ثَانِي اثْنَيْنِ إِذْ هُمَا فِي الْغَارِ

⁽⁵⁾ Cf. notre *Mo'āwīa*, 225.

choisissait à cet effet les cantons les plus plantureux, les mieux adaptés par la nature du sol et les réserves d'humidité souterraine pour alimenter la sobre végétation fourragère et forestière des steppes ⁽¹⁾. Le type de ces installations était le Ḥimā Ḍaryya ⁽²⁾, situé au cœur même de la Péninsule et drainant les eaux, recueillies sur les hauteurs voisines. La plupart des toponymes de cette région salubre et ventilée, dépeinte par les poètes ⁽³⁾ comme une Arcadie arabe, ont passé dans leurs divans et de là dans les encyclopédies de Bakrī et Yāqoūt ⁽⁴⁾. Un autre type était le ḥimā d'Al-Baqī', dans le voisinage de Médine, offrant une succession variée de ḥarra aux terres riches et de *gādīr* aux eaux estivales ⁽⁵⁾. Certains de ces ḥimā avaient l'extension d'une province ; tel le Ḥimā Ḍaryya, tel encore celui de Raḥada, créé par 'Omar ⁽⁶⁾ et sans cesse agrandi pour subvenir à l'entretien des haras militaires du califat ⁽⁷⁾.

Il faut assigner la même origine aux territoires réservés près de certaines cités : la Mecque, Ṭāif, Médine. Dans l'origine, les principaux centres habités ont dû être entourés de ḥimā. En vertu d'un accord exprès ou implicite avec les nomades des environs, il demeurerait interdit à ces derniers de mener leurs troupeaux à l'intérieur des limites du ḥimā urbain ⁽⁸⁾. La cité possédait-elle un sanctuaire, le

⁽¹⁾ Yāqoūt, E. III, 346, 347, 2 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, I, 469, 9 d. l. ; *Aḡ.*, VIII, 159 (réserve d'eau) ; XX, 165 ; XI, 26 (ḥimā des Lahmides) ; Jaussen, *Moab*, 136 ; Doughty, *Travels*, II, 245, 285 ; terrain où abonde l'humidité souterraine et poussent les *sidr* ; *Naqā'id Ḡarīr*, 73, 14 ; ḥimā des rois de Kinda ; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 149, 2 ; cause de guerres ; Yāqoūt, E. V, 281 ; autres ḥimā ; Yāqoūt, E. I, 329, 335, 342 ; V, 281 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 37 ; 'Alqama (Ahlw.), 110, 5 d. l.

⁽²⁾ Cf. Bakrī, *op. cit.*, 626-639 ; il nourrissait des chevaux ; 'Alqama, (Ahlw.), 110, 6. « Nous défendons notre ḥimā » ; *Naqā'id Ḡarīr*, 649, 2 v. Ḥimā sur les eaux ; Ṣammāḥ, cité dans Yāqoūt, E. V, 7, 3.

⁽³⁾ Ils soupirent après le ḥimā ; *Aḡ.*, V, 132, 133.

⁽⁴⁾ Voir aussi les index d'*Aḡāni*, de la *Biblioth. geograph. arabic.* de De Goeje et des *Naqā'id Ḡarīr* ; Yāqoūt, E. V, 433.

⁽⁵⁾ *يبقى ماؤها بالصيف* ; Bakrī, *op. cit.*, 171.

⁽⁶⁾ Naqī', autre ḥimā créé par 'Omar ; Bakrī, *op. cit.*, 589, 9.

⁽⁷⁾ Bakrī, *op. cit.*, 395 ; la « ḥolla » y abonde ; *ibid.*, 626.

⁽⁸⁾ Cf. Wellhausen dans *ZDMG*, XLV, 177. Ainsi Koufa, une fondation des Arabes possède son ḥimā ; Ibn Doraid, *Istiḳāq*, 229. Description du ḥimā de Faïd ;

ḥimā, placé sous la protection de la divinité, prenait le nom et les privilèges du ḥaram: il était considéré comme participant à l'inviolabilité du sanctuaire. Ce fut le cas de Taïf et de la Mecque. La politique des Qoraisites s'ingénia pour élargir progressivement les limites du ḥaram, afin d'assurer leur propre sécurité et aussi d'absorber une multitude de *masǧid*, lieux saints de second ordre, établis dans leur voisinage ⁽¹⁾. Quand Mahomet, souverain de Médine, voulut y établir un ḥaram, il lui suffit de donner une valeur religieuse à la signification profane du ḥimā. Sa perspicacité ne pouvait se méprendre sur les avantages de cette combinaison ⁽²⁾. Les Bédouins refusèrent de la prendre au sérieux; ils le lui prouvèrent en venant piller les palmeraies de Médine et enlever les troupeaux du Prophète ⁽³⁾. Les sanctuaires situés, dans les lieux déserts — et c'était le cas de la majorité des fétiches arabes — possédaient également leur ḥimā. Les troupeaux du dieu Ǧalsad paissaient sous sa protection dans les dépendances du sanctuaire. Un animal étranger venait-il à franchir les limites de la réserve, il devenait de droit propriété du dieu ⁽⁴⁾.

Dans tous ces ḥimā, réserves des villes et des tribus ⁽⁵⁾, la chasse, la coupe du bois restaient interdites et, dans les ḥaram, considérées comme des sacrilèges ⁽⁶⁾. La protection des sites, des arbres et des

Bakrī, *op. cit.*, 717-19; zèle de 'Omar I et de 'Omar II pour la protection de ces ḥimā; Bakrī *op. cit.*, 719. 'Omar I se voit forcé de les laisser envahir par les troupeaux des *Mobaššara*: il s'excuse de l'extension, prise par les ḥimā; Aboū Yoūsof, *Harāǧ*, 60.

(1) Cf. notre *République marchande*, 13.

(2) Cf. *Fāṭima*, 79-80.

(3) On le verra plus loin.

(4) Yāqoūt, E. III, 122; Wellhausen, *Reste*², 53-56. Dans une partie de Ḥimā Ḍaryya la chasse porte malheur; les troupeaux tombent malades, si l'on vient à violer la réserve du pâturage; Yāqoūt, E. V, 437. Ḥimā du dieu Ḍoṇ's-Šarā; *ibid.*, V, 246.

(5) Une exception est toujours faite en faveur de l'« *idḥīr* », *Andropogon schænanthum*, modeste arbuste; cf. Ibn Māǧā, *Sonan*, E. II, 139, 3 et l'explication marginale. L'*idḥīr* semble propre au territoire de la Mecque. Nous y reviendrons.

(6) On utilise pourtant les branches du ḥaram pour le *taqlīd*; Bakrī, 335; autres exemptions; Balāḍorī, *Fotoūh*, 42-43; Mahomet défend de toucher aux arbres, au gibier de Taïf; Bakrī, 578; cf. notre *Taïf*, 7.; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV. 87 (taqlīd).

animaux se trouvait de la sorte placée sous la garde de la divinité. Les fauves eux-mêmes respectaient la sainteté des territoires sacrés. Un loup, lancé à la poursuite d'une gazelle, s'arrêtait à la limite du ḥaram de la Mecque ⁽¹⁾. Inutile de parler des pigeons de la Ka'ba; le trait étant suffisamment connu. Dans ces réserves étaient élevées les races les plus estimées de l'Arabie: les chameaux, les troupeaux des ḥimā faisaient prime sur les marchés de la Péninsule. Nous ne parlons pas des chevaux, trop délicats pour s'accommoder des ronces, des buissons et des absinthes, dont se régalaient les plus fiers dromadaires. On estimait médiocrement les chefs et les tribus, incapables de se constituer un ḥimā ⁽²⁾. Cette infériorité les réduisait, en temps de sécheresse, à la merci de leurs voisins. Les puissants n'en demeuraient pas là. Ainsi au temps du prophète Natan, on mettait volontiers à la broche l'agneau du pauvre ⁽³⁾. Un poète s'en explique sans détours ⁽⁴⁾.

« Nous utilisons, sans aucun respect, le ḥimā des tribus et défendons l'accès du nôtre.

وَنُرْعَى حِمَى لِقَوْمٍ غَيْرِ حَرَمٍ عَلَيْنَا وَلَا يُرْعَى حِمَا الَّذِي نَحْمَى ⁽⁵⁾

Même le preux 'Amrou ibn Ma'dikarib ne réussit pas à imposer aux nomades le respect de ses pâturages ⁽⁶⁾. Vrai socialiste, le Bédouin, en fait de propriété, admet seulement la sienne. Pour assurer la subsistance de ses haras, de ses parcs de chameaux, Mahomet

(1) Ibn Rosteh, *Géogr.*, 57. Même observation pour le chien de chasse; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 43.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 807, bas. Pour se mettre en règle, on suppose parfois une concession du Prophète; Yāqoūt, E. V, 281.

(3) *Ağ.*, II, 186 d. l.; *Naqā'id Ġarīr*, 300 d. v.; 539, 3, 9; *Ağ.*, X, 28, 19 cite une « chamelle-ḥimā; نَافَةٌ حِمَاةٌ », caprice d'un phylarque ḡassānide.

(4) Comp. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 128: « Quand la pluie a irrigué les terres de nos voisins, nous y lâchons nos troupeaux, sans nous arrêter à leurs protestations ».

إِذَا سَقَطَ السَّمَاءُ فِي أَرْضِ قَوْمٍ رَعِينَاةٌ وَإِنْ كَانُوا غَضَابَا

(5) *Naqā'id Ġarīr*, loc. cit.; cf. *Mo'awia*, 224.

(6) Bakrī, *op. cit.*, 148, 3.

établit des ḥima. En d'autres termes, devenu chef de Médine, il avait déclaré domaine privé, incorporé à sa liste civile les meilleurs terrains de pacage, situés aux environs de sa nouvelle capitale ⁽¹⁾. Le bassin étendu du Iḍam, avec ses longues ramifications, recueillait les eaux des montagnes voisines. Le wādī irriguait par ses affluents : le 'Aqīq, le Qanāt, le Boṭḥān, la belle oasis de Médine et la saturait d'humidité souterraine. Tout ce vaste système hydrographique avait frappé cet observateur intelligent ⁽²⁾, et suggéré le parti à en tirer pour l'établissement des ḥimā. Il ne plaisantait pas d'ailleurs ⁽³⁾ sur l'exercice de ses droits souverains. Malheur aux tribus, assez osées pour envahir ces réserves, « pour se révolter contre Allah et son Prophète » ; ainsi s'exprime le Qoran. L'apôtre de la miséricorde — c'est un de ses titres dans la Tradition — les traitera, comme jadis les dynastes ḡassānides avaient réprimé un delit analogue des Banoū Dobīān ⁽⁴⁾.

Aux Médinois il interdit de toucher à ses arbres-prairies : *atl*, *tarfā'*, *sidr*, *arāk*, *saiyāl*, *samora*, *ṭalḥ*, *salam*, *dāl*, correspondant à des variétés que nous désignons sous le nom d'acacia, tamarisc, mimosa ⁽⁵⁾. Pour assigner à chaque terme de cette terminologie arabe un équivalent en nos idiomes occidentaux, il faudrait recourir à la langue rébarbative et bigarrée de notre botanique scientifique. On les rencontre généralement associés par groupes de même espèce. Certaines vallées renferment surtout des *salam*, sorte d'acacias au tronc élancé ⁽⁶⁾. Ailleurs on trouve plusieurs variétés réunies : *dāl* ⁽⁷⁾ et *arāk* ⁽⁸⁾,

(1) Cf. *Fāṭima*, 79 sqq. ; *Mo'āwīa*, 117 ; Yāqoūt, E. III, 64.

(2) Cf. notre *Yazīd*, 237 sqq. ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 16 ; Yāqoūt, E. IV, 319. Nombreux *sail*, à Médine, toujours utilisés pour l'irrigation ; Ibn Māḡā, *Sonan*, E. I, 223.

(3) Comp. Qoran, 5, 37 ; I. S. *Ṭabaq.*, II⁴, 67.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 118 ; Yāqoūt, E. I, 310 ; Balāḍorī, *Fotoḥ*, 9, 13.

(5) E. Reclus, *op. cit.*, IX, 819-20.

(6) Aṣma'ī, *Nabāt*, 103, 9 ; Bakrī, 345 ; Yāqoūt, E. V, 420.

(7) Arbre de la steppe بَرِّي ; Aṣma'ī, *op. cit.*, 1039 ; *Aḡ.*, VII, 95, 4, d. 1. ; le *dāl* = السدر الصغار ; *Aḡ.*, IX, 151, 11.

(8) Yāqoūt, E. IV, 93, 4 d. 1. La plupart de ces arbres se retrouvent dans la ḥarra ; cfr. Doughty, *Travels*, I, 379, 439 ; II, 72 ; ذو الاثل, plantées de *atl*, épithète

encore une variété d'acacia : *ʿiḍāh* et *sidr* ⁽¹⁾, *sidr* et *ḍāl* ⁽²⁾. D'autres cantons à la terre plus riche, ou conservant mieux l'humidité, réunissent toutes ces espèces ⁽³⁾ et produisent des arbres de belle venue ⁽⁴⁾.



Je parle de leur développement. Car leur aspect n'offre rien d'attrayant et contraste vivement avec la placide et reposante flore de nos climats. On dirait le front d'un bataillon, hérissé de baïonnettes. En Arabie le règne végétal se tient sur la défensive : aux assaillants il offre des pointes et des épines, un feuillage rare, court, tourmenté et rugueux ⁽⁵⁾ ; aux yeux, des couleurs ternes, cendrées, se confondant avec les teintes grisâtres du sol ; au palais des suc résineux et amers ⁽⁶⁾. C'est la réunion de toutes les conditions pour

fréquente pour les vallées ; *Naqā'iq Ḡarīr*, 158, 5. Voici quelques équivalents de ces noms d'arbres, les plus fréquemment cités. *All* = tamarix articulata ; *Tarfā'* = tamarix manifera ; *Sidr* = viola arborea ; *Arāk* = salvadora persica ; *Sayāl* = acacia seyal ; *Samora* = acacia mellifera ; *Talḥ* = acacia abyssinica ; *Salam* = acacia arabica ; *Ḍāl* = Rhamnus Lotus. Comp. Schweinfurth, *Arabische Pflanzennamen aus Aegypten, Algerien und Jemen*. Incomplet pour la flore arabe et avec une transcription peu heureuse. Le *ʿiḍāh* est un terme générique ; il désigne de gros arbres à fortes épines ; Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaḡar*, I ; comp. *Naqā'iq Ḡarīr*, 211, 212. Nöldeke, *Neue Beitr. z. sem. Sprachwiss.*, 145. L'*arāk* est renommé pour ses cure-dents, هو شجر السواك يُستاك, بفرعوه ; la vallée de Na'mān près de 'Arafa, avec ses fourrés d'*arāk*, fournit les meilleurs cure-dents ; *Naqā'iq Ḡarīr*, 551, 2 v ; ذو السدر, autre épithète de vallée ; *Naqā'iq Ḡarīr*, 578 ; سدرتان, Yāqoūt, E. V, 53. *Talḥ* et *Sayāl* ; Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 89. Vallées pleines de *all* ; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 9 ; autres, où domine le *ḥalḥ* ; Yāqoūt, VI, 98.

(1) Yāqoūt, E. III, 396, 3 d. I.

(2) Bakrī, 576 ; Yāqoūt, E. II, 253 ; III, 332, 1 ; Zohair (Ahlw.), 81-11.

(3) Noms collectifs des divers groupes d'arbres ; Ibn Ḥalāwaih, *op. cit.*, XXI, XXII ; Hamdānī, *Ḡazīra*, 155-56 ; chez le même auteur *sidr* est synonyme de *daum*, palmier nain ; 156, 2. D'autres expliquent le *ḍāl* par petit *sidr* ; cf. I. Doraid, *Istiḡāq*, 28.

(4) تنبت الشجر الطوال ; Bakrī, 415, 7 etc. ; شجرة ظليّة ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 44, 7 ; gros arbres ; Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaḡar*, III, 10, 12 ; IV, 11.

(5) مفتول ; Yāqoūt, E. IV, 263, 3 d. I.

(6) Aṣmaʿī, *Nabāt*, 878. Comp. les notations : ورق اغبر — ورقه اغبر (lisse) خضراء غبراء, vert-cendré. — غبراء الورق — اطلس

résister aux ennemis du dehors, avant tout au contact brutal du soleil, des vents empoisonnés du désert et des nuées de sauterelles. Nous nous trouvons, tout le rappelle, dans le pays d'Ismaël. Jusque dans le calme, dans l'inaction apparente de la nature végétale, on retrouve le système de la paix armée. *Si vis pacem!*... L'Arabe disait : ظالم او مظلوم, oppresseur ou opprimé! Entre les deux situations il n'apercevait pas de milieu ⁽¹⁾.

Je ne sais quelle famille ancienne arbora jadis la devise : qui s'y frotte, s'y pique. C'est la devise de la flore arabe ou plutôt celle de l'Arabie entière. Un géographe, par ailleurs fort positif, Hamdānī émet à ce propos une observation, qu'on ne manquera pas de trouver piquante : « Dans leurs noms propres, les Arabes affectent d'emprunter les appellations des arbres épineux, broutés par les chameaux, à cause de leur rudesse et de leurs pointes, de leur dureté, de leur endurance et de leur capacité à supporter la pénurie d'eau et le manque d'arrosage » ⁽²⁾. La nature devait leur suggérer cette idée ; et rien n'oblige à tabler ici sur la croyance, d'ailleurs partagée par les Arabes : l'influence mystérieuse du nom, porté par le titulaire. Dans la botanique du désert, parmi les arbres grands ou petits, fourrés ou buissons, marquant de taches plus sombres la morne superficie du Ḥigāz, la famille la plus abondamment représentée est celle des plantes à piquants, des *'idāh*, comme s'expriment les écrivains arabes ⁽³⁾. Pour eux la majorité des arbres de la steppe sont des *'idāh*. Comme description, cette notation doit paraître insuffisante, mais j'en connais peu d'aussi réalistes, renseignant mieux sur la nature de la végétation désertique. Dans le *sa'dān* ⁽⁴⁾, le fourrage préféré du chameau, nous n'aurions découvert qu'une boule d'épines, bonne pour le feu.

« Par adaptation aux vents violents, toutes les plantes pérennes

⁽¹⁾ Comp. ومن لا يظلم الناس يُظلم, Zohair (Ahlw.) 96, 2 d. l.; poète très admiré par les anciens Arabes, comme résumant leur sagesse. Voir p. ex. Zohair (Ahlw.) 96-97.

⁽²⁾ Hamdānī, *Ġazīra*, 134, 1-2 ; cf. Ibn Doraid, *Istiqāq*, 4, bas.

⁽³⁾ Aṣma'ī, *Nabāt*, 1039 ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 249. العضاء اسم يقَعُ على شجر الشوك له أسماء مختلفة يجمعها العضاء

⁽⁴⁾ Voir plus haut. Pour indiquer un objet de nul prix, on se sert du terme قَرْمَل arbre sans épines, *Naqā'id Ḡarīr*, 223, 2 v. ; voir le scoliion *ibid*.

du désert ont les feuilles courtes, étroites, rugueuses, terminées en pointes d'âlène, ou couvertes d'une épaisse fourrure de poils blanchâtres. Un épiderme, rappelant le cuir et le liège, ou semblable à une housse blanche, protège le tissu contre les vents desséchants ; et des couches légères de sel hygroscopique y fixent des traces d'humidité. L'élasticité des tissus donne au bois et aux branches une forte flexibilité. De longues racines ancrent l'arbre dans la terre, pénètrent jusqu'aux couches humides souterraines pour y puiser la provision d'eau indispensable » (1).

Dans son « Livre des plantes et des arbres », Aṣma'ī (p. 1039-40) décrit sommairement plusieurs spécimens de cette flore étrange : toutes ont un trait commun : les épines. Ces piquants paraissent plutôt attirer le chameau. En dépit de sa gravité et de sa prudence proverbiales, il arrive pourtant au dromadaire de s'y blesser le naseau (2). Quand on l'a vu, dans les contrées du Levant, croquer béatement les énormes feuilles de cactus, armées d'épines effilées comme la lancette du chirurgien, on comprend qu'il soit l'animal providentiel de la Péninsule.

Un des arbustes les plus répandus, c'est le ḡaḏā, « ressemblant au *atl* ; mais moins gros et moins haut ; il pousse principalement dans le sable » (3). D'après le Prof. Al. Musil, « il atteint 4 à 5 mètres et même dans la saison la plus chaude conserve la fraîcheur de sa verdure, comme au début du printemps. Ses longues branches flexibles offrent un excellent fourrage aux chameaux, mais il cause la diarrhée » (4). C'est le châtiment de leur gourmandise (5), quand ils négligent de mêler aux plantes salées les fourrages moins forts,

(1) Walther, *op. cit.*, 74-75.

(2) Aṣma'ī, *Nabāt*, 410, 2-3 ; vers de Doū'r Romma, différemment interprété ; voir les notes de l'éditeur. Walther, *op. cit.*, 76.

(3) Yāqoūt, E. II, 145, 6 d. 1. ; Bakrī, *op. cit.*, 251 ; ḡaḏā = *Ephedra*. L. 'A., XIX, 365 ; Tāḡ 'Aroūs, X, 367.

(4) Musil, *Arabia Petraea*, III, 14. Après un long voyage on envoie les chameaux se refaire en mangeant du ḡaḏā ; *Aḡ.*, VII, 116, 9 d. Les Arabes distinguent plusieurs variétés de ḡaḏā ; الارطى = *Ephedra alata* ; البرمشت = *Caroxylum articulatum*, toutes venant dans la sable.

(5) Voir plus haut, pp. 54-55.

désignes sous le nom de *holla* ⁽¹⁾. Toute une riche collection de ronces buissonneuses, — nommons le *'ausaġ* ⁽²⁾, le *laṣaf*, le *alā* ⁽³⁾, sorte de buis — outre leurs feuilles, toujours très courtes, produisent encore des baies comestibles ⁽⁴⁾. La multiplicité de ces buissons suffit souvent pour mériter à certains cantons la qualification de ارض شجرية, terre abondante en arbres ⁽⁵⁾. « Les fourrés de ronces, observe E. Banse (*op. cit.*, 106) représentent la forme sèche, le négatif de la forêt, un essai pour la remplacer, partout où se fait sentir l'absence d'humus et d'humidité souterraine ».

(1) Cf. Aṣma'ī, *Nabāt*, 752.

(2) Il apparaît également dans la liste des noms propres arabes. Ibn Doraïd, *Iṣṭiṣṣāq*, 131, bas; *Ağ.*, IV, 137.

(3) Aṣma'ī, *op. cit.*, 878; *'ausaġ* = *Lycium arabicum*; *laṣaf* = *Capparis gateata*; *alā* = *Myrtus communis*; cf. Ibn Ḥalāwaih, *op. cit.*, VII, 7; IX, 9-10.

(4) Baies du ḡāl et de l'*arak*; Yāqoūt, E. 93, 4 d. l.

(5) Bakrī, *op. cit.*, 193; steppe appelée ذات شجر; *Ağ.*, X, 78, 3 d. l.

VII

Grands arbres. Arbres sacrés. Les « ḥarra » et anciens volcans

Les arbres de belle venue sont évidemment plus rares. On en rencontre pourtant, principalement des tamaris et des acacias, *atf*, *ṭarfā*, *arāk* ⁽¹⁾. Dans une expédition, les Compagnons du Prophète, exténués de faim, durent se nourrir de feuilles. Pour les atteindre ils se virent obligés de les abattre au moyen de leurs arcs ⁽²⁾ et de leurs bâtons : cela permet de supposer une hauteur respectable.

On rencontre des forêts sur divers points du Ḥiǧāz, principalement dans la région alpestre des Sarāt; il en sera question plus tard. Aux environs de Marr az-Zahrān dominaient les arāk ⁽³⁾. Cette variété d'acacia se trouvait de même bien représentée dans d'autres vallées ⁽⁴⁾, comme celle de Na'mān près de Minā et de 'Arafa ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Aṣma'ī, *op. cit.*, 751, 1043; Bakrī, *op. cit.*, 415, 7 etc.; plus rarement des conifères *عرعر*; Bakrī, *op. cit.*, 695, 2.

⁽²⁾ *نَجْتَنِي الخَبَطُ بِقَسِينَا*; une variante cite les bâtons; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 311. A Ḥodaibyya les Compagnons soulèvent les branches de l'arbre de *la bai'a*; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 72 bas. Arbres *يُسْتَقَلُّ بِهَا*; Yāqoūt, E. V, 424, 14; VI, 83; *سُرُح*. grands arbres; Yāqoūt, E. V, 64, 68; *شَجَرَةٌ ضَخْمَةٌ* et *شَجَرَةٌ عَظِيمَةٌ*; Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaġar*, III, 10, 12.

⁽³⁾ *Ag.*, VI, 97; Yāqoūt, E. I, 169; Ibn Ġobair, *Travels*², 173, 2 d. 1. *حَبْرَاء*. terre boisée; *Naqā'id Ġarīr*, 159, 1; Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaġar*, XXI, 5.

⁽⁴⁾ Vallée pleine de *'idāh*; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 311, 8 etc.; forêt du même arbre, *Ag.*, X, 9, 13 d. 1.

⁽⁵⁾ « Plus vert que Na'mān »; *Naqā'id Ġarīr*, 548, d. v. 349; *وادي كثير الاراك*; Bakrī, *op. cit.*, 585. 586; cf. *Ag.*, VI, 25, 26; d'après les vers cités ici, le wādī est entre Ṭāif et la Mecque; J. S. *Ṭabaq.*, I¹, 8, haut.

Une autre forêt est signalée à Homm, près d'un gadir homonyme, célèbre dans les récits šīfites ⁽¹⁾. Ailleurs c'étaient les *daum*, les doums ou palmiers-nains ⁽²⁾. Cet arbre figure fréquemment dans les descriptions des poètes, concurremment avec le *dal* ⁽³⁾, rencontré également par bouquets forestiers, au pays de 'Odra, donc au Nord de Médine ⁽⁴⁾. Près de cette ville, le toponyme Al-Gāba ⁽⁵⁾, très connu, atteste également l'existence d'une végétation arborescente. Rien n'autorise à penser aux forêts de nos climats. Quand nos auteurs emploient à ce propos le qualificatif dense, *moltaff*, il s'agit évidemment d'une densité, appréciable en Arabie ⁽⁶⁾ seulement.

Avec l'institution du ḥimā, les sanctuaires préislamites contribuèrent à préserver de la destruction les plus beaux spécimens du règne végétal. Tous possédaient dans leur voisinage des puits et un bouquet de beaux arbres; objets d'un culte spécial et couverts d'ex-voto ⁽⁷⁾, tel l'arbre de Ḥodaibyya, respecté par le libéralisme de Mahomet ⁽⁸⁾. 'Omar dut se résoudre à détruire ces *lucus* sacrés, menace perpétuelle pour le monothéisme vacillant des néophytes bédouins ⁽⁹⁾: à preuve l'attitude de 'Abdallah fils de 'Omar. Au cours de ses fréquents pèlerinages, ce dévot personnage sacrifiait jusqu'à sa dernière goutte d'eau pour arroser les nombreux arbres, ayant eu l'honneur d'abriter Aboū'l Qāsim entre Médine et la Mecque ⁽¹⁰⁾. Si

(1) Bakrī, *op. cit.*, 232; Yāqoūt, E. III, 469.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 354; Yāqoūt, E. IV, 41, 6; 106; appelé aussi شجر المقل; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 299; on s'en sert pour allumer le feu; *Aḡ.*, VII, 85, 86; Ibn Ḡobair, *Travels*², 184.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 195, 205; vallée ombragée; *Aḡ.*, XI, 25, 5.

(4) Bakrī, *op. cit.*, 616; forêt dans la même région; *Aḡ.*, VII, 81, bas.

(5) Un des ḥimā de Mahomet; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 58, 2-5; 59; il est razié par les Bédouins; *ibid.*

(6) On signale des pins au sud de Aila (Bakrī, 196, 15-16) et au pays de Ḥismā; Yāqoūt, E. III, 277, 3 (remarquez le زعم).

(7) Cf. Wellhausen, *Reste*², 45-64.

(8) Cf. I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 70-74; c'était une سَمْرَة; *ibid.*; 73.

(9) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 73: كان الناس يأتون الشجرة التي يقال لها شجرة الرضوان; فيصلون عندها; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 15; arbres sacrés; Yāqoūt, E. V, 237-38.

(10) *Osd*, III, 227, bas.

e souple et ondoyant Prophète ne les a pas honorés ⁽¹⁾, il s'était cru pourtant obligé de les tolérer. A Badr les arbres, couvrant cette plaine, moitié sablonneuse, abritèrent les musulmans pendant la pluie miraculeuse, attestée par le Qoran. Après la victoire on proposa même d'utiliser ce bois pour brûler les prisonniers ⁽²⁾. On cite des tamaris اثلة ⁽³⁾ assez larges pour ombrager jusqu'à cent personnes. Abwā, localité gardant la tombe traditionnelle d'Āmina, mère du Prophète, possédait une forêt touffue de ʔarfā' ⁽⁴⁾. De son temps tout le massif du mont Raḍwā devait être encore suffisamment boisé : tous nos documents en témoignent.

Les palmeraies abondaient dans les oasis et près des centres habités du Ḥigāz, aux environs des ḡadir, et partout où l'eau persistait dans le sous-sol. A leur apparition le voyageur devinait le voisinage d'une population sédentaire. Les bardes bédouins comparent la marche cadencée de la caravane, surgissant des profondeurs du désert « aux sommets élancés ⁽⁵⁾ des palmiers des villages كآبها » ⁽⁶⁾ « نخل القرى جبارة واطاؤه » ⁽⁷⁾. Dans leurs descriptions ils aiment à faire figurer un groupe de deux palmiers — parfois remplacés par deux *sidr* — s'élevant solitaires au milieu de la steppe ⁽⁷⁾. Le tableau a dû leur paraître éminemment poétique, à en juger d'après leur fidélité à se transmettre ce cliché. Quantité de leurs *qaṣīdas* débute par une apostrophe ⁽⁸⁾ aux deux palmiers, يَا نَخْلَيَّ. Même

⁽¹⁾ Plusieurs des innombrables *maṣg'id*, où il a prié le long des routes, voisinent avec des arbres sacrés.

⁽²⁾ Ṭab., *Tafsīr*, IX 122 ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 117, 8 ; 383, 8 d. l., 384. On mentionne également les arbres du champ de bataille de Ḥonain, I. S. *Ṭabaq.*, II 1, 112-113.

⁽³⁾ Yāqoūt, E. I, 109, 1.

⁽⁴⁾ Bakrī, *op. cit.*: 62.

⁽⁵⁾ Comp. *Naqā'id Ḡarīr*, 159, 13 ; « élevés comme les palmiers de Ḥaibar » ; *ibid.*, 290, 3 v.

⁽⁶⁾ Doū r Romma dans Bakrī, *op. cit.*, 582. Un homme vraiment riche doit être كَثِيرُ اِمَالٍ والنخل والرفيق (chameaux *Ag.*, VII, 120, 14 ; Ḥoṭai'a *Divan*, V, v. 2.

⁽⁷⁾ Yāqoūt, E. II, 301, 352 ; III, 12 ; 280. Comp. dans *Ag.*, XII, 108-09. l'histoire des deux palmiers de Ḥalwān ; سِدْرَتَان, toponyme ; Yāqoūt, E. V, 53.

⁽⁸⁾ Rarement à un seul palmier ; A. Tammām, *Ḥawāsa*, E. I, 108. Comp. *ibid.*, IV, 84, 3 v. : مَرَرْتُ عَلَى دَارِ امْرِئِ السَّوِّ حَوْلَهُ لَبُونٌ كَعَيْدَانِ بِحَاظِ بُسْتَانِ

Scolion : الْعَيْدَانِ الطَّوَالِ مِنَ النَّخْلِ

dans les cantons, décrits comme « riches en palmiers et en arbres », nos auteurs aiment à signaler la présence « de palmiers jumeaux » ⁽¹⁾. Tous ces exemples — d'autres suivront — nous conseillent dès maintenant de ne pas exagérer la dénudation de la Péninsule à l'époque du Prophète. Si deux dattiers ne constituent pas une palmeraie, rien ne nous autorise à méconnaître la signification de tous ces témoignages concordants.

*
* *

Les vastes plaines, couvertes de laves, de blocs basaltiques, comptent parmi les caractéristiques des steppes ⁽²⁾ du Ḥigāz. À ces espaces désolés, les Arabes donnent le nom significatif de *ḥarra*, terres de feu. Leur principale aire de dispersion se trouve comprise entre la Syrie, à partir du Ḥaurān méridional, et les districts à l'Orient de la Mecque ⁽³⁾. Elles occupent une superficie considérable des cantons, situés à l'Est de cette province et y attestent l'activité des anciens volcans, dont on aperçoit de tous côtés les cratères éteints. Yāqoūt a consacré à ces *ḥarra* une monographie dans son dictionnaire géographique ⁽⁴⁾. Parfois les blocs de lave sont rapprochés, au point de laisser juste le passage aux piétons ⁽⁵⁾. Ailleurs leurs formes massives et fantastiques rappellent aux nomades une caravane de chameaux accroupis ⁽⁶⁾. Par dessous les dalles sombres, s'étend une terre brunnâtre et remarquablement fertile ⁽⁷⁾. Dans les espaces demeurés libres, la flore fourragère du désert pousse dru, quand le *raḥī* vient la ranimer. On découvre même des groupes de palmiers, auprès des

(1) Yāqoūt, E. II, 305, bas ; IV, 326, 7 d. l.

(2) صقاري, comme s'exprime Ibn Ḥalāwaih, *Ṣaḡar*, passim.

(3) Ḥarra entre Médine et la Mecque ; Bak rī, *op. cit.*, 275.

(4) Cf. Loth, *Die Vulkanregionen von Arabien nach Yāqūl*, dans *ZDMG*, XXII, 365-82 ; E. Reclus, *op. cit.*, IX, 891-93.

(5) Yāqoūt, E. IV, 227 ; même observation pour les Wa'r de l'Emèsène ; cf. H. Lammens, *Le pays des Noçairis*, dans *Musée belge*, 1900, p. 293 ; du même *Notes épigraphiques et topographiques sur l'Emèsène*, extrait du *Musée belge*, 1902, p. 43.

(6) Yāqoūt, E. III, 256.

(7) Cf. Loth, *op. cit.*, p. 369.

puits ⁽¹⁾. Aux environs de Médine des domaines, et non les moins riches, se trouvaient englobés dans les ḥarra ⁽²⁾.

A l'époque du Prophète, les volcans d'Arabie avaient depuis longtemps cessé d'attirer l'attention. On cite pourtant des reprises partielles d'activité, pendant le siècle antérieur à l'hégire ⁽³⁾. Une poésie de l'Achille arabe, 'Antar, semble attester une de ces éruptions, contemporaine du héros ⁽⁴⁾. Rien n'autorise à tirer la même conclusion ⁽⁵⁾ du vers d'un autre poète, 'Ar'ara des Banoū Nomair :

بَحْرَةُ الْقَوْمِ وَجَنْبِي تَحْفَلُ بَيْنَ ذُرَاةٍ كَالْحَرِيقِ الْمَشْعَلِ

« On croirait un incendie, allumé dans la ḥarra d'Al-Qaus et la double dépression de Maḥfil et entre ses collines » ⁽⁶⁾.

Le souvenir populaire avait gardé la mémoire du feu souterrain, où avait disparu l'impie Ḥimār ibn Ṭowailī, une sorte de Coré arabe ⁽⁷⁾. Partout dans la toponymie, on pouvait retrouver des allusions à l'histoire des volcans de la Péninsule. Les noms de personnes et de tribus insinuaient la même conclusion ⁽⁸⁾. Les anecdotiers arabes en ont profité pour broder sur ces canevas philologiques des histoires divertissantes. Dans la *Sīra* et dans le *Ḥadīṭ* nous assistons également aux efforts de Mahomet pour modifier cette effrayante nomenclature ⁽⁹⁾. La postérité lui a du moins attribué cette tentative pour légitimer sans doute la croyance aux augures et à l'influence des noms heureux ou malheureux.

⁽¹⁾ Yāqoūt, E. III, 260, 10.

⁽²⁾ Cf. notre *Yazīd*, 238.

⁽³⁾ Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, IV, 152; Bakrī, *op. cit.*, 275, 9 d. l.; cf. E. Reclus, *loc. sup. cit.*; Al-'Iṣāmī, *سمط النجوم العوالي*, cité dans *Mašriq*, 1912, p. 779.

⁽⁴⁾ Bakrī, *op. cit.*, 295, d. l.

⁽⁵⁾ Observation déjà faite par Loth, *op. cit.*, 375. Pour l'époque, postérieure à l'hégire, cf. Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 25, 33.

⁽⁶⁾ Yāqoūt, E. III, 259, d. l.

⁽⁷⁾ Yāqoūt, E. III, 174.

⁽⁸⁾ Bakrī, *op. cit.*, 559, 5-6; Yāqoūt, E. III, 261-62.

⁽⁹⁾ *Ag.*, IV, 20. Quand il approche d'un campement inconnu, où brille le feu, le calife 'Omar évite l'apostrophe *يا اهل النار* (signifiant aussi les damnés); Bakrī, *op. cit.*, 601, 4 d. l.

Dans un milieu, portant des traces aussi manifestes d'une ancienne activité volcanique, il faut s'attendre à voir surgir des montagnes et des collines *noires* ⁽¹⁾, des massifs de basalte, « où rien ne pousse » ⁽²⁾. Leurs formes tourmentées et bizarres ont frappé l'imagination des nomades : ils croient y reconnaître tantôt des aigles, tantôt des têtes de démons ⁽³⁾. On rencontre également des montagnes rondes, des pics isolés ⁽⁴⁾, enfin des massifs de sable, rendant un son musical ⁽⁵⁾. Le plus célèbre est voisin du fameux champ de bataille de Badr. « On l'appelle la montagne des tambours ; les habitants des environs croient entendre toutes les nuits du jeudi au vendredi comme une batterie de tambours » ⁽⁶⁾.

En traversant ces paysages désolés, le voyageur éprouve l'impression de côtoyer de gigantesques foyers éteints, dont l'activité, momentanément suspendue, pourrait se réveiller, comme il est arrivé vers la fin du moyen âge. Endroits à souhait pour servir de lieu d'asile ! Aussi voyons-nous les Bédouins se réfugier dans ces massifs, forteresses naturelles, pour échapper aux poursuites des bandes de Mahomet. Au Prophète ils laissent la ressource de ramener à Médine, les mains vides, les guerriers de l'islam وَلَمْ يَلَقَ كَيْدًا ⁽⁷⁾. Ainsi

⁽¹⁾ جُبَيْل اسود ou اَكَمَة سوداء ; Bakrī, *op. cit.*, 207, 214, 256, 262, 320, 396, 397 ; Yāqoūt, E. II, 256 ; III, 33, 138, 156 ; VI, 89. *Ag.*, VIII, 134, 138.

⁽²⁾ Bakrī, *op. cit.*, 462 ; Ibn Doraïd, *Istiṣṣāq*, 110.

⁽³⁾ Bakrī, *op. cit.*, 591 ; Yāqoūt, E. IV, 214, 6 d. I. ; cf. I, 249-50 ; 368 ; 370.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. IV, 295. Monts isolés, appelés *Batūl* (= Bethel, bétyle ?) ; Yāqoūt, E. II, 58, 3 ; autres, nommés عَمُود ; « lance plus effilée que le عَمُود de... » ; Bakrī, 668, 10.

⁽⁵⁾ Cf. Reclus, *op. cit.*, 882, 883 ; Bakrī, *op. cit.*, 659, 3-4 ; nombreuses vallées où l'on entend les cris des *ḡinn* ; *ibid.*, 688 ; Mas'oūdī, *Prairies*, III, 323 sqq. Du phénomène Aṣma'ī donne une interprétation rationaliste : اَتَمَّا الْعَرْفُ فِي الرَّمَالِ لَتَهْتَدُمَهَا وَلَيْسَ كَمَا يَقُولُ بَعْضُ النَّاسِ أَنَّهُ أَصْوَاتُ الْجِنِّ ; *Naqā'id Ḡārīr*, 599, 19-14. La plaine de Badr se trouve entrecoupée de collines sablonneuses. Sur le عَزِيفُ الْجِنِّ voir la littérature, réunie par Goldziher, *Abhandlungen*, I, 210-212. Cf. Yāqoūt, VI, 169, 171.

⁽⁶⁾ Ibn Baṭoñṭa, *Voyages*, I, 296 ; Ibn Ḡobair, *Travels*², 187.

⁽⁷⁾ I. S. *Ṭabaq.*, II⁴, 24, 45, 61, 63, 65, 85, 95 ; *Ag.*, X, 36, 37 ; Comp. Zoḥair (Ahlw.) 100, 8 :

فاوديَّة اسافلہنَّ رَوْضٌ واعلاھا اذا خِفْنَا حُصُونُ

Bakrī, *op. cit.*, 694 ; *Ag.*, XI, 134 ; I. S. *Ṭabaq.*, II⁴, 43, 57 ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 105, 142, d. v.

s'expriment mélancoliquement les rédacteurs de ces inglorieuses expéditions.

A côté de ces masses noires, on trouve également de nombreuses montagnes rouges ⁽¹⁾ et d'autres tricolores : noir, blanc, rouge ⁽²⁾. Cette indication sommaire est loin d'épuiser la gamme des couleurs de ces massifs de granit et de porphyre, brillant au soleil de toutes les nuances de l'arc en ciel ⁽³⁾. Certains sont signalés comme couverts d'une vigoureuse végétation, كَرِيم المَعْرَس ⁽⁴⁾. En revanche autour de la Mecque les montagnes apparaissent complètement stériles ⁽⁵⁾. Ailleurs on rencontre également des montagnes dépouillées, *Ağrad*, sans trace aucune de végétation, لَا نَبَات فِيهِ ⁽⁶⁾.

Par contre les toponymes moins austères ne font pas défaut : tel le mont *Arīk*, ainsi nommé à cause de ses bouquets d'*arāk* ⁽⁷⁾. Ajoutez-y les montagnes vertes, *Aḥḍar*, *Oḥaiḍir* ⁽⁸⁾, *Aš'ar* ⁽⁹⁾ monts chevelus ⁽¹⁰⁾, contrastant avec les monts pelés, *Aqrā'* ⁽¹¹⁾. Les géographes prennent d'ailleurs la précaution de nous en prévenir : tout le district des monts Aš'ar, au pays de Ġohaina, formait une suite presque ininterrompue de cultures et de points d'eau. Le calife 'Abdalmalik y possédait une de ses *bādīas* désertiques, peut être une

⁽¹⁾ Ibn Baṭoūta, *Voyages*, I, 260, 336 ; Bakrī 313, 597, 638, 674, 675 ; Yāqoūt, E. II, 269, 282, 326 ; III, 30 ; V. 34, 261, 330, 368 ; *Ag.*, X, 36 d. l. ; Wüstenfeld, *Gebiet von Medīna*, 16, 18, 27.

⁽²⁾ Yāqoūt, E. IV, 268, 3 d. l., I. S. *Ṭabaq.*, II⁴, 43, 22. Synonymie pour les couleurs des massifs montagneux ; Yāqoūt, VI, 113, bas.

⁽³⁾ Cf. Reclus, *op. cit.*, IX, 882.

⁽⁴⁾ Bakrī, *op. cit.*, 534, 9 d. l.

⁽⁵⁾ Yāqoūt, E. III, 240, 6-7. VI, 164, 8 : لَا مَاءَ وَلَا رَعْيَ

⁽⁶⁾ Yāqoūt, E. I, 122 ; 240, 5 d. l. VI, 89 ; Bakrī, *op. cit.*, 123.

⁽⁷⁾ Bakrī, *op. cit.*, 86, 9 d. l.

⁽⁸⁾ Iṣṭahṛī, *Géogr.*, 21, 7 ; mais « Oḥaiḍir » représenterait un enfer d'après Ibn Baṭoūta, *Voyages*, I, 259, 1 ; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 25.

⁽⁹⁾ Ou encore les monts « Ša'rān », ainsi appelés لَكثْرَةُ شَجَرِهَا ; Bakrī, 123.

⁽¹⁰⁾ اشْعَرٌ مِنْ كَثْرَةِ الشَّعْرِ ; Bakrī, 123 ; شَعْرَاءُ, nom des sables, où poussent des arbres ; Hamdānī, *Ġazīra*, 128.

⁽¹¹⁾ Yāqoūt, E. I, 258 ; Bakrī, *op. cit.*, 123. Encore appelés أَصْلَعٌ chauves ; Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 215.

de celles ayant excité les convoitises du poète śīīte Koṭayyr ⁽¹⁾? Or les souverains omayyades, habitués aux jardins de la Damascène, devaient s'y connaître ⁽²⁾. Une comparaison familière était la suivante: « nombreux comme les arbres de Biśā » ⁽³⁾, une vallée sur les confins du Yémen. Nous en connaissons une autre, attribuée à Mahomet lui-même: « innombrables comme les arbres du Tihāma, بَعْدَ شَجَرِ التِّهَامَةِ » ⁽⁴⁾. Le Tihāma ce sont les plaines basses du Ḥiǧāz, principalement celles avoisinant l'Erythrée.

(1) *Aǧ.*, VIII, 30, 1-3.

(2) Bakrī, *op. cit.*, 123, bas; 124, 125. La terre de Yazīd 1^{er}, cédée par lui à 'Abdalmalik, se trouvait dans les environs de Wādī'l Qorā; Balāḡorī, *Fotoūḥ*, 31.

(3) Yāqoūt, E. III, 334, d. l.; V, 60-61; « plus vert que la vallée de Na'mān ». Voir plus haut. Sur la flore du Tihāma, comp. Ibn Ḥalāwaih, *Šaǧar*, passim.

(4) Ḥanbal, *Mosnad*, II, 184, 6 d. l.; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 116-7 d. l.

VIII

Le bois et les moyens de chauffage.

Le Bédouin et le feu. Bûcherons et charbonniers

Le Bédouin frileux ⁽¹⁾ se montre grand amateur du feu ⁽²⁾. Partout où je l'ai rencontré, dans les plaines de l'Emésène, sur les plateaux de la Transjordanie et de la Pétée, même pendant les tièdes nuits d'Août, j'ai vu les membres du campement, jeunes et vieux ⁽³⁾, se rapprocher avec délices du foyer. « Leurs yeux brillants fixaient avec convoitise la flamme, allumée » à l'entrée de la tente. C'est le début d'un tableau esquissé par A'sā :

لَعَمْرِي لَقَدْ لَاحَتْ عَيُونُ كَثِيرَةٍ إِلَى ضَوْءِ نَارٍ بِالْيَفَاعِ تَحَرَّقُ ⁽⁴⁾

« Manger, boire, se chauffer, وطعم وشرَب واصطلى ⁽⁵⁾, cette énumération réaliste épuise tout le bien-être rêvé par les Nomades. Le feu allumé en permanence pendant la nuit, c'est le symbole de la géné

⁽¹⁾ Cf. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 12.

⁽²⁾ Seul le foyer sert à éclairer la tente ; pas d'autre luminaire. Les noms pour le désigner sont d'origine araméenne ; cf. Guidi, *Sede primitiva*, 600 ; Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 95-96. Voilà comment la lampe du moine (Cf. Guidi, *ibid.*, 601) est devenue une image poétique. Pour متوقد = intelligent, rapprochez encore Guidi, *ibid.*, 576.

⁽³⁾ Le Bédouin a surtout la tête sensible au froid. ; Ġāḥiḡ, *Avars*, 240, 16.

⁽⁴⁾ يفاع = colline élevée ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 71, 111, 11. *Aḡ.*, VIII, 80 ; sur يفاع, nom propre, cf. Bakrī, 782 ; Yāqoūt, E. VIII, 511.

⁽⁵⁾ *Aḡ.*, VIII, 82, 1.

rosité des nobles sayyd (4). Parmi eux, les plus magnifiques chargent leurs esclaves de l'entretenir, « de l'empêcher de dormir » (2). Ils s'empressent d'y « jeter les bûches les plus grosses, en entendant l'écho répéter le cri d'appel (3) de l'hôte » au sein de la nuit.

وَمُسْتَنْبِيحٌ قَالَ الصَّدَى مِثْلَ قَوْلِهِ خَصَّاتُ لَهُ نَارًا لَهَا حَطَبٌ جَزُلٌ (4)

D'un Bédouin, Ġāḥiẓ cite cette naïve prière: « O Allah, ne me laisse manquer de feu ni dans ce monde ni dans l'autre! » (5). On comprendra comment il peut être amené à sacrifier son arc et ses flèches. Sous la morsure du froid, il les mettra au feu pour se procurer quelques instants de soulagement (6).

Aux nomades les entrailles de leurs troupeaux fournissent une fabrication ininterrompue de combustible. Tout est utilisé, même la bouse de chameau, pour entretenir le feu (7). Mais ce serait une illusion de les croire réduits à cette mesquine ressource, pour se procurer la sensation d'une flambée, quand souffle la bise de Syrie. Les

(4) Il est honorable d'avoir un grand tas de cendres devant la tente; d'être, comme 'Orwa ibn al-Ward, كثير الرماد; *Šo'arā'* (Cheikho) 891, 2 d. v. Musil, *Arabia Petraea*, 111, 130.

(2) لَمْ يَنْمُ لِلضَيْقِ نَارُهُ; Abou Dahbal al-Gomahī, *Divan*, Krenkow, III, 12; notre *Yazīd*, 193; Aḥṭal, *Divan*, 230, 3; Abou Tammām, *Ḥamāsa*, 720; Ibn Sikkīt, *Tahḍīb*, 614; feu de l'hospitalité; *Ağ.* XI, 95; sur les collines pour attirer les hôtes; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 60, 111, 1; nombreuses comparaisons prises du feu; *Ḥamāsa*, E. I, 210, 1 v.; 269; « feu de la trahison » IV, 147-48.

(3) استنبح, imiter l'aboïement du chien.

(4) Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 63, 4 v.; description des chaudrons de Sa'īd ibn al-Āṣi وَهِيَ بِالْجَزْلِ تُشْعَلُ; faire flamber très fort le feu pour l'hôte; *ibid.* IV, 121; y jeter du gros bois, produisant une flamme durable; éviter l'emploi du bois fumeux; *Naqā'id Ḡarīr* 102, 1; 139, 1-4. On loue le « feu jaune » avec du bois bien sec; Ġāḥiẓ, *Avares*, 269, 12; comp. *ibid.*, 246, 11. « Attisez le feu! » pour les hôtes; *Naqā'id Ḡarīr*, 154, 6; jusqu'à la fin de la nuit; Ḥoṭai'a, *Divan*, XII, 7; comp. VII, v. 39.

(5) *Ḥaiawān*, IV, 154. En hiver le ḡār du sayyd généreux ne souffre pas du froid; Ḥoṭai'a, *Divan*, VIII, v. 20.

(6) G. Jacob, *Beduinleben*, p. 2; dans A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I. 82 2 « brûler les flèches » a un sens métaphorique. On durcit le bâton au feu; *Ḥamāsa*, E. IV, 158, d. v.; *Naqā'id Ḡarīr* 97, 3.

(7) Cf. *Ağ.*, X, 35, 4 et 2 d. l., Jaussen, *Pays de Moab*, 275.

philologues arabes énumèrent quantité d'arbres, d'arbustes, de buissons, poussant jusque dans les sables et dans les terrains les plus ingrats ⁽¹⁾ là où, dans nos climats, le chiendent lui-même étoufferait. Leur bois résineux, noueux et dur offre un excellent moyen de chauffage. Ainsi le *ḡaḏā*, précédemment vanté comme fourrage, dégage une chaleur considérable ; il brûle lentement et pour ainsi dire sans fumée. Le calorique, développé par le *ḡaḏā*, est devenu proverbial ⁽²⁾. Les coquettes du désert se comparaient volontiers « à un feu allumé dans la nuit froide, احسن من النار في الليلة القمّرة » ⁽³⁾. La similitude porte non seulement sur l'éclat du foyer, mais encore sur la sensation de bien-être, éprouvée au coin du feu, recherche qui ne constituerait donc pas le monopole des Septentrionaux. Le poète assimile 'Azza, l'héroïne par lui chantée en cent qaṣīdas, « à un feu ⁽⁴⁾ inextinguible : à distance son éclat rappelle celui d'un astre »

لَعَنَةُ نَارٍ مَا تَبُوخُ كَأَنَّهَا إِذَا مَا رَمَقْنَاهَا مِنَ الْبَعْدِ كَوَكَبٍ ⁽⁵⁾

Cette passion du feu, l'entretien de tous ces foyers, supportant des chaudières, « larges comme des réservoirs, où nagent des chameaux entiers » ⁽⁶⁾, tous les accessoires enfin de cette hospitalité, plus fastueuse encore dans l'expression que dans la réalité — au dire du malicieux Ġāḥiẓ ⁽⁷⁾ — permettent de supposer l'existence de résér-

⁽¹⁾ Voir plus haut.

⁽²⁾ Brillant comme « la braise du *ḡaḏā* » ; Ġāḥiẓ, *Avares*, 257, 14 Cf. Aṣma'i, *Nabāt*, 878 ; Le *ḡaḏā* est ذُو خَشَبٍ صُلْبٍ حَسَنَ النَّارِ يَبْقَى طَوِيلَ قَبْلِ أَنْ يَنْطَفِئَ ; les *Lexiques*. Musil, *Arabia Petraea*, III, 14 ; Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 556, 557 : اخْبِثْ : الذُّثْبُ ذُثْبُ الْغُضَا ; sur le loup réfugié dans les fourrés de *ḡaḏā*, voir plus haut.

⁽³⁾ *Aḡ.*, VIII, 38, 6. Braise de *ḡaḏā*, comparée à l'éclat des pierres précieuses ; Ġāḥiẓ, *Avares*, 257, 14. Pour la modestie des fiancées arabes, voir *Aḡ.*, IX, 149-50 ; l'une déclare être : الْجَمِيلَةُ وَجِبًّا الصَّنَاعِ يَدًّا الرِّفِيعَةِ خَلَقًا الْحَسِيْبَةَ ابًّا ; *Aḡ.*, IX, 150, 8.

⁽⁴⁾ Comp. « feu brillant comme l'étoile Sirius » ; Bakrī, *op. cit.*, 699, 3 d. 1.

⁽⁵⁾ *Aḡ.*, VIII, 38, 4.

⁽⁶⁾ Cf. *Yazīd*, 192-93 ; Omayya ibn abi's-Salt, *Divan*, éd. Schulthess, XIII, et XVII, 1 ; Ġāḥiẓ, *Avares*, 245-51 (copieuse anthologie chez ce dernier).

⁽⁷⁾ Ġāḥiẓ, *Avares*, 245 ; وَلَا تَظَنَّنِ أَنْ كُلَّ مَا يَصِفُونَ بِهِ قَدُورَهُمْ وَجَفَانَهُمْ وَثَرِيدَهُمْ وَحَيْسَهُمْ بَاطِلٌ .

ves de bois. Le géographe Hamdānī ⁽¹⁾ dans sa description de la *Péninsule arabe* développe une synonymie étendue de termes pour désigner la variété des bocages, d'après les essences particulières, qui y prédominent. Les réunions d'*arak*, de *tarfa'*, de *sidr*, etc. sont désignées en arabe par un nom collectif, comme dans nos langues les chênaies, les pinaies, les olivettes. Cette synonymie regarde, il est vrai, en premier lieu le Naǧd et les monts du Yémen. Mais elle convient également aux hautes chaînes du Ḥiǧāz ⁽²⁾ et à la région alpestre de cette province, au Sarāt ⁽³⁾, où des sommets approchent de 3000 mètres. Les idiomes de nos humides climats n'offrent rien de comparable à cette richesse, un peu factice peut-être et accrue par le zèle, propre à tous les spécialistes, désireux d'enrichir leurs collections. Mais il nous paraît injuste de leur dénier toute signification pour la sylviculture de la Péninsule. Cette conclusion renverserait les lois les mieux établies de la philologie. « Quand quelqu'un s'entend à décrire la bonne chère, les morceaux délicats, c'est qu'apparemment il en a goûté ». Cette remarque de Ġāhiz ⁽⁴⁾, à propos de la somptueuse faconde des Arabes dans la description de leur hospitalité, doit trouver ici son application.

Quoiqu'il en soit, il existait des bûcherons en Arabie. Telle aurait été la situation du futur calife 'Omar en son jeune âge ⁽⁵⁾. Leur industrie s'exerçait ⁽⁶⁾ de préférence, on le comprendra, dans le voisinage des centres habités. Aux environs de la Mecque le voyageur étranger compte sur la rencontre d'un bûcheron, حطاب pour

(1) *Ġazīra*, 155-56. Voir plus haut. Il est question de « 10,000 feux » au camp de Mahomet, en marche vers la Mecque ; I. S. *Ṭabaq* ; II⁴, 97.

(2) Expressément noté par Ibn Ḥalāwaih. Voir plus haut. Ailleurs on signale soigneusement les « arbres prêtant leur ombre, يستظل بها » ; Yāqoūt, V, 424, 14 ; VI, 83. Beaucoup d'arbres n'avaient pas de feuilles.

(3) Yāqoūt, E. V, 59, bas.

(4) *Avares*, 253, haut. Quand, selon l'usage, les poètes décrivent le vin, l'assistance leur crie fréquemment : « tu en as goûté ».

(5) Bakrī, *op. cit.*, 618, 7 d. 1.

(6) احتطب ; *Ağ.*, X, 32, 7. Le célèbre Aboū Horaira avait débuté, comme bûcheron et ḥādi ; Ibn Māǧā, *Ṣonan*, E. II, 45, 11. Voir la note suivante.

obtenir des renseignements ⁽¹⁾. Les bûcherons arabes ne paraissent pas s'être mieux enrichis que celui de notre bon Lafontaine. Il fallait courir au loin, escalader le sommet des montagnes, où se réfugiaient les plus beaux spécimens de la flore forestière ⁽²⁾. Mais enfin, disait le Prophète, en désignant du doigt les monts, encerclant l'oasis de Médine, « couper du bois vaut mieux que mendier » ⁽³⁾. Pour signifier un maladroit, exécutant une besogne de travers, on citait le bûcheron, coupant du bois au milieu des ténèbres de la nuit ⁽⁴⁾. On ne disait pas : travailler pour le Roi de Prusse, mais « ramasser du bois avec une corde d'emprunt, *حطب في حبلٍ غَيْرِهِ* » ⁽⁵⁾. A Médine, Mahomet recevait chaque matin sa provision de bois pour la journée ⁽⁶⁾. On connaissait même des charbonniers, puisque dans le désert il n'était pas rare de rencontrer des caravanes, chargées de charbon ⁽⁷⁾. Au 12^e siècle le voyageur Ibn Ġobair en arrivant à Ġadda, port de la Mecque, y trouva les descendants de Fāṭima, réduits à exercer les plus humbles métiers, celui de bûcheron entr'autres ⁽⁸⁾. Ce spectacle parut au pèlerin andalou l'abomination de la désolation : « Gloire à l'Eternel, s'écrie-t-il, Il décrète à son gré les événements ! Ces saints personnages appartiennent à une famille pour laquelle Allah a préféré au bonheur de ce monde la félicité de l'autre vie ! » ⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ *Ağ.*, VI, 97. A Médine les *qorrā'*, récitateurs du Qoran, sont bûcherons et vivent du produit de leur travail ; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 270, 10. Leçon d'ascétisme et exemple pour les *qorrā'* postérieurs, vivant aux dépens du public. Tout se retrouve dans le ḥadīth ! (Pour les traits contre les *qorrā'* cf. *Mo'āwīa*, 342-52). Abou Horaira, réciteur du Qoran, devait être bûcheron : cette conclusion a été accueillie par les *Sonan* d'Ibn Māğā.

⁽²⁾ Hamdānī, *Ġazīra*, 156. Ibn Ḥalāwaih, *Šağar*, passim : *منبتها الجبال*

⁽³⁾ Ḥanbal, *Mosnad*, II, 393, 11.

⁽⁴⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsa*, (éd. Cheikho) n. 1254.

⁽⁵⁾ A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 167, 5 d. 1.

⁽⁶⁾ Cf. *Fāṭima*, 19, n. 6,

⁽⁷⁾ Bakrī, *op. cit.*, 251, 11 ; citation poétique, 743, 10.

⁽⁸⁾ *وَرُبَّمَا تَنَاولَ ذَلِكَ نِسَاءَهُمُ الشَّرِيفَاتِ بِنَفْسِهِنَّ* ; Ibn Ġobair, *Travels*, 76 ; les femmes se livraient fréquemment à ce pénible travail ; cf. *Ağ.*, X, 32, 7 ; comp. VII, 85-86.

⁽⁹⁾ Ibn Ġobair, *Travels*², 76. Sur la rareté du bois, comp. Schulthess, *Zeits f. Assyriol.*, XXVII, 234.

IX

Le palmier au Ḥigāz. Son utilité

Dans les oasis, telles que Ḥaibar et Médine, le palmier abondait; nous l'avons dit. De là le proverbe: « porter des dattes à Ḥaibar » ⁽¹⁾. Nous dirions, nous: « porter de l'eau à la rivière »: une tournure forcément vide de sens dans l'aride Péninsule. Arbre providentiel pour les nomades! Leur tante et leur mère, comme on amène Mahomet à le proclamer. Avec le lait il complétait le menu des familles aisées au désert. Joint à la viande de chameau, ses fruits savoureux formaient la seule nourriture solide ⁽²⁾ pour des milliers de Bédouins, vivant et mourant ni plus ni moins que nous, mais sans avoir jamais avalé une bouchée de pain ⁽³⁾.

Pour la plupart des tribus du centre de la Péninsule, et même pour celles du Ḥigāz, éloignées du *limes* syrien, le pain constituait une nourriture de choix, le blé une marchandise de luxe, apportée de loin; commerce exploité par les chrétiens de la Syro-Palestine et

⁽¹⁾ Abou Tammām, *Ḥamāsa*, 631, 3; Yāqoūt, E. III, 497; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 209; 6 d. l. Le palmier « tante des Arabes »; Ġāḥiẓ, *op. cit.*, I, 208.

⁽²⁾ Cf. scolion sur le *Divan* de Ḥoṭai'a (éd. Goldziher), LVIII; Ġāḥiẓ, *Avares*, 254. Dattes et lait constituent l'ordinaire des Arabes; *Ağ.*, XII, 48, 6; 49, 2.

⁽³⁾ Cf. *Faṭīma*, 43-44; Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, 635 etc., chap. اطعمة العرب; Ġāḥiẓ, *Avares*, 253 etc., جلاب, corbeilles, fabriquées avec les feuilles de palmier; Yāqoūt, E. III, 444. Palmeraies de Qorḥ (Wādī'l Qorā), célébrées par Ibn Moqbil; Bakrī, *op. cit.*, 736, 5 d. l. Ressources alimentaires de Ḥaibar; R. Leszynsky, *Die Juden in Arabien zur Zeit Mohammeds*, 27.

monopolisé au Higāz par les Juifs de Médine. Même après les avoir dépouillés de leurs domaines, Mahomet demeure leur débiteur pour l'achat des céréales et meurt sans avoir soldé ses dettes ⁽¹⁾. Seuls les plus riches *sayyid* pouvaient se permettre le luxe de se nourrir de céréales. L'usage du pain donnait de l'esprit, on croyait pouvoir l'affirmer, tandis qu'on déniait la même propriété aux dattes, pitance plus démocratique ⁽²⁾. Le voyageur Doughty ⁽³⁾, après avoir vécu deux ans de la vie bédouine, se déclare lui aussi peu partisan d'une alimentation à base de dattes. Cette opinion, du moins pour les milieux arabes, doit vraisemblablement son origine à la réputation de finesse, attribuée aux habitants de Taïf — la ville des *dāhīa* ⁽⁴⁾ — où l'on se nourrissait généralement de blé ⁽⁵⁾. C'est une des innombrables satires indirectes, mises en circulation par l'antagonisme, très accentué, surtout à partir de l'hégire, entre les nomades et les citadins. Ces derniers, enrichis par les conquêtes et l'extension de l'empire musulman, fiers de commander aux plus belles contrées de l'Orient, rougissaient maintenant de leurs cousins nomades: tentation habituelle aux parvenus! Il devint de mode alors de railler ⁽⁶⁾ la grossièreté du Bédouin جافي, brutal, réfractaire aux choses de l'islam et d'en chercher l'explication dans l'excessive sobriété de son régime. Se nourrir de pain! Les poètes, ces historiographes préislamites, ne manquaient pas de relater le fait dans leurs *qaṣīda*, archives des

⁽¹⁾ Cf. *Fāṭima*, loc. cit.

⁽²⁾ *Osd*, IV, 173; *Ag.*, XII, 43-49; *Iqd*¹, I, 211, 8. *Fāṭima*, loc. cit.

⁽³⁾ *Travels*, I, 148, 554.

⁽⁴⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 214; *Ziād ibn Abīhi*, passim.

⁽⁵⁾ Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 78, bas: « un morceau de pain ressusciterait un Tamīmīte ». *Ibid.*, II, 142, 12; on court jusque dans le 'Omān, à l'annonce d'un morceau à manger; *Ibid.*, I, 9, l. 14 etc. « se nourrir de blé », un éloge en poésie! Le فَت était considérée comme une céréale de famine (voir pl. haut p. 42). Ġāḥiḡ, *Avares*, 236, 6, 16. Ibn Doraid, *Isliqāq*, 169, 11 nomme encore le 'alas = كَبْ اسود يُتَبَرَّزُ فِي الْجَرْبِ cf. Nöldeke, *ZDMG*, XLIX, 714. Moulins à eau chez les Qoḍā'a; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 75, 1. Mais plusieurs de leurs tribus peuplaient la Syrie et les districts voisins. On parle d'une double moisson au Yémen; Yaḥiā, *Ḥarāḡ*, 86, 14.

⁽⁶⁾ Voir surtout les œuvres du polygraphe Ġāḥiḡ, principalement *Ḥaiaẓwān*, passim. Cf. notre *République*, 32.

Arabes, ديوان العرب. « Du sein de notre tribu est sorti le sayyḍ, mangeur de pain, مِمَّا آكَلِ الْخُبْزَ »⁽¹⁾. Comment laisser ignorer à la postérité un trait aussi peu banal ?

Des dattes on tirait une liqueur fermentée, liquide épais et fumeux⁽²⁾, « capable de faire peler le visage, نَبِيذٌ يُسْقِطُ غَمَّ الْوَجْهِ ». Le vin, lui, « guérissait la migraine, même quand on le buvait sans mélange »

تَشْفِي الصُّدَاعَ وَلَا يُؤْذِيكَ صَالِبُهَا وَلَا يَنْطَلِبُهَا فِي الرَّأْسِ تَدْوِيمٌ

Le vin de dattes devenait une cause de rixes et de meurtres, jusque dans l'entourage immédiat de Mahomet. Son saint oncle Ḥamza, « le lion d'Allah », quand il avait bu du *nabīd* — c'était le nom de la liqueur — traitait le Prophète de vil esclave et lardait à coups de sabre les chameaux de son neveu 'Alī⁽³⁾. L'ivresse lourde du *nabīd* précipitait les uns contre les autres les Compagnons de Mahomet⁽⁴⁾ et les partageait en deux camps ennemis : Anṣāriens contre Mecoquois⁽⁵⁾. On voit si le Réformateur manqua de motifs pour en vouloir aux boissons fermentées !

Dans son écœurement il défendit dans le Qoran (4, 46) de pénétrer dans la mosquée avant d'avoir complètement cuvé son alcool : يَا أَيُّهَا الَّذِينَ آمَنُوا لَا تَقْرَبُوا الصَّلَاةَ وَأَنْتُمْ سُكَارَى حَتَّى تَعْلَمُوا مَا تَقُولُونَ. Les déchets, les qualités inférieures, jusqu'aux noyaux de dattes, écrasés et pilés, entraient dans la composition d'un gâteau pour les chameaux, aux entrailles cuirassées par les épines et la gaine rugueuse des fourrages désertiques⁽⁶⁾. Aussi les ramassait-on soigneusement pour les utiliser : un métier de gagne-petit, exercé par les gamins des grandes aggro-

(1) Ġāḥiḡ, *Avares*, 254, 12. Comp. Schulthess dans *Zeits. f. Assyriol.*, XXVII, 240.

(2) *Ağ.*, IV, 104, 15 ; 'Alqama (Ahlw.), 113, 5.

(3) Boḥārī, *Ṣaḥīḡ* (K), II, 80-82 ; 271 ; 'Omar est buveur ; Ibn Hišām, *Sīra*, 227, 228.

(4) 'Abdarrahmān ibn 'Auf, 'Alī, plusieurs *Mobaššara*, ivres-morts dans un festin ; Ṭab., *Tafsīr*, V, 57, bas.

(5) Cf. *Yazīd*, 202 ; au moment de l'interdiction qoranique, le vin est versé dans les rues وما جَرَّهُمْ يَوْمَئِذٍ إِلَّا الْبِسْرُ ; en réalité c'était du *nabīd* : كَادَتْ السُّكَّرُ أَنْ تَمْتَنَعَ والقمر يغلوطين ; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 217.

(6) Ibn Doraid, *Istīqāq*, 271, 11 ; cf. Doughty, *Travels*, II, 178, *Ağ.*, X, 50, 6.

mérations ⁽¹⁾. Au cours des razzias, les noyaux, demeurés dans les crotins de chameau, trahissaient fréquemment la provenance et la nationalité des troupes ennemies ⁽²⁾. Pour tous ces motifs on comprendra pourquoi le Prophète a défendu de jeter des pierres aux palmiers ⁽³⁾.

Dans sa reconnaissance le Bédouin leur a décerné un nom, dérivé de la racine نخل, servant à désigner une chose exquise, et au fruit, celui de *tamar*, c'est à dire le fruit par excellence. C'est là un exemple des multiples et fines observations philologiques, émises il y a déjà longtemps par notre grand orientaliste, le Prof. I. Guidi dans son mémoire classique *Della sede primitiva dei popoli semitici* (p. 583).

On en connaissait de nombreuses variétés: depuis les dattes, remplaçant nos glands pour l'engraissement du bétail, jusqu'à celles, figurant sur la table des chefs de grande tente. Dans ces conditions, ce devait être le rêve, caressé par tous les Bédouins, de posséder un lot de palmiers ⁽⁴⁾. Aussi les voit-on sans cesse rôder autour des oasis pour s'en approprier une parcelle, ou obtenir par menaces d'entrer en partage de la récolte. Ce fut en partie la politique, suivie par Mahomet à l'égard de Haïbar. Il parvint à s'y substituer aux soi-disant alliés ou protecteurs, les Banoū Ġaṭafān ⁽⁵⁾, en attendant d'attirer à lui la possession complète des domaines juifs. C'est l'histoire de toutes les autres oasis: Médine, Fadak, Taimā', Wādī'l Qorā avec leurs *ḥiṭān*, jardins, ardemment convoités par les tribus environnantes. Manœuvres fréquemment couronnées de succès! Quand ils ne peuvent l'emporter de haute lutte, les Bédouins réussissent du moins à s'imposer comme ḥalif, comprenons, *partenaires*. En d'autres termes, la cessation d'hostilités de leur part, l'engagement de pro-

(1) *Ag.*, I, 164, 4 d. l. صبيان يلقطون النوى.

(2) Ibn Hišām, *Sira*, 807; *Ag.*, IV, 42, 1; X, 50, 6; *Naqā'id Ġarīr*, 50, 5.

(3) *Osd*, IV, 174, haut.

(4) Cf. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, 1, 127, 6, 8. Ils se considèrent comme les propriétaires-nés des oasis de leur district; cf. Euler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 11.

(5) Avant d'arriver à Haïbar, Mahomet manœuvre pour empêcher ces Bédouins de secourir la place; cf. Yāqoūt, E. III, 152. Je doute que Haïbar ait été emporté de vive force, comme le narre la *Sira*.

téger les *elos* contre des envahisseurs étrangers, tous ces services devaient être payés, et l'étaient généralement en charges ⁽¹⁾ de dattes ⁽²⁾.

*
* *

Ces palmeraies on les rencontrait, nous le savons déjà, aux abords des puits et des ḡadir, partout où l'eau pouvait s'emmagasiner dans le sous-sol. De là la phrase stéréotype dans nos auteurs : ماء عليه نخل, eau avec des palmiers ⁽³⁾. Ces groupes de palmiers jalonnaient de leurs archipels verdoyants l'océan désolé de la steppe arabique, îlots de culture et d'agglomérations humaines. On les rencontrait en cheminant dans le long et étroit préau, ancien lit de rivière, si justement appelé Wādī'l Qorā ⁽⁴⁾, la vallée des hameaux: gracieux écran tendu depuis le Sud de Taboûk et les jardins d'Al-'Olā ⁽⁵⁾, jusque vers le débouché septentrional de l'oasis de Médine. Sur ce point le rideau de verdure s'ouvrait soudain en un éventail, largement déployé ⁽⁶⁾. Il se repliait ensuite, avec de nombreuses solu-

⁽¹⁾ جُلَّة , جلال , couffins de dattes. Cette promesse obtient tout; *Naqā'id Ḡarīr*, 144-145.

⁽²⁾ Les B. Ḡaṭafān sont les ḥalīf des Juifs de Médine et de Ḥaibar; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 41, 10. Entrés comme ḥalīf dans l'oasis de Médine, les Aus-Ḥazraḡ se mettent graduellement en possession des *amwāl* ou domaines juifs. Pendant le « Ḥandaq », Mahomet offre aux B. Ḡaṭafān le $\frac{1}{3}$ des dattes de l'oasis; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 49, 19. Tribut en nature, payé par les Juifs de Wādī'l Qorā aux Bédouins; Bakrī, 30, 4; 30, 2 d. l.; même situation à Ṭāif; *كان لهم فيها (Wādī'l Qorā) على اليهود طعمة واكل*; Bakrī, 30, 50. Cf. *Yazīd*, 281-82. Bédouins de Mozaina menacent les palmeraies de Médine; voir les vers du père de Ḥassān ibn Ṭābit; Bakrī, *op. cit.*, 666, 9 d. l.

⁽³⁾ Yāqoût, E, I, 293; II, 3; V, 83; Bakrī, *op. cit.*, 620, 633, 637, 6-7. Autres références, données plus haut. Puits creusé et plantations; Bakrī, 628 d. l.

⁽⁴⁾ De nos jours encore « dicht bewachsen »; Musil, *Im nördlichen Heḡāz*, 16; comp. Auler Pascha, *op. cit.*, II, 8-9.

⁽⁵⁾ Ibn Baṭoûta, *Voyages*, I, 260; Auler Pascha, *Die Hedshasbahn*, II, 6 sqq., 48, 51-52.

⁽⁶⁾ Cf. *Yazīd*, 237-38. La dépression de Taboûk recueille de même les eaux des wādis voisins; Auler Pascha, *op. cit.*, II, 8.

tions de continuité, dans la grande vallée de l'Iḍām aux innombrables ramifications, drainages naturels, recueillant les eaux des hauteurs voisines entre Médine et le champ de bataille de Badr ⁽¹⁾. Puis à Badr même, où le panache aérien des palmiers se balance entre les vignes et les bananiers; pour parler avec plus de précision, dans les oasis sporadiques couvrant la région de Badr et de Ṣafrā', ou Badr-Ṣafrā', comme on disait communément, englobant sous un seul nom les deux oasis principales ⁽²⁾. Au 14^e siècle Ibn Baṭūṭa ⁽³⁾ y traversa encore une suite presque ininterrompue de centres de culture avec sources et jardins. Même constatation, en avançant dans la direction de la Mecque, pour les hameaux de Rauḥā' et Rowaiṭa ⁽⁴⁾ pour Ḥolaiṣ et 'Osfān ⁽⁵⁾. Plus près encore de la métropole qoraisite, Ibn Ġobair ⁽⁶⁾ signale de son temps des jardins et des vergers. D'autres cultures dans le même district devaient leur existence à l'initiative d'immigrés du Maġrib ⁽⁷⁾.

La fertilité de l'oasis de Taima' est suffisamment connue ⁽⁸⁾. Celle de Médine était entretenue par les apports incessants d'humidité et d'éléments fertilisants, dûs aux affluents et ramifications du wādī Iḍām ⁽⁹⁾. Même en dehors du périmètre des oasis de Médine et de

⁽¹⁾ Bakrī, *op. cit.*, 141, 7 d. 1. Avec l'extension de Médine, les cultures s'étendent progressivement en amont et en aval des *wādīs*, débouchant dans l'oasis.

⁽²⁾ I. S. Ṭabaq., 114, 42, 11; cf. *Ağ.*, I, 10; IV, 20; I. Ġobair, *Travels*², 188; plantations de Ṣafrā'; Yāqoūt, E. V, 367.

⁽³⁾ *Voyages*, I, 295-96.

⁽⁴⁾ قرية جامعة; Bakrī, *op. cit.*, 427, 428, 251, 682, 693; source jaillissante فوارة à Ḥolaiṣ; Ibn Ġobair *Travels*², 184; grande forêt d'arāk, près la Mecque; *ibid.*, 173, 2 d. 1.

⁽⁵⁾ Ibn Baṭūṭa, *Voyages*, I, 298; Yāqoūt, E. III, 500, 5; Iṣṭaḥrī, *Géogr.*, 20, bas; fertilité de Raḍwā, retraite d'Ibn al-Ḥanafyya; *ibid.*, 21. Excellentes dattes dans la région de Yanbo'; Yāqoūt, E. VI, 181, bas.

⁽⁶⁾ *Travels*², 115, 2 d. 1; cf. Yāqoūt, E. III, 19, 6.

⁽⁷⁾ Ibn Ġobair, *Travels*², 122, 5 etc.; vergers et céréales; Yāqoūt, E. II, 374, bas; région de Baḥn Marr, eau courante, palmeraies etc.; I. Ġobair, 182. Région de Ḥodaibyia, nombreux ḥisā; « plus de 70 sources coulantes تجري; Bakrī, *op. cit.*, 128, 813.

⁽⁸⁾ Bakrī, *op. cit.*, 209, bas.

⁽⁹⁾ Cf. *Yazīd*, 237-38. Cultures حرث le long du wādī Qanāt; Bakrī, *op. cit.*, 745, bas. Il faut mettre en ligne de compte l'apport des éléments d'origine volcanique, recueillis par les wādīs dans les ḥarras voisines de Médine.

Haibar on rencontrait encore des hameaux ⁽¹⁾, ou قرية plusieurs appartenant aux Juifs, très appliqués à développer les ressources agricoles du Ḥiǧāz, antérieurement à leur arbitraire expulsion par Mahomet ⁽²⁾. Dans un rayon plus ou moins étendu de Médine et voisinant avec les ḥimā, ou pâturages réservés du Prophète, l'encyclopédiste Yāqoūt signale toute une série de *rauda* ⁽³⁾. Or pour mériter cette dénomination, trois conditions se trouvaient requises : la présence de l'eau, celle de la verdure et une certaine extension de terrain mis en valeur ⁽⁴⁾.

*
* *

La gloire de Mahomet, c'est — sinon la création ⁽⁵⁾ — du moins la fixation de la langue religieuse. Au demeurant il fut un médiocre styliste ⁽⁶⁾. Ses descriptions sont généralement ennuyeuses et d'une faiblesse déplorable. Constatation assez déconcertante chez un admirateur aussi fervent de la nature, comme l'atteste le Qoran. Mais son admiration ne sort pas de la banalité ; elle garde la naïveté, propre aux esprits sans culture. Les poètes ses contemporains témoignent d'une observation plus fine ⁽⁷⁾. Si dans leurs descriptions, la variété fait parfois défaut, en revanche les traits pittoresques abondent. Sans ce secours, nous n'aurions jamais pu ébaucher cette

⁽¹⁾ Yāqoūt, E. II, 249 ; pour Haibar cf. Wüstenfeld, *Gebiet*, 69-70. Même remarque pour Fadak ; dans les alentours : hameaux, sources, fruits abondants ; Bakrī, *op. cit.*, 706, 16. Voir dans Yāqoūt, VI, 146, 147 l'explication de اعراض المدينة ce sont سوادها حيث الزروع والنخل ou bien قراها التي في اوديتها.

⁽²⁾ Yāqoūt, E. II, 224 ; 223, d. 1.

⁽³⁾ Yāqoūt, E. IV, 316, 319, 324, 325. Comp. Ibn Ḥalāwaih, *Šaǧar*, passim.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. IV, 307, 13.

⁽⁵⁾ Il a dû avoir des prédécesseurs dans les *kāhin*. Malheureusement, dans sa forme actuelle la littérature, relative aux *kāhin*, est en majorité apocryphe.

⁽⁶⁾ « Höchstens ein mittelmässiger Stylist » ; Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, I, 143. Voir le chap. I, *Zur Sprach. des Korāns*, dans Nöldeke, *Neue Beitr. z. semit. Sprachwiss.*, I, 1-30.

⁽⁷⁾ Cf. Lyall, dans *JRAS*, 1912, p. 133 etc.

esquisse climatologique de l'Arabie préislamique. Nos prédécesseurs, les géographes et encyclopédistes musulmans ne se trouvent pas dans de meilleures conditions d'indépendance littéraire. L'auteur du Qoran qualifie de merveilles, *آيَات*, les phénomènes les plus ordinaires de la création: la pluie, le vent, les arbres, les bestiaux ⁽¹⁾, le lait formé du sang ⁽²⁾, même le vin ⁽³⁾, évidemment avant d'avoir proscrit définitivement cette « invention impure de Satan ». Il s'extasie devant les étoiles, devant la formation des montagnes, des nuages, du chameau ⁽⁴⁾. Obsédante monotonie! Chez un adversaire aussi décidé du miracle, considéré comme preuve de la mission prophétique ⁽⁵⁾, cette insistance à découvrir des miracles d'ordre banal achève d'éveiller le soupçon qu'il a tenté de démontrer l'inutilité du miracle surnaturel — prétention par lui émise ailleurs ⁽⁶⁾.

Au lieu de reproduire invariablement les mêmes poncifs, d'insister sur la succession surprenante du jour et de la nuit, du soleil et de la lune, forcés par Allah de fournir leur lumière aux humains ⁽⁷⁾, combien nous lui serions plus reconnaissants, s'il nous avait fourni des traits utilisables pour la description climatologique de sa patrie! Pauvre géographe, Mahomet se désintéresse encore plus complètement de la météorologie. « Allah dispose de l'univers, œuvre de ses mains, comme il lui plaît! » Avec cet aphorisme fataliste, le Prophète dérouté nos curiosités les plus légitimes. Que produisait l'Arabie à son époque? Qu'offrait-elle pour soutenir l'existence matérielle de ses habitants? Si pour répondre à ces questions, nous disposions exclusivement du Qoran, nous nous trouverions en mauvaise posture. Quelle différence avec nos Evangiles, rendant si vive l'impression du paysage palestinien, principalement de la verte et idyllique Galilée. Il suffirait de réunir ces traits gracieux pour obtenir une bonne

(1) *Qoran*, 2, 163; 16, 14; 45, 5.

(2) *Qoran*, 16, 66.

(3) *Qoran*, 16, 66, 67.

(4) *Qoran*, 6, 97-99; voir les sourates 86, 87, 88, 17 etc. Comp. C. Huart, *Histoire des Arabes*, I, 200-201.

(5) Cf. notre *Mahomet fut-il sincère?* 18 et *passim*.

(6) Hirschfeld, *New Researches*, 60, 72.

(7) Lammens, *L'âge de Mahomet et la chronologie de la Sira*, 224 sqq.

esquisse climatologique. Même à Médine, Abou'l Qasim semble être demeuré sous l'empire du lugubre milieu de la Mecque, bien fait pour éteindre la plus ardente imagination. S'agit-il de décrire un jardin, un verger, Mahomet, outre l'inévitable dattier, se contente de citer la vigne, l'olivier et le grenadier ⁽¹⁾. Cette maigre énumération suffit à épuiser sa faculté descriptive. Encore en est-il si satisfait qu'il la reproduit quelques versets plus loin (6, 142), en y ajoutant l'invitation de manger les fruits de ces arbres, sans commettre des excès, ولا تُسْرِفُوا ! L'excès était-il vraiment à craindre au milieu d'un choix aussi limité ? Jusque dans le Paradis de Mahomet, le dessin des jardins célestes n'a pas été conçu sur un plan plus large ⁽²⁾, chez cet auteur d'une abondance réaliste pour des jouissances infiniment plus matérielles.

La nature aurait pu lui fournir les éléments d'un tableau plus varié ; sans l'obliger à recourir à l'olivier, un arbre syrien, parfaitement inconnu au Ḥigāz : les auteurs arabes en conviennent ⁽³⁾. Dans les vergers de l'Arabie occidentale — nous en avons déjà signalé un certain nombre — la vigne se trouvait assez bien représentée. Non pas le vignoble pourtant ; mais des ceps par petits groupes, surtout la vigne en treille ou en berceau. A Ṭāif seulement on paraît avoir fabriqué du vin ⁽⁴⁾, du vin véritable, et non pas une sorte de nabīd,

(1) *Qoran*, 6, 99. Comment concilier cette indigence descriptive avec l'hypothèse de ses voyages en Syrie ?

(2) Au Paradis on rencontre فاكهة ونخل ورمان ; *Qoran*, 55, 66. La grenade reparait encore *Qoran*, 6, 99, 142. Pour فاكهة, voir *Concordance* du *Qoran* s. v.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 165, 5 d. l. ; d'après Yāqoūt, E. IV, 278, 2 « peu d'huile au Ḥigāz », Ibn Baṭūṭa, *Voyages*, I, 385, l'énumère, زيت, parmi les productions du Sarāt : Yāqoūt, E. I, 133, 14 : اِجَار الزَّيْتِ à Médine ; on les utilise pour l'*istisqā'*, (des naṣab ?), Comp. Yāqoūt, E. IV, 423 : اِجَار الزَّيْتِ بِالْمَدِينَةِ مَوْضِعٌ كَانَ فِيهِ اِجَارٌ عَلَا عَلَيْهَا . الطريق فَأَنْدَفَكْتُ وَلَهُ ذِكْرٌ فِي الْحَدِيثِ . A-t-on tenté de faire disparaître ces « Reste arabischen Heidentums » ? *Ag.*, VI, 64, 11 d. l., parle de جَالٍ يَنْقُلُ الزَّيْتِ مِنْ وَادِيهِ إلى الْمَدِينَةِ الْقُرَى, vraisemblablement une caravane en transit. Une variante du même récit au lieu de Wādī'l Qorā nomme le port de Ġadda. Pour l'olivier et le figuier en Arabie, cf. Guidi, *Sede primitiva*, 598 etc.

(4) Cf. notre *Ṭāif*, 4-5 ; raisins au Ḥaḍramaut ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 311, 8. *Zabīb* de Ḥaibar ; *Manāqib al-'Asara*, E. I, 42, 2 ; treilles de raisins à Médine ; Ibn Mağā, *Sonan*, E. II, 178, 5.

نبيذ الربيب⁽¹⁾, tisane composée au moyen de raisins secs. Avec ceux de Tâif, on essayait, nous le savons déjà, de dissimuler le goût nauséabond du puits de Zamzam⁽²⁾. Macérés dans l'eau, ils servaient de boisson matinale — nous dirions de café au lait — au calife 'Omar⁽³⁾. Les connaisseurs méprisaient cette préparation, taxée par eux de boisson *morte*, sans vie, sans réaction sur l'organisme, véritable drogue de malades⁽⁴⁾, potion d'apothicaires :

دَعُ ابْن سَرِيعَ شَرِبَ مَا مَاتَ مَرَّةً وَخَذَهَا سَلَفًا حَيَّةً مَرَّةً الطَّعْمُ

« Laisse donc, ô fils de Sari^c, la liqueur définitivement morte : prends la boisson vivante, au goût piquant.

Elle te donnera la force de conquérir l'empire des Sassānides : tandis que nos récitateurs du Qoran condamnent le suc de la vigne.

Il y a loin entre le vivant et le mort ; va, décide-toi pour la boisson dorée à la coupe écumante⁽⁵⁾.

Ton père Sari^c n'a-t-il pas recommandé⁽⁶⁾ l'amour du vin à ses fils, puis à mon oncle ; Allah pardonne à mon oncle !

Maintes fois, j'ai vu les fils de mon père réunis pour boire jusqu'au coucher de la constellation du Scorpion⁽⁷⁾.

Lentement ils vidaient les coupes, grandes et petites, circulant au milieu, depuis la prière du *'aṣr*, quand le soleil dominait encore l'horizon.

Ils ont vécu, ils sont morts : les yeux fixés sur la liqueur, source d'inspirations, brillante comme un astre ».

فَمَاتُوا وَعَاشُوا وَامْدَامَةً بَيْنَهُمْ مُشْعُشَعَةً كَالنَّجْمِ تُوصَفُ بِالْوَهْمِ⁽⁸⁾

⁽¹⁾ *Aḡ.*, II, 86, bas ; dès lors les marchands coupaient leur vin d'eau ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 306. Le proverbe « ni vin ni vinaigre » (Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 358 d. v. suppose une diffusion *relative*.

⁽²⁾ Voir plus haut.

⁽³⁾ Même trait, attribué à Mahomet ; Aboū Yōūsof, *Ḥarāḡ*, 100, haut ; I. S. *Ta-baq.*, VI, 105, 17 ; Ibn Māḡa, *Sonān*, E. II, 173, 11, d. l.

⁽⁴⁾ Cf. notre *Chantre*, 68.

⁽⁵⁾ رَاوَوْقَهَا يَوْمِي, litt. : qui déborde.

⁽⁶⁾ Allusion burlesque à la *waṣyya*, recommandations morales, laissées par l'ancêtre à ses descendants.

⁽⁷⁾ تَالِي النِّجْمِ : vraisemblablement le poète désigne l'étoile الشولة dans le Scorpion.

⁽⁸⁾ *Aḡ.*, II, 86-87.

Le vin, célébré avec tant de ferveur par les poètes buveurs d'Arabie, ne provenait pas pourtant des côtes du Sarāt, mais de la Syrie: de Boṣrā, du Ḥaurān, de Bait Rās, de Baisan, des montagnes du Liban ⁽¹⁾. Ce vin-là « s'insinuait dans les os et rappelait le glissement silencieux de fourmis minuscules » (Yāqoūt, IV, 325, 10)

إذا ما جَرَّتْ فِي الْعِظْمِ خِلْتُ دَيْبِيهَا دَيْبِبَ صِفَارِ النَّمْلِ وَهِيَ سَوَارِ

Outre Ṭāif, on rencontrait encore la vigne à Ġoraś, localité yéménite, rapprochée du Ḥigāz ⁽²⁾, dans les régions d'Aila, à Wadi'l Qorā ⁽³⁾, même au pays de Ḥismā — assertion passablement douteuse pour ce dernier point ⁽⁴⁾. Il faut juger différemment des districts montagneux du Sarāt, continuation de la chaîne de Ṭāif. Un Bédouin des Banoū Daus, habitant de cette région ne vit aucune difficulté à offrir une outre de vin au Prophète; ni celui-ci à accepter les cadeaux de cette nature, du moins antérieurement à l'interdiction, portée par le Qoran ⁽⁵⁾. Si ce n'était pas pour la consommation, on devine malaisément à quel usage ils auraient pu servir. Mahomet a en outre bu du *nabīd* ⁽⁶⁾.

*
*
*

Dans le Sarāt les arbres à gomme, à résine, les conifères se trouvaient également représentés: on en recueillait les produits et nous rencontrons des caravanes, venant de l'intérieur et transportant du goudron ⁽⁷⁾. Ces montagnes possédaient des noyers en abondan-

⁽¹⁾ Cf. *Poète royal*, 37 sqq.; vins du Liban, de Beyrouth; *Ag.*, II, 86; 88, 6, VI, 120, 3 d. 1; 122, 2; Syriens importateurs de vin à Médine; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 132, d. 1.

⁽²⁾ Bakrī, *op. cit.*, 239, 1.

⁽³⁾ Bakrī, 30, 43; 119, 15-16.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. III, 277, 3, remarquez le زعم.

⁽⁵⁾ On lui en offrait chaque année; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 230, bas; IV, 227.

⁽⁶⁾ I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 63, 3, d. 1.

⁽⁷⁾ *Ag.*, VI, 26; cyprès sur d'autres points du Ḥigāz; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 21; Guidi, *Sede primitiva*, 586; Ibn Ḥalāwaih, *Šağar*, IV, 10.

ce ⁽¹⁾. Les mêmes régions étaient d'ailleurs célèbres pour la beauté de leurs vergers. Les habitants possédaient le monopole de fournir de fruits le marché de la Mecque ⁽²⁾. Nous aurons à reparler des merveilleux jardins de Ṭāif, dans la monographie de cette cité, « coin du paysage syrien, transporté sur le sol du Ḥiǧāz » ⁽³⁾, ainsi s'exprime la tradition musulmane.

Dans les régions plus basses, les vergers ne faisaient pas défaut, sans être aussi luxuriants ⁽⁴⁾. Il faut interpréter avec cette atténuation les renseignements des géographes indigènes sur les jardins étendus de Sawāriqyya, au pays des Solaimites, sur le district montagneux de Raḍwā, et les cantons situés entre ce massif et le port actuel de Yanbo' ⁽⁵⁾. De nos jours encore l'Anglais Doughty ⁽⁶⁾ a observé à Al-'Olā des vergers, remplis de limons doux, de pruniers et de vignes en treille. Ces oasis, celles surtout entre Médine et la mer, puis les autres s'échelonnant au Nord de cette ville, le long de l'ancienne route commerciale de Syrie, dans la direction de Wādī'l Qorā et de Tabouk, sans parler des grandes oasis de Ḥaibar, de Fadak et de Taimā', depuis longtemps mises en valeur par l'industrielle activité des Juifs, tous ces îlots de verdure, finirent par exciter les convoitises des Compagnons de Mahomet et de leurs descendants ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Bakrī, 67, bas; Yāqoūt, E. III, 168, « montagnes de noyers »; « tout le Ḥiǧāz, qualifié de Ġauz, noyer » (sic); Bakrī, 466, 494; Wüstenfeld, *Gebiet*, 4-5.

⁽²⁾ I. Ġobair, *Travels*², 131-32; I. Baṭoūṭa, I, 359, 385-87; à la p. 387, 1. Trad. **مُؤْمِنِينَ عَلَىٰ أَدْعِيَتِهِمْ** « répondant *Amen* à leurs invocations » et non « ayant foi dans leurs prières »; cf. l'édition de De Goeje d'I. Ġobair, 133, 19.

⁽³⁾ Azraqī, (Wüst.), 41; arbres du Sarāt : genévrier, noyer, grenadier; Aṣma'ī, *Nabāt*, 1076, 1077; flore spéciale, canne à sucre; Yāqoūt, E. V, 59. **عُرْعُر**, conifère; Yāqoūt, VI, 148.

⁽⁴⁾ Cf. Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 19, 21. Ibn Ḥalāwaih, *op. cit.*, se tait sur les arbres fruitiers.

⁽⁵⁾ Bakrī, *op. cit.*, 60, haut; 90, 10 etc., 415, 583, 608; céréales, plantations chez les B. Solaim; *ibid.*, 383, 9-1 d. l., 728, 729.

⁽⁶⁾ *Travels*, I, 152; Auler Pascha, *op. cit.*, II, 9-20. Le « Ghudêibaum » n'est autre que le ḡaḏā. Vergers de Taimā'; Doughty, *op. cit.*, I, 294.

⁽⁷⁾ Domaines considérables et immenses troupeaux de Ṭalḥa, de Zobair et des *Mobaššara*; Abou Yoūsof, *Ḥarāǧ*, 60, haut; 130, bas.

Domaines et exploitations agricoles

Devenus, de par les conquêtes arabes, possesseurs d'immenses capitaux, de troupeaux d'esclaves, beaucoup tenaient à achever au pays natal leur carrière aventureuse ⁽¹⁾. Ils voulurent se donner la satisfaction de devenir propriétaires sur le théâtre même, où jadis ils avaient gardé les chameaux, détroussé les caravanes : entre ces deux pôles oscille d'ordinaire l'activité des Arabes ⁽²⁾. Ils se répétaient avec attendrissement : « les assurances d'Allah et de son Apôtre se sont réalisées, *صدقَ الله ورسوله* » ⁽³⁾. Il nous a constitués les maîtres du monde, les héritiers des civilisations antérieures *جَعَلَكُمْ خَلَائِفَ* ⁽⁴⁾. Il nous exhorte « à jouir des douceurs de l'existence ; *ايها الذين آمنوا كلوا* » ⁽⁵⁾. Les convoitises de cette race ardente, aiguës par un jeûne séculaire, n'avaient pas besoin de ces exhortations. Ce fut entre eux une véritable enchère, à qui s'assurerait les parcelles de terre susceptibles de culture. Les premiers califes ⁽⁶⁾ donnèrent l'ex-

(1) Cf. *Mo'āwīa*, index s. v. *Médine* ; Bakrī, 69-70.

(2) Comp. le chevaleresque 'Orwa ibn al-Ward : *Šo'arā'* (Cheikho) 837, 1 v.

(3) Voir les *Šaḥīḥ* et les *Mosnad*.

(4) Qoran, 6, 165 ; 10, 15 ; 35, 37.

(5) Qoran, 2, 163, 167 etc. ; voir Concordance du Qoran s. v. *كُلُوا*.

(6) Domaines de 'Omar ; Yāqoūt, E. III, 24, 1 ; 87 ; ceux d'Ibn Zobair fournissent les dattes à ses troupes ; *ibid.*, III, 13, bas ; cf. Bakrī, *op. cit.*, 661. Le calife 'Otmān creuse un canal dans ses domaines de Médine ; *ibid.*, 469, 9 d. l.

emple, en établissant des haras, des parcs réservés, des domaines d'état ⁽¹⁾, sans d'ailleurs oublier leurs propres intérêts ni ceux de leur nombreuse postérité.

Bientôt il s'établit comme une course à qui découvrirait au milieu des sables, perdus dans les noires *ḥarras* ⁽²⁾ ou dans l'immensité des steppes, un puits, une source ⁽³⁾, une vallée riche en eau souterraine, pour y essayer des plantations de dattiers et s'y bâtir une demeure, pompeusement qualifiée de *qaṣr* ⁽⁴⁾. Toutes ces occupations plus ou moins arbitraires, trop souvent spoliations au détriment des tribus faibles, on essaya plus tard de les régulariser, en les présentant comme des concessions, *qaṭī'a* du pouvoir souverain, ou même du Prophète ⁽⁵⁾. C'est la *sanatio in radice*, largement pratiquée par la tradition postérieure. Par ailleurs elle a cru devoir protester contre cette activité désordonnée, en attribuant au Prophète et aux premiers califes des dictons défavorables aux défrichements agricoles ⁽⁶⁾.

Tous ces domaines, lentement agrandis et améliorés, acquièrent bientôt une valeur et des prix fantastiques. On parle de 900.000 dirhems équivalant à un million de notre monnaie ⁽⁷⁾. A Ḥosain fils de 'Alī le calife Mo'āwīa aurait offert une somme quatre fois plus élevée,

(1) 'Omar éprouve le besoin de se justifier sur leur extension; Aboū Yoūsof, *Ḥarāğ*, 60.

(2) Domaines de Zobair ibn al-'Awwām dans la ḥarra; Yaḥiā ibn Ādam, *Ḥarāğ*, 74.; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 1-17. Domaines de 'Omar à Ḥaibar; Bakrī, *op. cit.*, 332. Le calife se trouvait donc intéressé à l'expulsion des Juifs.

(3) Ḥaliğ, canal, creusé dans l'oasis de Médine, sous 'Omar; Bakrī, *op. cit.*, 654. On utilise pour l'arrosage l'eau du Mahzoūr et des wādis de Médine; Ibn Māğā, *Sonan*, E. II, 50. Balāḍorī, *loc. cit.*

(4) Château dans les palmiers près de Médine; Yāqoūt, E. III, 133, 15. *Qaṣr*, des 'Alides à 6 milles de Médine; *Ağ.*, IV, 105; dans la ḥarra Wāqim; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 14, d. 1.; cf. *Mo'āwīa*, index s. v. 'Aqīq; Aboū Yoūsof, *Ḥarāğ*, 60.

(5) Yaḥiā ibn Ādam, *Ḥarāğ*, 56-57; cf. *Mo'āwīa*, 228. sqq. On essaye de faire admettre que 'Alī a acheté Yanbo'; Bakrī, 416.

(6) Yaḥiā, *op. cit.*, 59; cf. *Mo'āwīa*, 238, 242. On veut insinuer que « l'autorisation de l'imām » = l'état est requise pour rendre définitive la propriété; Yaḥiā, *op. cit.*, 64, bas.

(7) Qotaiba, *'Oyoūn*, 382, 2. Domaines aux alentours de 'Osfān; Bakrī, *op. cit.*, 693. Nous y reviendrons avec plus de détails.

soit 200,000 dinars, pour une propriété près de Yanbo' (1). Les 'Alides, « lignée de saints personnages n'attachaient pas de prix aux biens de ce monde ». Ainsi l'affirme M. Cl. Huart, le récent historien des Arabes (2). On ne peut du moins leur contester, comme le firent les contemporains à leur ancêtre 'Alī — la justesse du coup d'œil et l'habileté pour ne pas arriver trop tard dans le partage des bonnes terres de l'Arabie occidentale. Pendant que les Compagnons se disputaient les propriétés à proximité de l'oasis médinoise, eux jetèrent leur devolu sur une région plus éloignée, voisine de l'Érythrée, celle de Yanbo' (3). Cette localité leur doit pour ainsi dire son existence et le pays environnant, merveilleusement irrigué, sa renaissance à la vie économique (4). Ils n'eurent pas à regretter le choix. Du vivant de 'Alī, ses domaines du Ḥigāz rapportaient déjà en revenus annuels la somme rondelette de 100,000 dirhems. On voit comment certains de leurs domaines pouvaient constituer pour leurs filles une dot princière, leur permettant de repousser les avances des jeunes Omayyades (5).

Dans ces descriptions, on pourra faire la part de l'imagination arabe, habituée à jongler avec les chiffres. Il faut également y joindre l'attraction, exercée sur les Arabes par le sol de la patrie, même après les gloires de la prestigieuse période impérialiste. Voilà pourquoi 'Alides, 'Omarides, Zobairides, 'Otmānides, toutes les familles des califes, ayant successivement détenu le pouvoir, s'y disputent les meilleures terres (6). Mais voici les Omayyades, fixés en Syrie et très

(1) Bakrī, *op. cit.*, 417.

(2) *Histoire des Arabes*, I, 257, 289. « Le premier, le calife 'Otmān aurait accordé des *qaṭī'a* »; Yaḥiā, *op. cit.*, 58, 7 etc. J'interprète: le premier il aurait cherché à arrêter l'usurpation arbitraire des terres, en faisant intervenir le pouvoir central. A 'Okāz on trouve نخل واموال لثقيف ولم تكن فيها عشور; ces biens étaient exempts de la dime; Maqrīzī, *Imtā'*, 111 (ms. Kuprulu, Constantinople); cf. Bakrī, *op. cit.*, 662.

(3) Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 6, 7, 9, 11; 'Alī se la fait concéder par 'Omar; Yaḥiā ibn Ādam, *op. cit.*, 57; autre *qaṭī'a* du Prophète à 'Alī; Yaḥiā, *loc. cit.*

(4) Yaḥiā ibn Ādam, *op. cit.*, 61, 3.

(5) Yāqoūt, E. 248; Wüstenfeld, *op. cit.*, 7. 'Alī arrache des *qaṭī'a* à 'Omar; Yaḥiā, *op. cit.*, 57. On place dans le massif du Raḍwā la retraite du Mahdī šī'ite. Sans doute les 'Alides ont dû posséder des domaines en cette région.

(6) Voir plus haut. Ajoutez: Bakrī, *op. cit.*, 158, 4; 169; 231, 256, 278; 401; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 8, 10, 11, 14; domaines des Ġāfarides, Wüstenfeld, *Gebiet*, 53;

attachés à ce pays, voici des califes, comme Mo'āwia, 'Abdalmalik, Walid, occupés à modifier la carte de l'ancien monde. A leur tour on les voit saisis par la fièvre des acquisitions au Hīgāz ⁽¹⁾. Quand on constate le prodigieux développement de Médine à cette époque, ville de plaisir, de luxe, séjour des artistes et de l'aristocratie arabe, tout le relèvement agricole de l'Arabie occidentale — nous en avons tracé les grandes lignes dans notre *Mo'āwia* ⁽²⁾ — on devra supposer des réalités tangibles derrière cette brillante façade. Venant ensuite à réfléchir que sous les Nabatéens, à l'époque des Minéens, cette province connut une prospérité au moins égale, on sera tenté de se demander dès maintenant, si l'avenir de l'Arabie — comme celui de l'Asie antérieure — ne dépend pas principalement d'un sage régime économique. « Faites-moi de la bonne politique, disait le baron Louis, je ferai de bonnes finances ». L'axiome ne s'applique pas moins à l'agriculture.

Ce fut le programme des Omayyades : établir la sécurité en Arabie. Sans cesser de leur demeurer hostiles, les Zobairides en profitèrent pour mettre en valeur le district considérable de Foro', entre Médine et la Mecque. Ils y creusèrent des puits (عين). Deux de ces puits fournissaient des eaux assez abondantes pour arroser un lot de 20,000 palmiers ⁽³⁾. Cette même région posséda jusqu'à 14 *minbar*, chaires de mosquée ⁽⁴⁾; une prérogative exclusivement réservée, dans le principe, aux centres importants. Ces centres ne manquaient donc pas au pays de Foro'!

Iṣṭahṛī, *Géogr.*, 22, 2 etc.; *qaṭṭ'a* de Zobair ibn al-'Awwām; Yaḥiā, *op. cit.*, 56, 57; domaines zobairides à Wādī'l Qorā; I. Doraid, *Isṭiqāq*, 243. Une partie fut plus tard confisquée par le calife 'Abdalmalik; cf. Zobair ibn Bakkār, *Nasab Qoraīš*, (ms. Kuprulu, Constantinople), 4-5.

(1) Cf. *Mo'āwia*, 225-52.

(2) Cf. *Mo'āwia*, index, s. v. *Médine*.

(3) Bakrī, *op. cit.*, 707-708; cf. Wüstenfeld, *Gebiet*, 23; d'après les quantités d'eau fournies, il doit s'agir de norias.

(4) Bakrī, 708; on y trouvera l'énumération des villages, 728-729. Villages, points d'eau et cultures du Foro', concessions accordées en cette région par Mahomet, 723, 8 d. 1.

*
* *

Si nous reprenons notre tour du Ḥigāz au sud de Médine, nous rencontrons d'abord la vallée du 'Aqīq ⁽¹⁾, avec ses villas et ses maisons de plaisance, perdues dans la verdure. Le 'Aqīq, véritable Daphné de cette Antioche arabe, non moins dissolue que celle de Syrie. Entre cette ville et la Mecque, la liste des localités encore habitées au 3. et 4. siècles de l'hégire demeure considérable ⁽²⁾. Et cela postérieurement à la chute de la dynastie omayyade, aux nombreuses révoltes 'alides, durement réprimées par les 'Abbāsides ⁽³⁾; autant de coups sensibles, portés à la prospérité économique du Ḥigāz. Les califes de Bagdad, dominés par les influences persanes et turques, se désintéressèrent de l'Arabie et y laissèrent les multiples agents de décomposition accomplir leur œuvre de destruction. Ces souverains s'éloignent de plus en plus de leurs origines arabes : faute soigneusement évitée par les califes de Damas. Cette considération a pu inspirer la politique agraire des Omayyades au Ḥigāz et la constante préoccupation d'y arrondir leurs possessions domaniales ⁽⁴⁾.

Au lieu de s'unir, on voit les descendants de Ḥosain et de Ġa'far, malgré les liens de parenté, se livrer à des guerres fratricides sur la terre du Ḥigāz : elles amènent leur ruine et précipitent la décadence

⁽¹⁾ Cf. *Mo'āwia*, index s. v.; Bakrī, *op. cit.*, 173, 2-17. Villages en ruines entre Médine et la Mecque; Iṣṭaḥrī, *Géogr.*, 18. Le 'Aqīq « ḡou'ī ārāk »; Yāqoūt, VI, 146.

⁽²⁾ Ibn Rosteh, *A'lāq*, 178; Ya'qoūbī, *Géogr.*, 312-13; Wüstenfeld, *Gebiet*, 22-23; Ġoḥfa, avec deux mosquées et minbar; Maqdisī, *Géogr.*, 69, 77; Yāqoūt, E. 62; Bakrī, *op. cit.*, 232. D'après Iṣṭaḥrī, *Géogr.*, 20, 12; Ġoḥfa seul village permanent entre la Mecque et Médine; sur le centre important de For' (Foro'), Yāqoūt, E. VI, 363; Wüstenfeld, *Gebiet*, 23; Bakrī et détails cités plus haut; sources et palmiers près de Marr aḏ-Ḍaḥrān; Yāqoūt, E. VI, 90.

⁽³⁾ Cf. *Aḡ.*, I, 165; XVII, 109; XVIII, 205 etc.; Ṭab., *Annales*, III, s. a. 144, p. 142 etc. Ils font dévaster les vastes domaines des 'Alides au Ḥigāz; Wüstenfeld, *Gebiet*, 7; Yāqoūt, E. V, 180.

⁽⁴⁾ Cf. *Mo'āwia*, 225 sqq. Ils y acquièrent des domaines, achetés aux Juifs de Wādi'l Qorā; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 35.

du pays ⁽¹⁾. Comblér un puits est un malheur; en Arabie, il faut l'appeler un crime, trop souvent irréparable. La pratique était devenue courante, parmi les nomades, quand ils ne pouvaient se mettre d'accord pour la possession d'une source ⁽²⁾. On peut en dire autant de l'abominable coutume de raser ou de brûler les palmeraies ⁽³⁾, commandée par Mahomet lui-même, au témoignage du Qoran ⁽⁴⁾.

Parmi toutes les contrées de l'univers, la Péninsule plus que toute autre réclame les soins incessants de l'homme, une lutte sans relâche contre l'action destructive des éléments, travaillant incessamment à étendre la superficie de la dénudation. Or cette lutte suppose l'entente, un pouvoir énergique, secondant les efforts des particuliers, la cessation des divisions intestines; bref, l'intervention incessante d'un Ziād ou d'un Ḥaǧǧāǧ ⁽⁵⁾ pour imposer la paix au désert. Autant de conditions rarement vérifiées en Arabie, à partir du second siècle de l'hégire. Aussi n'est-il plus question de propriétés, couvertes par 20.000 palmiers, comme celles possédées par les Zobairides ⁽⁶⁾.

*
* *

A l'Orient de la route directe de Médine à la Mecque, le pays des Banoū Solaim paraît avoir joui d'une remarquable prospérité: successions de ḥarras volcaniques, de districts miniers, de montagnes

⁽¹⁾ Iṣṭahṛī, *Géogr.*; 22, 2 etc. On voit pourquoi Ibn Ġobair trouve les 'Alides, réduits à exercer les métiers les plus humiliants.

⁽²⁾ Voir dans Bakrī, *op. cit.*, la monographie sur Ḍaryya, 626-639; principalement 627-28, 629, 632.

⁽³⁾ Nous aurons à y revenir.

⁽⁴⁾ Qoran, 59, 5. Pour terminer une contestation entre deux plaideurs, il fait couper des palmiers; Yaḥiā, *Ḥarāǧ*, 63, 2-14; Yāqoūt, E. II, 310, 11. Domaines 'alides dévastés, voir note précédente. Palmiers incendiés par Aboū Sofiān; *ibid.*, VI, 163.

⁽⁵⁾ Les Bédouins s'en rendent compte. Voir l'aveu de Lailā al-Aḥyalyya à Ḥaǧǧāǧ; *Aǧ.*; X, 83, bas. Comp. notre *Ziād ibn Abihi*. Intelligence supérieure de Ḥaǧǧāǧ; Ġaḥiḏ, *Bayān*, I. 108, 4; l'Iraq eut tort envers lui; *ibid.*, I, 148, 12 d. l.

⁽⁶⁾ Wüstenfeld, *Gebiet*, 22-23.

boisées, de points d'eau et d'oasis, intelligemment exploités ⁽¹⁾. Zobair ibn al-ʿAwwām, le cupide et ambitieux ḥawārī de Mahomet, y possédait un domaine acheté 170,000 dirhems et vendu après sa mort pour la somme fabuleuse de 1,600,000 dirhems ⁽²⁾. Ces chiffres ont leur éloquence: à l'aide de pareils capitaux, tout devenait possible; même « de faire fleurir le désert », pour reprendre ici le style de la Bible. Un des centres de la région solaimite ⁽³⁾ était Sawāriqyya avec une mosquée et un *minbar*. Or la chaire des mosquées était la caractéristique des localités importantes ⁽⁴⁾ Sawāriqyya possédait des jardins s'étendant sur une longueur de plusieurs journées de marche avec des bananiers, des vignes, des grenadiers, des figuiers, des cognassiers, des pêcheurs, sans parler des inévitables dattiers ⁽⁵⁾.

Ici une remarque s'impose; elle expliquera l'apparente contradiction entre les témoignages des géographes: ceux des voyageurs musulmans et les textes des encyclopédistes. Les premiers constatent *de visu* les progrès de la décadence. Quant aux auteurs de dictionnaires, Yāqūt et Bakrī, ils ont largement utilisé les poètes, c'est à dire des témoins de la prospérité omayyade ou de la situation encore satisfaisante de la période immédiatement antérieure, alors que la politique commerciale des avisés Qoraisites avait réussi à maintenir l'Arabie occidentale dans une tranquillité relative ⁽⁶⁾. Le monde des affaires, la haute banque détestent le fracas des armes.

(1) Bakrī, *op. cit.*, 60-61, 462; 728, 729. Wüstenfeld, *op. cit.*, 25-35; Yāqūt, E. V, 370, 371.

(2) Wüstenfeld, *op. cit.*, 28; pour les richesses et les prodigalités de Zobair, cf. *Yazīd*, 352. Il s'agit vraisemblablement d'une propriété, sise au district de Foro'. Voir plus haut. Du vivant de Mahomet, ce Zobair avait déjà manifesté des goûts de propriétaire; cf. *Fāṭima*, 56, note 1.

(3) Bīr Ma'oūna, point d'eau de cette région, nommé dans la *Sīra*, ne reparait plus à partir de cette époque. Cf. notre article Bīr Ma'oūna dans *Enzyk. d. Islam*, I.

(4) Cf. A. Mez, *Von der muhammedanischen Stadt in 4 Jahrhunderte* dans *Zeits. f. Assyriol.*, XXVII, 65-66.

(5) Wüstenfeld, *Gebiet*, 33; Yāqūt, E. V, 164. A la Mecque et dans le ḥaram on ne rencontre que la maigre flore désertique. Les vergers se trouvent en dehors du territoire sacré; Iṣṭahṛī, *Géogr.*, 17.

(6) Cf. notre *République marchande*, passim.

Quand on remontait le long de la rive érythréenne dans la direction du golfe actuel de 'Aqaba, la situation se présentait encore plus favorablement que dans l'intérieur des terres. Aux pieds des derniers escarpements, formés par les montagnes côtières, au débouché des wadis, s'étalant en éventail sur la mer, s'ouvraient des plaines, saturées de pluies hivernales. Partout l'humidité, emprisonnée dans les entrailles du sol, remontait à la surface sous forme de sources ⁽¹⁾, ou venait s'accumuler au fond des puits, percés par l'activité des habitants. On traversait une suite de localités, vivant du trafic maritime, de la pêche et aussi du produit de leurs florissantes palmeraies. Citons Al-Ġār, port de Médine, rendez-vous des navires commerçants de le Mer Rouge et même de l'Océan indien, avec des demeures somptueuses, **فصور** et une nombreuse population ⁽²⁾. Nous avons déjà parlé de Yanbo' ⁽³⁾, de ses « 99 sources » et de ses jardins luxuriants ⁽⁴⁾. Nommons encore : Waġh, Madian. Maqnā, Haurā', enfin Aila, où, disaient les poètes, « le froment était commun comme ailleurs le sable » :

حَلْتُ اَرْضًا قَمَحُهَا كَثْرَابِهَا ⁽⁵⁾

Récemment l'infatigable explorateur de l'Arabie occidentale, le Dr. Musil a visité la région septentrionale de la côte du Ḥiġāz. Partout à marée basse, il a rencontré des sources d'eau douce, recouvertes par le flot montant. L'oasis Al-Baḍī'a ⁽⁶⁾ mesure une longueur de six kilomètres, couverts de doums et de palmiers. La localité maritime Al-Ḥoraiba avait jadis possédé un aqueduc, amenant l'eau de

⁽¹⁾ Rapprochez les « 99 sources » de Yanbo' et les détails de Musil, donnés plus bas.

⁽²⁾ Bakrī, *op. cit.*, 225; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 216; Wüstenfeld, *Gebiet von Medina*, 12-13.

⁽³⁾ A l'intérieur des terres, distinct de la Yanbo' maritime d'origine postérieure. Actuellement appelée *Yanbo' an-naḥl*, la Yanbo' des palmiers.

⁽⁴⁾ Bakrī, *op. cit.*, 169, 416, 417, 608.

⁽⁵⁾ Bakrī, 358. Sur Aila voir l'index de *Mo'awia*.

⁽⁶⁾ Orthographié *Bed'* et *Beḍī'a* chez Musil; peut-être **باضع** de Bakrī, 167

بُضَيْع; *Yāqūt*, E. II, 39. Peut-être *Boḍai'* **بُضَيْع**, nommé par le poète *Koṭayyr* en même temps que *'Ainoun*; Bakrī, 266; *Yāqūt*, E. V, 81, 2-5.

l'oasis 'Ainoūnā, nommée dans le ḥadīṭ ⁽¹⁾. A la rigueur Mahomet aurait pu la concéder en propriété au célèbre Tamīm ad-dārī; mais le ḥadīṭ se trompe en plaçant cette dernière en Syrie. Seulement la Tradition avait à cœur d'attribuer au Maître le don de prophétie et aussi le projet de conquêtes en dehors des frontières arabes ⁽²⁾. Les palmeraies de l'oasis de Ḥoraiba produisent la plus favorable impression. Voisine est l'oasis de Ṣarma. « Elle compte, dit Musil, 25 kilomètres de long; avec les terrains environnants et susceptibles de culture, elle suffirait à nourrir des milliers d'hommes industriels. Toute cette côte pourrait être colonisée et devrait former un des plus florissants districts de l'empire ottoman » ⁽³⁾. Au Nord de Ḥoraiba, « la vallée de 'Afāl avec l'oasis de Baḏī'a, au dire du même explorateur, offrirait aisément la subsistance à 10,000 habitants pour le moins; une autre dizaine et plus trouveraient à cultiver les étendues fertiles entre 'Afāl et 'Ainoūna » ⁽⁴⁾.

(1) Bakrī, 266 s. v. 'Ainoūn, mais le vers de Koṭayyr écrit 'Ainoūnā; efforts pour en faire une localité syrienne; Bakrī, *loc. cit.*; Yāqoūt, E. VI, 238; Ibn Doraïd, *Iṣṭiqāq*, 226.

(2) Cet *iqḏā'* impliquait cette double conclusion. Voilà pourquoi la Tradition s'est obstinée à chercher en Syrie l'emplacement de 'Ainoūnā.

(3) Musil, *Im nōrdl. Ḥeḡāz*, p. 12.

(4) Musil, *loc. cit.*

La responsabilité du Bédouin

A la fin de cette esquisse, forcément superficielle, consacrée au climat de l'Arabie, une constatation s'impose, si je ne m'abuse. C'est la divergence profonde entre la réalité qu'elle nous permet d'entrevoir et les idées admises jusqu'ici. Même après avoir pesé les renseignements résumés ici, sans parler de nombreux documents, volontairement laissés de côté ⁽¹⁾, nous devons nous faire violence, sans cesse réagir sur nous-mêmes pour ne pas céder à nos anciennes impressions. Nous sommes redevables, au moins partiellement, de ces préjugés à notre éducation classique, aux décevantes appellations d'Arabie déserte et d'Arabie Pétrée. Cette dernière, très innocente au fond, désignait la Nabatéenne avec sa capitale Petra, l'*Arabia Petraea*, récemment décrite par le Prof. Musil. Nous nous obstinons à y découvrir une étymologie, cadrant avec nos préventions; ensuite nous étendons à l'Arabie entière cette création de notre imagination. Comme pendant aux glaces polaires, elle nous représente l'énorme

(1) Comme ceux regardant la faune et la chasse : toutes deux supposent une certaine richesse végétale. Nous parlerons plus loin des lions d'Arabie. Pendant plusieurs mois Amroulqais et ses nombreux compagnons vivent de la chasse. Puisque le Qoran a cru devoir l'interdire pendant le pèlerinage, elle devait constituer une occupation favorite. Comp. Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, I, 106, 2 ; 114. Nous y reviendrons dans le dernier fascicule du *Califat de Yazīd I^{er}*. Cf. Auler Pascha, *op. cit.*, II, 10, Jaussen, *Pays de Moab*, 282 sqq. J. Lyall, *JRAS* 1912, p. 139-41.

péninsule arabe, ensevelie sous un morne manteau de sable : chaotique succession de steppes, déchiquetées par l'érosion séculaire.

C'est le mirage, l'obsession des *nefōūd*. Pourtant les *nefōūd*, nous l'avons vu, forment l'exception en Arabie. Encore constituent-ils pendant l'hiver une précieuse réserve pastorale pour les immenses troupeaux des nomades. La période humide terminée, alors seulement ils représentent le véritable désert saharien, la solitude romantique, où « s'égarer, c'est se vouer à la mort » ⁽¹⁾ où le plus habile « guide se mord les doigts » de désespoir ⁽²⁾, que « l'oiseau même renonce à traverser » ⁽³⁾.

Beaucoup moins étendus, mais plus redoutables pour la vie végétale apparaissent d'autres restes de la grande mer, ayant jadis recouvert cette partie de l'Asie antérieure, nous voulons parler des *sabaḥa*, steppes salines et fréquemment improductives ⁽⁴⁾.

Ce sont parfois d'anciens lits de *ḡadīr* desséchés, où les particules solides, en suspension dans l'eau, sont venues s'accumuler. Ces surfaces salines gagnent en étendue, à la suite des sécheresses prolongées. Sous l'action de l'évaporation, tous les cantons, soustraits pendant une période notable à l'effet des fortes chutes de l'hiver, se couvrent d'efflorescences minérales. L'eau des pluies, excepté pourtant celle des *sail* ⁽⁵⁾, trombes, glisse à la surface. Si elle pénètre dans le sol, elle risque d'y entraîner des ferments chimiques, d'étouffer jusqu'aux germes de la vie végétale. Aussi disait-on en manière de proverbe : « accorder un bienfait à un homme sans honneur, autant vaut ensemercer la *sabaḥa* » ⁽⁶⁾. Certaines espèces semblent pourtant s'être accommodées de conditions aussi défavorables. Ibn Ḥalāwaih ⁽⁷⁾

⁽¹⁾ مَنْ وَفَعَ فِيهِ هَلَكٌ ; Bakrī, 185, 1.

⁽²⁾ وَلَقَدْ هَدَيْتُ الرِّكْبَ فِي كَسُومَةٍ فِيهَا الدَّلِيلُ يُعَضُّ بِالْخُمُسِ

Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 155 d. v. « Il se mord les cinq [doigts] ». Bakrī, *op. cit.*, (pour la Dahnā) 615, 7-8.

⁽³⁾ *Aḡ.*, X, 82, 5 d. I. ; « où s'égarent le qaṭā (perdrix du désert) et le ḥādi (guide) » ; Aḥṭal, *Divan*, 87, 5 ; Lailā Aḥyalyya, dans Ḥansa', *Divan*, 109, 4.

⁽⁴⁾ Bakrī, *op. cit.*, 172, 4. *Sabaḥa*, de Médine ; Ibn Hišām, *Sīra*, 557, 677.

⁽⁵⁾ Le *sail* ramène la végétation ; *Naqā'id Ḡarīr*, 173, 2 v.

⁽⁶⁾ Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 190, 7.

⁽⁷⁾ *Šaḡar*, VII, 1, 5, 8, 12 ; VIII, XI, XIV.

cite toute une collection de plantes et d'arbustes, poussant dans ces terrains. Elles en diminuaient l'excès de salinité, en la fixant partiellement dans leurs tissus.

Malgré leur apparence austère, les laves des ḥarras, en se désagrégeant sous l'action des agents atmosphériques, composent une terre d'une étonnante fertilité, où la présence de quelques gouttes d'humidité provoque les réactions les plus favorables au développement des plantes. Au milieu des ḥarras s'élevaient les plus merveilleuses oasis du Ḥigāz : Taboûk, Taimā', Haibar, Médine, les riches palmeraies du pays des Solaimites. Elles doivent précisément leur fécondité au voisinage de ces éléments fertilisants, venant périodiquement reconstituer et activer les forces productives de la terre, jouer le rôle des engrais chimiques dans nos régions plus tempérées.

Le principal désavantage du climat arabe, c'est l'inconstance de la météorologie ou pour employer le langage des Arabes اخلاف النجوم ⁽¹⁾, la déception des constellations, le paradoxe des hivers, s'écoulant sans amener la pluie. Celle-ci demeure abandonnée à la merci des santes de vent, aux caprices de la bise du Nord. S'obstinait-elle à souffler, adieu le *raḥī*, la bienfaisante humidité hivernale ! C'était la sécheresse, partant la mort pour les troupeaux et la ruine des pasteurs ⁽²⁾. Cette constatation a pu influencer la signification du vocable تشاءم, indiquant la direction de la Syrie et aussi les objets de mauvais augure. Syrie, vent du Nord, disette : tous ces concepts se confondaient dans la pensée des nomades. A l'encontre la racine *Yaman* signifiait la prospérité et le pays de Yémen. De là arrivaient les nuages, chargés de l'humidité marine. Comment les Arabes n'y auraient-ils pas attaché le sens de bonheur ? Le rêve de tout Bédouin c'était de posséder en abondance « les deux noirs, الاسودان », l'eau et les dattes ⁽³⁾. La pluie seule pouvait réaliser ce rêve.

⁽¹⁾ *Aḡ.*, X, 80, 9 d. l. La pluie arrive trop tard, « les troupeaux ont péri » ; *Aḡ.*, XI, 153.

⁽²⁾ Comp. la description de la sécheresse faite par Lailā Aḥyalyya à Ḥaḡḡaḡ ; *Aḡ.*, X, 80, bas ; Yāqoût, E. V, 27.

⁽³⁾ Comme on l'a vu, l'eau entraînait généralement la présence des palmiers. Donc posséder les اسودان équivalait à être propriétaire. Ibn Māḡā, *Sonan*, E. II, 278, 280.

On comprendra donc les vœux, retentissant incessamment à travers la poésie de ce peuple. Monotone mélodie, elle appelle les eaux du ciel, sur les pâturages de la tribu, sur les campements abandonnés et sur la tombe de ses morts ⁽¹⁾. Jusque dans l'autre monde le Bédouin emporte, pour ainsi dire, la nostalgie de la pluie. D'où la fréquence des *istisqā'* ⁽²⁾, des rogations où le Bédouin secoue momentanément son indifférence religieuse.

« Aide-toi, le Ciel t'aidera ! » Nulle part je ne me rappelle avoir retrouvé l'équivalent de cet axiome dans la littérature de cette race ⁽³⁾, si riche pourtant en réflexions sententieuses.

« Lent à se plaindre au milieu des épreuves, il renvoie au lendemain la discussion sur les événements de la veille.

(4) قَلِيلُ التَّشْكِيِّ لِلْجُيُوبَاتِ حَافِظٌ مِنْ الْيَوْمِ اعْتَابَ الْإِحَادِيثَ فِي غَدٍ

Dans ce vers, justement vanté par les littérateurs arabes ⁽⁵⁾, le poète Doraid ibn aṣ-Ṣimma esquisse la faculté d'endurance du nomade. C'est en partie l'équivalent arabe du *Si fractus illabatur orbis*. Nous ne demanderions qu'à admirer, si chez le Bédouin de tous les temps cette qualité n'aboutissait à énerver les ressorts de son énergie morale, si trop souvent sa patience ne dégénérât en une sorte de passivité animale. Le même Ibn aṣ-Ṣimma ⁽⁶⁾ a célébré ses frères, tous tombés sur le champ de bataille:

« Si la mort violente s'obstine à frapper les fils d'Aṣ-Ṣimma, c'est parce qu'eux-mêmes n'ont pas choisi un autre sort ».

(1) Hansā', *Divan*, 67 :

سَقَى الْإِلَهُ ضَرْبًا جَنًّا اعْظَمَهُ وَرُوحَهُ بَغْزِيرَ الْمُزْنِ هَطَّالٍ

(2) Cf. Musil, *Arabia Petraea*, III, 8.

(3) Excepté peut-être dans un vers du grand A'sā; aussi l'attribue-t-on à une inspiration chrétienne; *Ag.*, VIII, 79, vers le bas.

(4) *Ag.*, IX, 5.

(5) *Ag.*, loc. cit.; comp. A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 47. Nous y reviendrons plus bas.

(6) Voir sa notice, *Ag.*, IX, 3-20.

Voilà un sentiment digne d'un héros. Mais pourquoi ajouter aussitôt : « le destin s'attache au destin ? »

أَبَى الْقَتْلُ إِلَّا آلَ صِمَّةٍ أَنَّهُمْ أَبَوَا غَيْرَهُ وَالْقَدْرُ يَجْرِي إِلَى الْقَدْرِ (1)

Note découragée (2); on dirait la résignation d'un peuple, renonçant à continuer la lutte contre une nature inexorable ! Ce sentiment paraît tellement naturel au Bédouin que lorsque l'expression contraire arrive à se faire jour, les Arabes eux-mêmes n'hésitent pas à y découvrir des influences chrétiennes. Si le poète A'sā proclame la responsabilité des actions humaines, c'est, déclarent-ils gravement, une doctrine, apprise des évêques de Nağrān (3).

*
* *

De tout temps la mystérieuse personnalité du Bédouin a sollicité la curiosité des orientalistes, mis en contact avec lui par leurs études, ensuite des dilettanti, fascinés par le puissant relief de cette étrange figure. Nous aurions tort de nous divertir des divergences profondes constatées entre les portraits qu'ils en ont tracés (4). Quel objectif fixerait les traits de cette changeante physionomie ? Personne ne réunit en son être moral autant de contrastes, de contradictions ; personne ne s'entend, comme le Bédouin, à les concilier, disons mieux à hospitaliser en son âme tous ces éléments hostiles, sans que leurs discordes détruisent sa très réelle originalité, originalité d'ailleurs complètement stérile pour la cause du progrès.

(1) *Ag.*, IX, 3.

(2) Un autre son plus viril rend ce vers de Ḥoṣāin ibn Ḥomām :

صَبْرُنَا وَكَانَ الصَّبْرُ مِمَّا سَجِيَّةً بِأَسْيَافِنَا يُقَطِّعُنْ كَقَا وَمِعْصَمَا

« La ténacité — c'est le fond de notre caractère — nous l'avons appuyée sur nos glaives, en leur donnant à moissonner des bras et des poignets » *Šo'arā'* (Cheikho), 736 d. v.

(3) *Ag.*, X, 143, haut. On loue au contraire le fatalisme de Labīd ; *Ag.*, VIII, 79. Ḥoṣāin ibn Ḥomām fut-il chrétien ? Son divan renferme du moins des vers nettement monothéistes ; *Šo'arā'*, (Cheikho), 636, d. v.

(4) Voir plus loin les exemples du « Paradoxe bédouin ».

Revenons à sa qualité maîtresse ⁽¹⁾, à sa vertu nationale, au *ṣabr*, ainsi il appelle son élastique endurance. Écoutons-le nous la décrire par la voix de ses poètes, interprètes autorisés, parce que Bédouins eux-mêmes, de la mentalité nomade. Nous puiserons nos citations dans la *Ḥamāsa* de Boḥtorī, anthologie extraite des plus anciens recueils poétiques de la littérature arabe.

Au sein des épreuves il se proclame un roc contre lequel vient s'effriter le granit du temps ⁽²⁾. L'œil sec, il a confié à la terre la dépouille de tous les siens; pas un moment il n'a tressailli; pas un muscle de son visage n'a bougé et l'écho n'a pu recueillir le son d'une seule de ses plaintes.

فَمَا جَزَعْتُ وَلَا هَلِيعْتُ وَمَا يَرُدُّ بُكَائِي زَنْدًا ⁽³⁾

Et pourtant Allah sait avec quelle usure ⁽⁴⁾ le temps l'a éprouvé; l'adversité n'a réussi qu'à mettre en relief sa résistance ⁽⁵⁾. Aussi bien à sa place, sous les coups du sort, un roc se serait fendu ⁽⁶⁾. Si parfois un signe d'émotion a pu lui échapper: eh bien! il en demande pardon à Dieu comme d'une faiblesse, indigne d'un homme:

صَبْرُنَا فَلَا لَمْ نَرَ الصَّبْرَ نَافِعًا ⁽⁸⁾ جَزَعْنَا وَكَانَ اللَّهُ أَمْلَكَ بِالْعُذْرِ ⁽⁷⁾

Il en arrive à désavouer « les larmes, la seule arme de l'affligé ».

إِنَّ الْبُكَاءَ سِلَاحٌ كُلُّ مُصَابٍ ⁽⁹⁾

Quelle grandiloquence! On serait tenté d'ajouter: quel peuple pour avoir trouvé de tels accents! Cette dernière conclusion serait

⁽¹⁾ *وكان الصبر منّا سجيّةً*, répètent à l'envi ses poètes.

⁽²⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 642.

⁽³⁾ Boḥtorī, *op. cit.*, n. 644, 645; pour le sens cf. A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 93.

⁽⁴⁾ *أصابنا بنغلٍ*.

⁽⁵⁾ *صبر*; Boḥtorī, *op. cit.*, n. 648.

⁽⁶⁾ Boḥtorī, *op. cit.*, n. 651.

⁽⁷⁾ Boḥtorī, *op. cit.*, n. 661; cf. *Ag.*, XI, 92, 9 d. l. *فَأَفْسَمْتُ لَا أَبْكِي عَلَى هَذَا هَالِكٍ*.

⁽⁸⁾ Comp. *Šo'arā'* (Cheikho), 736, 4 v.

⁽⁹⁾ *Opuscula arabica* (Wright), 99, 12.

exagérée. Le Bédouin se grise facilement de sa propre faconde. De l'énergie il a su trouver l'expression la plus solennelle, s'approprier et à un degré éminent toute la partie négative. S'il offre la résistance du granit, il en possède aussi toute la passivité, toute l'inertie. Nous aurons l'occasion de nous en convaincre dans la suite de ces recherches. C'est là une des nombreuses surprises, que réserve aux érudits l'analyse de la complexe mentalité nomade.



Après des milliers d'années, écoulées depuis sa proclamation, l'ordre divin, inscrit à la première page de la Genèse (I. 28): « Replemini terram et subijcite eam » conserve toute sa force. A-t-il reçu en Arabie son entier accomplissement? Qui oserait le prétendre, quand nous constatons le contraire dans des climats plus favorisés? Qu'a fait la passivité bédouine pour lutter contre le ciel inclément de son pays, pour se défendre contre son inconstance, pour arrêter, à tout le moins retarder, la péjoration incessante du climat, la désolation continue, l'action des innombrables agents atmosphériques, précipitant la dégradation du sol, amenant la diminution de l'humidité, indispensable à l'épanouissement de la vie? Au témoignage des géographes arabes, nombre de puits et de sources ont disparu dans le désert, faute d'entretien ⁽¹⁾.

Sur aucun point de notre planète, les éléments perturbateurs ne se trouvent réunis en aussi grand nombre ni ne disposent de moyens aussi puissants de destruction. A leur intervention perturbatrice, quelles barrières a opposées l'énergie, le *ṣabr* fastueux des Bédouins?

Sans doute l'homme ne possède pas le pouvoir de violenter la nature. Lorsque, conformément à l'ordre divin, il lui commande, lorsque il essaie de la subjuguier, il ne cesse pas en réalité d'obéir à cette même nature. Il doit se contenter de la seconder, sous peine

⁽¹⁾ موات دفین et موات دفن ; Bakrī, *op. cit.*, 627-628. Voir les détails, donnés plus haut sur les puits et les sources. Puits anciens de Madāin Ṣālīḥ ; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 55 sqq. le chap. : *die Wasserversorgung*.

d'être la première victime de lois, méconnues dans sa présomption. Cette collaboration incessante entre l'homme et le monde inerte, il nous reste à en examiner les vicissitudes et les résultats au pays d'Israël. Nous nous en acquitterons en discutant la persistance du climat de l'Arabie. Chemin faisant nous aurons à examiner la théorie récente, présentant l'expansion arabe, après la mort de Mahomet, comme un mouvement plus économique que religieux, comme le résultat d'une longue évolution cosmique.

II.

LE CLIMAT DE L'ARABIE
A-T-IL CHANGÉ?

I

Théories anciennes et modernes

C'est une tendance, commune à toutes les sociétés humaines, de placer l'âge d'or aux alentours de leur berceau. La somptueuse imagination des Arabes ne pouvait se soustraire à la tentation.

Le rude climat du désert leur a merveilleusement trempé le tempérament physique; il a développé à un degré peu commun chez eux la faculté de résistance. Semblable à la flore maigre et trapue de son pays, cet être aux souples muscles d'acier ⁽¹⁾ s'obstine à vivre. Grâce à sa ténacité, à ses immenses réserves d'énergie passive, il réussit presque à prospérer dans un milieu aussi réfractaire à toutes les manifestations de la vie. En revanche l'influence, exercée sur le moral du Bédouin, s'est démontrée moins heureuse.

Déprimé par la lutte incessante contre une nature inexorable, il se sent comprimé par le destin « comme entre deux pierres meulières » ; la comparaison a été trouvée par ses poètes ⁽²⁾. En de telles conditions, l'initiative, la lutte directe lui ont paru impossibles. Il s'est décidé à y renoncer. Stoïquement il courbe la tête sous le joug du fatalisme, répétant le vers de Labîd, très admiré par toute la tradition musulmane :

« Quand Allah prédestine un homme à la félicité, il peut marcher sans inquiétude; mais Allah dévoie qui il lui plaît » ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. Mas'oudî, *Prairies*, III, 245 sqq.

⁽²⁾ Pour les références, voir O. Rescher, *Über fatalistische Tendenzen in den Anschauungen der Araber*, dans *Islam*, II, 342.

⁽³⁾ Labîd, *Divan*, XXXIX, 3. Voir plus haut.

Bien avant Mahomet, le Bédouin s'est représenté l'auteur de la nature comme un despote, broyant ses créatures dans l'étau de sa volonté tyrannique. « L'ordre de Dieu, proclame le Qoran, est un destin irrésistible » (1). Il en est presque venu à envier le sort de la matière inerte. Affaissé sur lui-même, il a repris à son compte cet autre vers de Labid, le poète (2), écho des conceptions pessimistes de ses contemporains :

« L'usure du temps nous consume : seules ne vieillissent pas les sublimes étoiles. Longtemps après nous les montagnes et les massives forteresses continueront à subsister » (3).

« L'homme rappelle l'éclat éphémère d'une étincelle. Il devient poussière après avoir brillé un instant ! » (4).

Pour se consoler de sa défaite morale, pour s'arracher au sentiment de sa navrante misère, au spectacle de son rude milieu, sa fantaisie aime à voyager dans le passé. Non ; sa patrie n'a pas toujours présenté l'image de la désolation, dont il est le témoin attristé et impuissant. Jadis les hommes y vivaient plus heureux, plus longtemps. C'est l'origine de la littérature des *Mo'ammaroūn*, des « Centenaires ». Le Prof. Goldziher en a publié et doctement commenté un remarquable spécimen le *Kitāb al-Mo'ammaroūn* de Sigistāni (5). Ses ancêtres, l'Arabe se les représente blancs de visage, de taille gigantesque (6). Tous ces traits ont passé dans le canon de l'esthétique

(1) Qoran, 33, 38 ; cf. 9, 51 ; 54, 49. *أَمْرٌ*, terme vague, peut signifier l'ordre, la chose, la disposition.

(2) Traité avec infiniment d'égards par la tradition musulmane et transformé par elle en croyant sérieux ; voir *Ag.*, VIII, 79, 89 ; XIV, 93-102, surtout 97, 137, 138 ; XVIII, 165.

(3) Comp. Šabīb ibn al-Baršā' : « j'irai boire à la source, où les ancêtres se sont abreuvés » ; *Ag.*, XI, 96.

(4) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 387 ; Comp. Zohair (Ahlw.), XX.

(5) Dans le 2^e vol. des *Abhandlungen* ; Ġāḥiḡ traite les Arabes de menteurs en matière de longévité ; *Ḥaiawān*, I, 72 : *ان لهم في ذلك كذبًا كثيرًا*.

(6) Cf. *Mo'āwīa*, 97-101 ; *Fāṭima*, 36-37. Les 'Ādites étaient « hauts comme des palmiers *في هيئات النخيل* » ; la longueur de leur vie était proportionnée ; *Mas'ōūdī*, *Prairies*, III, 74 ; sur 'Ād cf. Qoran, 26, 128 ; 53, 51 ; notre *Qoran et tradition*, 19, on y verra l'application du canon au Prophète.

virile, compilé par les poètes, et fidèlement appliqué à leurs Mécènes et plus tard par les annalistes aux héros de la préhistoire islamite. Il retrouve les vestiges de leurs demeures ⁽¹⁾ dans les massives constructions nabatéennes, dans les hautes forteresses du Yémen.

L'Arabie elle-même présentait l'aspect d'un Paradis. « Elle occupait le centre de la terre, possédait le plus délicieux climat et les terres les plus fertiles » ⁽²⁾. Après la confusion de Babel, une partie des Arabes traversa le Ḥigāz. S'il a reçu cette dénomination de Ḥigāz, à savoir séparation ⁽³⁾, « c'est parce que les charmes de la région, l'infinie variété de ses productions empêchèrent alors ses premiers habitants de suivre leurs frères dans l'émigration » ⁽⁴⁾. En voyageant de la Mecque à Médine, on traversait une succession ininterrompue de districts habités et de riches cultures. Il en était de même quand on passait par le Nord de l'Arabie pour atteindre la Babylonie ⁽⁵⁾. À l'intérieur du Ḥigāz s'élevaient des massifs montagneux, abondamment irrigués, remplis de sources, couverts de palmeraies, d'olivettes, de jasmins, d'une incroyable variété d'arbres et de plantes ⁽⁶⁾. Avec une telle fertilité, on comprend comment, au dire de la Tradition, la plupart des tribus, que nous trouvons aux environs de l'hégire, répandues sur la surface de la Péninsule, depuis les monts septentrionaux du Yémen jusqu'à l'embouchure des fleuves mésopotamiens, comment ces tribus aient pu faire bon ménage au Ḥigāz, sans se dévorer mutuellement — conformément à leurs habitudes — aux

⁽¹⁾ Cf. Mas'ūdī, *Prairies*, III, 84.

⁽²⁾ Qalqaṣandī, قلائد الجمان (ms. B. Kh.), في اواسط المعمور واعدل اماكنه وافضل بقاعه.

⁽³⁾ Voir plus haut. p. 13.

⁽⁴⁾ Yāqūṭ, E. III, 218, d. 1. فسمّوها حجازاً لأنها حجزتهم عن المسير في آثار القوم لطيبها في ذلك الزمان وكثرة خيرها. La plupart des tribus arabes auraient commencé par résider au Ḥigāz; *Ag.*, XI, 160-62. Un bel exemple d'exégèse historique, s'acharnant sur des vers difficilement intelligibles.

⁽⁵⁾ *Osd*, I, 115, 8 etc.; *Kitāb al-Faḍīl*, ms. Beyrouth, 352. Tout était peuplé entre le Yémen et la Syrie; Iṣṭahṛī, *Géogr.*, 15. Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 203, bas.

⁽⁶⁾ Bakrī, *op. cit.*, 26, haut. Le puits de Zamzam aurait inondé la terre, si Agar la mère d'Ismaël ne l'eût arrêté; Yāqūṭ, E. IV, 400, 402.

temps historiques ⁽¹⁾. Mère féconde, l'Arabie nourrissait sans effort la multitude de ses enfants.

De cette félicité évanouie, toute trace n'aurait d'ailleurs pas disparu. Au centre de la Péninsule, abrité derrière une enceinte de hautes dunes aux sables mouvants, il existerait un désert idéal, celui de Wabār. Les loups eux-mêmes s'y nourrissaient de dattes. La vue de l'homme n'effarouchait pas les timides gazelles, elles se laissaient aborder et tuer sans résistance. Ainsi le racontaient du moins les *outlawes*, les bohèmes des tribus, les chevaliers brigands du désert ⁽²⁾. A les en croire, ce pays enchanté les aurait fréquemment abrités au cours de leur aventureuse existence ⁽³⁾. Les merveilleux mécharis, les dromadaires, réputés pour leur vélocité, proviendraient de cette région et d'un croisement avec les chameaux des *ǧinn*. Ces génies protègent ce pays magique contre toute exploration indiscrete ⁽⁴⁾.

Les légendes préislamiques, conservées par le Qoran, ne sont peut-être pas étrangères à la formation de cette littérature fabuleuse. Allah y insiste longuement sur les nations détruites par sa colère, sur les puissantes races de 'Ād, de Tamoūd, grands constructeurs de monuments, sur la mystérieuse cité de *Iram ǧāt al-Imād*, Iram aux multiples colonnes. Cette ville, personne ne l'avait visitée ⁽⁵⁾, mais une opinion inclinait à la situer, au nord du Hīǧāz, dans la Hismā du pays de Ġodām ⁽⁶⁾.

*
* *

On le voit, la question du changement de climat pour l'Arabie se trouve posée et résolue depuis longtemps. Son apparition nous paraît avoir coïncidé avec la naissance de l'impérialisme arabe. Le

⁽¹⁾ Cf. Bakrī, *loc. cit.*; *Aǧ.*, XI, 160-62.

⁽²⁾ الخلفاء (pl. de خليف) et non الخلفاء, comme porte le texte imprimé de Ġāhiz, *Ḥaiawān*, I, 71, 2; Hamdānī, *Ġazīra*, 37; Caetani, *Studi*, I, 293.

⁽³⁾ Qotaiba, *ʿOyoūn*, 474.

⁽⁴⁾ Ġāhiz, *Ḥaiawān*, I, 70-71; Ibn al-Faqīh, *Géogr.*, 34.

⁽⁵⁾ Cf. Ibn Ḥaldoūn, *Prolégomènes*, I, 23-24. Yāqoūt, E. I, 200, la juge من أخبار القصص الممتعة وأوضاعها المروقة.

⁽⁶⁾ Cf. *Yazīd*, 284.

jour, où les conquêtes de l'islam eurent introduit brusquement les compatriotes de Mahomet sur la scène mondiale et dans la société des peuples, leur amour-propre a voulu y jouer un rôle honorable, mêler sa voix à la symphonie des concerts nationalistes. Jadis ils convenaient franchement de leur infériorité ⁽¹⁾ vis-à-vis des civilisations étrangères. Écoutons un poète de Tamīm instruire le procès de ses ancêtres :

« Chosroès déploya plus d'intelligence que Tamīm le jour, où il déserta la région des lézards ⁽²⁾ ».

Lorsqu'il établit les siens dans les pays de culture, d'arbres et de canaux aux eaux savoureuses.

Ses descendants en devinrent les monarques et nous sommes descendus au niveau des chiens »

وصار بنو بنييه بها ملوكًا وصِرنا نحن امثال الكلاب ⁽³⁾

Les conquérants jugèrent cette franchise déplacée. C'est la caractéristique des parvenus de rougir facilement de l'humilité de leurs antécédents ⁽⁴⁾. Nous aurons bientôt à juger leurs prétentions aristocratiques. Réhabiliter dans l'opinion des races vaincues leur misérable patrie, il n'y fallait pas songer. Raison de plus d'exalter son passé. Si jadis la Palestine avait possédé des fleuves de lait et de miel, Allah n'avait pu accorder moins à l'Arabie, le berceau de la race élue, la patrie du plus grand des prophètes.

⁽¹⁾ Je crois apocryphe le trait du roi de Hira refusant sa fille à Chosroès ; Tab., *Annales*, I, 1026-27.

⁽²⁾ C'est à dire l'Arabie. Les Bédouins sont grands mangeurs de lézards. Cet animal y atteint jusqu'à 0^m,90 de longueur ; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, 10. Un des charmes de Himā Ḍaryya, ce sont ses lézards savoureux ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 119.

⁽³⁾ Cf. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 31 (et non 122, comme porte la référence de Yazīd, 304). Le poète est-il Abou Ḍo'aib (cf. *Ag.*, VI, 58 etc.) ? Ġāḥiẓ, *loc. cit.*, donne les vers comme d'un poète de Tamīm : قال التميمي ; I, 122, il les attribue à Ibn Dowād as-Sa'dī.

⁽⁴⁾ Par réaction contre les Šo'oubyya, on idéalise les Bédouins ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 202 sqq. ; leur grossièreté ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 9-10.

*
* *

A la fin du siècle dernier la thèse islamite a été reprise en Allemagne, principalement par H. Winckler ⁽¹⁾. Le docte professeur de Berlin ne dédaigne pas de s'amuser aux dépens des arabisants, de railler leurs minutieux travaux de critique textuelle ⁽²⁾. Selon toute vraisemblance, il n'est pas allé puiser ses inspirations dans les auteurs arabes. Il a pourtant abouti à la même conclusion, mais par une autre voie. Il s'agissait après Schrader et Sprenger, de présenter l'Arabie comme la patrie primitive, comme le grand réservoir des races sémitiques. La thèse paradoxale se heurtait à la désolation actuelle de cette contrée, parvenant péniblement à nourrir les rares habitants ⁽³⁾, dispersés sur sa vaste superficie.

En vue de rendre la théorie acceptable, il fallait de toute nécessité supposer un changement de climat. On n'a pas reculé devant cette conclusion commode et trop fréquemment mise en avant par des géologues. Pour certains naturalistes, la Palestine, l'Afrique du Nord ont éprouvé les mêmes vicissitudes ⁽⁴⁾. Voici à grands traits la nouvelle synthèse, saisissante d'originalité. Elle menace de révolutionner toute l'histoire ancienne de l'Asie Antérieure, où elle introduit la plus séduisante unité.

Depuis l'époque glaciaire, la péninsule arabique s'est graduellement desséchée. La quantité de pluie diminuant progressivement, l'ensablement a gagné de proche en proche, amenant à sa suite l'appauvrissement des habitants. Au point de vue scientifique, il eût été plus exact de signaler l'extension des steppes salines: nous le verrons plus loin. Trouvant de la peine à subsister sur un sol de

(1) Pour ses prédécesseurs, cf. Guidi, *Sede primitiva*, 566, 568.

(2) Comp. *Mitt. vorderasiat. Gesellschaft*, 1901, 4-7, 35-36.

(3) Pour leur nombre, voir Caetani, *Studi*, 315-317.

(4) Cf. E. Oberhümmer, dans *Geogr. Jahrbüch.*, XXXIV, 346, 357. E. Banse, *op. sup. cit.*, ne croit pas non plus à un changement; comp. Walther, *Wüstenbildung*, 309-10. Brockelmann se montre favorable à l'hypothèse, (*Litter. Centralblatt*, 1912, c. 352), repoussée par Wellhausen, *Gött. gelehrte Anzeiger*, 1912, 251-56; Banse, *Der arabische Orient*, 71-72.

moins en moins fécond, stérilisé par l'envahissement des sables et des efflorescences salines, la population s'est décidée à désertir cette région inhospitalière, pour se répandre sur les contrées du Nord, moins durement éprouvées. De là les premiers flots de Sémites, allant se déverser sur la Babylonie entre 6000 et 2500 avant notre ère. Successivement à des intervalles presque réguliers d'un millénaire environ, d'autres émigrations ont suivi, toutes poussées dehors par la misère, envahissant leur patrie. A ces nouveaux-venus on croit devoir attribuer la fondation de la dynastie, d'où serait sorti le fameux Hammourabi.

De 2500 à 1500 avant J. C., signalons les exodes les plus célèbres: ceux des Phéniciens, des Chananéens, puis des Hébreux, allant se fixer dans la Syro-Palestine. Ensuite les Araméens, les Chaldéens, les Assyriens envahissent la Mésopotamie et les pays, auxquels depuis ils ont laissé leur nom. Pendant le millénaire antérieur à l'ère chrétienne, on constate un arrêt dans l'émigration arabe. Il serait dû, non à une heureuse modification du climat, fatalement condamné à empirer, mais à la constitution d'états puissants sur la frontière septentrionale de la Péninsule.

Perses, Grecs, Arsacides, Romains opposent un mur d'airain à l'avance des nomades. Parquées dans leurs déserts, où 7000 ans et plus d'ensablement ininterrompu rendent l'existence intolérable, enfermées entre les flots de la mer et le boulevard barrant au nord la seule issue possible, les populations arabes se tordent dans les affres de la faim. Lente agonie d'une race! On se demande, même en tenant compte de leur extraordinaire vitalité, comment cette agonie a pu durer pendant plus de mille ans, comment, pendant les périodes d'anarchie, séparant la formation des grands empires asiatiques, les Arabes n'ont pas réussi à forcer la barrière, momentanément sans gardiens. Sous Héraclius, la lutte entre Byzance et Ctésiphon épuise les deux principaux états de l'Orient. Au moment, où la crise économique atteint en Arabie son maximum d'acuité, l'islam donne le signal de la dernière des grandes émigrations sémitiques. Elle en reproduit toutes les phases et forme, pour emprunter les expressions du prince Caetani, un phénomène cosmique ou géologique.

On entrevoit dès maintenant certaines conséquences du théorème

ainsi posé. L'Arabie serait bien la patrie primitive des Sémites, le réservoir, d'où ils ont débordé sur l'Abyssinie, l'Égypte, l'Asie Antérieure, « le sein fécond, ayant enfanté presque sans interruption à la lumière de l'histoire, envoyé à la conquête du monde, des peuples sans nombre, les uns après les autres » (1). L'Arabie, « dans le plus lointain passé, parmi les ténèbres denses de la préhistoire, centre moral, ethnique et même, jusqu'à un certain point, politique de l'Asie Antérieure » (2). Faut-il s'étonner, si, « de nos jours encore, ce nom d'Arabie résonne à notre oreille avec une harmonie, pleine de poésie, de mystère, d'indicible et indéfinissable beauté, qui semblent défier les horreurs de son climat, l'hostilité indomptée de ses fiers et belliqueux habitants » (3).

*
* *

Ces dernières appréciations sont du prince L. Caetani. La thèse de Winckler a été reprise et, ajoutons, complètement rajeunie par l'auteur des *Annali dell'islam* et des *Studi di storia orientale*. Attaché à l'étude des origines islamiques, le pr. Caetani a été frappé, et à bon droit, par l'importance du facteur économique dans cette brusque expansion, où jusqu'ici on s'obstinait à voir un mouvement exclusivement religieux (4). Fanatisés par les prédications de Mahomet, brûlant du désir de répandre la lumière de l'islam, les Arabes se seraient précipités sur le monde civilisé, culbutant, sabrant tout, pour la plus grande gloire d'Allah. Antérieurement à l'ensablement de Winckler, le fanatisme devait fournir réponse à tout. Mot à effet, servant fréquemment à déguiser l'impuissance ou la paresse intellectuelles. Le prince Caetani a raison de ne plus se contenter de ce *Schlagwort*.

C'est la misère, assure-t-il, qui a chassé les Arabes de leur patrie.

(1) Caetani, *Studi*, 283.

(2) Caetani, *Studi*, 203.

(3) Caetani, *Studi*, 283.

(4) Théorie battue en brèche par les excellents travaux du Prof. C. H. Becker.

Ils ne pensaient pas différemment les contemporains ⁽¹⁾ des grandes conquêtes arabes. « La faim vous a attirés hors de vos déserts », disait aux envahisseurs le général perse Rostom ⁽²⁾. Pour exciter les siens, le calife Aboū Bakr fait également miroiter à leurs yeux l'appât du butin ⁽³⁾. Nous aurons à examiner plus tard jusqu'à quel degré les conquérants bédouins de la Syrie, de l'Égypte et de la Perse étaient susceptibles d'enthousiasme religieux.

⁽¹⁾ Comp. le vers de la *Ḥamāsa* d'Aboū Tammām, E. IV, 158 (éd. Freitag, 792) :

فَمَا جَنَّةَ الْفُرُكُوسِ هَاجَرْتَ تَبْتَغِي وَلَكِنْ دَعَاكَ الْخَبْرُ أَحْسَبُ وَالنَّمْرُ

« En émigrant tu n'as pas été attiré par le Paradis, mais bien plutôt par le désir de t'assurer du pain et des dattes ».

⁽²⁾ Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 257.

⁽³⁾ Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 250.

Notre description du climat, d'après les auteurs arabes.

La valeur de leurs renseignements

Notre intention ne saurait être de reprendre un à un les arguments, apportés à l'appui de la théorie nouvelle ⁽¹⁾. Ce serait inutilement étendre les limites de nos recherches. L'ensemble de ces arguments forme un réseau imposant, mais, examinées en particulier, certaines mailles paraissent inégalement serrées et résistantes. Loin de nous la prétention de nier l'intérêt des éléments arabes, rencontrés dans l'onomastique des dynasties babyloniennes. Ces données isolées et imparfaitement analysées permettent-elles d'affirmer l'envahissement de la Babylonie par les nomades 2500 avant J.-C.? Les identifications, proposées par Winckler, pour les toponymes *Musri*, *Miluhha* etc. sont éminemment suggestives et savoureuses. Elles fournissent aux panbabylonistes l'occasion cherchée de prendre en défaut le flair géographique de notre vieille Bible. C'est là un sport, très en honneur dans certains milieux, sport à tout le moins aventureux. Débrouiller l'écheveau géographique de l'Arabie, je connais peu d'entreprises aussi décevantes, même quand il s'agit de la période postislamique. *Hanc pessimam occupationem dedit filiis hominum*, serait-on tenté de répéter à ce propos.

A cet égard il suffit de fréquenter les encyclopédistes Bakrī et

(1) Nous renvoyons à Caetani, *Studi di storia orientale*, I^{er} vol. La thèse s'y trouve défendue avec infiniment de conviction et un incontestable talent.

Yāqoût, résumant toute l'érudition géographique du moyen-âge musulman. Malgré la masse de documents dont ils disposaient — énorme information écrite et orale —, malgré la ressource de l'autopsie — ils en ont insuffisamment fait usage — les efforts de ces auteurs ⁽¹⁾ rappellent trop souvent ceux des bûcherons, coupant du bois à l'heure de minuit. كحاطب لَيْل. On compte par centaines les toponymes arabes, où ces auteurs terminent par un *non liquet*. Prenons comme exemple l'oasis de Fadak ⁽²⁾, si célèbre dans les annales primitives de l'islam et au premier siècle de l'hégire. A partir du second siècle islamique, je n'ai jamais rencontré un auteur arabe, capable d'en indiquer avec précision la situation ⁽³⁾. Sur ce point, ils opèrent absolument comme nous; ils procèdent en tâtonnant, au moyen de reminiscences, de textes, empruntés à la *Sira* ainsi qu'au *ḥadīṭ*, où il est question de Fadak. Mais pas un seul, à ma connaissance du moins, n'affirme l'avoir visité, ou avoir rencontré un habitant de Fadak ⁽⁴⁾. Voilà donc une oasis florissante, faisant partie, il y a douze siècles, des domaines arabes des Omayyades, et dont 200 ans plus tard on paraît avoir perdu la trace. Il s'agit non d'un point d'eau, envahi par le sable, épuisé par l'évaporation ou transformé en dépôt salin — phénomènes pour ainsi dire quotidiens dans l'histoire naturelle du désert — mais d'une superficie considérable de terrains cultivés, produisant d'énormes quantités de blé et d'orge ⁽⁵⁾. Comment alors, d'après des textes d'une interprétation incomplète et ardue, trancher

⁽¹⁾ Pour donner un exemple de leur précision, ils se contenteront d'écrire : « entre 'Aden et le 'Oman » (citation de Aṣma'ī); Yāqoût, E. V, 240.

⁽²⁾ Cf. *Faṭīma*, 76; 112-113; 116.

⁽³⁾ Yāqoût, E. IV, 291, 7 d. l., la place vers l'extrémité orientale du Wādi Romma; *ibid.*, I, 113, 9 d. l., distance entre Fadak et les monts de Ṭayy; l. 5, origine du nom de Fadak. Iṣṭahrī ignore Fadak; Ibn al-Faṣīḥ, *Géogr.*, 26, 3, la nomme parmi les dépendances de Médine : Ḥaibar, Wādi'l Qorā', Taimā', Doūmat al Ġandal, « et la plus rapprochée de cette ville المدينة إلى أقربها », parmi ces oasis. Il la place également au Nord مِمَّا يَلِي الشَّام.

⁽⁴⁾ Le nom propre *Fadakī* ne se rapporte pas nécessairement à Fadak; jamais il ne prend l'article.

⁽⁵⁾ Cf. *Faṭīma*, loc. cit. Pour la salinité du terrain voir plus haut. Yāqoût, E. V, 422; 433, d. l.

des controverses géographiques, appartenant à l'Arabie contemporaine de Hammourabbī?

Au fond de la théorie de Winckler je m'imagine toujours découvrir l'antinomie suivante : L'Arabie, affirme-t-on, est le réservoir des peuples sémites, réservoir à moitié rempli, presque à sec, puisque son insuffisance force les populations à émigrer ; et simultanément plein, plein à déborder, puisque périodiquement, il inonde l'Asie antérieure. Je ne parviens pas à concilier ces qualités contradictoires. Si dans la matière j'avais à exprimer une préférence, ce serait pour me ranger à l'opinion du grand orientaliste italien, le prof. Ig. Guidi, invitant à placer en Babylonie « le siège primitif des peuples sémitiques » ⁽¹⁾.

*
* *

Au lieu de nous engager, à la suite de la nouvelle école, dans le maquis de la préhistoire arabe, c'est à dire procéder du moins connu à l'inconnu, commençons par délimiter le terrain de la discussion, en le débarrassant des éléments étrangers qu'on y a accumulés. L'Arabie fut-elle la patrie primitive des Sémites, l'expansion islamique se réduisit-elle à être un mouvement économique ⁽²⁾? Questions hautement intéressantes ! Pour garder entière notre liberté d'esprit, il nous paraît préférable d'en abstraire. Comme il arrive trop souvent, le mélange engendrerait ici la confusion. Renfermons-nous dans la thèse : la permanence du climat arabe, sans nous laisser influencer par les hypothèses. Insensiblement elles pourraient nous tirer de leur côté, troubler notre sérénité dans l'interprétation des faits et des textes.

Nous prendrons comme point de départ notre reconstitution climatologique de la Péninsule, vers l'époque de l'hégire. Cette reconstitution nous nous sommes efforcé de la rendre objective, de la dégager de toute préoccupation d'école. Nous avons voulu la baser exclusivement sur les textes, sur la tradition écrite, telle qu'elle est par-

⁽¹⁾ Voir son beau mémoire *Della sede primitiva dei popoli semitici*.

⁽²⁾ Un facteur qu'on aurait tort de négliger dans la matière.

venue jusqu'à nous, dans les recueils poétiques, dans la littérature de la *Sîra*, la tradition musulmane, dans les compilations des historiens et des géographes arabes. Hypnotisés par le fait islamique, annalistes et topographes se sont efforcés de multiplier les renseignements sur les origines de la nouvelle religion, sur l'Arabie, terre sainte de l'islam. Histoire et géographie arabes doivent leur origine à ces préoccupations, au désir de mieux comprendre les obscures allusions du Qoran, de connaître de plus près les héros musulmans, transformés en modèles des vrais croyants. Nous aurions eu tort de ne pas utiliser cette volumineuse bibliothèque.

Que vaut ce dossier, sur lequel nous avons basé notre reconstitution? Il possède la valeur de toute la tradition arabe. J'ajouterai volontiers: cette valeur peut même être élevée d'un cran. Il nous fournit en la matière l'opinion des générations, immédiatement postérieures à l'établissement de l'hégire.

Rien n'est délicat comme de conduire une enquête en Orient: les savants d'Occident ne s'en souviennent pas toujours. Quatre-vingt dix fois sur cent les réponses données à des interrogations directes sur des points précis seront de nature à égarer le jugement de l'enquêteur ⁽¹⁾. Avant de répondre, le témoin oriental consulte son propre intérêt. A aucun prix il n'acceptera de se compromettre par une sincérité désintéressée.

On ne saurait assez se tenir en garde en parcourant les narrations des premiers historiens de l'islam. Elles se proposent la glorification du Prophète et de ses amis. Mais on n'a pas les mêmes raisons de suspecter les renseignements topographiques et physiques, encadrant ces récits à tendances apologétiques. L'image est le résultat de retouches successives, où la critique cherche à démêler les traits primitifs; mais le cadre est original et ancien. Nous en avons fait notre profit, et obtenu l'aspect des paysages du Hîgâz vers la fin du premier siècle de l'hégire, c'est à dire à l'époque, où les légendes de la *Sîra* commencèrent à prendre leur forme définitive.

¹⁾ Il n'en a pas suffisamment tenu compte Curtiss, l'auteur trop vanté de *Urse-mitische Religion im Volksleben des heutigen Orients*. A consulter avec infiniment de précaution.

Pourquoi les témoins auraient-ils menti en des détails secondaires, peignant au vif la nature et les mœurs arabes? La gloire de l'islam ne se trouvait pas engagée dans ces peintures. Assurément jusque dans ces particularités, il faut s'attendre à retrouver des clichés littéraires ⁽¹⁾, des archaïsmes recherchés ⁽²⁾, des couleurs d'emprunt. Mais ces emprunts, ces artifices de style, les rédacteurs citadins de Médine, de Kōūfa, de Bagdad sont allés s'en approvisionner, soit au désert, soit dans les nombreux recueils poétiques, dont la collection allait s'augmentant.

Pour notre but — ainsi l'observe en un cas analogue le Prof. Guidi — ces fictions littéraires importent peu, « puisque pour les faire accepter, les plagiaires se trouvaient dans l'obligation de reproduire les idées et les mœurs des anciens Arabes » ⁽³⁾. Si nous connaissons seulement l'Arabie des poètes, il y aurait lieu de conserver un certain scepticisme. « Ils parlent, mais n'agissent point, dit à leur sujet le Qoran; ne les vois-tu pas s'égarer dans tous les vallons? » ⁽⁴⁾. Il leur est arrivé d'embellir, d'amplifier, d'idéaliser. Pourquoi seraient-ils poètes, c'est à dire créateurs? En fait de créations poétiques, ils ont surtout créé des réputations imméritées.

Je me demande si notre civilisation posséderait assez de géôles pour enfermer les dangereux brigands, célébrés ⁽⁵⁾ par eux comme les types de l'honneur et de la vertu chevaleresque? Il faut s'imposer violence pour en excepter les Ḥātim Ṭayy, les 'Orwa ibn al-Ward, véritables oiseaux de proie ⁽⁶⁾, trouvant entre deux razzias le temps

(1) Comme le « اِرْفَتْ لِبَرْقٍ »; l'éclair m'a tenu éveillé », repris par d'innombrables poètes; Yāqoūt, E. V, 257, 258, 267, 317, 421; VI, 60, 66, 83, 186.

(2) Jusqu'à des incorrections, dans le genre de l'impératif قُلْ = قول; Abou Yoūsof, *Ḥarāğ*, 107, 3 d. l. Cf. notre *Fāṭima*, passim. Citons encore اِنْسَانَةٌ = femme; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 360, 9; رَكْس pour رَجَس = impur; *ibid.*, I, 418, 9.

(3) *Sede primitiva*, 580, n. 3.

(4) Qoran, 26, 224.

(5) Toute la tradition littéraire admire les لَعَنَ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 243-14 sqq. L'origine en remonte aux كُتَابُ اللُّصُوفِ, à leurs *divans*; Yāqoūt, E. V, 274-275, 429.

(6) Il faut vraisemblablement porter le même jugement sur les frères de Ḥansā, célébrés par elle, comme des modèles de toutes les vertus. Les meilleurs philologues, tel as-Sokkarī, leur composent une littérature; cf. Yāqoūt, *loc. sup. cit.*

pour esquisser un geste élégant, pour nourrir avec le fruit de leurs rapines « la veuve et l'orphelin ». A leur mort chacun s'entendra proclamer « la fleur des braves gens » : *تَعَلَّمَ ان خَيْرَ النَّاسِ مَيِّتٌ*

C'étaient, on voulait bien en convenir parfois, « d'affreux tyrans, et indigeste est le repas de la tyrannie ».

وَلَكِنَّ الْفَتَى حَمَلَ بَنَ بَدْرٍ (١) بَغَى وَالْبَغْيُ مَرْتَعُهُ وَخَيْمٌ

Il pourra arriver au poète d'ajouter une réflexion sententieuse :

« Ne commets point l'injustice, même si tu la vois profiter à son auteur »,

فَلَا تَغْشُرِ الْمَظَالِمَ ان تَرَاهُ يُمْتَعُّ بِالْغَنَى الرَّجُلُ الظُّلُومُ (٢)

N'importe ! cet homme dangereux trouvera une *Hansā'*, une sœur ou une parente poétesses, à leur défaut un rimeur complaisant pour s'écrier : « La gloire formait sa ceinture, l'honneur son vêtement :

وَإِنْ ذَكَرَ الْمَجْدُ الْفَيْتَهُ تَأَزَّرَ بِالْمَجْدِ ثُمَّ ارْتَدَى (٣)

L'énorme hyperbole se payait ; elle n'illusionnait personne ; tout au plus égarerait-elle l'opinion de la postérité. Galamment les Mécènes convenaient du marché : « J'accepte la louange, mais je sais y mettre le prix : *أَحْذِي الْحَمْدَ بِالثَّمَنِ الرَّبِيعِ* » (4). N'imitons pas la sévérité morose du *Qoran* pour les poètes bédouins ! Tout, jusqu'à leurs exagérations, provoquait une salutaire émulation. Ils moralisèrent, à leur façon, leurs rudes contemporains. En exaltant les vertus apocryphes des *sayyid*, ils insinuaient la voie à suivre. Dans cette société violente, c'était beaucoup d'arracher aux puissants cet aveu : « être loué, voilà le gain par excellence : *يَرَى أَفْضَلَ الْكَسْبِ ان يُحَمِّدَا* » (5).

(1) Il s'agit de *Ḥamal ibn Badr* le *Fazārite*, tué pendant la guerre de *Dāḥis* ; voir *Naqā'id Ḡarīr*, 96-97.

(2) *Naqā'id Ḡarīr*, 96-97.

(3) *Hansā'*, *Divan*, 16, 4. « Tu serais immortel, si la gloire avait ce pouvoir » ; *Zohair (Ahlw.)* 81, 5.

(4) *Boḥtorī*, *Ḥamāsa*, n. 1. « La gloire coûte cher » ! *Alqama (Ahlw.)*, 112, 3 d. 1. « Laisse-moi acheter la gloire » ! s'écrit *'Orwa ibn al-Ward*, *Šo'arā'* (Cheikho), 883.

(5) *Hansā'*, *Divan*, 16, 3.

Citons un autre exemple, plus en rapport avec notre sujet. Innombrables sont les vallées, les fourrés, les défilés, désignés dans les géographes sous le nom de مأسدة, infestés par les lions ⁽¹⁾. Pourquoi suspecter un renseignement aussi positif et aussi copieusement attesté ? Si nous le faisons, c'est pour y avoir reconnu un procédé de composition, cher à toute l'ancienne historiographie arabe. Il consiste à se documenter dans les archives poétiques, الشعر ديوان العرب, sauf à les citer à la fin exclusivement, en guise de confirmation, *šāhid*. Cette sorte de ὕστερον πρότερον ou d'inversion littéraire, nous en surprenons partout la trace — les citations versifiées en témoignent — dans les notices relatives aux *ma'sada* ⁽²⁾. Plus on se rapproche de l'hégire et plus on devine dans cette Arabie illettrée l'existence d'un *Gradus ad Parnassum*, la formation d'un répertoire poétique ⁽³⁾. La diffusion prodigieuse de la versification, son intervention dans les actes de la vie publique et privée, chronique de guerre et de deuil, devaient amener ce résultat. L'obligation du *riṭā'*, de l'élégie, imposée aux femmes arabes, suppose un dressage, un véritable entraînement ⁽⁴⁾.

Le *Livre de la Poésie et des poètes* d'Ibn Qotaiba, principalement la *Ḥamāsa* de Boḥtorī, où les extraits se trouvent rangés sous des rubriques spéciales, permettent à cet égard d'établir des comparaisons instructives. Quand un poète a lancé dans la circulation une formule heureuse, une image pittoresque ⁽⁵⁾, un développement original, on peut s'attendre à les voir passer dans les variations de ses contemporains et de ses successeurs.

Au jugement autorisé de Nöldeke, « le lion a dû être très rare en Arabie, sans en excepter les temps anciens. Sa fréquente mention chez les poètes ne prouve rien. Aussi n'est-il jamais dépeint d'une

⁽¹⁾ مأسدة ; Hamdānī, *Ġazīra*, 127-28.

⁽²⁾ Cantons infestés par les lions ; Bakrī, *Mo'ğam*, 196, 7 d. l. ; 323, 5 ; 470, bas ; 651, 5 ; Yāqoūt, E. II, 275, 6 ; III, 197 ; 331 ; IV, 284, 6 ; V, 245 ; VI, 118, 2 ; 121 ; *Ağ.*, X, 50, 2 ; Farazdaq et le lion ; *Naqā'id Ġarīr*, 616-17.

⁽³⁾ Cf. Nöldeke, *ZDMG*, XLIX, 711.

⁽⁴⁾ Comp. Rhodokanakis, *Al-Ḥansā' und ihre Trauerlieder*, 18-105.

⁽⁵⁾ مِمَّا سَبَقَ إِلَيْهِ وَأَخَذَ عَنْهُ : voir les notices d'Ibn Qotaiba, *Poesis*, 206 et *passim*.

façon aussi expressive que l'onagre, p. ex. Parmi les vieux poètes, qui nous en parlent, personne peut-être n'avait vu un lion » (1). Mais ces Tartarins arabes insinuaient volontiers qu'ils avaient traversé sans trembler les parages, fréquentés par le roi du désert. Dans les innombrables scènes de la vie pastorale, conservées par l'*Ağānī*, par les commentaires des *Ḥamāsa* et des grands recueils poétiques — nommons les *Naqā'id* de Ġarīr — on ne voit jamais le lion s'attaquer aux troupeaux ou à leurs bergers. Assurément il est question d'un Qoraisīte, dévoré par un lion. Mais c'était un ennemi du Prophète : atteint par un *do'ā*, imprécation de ce dernier, il devait périr de male mort ! « Que le chien d'Allah le dévore ! » se serait écrié l'auteur du Qoran. « Ainsi donc, ajoute le sceptique Ġāḥiẓ, en relatant le trait, le lion serait le chien d'Allah » (2). Le poète Aboū Zobaid s'était fait une spécialité de ces descriptions de lion. Cette manie lui attira des observations désagréables. A la fin, ses propres contribules, craignant le ridicule, lui imposèrent silence (3). C'étaient là des amusements innocents.

La situation deviendrait grave, si, comme nos peintres, les poètes, avaient décrit des paysages conventionnels, composé des *Orientales*, à la façon de V. Hugo, sans avoir entrevu l'Orient. A nos rimeurs jamais il n'est venu en tête d'introduire la neige (4) — phénomène inconnu par eux — dans leurs tableaux poétiques. En regard des innombrables chasses, on ne rencontre pas une seule scène de pêche : une distraction ignorée pas ces terriens. S'ils insistent sur les pluies, sur les inondations hivernales, rien ne permet de révoquer en doute l'objectivité de ce détail, confirmé par le Qoran et par toute l'histoire de l'Arabie. Réduisons le chiffre des chameaux immolés, pendant les

(1) *ZDMG*, XLIX, 713-14 ; Ḥassān Ibn Tābit, *Divan*, consacre son 121^e fragment à un homme, dévoré par un lion. Pour l'onagre cf. Lyall, *JRAS*, 1912, p. 137-38.

(2) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 66 ; Bakrī, *Mo'ğam*, 437 ; Ibn Doraid, *Istiğāq*, 14. D'après un scoliote *ibid.*, note *m*, il s'agirait non de 'Otba fils d'Aboū Lahab — il demeure en vie ! — mais de 'Otaiba ibn Wāsi'. Histoires de lion ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsīn*, 101-107.

(3) *Ağ.*, XI, 24, 25, 26 ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsīn*, 112.

(4) Cf. Maqdisī, *Géogr.* 96. On rencontre parfois de la glace dans les montagnes de Ṭāif et du Sarāt ; Iṣṭaḥrī, *Géogr.* 19. Yāqoūt, VI, 160, 1. Banse, *Der arabische Orient*, 70, signale de la neige dans les *nefoūd*. Voir plus haut.

mois d'hiver, par les grands sayyḍ; mais acceptons le renseignement sur le froid mordant des nuits de Ġomādā. Aussi bien la philologie nous adresse la même invitation. Sans doute les bosquets de la Péninsule ont pu être moins touffus qu'il leur plaît de le prétendre. Mais les arbres, mentionnés par eux, appartiennent à une flore existante ⁽¹⁾.

Nous l'avons noté précédemment: à côté des poètes, nous possédons la *Sīra*, les *Maḡāzī*, les *Ṣaḥīḥ*, les *Mosnad*, les *Sonan*, bibliothèque historique unique en son genre, comme étendue et variété. A leur témoignage concordant, qui oserait dénier toute valeur? Pieusement, semaine par semaine, mois par mois ⁽²⁾, ces recueils notent les déplacements du Maître à travers le Ḥiǧāz et les districts voisins du Naǧd. Ils ont fait mouvoir leurs personnages, démesurément grandis par eux, dans une Arabie réelle, sinon celle du Prophète, du moins contemporaine de leur propre rédaction. Il ne sert de rien de rajeunir la date de ces compilations. Plus on la rapprochera de notre époque, plus on énervera la thèse de Winckler; car elle suppose une dégradation ininterrompue, une péjoration incessante du climat.

(1) De là les ذوسُدر, les ذوسَلَم etc. (voir plus haut) dans la toponomastique; Yāqoūt, E. V, 112. Comp. J. Lyall, *The pictorial aspects of ancient arabian poetry* dans *JRAS*, 1912, p. 133 sqq.

(2) Voir p. ex. les *Maḡāzī*, dans les *Ṭabaqāt* d'Ibn Sa'd, II¹, éditées par J. Horovitz.

III

Le climat arabe convient à une société pastorale. Importance et diffusion du chameau. Tribus nombreuses. Introduction du cheval et de la vigne

Les renseignements, conservés dans ce dossier, où les amplifications poétiques voisinent avec les descriptions plus sobres, plus précises de la primitive annalistique de l'islam, nous avons essayé d'en condenser la substance dans les pages précédentes. L'impression, se dégageant de l'ensemble, c'est celle, non du désert classique, gisant inerte sous un linceul de sable, mais d'une région de steppes, créées par l'évaporation solaire; d'une nature sévère, contrastant avec nos paysages européens, mais où, en dehors des sécheresses périodiques, l'existence devenait tolérable pour les besoins restreints d'une société pastorale ⁽¹⁾.

Le chameau en forme incontestablement le centre ⁽²⁾. Sa place

⁽¹⁾ Le *Kitāb as-Sāgar* d'Ibn Ḥalāwaih nous en rétablit l'image.

⁽²⁾ Il est honteux d'acquitter la dot en ânes, en chèvres, au lieu de chameaux; *Naqā'id Ḡarīr*, 34, 6, 280, 4 v.; 793, 2. L'urine du chameau prescrite comme remède par Mahomet; Qasṭallāni, *Iršād as-sāri*, 1, 348; notre *Bādīa*, 92. Antérieurement à l'imposition d'un nom, le nouveau-né est appelé « gardien de chameau » — « Un berger ou une bergère? » demande-t-on aux parents, pour connaître le sexe du nouveau-né; Al. Musil, *Arabia Petraea*, III, 215-16; Jaussen, *Pays de Moab*, 269-77. Le grand Mo'āwia est كَالْجَمَلِ الطَّبِّ إِذَا سَكَّتْ عَنْهُ تَقَدَّمَ وَإِذَا رُكَّتْ تَأَخَّرَ وَالْجَمَلُ الطَّبِّ الْحَاقِقُ بِالْمَشْيِ; Qotaiba, *Oyoūn*, 26. 'Omar compare l'Arabe à un chameau rétif; Tab., *Annales*, 1, 2735.

énorme dans la poésie indique celle occupée dans la vie quotidienne. Sprenger définissait l'Arabe le parasite du chameau. Le calife 'Omar avait dit de son côté : « l'Arabe réussit seulement là où prospère le chameau » ⁽¹⁾. Rien de plus exact ! Il n'est pas question de la vache. Elle n'eût pas trouvé son compte dans la steppe grise aux buissons épineux, où jusqu'à son nom est demeuré une injure, un synonyme de stupidité ⁽²⁾. Pour savoir si la Péninsule convenait à ses habitants, examinons si elle convenait au vaisseau du désert.

Je me demande s'il est possible d'imaginer un milieu, mieux adapté que les steppes, les *dārāt* avec leurs sables légers et fluides, à l'élevage de cet animal providentiel. Dépaysé dans nos climats humides, il se plairait médiocrement ⁽³⁾ au sein de nos plantureuses prairies. Elles lui offriraient une nourriture plus abondante, mais aussi combien moins substantielle. Autant vaudrait alimenter un de nos vigoureux terrassiers avec des vol-au-vent. A nos fines herbes, son rude estomac préfère les fourrages rugueux et épicés du désert : les grasses lianes, les buissons épineux aux feuilles revêches ⁽⁴⁾, leurs baies juteuses, assaisonnées de sel, toute la flore du *ḥamḍ* avec leurs essences, leurs produits amers et résineux : menu solide et savoureux au palais du dromadaire. La saison des pluies les lui fournit en abondance. A cette époque, même l'épais manteau de sable des *nefōūd* ne réussit pas à étouffer la poussée de vie, sommeillant dans les en-

⁽¹⁾ Qotaiba, *'Oyoūn*, 262.

⁽²⁾ Qotaiba, *Moh̄talif al-ḥadīṭ*, 60 ; Gāḥiṣ, *Ḥaiawān*, VII, 14 ; *Ag̃.*, VII, 13, l. 18 ; *'Iqd*⁴, II, 51, 2. Le Bédouin n'aime pas la chair de vache ; Al. Musil, *op. cit.*, III, 150. « Il ne plante pas de palmier et les vaches ne mugissent pas dans son campement » ('Abbās ibn Mirdās, dans Ibn Hišām, *Sīra*, 862, 6 d. l. :

لا يغرسون فسيل النخل وسطهم ولا تخاور في مشتاهم البقر

Une variante apocryphe énumère la vache parmi les victimes de Ḥodaibyya ; I. S. *Ṭabaq.*, II⁴, 75, 5. Feu pour l'*istisqā'*, attaché aux cornes d'une vache ; Yāqoūt, E. V, 108 ; rite en usage parmi les sédentaires ?

⁽³⁾ Au désert il refuse l'orge ; cf. Musil, *Arabia Petraea*, III, 269. Il dépérit — on l'a vu précédemment p. 53 — si de son alimentation on exclut les produits épicés du *ḥamḍ*.

⁽⁴⁾ عشبَة sans feuilles et tout en tige ; Ibn Ḥalāwaih, *Šaḡar*, XIX, 2-3.

trailles de la terre. Quelques gouttes d'humidité suffisent pour faire germiner la solitude, reverdir les buissons, engourdis parfois depuis quatre ans. « La misère ou la richesse des Bédouins, observe Ġāḥiẓ, dépendent de la pluie. Le nuage a-t-il consenti à la déverser, l'eau recouvre la steppe d'un tapis de verdure. Ce spectacle fend le cœur du nomade, pauvre en troupeaux : voilà du fourrage, s'écrit-il, mais qui en profitera ? de l'herbe ; mais les chameaux me font défaut

» فعند ذلك يقول المصْرَم (١) والمُقْتَر مَرعى ولا اكولة وعشب ولا بَعير (٢)

Cette saison d'abondance coïncide avec la naissance, avec l'allaitement des jeunes sujets, destinés à assurer l'avenir du troupeau. Le reste de l'année, des plantes grasses, des buissons, des bouquets forestiers (٣) lui assurent un ordinaire moins abondant sans doute, mais permettant d'attendre des jours meilleurs. C'est la mise à la ration, mais non à la ration de famine, puisque le chameau continue à fournir du lait. Seulement l'ère de ses pérégrinations gagne en extension. Son maître doit plus fréquemment replier la tente, aller chercher au loin les arbres et les buissons espacés et clair-semés. Mais n'ayons crainte. Chaque tribu dispose de territoires, de pâturages vastes comme des provinces.

Très endurant le chameau peut demeurer jusqu'à quatre jours sans absorber de liquide (٤). Des *ḥisā*, des puits, des points d'eau convenablement distribués lui assurent cette réserve indispensable. Quant à ses gardiens l'usage du lait leur permet de compenser à volonté les déperditions humides de leur organisme. Enfin certains massifs montagneux (٥), des cantons mieux arrosés, moins brûlés par

(١) Comme الْمُقْتَر , le pauvre ; c.-a.-d. en chameaux, la seule richesse des Bédouins.

(٢) Ġāḥiẓ, *Avares*, 252.

(٣) Les arbustes-*ḥamḍ* ; Ibn Ḥalāwaih, *Šağar*, IX, 7 ; les *Šafaryya*, derniers fourrages d'été, قَبْلَ الْمَطَرِ ; *ibid.*, XXIV, XXV.

(٤) Cf. Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 68, 5 etc. ; à partir du 5^e jour, la soif inconmode l'animal ; *Naqā'id Ḡarīr*, 56, 6 ; 625, 17 ; Il s'agit de l'été, à cause du fourrage salé, comme note Musil, *op. cit.*, III, 257 ; Jausen, *Moab*, 271.

(٥) Comme le Raḍwā, le Sarāt ; sur ce dernier, voir Yāqūṭ, E. V, 59 sqq.

le soleil ⁽¹⁾, un chapelet d'oasis et de palmeraies offrent au Bedouin un supplément d'alimentation solide, riche en matières sucrées et nutritives. Sans parler des tribus, rapprochées des pays à culture plus intensive, comme la Syrie et le Yémen : centres d'échange pour les produits de l'industrie pastorale. C'était le cas du Hîgaz, lieu de passage entre l'ancienne Arabie Heureuse et les contrées de l'Asie Antérieure.

Si je reviens au chameau, c'est pour innocenter le brave animal d'une accusation injustifiée, articulée par des égyptologues. A les en croire, si la flore du désert oriental d'Égypte étale aujourd'hui une aussi lamentable pauvreté, cette indigence daterait seulement de l'introduction du dromadaire dans la vallée du Nil ⁽²⁾. C'est, je crois, gratuitement charger le vaisseau du désert ⁽³⁾. En Arabie sa multiplication coïncide au contraire avec le maximum de prospérité. Toute la richesse est évaluée en chameaux. Le vocable *māl*, fortune, désigne d'abord l'animal qui en constitue la base. Pourquoi les Bédouins auraient-ils accordé cette distinction à la cause de leur ruine ?

Or, aux environs de l'hégire, il devait être extraordinairement répandu en Arabie : la dot des femmes, le prix du sang, l'enjeu du *maisir* — la distraction favorite des riches propriétaires — tout s'acquittait en chameaux. On se serait discrédité en leur substituant des chèvres ou du petit bétail ⁽⁴⁾. En bien des cas on procédait seulement par centaines ⁽⁵⁾. Cent chameaux rachetaient un meurtre — accidents fréquents dans la vie agitée des tribus. S'agissait-il d'un chef de marque, il fallait doubler la centaine ⁽⁶⁾, la décupler pour certains princi-

⁽¹⁾ Même en été on trouve du fourrage dans le Naǧd ; Yāqūṭ, E. V, 254, 10.

⁽²⁾ E. Lefebvre, *Le chameau d'Égypte*, dans XVI^e congrès orient., Alger, 7^e section, 39-40 ; cf. Mahaffy, *A history of Egypt under the Ptolemaic dynasty*, 111.

⁽³⁾ En Orient on articule la même accusation et, semble-t-il, avec plus de raison, contre la chèvre.

⁽⁴⁾ Voir plus haut.

⁽⁵⁾ Le généreux est الوهاب المائة الهجان ; Ḥoṭai'a, *Divan*, V, 28, avec notes de Goldziher ; 400 chameaux sacrifiés dans une lutte منافرة de générosité ; Naqā'id Ḡarrir, 625.

⁽⁶⁾ Le sayyd est appelé حَامِل مِئِينَ , payant 100 chameaux pour la *dya* ; voir plus loin. On livrait parfois 100 chamelles دنا نتاجها pleines, près de mettre

picules ⁽¹⁾. Dans des *monāfara* solennelles, où les tribus se disputaient la prééminence, 2000 chameaux étaient tenus en réserve pour le vainqueur ⁽²⁾. On en réclamait un chiffre égal, afin de liquider d'interminables discordes civiles; rappelons la guerre de Daḥis ⁽³⁾. Vers la même époque, les marchands de Qoraïs organisaient des caravanes, comptant plusieurs milliers de chameaux ⁽⁴⁾. On aurait bien surpris les Arabes en leur montrant dans ces énormes troupeaux, couvrant la Péninsule, une cause de décadence pour leur patrie.

*
* *

Effectivement aux débuts du septième siècle, nous trouvons le Ḥiḡāz et les districts limitrophes, occupés par des tribus en plein développement. Les Banoū 'Adwān — le clan n'appartenait plus aux groupements importants — comptaient parmi eux 70,000 garçons, n'ayant pas encore atteint la puberté ⁽⁵⁾. Pour la reddition de la

bas; *Naqā'id Ḡarīr*, 92, 3 d. l.; c'était l'équivalent d'une double rançon; *ibid.*, 227, Le chiffre de 200 demeurait insuffisant pour les grands chefs, qu'on qualifiait de سيّد الناس et de سيّد مُخَرّ *ibid.*, 527. Rançon de cent chameaux; *Naqā'id Ḡarīr*, 308; 284. Rançon de 400; Yāqūt VI, 267.

⁽¹⁾ Mille passait pour la rançon des rois; Aṣ'at ibn Qais se rachète pour 3000 chameaux; d'autres chefs paient 2000 chameaux et 1000 esclaves; parfois on s'arrête au chiffre de 500; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 193, 7, 9, 11; *Naqā'id Ḡarīr*, 228, 2; 400 chameaux pour la rançon de Bistām ibn Qais; Bakrī, *Mo'gam*, 714, 6 d. l. La valeur de la rançon de « 100 » chameaux est évaluée d'ordinaire à 400, plus rarement à mille dinārs; Nasā'ī, *Sonan*, E. I, 72; Aboū Yoūsof, *Ḥarāḡ*, 92, 6. Cette *dya* doit être payée même pour le meurtre par accident, الخطأ; Nasā'ī, *Sonan*, E. I, 72.

⁽²⁾ *Naqā'id Ḡarīr*, 140, 1-2; comp. 68, 9; généralement on se contentait de 100 chameaux; Ḡāḥiḡ, *Maḥāsīn*, 88, 10; on en immole 300 sur une tombe; *ibid.*, 107, 16. Quand le troupeau atteint le chiffre de mille chameaux, on crève l'œil à l'étalon; *Naqā'id Ḡarīr*, 234.

⁽³⁾ *Naqā'id Ḡarīr*, 105.

⁽⁴⁾ Cf. *République marchande*, 22 sqq. Le butin de Ḥonain consista en 24,000 chameaux, 40,000 brebis; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 110.

⁽⁵⁾ انبرل ou ائلف; une variante parle de 40,000; *Šo'arā'* (Cheikho), 625; *Ag.*, III, p. 2 et 3. 'Adwān était alors sur le déclin; Sigistānī, *Mo'anmaroūn*, 48. Un Arabe

Mecque une fraction des Banoū Solaim put fournir à Mahomet un contingent de 700 à 900 chevaux. Je soupçonne ce chiffre d'avoir été légèrement grossi, conformément aux habitudes de la *Sīra* ⁽¹⁾. Aux temps de 'Antar, les Banoū 'Abs pouvaient équiper un millier de cavaliers ⁽²⁾. Pour mériter le titre militaire, très ambitionné à cette époque, de *ġarrār*, il fallait avoir commandé à un nombre égal de cavaliers. Nouvelle et évidente exagération. Mais la multiplicité de cette qualification ⁽³⁾ et celle encore plus fréquente de *fāris*, attestent pour l'Arabie préislamique l'importance, prise par le cheval, dans les préoccupations des contemporains.

Or l'élevage du cheval suppose l'existence de fourrages. Il ne s'accommodait pas des plantes épineuses et salées, où le chameau trouvait ses délices. A son maître de s'ingénier pour y substituer une nourriture, agréant à son palais délicat. On commençait par lui adjuger sa ration complète de lait, avant même de songer à sa propre famille ⁽⁴⁾. Celle-ci se tirerait d'affaire. A tout prix il fallait conserver la noble monture. Pour lui on fabriquait au besoin des gâteaux avec des noyaux de dattes pilées. L'alimentation d'un cheval constituait un rude problème, même dans l'oasis de Médine ⁽⁵⁾. En désespoir de cause, on lui aurait parfois administré de la viande hâchée. J'ignore ce qu'en penseront les hippologues. Mais philologiquement le rensei-

combat à la tête de mille de ses descendants ; un autre perd trente fils à la guerre ; *Mo'ammaroūn*, 36, 64, 97. Les 'Alides remplissent le *Ḥiġāz* ; *Yāqoūt*, E. IV, 261 ; Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 34, 36 ; cf. *Mo'āwīa*, 147. A la bataille de Ġabala les Banoū 'Āmir sont 30,000 ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 660, 9.

⁽¹⁾ Pourtant le pays des Solaim était riche en palmeraies. Le *divan* de *Ḥansā'* suppose la présence de nombreux chevaux. Quand les Solaimites pénétrèrent dans l'Afrique du Nord, on les voit bien montés ; *Qalqašandī*, *Šobḥ*, I, 208.

⁽²⁾ *Naqā'iḍ Ġarīr*, 98, 15 ; 147, 12 ; *Ḥansā'*, *Dirvan*, 27, 3 ; Ibn Doraïd, *Isṭiḳāq*, 203, 8, 16 (il s'agit de *Taglib*).

⁽³⁾ *Aġ.*, VII, 152, 6 ; ils sont 100 dans une rencontre ; *Naqā'iḍ Ġarīr*, 98, 12.

⁽⁴⁾ *Aġ.*, IX, 18, 14 ; *Aṣma'yyāt* (Ahlwardt), I, 4-13 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, 101, d. v. ; Ġāḥiḏ, *Ḥaiawān*, I, 28 ; IV, 117, bas.

⁽⁵⁾ I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 182, 21. Il ne supporte pas la soif ; *Aġ.*, X, 165, 5 d. l. 'Omar impose aux propriétaires de haras privés à Médine l'obligation d'importer le fourrage ; *Ṭab.*, *Annales*, I, 2756-2757.

gnement me semble intéressant. Vraisemblablement le terme *lahm*, viande a pu signifier primitivement la nourriture en général, les céréales — ainsi dans certains dialectes sémitiques. Une trace en est restée dans cette expression: « *اللَبَنُ أَحَدُ اللَّحْمَيْنِ* », le lait constitue une des deux nourritures principales » ⁽¹⁾.

Quoiqu'il faille en penser, ces chiffres, même grossis, supposent un certain développement de la vie végétale. Au désert le cheval est une bête de luxe : sa possession formait une présomption de richesse. A sa présence les rôdeurs et les brigands devinent une tribu prospère ⁽²⁾. Un proverbe — il provoqua les protestations de la prétentieuse 'Āīsa, — affirmait que le cheval surpassait la femme en beauté ⁽³⁾. Il apportait à son possesseur le titre envié de *fāris*, c'est à dire, chevalier et le rendait presque l'égal du sayyḍ. Cette multiplication du cheval — il faut le noter — est antérieure à l'établissement des grands *ḥimā*, haras, par les califes ⁽⁴⁾. Observons-le en passant : le succès même de cette institution, où l'on élevait par milliers les chevaux, cadre mal avec l'hypothèse d'une dégradation du climat. « Fréquemment la disette, observe Winckler, relève de la situation politique beaucoup plus que des conditions précaires du climat » ⁽⁵⁾. On ne saurait mieux dire!

Au siège de Médine par les Arabes confédérés, les *Aḥzāb*, la tribu de Ġaṭafān envoya un contingent de 3000 combattants. Ce chiffre représente seulement une partie de leurs forces disponibles ⁽⁶⁾. Les Bédouins ne commettaient pas l'imprudence de laisser leur territoire

⁽¹⁾ *Aḡ.*, XIX, 159, bas ; cf. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 270 etc. Cf. Guidi, *Sede primitiva*, 584; Caetani, *Studi*, I, 349.

⁽²⁾ *Aḡ.*, XIV, 138, 1.

⁽³⁾ *Aḡ.*, XI, 126, 11 d. l.

⁽⁴⁾ 'Omar élève 4000 chevaux ; Abou Yousof, *Ḥarāğ*, 27. A propos de ḥimā, le nom de ce calife est d'ordinaire mis en avant ; Yāqūṭ, E. V, 254, haut ; Bakrī, 773.

⁽⁵⁾ *Mill. vorderasiat. Gesell.*, 1901, 39.

⁽⁶⁾ Les Banou Yād avaient été aussi, mais antérieurement à cette époque, une tribu prolifique ; Bakrī, *Mo'ğam*, 44, 8 d. l. ; décimés par *البقي*, les moustiques ; *Aḡ.*, III, 3. D'après Caetani, *Studi*, I, 313, les sédentaires dominaient comme nombre à l'époque de l'hégire. J'hésite à partager cette opinion, par ailleurs si favorable à ma thèse.

sans défense contre les incursions toujours à redouter de leurs voisins principalement une confédération aussi active et inquiète que les Gaṭāfan, appartenant aux plus remuants groupements du Ḥigāz et du Naǧd. Ces évaluations permettent donc de supposer une population plutôt prospère et en voie d'augmentation. Cette prospérité se trouve forcément liée à celle du pays. Elle eût été plus complète sans l'oubli des lois les plus élémentaires de l'hygiène. Contentons-nous d'en fournir ici un exemple. Dans le clan des Banoū 'Auf, de la grande tribu de Morra, tous les individus, à partir d'un certain âge, se trouvaient atteints de cécité. Le fatalisme aidant, on s'était décidé par y reconnaître un signe de légitimité et des vieillards s'affligeaient de mourir sans pouvoir s'en glorifier ⁽¹⁾.

*
* *

Le siècle antérieur à l'établissement de l'hégire fut pourtant une période d'anarchie politique, de véritable décomposition intérieure. Il coïncida avec la disparition des petits états indigènes de Ḥira, de Ġassān, de Kinda, avec la chute du régime éthiopien dans le Yémen; pouvoirs pondérateurs, atténuant par leur surveillance les excès de l'individualisme arabe. Ce fut une époque de luttes fratricides entre les tribus, où une course de chevaux, des discussions relatives au droit de pacage suffisaient pour déclencher d'interminables guerres civiles ⁽²⁾; où même dans les cités, comme Médine, on connut seulement des trêves entre les hostilités.

D'après la théorie de Winckler, le climat arabe se trouve fatale-

⁽¹⁾ *Ağ.*, XI, 97; vieux Bédouins aveugles, *Ağ.*, XII, 43, bas; voir aussi Sīgīstānī, *Mo'ammaroūn*, passim; مخرور = خمر, la cécité considérée comme le mal par excellence; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 28; ravages de la vérole avant l'islam; *ibid.*, 143; Doughty, *Travels*, I, 577, « destruction of nomad Arabia »; Musil, *Arabia Petraea*, III, 412, vérole; typhus, causé par les eaux. Les aveugles abondent dans les grandes familles de la Mecque: Omayyades, Ḥašimītes etc. Les Abyssins et la vérole à la Mecque; I, S. *Ṭabaq.*, I¹, 56.

⁽²⁾ Lire les plaintes de Doū'l Oṣbo*; *Šo'arā'* (Cheikho) 625, 635. Son *divan*, *ibid.*, 625-39, me produit l'impression d'avoir été fortement interpolé.

ment voué à toutes les dégradations, le pays à toutes les ruines. Chaque siècle enregistre les progrès du dessèchement, de l'ensablement ⁽¹⁾, amenant à leur suite la famine. Le nomade demeure le témoin impuissant de cette décomposition inévitable et dans la marche de l'inexorable processus peut d'avance lire l'extinction de sa race. Tel un malade, calculant sur lui-même les progrès de l'affection, qui menace de l'emporter. Spectacle tragique, on en conviendra ! Dans ces conditions, les annales de la Péninsule ne devraient être qu'un pitoyable diaire, décrivant, génération par génération, les phases de l'agonie séculaire des nomades.

Plus haut l'histoire du cheval arabe nous a permis de noter combien peu, en descendant le cours des âges, il est donné de constater l'appauvrissement du désert. Nous avons pourtant emprunté nos exemples, accordé notre attention à une des régions les moins favorisées de l'Arabie : au Ḥiǧāz ⁽²⁾. Un pays épuisé, comme on nous le dépeint, voit diminuer ses forces productives, tarir les sources de sa prospérité, périliter, et finalement disparaître l'un après l'autre les représentants de la flore et de la faune indigènes, hors d'état de prolonger plus longtemps la lutte pour l'existence. Or, durant l'intervalle séparant l'hégire des débuts de l'ère chrétienne, nous observons précisément le phénomène inverse. Certes le climat ne paraît pas en voie d'amélioration. Au cours des sécheresses fréquentes, l'érosion, l'action de l'évaporation continuent, comme par le passé, à s'acharner sur les steppes dénudées. Et pourtant le pays s'enrichit de nouvelles conquêtes, toutes pacifiques d'ailleurs, dans le règne végétal et animal, affirmant de la sorte sa merveilleuse vitalité.

Dans son très remarquable mémoire *Della sede primitiva dei popoli semitici* ⁽³⁾, le savant Prof. Ign. Guidi a cité les textes de Strabon (XVI, 768, 784) et de l'auteur du *De bello Alexandrino*, at-

⁽¹⁾ Les Banoū Boḥtor, un clan de Ṭayy sont heureux de se savoir inattaquables dans leur « sable de 'Āliǧ, quatre jours de marche sans eau, وفيه برك اذا سالت » *الاولدية امتلأت* ; Vāqoūt, E. VI, 99, 5 sqq.

⁽²⁾ Il n'a jamais inspiré les éloges dithyrambiques, si généreusement accordés au Naǧd, au Ḥimā Ḍaryya, séjour des rois de Kinda ; Vāqoūt, E. V. 253, bas.

⁽³⁾ P. 588 sqq.

testant pour leur époque l'absence du cheval en Arabie. L'introduction du noble animal appartient donc à une époque postérieure. De combien a-t-elle précédé l'hégire? ⁽¹⁾ Nous l'ignorons et pour le moment il importe peu. On pourra rajeunir la date de cet événement sans provoquer nos protestations; bien au contraire! Or malgré les difficultés, s'opposant à son entretien au sein de la steppe, nous le voyons plutôt en train de se multiplier dans l'Arabie contemporaine du Prophète. Cette multiplication oblige les poètes à l'introduire dans leurs descriptions militaires, où — de même que sur les bas-reliefs assyriens — le dromadaire avait seul figuré jusque-là. Désormais le titre de *fārīs*, cavalier, devient le complément obligatoire de la dignité de sayyid ⁽²⁾. Insensiblement le *raʿīs* d'autrefois, le chef de la razzia, se transforme en قائد الخيل ⁽³⁾, conducteur de la cavalerie ⁽⁴⁾.

Escadrons modestes, sans doute. Nous n'y contredirons point. Mais le cheval appartient désormais à l'histoire de l'Arabie. Par ses qualités exceptionnelles, par la perfection de ses formes, la race arabe s'est placée en tête de l'aristocratie chevaline et a fait croire à l'existence en Arabie de véritables haras. Et cette révolution se trouve rapprochée de la dernière des grandes crises économiques, périodiquement traversées par la Péninsule, de celle enfin dont l'acuité aurait amené et précipité l'expansion islamique?

Au temps de Mahomet, on a également introduit le mulet ⁽⁵⁾. Au Ḥiǧāz cette introduction fut vraisemblablement l'œuvre du Prophète lui-même. Devenu souverain de Médine, médiocre cavalier, se tenant mal à cheval, il voulut se payer le luxe de cette monture

⁽¹⁾ Les Taglib se vantent qu'avant eux les Arabes ne montaient pas à cheval Bakrī, *Mo'ǧam*, 54, 9; Cf. Caetani, *Studi*, I, 346.

⁽²⁾ Voir plus loin : les titres du chef de la tribu.

⁽³⁾ Ou de جرّار, conducteur d'escadrons de cavalerie. Voir plus loin.

⁽⁴⁾ Zohair (Ahlw.), 85, 3; 98, 2. مَنْ لِلْخَيْلِ « Qui conduira les chevaux »? s'écrit constamment Ḥansā' dans ses élégies; cf. *Divan*, 53, 3 d. l.; 55; 71 :

هو الفارس المستعدّ الخطيب في القوم واليسر الوعوّ

« Il est le chevalier toujours prêt, orateur de la tribu, l'amateur glorieux du jeu de *maisir* ».

⁽⁵⁾ Mentionné par Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, (Hirschfeld), CIII, 2.

exotique. La fameuse mule Doldol, non pas don du vice-roi d'Égypte — ainsi le prétend la Tradition — a dû être achetée par ses agents commerciaux dans la vallée du Nil ⁽¹⁾. Le mulet apparaît seulement dans les cités, jamais dans les campements. Voilà pourquoi nous évitons d'insister sur cette nouvelle conquête. Il serait téméraire de la présenter comme une victoire sur l'inclémence du climat arabe.

D'après le témoignage d'Ammien Marcellin, contemporain de Julien l'Apostat, les Arabes de son temps ignoraient complètement l'usage du froment et du vin : « Plerosque nos vidimus frumenti usum et vini penitus ignorantes » (XIV, c. 4). Je me suis autrefois donné le tort de contester la valeur de ce passage ⁽²⁾. Il se trouve pourtant confirmé par toute l'histoire de l'Arabie. De nos jours encore le pain constitue une rareté sous la tente des nomades ⁽³⁾. Pour eux les deux seules nourritures solides usuelles sont les dattes et la viande. Cette dernière porte le nom de *lahm*, peut-être parce avant l'introduction et la diffusion du palmier-dattier, elle constitua l'aliment solide par excellence ⁽⁴⁾. Même dans les plus florissantes oasis du Ḥiǧāz, la culture du blé n'a jamais pris des proportions considérables. Parmi les rares céréales cultivées, on s'y est surtout appliqué à récolter de l'orge ⁽⁵⁾.

En revanche la vigne, on l'a vu, avait pris certains développements, non pas pourtant les vignobles. Nous l'avons retrouvée dans la majorité des oasis du Ḥiǧāz ⁽⁶⁾. Son introduction doit donc être postérieure au 4^e siècle de notre ère. Elle s'est répandue pendant les deux centaines, immédiatement antérieurs à l'hégire ⁽⁷⁾. Nous la voyons principalement cultivée dans les oasis du Wādī'l Qorā, à Médine. à Ṭāif. Les deux premiers centres étaient occupés par

⁽¹⁾ Cf. *Faṭīma*, Index s. v. *Doldol*.

⁽²⁾ Cf. notre *Poète royal*, 40.

⁽³⁾ Le blé donne de l'esprit ; *Aǧ̃.*, XII, 48, 6 ; 49, 12.

⁽⁴⁾ Guidi, *op. sup. cit.*, 594, 596.

⁽⁵⁾ Même chez le Prophète on ne se nourrissait pas tous les jours de pain de froment ; cf. *Faṭīma*, 43 sqq.

⁽⁶⁾ Notons encore Sawāriqyya, au pays de Solaim ; Yāqoūt, E. V, 164.

⁽⁷⁾ *Aǧ̃.*, IV, 75, 9 etc. ; cf. Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 156.

les Juifs et l'on doit vraisemblablement ce progrès à leur industrielle activité. S'ils n'introduisirent pas la culture du palmier-dattier en Arabie, ce furent certainement leurs prédécesseurs araméens dans les oasis du Hîgāz ⁽¹⁾. C'est la conclusion, se dégageant du docte mémoire, cité plus haut, du Prof. Guidi ⁽²⁾. Cette acquisition, si importante pour l'avenir de la Péninsule, est probablement antérieure à l'ère chrétienne. Elle prouve, comme l'introduction du cheval et de la vigne, combien, aidé par l'industrie humaine, le rude climat de l'Arabie semble susceptible d'amélioration.

(1) Bakrī, *Mo'ğam*, 30, leur attribue la plantation des palmeraies de Wādī'l Qorā.

(2) *Sede primitiva*, 583, sqq.

IV

Rigueur du climat arabe; sa tendance à empirer.

Réaction des agents de reconstitution. Rôle de la pluie

Un grave malentendu contribue, croyons-nous, à embrouiller toute cette discussion. Que les conditions de la vie au désert montrent de siècle en siècle une tendance à empirer, nous l'avons suffisamment insinué, en détaillant les méfaits de l'érosion et de l'évaporation. Cette constatation autorise-t-elle à parler d'une évolution plus radicale, d'un changement de climat? Nous ne le pensons pas.

Que le climat de la Péninsule appartienne à la catégorie des climats rigoureux, personne ne songe à le contester ⁽¹⁾. Or qu'appelle-t-on un climat rigoureux? C'est un milieu, où l'équilibre des forces naturelles, leur opposition merveilleusement combinée, maintenant l'ordre varié de l'univers, se trouvent détruits au profit des agents anarchiques de destruction. N'étant plus neutralisés, ou d'une façon inadéquate, ces éléments finissent par prendre le dessus, par intensifier leur intervention dévastatrice. Le déséquilibre s'accroît en raison directe de la diminution de la résistance rencontrée. Ainsi dans un pays à moitié dénudé, l'action des neiges, des gelées, celle des pluies torrentielles, la brusque succession de la chaleur des jours aux froids de la nuit ⁽²⁾, se montrent plus redoutables que dans les régions, protégées par de profondes couches d'humus, capitonnées par

(1) Cf. Banse, *Der arabische Orient*, 65-78.

(2) La nuit dans le Naǧd, on aurait observé — 10 degrés; Banse, *op. cit.*, 70.

une couverture de prairies et de végétation arborescente. Représentons-nous un monument en ruine: la chute d'une brique, d'une tuile prépare la disparition de la tuile, de la brique voisines et amène l'ébranlement total de l'édifice. Théoriquement la destruction devrait s'arrêter le jour seulement, où elle ne rencontrera plus rien à détruire.

Ainsi un climat mauvais montre une tendance marquée à devenir excessif. La nature fatiguée semble y avoir rendu les armes et renoncé à la lutte. La décadence de la veille facilite celle du lendemain, en diminuant la somme de résistance; elle désagrège le faisceau des forces conservatrices, travaillant à réparer l'œuvre de destruction.

« Le désert, a dit le Prof. Walther, c'est la région des paradoxes géographiques: orages sans pluie ⁽¹⁾, sources sans rivières, rivières sans aboutissants, arbres sans feuilles » ⁽²⁾. Ces paradoxes correspondent à autant de déchéances, de défaillances de la nature. Ils soulignent l'absence des facteurs, capables de neutraliser les éléments perturbateurs, déchainés dans la solitude. Pour préciser davantage: « le désert c'est une région de pluies insuffisantes et de sécheresse trop intense » ⁽³⁾. Ainsi en dernière analyse, le désert doit son existence à l'extrême inégalité entre l'apport et la soustraction d'humidité. Cette rupture d'équilibre profite à un facteur d'une incalculable puissance: l'action du soleil et des vents d'orage, ne rencontrant plus d'obstacles pour désagréger le sol, pour lui ravir jusqu'à sa dernière goutte d'humidité.

Cette constatation me paraît d'une souveraine importance dans notre discussion. Pour expliquer la formation et l'existence des solitudes arabiques, on a parlé de forces cosmiques, d'évolution fatale, irrésistible. Formules mystérieuses et manquant peut-être de clarté. Il s'agit en réalité d'une mesure pluviométrique, d'un minimum d'humidité. Ce minimum est-il notablement dépassé en certains cantons,

⁽¹⁾ Comme au siège de Médine par les Confédérés, *Aḥzāb*; I. S. *Ṭabaq.*, I², 50-51.

⁽²⁾ *Wüstenbildung*, p. 2. Voir plus haut. Le cliché poétique, اِرْقَتْ لِبَرْقٍ (citations données précédemment, p. 126) fait sans doute allusion à des orages sans pluie.

⁽³⁾ Walther, *op. cit.*, p. 4.

le désert voit diminuer son extension ou même cesse momentanément d'exister. La mesure se trouve-t-elle inférieure, le désert se réforme. Pour l'*Arabia deserta*, les fastes botaniques et géologiques consisteraient dans l'enregistrement de ces oscillations pluviométriques. Nous y reviendrons plus loin. Telles certaines constitutions humaines, souffrant d'une minéralisation excessive ou imparfaitement éliminée. La terre du désert souffre du même mal. Quant à la formation, l'extension des *sabaḥa* ⁽¹⁾, des dépôts salins, elles en fournissent autant de manifestations extérieures, facilitant le diagnostic. Seule la présence d'eaux abondantes, diluviennes est capable de l'en débarrasser. Comme cette constatation aide à comprendre les invocations des poètes arabes à la pluie ! N'était-elle pas l'unique remède au mal, dont menaçait de mourir leur patrie ?

Dans les régions des tropiques, souffrant d'un excès de sécheresse, où les chutes météoriques sont incertaines et de courte durée, chaque diminution de pluie amène l'épuisement de l'humidité souterraine, destinée à entretenir la vie des plantes. Chaque progrès de la dénudation, de l'érosion, de l'évaporation présage de nouvelles pertes pour l'avenir. La flore, déjà durement éprouvée, lutte dans des conditions de plus en plus défavorables. Sous l'influence des rayons solaires, la salinité souterraine monte à la surface ; elle arrête la respiration haletante des plantes assoiffées, elle achève de les brûler, en les enveloppant d'invisibles cristallisations. Et pourtant Dieu sait de quelle force de résistance dispose la végétation en ces terres désolées ! Pendant des années, les semences, les racines réussissent à lutter contre la dessiccation du sol, contre l'embrasement de l'atmosphère. Leur développement est généralement fort rapide. Les vents en dispersent les graines sur toute la surface des steppes ⁽²⁾, les dé-

⁽¹⁾ Marais salins dans l'*Arabia Petraea*, III, 412 ; dans la poésie bédouine moderne, emblèmes de la stérilité absolue ; *ibid.*, III, 454. *Sabaḥa* « lieu de ponte pour les autruches » ; Yāqūṭ, E. V, 184. La solitude, la plus grande chaleur déterminaient sans doute le choix de ces oiseaux.

⁽²⁾ Où elles forment de vastes districts, اَرْضُ مُعْشِبَةٍ ; Yāqūṭ, E. V, 236. Terres couvertes de عُشْب. Parmi les plantes fourragères le 'oṣb est مَا عَظَمَ وَغُلَطَ مِنْهُ, par opposition au baql = مَا رَقِيَ مِنْهُ وَلَانَ ; Ibn Ḥalawaih, *Ṣaḡor*, X, 8-9. Voir plus haut.

posent dans les anfractuosités des rochers. Quand la période sèche vient à se prolonger, les racines des arbres s'enfoncent dans le sol, pour y atteindre les couches, conservant des restes d'humidité.

Mais cette résistance ne demeure pas illimitée. Les fréquentes aridités ⁽¹⁾ tendent à la diminuer, à augmenter la surface des plaines lépreuses, à les changer en déserts improductifs, لَا يَنْبَت شَيْئًا. Les couches de sable superficiel gagnent en profondeur ⁽²⁾. Quant aux sels, aux éléments minéraux, n'étant plus décomposés, plus neutralisés par l'action de la pluie et des plantes, plus entraînés à la mer par les trombes hivernales, ils viennent former à la surface du sol des plaques salines, des *sabaḥa*, d'année en année plus étendues. Autant de domaines, compromis pour le règne végétal ⁽³⁾ et où les chances de reconquête, de revanche deviennent de plus en plus problématiques. La passive ténacité, le *ṣabr* fataliste du Bédouin manque de ressort pour arrêter cette désastreuse évolution. S'il demeure le قَلِيلُ التَّشْبِيّ, vanté par Doraid ibn aṣ-Ṣimma ⁽⁴⁾, l'homme « sobre de récriminations, de plaintes », au sein de l'infortune, il ne songe pas à réaliser l'idéal, formulé par Ṭa'abbāṭa Ṣarran :

« Insensible aux coups du sort, il se multiplie, il s'ingénie à découvrir les issues pour s'y dérober ».

قَلِيلُ التَّشْبِيّ لِمَوْتِهِ يُعْصِبُهُ كَثِيرُ النَّوَى شَتَّى النَّوَى وَالْمَسَالِكِ ⁽⁵⁾

‘Abdallah, le fils du calife ‘Omar, arrosait les arbres, ayant jadis prêté leur ombre au Prophète ⁽⁶⁾. Le nomade ne témoigne pas cette sollicitude pour la végétation de son pays ⁽⁷⁾. C'est bien assez d'exiger de lui de respecter le *ḥimā* de sa propre tribu. En cas de contestation ou de poursuite par l'ennemi, il n'hésitera pas à combler

⁽¹⁾ Comme Doughty, Musil en cite de quatre ans ; il atteste également le caractère régional de la pluie ; *Im nōrdl. Ḥeḡāz*, 8.

⁽²⁾ رَمْلَةٌ صَعْبَةٌ الْمَسْلَكِ ; Yāqūṭ, E. V, 129, 249. Voir plus haut.

⁽³⁾ Voir plus haut, pour la flore spéciale des *sabaḥa*.

⁽⁴⁾ *Aḡ.*, IX, 5 ; légères variantes dans Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 217.

⁽⁵⁾ A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 47.

⁽⁶⁾ Bakrī, *Mo'ḡam*, 428.

⁽⁷⁾ Il se vante plutôt de ne pas planter ; Ibn Hišām, *Sira*, 862, 6 d. I.

les puits ou à les empoisonner ⁽¹⁾. Mahomet brûle les palmeraies des Juifs à Médine, à Haibar, et coupe les vignobles de Taïf, pour réduire par ces imprévoyantes mesures la résistance de ses adversaires ⁽²⁾.

Voilà dans toute sa réalité, la déplorable condition du climat arabe. Si l'on vise cette situation, quand on parle d'ensablement, de dessèchement progressifs, nous n'y contredirons pas. De nos jours l'Arabie compte moins de bonnes terres, moins d'espaces bocagers que jadis. Dans l'ensemble, opine M. Nöldeke, elle se trouve dans une condition moins favorable qu'à l'époque des *Mo'allaqāt* ⁽³⁾. Il faudrait nier l'évidence pour ne pas se rallier à ce jugement. Certaines oasis, celle de Fadak p. ex. ont bel et bien disparu. Celles de Wadi'l Qora, jadis si florissantes, ont vu considérablement diminuer leur surface de culture ⁽⁴⁾. Disparition et diminution confirment la règle, plusieurs fois énoncée ici : un rude climat tend naturellement à empirer.

*
* *

De là à affirmer un changement plus considérable, il y a loin. Si l'on s'y est décidé, c'est pour avoir limité son attention à un seul côté de la question. Dans la discussion, on s'est borné à envisager,

⁽¹⁾ Sources comblées, eaux importantes disparues dans le sol, peu avant l'islam. A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 18 ; Bakrī, *op. cit.*, 780, 2 ; comp. 644, 15. Pendant la campagne de la Ḥarra, sous Yazīd I, les Médinois empoisonnent les puits entre la Syrie et le Ḥigāz.

⁽²⁾ Nasā'ī, *Sonan*, E. I, 101 ; Aboū Yoūsof, *Ḥarāğ*, 120 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 114. Aboū Bakr donne la même prescription à Ḥalid ibn al-Walid. Ces exemples embarrassent la Tradition. Auzā'ī et l'école syrienne répugnent à s'y conformer ; Nasā'ī, *loc. cit.* ; Šaṇ'ī, *Kitāb at-Omm*, IV, 173-174, 324. Propriétés, palmeraies des 'Alides détruites par les 'Abbāsides ; Yāqoūt, E. V, 180.

⁽³⁾ Cf. Nöldeke, *Fünf Mu'allaqāt*, 1, p. 7.

⁽⁴⁾ Même conclusion pour Taboūk, où Sarg dans le « wādi Taboūk » a disparu ; Yāqoūt, E. V, 70. Cette قربة, mentionnée par le ḥadīṭ, demeure introuvable pour les géographes. Bakrī, *op. cit.*, 773 la cherche en Syrie.

à supputer les effets séculaires de l'érosion et de l'évaporation. L'intervention de ces agents atmosphériques est éternelle comme le soleil et les vents, qui continuent à désoler les solitudes de l'Arabie. Nous ne pensons pas en avoir atténué les effets. Plus logique que l'école de Winckler, nous en sommes à nous demander comment leurs attaques n'ont pas abouti, à la destruction totale de l'Arabie ; pourquoi après la ruine de l'oasis de l'adakh, des palmeraies de Wādī'l Qora ⁽¹⁾, ils ont laissé subsister un seul des pacages, continuant à nourrir par centaines de mille les chameaux de la Péninsule ?

Par bonheur dans le climat d'une région il n'y a pas uniquement à considérer l'ingérence de ces forces brutales. Le soleil et les vents ne sont pas exclusivement des agents de dissolution. Ils travaillent d'autre part à la reconstitution de leur empire. Sans quoi leur action ne trouverait bientôt plus qu'à s'exercer sur le néant. Aussi bien leurs efforts combinés aboutissent-ils à la formation de la pluie, à la restitution de cette même humidité, précédemment soustraite, volatilisée par leur intervention. L'eau, puisée par le soleil dans les inépuisables bassins maritimes, baignant les côtes d'Arabie, les vents sont chargés pour ainsi dire de l'amener à pied d'œuvre et d'en opérer la répartition sur le continent, sur les oasis et les steppes épuisées. Répartition trop souvent aléatoire ⁽²⁾, inégale, nous en convenons. Les *orages à sec* comptent parmi les paradoxes géographiques du Ḥiḡāz. Pendant des années l'atmosphère embrasée, l'énorme température du sol, chauffé à blanc, contribueront à vaporiser l'humidité, charriée par les nuages *اخْطَا الرِّبِيعُ بِلَاكِهِمْ* ⁽³⁾. Mais on connaît aussi des hivers, où l'accord de la température et des vents tourne au profit des plaines brûlées. Cette situation a été décrite plus haut.

Si l'érosion, la dénudation, l'évaporation interviennent, comme agents de dissolution, de désorganisation, la pluviométrie se comporte en qualité de reconstituant. Elle combat, elle neutralise les désastreux

⁽¹⁾ Des nombreuses *قريّة جامعة* (voir plus bas), subsistant encore au début du 3^e siècle H.

⁽²⁾ La pluie arrive trop tard, les troupeaux ont péri ; *Ag.*, XI, 153, 10. C'est la plainte ordinaire des Bédouins auprès des gouverneurs ; cf. Ḥansā', *Divan*, 100.

⁽³⁾ Comp. *بَكُلَّ السَّحَابِ*, la nuée a été avare ; Ḥansā', *Divan*, 99, 3 d. 1.

effets de la volatilisation de l'humidité céleste; elle parvient avec des alternatives, plus ou moins prolongées, de succès et d'échecs, à rétablir un équilibre temporaire entre ces forces ennemies, entre les deux principes dont la lutte donne à la Péninsule son apparence saharienne.

Nulle part le rôle bienfaisant de la pluie n'apparaît comme en Arabie. A elle de libérer l'immense superficie des scories, des impuretés, véritable lèpre terrestre, accumulées pendant les périodes arides. Elle débarrasse les plantes, les arbres de leurs poussières, de leurs gaines salines. Pendant les longs mois d'été, la flore était demeurée soumise au *régime des eaux minérales*. L'hiver y substitue celui des « eaux du ciel, مَزْنُ السَّمَاءِ », reconstituant de leurs tissus. En amollissant le sol, en le saturant d'eau, les pluies permettent aux plantes de respirer: elles vont les ranimer jusque dans les entrailles de la terre et y reformer leur provision d'humidité. Les plus tenaces représentants du règne végétal vivront sur cette réserve, jusqu'à la prochaine période hivernale. Ils utiliseront ce répit pour reconquérir une partie des positions perdues. Cette revanche s'opère dans un laps de temps, relativement restreint ⁽¹⁾, grâce à la robustesse des plantes désertiques. Il suffit de l'intervention de l'industrie humaine pour lui donner la plus salubre extension ⁽²⁾. Ainsi le prouve l'histoire des oasis et des centres de culture au Hîgāz, partout enfin, où l'homme s'ingénie à seconder les ressources latentes du sol et du climat arabes. Mais la mission principale de la pluie — et sur ce point l'on ne saurait trop insister — semble bien de débarrasser le désert de son excès de salinité ⁽³⁾, de laver à grandes eaux la surface des *sabaha* ⁽⁴⁾, les lits des *ḡadir* desséchés et recouverts d'efflorescences minérales. La violence des pluies, des trombes hivernales donne au

(1) Voir plus haut.

(2) Celle-ci va de pair avec les progrès de la prospérité politique.

(3) Dans un même district, succession de puits saumâtres et d'autres à eau potable; Yaqūṭ, E. V, 129.

(4) Au pl. سَبَاخ ; il désigne fréquemment des marais salins, comme dans la région de Baṣra; cf. *Naqā'id Ḡarīr*, 367, 13; *Tāğ al-'Aroūs* s. v. سَع ; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 356, 11.

phénomène sa véritable efficacité, celle de purifier la steppe, de restituer au gouffre de la mer ⁽¹⁾ les parcelles solides, isolées par la chaleur solaire.

Mieux réparties d'après les saisons, mais moins abondantes, les pluies, en reproduisant le régime de nos climats, réussiraient avec moins d'efficacité à atteindre — nous le craignons du moins — ce résultat indispensable. Il ne faut pas se lasser de le répéter : le grand ennemi de la vie végétale en Arabie, c'est la surabondante minéralisation, aboutissant à la complète stérilisation du sol.

Ainsi s'opère périodiquement la désinfection, le nettoyage à fond de la solitude arabique, le renouvellement de bail pour les espèces, représentant les règnes végétal et animal. C'est le rétablissement de l'équilibre instable des forces naturelles, la restauration du plan providentiel, présidant au jeu désordonné de ces éléments contraires et les amenant aux vues supérieures du Créateur, jusque dans les régions les plus déshéritées de notre globe. L'histoire climatologique du Ḥiǧāz enregistre les phases de cette lutte, de cette opposition, jamais interrompues. Certes il arrive que la victoire demeure au plus fort, c'est à dire au soleil et à la chaleur. Mais cette victoire compte toujours un lendemain ; elle finit par amener une réaction bienfaisante, une trêve temporaire. Elles sont utilisées par la nature pour reprendre des forces, s'assurer des auxiliaires en vue d'une reprise certaine des hostilités. Ce répit marque, sinon un recul, du moins un arrêt, dans les progrès de la dénudation. Au fond d'un terrain plus meuble, des *qā'* ⁽²⁾, d'une vallée mieux abritée, à couvert de la mince couche sablonneuse des *dārāt* ⁽³⁾, sous la protection des longues dalles basaltiques des *ḥarra*, les semences engourdies depuis des années, les arbustes aux branches noircies, mais à la racine, plongeant dans une dernière couche humide, réaffirment leur volonté de vivre. Alternatives

⁽¹⁾ Ainsi l'inondation aurait jeté à la mer les cadavres des Abyssins, envahisseurs du ḥaram de la Mecque ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 56. Elle entraîne les arbres à d'énormes distances ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsīn*, 248 ; emporte des tribus entières ; Yāqoût, VI, 274.

⁽²⁾ Conservant mieux l'humidité. Comp. Ḥansā', *Divan*, 66, 1 v. ; Yāqoût, E. V, 382.

⁽³⁾ Voir plus haut.

de défaites et aussi de victoires. Les partisans de Winckler l'oublient trop facilement. Si l'œuvre de décomposition n'avait jamais subi d'arrêt, nous aurions à enregistrer non la modification du climat, mais la disparition de toute vie en Arabie.

*
* *

C'est une méthode sommaire d'affirmer pour la Péninsule, depuis la fin de la période glaciaire, la progression graduelle du dessèchement. La vue de la désolation actuelle nous induit trop facilement à en admettre sans discussion la réalité. Par son apparente simplicité, la théorie achève d'enlever les suffrages; elle amène à fermer les yeux sur l'absence de chiffres, sur la faiblesse des rapprochements, sur le mirage des analogies. Nous nous trouverions d'ailleurs fort embarrassé pour aligner des chiffres ⁽¹⁾ en sens contraire.

De l'histoire primitive de l'Arabie nous possédons seulement des fragments, des épisodes anecdotiques, des allusions d'une regrettable discrétion. Plus abondantes les descriptions des poètes ⁽²⁾ manquent de précision et valent seulement pour le siècle antérieur à l'hégire. Pourtant, il faut bien en convenir, cette double source de renseignements ne se prononce pas en faveur d'un changement radical. Aussi haut qu'il nous est donné de remonter les annales préislamiques, nous nous heurtons à la succession des mêmes phénomènes météorologiques, à la constance des lois physiques, réglant les saisons arabes. Entre la période ancienne et la période contemporaine, on constate, non une lacune, mais la continuation. Nous retrouvons partout les traces de

⁽¹⁾ Nous n'attribuons aucune valeur absolue à ceux donnés plus haut sur la force numérique des tribus. A notre avis, la population n'était pas en diminution aux environs de l'hégire. Impossible de se montrer plus affirmatif; mais la constatation suffit!

⁽²⁾ Je n'y ai jamais rencontré une allusion au changement de climat.

جَدَبَ الْبِلَادُ فَأُعْقِمَتْ أَرْحَامُهُمْ وَالْدَهْرُ غَيَّرَهُمْ مَعَ الْاِحْدَثَانِ

La sécheresse, stérilité, signalées par Dou'l Oşbo', *Şo'arâ'*, 639, 3 d. v. (Cheikh) le poète les présente comme la suite des guerres, de la diminution des siens. Comp. *ibid.*, 625, 635, 639). Elles sont une conséquence, non une cause.

la lutte de l'homme contre l'excès de sécheresse, de ses efforts pour en atténuer les effets, en construisant des citernes, des réservoirs, en perçant des puits ⁽¹⁾, en élevant des barrages. Les époques d'humidité et de sécheresse coïncident avec les dates, observées de nos jours, avec celles notées dans les écrivains, postérieurs à l'hégire. Les rares indications fournies par les documents assyriens, par les auteurs classiques et orientaux, tous s'appliquent merveilleusement à l'Arabie contemporaine.

Le gigantesque pluviomètre, formé par le réseau du Wādī Idam et des monts, voisins de Médine, continue à fonctionner sous nos yeux, comme à l'époque de Mahomet. Chaque quart de siècle au moins ⁽²⁾, la Mecque compte une inondation ⁽³⁾. Aussi bien l'énorme cuve de l'Erythrée ne cesse de fumer sous l'action du soleil. Pour condenser ces vapeurs, pour les précipiter sur la surface du Ḥigāz, il suffit d'une heureuse disposition de l'anémométrie. Si l'on connaît, comme à l'époque de l'hégire, des sécheresses de quatre ans ⁽⁴⁾, on constate également, comme alors, des pluies diluviennes, durant 15 jours ⁽⁵⁾. Au début de Janvier 1913 plusieurs centaines de pèlerins de la Mecque ont trouvé la mort dans une inondation ⁽⁶⁾. Pendant les hivers pluvieux le Boṭḥān (actuellement appelé ابو جُودَة) et le 'Aqīq se remplissent d'eau et coulent à pleins bords. Cet événement donne à Médine le signal d'une fête publique. On n'agissait pas autrement à l'époque des Omayyades quand se répandait la nouvelle : « le 'Aqīq déborde. قَدْ سَالَ الْعَقِيقُ » ⁽⁷⁾. Je dois ces renseignements à l'obligeance d'un ingénieur musulman, attaché à la construction du chemin de fer de la Mecque.

(1) Les tribus se vantent d'avoir creusé des puits ; Yāqūṭ, E. V, 142. 143 ; Bālāḍorī, *Fotoūḥ*, 48-55. Bakrī, *op. cit.*, 766.

(2) Tous les dix ans, d'après Azraqī, (Wüst.) 28, 10.

(3) Snouck Hurgronje, *Mekka*, I, 18-20 ; J. Lyall, *JRAS*, 1912, p. 148.

(4) *Ag.*, XI, 81.

(5) *Ag.*, XI, 80.

(6) Même phénomène, arrivé deux ans plus tôt ; voir plus haut. En Janvier 1910, l'inondation a atteint la « pierre noire » à la Mecque ; J. Lyall, *JRAS*, 1912, p. 148.

(7) Comp. Musil, *Arabia Petraea*, III, 260 d. l. On comprend qu'on l'ait fait appeler par Mahomet « vallée bénie, وادي مبارك » ; Yāqūṭ, E. VI, 199.

Dans la vallée du 'Aqīq il a retrouvé nombre de barrages et de réservoirs, actuellement détruits. Cette observation est à retenir. « On a laissé tomber en ruines, affirme mon informateur, tous les travaux d'art des anciens. A Médine l'industrie et l'agriculture se réduisent, pour ainsi dire, à néant. Les habitants vivent d'aumônes et de secours et aussi d'extorsions, aux dépens des pèlerins » ⁽¹⁾. Sans s'en douter, mon sympathique correspondant soulève ici le problème du changement climatologique. Pourtant l'idée ne lui vient pas de mettre le ciel en cause, mais bien plutôt l'apathie de la population. Il aurait pu ajouter l'incurie et la mauvaise administration du régime ottoman. Mais fonctionnaire et musulman, il a évité d'insister sur ce douloureux tableau.

(1) J'adoucis le texte original : سلب أموال الحجّاج ; lettre du 9 de Dīl Qa'da, 1324 H. Même situation au temps d'Ibn Ġobair, *Travels*², 73. « Plus de religion, déclare-t-il, au Ḥiġāz ; c'est là que le sultan Saladin, *Ṣalāḥ ad-dīn*, devrait porter le ġihād » ; *ibid.*, 78.

**Activité agricole des Juifs en Arabie. Conséquences désastreuses
des expulsions, décrétées par Mahomet. Vitalité de la race
arabe au 7^e siècle**

Il en allait tout autrement dans les milieux juifs du Ḥiǧāz. On a pu en faire la remarque : toutes les oasis de cette province, depuis Ġoḥfa au midi jusque à Wādī'l Qorā ⁽¹⁾, se trouvaient en la possession de cette race industrieuse. A en juger d'après la terminologie agromique, ils y ont probablement remplacé des populations de langue araméenne ⁽²⁾. Sans négliger le commerce, les Juifs arabes tenaient en mains les finances, les arts mécaniques, l'orfèvrerie ⁽³⁾, la fabrication des armes et des instruments agricoles. Cette activité variée ne les empêchait pas de consacrer leur attention à la culture du sol, à l'aménagement de leurs domaines. Vers la mort du Prophète, Wādī'l Qorā présentait sur une longueur d'une centaine de kilomètres une succession presque ininterrompue de hameaux, de palmeraies, là où de nos jours on rencontre seulement le maquis et la brousse ⁽⁴⁾. Am-

⁽¹⁾ Où ils se sont installés de bonne heure ; Bakrī, *Mo'ǧam*, 42, d. 1.

⁽²⁾ Cf. Fraenkel, *Aram. Fremdw.*, 125 sqq. ; Wellhausen, *Reste*², 230 sqq. ; Winckler, *Mith. vorderas. Gesells.*, 1901, 71.

⁽³⁾ Comme à Fadak ; *Aǧ.*, IX, 176, 7. Cf. Leszynsky, *Die Juden in Arabien*, 16 sqq. Ḥaibar produisait le صيغاني, la plus fine variété de dattes connue ; Yāqoūt, E, VI, 181, 7 d. 1. Ils ont contribué, je le soupçonne, à améliorer en Arabie la culture du palmier. Cf. Guidi, *Sede primitiva*, 583.

⁽⁴⁾ Cf. Musil, *Im nörd. Heǧāz*, cité plus haut. Le mot ضيعة, domaine, chez les sédentaires, signifiait encore pâturage chez les nomades ; Nöldeke, *Neue Beitr. z. semit. Sprachwiss.*, 59.

mien Marcellin (XIV, 3, 4) dit des Arabes de son temps : « Nec quisquam stivam apprehendit vel arborem colit, sed errant semper per spatia ». Les colons juifs professaient des principes bien différents. Bakrī va nous l'apprendre : « Installés à Wādī'l Qorā, ils s'empresèrent de restaurer les anciens puits, de les nettoyer, de donner de l'écoulement aux sources, de planter des dattiers et des vergers, (1). »

Nous avons observé le même phénomène à Médine. A l'arrivée de Mahomet, les meilleurs puits, les sources les plus abondantes appartenaient aux Juifs. Longtemps les musulmans se virent dans l'humiliante nécessité de leur acheter l'eau potable. Les puits des Arabes mal entretenus, insuffisamment protégés devenaient trop souvent des centres de maladies infectieuses (2). Les premiers Compagnons et le Prophète lui-même en firent la douloureuse expérience : ils payèrent leur tribut à la fièvre de Médine جَمَى الْمَدِينَةِ. Cette malaria paraît avoir de préférence atteint les émigrés mecquois, à l'exclusion des Juifs indigènes (3). Il semble tout indiqué de la mettre sur le compte des eaux insalubres (4).

Le tempérament passionné du Prophète lui inspira des mesures déplorables. De ce nombre fut l'expulsion des Juifs, ces cultivateurs intelligents. Mahomet doit en porter toute la responsabilité (5). Leur présence au Ḥigāz, l'exemple de leur activité profitèrent grandement au développement agricole de cette province. Lorsque le père du chef solaimite 'Abbās ibn Mirdās voulut défricher la brousse d'Al-Qorayya (6), cette tentative a pu être inspirée par le spectacle de la

(1) Bakrī, *Mo'gam*, 30. Sur les nombreux puits anciens de *Madā'in Šaliḥ*, voir Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, 40.

(2) Voir plus haut p. 42. En changeant de *dār*, des clans d'Anšār périssent eux et leurs troupeaux ; Qotaiba, *Oyoūn*, 185, 7 sqq. Je soupçonne ici l'action des eaux.

(3) Cf. *Faṭīma*, 54.

(4) Mahomet se fait apporter de loin des eaux potables, عَذْبَةٌ ; Yāqoūt, E. V, 94, bas.

(5) Il a pu céder également aux obsessions des Mohāgīr et des Anšār, créanciers des Juifs et convoitant leurs riches domaines.

(6) Cf. *Aḡ.*, XX, 135-36. Ḥansā', *Dirvan*, 77, 5, mentionne الْعُرَيْيَّة. Voir surtout Bakrī, *Mo'gam*, 735 ; et ici même p. 31.

prosperité juive. Car la famille de 'Abbās se trouvait liée d'amitié avec les Juifs du Ḥigāz. Pour le Prophète, les dix années de son régime à Médine se résument dans la lutte contre Israël. Afin de préparer l'opinion, il commença contre eux une campagne de presse, ni plus ni moins déloyale que les manœuvres de ce genre. Elle lui parut indispensable à cause des nombreux intérêts, rattachant ses disciples anṣariens à leurs compatriotes juifs : alliances de religion, de famille, de clientèle, questions d'argent. La plupart des Médinois se trouvaient être leurs débiteurs. Dans d'interminables sourates — elles comptent parmi les plus prolixes ⁽¹⁾ du Qoran — Mahomet ne cessa d'accabler les Juifs ⁽²⁾, de les dénoncer comme les ennemis de la nationalité arabe, des traîtres, des conspirateurs. Lorsqu'il jugea les esprits suffisamment préparés, lorsque, par une suite de lâches assassinats, il pensa avoir jeté la terreur parmi ses adversaires, il les somma de quitter le pays, de lui abandonner leurs riches domaines. Repoussé avec hauteur, il leur déclara la guerre : lutte où, il faut le proclamer, la loyauté du Prophète fit lamentablement naufrage. Elle se termina par l'expulsion et aussi par le massacre de centaines de prisonniers israélites.

'Omar poussa jusqu'à ses conséquences extrêmes la malheureuse politique, inaugurée par Mahomet. Ce dernier les avait laissés dans les autres oasis du Ḥigāz, non par tolérance, mais ne sachant comment remplacer ces intelligents cultivateurs. La malaria de Haibar, encore plus redoutable que celle de Médine, terrassait les plus robustes de ses Compagnons. Contre ses atteintes les Juifs se seraient immunisés en absorbant quantité d'ail ⁽³⁾. Or l'odorat délicat de Mahomet n'en pouvait supporter la senteur caractéristique ⁽⁴⁾. 'Omar les expulsa brutalement, se couvrant derrière un testament apocryphe du Maître. Si les funestes effets de la mesure ne se firent pas sentir immédiatement, on le doit à l'importation de milliers d'esclaves, de

⁽¹⁾ Et aussi les moins franches.

⁽²⁾ Cf. Hirschfeld, *Researches*, chap. X, *Political speeches*, p. 111 sqq.

⁽³⁾ Cf. *Mo'āwīa*, index s. v. *ail*.

⁽⁴⁾ Un autre préservatif c'était de braire comme un âne ; Yaḡoūt, E. IV, 309. Sur l'ail, comme remède contre le mauvais œil, cf. *Echos d'Orient*, XV, 387-388.

captifs au Ḥigāz, pendant la période des conquêtes arabes ⁽¹⁾. On le doit principalement à la sage politique des Omayyades ⁽²⁾, très attentifs à relever l'agriculture dans leur pays d'origine. En ce sens, Mo'āwia paraît avoir pris au sérieux le titre de sayyid de Moḍar, réclame par lui ⁽³⁾. Sur un de ses domaines en Arabie, ce monarque entretenait jusqu'à 4,000 esclaves ⁽⁴⁾. Un chiffre suggestif ! Non moins instructif semble le renseignement affirmant que les domaines les plus estimés par les Omayyades se trouvaient en Arabie خيَّار ضياع بني أمية ⁽⁵⁾. Leurs agents en ce pays sont chargés de les informer et de leur signaler les meilleures acquisitions, pour y arrondir leurs possessions domaniales. Le souverain s'empresse d'ailleurs de les entretenir, de les améliorer sans cesse, en y exécutant des travaux considérables. Vers ce temps-là l'Arabie paraît avoir possédé en abondance le froment et les dattes. C'était le cadeau ordinaire aux poètes faméliques. « Qu'on charge leurs chameaux de blé et de dattes, disent les Mécènes, أَوْفِرُوا رَوَاحِلَهُ بَرًّا وَتَمَرًا » ⁽⁶⁾.



Voilà où en était le Ḥigāz aux 7^e et 8^e siècles, contemporains de la grande expansion au dehors de la race bédouine. Ni le pays ni le peuple ne semblent en train de mourir. C'est bien plutôt l'époque, où tous deux fournissent les preuves de leur plus grande vitalité ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ I. S. *Ṭabaq.*, II², 83, 1, كَثُرَ فِي يَدَيِ الْمُسْلِمِينَ الْعَمَّالُ وَقَوُوا عَلَى عَمَلِ الْأَرْضِ.

⁽²⁾ Comp. *Mo'āwia*, 239 sqq.

⁽³⁾ *Ağ.*, XI, 30, 5.

⁽⁴⁾ Balāḍorī, (Ahlw.), 126-127. Sous 'Omar un Arabe possède jusqu'à « 4000 familles d'esclaves » ; *Naqā'id Ḡarīr*, 46, 9. « Aucune nation ne comptera autant d'esclaves que la mienne » (Mahomet) ; Nasā'ī, *Sonan*, E. II, 207, 2.

⁽⁵⁾ *Ağ.*, XI, 152, 2 d. Mo'āwia se fait renseigner sur la valeur des propriétés au Ḥigāz ; Bakrī, *Mo'ḡam*, 726, 5. Palmeraies de Mo'āwia près de la Mecque ; Yāqoūt, E. V, 371, 6 d. I.

⁽⁶⁾ *Ağ.*, XI, 83. L'idéal c'est de posséder en *été* abondance de dattes et de lait ; Ḥoṭai'a, *Divan*, V, v. 10.

⁽⁷⁾ Winckler signale les « grands excédents » de la population ; *Mitt. vorderasiat. Gesells.*, 1901, 72.

Nous voyons en même temps comment l'Arabie récompense les soins qu'on lui consacre. Une palmeraie d'Ibn Zobair, sise au Ḥiǧāz, suffit pour alimenter de dattes les troupes, chargées de défendre la Mecque contre l'armée de Yazid I^{er}. Ces soins demandent, pour demeurer efficaces, à être accompagnés d'une vigoureuse action politique ⁽¹⁾. Ainsi avait agi Ziad ibn Abihi dans sa turbulente vice-royauté de l'Iraq ⁽²⁾. Il tira le glaive du fourreau au profit de l'autorité ⁽³⁾. Les gouverneurs omayyades du Ḥiǧāz prirent soin de l'imiter ⁽⁴⁾.

Sans posséder toujours son énergie ni ses talents d'administrateur, qu'ils s'appelassent Marwān, Sa'īd ibn al-Āṣi, 'Amrou'l Aṣḍaq, tous ces membres de la famille régnante se préoccupèrent sérieusement de pacifier les Arabes, d'établir un commencement d'ordre au désert ⁽⁵⁾. Un chiffre nous permettra de deviner l'étendue des ruines, accumulées par l'incurable indiscipline des nomades. Il démontre, à notre avis, la faillite retentissante du système patriarcal, l'anachronisme, perpétué par les mœurs de la ǧāhilyya au sein du nouvel empire. Le trait nous paraît d'ailleurs légendaire; nous le donnons seulement comme indication. Le calife 'Omar reçut un jour la visite d'un chef du Yémen, propriétaire de 4.000 familles d'esclaves, tous Arabes, faits prisonniers ⁽⁶⁾ à l'époque préislamique. لَهُ أَرْبَعَةُ (7) .

Ainsi donc la vie pastorale offrait un aliment insuffisant à l'activité désordonnée des Bédouins. La période hivernale du *rabī'* formait une diversion trop courte ⁽⁸⁾ hélas ! pour absorber utilement l'exube-

(1) Cf. Winckler, *op. cit.*, 39.

(2) Cf. *Naqā'id Ḡarīr*, 608, 5 : كَانَ زِيَادٌ إِذَا قَالَ شَيْئًا وَقَى بِهِ .

(3) Cf. notre *Ziād ibn Abihi*, passim « Le lion est moins redoutable que Ziad »; *Naqā'id Ḡarīr*, 617, 20. Sous son gouvernement les troupeaux au désert peuvent rester sans gardiens; Qotaiba, 'Oyoūn, 25, 18.

(4) Ils envoient leur gendarmerie بِخَارِجَةٍ rétablir l'ordre dans les tribus; Qotaiba, 'Oyoūn, 164, 8 sqq.

(5) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. 1, 29. Marwān ibn al-Ḥakam accorde des concessions dans le 'Aqīq; Yāqoūt, E, V, 436.

(6) Il ne s'agissait donc pas de serfs de la glèbe.

(7) *Naqā'id Ḡarīr*, 46, 9-10.

(8) Voir plus haut, chap. V.

rance de cette race vigoureuse. Pendant le long été de l'Arabie, des milliers de bras demeuraient inoccupés au sein des tribus, éloignées des centres commerciaux, vivant loin de la frontière syrienne, où le trafic et le transit des marchandises réclamaient les meilleures énergies ⁽¹⁾. Et voilà comment le brigandage de la razzia avait été élevé à la hauteur d'une institution nationale ⁽²⁾. Aux *loṣōṇṣ* on reprochait, non de s'y livrer, mais de la pratiquer sans l'assentiment, sans la participation de la tribu.

A cette situation tendue s'ajoutaient les années d'aridité. Alors le besoin venait stimuler par ses perfides suggestions la cupidité innée du Bédouin. Les célèbres *journées* des Arabes, *أيّام العرب* ⁽³⁾, sont là pour l'attester. Aucun lendemain ne pouvait garantir la possession des biens, péniblement gardés. Un coup de main, habilement conduit, suffisait pour ruiner toutes ces espérances ⁽⁴⁾. Ce ne sont pas seulement les tribus pauvres, mais les plus florissantes confédérations nomades, les riches et puissants groupes de Ġaṭafān, de Ṭayy, de Tamīm, aucun ne peut résister à l'obsédante tentation de la razzia. *ظالم او مظلوم* ! Hésiter entre les deux alternatives, reculer devant l'abus de la force, c'eût été se rendre l'existence impossible dans ce milieu violent. Même dans la tribu chrétienne de Taġlib, le poète Qoṭāmī, un Taġlibite islamite, n'hésite pas à le proclamer : « Nous executons des razzias contre les étrangers; à leur défaut contre les clans de Taġlib » ⁽⁵⁾. *Homo homini lupus* ! Impossible de traduire avec plus de cynisme le vieux dicton latin.

Voilà où en étaient les respectables sayyḍ, les parangons du *ḥilm* en Arabie, *كُؤُوه اِحلامِها وكُؤُوه نُهاها* ⁽⁶⁾. Quelles licences ne devaient pas

⁽¹⁾ Cf. *Yazīd*, chap. XIX, 281.

⁽²⁾ Les plus sympathiques représentants de la race s'y livrent : Ḥātim Ṭayy, 'Orwa ibn al-Ward, Bistām ibn Qais (voir ce nom à l'*index* des *Naqā'id Ḡarīr*).

⁽³⁾ Nous renvoyons aux très complets exposés du scoliaste des *Naqā'id Ḡarīr*, édités par le Prof. Bevan.

⁽⁴⁾ Comparez Musil, *Arabia Petraea*, III, 369 sqq.; Jaussen, *Pays de Moab*, 165 sqq.

⁽⁵⁾ Cité dans Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. 1, 182.

⁽⁶⁾ Ḥansā', *Dīvan*, 86 d. 1.

s'accorder les *loṣoūs* ⁽¹⁾, les irréguliers du désert ? Les récits du *Kiṭāb al-ʿIḡānī* sont pleins de leurs néfastes exploits, copieusement exposés par le complaisant auteur ⁽²⁾. N'appartenant à aucune organisation, ils devenaient pratiquement insaisissables. La mise au ban de leur tribu non seulement avait perdu toute efficacité, mais elle se démontrait presque nuisible, puisque leurs victimes perdaient le recours contre une collectivité responsable.

*
**

A Médine les représentants du pouvoir omayyade ne se laissèrent pas décourager par l'étendue du mal ⁽³⁾. Vaillamment ils s'obstinèrent à lutter contre l'anarchie. Ils commencèrent par mettre à prix la tête des brigands arabes. Pour l'exemple, certains furent suspendus au gibet ⁽⁴⁾. Contre eux la moindre pénalité était celle décernée par le Qoran ⁽⁵⁾ : la perte de la main ! Cette perspective donna à réfléchir aux aventuriers.

« Malgré tous ses avantages, s'écriaient-ils, le monde demeure sans charmes, si notre gauche vient à perdre la droite ».

(6) وَلَا خَيْرَ فِي الدُّنْيَا وَكَانَتْ حَبِيبَةً إِذَا مَا شِمَالُ زَايَلَتْهَا مَمِينَهَا

(1) Ils ont leur littérature spéciale, contenue dans les *Ḳitāb al-luṣūṣ* ; Yāqoūt, E. V, 236. Mahomet les lance contre les caravanes qoraisites ; Abou Yūsuf, *Ḥarāğ*, 130, 7 sqq. ; cf. *Ziād ibn Abīhi*, 3. Les *loṣoūs* se comparent à des loups ; voir le morceau de Šanfarā, traduit par J. Lyall, *JRAS*, 1912, p. 144-45.

(2) Ils sont généralement poètes ; Yāqoūt, E. V, 243.

(3) Comme Ḥağğāğ ils s'appliquent à « guérir jusqu'à la racine du mal » ;

إِذَا نَزَلَ الْحَتَّاجُ أَرْضًا سَقِيمَةً تَتَّبِعُ أَقْصَى دَائِهَا فَشَفَاهَا

Lailā Aḡyalyya citée dans Ġāhiz, *Maḥāsīn*, 191, 2.

(4) *Ağ.*, XI, 96. Brigands emprisonnés ; Yāqoūt, E. V, 243. Voir plus loin le cas de Ġa'far fils de 'Olba ; *Ağ.*, XI, 152 ; celui de Qattāl ; *Ağ.*, XX, 158-66 ; Yāqoūt, E. VI, 232.

(5) Cf. *Faṭīma*, 104-105 ; Ibn Māğā, *Sonan*, E. II, 64.

(6) Yāqoūt, E. III, 446 ; Qotaiba, *'Oyoün*, 124, 6-11. Sur cette pénalité voir Abou Yūsuf, *Ḥarāğ*, 100 : à quel endroit du bras, il faut couper la main ; 102, haut ; éva-

Les hommes d'état omayyades ne s'arrêtèrent pas devant ces protestations. Parfois plus difficile à écarter était l'intercession des contribuables. Ceux-ci croyaient devoir s'intéresser aux brigands, précédemment désavoués par eux, dès l'instant que l'autorité s'en occupait. Comme si cette intervention supérieure constituait un empiètement sur leurs droits ! Un autre expédient, pour en débarrasser le pays, consistait à les enrôler, afin de les envoyer combattre aux frontières de l'empire. Leur audace avait cru au point de ne plus même respecter les caravanes de pèlerins ⁽¹⁾. Désormais les tribus auront à répondre de la sécurité, des biens des voyageurs et des commerçants, traversant leur territoire ⁽²⁾.

Après les brigands, les poètes devenaient fréquemment une menace pour la paix publique. On exagérera difficilement leur influence dans cette société illettrée, mais inflammable, où « le moindre geste prenait d'énormes proportions et causait l'effusion de flots de sang » :

(3) قَدْ يَبْعَثُ الْأَمْرَ الْعَظِيمَ صَغِيرُهُ حَتَّى تَطْلُلَ لَهُ الدِّمَاءُ تَصَبُّبُ

Leurs virulentes attaques allumaient la guerre entre les tribus ⁽⁴⁾. Celles-ci prirent parfois l'initiative de porter plainte devant l'autorité ⁽⁵⁾. Ici l'intervention du pouvoir devenait plus délicate. Il ne pouvait être question de couper le poignet. Quant à la langue, l'opinion publique n'admettait qu'une coupe métaphorique *قطع اللسان*, à force d'adresse et de bons traitements. Journalistes de leur siècle, les poètes réclamèrent incessamment la liberté illimitée de la publicité,

luation du vol, entraînant cette punition ; 106, en cas de récidive, couper la main, puis le pied, discussions curieuses à ce sujet ; nombreux vols pour lesquels on n'inflige pas l'ablation de la main ; (on s'ingénie à restreindre la pénalité) 104, 103, 106 ; 'Alī l'applique et suspend la main au cou du voleur, 102-03.

(1) Bakrī, *Mō'gam*, 713, 9-5 d. l. Toute l'ancienne littérature a poétisé les *loṣoṣ* : voir *Šo'arā* (Cheikho) 883-886. Cette situation compliquait la tâche de l'autorité.

(2) Ġāhiz, *Bayān*, I, 150, 4-5.

(3) Ṭarafa, (Ahlw.) 53, 2.

(4) Conf. Goldziher, l'introduction au *divan* de Ḥoṭai'a, 16 sqq. ; *Naqā'id Ḡarīr*, 609, comment Zīād traque le dangereux Farazdaq.

(5) *Naqā'id Ḡarīr*, 220-221, 626, d. v., 627, 2 ; *Aḡ.*, XI, 96, 128, 132, 147, 149, 152, 173.

c'est à dire de la satire. Il eût été dangereux de les pousser contre le gouvernement. Celui-ci réussit pourtant à se faire respecter. De grands poètes, comme Ġarīr, éprouvaient la plus salutaire terreur des autorités, *كان جرير اشدَّ الناسَ فَرَقًا مِنَ السلطان* ⁽¹⁾. Traqué par l'inexorable justicier Zīād, Farazdaq sent « circuler dans ses veines le feu de la fièvre de Haibar ou le venin des serpents » :

فَبِتَّ كَاتِي مُشْعَرُ خَيْرِيَّةَ سَرْتُ فِي عِظَامِي اَوْسَامُ الْارَاقِمِ ⁽²⁾

Le redoutable satirique se vit forcé d'errer de tribu en tribu. Lentement les nomades s'habituerent à déférer au tribunal de l'état leurs différends au sujet des eaux et des pâturages ⁽³⁾, à lui abandonner le rôle, jadis dévolu aux *ḥakam* ou arbitres ⁽⁴⁾.

Un pouvoir central, supérieur aux tribus, passant par dessus les sayyid et les *maǧlis* ⁽⁵⁾, cette conception nouvelle constituait une innovation considérable dans l'organisation sociale des Bedouins. Cette mission, Mahomet l'avait rêvée pour sa réforme religieuse. Par ailleurs on lui découvre des inspirations moins heureuses; et cela en dépit de ses tendances centralisatrices, malgré l'obligation inscrite par lui dans le 'ahd ou pacte de Médine de déférer toutes les contestations à la barre du Prophète. Son regard ne porta pas assez loin; il ne demeura pas suffisamment dégagé de préoccupations personnelles, de considérations contingentes et transitoires. Ainsi il imagina de supprimer les mois sacrés ⁽⁶⁾, trêves, périodes d'arrêt salutaires dans la vie agitée de la Péninsule. Un législateur avisé aurait cherché à tirer parti de l'institution, en la développant, en l'entourant de garanties. La déplorable initiative, prise par Mahomet, a certainement favorisé la désorganisation sociale de l'Arabie ⁽⁷⁾. Elle a

⁽¹⁾ *Naqā'id Ġarīr*, 32, 2.

⁽²⁾ Tab., *Annales*, II, 108.

⁽³⁾ *Naqā'id Ġarīr*, 214. Les Bédouins prennent l'habitude de recourir à l'autorité centrale; *Alg.*, IV, 134, 7.

⁽⁴⁾ Voir plus loin le rôle des *ḥakam*.

⁽⁵⁾ Exécutant des travaux d'utilité publique, creusant des puits pour les caravanes; tel Ḥaǧǧāǧ; *Yāqūṭ*, E. V, 240.

⁽⁶⁾ *Qoran*, 9, 36, 37.

⁽⁷⁾ Nöldeke, *ZDMG*, XLIX, 712; cf. notre *République marchande*, 12.

exerce une influence funeste sur la vie économique, en délivrant de toute contrainte les éléments anarchiques. Ainsi l'ancien marché de 'Okāz ne tarda pas à être abandonné. L'insécurité des routes ne permit plus de fréquenter ces rendez-vous ⁽¹⁾, tous situés loin des centres habités. Pour les atteindre, il fallait traverser le territoire de tribus hostiles, libres désormais de la légère contrainte des mois sacrés. Les auteurs musulmans ont préféré mettre en avant des scrupules de conscience. On aurait hésité à se retrouver devant les souvenirs de la période préislamique ⁽²⁾. Ces répugnances eussent été mieux à leur place au pied des fétiches de la Ka'ba, au milieu des cultes orgiastiques de la Mecque, de Şafā et de Marwa.

⁽¹⁾ Sur leur ancienne importance, voir *République marchande*, loc. cit.

⁽²⁾ Cf. Bakrī, *Mo'ğam*, 660, d. l., 661, 1; à la l. 11 on cite une légère variante qoranique.

VI

Prospérité du Ḥigāz sous les Omayyades Extension des cultures

Ce premier siècle de l'islam nous apparaît comme une des plus florissantes périodes dans l'histoire du Ḥigāz. Cette province passe pour la première préfecture de l'empire arabe, réservée de préférence à un membre de la famille régnante ⁽¹⁾. Assurément les souvenirs religieux et nationaux, la présidence du pèlerinage national, rattaché à la charge, ont dû contribuer à lui valoir cette prééminence. Mais ces considérations demeurent impuissantes à tout expliquer. Indépendamment du passé historique et religieux, il faut tenir compte du remarquable développement du pays. Le Ḥigāz devint le séjour des principales familles de l'empire, la retraite aristocratique, celle des 'Alides et des autres familles ayant jadis occupé le califat : Bakrides, 'Omari-des, 'Oṭmānides, Zobairides, avec leurs nombreux partisans et clients ⁽²⁾. Pendant leur rapide passage au pouvoir, ces groupes n'avaient pas oublié leurs intérêts privés ⁽³⁾. Le népotisme tient à la nature même

(1) Cf. *Mo'āwīa*, 30-31.

(2) *Mo'āwīa*, passim. Là se trouvent leurs *ṣadaqāt*, biens-fonds inaliénables, sorte de fiefs de famille; Yāqūt, E. V, 180; *ṣadaqāt* 'abbāsides; *ibid.*, V, 402, 3; domaines 'alides; *ibid.*, VI, 229.

(3) Propriétés considérables d'Ibn 'Omar; Abou Yoūsof, *Harāğ*, 55, 5 sqq. Elles datent du califat de son père; *ذبيحة* d'Ibn al-Ḥanafīya au Ḥigāz; Dīnawarī, *Aḥbār*, 235, 1. Au dedans et autour de Médine, les Omayyades voulaient réserver quelques espaces libres. Ils se voient débordés par les demandes de concessions; Yāqūt, E. VI, 144, 145.

du peuple arabe, à sa conception spéciale de la cohésion entre parents et contribules, *الرحم*, comme il aime à s'exprimer. Le favoritisme du calife 'Otmān ne dépassa pas la limite admise par l'opinion des Bédouins. Seule la tradition postérieure a cru devoir le choisir comme bouc émissaire, afin de voiler des motifs moins avouables, plus compromettants pour la réputation des anciens Compagnons du Prophète.

De cette prospérité matérielle, l'Agāni nous fournit la meilleure preuve, parce qu'indirecte, dans ses notices si vivantes, consacrées aux poètes et aux artistes de l'époque. Pour ces amuseurs de l'humanité, où trouver place dans les pays en décadence ⁽¹⁾? Les sociétés appauvries manquent des charmes requis pour les attirer ou les retenir. A ces amateurs il faut les foules, les opulents Mécènes, le spectacle de la richesse, le contact de la vie facile, les douceurs de l'abondance et de la paix. Or, sur aucune autre partie de l'empire on n'aurait alors trouvé, comme au Ḥiǧāz, la réunion de tous ces avantages. Médine et la Mecque sont devenues des centres de plaisir, des académies de poètes, des conservatoires de musiciens, déversant leur trop-plein sur les autres provinces du califat ⁽²⁾.

Là les membres de l'aristocratie arabe viennent achever leurs jours et dépenser les fortunes, amassées dans l'exploitation des provinces conquises ⁽³⁾. A l'expiration de leur mandat, ils reprennent la route du Ḥiǧāz — tel Sa'īd, fils du calife 'Otmān — « avec de l'argent, des armes et des esclaves » ⁽⁴⁾. Ces derniers, ils les emploient de préférence dans la construction de leurs palais ⁽⁵⁾. C'est une nouvelle intervention du système de la *liturgie*, signalé la première fois, je crois, par le Prof. C. H. Becker ⁽⁶⁾. Elle explique le disparate des primitifs monuments islamiques. La bâtisse paraît la principale passion des hommes

⁽¹⁾ S'ils se déplacent, c'est pour améliorer leur situation. Tel A'sā: *طَفْتُ لَيْلًا*; Yāqūt, E. V, 78.

⁽²⁾ Cf. *Mo'āwīa*, index s. v. *musique*.

⁽³⁾ Vers satiriques à ce propos; Yāqūt, E. V, 73, bas; *Ag.*, XX1, 33.

⁽⁴⁾ *قدم المدينة بمال وسلاح وثلاثين عبداً من السُغَد*; *Ag.*, I, 18.

⁽⁵⁾ Yāqūt, E. VI, 186, haut. Nombreux *qaṣr* dans le wādi 'Aqīq. Eau et *qaṣr*; *ibid.*, V, 83, 3 d. l.; *qaṣr* à Qobā (vers de Aḥwaṣ); Bakrī, *Mo'ğam*, 725, 3 d. l.; autre dans la ḥarra Wāqim; Balādorī, *Fotoūḥ*, 14, d. l.; Yāqūt, E. VI, 114-145.

⁽⁶⁾ Cf. E. Herzfeld, *Die Genesis der islamischen Kunst*, dans *Islam*, I, 60 sqq.

du jour. Elle marche de pair avec l'engouement pour les défrichements et les plantations. Aussi, en même temps que les artistes, voit-on affluer les entrepreneurs, les ingénieurs agricoles et hydrographes. On construit des mosquées monumentales, on creuse des puits, des canaux ⁽¹⁾, on élève des barrages, on amène les eaux, captées dans les montagnes. Un gouverneur omayyade se permet d'établir la supériorité des nouvelles installations sur le liquide nauséabond, débité jusque-là par le puits de Zamzam ⁽²⁾.

Les limites de l'oasis de Médine s'élargissent et englobent les *ḥarras* ⁽³⁾ voisines; la longue vallée du 'Aqīq ⁽⁴⁾ se remplit de villas et de châteaux. Bientôt, l'espace faisant défaut, les constructions envahissent les autres affluents du Iḍam. Vers l'occident les défrichements, la mise en valeur des terres vont rejoindre les oasis de Badr et de Ṣafrā'; au septentrion ils touchent presque aux premières palmeraies de Wādī'l Qorā. Nous avons montré précédemment les heureux changements, survenus entre Médine et la Mecque, et dans les environs de cette dernière métropole ⁽⁵⁾. Les propriétaires de ces lieux de plaisance, de ces domaines auraient été fort étonnés d'apprendre que le Ḥigāz traversait alors une crise économique, la dernière et la plus aigüe de ses crises séculaires. Ils auraient sans doute pensé à une crise d'abondance ⁽⁶⁾. A Marwān ibn al-Ḥakam, les terres de Fadak rapportaient annuellement la somme de 10,000 dinārs ⁽⁷⁾. De ses pro-

(1) ربيع, canal d'arrosage à Médine; Moslim, *Ṣaḥīḥ*², II, 34, 6.

(2) Ibn al-Aḫṣir, *Kāmil*, E. IV, 220; renseignement contesté par 'Aīnī. (ms. B. Kh.) *sub anno* 89.

(3) Domaines et cours d'eau pour l'arrosage, شرح اشراج dans la ḥarra; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 8, l. 10; 12; Yāqoūt, E. V, 246, 250. A Médine tous les espaces vides finissent par être concédés; Yāqoūt, VI, 144-145.

(4) Complètement mis en valeur sous 'Omar; Abou Yūsuf, *Ḥarāğ*, 34. Au temps du calife 'Otmān, tous les wādis voisins de Médine sont remplis de palmiers; Bakrī, *Mo'gam*, 751.

(5) Voir plus haut. A 'Osfān, à 'Arafa, à Marr az-Ẓahrān, on rencontre عيون كثيرة بها أموال الناس... source coulante; قرية جامعة; Yāqoūt, E. V, 78.

(6) Abou Darr proteste contre l'accumulation de leurs richesses; Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 368. Les rigoristes rapportaient à cette situation le verset du Qoran 9, 34: الذين يكتزون الذهب والفضة.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, V, 286.

priétés du Ḥigāz, Mo'āwia tirait 150.000 charges de dattes et 100.000 sacs de céréales ⁽¹⁾. Aussi le calife dans son palais de Damas envoyait-il le sort de l'intendant de ses domaines en ce district. « Heureux mortel ! s'écriait-il, il passe le printemps à Ġadda, l'été à Ṭāif, l'hiver à la Mecque ! » ⁽²⁾ Un dattier avait fini par y représenter une valeur vénale de 1.000 dirhems ⁽³⁾.

La mode de la *bādīa* ⁽⁴⁾, des villégiatures désertiques, si commune chez les Omayyades, cadre mal avec l'hypothèse d'un ensablement, d'un dessèchement progressifs. Jusqu'au sein de la verdoyante Damas-cène, les califes et leurs hommes d'état conservent la nostalgie de la solitude. Nous dégageons une conclusion non moins favorable de l'extension des *ḥimā*, activement développés par les califes ⁽⁵⁾. On y entretenait des milliers de dromadaires et aussi de chevaux. Les bons pâturages ne manquaient donc pas en Arabie ⁽⁶⁾. L'industrie humaine avait trouvé moyen de fournir au cheval, si difficile à élever au désert, les fourrages à sa convenance. Certaines de ces réserves pastorales, comme Ḍaryya et Rabada, mesuraient une superficie de plusieurs centaines de kilomètres carrés. Dans toute la force du terme, le Ḥigāz était devenue une terre, « dont le corbeau ne s'éloignait plus » ⁽⁷⁾, une région où la présence de nombreux troupeaux fournissait à cet oiseau, ami du chameau, une abondante pâture ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ Cf. *Mo'āwia*, 248.

⁽²⁾ *Mo'āwia*, 248; Qotaiba', *'Oyoūn*, 257, d. l.; le fils de 'Amrou ibn al-'Āṣi, 'Abdallah possède également au Ḥigāz un intendant قويمان et de nombreux esclaves; Moslim, *Ṣaḥīḥ*, I, 369, 2 d. l.

⁽³⁾ Ibn al-Ġauzī, *Ṣafwat aṣ-Ṣafwa* (m. B. Kh.) I, 178; cf. Ya'qūbī, *Hist.*, II, 278; *Mo'āwia*, 246-47.

⁽⁴⁾ Cf. notre *Bādīa*, 93 sqq. Eloge de Ḥimā Ḍaryya, pas de fièvre! Douceur de ses eaux! Ġāḥiḏ, *Maḥāsin*, 119. Adam a été créé du limon de Ḍaryya; I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 6, l. 7.

⁽⁵⁾ Cf. Bakrī, *Mo'ḡam*, 626; Yāqūṭ, E. IV, 372, 8. Voir plus haut.

⁽⁶⁾ D'après le calife 'Omar, le Ḥigāz ne convient qu'à des bergers; Ibn Ḥaldūn, *Prolegomènes*, I, 303. On mentionne des provisions de paille à Médine; I. S. *Ṭabaq.*, II⁴, 20, 20.

⁽⁷⁾ Bakrī, *Mo'ḡam*, 676.

⁽⁸⁾ Comp. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 19, 200; il abonde dans le voisinage des grands troupeaux de chameaux.

Parallèlement à l'extension des cultures, à la multiplication des pâturages et des troupeaux, nous voyons le mouvement de la population suivre la même proportion ascendante ⁽¹⁾ : malgré les contingents considérables, fournis aux incessantes guerres de conquêtes. Sans doute l'importation d'esclaves, de prisonniers ⁽²⁾ contribua pour sa part à combler les lacunes causées par les levées militaires. Elle permit d'autre part — nous l'avons noté — grâce à l'introduction d'éléments étrangers plus industriels, par l'adoption de méthodes nouvelles, de rompre avec les vieilles traditions, d'entreprendre les grands travaux de défrichement. Les rédacteurs des *Ṭabaqā'* et des *Fotoūḥ* en conviennent sans détours : « Quand le calife 'Omar vit abonder la main d'œuvre agricole, il se décida à expulser les Juifs de Haibar » ⁽³⁾. Il prit la même mesure à l'égard des chrétiens de Naḡrān ⁽⁴⁾. Le départ de ces milliers d'hommes ne paraît pas avoir causé de vides dans la population de la Péninsule. C'est la situation visée par Ibn Qais ar-Roqaiyāt :

« Ah ! le beau temps, quand toute notre nation vivait unie, sans permettre aux passions (politiques) de diviser ses intérêts !

Avant que les tribus rivales, en convoitant l'hégémonie de Qorais, ne comblerent de joie nos ennemis ! » ⁽⁵⁾

Tout ce monde semble vivre dans l'abondance et non plus seulement dans l'abondance des temps anciens, celle des *أسودان*, l'eau et les dattes ⁽⁶⁾. La population du Ḥigāz se montre avide de jouissances, de tous les raffinements de la civilisation : jouissances des arts, luxe des installations balnéaires, des palais ornés de fresques ⁽⁷⁾. Elle

⁽¹⁾ Médine prend l'extension d'une capitale ; un peu partout surgissent des *قرية* *جامعة* ; des villes, comme Yanbo', centre des 'Alides ; voir plus haut ; *قرية عظيمة* dans la région de Foro' ; Yāqūt, E. V, 78 ; villages avec *مزارع* ; palmeraies et sources ; *ibid.*, V, 252 ; grand village avec *minbār* au pays de Daus ; *ibid.*, III, 12, bas.

⁽²⁾ Comp. *Aḡ.*, XIV, 85 ; *Naqā'id Ḡarīr*, 384, 5.

⁽³⁾ I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 83, 1.

⁽⁴⁾ Cf. *Yazīd*, chap. XXII.

⁽⁵⁾ *Divan*, XXXIX, 9-10.

⁽⁶⁾ I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 3 ; ou du lait et des dattes ; Ḥoṭai'a, *Divan*, V, v. 10.

⁽⁷⁾ Nous le montrerons en publiant notre communication au 3^e congrès archéologique de Rome (Oct. 1912) : *Les arts figurés au premier siècle de l'hégire*.

reclame des mosaïques, jusque dans ses mosquées de Médine et de la Mecque. Les Omayyades construisent des routes pour les pèlerins et les jalonnent de pierres milliaires, à l'instar des anciennes voies romaines ⁽¹⁾.

Cette évolution, toutes ces exhibitions d'un luxe insolent causèrent un véritable scandale parmi les vieux Compagnons survivants de Mahomet. Ils comparaient les privations du passé avec les prodigalités de l'heure présente. Bâtisses, plantations! Le Prophète n'avait pas laissé cet exemple. « لَمْ أُبْعَثْ بِالزَّرَاعِ »; je n'ai pas été envoyé pour planter ⁽²⁾, aurait-il dit. N'avait-il pas protesté contre l'acquisition des domaines, لَا تَتَّخِذُوا الضَّيْعَةَ ⁽³⁾ A ces dictons, à ces traditions la nouvelle génération en opposait d'autres, plus en harmonie avec les tendances de l'époque. L'auteur du Qoran aurait qualifié de martyr le propriétaire, mort en défendant ses terres ⁽⁴⁾.

Quand après la défaite des Marwānides, les Abbāsides pénétrèrent à la Mecque, ils déclarèrent gravement dans la chaire de la grande mosquée: « Nous n'avons pas pris les armes pour recommencer au milieu de vous à creuser des canaux et à construire des châteaux, لِنُحْتَفِرَ فِيكُمْ نَهْرًا وَلَا لِنُنْبِتِي فِيكُمْ قَصْرًا » ⁽⁵⁾. Les bâtisses, les travaux hydrographiques! Pour désigner le régime des Omayyades au Ḥigāz — car il s'agit de cette province — leurs ennemis ne trouvaient pas de caractéristiques mieux appropriées. Cette période ils la déclarèrent close pour l'Arabie. Aucune promesse ne devait être mieux tenue.

⁽¹⁾ Yāqout, E. I, 26, 7. Il est fait allusion à ces milliaires, dans un vers des *Naqā'id Ḡarīr*, 293, 3 v., variante اميال au lieu de امثال; voir le scolion sur ce vers; Ibn Rosteh, *Géogr.* 56, 10. Comp. Yāqout, VI, 265, 6 d. 1.

⁽²⁾ I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 65; Nasā'ī, *Sunan*, E. II, 258. Mahomet loue l'agriculture; Yāqout, E. V, 99, 3-4.

⁽³⁾ Ḥanbal, *Mosnad*, I, 443; cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, I, 457; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ*, I, 260; *Mo'āwīa*, 238.

⁽⁴⁾ *Mo'āwīa*, 242; *Osd*, II, 307; Boḥārī, *Ṣaḥīḥ*, (Kr.) II, 108, n. 33: بَابُ مَنْ قَتَلَ دُونَ مَالِهِ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, I, 50; Tirmidī, *Ṣaḥīḥ*, I, 266; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 79, 188-89; II, 310. On a étendu le privilège à tous les assassinés; cf. *Mo'āwīa*, 242; n. 3; Boḥārī, *Ṣaḥīḥ*, (Kr.) II, 209, 6; ainsi le fils du calife 'Otmān (voir plus haut) assassiné par les Sogdiens; *Ağ.*, II, 85.

⁽⁵⁾ Ḡaḥīz, *Bayān*, I, 127.

Impossible d'assumer plus franchement devant l'histoire la responsabilité pour la décadence de la Péninsule! ⁽¹⁾

A vrai dire, le nom du Prophète se trouvait fort mal à propos mêlé à cette discussion. Mahomet n'avait jamais négligé à ce point les intérêts de sa liste civile et de ses domaines médinois ⁽²⁾. Il n'en est que plus remarquable de voir ce thème revenir avec persistance dans les lamentations de cette époque ⁽³⁾. Sans cesse l'opposition reproche aux Omayyades leur politique agraire, la préoccupation d'arrondir leurs possessions domaniales. Or ces princes étaient, nous le savons, grands propriétaires fonciers au Ḥigāz. Ils accordèrent toujours le meilleur de leur attention à cette province, berceau de la religion, de l'empire arabe et de leur famille. D'autre part le changement opéré en un demi-siècle de ce régime avait été si brusque, que les rares survivants parmi les contemporains de l'hégire y perdirent la notion de la réalité. Les résultats ne se montrèrent pas moins surprenants. Les palmeraies, vendues des centaines de mille dirhems, devaient être extraordinairement productives ⁽⁴⁾ pour atteindre ces prix, le sol posséder une incomparable fécondité.

⁽¹⁾ Ils profitent des révoltes pour dévaster, détruire établissements et plantations de leurs ennemis ; Yāqoūt, E. V, 180.

⁽²⁾ *Fāṭima*, 78-79 ; 112.

⁽³⁾ Cf. *Mo'āwia*, 238 ; *Ziād ibn Abīhi*, 65 sqq.

⁽⁴⁾ Maqdisī, *Géogr.*, 67, 13, vante pour son temps la fécondité de l'Arabie abondance des eaux d'arrosage ; Aboū Yoūsof, *Ḥarāğ*, 55, 5 sqq.

VII

Même sujet. Explication de l'expansion et des conquêtes arabes.

Le facteur économique. Un climat rigoureux peut être amélioré. Les 'Abbasides et la décadence de l'Arabie

Ici encore la poésie contemporaine vient nous rassurer contre la possibilité d'une erreur de perspective. Ce danger est-il vraiment à craindre, quand nous disposons de l'énorme dossier, recueilli par l'auteur de l'*Āḡāni* et les collections similaires. Les Šo'ūbyya ont chargé, comme à plaisir, le tableau de la misère des Bédouins ⁽¹⁾ et de la désolation de l'Arabie: ils ont assombri toutes les couleurs ⁽²⁾. Tout en admirant sincèrement ses ancêtres, Aboū'l Farāḡ ne songe pas à polémiquer avec ces adversaires de la nationalité et de la suprématie arabes. Il se contente de nous introduire dans la société des artistes, musiciens et poètes, auxquels il a consacré son recueil. Les charmes de leur compagnie l'amènent à oublier toute autre préoccupation. Nous ne possédons plus les productions musicales de ces anciens maîtres, royalement récompensés par les puissants du jour et s'obstinant à demeurer au Ḥiḡāz, malgré les pressantes invitations des califes syriens.

⁽¹⁾ Ils sont dévorés par la vermine: A. Tammām, *Ḥamāsa*, (Fr.), 633, 3 v.; *Ḥamās*, II, 42; *Āḡ.*, XXI, 193, 1, 19; Ġāḥiḡ, *Maḥāsīn*, 81, 13; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 72, 13, 17, 20. Ils meurent de faim; Ġāḥiḡ, *Maḥāsīn*, 119, 10; Boḥārī, (Kr.) II. 292, d. I.; 337, 6, 10; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 223, 21.

⁽²⁾ Ġāḥiḡ, *Avares*, 232, 11; 263, 11; Ġāḥiḡ, *Bayān*, II, 9-10; *Mo'āwīa*, index s. v. *Bédouins*. Sur les Šo'ūbyya, cf. Goldziher, *M. S.*, I, 147 sqq; *Mo'āwīa*, 336, note; 424, 429; ils détestent le chameau; *ibid.*, 429, note.

Mais les poésies, embellies par l'art des musiciens, nous sont restées. Le ton en est d'une gaieté ⁽¹⁾ exubérante : elles célèbrent le vin, l'amour, le bonheur de vivre dans le cadre idyllique des oasis, des *himas* et des *balīas* arabes. Quand parmi les familles omayyades, fixées au Ḥigāz, les discordes civiles forcent des membres à émigrer en Syrie, ces hommes s'y considèrent comme en exil ⁽²⁾. Ils pleurent au souvenir de Médine :

« Des châteaux, ornés de fresques, avec leurs donjons élevés, où roucoulent les tourterelles ».

كَلَّ قَصْرٌ مَشِيدٌ ذِي لَوَائِشٍ يَتَغَنَّى عَلَى ذِرَاءِ السَّحَابِ ⁽³⁾

A fortiori faut-il s'attendre à retrouver ces accents chez les Bédouins. A l'étranger ils soupirent après leur désert ⁽⁴⁾. Ils le regrettent pendant leur séjour à la Mecque et au sein de la plus généreuse hospitalité. Tel Abou'ṭ-Ṭamaḥān :

« Ma chamelle a soupiré et son maître l'a imité. Elle se rappelle sa patrie et moi je songe aux miens.

Que ne connaît-elle les spéculations commerciales ⁽⁵⁾ ! Elle prendrait plaisir à la Mecque d'échanger l'*idḥir* ⁽⁶⁾ contre son fourrage favori, le *ḥamḍ* ».

أَلَا حَنْتُ الْمَرْفَأُ وَاشْتَبَّ ⁽⁷⁾ رَبُّنَا تَذَكَّرُ أَوْطَانًا وَادْكُرُ مَعْشَرِي

وَلَوْ عَرَفْتُ الْبَيُوعَ لَسَرَّهَا بَمَكَّةٍ إِنْ تَبْتَاعَ حِضًّا بِأَذْخِرِ ⁽⁸⁾

⁽¹⁾ Comp. Ibn Qais ar-Roqaiyāt, *Dirvan*, XXXIX, 9-10.

⁽²⁾ Après son expulsion de Médine, le premier mouvement de Marwān ibn al-Ḥakam sera de rentrer au Ḥigāz, malgré le triomphe d'Ibn Zobair. Pour le retenir il faudra toute l'éloquence de 'Obaidallah fils de Ziad. Cf. F. Buhl, *Die Krisis der Umajjadenherrschaft im Jahre 684*, dans *Zeits. f. Assyr.*, XXVII, 50-64.

⁽³⁾ *Ag.*, I, 15.

⁽⁴⁾ Yāqout, E. I, 85; III, 260, 272, 347, 348; V, 144-45; 181; 231; 235; 250; 272; 309; 339; 343; VI, 83. Bakrī, *Mo'ğam*, 459.

⁽⁵⁾ Allusion aux goûts mercantiles des Qoraïšites; cf. notre *République marchande*, passim.

⁽⁶⁾ Cf. Balāḍori, *Fotoūḥ*, 42-43. Voir plus haut. C'était une plante, spéciale au territoire de la Mecque; Yāqout, E. V, 224 (vers attribués au nègre Bilāl).

⁽⁷⁾ De أَبَّ.

⁽⁸⁾ *Ag.*, XI, 134.

Cette nostalgie du désert domine toute l'ancienne littérature arabe. Ici encore il sera prudent d'assigner une part au convenu, à la tyrannie des anciens modèles. Aux environs de l'hégire la poésie arabe commence déjà à se *hiératiser* : elle connaît un moule et des poncifs obligatoires. Mais jusque derrière ces formes conventionnelles se cache un sentiment réel. Nous l'avons jadis signalé chez le poète Aḥṭal ⁽¹⁾. On le retrouve chez les rimeurs attirés à la cour de Damas ⁽²⁾. Aḥṭal, le chantre des Omayyades, comblé de faveurs par le calife, une fois sa cour faite, ne trouvait rien de plus pressé que de rejoindre ses contribules au nord des steppes de la Palmyrène.

La majorité des poètes préislamiques, étant originaires du centre de l'Arabie, le Nağd ⁽³⁾ a naturellement bénéficié des descriptions enthousiastes, célébrant les charmes et le climat de cette région. Leurs auteurs déclarent préférer mourir de faim plutôt que de quitter leur patrie, le Nağd et le Ḥimā Ḍaryya ⁽⁴⁾. Aussi dans la littérature postérieure est-il devenu, comme un topique, d'éprouver et d'exprimer les mêmes impressions. Tous les voyageurs, tous les géographes croient devoir composer un paragraphe pour vanter la salubrité, les avantages de cette région, la constance de sa température en toute saison ⁽⁵⁾. Les explorateurs européens enregistrent d'ailleurs le même témoignage.

Exagérations de dilettanti ! Tant qu'on voudra ! Désir d'étaler sa familiarité avec l'ancienne poésie — devenue de bonne heure une jouissance d'esthète — atavisme, retrouvant du charme dans le pays des ancêtres ! Tous ces sentiments peuvent avoir inspiré ces élucubra-

(1) Cf. *Chantre*, 154-55.

(2) Aucun ne consent à s'y fixer, malgré les instances des Omayyades. Souvent leurs gratifications doivent aller les chercher au désert. Cf. *Chantre*, 51-52. Comment concilier cette situation avec l'hypothèse de la misère, chassant les Arabes de leur pays ?

(3) Cf. Caetani, *Studi*, I, 304.

(4) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E, I, 148 ; Bakrī, *Mo'ğam*, 626-39 ; Yāqoūt, E. IV, 373 ; V, 83 ; on regrette surtout les eaux du Nağd ; Ġāḥiz, *Maḥāsīn*, 119. Pour Ḥimā Ḍaryya voir plus haut, *passim*. Endroit le plus salubre du Nağd ; Yāqoūt, E. V, 260 d. l.

(5) Ibn Ġobair, *Travels*², 203-204 ; Ibn Baṭoūṭa, *Voyages*, I, 408, lequel pille outrageusement son devancier.

tions. Mais cette explication ne peut convenir aux poètes, antérieurs à l'hégire, à leurs successeurs du premier siècle, ayant célébré avec tant de ferveur leur patrie. Une race à son déclin, obsédée par les lugubres images de la destruction physique, luttant péniblement contre l'envahissement des sables n'inventerait pas ces accents. Des naufragés ne chantent pas sur le radeau les séparant de l'abîme ⁽¹⁾. Stoïcisme, insouciance, comment l'appeler? Il n'y a pas d'exemple d'une pareille fiction littéraire, d'un chauvinisme aussi héroïque, exaltant le bonheur de vivre au milieu des affres de l'agonie. Dans cette dernière hypothèse on devrait pouvoir surprendre des voix discordantes. L'individualisme bédouin ne redoutait pas de se singulariser, de rompre en visière avec les idées reçues. Dans la défiance, manifestée par le Qoran à l'égard des poètes, on retrouve la rancune, la protestation contre leurs allures indépendantes.

*
* *

Après la mort de Mahomet, *la faim a chassé les Bédouins de leurs déserts* ⁽²⁾. Cette formule demande à être appréciée à sa juste valeur. Elle constate que le nomade n'a jamais renoncé à l'espoir d'améliorer son sort; qu'il demeure un incorrigible pillard, décidé à récolter là, où il n'a pas semé ⁽³⁾. Ce programme, les Bédouins de l'intérieur de la Péninsule l'ont toujours mis en pratique aux dépens des palmeraies et des oasis ⁽⁴⁾, situées dans leur voisinage, comme les tribus de la périphérie n'avaient jamais cessé d'empiéter sur les frontières, les séparant des pays de culture ⁽⁵⁾. On peut poursuivre la série de ces

⁽¹⁾ Comme on le raconte des naufragés du *Titanic*.

⁽²⁾ Parmi les conquérants beaucoup n'ont pas d'habit de rechange; Michel le Syrien, *Chronique*, (éd. Chabot), II, 421-422. Parmi eux certains ressemblaient à ce Bédouin, dépeint par Qotaiba, *Poesis*, 361, 8: *كَانَ لَحْمًا فِي شِمْلَةٍ لَا تُؤَارِي اسْتَهُ*.

⁽³⁾ De nos jours encore il s'arroge des droits de propriété sur les terres cultivées dans son voisinage; Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, 11.

⁽⁴⁾ Malgré le prestige de Mahomet et l'établissement du haram de Médine, les Bédouins ne cesseront de piller l'oasis et d'enlever les troupeaux du Prophète; Yā-qoût, E. V, 90; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 52.

⁽⁵⁾ Comp. l'exemple des Banoû Ġoḏām; *Yazīd*, 282.

empiètements pour le moins depuis l'époque d'Ḥammourabbi. Tout devait engager les Arabes à y persévérer. En cas d'échec, il leur suffisait de regagner leurs déserts, où personne ne songerait à les poursuivre. Dans cette vie mouvementée, l'hégire allait marquer une date importante. La révolution religieuse devait profondément bouleverser les conditions d'existence de l'Arabie occidentale.

Le Qoran travailla à réunir les tribus du Ḥigāz. La prédication de Mahomet réussit à mettre sur pied une armée, la plus nombreuse, la plus disciplinée qu'on eût vue jusque-là dans la Péninsule. Cette force ne pouvait longtemps demeurer sans emploi ⁽¹⁾. Par ailleurs l'islam, en imposant la paix entre les tribus, ralliées à la nouvelle religion ⁽²⁾ ou simplement à l'état médinois en formation, — le *ta'ṭīf al-qo'loūb* poursuivait ce dernier objectif — l'islam allait fermer toute issue à l'inquiète activité des nomades. Il prétendit supprimer, à tout le moins limiter, le droit de razzia ⁽³⁾, placé à la base de cette société patriarcalement anarchique. Il fallait s'attendre à voir le torrent, momentanément endigué, déborder sur les régions frontières.

Que Mahomet ait assigné ce but à leurs efforts? Il devient difficile de défendre cette thèse, trop facilement acceptée jusqu'ici. L'une après l'autre croulent les théories, échafaudées pour expliquer les origines du mouvement islamique par la mégalomanie des rédacteurs de la *Ṣīra* ⁽⁴⁾. Le dramaturge H. de Bornier ⁽⁵⁾ s'en est inspiré, lorsqu'il nous présente le Prophète gourmandant ses fidèles tremblants à l'approche présumée des Byzantins ⁽⁶⁾:

Les Romains près de nous? — Je les trouvais trop loin!

Toute guerre me plaît, qui mettra moins d'espace

Entre nous et ces fils de la louve rapace.

(1) Voir Caetani, *Studi*, I, *La psicologia delle grandi vittorie musulmane*, 338 sqq.

(2) Les chefs puissants, comme 'Oyaina ibn Ḥiṣn, continueront leurs razzias; *Naqā'id Ḡarīr*, 302, 15.

(3) Le signe de la décrépitude physique c'est ترك الغزو; *Naqā'id Ḡarīr*, 657, 11. Le généreux Ḥatim aṭ-Ṭayy subordonne ses paiements au succès de la prochaine razzia; il s'acquittera بعد الغارة; Ḡāḥiṣ, *Maḥāsīn*, 81.

(4) Désireux de fournir une base historique à l'universalité de l'islam.

(5) *Mahomet*, III, sc. 5.

(6) Comment le ḥadīṭ lui fait prédire le siège de Constantinople; *Mo'āwīa*, 444.

Nos autres ennemis : Persans, Egyptiens,
 Leur sort était fixé dans mes projets anciens.
 Je vois mieux sous le ciel que Médine et la Mecque,
 Je vois la péninsule italique et la grecque,
 Je vois Rome, ouverte après quelques combats,
 Constantinople, clé de l'Europe là-bas,
 Puis l'Espagne qu'un double océan enveloppe,
 Et puis les profondeurs obscures de l'Europe !
 C'est là qu'il faut aller, c'est là que nous irons !
 Battre ces froides mers de nos fiers avirons.
 A nos chevaux guerriers ouvrir ce monde immense.
 C'est l'œuvre de l'islam, c'est moi qui la commence.

La tirade est éloquente, mais on la concevrait à peine sur les lèvres du calife Mo'āwia ⁽¹⁾. En réalité le Prophète est mort sans avoir regardé au-delà des limites de l'Arabie. Au besoin les pointes rapides, poussées par lui dans le Nord du Ḥiǧāz auraient suffi pour calmer l'ardeur de ses velléités conquérantes ⁽²⁾, s'il en avait nourri de ce côté. Toutes ces tentatives se terminèrent par des désastres, comme Moūta ⁽³⁾, ou se limitèrent à la levée d'une contribution de guerre : ce fut le cas de l'expédition de Tabouk. Mahomet jugea prudent de ne pas dépasser cette limite ⁽⁴⁾. Dans l'hypothèse d'un meilleur succès, il eût probablement poussé plus loin, pour razzier et rançonner les districts du *limes*, situés au delà de Adroḥ et de Ġarbā'. L'expédition de Osāma ibn Zaid, organisée au moment de sa mort, se borna à un *raid* rapide, qu'il ne put sans doute refuser à l'impatience des siens, réduits à l'inaction, depuis Tabouk ⁽⁵⁾.

Abou Bakr — affirme-t-on — lança les siens sur la Syrie, afin de

(1) Au moment d'envoyer son fils Yazīd au siège de Constantinople! Cf. *Mo'āwia*, 442 sqq.

(2) Cf. *Yazīd*; chap. XIX.

(3) Le récit traditionnel de cette journée doit être remis à l'étude. La *Sīra* l'a utilisé pour arranger une fin honorable à Ġa'far aṭ-Ṭayyār, par ailleurs complètement inconnu. On voulait également préparer le lecteur aux exploits futurs de Ḥālid ibn al-Walīd.

(4) Considérée comme la frontière du Ḥiǧāz. Il est remarquable qu'on ne peut prouver la présence de Mahomet en dehors de cette province, même du côté du Naǧd.

(5) Cf. *Yazīd*, loc. cit.

produire une heureuse diversion, après la crise de la *ridda* ! Cette diversion, très réelle d'ailleurs, fut déterminée par une suite de circonstances, indépendantes de la volonté du premier calife. L'histoire des conquêtes mieux connues ⁽¹⁾ montre comment les deux premiers successeurs de Mahomet reproduisirent dans leur attitude les hésitations du Prophète ⁽²⁾. S'ils interviennent alors, c'est pour restreindre le mouvement d'expansion. Ils l'auraient dirigé, assurait-on : en réalité, ils le subirent. Leur prudence se trouva débordée par l'ambition, souvent par l'imprévoyance, par l'impéritie de leurs auxiliaires. Bédouins, capitaines, califes furent menés par les événements. Tout leur réussit, jusqu'à leurs échecs : ces derniers en les obligeant à renforcer les anciens cadres et à chercher l'occasion d'une revanche.

Ensemblement, dessèchement, évolution cosmique et climatologique ? A notre avis, l'expansion islamique comporte une explication encore plus terre-à-terre. Elle est née de l'irrésistible penchant à la *razzia*, animant tous les Arabes. Le succès de ces incursions tumultueuses, dû à une meilleure organisation militaire, leur a suggéré tardivement l'idée d'occupation et de conquête, idée absente au début.

*
* *

Le Prof. Walther ⁽³⁾ demeure persuadé de la possibilité d'améliorer le climat et le sort des contrées désertiques : « Avec la parole magique *irrigation* la jeune Amérique restitue aux bénédictions de la culture d'immenses étendues stériles. Au moyen de gigantesques travaux d'irrigation, la Russie métamorphose en un fertile jardin la

⁽¹⁾ Surtout depuis les travaux du Pr. Caetani. Ce n'est pas un mince éloge d'avoir pu entièrement renouveler la matière, après les études du regretté de Goeje.

⁽²⁾ 'Omar recueillit le bénéfice des heureuses imprudences, commises sous Abou Bakr. En ce sens la Tradition a raison de lui attribuer le mérite des conquêtes. Il se vit entraîné à soutenir militairement les bandes de pillards, partis sous son prédécesseur.

⁽³⁾ *Wüstenbildung*, 73, Rappelons l'extension du système d'irrigation en Egypte, depuis l'établissement des barrages d'Aşwân.

désolce Transcaspie Il suffit d'une certaine quantité d'eau pour faire produire à ces terres vierges les plus riches moissons » (1).

Nous avons également affirmé notre confiance dans le rôle réservé à l'activité humaine pour transformer les terres désertiques. Il est donc permis de mentionner « les modifications, produites par les forces en activité dans le désert, mais sans toutefois amener un changement de climat » (2). Ces agents de destruction, nous les avons signalés plus haut. Leur action se réduit à un excès de minéralisation, compromettant le développement de la vie végétale. Le désert est la création de cette salinité exagérée. Nous avons de même énuméré les forces agissant en sens contraire, et réussissant avec des alternatives diverses à rétablir l'équilibre vital. L'histoire climatologique de la Péninsule se résume dans la lutte de ces éléments opposés. Il appartient à l'homme de promouvoir l'action des forces conservatrices. Combien en ce domaine son action peut être féconde, nous pensons l'avoir montré plus haut.

A la gloire des Omayyades Ibn Qais ar-Roqayyât a consacré le vers suivant (3):

« Pépinière de rois, seuls ils s'entendent à réaliser le bonheur des Arabes »,

وَأَنَّهُمْ مَّعْدُنُ الْمُلُوكِ فَلَا تَصْلُحُ إِلَّا عَلَيْهِمُ الْعَرَبُ (4)

Toute l'histoire de la dynastie omayyade prouve la vérité de cette affirmation. Elle fut par excellence la dynastie arabe, *das arabische Reich*! Ces souverains n'ont pas seulement attesté leur habileté dans le gouvernement des nomades; mais la Péninsule, le Hîgâz en particulier, leur doivent les plus enviables bénédictions, la preuve tangible des ressources, cachées dans les entrailles de cette terre. Elle succombait sous les rigueurs du climat, non moins peut-être sous l'abandon, où la laissaient ses populations fatalistes, mal préparées par des

(1) Abondance des eaux d'arrosage; Aboû Yousof, *Harâğ*, 55, 5 sqq. Cf. Auler Pascha, *Die Hedschasbahn*, II, chap. III, *Wasserversorgung*, p. 55 sqq.

(2) Walther, *op. cit.*, 289.

(3) Au sortir des longues guerres civiles, consécutives à la chute des Sofîânides. Le poète parle d'expérience!

(4) Ibn Qais ar-Roqayyât, *Divan*, I, 35.

siècles de liberté anarchique à la lutte contre les éléments hostiles. « Le *sail*, l'inondation apporte la bénédiction ! » chantait le poète Hoṭai'a ⁽¹⁾, un des moins sympathiques représentants de l'individualisme bédouin. Rien de plus exact. La climatologie ne pourrait mieux dire ! Périodiquement les trombes d'eau, les inondations ⁽²⁾ doivent débarrasser la steppe arabe de ses efflorescences salines ⁽³⁾, de la gaine minérale, sous lesquelles elle étouffe. La tâche n'est pas facile. Certaines *sabaḥa* — nommons celle de 'Ora'ir -- « demeurent infécondes, même après avoir été lavées par six mois de pluies ininterrompues »

ولاتنبت المرعى سبائح عراير ولو نُسِيتُ بالماء ستة أشهر ⁽⁴⁾

Les califes de Damas assumèrent la mission d'assurer à leur patrie d'origine le bénéfice d'une inondation disciplinée, régularisée. Ils créèrent l'arrosage artificiel ⁽⁵⁾, pour suppléer aux caprices, à l'insuffisance des eaux météoriques. Dans notre *Mo'āwia* (242-43), nous avons donné l'esquisse de ces efforts, remarquables pour le pays et l'époque, où ils furent tentés. Ces travaux permirent aux croyants dans les villes saintes d'accomplir les cinq lotions quotidiennes, introduites après la mort de Mahomet par l'évolution rituelle. Le premier calife sofānide ne recula pas devant d'énormes dépenses pour creuser des puits, établir des jardins à 'Arafa et jusque dans la stérile banlieue de la Mecque ⁽⁶⁾. Il y éleva des digues contre les inondations soudaines, causées par les trombes hivernales, il construisit des fontaines avec des réservoirs pour arroser les propriétés voisines ⁽⁷⁾. Ces mesures

⁽¹⁾ *Divan*, III, 7 ; ou plutôt c'est le scoliaste, interprétant Hoṭai'a, comme suit :

إذا جاء سَيْلُهُ جاء بخير كثير

⁽²⁾ Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 11, 3 ; digues, barrages ; *ibid.* 11.

⁽³⁾ Les *sabaḥa*, empiétant sur le domaine des oasis, comme à Médine ; Bakrī, *Mo'ḡam*, 205, 332, 762 ; cf. Yāqoūt, E. VI, 132, bas.

⁽⁴⁾ Yāqoūt, E. VI, 133.

⁽⁵⁾ A Médine عَيْن devient fréquemment synonyme de مال = domaine ; cf. Bakrī, *Mo'ḡam*, 624, 4. On commençait par creuser un puits ; eau et قصر ; Yāqoūt, E. V, 83, 3 d. I.

⁽⁶⁾ Sur la végétation spontanée de ce district, voir Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 44-45.

⁽⁷⁾ Voir les références dans *Mo'āwia*, 243. Boḥārī, *Ṣaḥīḥ*, (Kr.) II, 222, 10. Il est malaisé de décider si les nombreux *sadd* ou *sodd* désignent un barrage pour les eaux, ou une montagne, barrant la route. Cf. *Tāḡ 'Aroūs*, II, 373 ; Gloss. Ṭabarī, s. v. سَد ; *Mo'āwia*, 248, n. 5.

transformèrent les environs de la Mecque, où, un demi-siècle auparavant, les contemporains de Mahomet trouvaient l'existence insupportable ⁽¹⁾.

Pour capter les eaux, recueillies sur les flancs abrupts du mont Oḥod, Mo'awia se vit forcé de pratiquer des tranchées dans le cimetière, où la Tradition place les tombes des martyrs de la fameuse bataille ⁽²⁾. Cette opération amena leur exhumation sans soulever d'ailleurs des protestations ⁽³⁾. Mo'awia n'hésite pas davantage devant les travaux considérables, nécessités pour amener l'eau des sources, captées au loin dans les montagnes ⁽⁴⁾.

Chez les Omayyades, les domaines du Ḥigāz figuraient en tête de leur liste civile. Tous travaillèrent à les arrondir. Il était interdit de les aliéner ; à aucun prix ils ne devaient sortir de la famille régnante ⁽⁵⁾. Cet attachement aux oasis minuscules, péniblement mises en valeur, devait contribuer à augmenter la prospérité agricole du Ḥigāz. Toutes les grandes familles de Qorais, et celles originaires de Médine, tinrent à honneur de rivaliser avec le souverain pour améliorer les propriétés, situées en cette province. Nous savons comment elles se virent récompensées. On en trouve la meilleure preuve dans le prix des terres et l'importance des récoltes, obtenues à cette époque ⁽⁶⁾. Un gouverneur de ce temps estimait le bénéfice annuel, réa-

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 188 ; cf. *République marchande*, 28-29.

(2) Il s'agissait en réalité d'un cimetière de Bédouins, morts de la petite vérole. Cf. *Fāṭima*, index s. v. *Oḥod* ; Ḥanbal, *Mosnad*, 111, 398, 5 ; Wāqidi (Kr.), 263 ; *Mo'awia*, 243, n. 4.

(3) Voir pourtant Goldziher, *M. S.*, 11, 314. En réalité la Tradition au sujet des tombes d'Oḥod n'était pas encore formée ; Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, E. I, 354. Cette circonstance expliquerait l'indifférence des contemporains de Mo'awia.

(4) *Mo'awia*, 248.

(5) On voit un frère du calife et 'Abdallah, fils de 'Amrou ibn al-'Āṣi, se disputer un de ces domaines, les armes à la main ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*², II, 67. Peut-être des *ṣadaqāt*, comme c'est le cas pour les 'Alides, Zobairides etc. Pourtant je ne rappelle aucune mention de *ṣadaqāt* omayyades au Ḥigāz.

(6) Voir plus haut. Les Zobairides créent des domaines dans la dépression, « wādi Taboṇk » ; Yāqoūt, E. V, 70, 12. Pour les environs de la Mecque, *عيون كثيرة فيها أموال الناس*, (citation dont je ne retrouve plus l'original).

lisé par lui dans le seul gouvernement de la Mecque supérieur à la somme globale de 100,000 dirhems ⁽¹⁾.

L'avènement des 'Abbāsides ruina toutes ces belles espérances. Triste exemple de l'influence néfaste, exercée par la politique sur l'avenir économique d'une région ⁽²⁾. Pour l'Arabie on a trop souvent négligé ce facteur important. Le triomphe des califes de Bagdad marqua la fin de l'hégémonie arabe et l'apogée de l'activité littéraire des Šo'ūbyya, ennemis déclarés de la supériorité politique des conquérants. Pour mieux la battre en brèche, ils se mirent à railler la grossièreté de mœurs, la misère des nomades ⁽³⁾; ils exagérèrent la désolation physique de l'Arabie. Ces thèmes devinrent à la mode dans les cercles officiels de Bagdad. Plus funeste pour le pays que ce mouvement littéraire fut l'attitude des nouveaux détenteurs du califat.

Ils s'acharnèrent sur les monuments, élevés par leurs rivaux, sur leurs tombes et, fait plus grave pour le sort économique du Ḥigāz, sur les œuvres d'art, sur les travaux d'intérêt agricole, exécutés par les Omayyades ⁽⁴⁾. Ce fut le signal de la longue décadence où cette province continue à gémir. Les familles dirigeantes, les grandes fortunes, les capitaux émigrèrent, laissant derrière elles la ruine et l'anarchie. Les barrages cessèrent d'être entretenus; les puits furent comblés; leurs eaux s'évaporèrent et se changèrent en dépôts salins ⁽⁵⁾. Le sable envahit les palmeraies, les efflorescences minérales recouvrirent la superficie des *ḥimā*, des pâturages réservés, créés par l'industrielle sollicitude des anciens califes. Pendant deux ou trois siècles,

⁽¹⁾ Cf. *Ag.*; III, 103, 4; *Mo'āwīa*, 30, n. 3.

⁽²⁾ Winckler, *Mitt. vorderasiat. Gesells.*, 1901, p. 39; Caetani, *Studi*, I, 316.

⁽³⁾ Voir plus haut. On insiste beaucoup sur les lézards, mangés par les Bédouins; Yāqūt, E. III, 205, d. 1. Comp. le portrait repoussant, tracé du père du poète Ġarīr; Qalqašandī, *Šobḥ*, I, 229. La contrepartie; Ġāḥiz, *Maḥāsīn*, 202, sqq.

⁽⁴⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 242, n. 3.

⁽⁵⁾ Peu de puits anciens; à Mošallal les eaux ont disparu depuis la période islamique; *Naqā'id Ġarīr*, 166, 6-8; Bakrī, *Mo'gam*, 779, 2 d. 1. ماء قديم جاهلي; (*ibid.*, 764, 5, à propos de Mošallal, il faut lire Moslim ibn 'Oqba au lieu de Moslim ibn Qotaiba. Il s'agit du terrible vainqueur de la Ḥarra; cf. *Yazīd*, chap. XVII). Yāqūt, E. V, 111; autres puits comblés; *ibid.*, V, 357. Comparez à l'époque préislamique le zèle des principaux Qoraisites pour creuser de nouveaux puits; Bakrī, *op. cit.*, 766.

on continua à manifester de l'intérêt pour la route des pèlerinages, menant de l'Iraq aux villes saintes. Quant au pays lui-même, il avait perdu son importance aux yeux de souverains, tous fils d'esclaves étrangères, se débattant péniblement contre les maires du palais et la turbulence des gardes prétoriennes. Désormais dans la lutte contre l'implacable climat, la Péninsule se trouvera abandonnée à elle-même.

Abandon redoutable ! Nous le comprendrons mieux, quand nous aurons connu de plus près les Bédouins.

III.

LES BÉDOUINS

Jugement général sur le Bédouin. Ses qualités morales. Son individualisme; son courage douteux. La ténacité, sa qualité maîtresse

Dans les pages précédentes, nous nous sommes attardé à étudier l'aspect, les conditions physiques de l'Arabie, les ressources offertes par le pays à l'existence et au développement d'un peuple. Il est temps de nous occuper de ce dernier. Après avoir minutieusement inspecté le domaine, étudions son propriétaire.

Sur un territoire ainsi constitué, végète une population forcément clairsemée. Elle se divise en deux fractions: les nomades et les sédentaires, les Bédouins et les habitants des oasis et des villes. Nous aurons vite fait d'énumérer les cités du Ḥiǧāz. On comptait en tout trois agglomérations urbaines: au Nord Médine, au Sud la Mecque et non loin de celle-ci vers l'Orient et le Naǧd, Ṭāif, située dans la chaîne de Sarāt ⁽¹⁾.

Les Bédouins formaient la grande majorité de la population du Ḥiǧāz. A ce titre ils méritent d'attirer les premiers notre attention. Chez eux le type arabe s'est le mieux conservé. On n'en peut dire autant des sédentaires. Quoique incessamment renouvelés par les afflux du désert, parmi eux les influences et même des infiltrations

(*) Les pages suivantes reproduisent un cours, professé à la *Faculté orientale* de l'Université de Beyrouth.

⁽¹⁾ Maqdisī, *Géogr.*, 83, bas, proclame, pour son époque, Qorḥ (centre principal du Wādī'l Qorā) la ville la plus importante du Ḥiǧāz. Pour la période voisine de l'hégire, rien ne trahit l'existence au Wādī'l Qorā d'un centre urbain considérable. Cfr. Yāqoūt, L. VII, 48-49, textes anciens relatifs à Qorḥ; Bakrī, *op. cit.* 736.

étrangères sont indéniables. La Mecque était un centre cosmopolite ⁽¹⁾, Médine fortement judaïsée. Rien de pareil chez les Bédouins, protégés par leur isolement contre l'envahissement des mœurs du dehors.

Que penser de l'Arabe? Quel jugement porter sur l'habitant des mystérieuses solitudes de l'Asie Antérieure? Comment ce peuple, la veille inconnu du vieux monde, fut-il amené à une brusque entrée en scène sur le théâtre de l'histoire? Il s'agit d'énumérer, de préciser les causes qui le préparèrent à être le créateur, le propagandiste armé du monothéisme le plus récent; مَادَّةُ الْإِسْلَام, la matière de l'islam ⁽²⁾, selon une expression, attribuée au calife 'Omar.

*
* *

L'Arabe est un peuple éminemment ouvert ⁽³⁾. Même rencontré pour la première fois, le Bédouin, malgré ses dehors frustes, ne peut être confondu avec un barbare. Son attitude décidée, l'à propos, la finesse de ses répliques, l'aisance, avec lesquelles il accueille l'étranger, produiraient bien plutôt l'impression de quelque gentilhomme déchu, d'un descendant attardé des patriarches bibliques. Tout chez ce gueux complète l'illusion, jusqu'à ses dehors solennels, et ses haillons décoratifs. Placé dans des conditions favorables, il est en mesure de s'assimiler nos progrès les plus raffinés. Il fournira des dynasties à la Babylonie, un législateur comme Hammourabbi; à Rome un empereur, Philippe l'Arabe, des adversaires aussi redoutables que Zénobie, un moment maîtresse de l'Orient. Il élèvera les monuments de Palmyre et de Pétra et concentrera entre ses mains le commerce de l'Asie Antérieure. Cet illettré aime et cultive passionnément une poésie, à la facture savante, aux formes archaïques, riche d'expressions sententieuses plus que d'idées, ne manquant d'ailleurs ni d'harmonie, ni de

⁽¹⁾ Cfr. notre *République marchande*.

⁽²⁾ مَادَّةُ signifie aussi secours, réserves, comme مَكْد; 'Omar a pu viser cette dernière signification. Les citadins de Médine lui ont fait proclamer que les Bédouins constituent les réserves *armées* de l'islam.

⁽³⁾ Doughty, *Travels*, II, 32, 89 les trouve fins politiques; Comp. A. Musil, *Arabia Petrea*, III, 24.

pittoresque, ni surtout d'une étonnante variété de formules. Si la langue peut être considérée comme reflétant l'image d'un peuple, l'idiome arabe devrait suffire pour nous interdire de reléguer les Bédouins parmi les nations sauvages. Structure grammaticale merveilleuse, abondance de formes, opulence étonnante du vocabulaire, voilà assurément des propriétés philologiques peu communes. Ce sont celles de l'idiome du désert.

Venons aux qualités morales ⁽¹⁾. Ici une grande réserve s'impose. Après une longue familiarité avec plusieurs fractions, composant le peuple arabe, avec sa vaste littérature, je ne me sens pas le courage de reprendre à mon compte le tableau idyllique, élaboré par certains orientalistes. Sous l'influence de souvenirs littéraires, il nous arrive d'emboîter trop facilement le pas derrière ces maîtres. Quand j'aurai qualifié le Bédouin d'*individualiste*, j'aurai renfermé en un mot les plus graves lacunes de son caractère moral. Jamais il n'est parvenu à se hisser jusqu'à la dignité d'animal social, πολιτικὸν ζῷον ⁽²⁾. D'où absence de dévouement, de sacrifice à l'intérêt commun; tout le cortège des bienfaisantes vertus sociales: la douceur surtout, l'humanité, charmes de cette vie terrestre, زينة الحياة الدنيا ⁽³⁾, lui font défaut.

L'âpre désert, où se dresse sa tente, le force à vivre dans l'isolement, lui et les siens. La solitude farouche exaspère son individualisme. Chaque voisin devient pour ainsi dire un rival, venant lui disputer l'eau parcimonieuse du puits et les maigres pâturages, l'herbe rare, assurant l'existence de son troupeau ⁽⁴⁾. Situation tendue! Incessamment elle ramène la répétition des scènes bibliques de l'époque

⁽¹⁾ Pour les pages suivantes, consulter Caetani, *Studi*, pp. 376-400: *Le caratteristiche principali della natura araba*; ensemble d'observations très fines; Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, I, 9-43, sans oublier Goldziher *M. S.*, I, *passim*, auquel il faut sans cesse se reporter, surtout pp. 1-146.

⁽²⁾ Comme Ṭofail ibn 'Āmir, il peut dire: كُنْتُ رَجُلًا أَحَبَّ الْوَحْدَةِ (Ġāḥiẓ, *Maḥāsini*, 103); le Bédouin recherche d'instinct l'isolement. Seule garantie de sa tranquillité; تَقَارَبُوا فِي الْمَوَدَّةِ تَبَاعَدُوا فِي الدِّيارِ Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 176, 14.

⁽³⁾ Comme s'exprime, en une autre occasion, le Qoran.

⁽⁴⁾ Caetani, *Studi*, I, 381-82. Ḥatim Ṭayy prend la place d'un prisonnier, en attendant que ce dernier rapporte la somme, promise par Ḥatim; Ġāḥiẓ, *Maḥāsini*, 81.

patriarcale. Moderne Abraham, le cheikh bédouin reprend le geste de l'oncle de Lot et invite ses parents, ses alliés à s'éloigner à droite ou à gauche. ارض الله واسعة : la terre d'Allah est vaste ! (Qoran, 29, 56 : 39, 13).

De l'individualisme le nomade possède tous les défauts et aussi les douteuses et contestables qualités : la confiance en lui-même, une sombre résolution, sans oublier l'égoïsme ⁽¹⁾ et la rapacité. Avec ses poètes, « parmi les bois, il n'estime que les plus nouveaux, parmi les oiseaux, le faucon obtient ses préférences :

ولا خيرَ في العِيدانِ إلَّا صلابها ولا نِهَضاتِ الطَّيْرِ إلَّا صُغُورُهَا ⁽²⁾

L'isolement achève d'endurcir son âme, d'émousser sa sensibilité. Aisément il se laisse entraîner à maltraiter les faibles : les femmes et les enfants ⁽³⁾. Par contre en exaltant toutes ses facultés natives, en les tendant au point d'en tirer le maximum d'énergie, en l'obligeant à compter sur lui seul, la solitude l'a empêché de tomber dans la banalité, dans la vulgarité, dans la médiocrité enfin. Son stade inférieur de développement social, sa vie familiale et grégaire ne sauraient les tolérer. Ainsi le rude climat du désert supprime impitoyablement les individus mal constitués. Notre civilisation au contraire se montre accueillante pour les vertus moyennes. « Elle a créé, dit M. Faguet, la médiocrité protégée par les lois, vivant en sécurité et s'entretenant à peu de frais, de pensées nobles, de lectures saines, de religion consolatrice et fortifiante, d'arts aimables et agréablement pué-

⁽¹⁾ Comp. cette prière d'un Bédouin contemporain du Prophète : « Allah ! pardonne-moi et à Mahomet et à personne d'autre ; اللهم ارحمني ورحم معنًا احَدًا ولا ترحم معنًا احَدًا. Ḥanbal, *Mosnad*, II, 283, 5. Comp. *ibid.*, II, 503, 9.

⁽²⁾ *Ağ.*, XI, 95 ; comparaison de Ḥansā', appliquée à ses deux frères : وَهُمَا كَانَهُمَا وَكَدْ بَرَزَا صَقْرَانِ قَدْ حَطَّ عَلَى وَكْرٍ *Divan*, 44, 4 ; 88, 3 ; comp. Gāḥiḡ, *Bayān*, II, 37, 9 d. 1. Bois durs ; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 84, 1, 2. قمرل, un arbre sans épines désigne un objet sans valeur ; *Naqā'id Ḡarīr*, 225, 2 v. ; comparaison employée par Ḥaḡḡāḡ ; Gāḥiḡ, *Bayān*, II, 32 ; *Ağ.*, XX, 18, 9 ; Boḡtori, *Ḥamāsa*, n.ºs 639, v. 7. 895, v. 3.

⁽³⁾ Et aussi les vieillards, parfois abandonnés par les leurs ; cf. Siḡistānī, *Mo'am-marōūn*, 33, 37. Voir plus loin.

rils » ⁽¹⁾. Aucune de ces ressources au désert : point de société, point d'autorité, veillant sur les droits de l'individu ; en fait de religion, des terreurs et des pratiques superstitieuses, un fétichisme grossier ; nous le verrons plus tard. Tout un ensemble, étouffant la sève des qualités mitoyennes ⁽²⁾, mais d'autant plus propice au développement de l'individualisme et de la personnalité !

On doit, il est vrai, aux vieux poètes bédouins, ceux d'avant l'islam, la proclamation de certains principes généreux, le rappel à des mœurs plus humaines. La *ġāra* — c'est à dire la femme — à défaut de ses protecteurs-nés, ils la plaçaient sous la sauvegarde de l'opinion. Modeste éclosion d'un sentiment délicat, contenant en germe la chevalerie du moyen-âge, fleur prématurément flétrie par le contact brutal de l'islam ⁽³⁾. Trop souvent la pratique venait infliger un démenti retentissant aux généreuses théories des bardes du désert ⁽⁴⁾. Elles profitaient tout au plus aux femmes de la tribu, — à l'exclusion des étrangères — surtout quand leur parenté se trouvait en mesure de venger le déshonneur. Un fait mérite d'être noté : il possède la valeur d'un avenu. Le culte, le respect chevaleresques de la femme, l'opinion bédouine a cru devoir en réserver le monopole à la tribu des Banoū 'Odra ⁽⁵⁾. Or cette tribu était chrétienne. On le lui reprochait encore à la fin du premier siècle de l'hégire. Les Banoū 'Odra, disait-on, se divisent « en deux catégories : des moines, établis dans

⁽¹⁾ *Rev. des deux mondes*, 15 Déc. 1912, p. 909.

⁽²⁾ Traits héroïques, attribués à Ḥātim Ṭayy ; Ġāḥiḡ, *Maḥāsīn*, 81 ; autre trait, cité dans *Aġ.*, X, 23, Bédouin se voue à la mort pour sauver les femmes de la tribu ; Bakrī, *Mo'ġam*, 469, 3. Dévouement apocryphe de Doraid ibn aṣ-Ṣimma ; *Šo'arā'*, 777-80.

⁽³⁾ Cfr. *Mo'āwīa*, 333.

⁽⁴⁾ Ainsi Ḥātim Ṭayy viole les mois sacrés *يُطْنَبُ حَاجَةٌ* (ici *حَاجَةٌ* = objet à dérober) et simultanément déploie sa générosité ; Ġāḥiḡ, *Maḥāsīn*, 81.

⁽⁵⁾ Uniquement parmi eux on aurait rencontré l'amour platonique ; cf. *Aġ.*, X, 50, bas. Voir les *Tables* d'Aġāni, s. v. *عُدْرَة* ; notice de Ġamīl, *ibid.*, III, 77-100 ; voir ce nom et celui de Boḡaina ; *Aġ.*, XX, 152-154. Doū'l Oṣbo' proteste de son respect pour l'honneur des femmes — de sa tribu — ; *Šo'arā'*, 630, 8, 9, 11. « Je détourne mes yeux de la *ġāra*, quand le vent renverse sa tente » ; *Šo'arā'*, 905, 5 ; 'Orwa ibn al-Ward déclare respecter les captives ; *Šo'arā'*, 889, 2 ; comp. p. 750.

le couloir de Wādī'l Qorā, ou des prêtres parmi les chrétiens de Syrie,

فَرِيقَانِ رُهْبَانُ بِاسْفَلِ ذِي الْقُرَى وبالشام عَرَّافُونَ فِيْهِمْ تَنْصَرَا (1)

Les chrétiens arabes de Naḡrān se vantaient de respecter la vie de leurs prisonniers et l'honneur des femmes (2). Programme trop élevé pour la mentalité réaliste des Bédouins! Ils préféraient revendiquer la gloire de ne pas posséder des « lances chrétiennes » (3): en d'autres termes, ils ne s'embarrassaient pas des scrupules d'humanité professés par leurs compatriotes, disciples du Christ (4). Pourquoi le Qoran est-il venu brusquement interrompre la douce influence de l'Evangile (5) sur le fils du désert?

Malgré les ombres de ce tableau, cet homme ne devient jamais vulgaire, ni cruel sans nécessité. Il n'éprouvera aucun scrupule à dépouiller un voyageur, égaré sans protecteur officiel sur le territoire de sa tribu. Mais il ne touchera pas à sa peau, à moins que la résistance de la victime ne l'y oblige. Ce dut être le cas du blessé évangélique, soigné par le bon Samaritain sur le chemin de Jéricho. Dans les bonnes années, quand des pluies abondantes auront ranimé la végétation et gonflé les mamelles de ses troupeaux, ou bien encore, à la suite d'une razzia fructueuse, le *ṣa'loūk*, terreur de la steppe, se transformera soudain en grand seigneur et exercera noblement la générosité. Il mettra à la broche les chameaux enlevés, pour en nourrir les orphelins et les veuves de la tribu (6). Surtout lorsqu'un poète se trou-

(1) *Ag.*, VII, 101, 11 d. 1. Pour عَرَّاف comp. *Ag.*, XX, 154, 7 d. 1., 156.

(2) *Ag.*, X, 147, 16. Voilà pourquoi les fugitifs leur confiaient volontiers la garde de leur famille; cf. *Yazīd*, 343; *Šo'arā'*, 779, 1.

(3) *Šo'arā' an-naṣṣrānīya*, éd. Cheikho, 190, 4; cf. *Mo'awīa*, 429-30. Sur la loyauté des chrétiens et des Arabes monothéistes, voir plus bas.

(4) Le Qoran, 57, 27 insiste sur cette caractéristique: جَعَلْنَا فِي قُلُوبِ الَّذِينَ اتَّبَعُوهُ [عِيسَى] رَافَةً وَرَحْمَةً وَرَهْبَانِيَّةً

(5) Celle des moines et des prêtres, de nouveau reconnue par le Qoran. Voir précédemment p. 30.

(6) 'Orwa ibn al-Ward vole les riches pour enrichir les pauvres; *Šo'arā'*, 906. Vers d'Aswad ibn Ya'for; *Ag.*, XI, 134, 10-9 d. 1.; autres de Ḥāḡiz; *Ag.*, XII, 50.

ve à ses côtés pour trompeter aux quatre coins de l'Arabie les preuves de sa munificence, pour mesurer les dimensions de ses chaudières fumantes ⁽¹⁾. Le type devait exercer une véritable séduction sur les contemporains, puisque nous voyons la chaste Lailā al-Aḥīalyya consacrer son talent poétique à glorifier Tauba ⁽²⁾, un détrousseur de grand chemin, pour lequel notre code n'aurait jamais prévu des pénalités assez sévères.

*
* *

On l'a proclamé courageux. L'on a même attribué à sa valeur les succès des premières conquêtes musulmanes. J'hésite à partager une opinion aussi favorable ⁽³⁾. Encore serait-il bon de s'entendre sur le concept du courage. Un illustre physiologiste Beaunis énumérait 133 variétés de douleur. C'est sans doute excessif. Les Stoïciens la réduisaient à être un mot ; ce qui devient décidément insuffisant. Mais

⁽¹⁾ Cf. *Yazīd*, 192-93 ; *Aḡ.*, XI, *loc. cit.* ; 155, 1, 10 ; XII, 25, 8 d. l. ; 26, 5 ; 49. Ḥātīm aṭ-Ṭayy tire des traites sur la prochaine razzia ; il s'acquittera *بعد الغارة* ; Ḡāḥiḡ, *Maḥāsīn*, 81.

⁽²⁾ *Aḡ.*, X, 67-84 ; voir le nom de Lailā à l'index d'Aḡānī ; ces *ṣa'loūk* sont ḥalīf des grandes familles qoraïšites ; *Aḡ.*, XII, 49, bas ; — ainsi en Turquie les riches propriétaires entretiennent des brigands à leur solde — Voir le *divan* de Lailā dans Ḥansā' *Divan*, p. 99-117. 'Orwa le ṣa'loūk est qualifié de *جواد* ; Ibn Doraïd, *Istīqāq*, 170. Lailā proclame Tauba « plus réservé qu'une jeune fille » ; dans Ḥansā', *Divan*, 106, 1. ; comment elle le défend contre l'accusation de brigandage ; *ibid.*, 103 ; 112, 3 etc. ; « il vécut sans peur et sans reproche » *لَعْمُرُكَ مَا بِالْمَوْتِ عَارٌّ عَلَى الْفَتَى*

Ibid., 110, 5. Comp. *Aḡ.*, XVII, 153, 3 d. l., XVIII, 215 ; puis XII, 26, 5 ; 49, 50 ; XIII, 2 ; XX, 21, bas.

⁽³⁾ Cf. *Yazīd*, 372, n. 1. A propos de cette note, le Prof. Th. Nöldeke m'écrit : « J'approuve entièrement votre jugement sur le courage des Bédouins. Assurément ils ont eu et ont encore des individus courageux et de petites tribus isolées, méritant la même qualification. Je ne le conteste pas. Mais en général la bravoure n'est pas une qualité saillante du véritable Arabe ; ils sont bien plutôt d'extraordinaires fanfarsons, *furchtbare Renomisten* ». Les Syriens, voisins des Grecs, participeraient à leur courage ; Yāqoūt, E. 1, 48, 7 d. l. Voir dans Qotaiba, 'Oyoūn, 198 sqq. chapitre sur la lâcheté.

il existe assurément plusieurs sortes de courage. La valeur de l'homme primitif, celle du barbare ne correspondent pas à celle du civilisé. De part et d'autre, les concepts et partant la pratique diffèrent. Là, où nous placerions la bravoure, le Bédouin verrait une imprudence, une bravade gratuites. Il accorde à la ruse une part prépondérante; à l'instar des fauves, il préfère surprendre son ennemi ⁽¹⁾ et considère fréquemment la fuite comme un stratagème de guerre. Cet homme professe une doctrine très spéciale sur l'effusion du sang humain, sur les conséquences de cet acte pour l'individu, pour la collectivité. Sous l'influence de cette conviction, il se laissera entraîner à des attitudes incompatibles, dans notre manière de voir, avec les lois du courage et de l'honneur militaires ⁽²⁾. Nous aurons à y revenir.

Aux yeux du nomade les vertus cachées n'ont aucun prix. L'histoire de l'Arabie ne compte pas un seul St Martin, partageant son manteau avec un misérable, le long d'une route solitaire. Au dire de la poétesse Hansā' ⁽³⁾, son frère Ṣaḥr aurait imité le généreux chrétien; mais il se donnait comme témoin la tribu entière. Quoiqu'il en soit, le Bédouin n'estime pas la valeur anonyme, celle du soldat, combattant dans le rang et succombant, victime obscure d'une consigne ou de l'honneur ⁽⁴⁾. Il appartient plutôt à l'école des héros d'Homère, tapageurs et verbeux, paradant devant la galerie. Le nomade se bat seulement, lorsqu'il se voit acculé à la lutte. Ainsi se conduisait 'Antar, l'Achille des Arabes ⁽⁵⁾. La résistance lui paraissait-elle

(1) La razzia n'est qu'une surprise.

(2) Comp. Caetani, *Studi*, I, 390. On se bat à coups de bâton, même avec des 'imāma; *Ağ.*, XI, 149, 1. Armes primitives des Arabes: pierres, bâtons, lances terminées en pointe de corne en guise de fer; Ġaḥiẓ, *Bayān*, II, 52. Critique par les Šo'ūbyya de l'art militaire des Bédouins; *ibid.*, II, 52-53. *Naqā'id Ġarīr*, 658, 10.

(3) *Divan*, 28, 8. Sur la valeur de son frère Mo'āwia, tant loué par elle, voir *Ağ.*, XIII, 141.

(4) Cf. Ibn Haldūn, *Prolégomènes*, I, 269, 270.

(5) Un Bédouin se voue à la mort pour sauver les siens; Bakrī, *Mo'ğam*, 185, 4-6. *Ağ.*, VII, 152, haut. Pourtant Šabīb ibn al-Baršā' refuse de fuir; *Ağ.*, XI, 98, 5. En revanche le fameux Hāḡiẓ al-Azdī « غاراته كثير الغرار » كان مع غاراته كثير الغرار était, malgré ses nombreuses razzias, un grand fuyard; *Ağ.*, XII, 52, 20. Cette faiblesse n'enlevait rien à sa réputation. Le célèbre 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail, également un fuyard; *Naqā'id Ġarīr*, 242. Voir plus bas.

trop périlleuse, il ne trouvait aucun déshonneur à tourner les talons. Mourir alors, pour sauver l'honneur du drapeau, lui semble une folie. « La belle consolation ! ainsi chantaient ses poètes — il n'eût jamais se lasser de les consulter — lorsque les femmes sur ma tombe viendront verser des larmes. Leurs élégies me rappelleront-elles à l'existence ? » ⁽¹⁾.

Fréquemment les capitaines bédouins doivent exiger de leurs hommes le serment de ne pas lâcher pied. Mahomet l'imposa aux siens à la journée de Ḥodaibyya. Quand le nomade tient à s'enlever la tentation de la fuite, alors il recourt à un stratagème désespéré, mais médiocrement galant, il poste ses femmes au milieu des rangs ⁽²⁾. La jalousie, leurs reproches, leurs larmes lui donneront du cœur.

Car toutes elles sont d'une race guerrière ;
Quand dans une bataille on les voit en arrière,
C'est pour fermer la route et ramener, souvent
A coups de javelots, les fuyards en avant ⁽³⁾.

Il faut admettre une exception en faveur des *outlawes* du désert, les شذال العرب, gens de sac et de corde, désavoués par les leurs ⁽⁴⁾. Ne vivant que de leur épée, n'ayant aucun quartier à espérer, ces condottieri se battaient parfois comme des preux. Aussi les chefs, désireux de porter à leurs adversaires un coup décisif, faisaient-ils appel à leur bravoure, de préférence aux hommes de leur propre tribu. Cette intrépidité ne devait pas être étrangère à l'admiration

⁽¹⁾ Cf. *Yazīd*, 194-95 ; Qotaiba, 'Oyoñ, 200, 2. « Nous ne craignons pas la mort ; tous nos sayyid ont péri en combattant » ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. 58 ; comp. *ibid.*, 16, 1, 3 « chevaliers qui ne redoutent pas la mort » ; autres vers belliqueux, « tous اخو حرب » *ibid.*, 64, 66 ; Ḥansā, citée dans Qotaiba, 'Oyoñ, 157, 1 ; Šō'arā, 741, 1-2.

⁽²⁾ Cf. notre *Poète royal*, 48 ; *Naqā'id Ḡarīr*, 569. 4 v. ; Wellhausen, *Ehe*, 451.

⁽³⁾ H. de Bornier, *Mahomet*, III, sc. 5. On dresse un chameau somptueusement orné, ou une tente ; on jure de fuir seulement quand le chameau ou la tente bougeront ; *Naqā'id Ḡarīr*, 259, 1 ; 641, 10. Cette tente était parfois un beau pavillon rouge, elle servait de centre de ralliement ; Bakrī, *op. cit.*, 723, 11. Était-elle le *bait*, ou renfermait-elle le fétiche de la tribu ?

⁽⁴⁾ On proclame le célèbre capitaine Mohallab « brave comme un ṣa'loûk » ; Mas'oudī, *Prairies*, V, 351.

que leur vouaient les Arabes ⁽¹⁾. L'opinion se met toujours du côté des beaux joueurs. Ils pouvaient être, comme Abou Ṭamaḥān, décriés de réputation, sans foi ni loi في الجاهلية وفي الاسلام, des pillards incorrigibles فاتك خارب معلوك, les Bédouins n'hésitaient pas à leur accorder les deux titres les plus enviés de la Péninsule, ceux de chevalier-poète, شاعر فارس ⁽²⁾. En cas d'échec, ils trouvaient toujours un sayyḍ, un clan pour les accueillir et leur garantir une retraite ⁽³⁾.

*
* *

La plus incontestable qualité du Bédouin — encore un fruit de son individualisme, — c'est, nous l'avons déjà noté ⁽⁴⁾, sa ténacité, sa constance à lutter contre la nature ennemie, contre les éléments, les fauves, les hommes, cent fois plus redoutables que les loups et les

⁽¹⁾ Voir leur éloge par Ḥātim Ṭayy et 'Orwa ibn al-Ward; Qotaiba, *Oyoūn*, 280, 281; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 167-68; 220, 2; *Ag.*, XX, 21, bas; XXI, 96, 15.

⁽²⁾ *Ag.*, XI, 130, bas; notice de Ḥāḡiz; *Ag.*, XII, 49-53; 160, 2 d. l. 'Orwa ibn al-Ward est فارس جواد; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 170; il marche à la tête des ṣa'loūk. Au jugement du calife 'Abdalmalik, à lui, non à Ḥātim, revient la palme de la générosité; *Šo'arā'*, 911. Les ṣa'loūk compagnons d'Amroulqais auraient collaboré à la confection de son divan; Aṣma'ī, *Foḥoūlat aš-Šo'arā'* (Torrey), 493 (dans *ZDMG*, LXV).

⁽³⁾ *Ag.*, XI, 132. Pour exprimer le courage et la force physique on aime à dire: أَلَحَّ مَا يَكُونُ مِنَ الْعَرَبِ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 45, 3 d. l. Le célèbre 'Amir ibn aṭ-Ṭofail compte parmi شياطين البلاد; *Naqā'id Ḡarīr*, 451, 3. خَلِيع et فَاتِك et réfugiés à la Mecque; Bakrī, *Mo'gam*, 334, 7 d. l. Le Prophète aime à les utiliser; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 68; cf. *Ziād ibn Abīhi*, p. 3. On leur accorde volontiers toutes les qualités: tel Ḡaḥḍar: كَانَ لَسِينًا فَاتِكًا شَجَاعًا شَاعِرًا; Ḡāḥiz, *Maḥāsīn*, 100, 9. Beaucoup méritèrent pourtant l'éloge que leur décerne 'Orwa, le prince des ṣa'loūk

فَذَلِكَ إِنْ يَلْقَى الْمَنِيَّةَ يَلْقَاهَا جَيِّدًا وَإِنْ يَسْتَعْنِ يَوْمًا فَاجْدِرْ

Šo'arā', 886, 4. Comp. Yāqoūt, E. VI, 312: كَانَ مِنْ قَتَالِ بَنِي مَازِنَ وَشَجَاعَانِهَا وشعرائها; *qātil*, plur. *qottāl*, autre vocable désignant les brigands. On met toujours en avant leur courage et leur virtuosité poétique. Qotaiba, *Poesis*, 229.

⁽⁴⁾ Voir plus haut pp. 108, 113.

hyènes du désert. Cette ténacité lui a formé un tempérament d'acier ⁽¹⁾, à la fois souple et résistant : telles les vieilles lames de Damas ! D'une sobriété de chameau, l'œil toujours aux aguets, habitué à scruter l'horizon, l'oreille tendue aux moindres bruits de la solitude, son imagination, exaltée par l'isolement, croit par moments entendre la voix des *ginn* ⁽²⁾. Son corps tout en muscles, en nerfs, vibre aux moindres impressions, au premier afflux de son sang embrasé. C'est un être étonnant, arrivant à vivre, à prospérer en un climat, où tout s'étiole, fors le Bédouin et son *alter ego*, le vaisseau du désert. Plus on s'attarde à le considérer et moins on trouve vulgaire ce produit d'un milieu invariablement ensoleillé, où les contours se dessinent avec une aveuglante crudité, les reliefs s'accusent au delà de la réalité. Qualités, défauts, tout y prend des proportions insolites. Les teintes plus délicates finissent par se délayer dans l'éclatante auréole d'une lumière uniforme. Dans ces corps anguleux, osseux, perpétuellement baignés d'air sec et dur, la sensation pénètre comme la pointe d'une lancette, avec la rapidité de l'étincelle électrique. De là ces convoitises, un sensualisme effréné, l'explosion de colères, menaçant de tout briser.

Cet homme se montre excessif jusque dans l'expression des sentiments les plus légitimes. Ġa'far fils de 'Olba avait été mis à mort pour un meurtre commis. Dans nos sociétés le fait imposerait la réserve à la famille du condamné. L'Arabe ne reconnaît pas à l'autorité le droit de glaive. Aussi les femmes de la tribu consacrèrent-elles à Ġa'far une solennelle lamentation, comme à un héros. Son père « 'Olba égorgea tous les agneaux, tous les petits chameaux se trou-

(1) Caetani, *Studi*, I, 387 ; voir précédemment p. 113.

(2) Voir plus haut p. 74 détails sur les sables *musicaux* ; ajoutez, Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 54, 13 (citation poétique). Dans le bruissement du vent, le poète reconnaît les gémissements des *ginn* ; Bakrī, *op. cit.*, 258, 13 ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VI, 53, 54, 56 ; cf. Yāqūṭ, E. 1, 78, 1. Etres fantastiques dont le nomade peuple le désert ; Mas'ōūdī, *Prairies*, III, 314, sqq. ; 323 chap. sur les هواتف et les *ginn*. Des auteurs arabes eux-mêmes y ont déjà reconnu le produit de l'imagination ; Mas'ōūdī, *op. cit.*, III, 323-24 ; cf. Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm*, I, 76, 1. Chaque coin de terre est habité par des anges ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 168.

vant dans le camp et lança devant leurs mères les têtes sanglantes. „Pleurez avec nous, s'écria-t-il, mon fils Ġa'far“. A ce spectacle pitoyable les sourds mugissements des chameaux, les bêlements grêles des brebis s'élevèrent et firent aux cris stridents des femmes un formidable et lugubre accompagnement. 'Olba lui-même éclata en sanglots. Jamais parmi les Arabes, conclut le narrateur, on n'assista depuis à une pareille scène de deuil et de désolation » (1). Notre impression pourra sans doute être différente. Pour l'Arabe, l'important c'est moins de donner libre cours à la douleur que de forcer l'attention par une manifestation retentissante. La crainte du grotesque ne l'arrête pas.

Par suite de la sélection naturelle, d'une élimination incessante, une race remarquablement vigoureuse a fini par se constituer. L'implacable milieu (2) supprimant, élaguant tous les individus mal conformés, physiquement ineptes aux luttes pour l'existence, seuls les plus beaux spécimens, les plus robustes représentants survivent et perpétuent jusqu'à nos jours la postérité d'Ismaël.

(1) *Ag.*, XI, 152 : *فَمَا رَأَى يَوْمَ كَانَ أَوْجَعُ وَأَحْرَقُ مَأْتَمًا فِي الْعَرَبِ مِنْ يَوْمِئِذٍ*. Comp. *Yāqoūt*, E. V, 45.

(2) Ajoutez les famines, les épidémies. Leur résistance à la faim ; *Ag.*, XXI, 60, 4-15.

Le Bédouin rebelle à l'idée d'autorité. Opposition entre ses aspirations aristocratiques et son milieu égalitaire

Si jamais une nation a fait sienne cette devise. « notre ennemi, c'est notre maître » ⁽¹⁾, ce sont assurément les Arabes. *Manus eius contra omnes et manus omnium contra eum et e regione universorum fratrum suorum figet tabernaculum*. C'est la pittoresque et si vraie description de notre vieille Genèse (16, 12). Elle ne pourra surprendre les érudits, attentifs à suivre l'évolution historique de l'empire des califes. On y constate à chaque pas l'esprit indiscipliné, la contradiction innée, la tendance au morcellement indéfini, à l'éparpillement sans limites, à l'éniettement politique. Autant de traits caractérisant la population de la Péninsule! Incapable de s'élever par elle-même au-dessus de l'idée de clan, de tribu, de concevoir une autre forme d'organisation sociale, elle retombe fatalement dans le chaos, dès que le retrait d'une main de fer ⁽²⁾ lui permet de s'abandonner à la pente naturelle de son tempérament anarchique.

Nous devons donc nous attendre à trouver les Arabes rebelles à l'idée de l'autorité, j'entends d'une autorité constituée, ayant con-

(¹) Comp. *المسود يظلم* et l'hémistiche *لا ابا لك يظلم* ; Gāḥiḡ, *Ḥaiia-wān*, III, 25, 3, 5.

(²) Exceptionnellement on entend les Bédouins, remercier, par la bouche de Lailā Aḥyalyya, le justicier Ḥaḡḡāḡ de la salubre terreur, inspirée par son gouvernement. Cf. Ḥansā', *Divan*, 101.

science de sa mission. Ils s'y soumettent seulement dans le cas de force majeure, contraints par l'instinct de la conservation individuelle ou familiale ⁽¹⁾. En dehors de ces circonstances, nous les voyons retourner à l'anarchie et rendre impossible le fonctionnement d'un gouvernement ⁽²⁾.

On se tromperait étrangement en assimilant cette disposition aux tendances de l'esprit républicain ou démocratique, telles que nous les révèlent l'histoire de l'antiquité classique et des communes de l'Italie et de la Flandre médiévales. Il faut en demander la raison aux anomalies, se heurtant dans l'âme arabe, anomalies, créées par l'étrange climat, où le nomade se trouve condamné à traîner son existence ⁽³⁾.



Quand on étudie le Bédouin, une des constatations les plus déconcertantes, c'est de découvrir une constante opposition entre la fierté de ses aspirations, entre la disproportion de son féroce appétit des distinctions et la platitude, la vulgarité de son milieu égalitaire. L'Arabe est essentiellement un aristocrate ; il l'est demeuré jusqu'à nos jours ⁽⁴⁾ ; mais un aristocrate né, grandi parmi des bohèmes, dans une société foncièrement démagogique. Jamais les marquis de l'ancien régime n'ont parlé de leur blason, énuméré leurs quartiers de noblesse. اطراف الشرف ; discuté leurs pairs ou *kofou'*, n'ont redouté les mésalliances ⁽⁵⁾, comme le nomade sait vanter la pureté de sa race et les gloires de son clan. C'est peu pour lui de remonter en droiture jusqu'à Adam, s'il n'ajoute, avec Ḥaġgāġ, qu'entre lui et le père du genre humain il ne se reconnaît qu'une seule mère esclave, l'Égypte.

(1) Bakrī, *Mo'ġam*, 35, d. 1. ; 36, haut.

(2) Ibn Ḥaldoūn, *Prolégomènes*, I, 313 ; incapables de gouverner, *ibid.*, 314.

(3) Comp. Caetani, *Studi*, I, 384-85.

(4) Nöldeke, *Gesch. des Qorāns*¹, p. 3 ; Doughty, *Travels*, I, 245 ; Ibn Ḥaldoūn, *Prolégomènes*, I, 312.

(5) Cf. notice de 'Aqil ibn 'Ollafa ; *Aġ.*, XI, 86 etc. Un autre affirme que « sa noblesse lui permet de heurter du front les Pléiades, sans redresser la taille » ! Ġāḥiẓ, *Maḥāsīn*, 135, 15 ; نحن الكواكب, « nous sommes les étoiles » ; Ḥansā', 113, 7.

tienne Agar ⁽¹⁾. Ce gueux, vêtu de haillons, dévoré de vermine, tombant en grappes le long de ses tresses capillaires ⁽²⁾, se trouve avoir la tête farcie de toute la morgue des castes les plus privilégiées. Un trône ne lui paraît pas au dessus de son mérite :

وَنَحْنُ بَنُو مَاءِ السَّمَاءِ فَلَا نَرَى
لَا نَفْسِنَا دُونَ مَمْلَكَةٍ قَصْرًا ⁽³⁾

Il se drape dans sa misère comme dans un manteau; semblable à cet Arabe, grelottant de froid, mais « réchauffé, assurait-il, par sa noblesse ». Ne lui adressez pas le souhait banal : « Que le Ciel multiplie tes semblables ; كَثُرَ اللَّهُ امثَالَكَ ». « Vœu inutile ! répliquera-t-il : Allah lui-même ne pourrait le réaliser ! » ⁽⁴⁾. Vainement le Qoran a déclamé contre l'ostentation de la *ġāhiliya*, l'ancienne société bédouine ⁽⁵⁾. Elle fut mâtée, mais non vaincue par le déclin des institutions et de la race arabes, sous les 'Abbāsides.

« Admettant de n'avoir personne au-dessus de soi ⁽⁶⁾, il juge néanmoins intolérable de n'être pas supérieur à d'autres » ⁽⁷⁾. Un sentiment par ailleurs très moderne, disons mieux, de tous les temps. Seulement l'exaltation de ce sentiment chez le Bédouin le portera — en poésie s'entend — à se proclamer roi et l'égal des califes omayyā-

⁽¹⁾ Ġāhiz, *Bayān*, I, 180 ; Comp. *Naqā'id Ġarīr* : « notre aïeul est contemporain de Dū'īl Qarnain », 110, 1.

⁽²⁾ Comp. les vers réalistes de Farazdaq, dans *Naqā'id Ġarīr*, 199, 2-3 v.

⁽³⁾ A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 130. Dans les deux vers précédents, le poète vantait la modestie des siens, leur condescendance pour les contribuables ! À ce vers semble répondre le ḥadīṭ, relatif à Agar mère d'Isma'el : يَا بَنِي مَاءِ السَّمَاءِ تِلْكَ أَمْكُ يَا بَنِي مَاءِ السَّمَاءِ : كَانَتْ هَاجِرًا أَمَةً لَأُمِّ اسْمَاعِيلَ ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 24, haut. C'est une réplique détournée des Šo'ūbyya.

⁽⁴⁾ Cf. *'Iqd*¹, I, 242, 18, 20, 25 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 318, 322 ; autres exemples dans Ġāhiz, *Bayān*, I, 125.

⁽⁵⁾ Qoran, 49, 1-14 ; cf. Azraqī, (Wüst.), 351 : نَحْوَةُ الْجَاهِلِيَّةِ وَتَكْبَرُهَا بِأَبَائِهَا ; Goldziher, *M. S.*, I, 1^{er} chap. *Muruwwa und Dīn*, 1-40.

⁽⁶⁾ « Ne suis-je pas le premier de ma tribu ? », question fréquemment adressée à Mahomet ; *Osd*, IV, 274, 11. « Nous sommes tous rois et fils de rois » ; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, LXXIX, 3 ; « Je suis le plus noble » ; Ibn Māğā, *Sonan*, E. I, 68.

⁽⁷⁾ G. d'Avenel, *Les Français de mon temps*.

des ⁽¹⁾. Voilà pourquoi les rédacteurs de la *Sîra* ont compris la nécessité d'anoblir Mahomet. Le nomade n'eût pas compris un prophète plébéien ⁽²⁾. Quand de ces hauteurs, où se complaît son orgueil, il redescend sur la terre, il se sent saisi par les institutions les plus égalitaires, par la révoltante promiscuité de la vie arabe. Comment ne pas se rappeler l'ivrogne de Bruges, qu'un caprice du duc Philippe le Bon a fait roi d'un jour, et retombant, à son réveil, dans sa misère primitive? (Comp. Qotaiba, *Poesis*, 239, 5-6.)

Le roi de la steppe arabe nous offre un spectacle à peine moins comique. Avec ses appels incessants à la noblesse de ses aïeux, « constructeurs d'impérissables monuments de gloire » ⁽³⁾, au passé de sa tribu, de sa race, il devrait être partisan des inégalités, des distinctions hiérarchiques, introduites par les lois historiques et par l'infinie variété des aptitudes individuelles. Tel ce héros de tragédie, il touche

Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois.

Il se plaît à énumérer la longue suite de ses ancêtres ⁽⁴⁾. A l'en croire, il atteint le sommet de l'aristocratie ⁽⁵⁾. C'est là que l'auteur de sa race a bâti le monument de sa gloire, à ces hauteurs, où résident les princes de la générosité, les arbitres des peuples ⁽⁶⁾. Allah lui-même en a raffermi les fondements ⁽⁷⁾. Ce monument touche du faite au ciel; il rejoint les sublimes étoiles ⁽⁸⁾. Avec quelle assurance il défie ses envieux de l'y rejoindre! Autant vaudrait atteindre le

(1) *Iqd'*, I, 126, 11; cf. *Mo'awia*, 192; *Naqā'id Ġarīr*, 184, 14; 187, d. v; 391, 11. *Ağ.*, XI, 163, 11; « nos ancêtres ont dominé les rois, مَلَكُوا الْأَمْلَاقَ; *Naqā'id Ġarīr*, 68, 19. Le Bédouin proclame le calife son oncle; *Ağ.*, XI, 154, 9 d. l.; *Ḥansa*, 119, 3 d. l.

(2) Caetani, *Annali*, I, 72; notre *Faṭīma*, p. 64.

(3) A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 36:

فَإِنْ تَهْدِمُوا بِالْغَدْرِ دَارِي فِائِهَا تَرَاثُ كَرِيمٍ لَّابِيَالِي الْعَوَاقِبَا

Cf. *Yazīd*, 37; *Ağ.*, XI, 143, 14; *Naqā'id Ġarīr*, 265, 13.

(4) Zohair, (Ahlw.) 91, 10.

(5) Ṭarafa (Ahlw.), 57, 5.

(6) *Naqā'id Ġarīr*, 265, 13.

(7) *Naqā'id Ġarīr*, 182, 1-3 v.

(8) *Naqā'id Ġarīr*, 172, 3-4 v. Comp. *Ağ.*, XXI, 97, 19.

firmament ⁽¹⁾! Dans le clan des Banoû 'Auf les misérables conditions d'existence causaient fréquemment la cécité. Pourtant les vieillards 'aufites préféraient perdre la vue avant de voir mettre en question une aussi glorieuse appartenance ⁽²⁾. Voilà, si je ne m'abuse, l'héroïsme des convictions nobiliaires.

Or, ces aristocrates *sui generis* ⁽³⁾ se trouvent être des ennemis déclarés du principe d'autorité et de subordination. « Il serait plus facile à la main de toucher le firmament, مَسَّ السَّمَاءَ أَيَّسَّرُ, que d'amener un Bédouin à se ranger à la suite d'un égal » ⁽⁴⁾. Adversaire des privilèges de caste, hormis de la sienne, il entre fatalement en collision avec des prétentions analogues chez ses contribuables, aussi férus d'abstractions patriciennes. De ce conflit d'ambitions, d'amours-propres froissés, résulte la confusion la plus absolue ⁽⁵⁾. Démocrate, démagogue dans sa vie sociale et publique, aristocrate individuellement et dans son for intérieur, seul le Bédouin croit posséder le secret de réunir, de concilier en sa personnalité complexe des attitudes et des principes si nettement contradictoires ⁽⁶⁾.

*
* *

Mais enfin : oligarchie, république, démocratie, dans nos sociétés les dénominations peuvent varier. Quelle que soit l'étendue des privilèges dont jouissent la nation ou certaines classes de citoyens, l'au-

⁽¹⁾ *Naqā'id Garīr*, 147, 2; 185, 3 v.

⁽²⁾ *Ag.*, XI, 141, 142. Malheureusement le doute subsiste toujours, si nous ne sommes pas en présence d'une charge, d'une satire indirecte, œuvre des Šo'oubyya? Cette trop légitime suspicion rend spécialement ardue l'étude de l'ondoyante psychologie bédouine. Comment toujours se reconnaître dans ce chassé-croisé de tendances contradictoires?

⁽³⁾ *Ag.*, XI, 93, 4 d. l.; il s'agit de deux gueux, 'Aqīl ibn 'Ollafa et Šabīb ibn al-Baršā': كَلاهُمَا كَانَ شَرِيفًا سَيِّدًا فِي قَوْمِهِ فِي بَيْتِ شَرْفِهِمْ وَبُسُودِهِمْ

⁽⁴⁾ *Ag.*, XI, 131, 8 d. l.

⁽⁵⁾ A la discipline des Turcs, Gāhiz, *Opuscula*, 35 oppose l'anarchie des Arabes اصحاب تَأْوِيلَاتٍ وَتَفَاخُرٍ وَتَنَاضُؤٍ. Cette antithèse ne cesse de demeurer vraie.

⁽⁶⁾ Peut-on mettre en avant ici le long passé de l'Arabie, son ancienne culture, son contact avec les plus anciennes races civilisées de l'Orient? Cf. Winckler, *Mith.* *I'AG.*, 1901, p. 181.

torité existe, jalousement limitée, surveillée peut-être, mais avec des droits, une action définis et reconnus. Cette limite, cette barrière à l'anarchie paraissent inadmissibles à l'esprit du nomade ⁽¹⁾.

En étudiant les conditions de l'autorité dans l'Arabie préislamique et contemporaine de Mahomet ⁽²⁾, il faut avant tout nous débarrasser de nos concepts occidentaux, de notre habitude de classifications méthodiques, de ranger les idées par catégories et comme en des casiers soigneusement numérotés, de vouloir rattacher à des types connus et copieusement étudiés toutes les formes extérieures de la vie politique. Avec la meilleure bonne volonté, il nous deviendra impossible d'empêcher la discussion, de rappeler parfois la licence du désert ⁽³⁾. En définitive le mal pourra ne pas être grand. Peintre fidèle d'un désordre social, avons-nous le droit de lui donner les apparences d'un système, le majestueux développement d'une théorie, quand précisément nous voudrions produire l'impression d'un monde presque chaotique? Non pas que de la confusion il soit malaisé de dégager certains principes généraux. Seulement le nombre des exceptions, des dérogations à la loi pourra quelquefois rendre contestable l'existence de la loi elle-même. Nous en rejeterons la responsabilité sur le tempérament arabe, composé d'extrêmes mal assortis, où l'on découvre une poitrine d'anarchiste, dominée, sans être gouvernée, par une tête d'aristocrate ⁽⁴⁾.

Nous commencerons par examiner quelle idée l'Arabe se formait de l'homme appelé à exercer sur lui le commandement, puis nous aborderons l'examen des conditions, auxquelles il acceptait de reconnaître une autorité, distincte de la sienne ou du chef de sa famille.

(1) Flügel, *Grammatische Schulen*, p. 6, le déclare très soumis à son *šaiḥ*!

(2) Si nous alléguons des exemples postérieurs, ce sera pour constater la survivance de l'esprit de la *gāhilyya*, comme c'est le cas pour la plus grande partie de la période omayyade. Consulter surtout l'inappréciable collection des *Naqā'id Ḡarīr* dans la belle édition, maintenant achevée, du Prof. Bevan!

(3) Sans parler de la suspicion toujours légitime d'une *tendance*, provoquant fatalement l'expression de la tendance opposée. Je ne puis me flatter d'avoir constamment réussi à les démêler.

(4) Cette antithèse — réelle par ailleurs: voir l'ancienne poésie — a été *exagérée* dans le sens impérialiste. Les écrivains postérieurs ont prêté à la *gāhilyya* tous les sentiments de la période des conquêtes. Il s'agissait de voiler la nudité des ancêtres.

III

La terminologie en usage pour désigner les représentants de l'autorité. Pas de protocole rigoureux

Sayyd, šaiḥ, rabb, rās, ra'īs, voilà chez les Arabes préislamiques les termes communément employés pour désigner le dépositaire de l'autorité. Indiquons brièvement le sens spécial, attaché aux trois derniers vocables. Nous reviendrons plus tard sur le titre d'*amīr*, d'un emploi plutôt rare, quand il s'agit des chefs de tribu ⁽¹⁾.

Le plus extraordinaire de ces synonymes *rabb* se trouve maintenant être réservé à la divinité, c'est à dire depuis l'empreinte profonde des idées qoraniques sur la langue du désert ⁽²⁾. Antérieure-

⁽¹⁾ *Ağ.*, XV, 73, 3, d. 1.; Ġāḥiz, *Ḥaiawān*, V, 11, 8; Qoṭāmī, *Divan* (ed. Barth) IV, 29; et III, 45, où l'on trouve la forme *أمير*, *āmīr*. I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 63, 13, le titre d'*amīr al-mouminīn* accordé à un Mohāġir, commandant une razzia. Les chefs des *saryya* se trouvent généralement qualifiés d'émir. Pour Aboū 'Obaida ibn al-Ġarrāḥ on y ajoute celui de *أمير أمراء الشام*; Ibn 'Asākir, *Tārīḥ*, (ms. Damas) I, 174, b. *Amīr* est moderne chez les Bédouins, titre parfois accordé par le gouvernement turc; cf. E. Littmann, *Zur Entzifferung der thamuden. Inschrift.*, p. 92. Dans *Ağ.*, X, 152, 16; XX, 121, 8, les chefs ainsi qualifiés étaient en même temps gouverneurs de districts; cf. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1100. *Naqā'id Ġarīr*, 149, 14, *amīr* = *sayyd*; (mais p. 7, l. 8 il désigne le mari ou le père); A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 79, 3 v; Qotaiba, *'Oyoūn*, 271; 'Orwa ibn al-Ward, dans *Šo'arā' an-Naṣrānyya*, 891, 5 v. où *amīr* = conseiller. Dans plusieurs passages du Qoran *امر الله* = la parole d'Allah.

⁽²⁾ Cf. Flügel, *Concordance du Qoran*, s. v. *رَبِّ*; la sourate de Joseph l'emploie dans le sens de maître humain; Comp. dans les poètes le serment fréquent *رَبِّ*

ment à cette période, on n'éprouvait aucune hésitation à l'accorder aux maîtres de la terre ⁽¹⁾; à condition toutefois pour eux d'exercer leur autorité sur une tribu considérable ou plutôt sur une confédération de tribus ⁽²⁾. Ce dernier cas était généralement celui des groupements de nomades, se rattachant aux noms de Tamim, de Bakr, de Gaṭafān, de Hoza'a et de tant d'autres. D'où la signification de رَبِّ الْقُبَّة, maître de la *qobba*, le grand pavillon de cuir écarlate ⁽³⁾ étant un des insignes du pouvoir souverain ⁽⁴⁾. De nobles chefs se montraient heureux de le dresser au milieu du camp, non seulement pour honorer des hôtes de distinction, mais encore pour faire devant les leurs étalage de leur fortune ⁽⁵⁾. Ce calcul entre toujours dans les manœuvres des Arabes, اغتر الأُمم ⁽⁶⁾, le plus fastueux des peuples.

On qualifiait également de *rabb* certains *kāhin*, devins, de renom, vraisemblablement des *sayyid*, cumulant les deux dignités ⁽⁷⁾. Dans l'exercice de leurs fonctions spéciales, il arrivait à ces officiants de se pénétrer totalement de leur rôle, de se substituer pour ainsi dire à la

الراقصات الى مِنى, le dieu des chameaux (caravanes) en marche vers Minā; *Ḥamāsa* d'A. Tammām, E. IV, 87; رَبِّ الداميات نحورُهُ; Bakrī, *op. cit.*, 277, 488. رَبِّ مُحَمَّد; *Naqā'id Ḡarīr*, 174, 3 v.

⁽¹⁾ Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 94, 12; cf. 63, 3; Baihaqī, *Maḥāsin*, 98, 10; surtout sous la forme du pluriel *arbāb*; cf. *ZDMG*, LIV, 439, 440; *Chroniken* (Wüst.) II, 21, 5 d. l.

⁽²⁾ Anthologie de citations dans Ḡāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 60; *Aḡ.*, VIII, 66; X, 15.

⁽³⁾ Abritant parfois le *bait* ou le fétiche divin de la tribu, surtout aux temps anciens. Le chef de tribu était à la fois *kāhin*; plus tard le pavillon rouge est devenu un insigne honorifique. Cette évolution expliquerait la persistance de l'emphatique *rabb* dans رَبِّ الْقُبَّة. Comp. *qobba*-asile; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 215, 2 d. l. et ici même p. 193. Ajoutez l'expression fréquente: فيهم الشرف والبيت; cette maison possède la noblesse et le *bait*. Rapprochez: la *Kā'ba* de Naḡrān, primitivement un vaste pavillon ou Tabernacle. Cf. *Yazīd*, 340-41.

⁽⁴⁾ Nābiḡa, 71, 17; cf. *Fāṭima*, 74; *Aḡ.*, VIII, 65, 9 d. l. اهل القباب الحمر; X, 53, 3; Nallino, *Costituzione delle tribù*, 616.

⁽⁵⁾ Cf. notre *Chantre*, 155; *Fāṭima*, 75; *qobba* pour les hôtes; *Aḡ.*, VII, 170, 4; *Naqā'id Ḡarīr*, 140, 8; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 208, 7 d.

⁽⁶⁾ Ḡāḥiẓ, *Opuscula*, 45, 13.

⁽⁷⁾ Qotaiba, *Poesis*, 38, 5. Ainsi Zohair ibn Ḡanāb est à la fois *sayyid* et *ḥāzi*; Siḡistānī, *Mo'ammarioin*, 25, 4-5; appelé *kāhin*, 28; autre exemple, *ibid.*, 30.

divinité locale, au point d'en usurper le style protocolaire ⁽¹⁾. On s'expliquera donc des appellations, comme *Rabb aš-Šām*, maître de la Syrie, donnée à un Ġassanide, phylarque, ou surveillant au nom des Byzantins du *limes* syro-arabe, celle de *Rabb al-Ḥiǧāz*, accordée avec plus ou moins de raison à un chef de fortune ⁽²⁾. Pour une cause analogue, le père d'Amroulqais obtient le même titre. Le roi Laḥmide de Ḥira est appelé *rabb al-Ḥarvarnaq*, la splendide résidence de ces dynastes arabes ⁽³⁾.

Mis en relation de dépendance avec un nom commun, le vocable peut convenir au propriétaire d'un objet quelconque. En cette qualité, le possesseur d'un esclave ⁽⁴⁾, d'une maison, d'un troupeau peut revendiquer le titre de *rabb* ⁽⁵⁾. Dans cette construction spéciale, le terme a fini par perdre sa signification emphatique, pour devenir synonyme de *ṣāḥib*, possesseur. Ainsi on parle des *أرباب العقول*, des *أرباب الخطاب* pour désigner des gens d'esprit, des maîtres de la parole.

Si, depuis l'hégire, le vocable *rabb* a pratiquement disparu du protocole hiérarchique du désert ⁽⁶⁾, cette modification est due, avons-nous dit, à l'influence du Qoran et à sa transformation en titre divin ⁽⁷⁾. La *Sonna*, en amenant Mahomet à interdire l'emploi de *rabb* pour lui substituer le terme de sayyid, signale l'évolution plutôt qu'elle n'en fournit l'explication ⁽⁸⁾.

(1) *Ag.*, VIII, 66. Cf. Massignon, *Kitāb al Ṭawāsīn*, 95; même phénomène chez les mystiques musulmans postérieurs.

(2) *Ag.*, XIV, 7, 15; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 320, 16; *Chroniken*, (Wüst.), II, 140, 141; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1355; Ġāḥiǧ, *Ḥaiawān*, 1, 160.

(3) Qotaiba, *Poesis*, 39, 7; 71, 17; 112, 4; 239, 5.

(4) Nawawī, *Tahḏīb*, 293, 9; *Chroniken*, (Wüst.), II, 21, 5 d. l.

(5) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 520, 5; 730, v. 3; 733, l. 4.; *Ag.*, S. 1, 101; X, 139, 19; XVII, 92, d. l. Qotaiba, *Poesis*, 129, 1; 229, 10; Azraqī, (Wüst.) 95, 13; *ربّ ابل اور ربّ غنم*; *ربّ بيت*; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 105, 9; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 136. 2 d. l.; Tab., *Tafsīr*, I, 46, d. l. interprète *ربّ* par *السيد المطاع*

(6) Le calife s'entend encore qualifier de *ربّ معدّ* c-à-d. souverain de tous les Arabes; *Ag.*, XVIII, 141, 13; comp. *ربّ تميم*, Aḥṭal, *Divan*, 305, 9.

(7) Dans le Qoran, *arḇāb* = les créatures, honorées aux dépens du Créateur; Qoran, 3, 57, 74; 9, 31; 12, 39 etc.

(8) Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, II, 197; Boḥārī, *Ṣaḥīḥ*, K. 11, 125, 6.

*
**

Le Prof. Nallino ⁽¹⁾ a parfaitement vu que *raʿīs*, au lieu d'être un pur synonyme de *sayyid*, implique l'idée d'un commandement militaire ⁽²⁾. Nous ne manquons pas pourtant de textes, où l'ancienne langue semble négliger cette synonymie ⁽³⁾. On en trouve des preuves jusque dans les nombreuses références accumulées à l'appui de son assertion ⁽⁴⁾. En bien des cas, la fluctuation est le fait des rédacteurs postérieurs. Ils se sont permis de substituer à *raʿīs* le terme plus moderne de *qā'id*, simple traduction du latino-byzantin *δοῦξ*.

Intimement apparenté à *raʿīs* par l'étymologie, le terme *rās* ne lui tient pas de moins près par la signification. Il désigne tous les échelons du commandement, depuis un simple chef de brigands ⁽⁴⁾, jusqu'au *sayyid* de grandes tribus, comme Taḡlib ⁽⁵⁾. Ici encore on découvre à la base le sens de commandement militaire ⁽⁶⁾.

Ṣaiḥ, de nos jours qualification habituelle des chefs bédouins, était jadis d'un usage beaucoup plus restreint ⁽⁷⁾. Il semble avoir été le

⁽¹⁾ Dans sa substantielle étude, *Sulla costituzione delle tribù arabe prima dell'islamismo*, dans *Nuova Antologia*, 15 Oct. 1893; cf. Zohair, (Ahlw.) 98, 13; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 106, 230, رَئِيس فَارِس ; 233, سَيِّد رَئِيس

⁽²⁾ Aux références de Nallino ajoutez, *Ag.*, IV, 75, 5 d. l., VI, 3, 3 d. l.; 4, l. 3; p. 5; X, 65; XX, 128, 4; *Naqā'id*, *Ġarīr*, 144; 149, 454, 4; 474; 481, 13; Farazdaq, *Divan* (Boucher) 81, 8; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 160, 161; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 215; Bakrī, *op. cit.*, 505, 6, 7; 533, 6 d. l., 721.

⁽³⁾ *Naqā'id Ġarīr*, 638, 464; *Ag.*, V, 159, 5 d. l.; X, 17; 21, bas.; Dīnawarī, *Aḥbār ṭiwāt*, 291, 12, « rā's de tous les Azd »; comp. Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 195, 197, où l'on lit *promiscue* رَيْسَة et رَيْسَة رَيْسَة; en revanche Ibn Doraid, *Istiḡāq*, رَئِيس فَارِس = capitaine; Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, II, 244; Ġāḥiẓ, *Opuscula*, 60, 12; Qalqašandī, *Ṣoḥḥ*, I, 57.

⁽⁴⁾ رَاسِ الْمُنَافِقِينَ. Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 271; comp. *ibid.*, 141, 1; *Ag.*, VII, 122; X, 32, 7; XIV, 90; فَارِسٌ حَسِيبٌ قَدِ سَادَ وَرَأَسَ, *Ag.*, XI, 9, l. 10. I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 72, 14 « rās d'une députation et leur orateur. مَخْطِيبٌ ou مَخْطِيبٌ »; I. S. *Ṭabaq.*, II⁴, 45, 10: رَأْسٌ وَسَيِّدٌ; *Naqā'id Ġarīr*, 239, 240.

⁽⁵⁾ Scolion de Qoṭāmī, *Divan*, III, 44; remarque de Ġāḥiẓ, *Avares*, 116, 13.

⁽⁶⁾ Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 115, 1; mais 200, 1 rās = sayyid; 141, سَيِّد وَرَأْسٌ

⁽⁷⁾ Nallino, *op. cit.*, 614, n. le dit inconnu à l'antiquité dans le sens de *sayyid*. Voir *Ag.*, XI, 58, 8 et 11 d. l., XVI, 70, 7. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VII, 50, 5; Ṭab., *An-*

plus emphatique des synonymes pour signifier le sayyḍ. Rarement il se présente isolé. Il désigne dans ce cas les chefs ayant derrière eux un long passé, des vétérans de gloire, des seigneurs enfin, *senior* : tels Aḥnaf ibn Qais et Zofar ibn al-Ḥārit⁽¹⁾. Par ailleurs il se trouve fréquemment associé au terme de *sayyḍ* ou à un de ses équivalents arabes : *kaḅīr*, *zaʿīm*⁽²⁾. Cette combinaison renforce considérablement la signification du complexe⁽³⁾. Pour prétendre à cette titulature fastueuse, il fallait à l'autorité, trop souvent nominale, du chef de tribu, joindre l'influence personnelle, le prestige des richesses et des services rendus. Toutes ces conditions se voyaient réunies chez Abou Sofiān, justement qualifié, nous le savons, de *sayyḍ* et de *šaiḥ* de Qorais⁽⁴⁾; à un moindre degré chez Hāni ibn ʿOrwa⁽⁵⁾ contemporain de ʿObaidallah ibn Ziad à Koufa, appelé *zaʿīm* et *šaiḥ* de Morād⁽⁶⁾.

Cette ampleur, propre au terme de *šaiḥ*, dérive en première ligne

nales, I, 3466; très commun au plur. *āšīāḥ* = notables. *Šaiḥ*, *Šaiḥa* désignent les vieux parents; *Aḡ.*, XII, 41, 11; 42; 47; *Naqāʿid Ḡarīr*, 152, d. l. شَيْخ = sayyḍ; Ḡāḥiḡ, *Avares*, 251, 7; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, VI, 16; au plur.: *Naqāʿid Ḡarīr*, 612, 4; Qotaiba, ʿOyoūn, 242, 1.

(¹) Aḥṭal, *Divan*, 221; Qotaiba, ʿOyoūn, 275. Sur Aḥnaf, cf. *Moʿāwīa*, index; sur Zofar, cf. notre *Chantre*, 134 seqq.; *Naqāʿid Ḡarīr*, 72, 12; 612, 4; 627, 2 v., شَيْخ قُرَيْش; *Aḡ.*, XVI, 70, 7.

(²) شَيْخ وُسَيْد, Dīnawarī, *Aḥbār*, 309, 11; شَيْخ وُزَعِيم; *Aḡ.*, XII, 54; Sigistānī, *Moʿammārōūn*, 38, 4. Dans Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 130, 4, le complexe سَيْد فَارِس désigne un grand seigneur.

(³) Ṭab., *Annales*, II, 332, 6; les ʿAlides appellent ʿAlī سَيْد; I. S. Ṭabaq., V, 162, d. l. On trouve سَيِّدَان رُئِيسَان; Ibn Doraīd, *Istīqāq*, 233, 15; *Iqd*¹, II, 72, 2. Même titulature pour Ḥosain fils de ʿAlī; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, E. IV, 26, 1; *Naqāʿid Ḡarīr*, 746, 1: شَيْخ ابْنِ السَّيِّد; مُعَمَّم, possesseur du ʿimāma, autre synonyme de sayyḍ (voir explication dans Qotaiba, ʿOyoūn, 273); فَارِس مُعَمَّم; Ḥansāʾ, *Divan* 13, 4 d. l.; 25, 31, 83. Ḡāḥiḡ, *Ḥaiawān*, III, 25; Ṣāḥib est rare; comp. سَاحِب وُزَعِيم; *Naqāʿid Ḡarīr*, 140.

(⁴) Cf. *République marchande*. p. 9.

(⁵) Cf. *Yazīd*, 144, 145. Hāni a été exalté par la Šīʿa, comme un martyr de la cause.

(⁶) Masʿōūdī, *Prairies*, V, 140; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 432, سَيْد وُزَعِيم; III, 461, 1, كبير وُسَيْد; même remarque pour ʿOtba ibn Rabīʿa, l'aïeul maternel de Moʿāwīa: كبير قُرَيْش وُسَيْدنا المَطَاع فيها; Wāqidi (Kr.) 58, 8; Balādorī, *Fotoḥ*, 359, 8: شَيْخ القَوْم وُكَبِيرُهُم; *Aḡ.*, XIX, 141, 3 d. l.; العَشِيرَةُ وَسَيِّدُهَا.

du principe du *séniorat*, cher aux Arabes; il en sera question plus loin. Pour la même raison *kabīr*, synonyme de *šaiḥ*, acquérait la signification de sayyd. Mais outre la considération, accordée à l'âge et aux cheveux blancs, on observe, dans l'ancienne littérature, une tendance très marquée à les réserver pour les plus fameux capitaines ⁽¹⁾, pour les plus grands souverains, les plus estimés parmi les califes. 'Alī, 'Otmān et Mo'āwia ⁽²⁾ ne se trouvent pas désignés autrement ⁽³⁾. La tradition affecte de confondre fraternellement Aboū Bakr et 'Omar sous la dénomination de *šaiḥān*, les deux *šaiḥ*. Comme chez les Arabes les Chosroès de Perse, les Césars de Byzance ont toujours passé pour les représentants du pouvoir absolu ⁽⁴⁾, les poètes s'empressent de leur conférer également le titre de *šaiḥ* ⁽⁵⁾.



Si rien n'autorise à affirmer l'existence d'un protocole rigoureux, réglant l'emploi de ces synonymes honorifiques, il reste vrai pourtant que le terme de *sayyd* formait, à proprement parler, le titre ordinaire, la qualification la plus communément accordée au chef arabe, dans l'antiquité et pendant toute la période, si exclusivement arabe des Omayyades ⁽⁶⁾. Il a depuis cédé la place au vocable de *šaiḥ*. Ne

(1) Comme Mohallab, et Zofar, nommé plus haut.

(2) Ṭab., *Annales*, I, 3454, 4; II, 747, 1; Dīnawarī, *Aḥbār*, 164, 5 d. l.; 190, 12; 192, 19; Mas'ūdī, *Prairies*, IV, 401, 4.

(3) Mas'ūdī, *Prairies*, IV, 326, 3; Dīnawarī, *Aḥbār*, 280, 15, 21; Ṭab., *Annales*, II, 146, 15; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. 1, 155.

(4) Comp. Ṭab., *Annales*, II, 266, 15; notre *Yazīd*, 94, 95. Comp. l'expression *عُمران*. Comme *šaiḥān*, elle doit affirmer l'union intime des chefs du Triumvirat.

(5) *Ag.*, II, 107, 10 d. l.; V, 103, 4; 150, 2 d. l.; VIII, 88, 3; Aḥṭal, *Divan*, 155, 3; Ġāḥiẓ, *Opuscula*, 60, 12. *Šaiḥ* = roi absolument; Qotaiba, *Poesis*, 39, 11. Même emploi chez le poète Ḥoṭai'a.

(6) Wellhausen, *Die Ehe bei den Arabern*, 447, n. 1 dérive d'*Ag.*, II, 29, 26, que sayyd = mari. Il s'agit d'une prisonnière, d'où l'expression fort naturelle de *سَمُوع* *السَّيِّد*, obéissante à son maître. Au pluriel sayyd et *šaiḥ* désignent des notables, comme les *سَيِّد قَوْمِهِ*, chaque clan possédait le sien; *Ag.*, XXI, 267, 11. Comp. pourtant

serait-ce pas qu'on a prétendu plus tard réserver aux descendants de Mahomet la qualification de *sayyid*? La même préoccupation a pu faire disparaître de la langue courante du désert le terme de *ṣarīf*, noble. Le spectacle de la dégradation de ces *chérifs* 'Alides, Ḥasainides, Ḥosainides, Ġa'farides arrachera plus tard des larmes au pèlerin andalou Ibn Ġobair, à son arrivée au Ḥigāz. Ramasser du bois, des dattes! Et parfois cette humiliation atteint jusqu'aux femmes de ces *chérifs*, *وربما تناوَل ذلك نساؤهم الشريفات بأنفسهن فسبحان المقدر ما يشاء* ⁽¹⁾.

Sayyid ou ṣaiḥ? C'étaient là de simples appellations, non des titres permanents et officiels. En parlant au chef de sa tribu, le moindre Bédouin ⁽²⁾ se contentait de l'interpeller par son nom, ou bien encore par sa *konia*, si par hasard il en possédait une. Usage assez restreint à l'époque préislamique et fréquemment un sobriquet, une association de mots, rien moins qu'honorifique ⁽³⁾. Le nomade aurait cru déroger en le traitant de *sayyid*. Comme plus tard, il s'écoulera du temps avant de l'habituer à accorder le titre d'*émir* aux gouverneurs omayyades ⁽⁴⁾. Infatué du sentiment de sa propre autonomie, il abandonnait cette politesse aux rimeurs faméliques, avides de provoquer les largesses d'un chef opulent. A l'époque du califat, il faudra recourir à des mesures de rigueur, pour imposer aux nomades une attitude plus respectueuse ⁽⁵⁾.

Osd, IV, 167, 11, où 'Oyaina ibn Ḥiṣn prend le titre de *ابن الاشباح* — variante *ابن الاخيار*; *Iqd*¹, I, 242. Le calife 'Omar se fâche croyant y découvrir une allusion à sa propre origine plébéienne.

⁽¹⁾ Ibn Ġobair, *Travels*², 76. Voir précédemment p. 81. Je ne me rappelle pour la période omayyade aucun exemple de l'emploi de *ṣarīf* pour les 'Alides. L'idée de cette noblesse spéciale ne me paraît pas d'origine arabe.

⁽²⁾ Devant son frère, Ḥansā' fait dresser les assistants, « comme on se lève devant la nouvelle lune ». Exagération fraternelle; cf. Nallino, *op. cit.*, 616; Goldziher *M. S.*, I, 154. Mais la comparaison *قيامهم للهِلال* est intéressante pour l'histoire religieuse préislamique. Elle présuppose des cérémonies au lever de la lune nouvelle.

⁽³⁾ Comme on l'admet trop communément.

⁽⁴⁾ Qalqaṣandī, *Ṣoḥḥ*, I, 250, 3. Leur ton insolent; *Aḡ.*, XX, 10, 9.

⁽⁵⁾ Qalqaṣandī, *Ṣoḥḥ*, I, 249; Soyōūṭī, *Califes*, 10.

Le titre de roi se retrouve uniquement ⁽¹⁾ chez les populations sédentaires et très anciennement civilisées du Yémen ⁽²⁾, chez les Laḥmides de Ḥira, chez les phylarques syro-arabes de Ḡassān ⁽³⁾ et par exception chez des nomades, comme les Kinda ⁽⁴⁾. Ces derniers étaient d'origine yéménite et placés temporairement à la tête de grandes confédérations; jouissant par suite d'un pouvoir bien supérieur à celui des chefs de tribu ⁽⁵⁾.

(1) Voir dans Balāḡorī, *Fotoūḥ*, 101, 7; comp. l. S. *Ṭabaq.*, V, 7, l. 5, comment on y prodiguait ce titre; Ṭab., *Annales*, I, 1717, 14 etc. Dans la *mofāḥara* des B. Tamīm, en présence de Mahomet, les deux partis se proclament rois; Ṭab., *Annales*, I, 1711-1716; Nallino, *op. cit.*, 615 n.

(2) Dans le centre de l'Arabie la rencontre d'un inconnu, somptueusement habillé, provoque la réflexion : *أَرَى عَلَيْكَ لِبَاسَ الْمَلِكِ... وَأَنْتَ بَدَارُ لَيْسَ فِيهَا مَلِكٌ*; *Aḡ.*, XI, 131. Certains chefs, comme Haḡḡa ibn 'Alī, sont qualifiés de *ذُو التَّاجِ*; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 209; *tāḡ* et rois du Yémen; Bakrī, *Mo'ḡam*, 698. La mention du *tāḡ* figure également dans l'inscription proto-arabe de Namāra, trouvée par M. R. Dussaud.

(3) Sur leur titulature, voir Nöldeke, *Die Ghassānischen Fürsten*, que je n'ai pas pour le moment à ma portée.

(4) Comme Amroulqais, le « roi errant »; *Aḡ.*, VIII, 63, 9 et sa notice, *ibid.*, Dans le *high life* du désert on mettait à part Kinda, considéré comme une tribu royale; Qalqaṣandī, *Ṣobḥ*, I, 228, bas; voir *Aḡ.*, XVII, 106, 1.

(5) Titre de roi donné aux chefs du 'Omān, du Baḡrain, du Yamāma; Qalqaṣandī, *Ṣobḥ*, I, 57. Le taḡlibite Kolaib reçoit aussi ce titre; *ibid.*, I, 204, 10.

IV

Chez les Arabes l'exercice de l'autorité entraîne surtout des charges. Rare ensemble de qualités qu'elle suppose

Le calife Mo'āwīa s'informa un jour auprès d'un Arabe des Banoū Bakr, comment on obtenait chez eux l'autorité. La réponse méritait d'être méditée: « Table ouverte, douceur de langage, largesses abondantes; s'interdire de rien exiger; montrer la même affabilité aux petits et aux grands: bref, les traiter tous en égaux » ⁽¹⁾. Nos démagogues modernes pourraient signer le programme. Il n'y manque que les poignées de main, les promesses, et aussi les verres d'absinthe et de vermouth, prodigués par eux, du moins pendant la période électorale.

A une question analogue le célèbre Qais ibn 'Āṣim aurait répondu comme suit: « En défendant mes contribuables contre l'injustice, en pratiquant la bienfaisance et en protégeant mes alliés » ⁽²⁾. Son fidèle imitateur Aḥnaf ibn Qais ne se distinguait ⁽³⁾ ni par l'illustration de la naissance, ni par les avantages extérieurs, si estimés par

⁽¹⁾ Mas'ūdī, *Prairies*, V, 106. C'est le motif développé en vers, attribués au célèbre Aḥnaf ibn Qais. La fortune est indispensable pour sauvegarder la position et l'honneur du chef; Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 26, bas. De même, pas de célébrité sans d'abondantes largesses; *ibid.*, I, 203. Sans fortune pas de sayyid; Qotaiba, *'Oyoūn*, 286 sqq.

⁽²⁾ *Maulā*, allié, affilié. Comp. les vers de 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail; *'Iqd'*, I, 221, 13 d. 1.; questions et réponses analogues dans Qotaiba, *'Oyoūn*, 271, 272, 273.

⁽³⁾ Cf. *Mo'āwīa*, voir ce nom à l'*index*.

les populations primitives. En fait de qualités, on ne trouvait guère à relever chez lui que le fameux *ḥilm* arabe. Aussi s'étonnait-on à bon droit de sa très réelle influence. Il répliqua à un interlocuteur assez curieux pour le sonder à ce sujet : « Je la dois à un avantage, qui te fait complètement défaut, fils de mon frère — A savoir ? — Ma discrétion absolue ! J'évite de me mêler des affaires d'autrui » (1).

Au centre de l'Arabie, parmi les Banoū 'Adwān (2), on pensait comme à l'Est de la Péninsule parmi les Bakrites et les Tamīmites (3). Sur son lit de mort, le vieux poète Doū'l Oṣbo' (4) adressa à son fils ces recommandations : « Sois affable pour tes contribuables, tu mériteras ainsi leur amour ; humble devant eux, ils t'exalteront ; montre-leur un visage souriant, ils t'obéiront. Si tu ne te réserves rien, ils te proclameront *sayyid*. Grands et petits, témoigne à tous une égale déférence ; les grands t'honoreront et dans le cœur des jeunes croîtra l'affection pour toi. Sois prodigue de ta fortune ; défends ton droit (5) et celui de tes alliés. Assiste tous tes quémandeurs ; honore ton hôte ; accours dès que retentira le cri d'appel (6). Ainsi la considération te sera acquise ; enfin ne repousse la sollicitation de personne. A ces conditions tu raffermiras ton autorité » (7). Que pourrait-on ajouter ? Le programme se trouve complet.

De nos jours l'argent peut procurer un blason et des titres. Chez les Bédouins, en l'absence de tout gouvernement, les poètes, arbitres de l'opinion, prenaient sur eux de décerner les distinctions (8). Nous n'aurions qu'à nous en féliciter, si, dans l'exercice de ce pouvoir dis-

(1) 'Iqd¹, I, 219 ; Qotaiba, 'Oyoūn, 272.

(2) Voir précédemment p. 135.

(3) Aḥnaf et Qais ibn 'Āṣim appartenaient au groupe de Tamīm.

(4) Enuméré parmi les *centenaires* ; cf. Sigistānī, *Mo'ammaroūn*, 102.

(5) Il s'agit non du droit personnel, privé, mais des droits comme membre de la tribu, partant communs à tout le groupe.

(6) *صرح* ; appel au secours, quand on poussait la *da'wa* de la tribu : *Yāla Folān*, A moi les Arabes de... !

(7) *Aḡ.*, III, 6, bas. ; *Šo'arā'*, 632 ; le même testament en vers, sentant l'apocryphe très fort ; *Šo'arā'*, 632-33.

(8) Cf. *Mo'awia*, 92 sqq.

crétionnaire, ils avaient employé une plus grande dose de réserve ⁽¹⁾. Le trop vanté Qais ibn ‘Āṣim dut principalement sa notoriété au beau vers, prononcé à l’occasion de sa mort :

« Non le trépas de Qais ne fut pas la mort d’un homme isolé, mais l’effondrement du monument de sa tribu.

فَمَا كَانَ قَيْسٌ هَلَكُهُ هَلَكٌ وَاحِدٍ وَلَكِنَّهُ بَنِيَانُ قَوْمٍ تَهْتَدِمَا ⁽²⁾

Un tel homme devait être un héros ! Les Arabes ne se demandèrent pas si l’éloge ne dépassait pas la mesure. Comme les prix de vertu, accordés par l’Académie, les verdicts de l’aréopage des poètes demeuraient sans appel. La vanité y trouvait son intérêt. Dans la paisible oasis de Médine, vivait perdu parmi la foule de ses concitoyens un Anṣārien, ‘Arāba al-Ausī. Il sut saisir l’occasion d’obliger un poète, Šammāḥ. Celui-ci l’en récompensa par une pièce, où se détachait le vers suivant :

« Quand on élève l’étendard de la renommée, on voit ‘Arāba le saisir de la droite.

إِذَا مَا رَايَةً رُفِعَتْ طَمَجِدٍ تَلَقَّاهَا عَرَابَةٌ بِالْيَمِينِ ⁽³⁾

A dater de ce jour, le brave planteur de Médine se vit sacré grand homme, ou mieux sayyḍ, pour parler arabe : « Veux-tu exercer de l’influence, disait ce galant homme, ne sois pas attaché à ton bien ni pointilleux sur ton honneur ; garde-toi de mépriser le faible et d’envier le puissant » ⁽⁴⁾. D’après une autre version, Mo‘āwīa ⁽⁵⁾, un des plus grands politiques de l’Arabie, vivement intéressé dans la question, pria ‘Arāba de lui indiquer le secret de son autorité. Il répondit : « je par-

(1) Leur indiscretion a créé nombre de réputations imméritées, imprudemment enregistrées par les annalistes et avidement propagées par les auteurs de *nawādir*.

(2) Voir sa notice, *Ağ.*, XII, 149-58 ; le vers cité, XVIII, 163. Comp. un vers moins élogieux pour Qais, donné par le scoliaste de Ḥoṭai’a, *Divan*, VII, 34.

(3) *Ağ.*, VIII, 106 ; cf. *ibid.*, 105 ; Nawawī, *Tahḍīb*, 418. Qotaiba, *Poesis*, 179.

(4) Cf. *Ağ.*, VIII, 105.

(5) Nos auteurs le mettent constamment en avant, quand il s’agit de leçons politiques. Cf. *Mo‘āwīa*, 189-213. Par ailleurs rien ne prouve que cet ‘Arāba ait possédé une véritable influence. Voir son nom à l’index d’Aḡāni.

donne les impertinences ; je ne repousse aucun quémandeur et m'occupe des intérêts de mes solliciteurs ⁽¹⁾. En agissant de la sorte, on arrive au même résultat, avec du plus ou du moins ; le succès dépend des efforts de chacun » ⁽²⁾.

*
* *

La couronne des rois peut cacher des épines. Chez les Arabes la *imāma* ou coiffure des sayyḍ était rarement doublée de velours. Chaque tribu se montrait fière de posséder des sayyḍ influents ⁽³⁾ ; mais les particuliers se chargeaient de leur faire expier leur précaire influence. « Chez nous, disait un Bédouin, le sayyḍ doit imposer le respect par sa présence ; a-t-il tourné le dos, nous ne manquons pas de le débiter : *السَّيِّدُ الَّذِي إِذَا أَفْبَلَ هُبْنَاءُ وَإِذَا اذْبَرَ اغْتَبْنَاءُ* » ⁽⁴⁾. Craint et démonétisé ! Ces deux alternatives résumaient la situation du sayyḍ au sein de sa tribu. Il en souffrait sans doute ? ⁽⁵⁾ Ce serait une illusion de se l'imaginer. Lui parlait-on d'un rival ? « Pourquoi le redouter, répliquait-il : il ne mérite pas même d'être jaloué, *وَمَا خَيْرٌ مِّنْ لَا يُتَّقَى حَسَدًا* » ⁽⁶⁾ L'envie, le péché national des Arabes, au témoignage autorisé de Mahomet ! ⁽⁷⁾ « Ne pas envier, ajoutait un saint de l'islam, Anas ibn Mālik, voilà une perfection impossible à atteindre

⁽¹⁾ Comp. Ḥātim Ṭayy, *Divan* (Schultess) XL, 11.

⁽²⁾ Comp. la définition de 'Adī ibn Ḥātim : *السَّيِّدُ فِينَا الْمُنْتَدِعُ فِي مَالِهِ الذَّلِيلُ فِي* ; *Divan* de Ḥātim, p. 7, l. 14. Par quelles condescendances Asma' ibn Ḥarīga devint sayyḍ, cf. Balāḍorī (Ahlwardt), 248.

⁽³⁾ Les poètes en vantent toujours la pléthore dans leur tribu. Voir plus loin : la question du séniorat.

⁽⁴⁾ Ḡaḥiẓ, *Ḥaiawān*, 11, 32.

⁽⁵⁾ Il n'ignore pas les sentiments de la tribu à son égard ; *Naqā'id Ḡarīr*, 97, 9. Une détestable réputation lui paraît préférable à l'obscurité : *الشُّهْرَةُ بِالشَّرِّ خَيْرٌ مِّنْ أَنْ لَا تُعْرَفَ بِخَيْرٍ وَلَا شَرٍّ* ; Ḡaḥiẓ, *Ḥaiawān*, 11, 35.

⁽⁶⁾ Ḡaḥiẓ, *Ḥaiawān*, 11, 30.

⁽⁷⁾ Tab., *Annales*, I, 2516, 5 : *وَجُزْءٌ فِي الْعَرَبِ وَجُزْءٌ* ; *Comp. Ag.*, XX, 117.

pour nous » (1). Le sayyḍ avait à se garer contre la jalousie de ses propres parents, la plus implacable de toutes, observe Ġāḥiẓ (2). Le poète l'avait dit :

وإن سياسة الافوام فاعلمُ لها صُعْداء مطْلُبُها طویلُ

« Le gouvernement des hommes, sache-le bien, c'est une montée ; longue en est l'ascension » (3).

Un véritable concours ! Le plus entreprenant emportait le titre de sayyḍ :

إذا ابْتَدَرْتَ قَيْسُ بْنُ عَيْلَانَ غَايَةً مِنْ الْمَجْدِ مَنْ يَسْبِقُ الْيَوْمَ يُسَوِّدُ (4)

Comme on le voit, l'exercice de l'autorité chez les Arabes entraîne surtout des charges, il suppose des devoirs. Elle exige un rare ensemble de qualités, une dose peu commune d'abnégation, une vigilance de tous les instants, pour dissimuler la supériorité personnelle, obliger grands et petits (5), tout en évitant de se mettre trop en vedette. Il y faut de l'opulence (6), infiniment de tact et non moins de dignité dans l'attitude. Si, outre cet heureux ensemble, le sayyḍ adoptait comme devise ce vers du poète :

« Demandez-moi, accablez-moi ; je vous abandonne tout ce que je possède dans la bonne, dans la mauvaise fortune,

سَلُونِي كُدُونِي فَإِنِّي لِبَاذِلٌ لَكُمْ مَا حَوَتْ كِفَايَ فِي الْعُسْرِ وَالْيُسْرِ (7)

(1) Ḥanbal, *Mosnad*, III, 165, 9 d. l.

(2) *Mo'āwīa*, 24, n. 5 ; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 152 et suivants ; Jaussen, *Moab*, 114. Siġistānī, *Mo'ammaroūn*, 28, bas.

(3) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 32 ; Qotaiba, *Oyoūn*, 273.

(4) Zohair (Ahlw.), 80, 2 d. l.

(5) Avoir l'air rayonnant, comme si l'on recevait au lieu de donner :

تَرَاهُ إِذَا مَا جُرَّتْهُ مُتَهَيِّلاً كَأَنَّكَ تُعْطِيهِ الَّذِي أَنْتَ سَائِلُهُ

Zohair (Ahlw.), 93, 9. Le sayyḍ doit être مُتَلِفٌ, dissipateur ; Ḥansā', *Divan*, 14, d. l. ; ou مُتَلَفٌ ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 210, 19.

(6) المالُ يَسْوَدُ غَيْرَ السَّيِّدِ ; Baihaqī, *Maḥāsīn*, 301, 6 ; comme exception de sayyḍ pauvre, on cite 'Otba ibn Rabī'a de Qoraīs ; Qotaiba, *Oyoūn*, 291, 7. Autre exception, un sayyḍ avare ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 210, 3-5.

(7) Ibn Doraīd, *Iṣṭiqāq*, 219, 6.

S'il savait y joindre l'inébranlable résolution de se laisser piller, démonétiser, manquer de toutes façons, se tenir constamment à la disposition des siens, s'il possédait enfin le *hilm* dans un degré peu commun, il augmentait dans la même mesure les chances de voir durer sa précaire autorité. Non pas pendant un siècle — ainsi l'affirme la notice légendaire d'un chef⁽¹⁾ — mais peut-être de recueillir 40 fois le *mirbā'* ou le quart du butin: chance exceptionnelle échue, assure-t-on, à Dai-ḥān ibn an-Namir⁽²⁾. La sagesse populaire condensait l'ensemble de ces conditions dans ces deux dictons: سَيِّدُ الْقَوْمِ اِشْتِقَاہُمْ et encore سَيِّدُ الْقَوْمِ خَارِجُهُمْ⁽³⁾: le sayyd est l'esclave de tout le monde! Certains sayyd avaient la bonne grâce d'en convenir: « si ie suis sayyd, c'est pour être votre serviteur »⁽⁴⁾.

(1) Cf. *Osd*, IV, 212, 4; Gāḥiz, *Ḥaiawān*, III, 24-26, anthologie de citations; Qo-taiba, 'Oyoūn, 271-72, conditions requises pour mériter le titre de sayyd; les dix qualités du sayyd, Ḥoṭai'a, *Diran*, XL, 15-24, entraînent surtout des charges; comp. définition du sayyd par Mahomet, dans Ibn al-Aṭīr, *Nihāia*, (msc. B. Kh.) s. v. سَوْد

(2) Autres exemples; Ibn Doraid, *Istiḳāq*, 145, 152. Pour le *mirbā'*, cf. *Aḡ.*, IX, 3, 5 d. l.; XII, 12, 2; 50; I. Doraid, *op. cit.*, 210, 212; *mirbā'* et *ṣafāya*; *Naqā'id Ḡarīr*, 192, 6.

(3) Aboū Tammām, *Ḥamāsa* (Fr.), 122; Ḥoṣrī¹, I, 21 (en marge de 'Iqd¹, I).

(4) Gāḥiz, *Bayān*, I, 151; Sīgistānī, *Mo'ammārūn*, 50, 2.

V

Le sayyd doit être intelligent. La vertu politique du « ħilm ». Importance de l'art oratoire

Dans les foires annuelles de la Péninsule, réunions utilisées pour la tenue de fêtes littéraires, de joutes poétiques, il n'était pas rare d'entendre un nomade porter ce défi : « Qui osera disputer à ma tribu la prééminence pour ses cavaliers, pour ses poètes et pour le nombre de ses membres, *فِرْسَانًا وَشِعْرَاءَ وَعَدَدًا*... *فِرْسَانًا وَشِعْرَاءَ وَعَدَدًا*... (1) ». Puissance militaire, intelligence, nombreuse population : à ces indices le Bédouin reconnaissait la supériorité d'un groupe. Qu'on veuille bien remarquer la place, accordée à l'intelligence, représentée dans la circonstance par la poésie ! En réalité l'Arabe la mettait au premier rang (2) ; quand il s'agissait de choisir le chef destiné à le guider, il le voulait intelligent !

Maintes fois nous avons eu l'occasion de nommer le *ħilm*, le signe trahissant les hommes, nés pour conduire leurs contemporains (3). Tels le calife Mo'āwia, les chefs de tribu Qais ibn 'Āṣim, Aḥnaf ibn Qais, cités plus haut. Constamment il est question du *ħilm* des sayyd, *احلام سادة* (4). Le sayyd doit être *ħalīm*. « Possède le *ħilm*, tu de-

(1) *Ağ.*, VIII, 77.

(2) Les Banoū 'Abs se vantent de n'obéir qu'au plus intelligent parmi eux ; *Gāḥiḡ*, *Bayān*, II, 31, 6.

(3) *Mo'āwia*, 79-80, 83, 87. Opinions en sens contraire : Qotaiba, *'Oyoūn*, 269, 13, 270, 1, 2 ; on entend prouver que chez un jeune homme l'audace est de bon augure.

(4) *Ağ.*, XI, 133, 13.

viendras sayyid, اَحْلُمُ تَسُدُّ, disait le proverbe (1). C'était la qualité maîtresse des califes omayyades (2).

شُمُسُ الْعَدَاوَةِ حَتَّى يُسْتَقَادَ لَوْكُمْ وَاعْظَمُ النَّاسِ اَحْلَامًا اِذَا قَدَرُوا (4)

« Terribles dans leur colère, tant qu'on leur résiste, personne n'unit à un plus haut degré le *ħilm* au pouvoir souverain ».

J'ai laissé à dessein *ħilm* sans traduction. Nous manquons en français d'un terme, rendant adéquatement le concept arabe. Le *ħilm* n'est ni la longanimité ou la possession de soi-même, ni la maturité de l'esprit, ni la modération (4). Il se contente d'emprunter à chacune de ces qualités, à la maturité de l'intelligence surtout, juste assez pour donner le change à l'observateur distrait. Comme la valeur, le *ħilm* n'attend pas le nombre des années et on peut l'observer chez les jeunes, فتى السن كهل الحلم (5). Par ailleurs, l'intelligence fournit une composante indispensable (6) du *ħilm* et l'on rencontre des hommes, chez qui le *ħilm* équilibre difficilement la légèreté de l'esprit احلام قليل عقولها (7). De ces emprunts superficiels, opérés aux dépens de l'intelligence, de la rouerie, de la simulation, de la longanimité, de la modération (8), de la maturité, il résulte une vertu spécifiquement arabe; complexe hybride, mal défini, aux contours flottants et imprécis;

(1) Qotaiba, *ʿOyoʿūn*, 271, 13; 332, 5.

(2) Cf. *Moʿāwīa*; chap. 5: *Le ħilm de Moʿāwīa et des Omayyades*, 66-108,

(3) Aḥṭal, *Divan*, 104, d. v.; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 255, 4; 266, 3; le *ħilm* de Qoraīs (*ibid.*, 171, 2), la tribu impériale, créée pour régir les Arabes! Il n'est jamais question du *ħilm* des Anṣārs.

(4) Comp. *Moʿāwīa*, 67 etc. Je reprends les traits principaux de l'esquisse tracée en ces pages.

(5) *Aḡ.*, XIII, 106, 9.

(6) Non pas exclusive, comme l'ont prétendu le regretté K. Vollers et le Prof. R. Geyer.

(7) Farazdaq, *Divan* (Boucher), 2, 2 d. l. non pas « fantômes à petites cervelles », comme traduit Boucher.

(8) Et aussi de la douceur; Ḥansā', *Divan*, 51, 14. On mêle adroitement l'emportement au *ħilm*: باحلام جَبَلٍ; *Naqā'id Ḡarīr*, 568, d. v. ainsi expliqué *ibid.*, 569:

يُرِيدُ بِحِلْمٍ خُلَاءَ وَبِهِمْ جَبَلٌ اِذَا جَبَلٌ عَلَيْهِمْ ; comp. *ibid.*, 569, 2 v.

si imprécis même que le moraliste se trouve embarrassé pour y déterminer la limite exacte entre la qualité et le défaut. Cette fluctuation tient à la mentalité, à la nature du peuple arabe, composées d'extrêmes; nature excessive et exubérante, d'un relief vigoureux, mais heurté, tout en ombres et lumières, sans gradation de teintes et de nuances; héritier d'une antique civilisation, mais par suite de révolutions climatologiques ⁽¹⁾, économiques et politiques, retombé dans un état voisin de la barbarie.

Le *ḥilm*, en dépit de toutes les combinaisons disparates, des déformations, causées par la rudimentaire psychologie des Arabes, le *ḥilm* demeurait en définitive une prérogative spécifiquement intellectuelle, une pâle copie de la σοφροσύνη antique, sorte de raison de second ordre. Composée principalement de finesse et de rouerie, infiniment plus pratique que spéculative, cette prudence devait apprendre à tourner les difficultés, quand on ne pouvait les aborder de front. Elle ne dédaignait pas les voies obliques, tortueuses, et ne s'interdisait pas de tendre un traquenard à un adversaire puissant, où il trouverait ⁽²⁾ le châtement de son insolence ⁽³⁾. Les écrivains arabes insistent avec complaisance sur ces habiletés équivoques des sayyid les plus vantés. Ceux-ci prenaient modèle sur le serpent *احلم من حية* ⁽⁴⁾, *prudentes sicut serpentes*. On tenait en petite estime la lente perception des grands fauves. *احلام السباع* ⁽⁵⁾, et, en tout dernier lieu, celle des moineaux, *احلام عصافير* ⁽⁶⁾. Les Arabes ont-ils connu la théorie, établissant une relation entre le développement, le volume du cerveau et celui de l'intelligence? Constamment nous les entendons parler du

⁽¹⁾ Celles-ci dans le sens expliqué plus haut.

⁽²⁾ Où l'on lui « limerait les ongles », disaient les Arabes. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1308, 1 v.

⁽³⁾ *Mo'āwīa*, 68-69.

⁽⁴⁾ Qotaiba, *Oyoūn*, 459, 16; comp. 460, 8. Pour la même raison, ces écrivains réservaient leur admiration aux *dāhia*; cf. *Mo'āwīa*, 214-215. Or le *dāhia* devait avant tout posséder le *ḥilm*.

⁽⁵⁾ Ḥanbal, *Mosnad*, II, 166, 10 d. l.

⁽⁶⁾ Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 73, nombreuses citations; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, CIII, 2.

poids de leur *hilm*. Il doit être assez lourd pour contrebalancer la masse des montagnes ⁽¹⁾.

Remarque plus importante pour notre sujet : le *hilm* était la *vertu des politiques*, la qualité maîtresse des sayyid ⁽²⁾ ! Dans la foule des sayyid — et en Arabie qui ne prétendait à ce titre ? — on arrivait à percer, à la condition de posséder dans un degré peu commun cette vertu à double fin, rappelant le sabre de M. Prudhomme.

Au fond le *hilm*, comme la plupart des qualités arabes ⁽³⁾, est une vertu bruyante et d'apparat, composée d'ostentation. Chez ce peuple théâtral, héritier insouciant d'anciennes civilisations, la réputation de *hilm* s'acquiert au prix d'un geste élégant, de quelque dicton sonore, soigneusement relevés par les poètes. Elle ne suppose pas la victoire sur les passions irascibles ⁽⁴⁾, la lutte contre l'ignorance. Elle peut s'allier avec la brutalité dans la vie journalière. L'exemple de Qais ibn 'Āṣim suffirait à le prouver. Ce type du *hilm* se vantait d'avoir enterré vivantes une trentaine de ses filles. Le *ḥalīm* voudrait se persuader à lui-même et surtout à ses contemporains, combien il se sent supérieur à l'outrage, évitant d'y répondre, par mépris pour l'agresseur, ou pour s'épargner des désagréments plus grands. Ainsi certains poètes dédaignaient de riposter à des adversaires, jugés par eux indignes d'une réplique ⁽⁵⁾.

En parlant du *hilm*, il nous est arrivé d'employer le terme de qualité. C'était avant tout une attitude, un opportunisme prudent. Ils prévenaient des abus d'autorité, toujours regrettables, sous un régime en principe démocratique, surtout dans un milieu aussi anarchique,

(1) Cf. *Mo'āwīa*, 74, 364, n. 1; خَقَّةُ الاحلام; *Naqā'id Ḡarīr*, 18, 1; *Aḡ.*, XX, 105, 4 d. l.; « plus lourd que le mont Raḍwā »; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, X, 25.

(2) Cf. *Mo'āwīa*, 79, 80; Qotaiba, *Oyoūn*, 331, 333.

(3) Nommons la générosité; cf. *Yazīd*, 191, sqq.

(4) Elle est presque toujours jointe à la plus intolérable jactance. Le héros est غَضُوبٌ حَلِيمٌ; Ḥansā', *Divan*, 113, 1, avec la variante plus naturelle de عَطُوفٌ حَلِيمٌ.

(5) Cf. *Mo'āwīa*, 82; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, nos 911, 912, sqq. *Aḡ.*, II, 116; XX, 172; Aḥṭal, *Divan*, 67, 5-6; 132, 4; 316, 11; parfois on attaquait pour obtenir l'honneur d'une réplique; *Aḡ.*, II, 24, 7. Pour les débutants, c'était une façon de se mettre en vedette.

ou tout acte de violence provoquait fatalement une réaction ⁽¹⁾. La crainte du *tār*, du talion — et non pas un sentiment d'humanité ⁽²⁾ — inspira au Bédouin l'horreur du sang versé. Ainsi les conséquences fâcheuses d'un mot, d'un geste emportés lui révélèrent la valeur du *ḥilm*. A ce titre il s'imposait à l'attention des sayyid, obligés par office à maintenir l'équilibre entre les éléments de désordre, s'agitant au sein de la tribu. Celle-ci se trouvait régie par des institutions, rappelant le régime parlementaire ⁽³⁾. Les décisions du sayyid devenaient exécutoires, quand ils avaient été discutés et approuvés par le *maǧlis*, *nādi*, *malāʾ*, ou conseil des chefs de tente ⁽⁴⁾. Il fallait tenir compte des orateurs, surtout ménager l'amour-propre de la nombreuse et inquiète corporation des poètes, très influents sur l'opinion publique. Cette organisation faisait du *ḥilm* pour le dépositaire de l'autorité une vertu politique de premier ordre ⁽⁵⁾. Chez les particuliers, abrégé pratique de l'ancienne sagesse du désert, s'inspirant principalement d'orgueil et de dédain, le *ḥilm* se révèle à nous, comme une contrefaçon peu réussie de la réserve, de la longanimité chrétiennes ⁽⁶⁾.

Ce caractère composite, cette combinaison inégale de défauts et de qualités en constituaient précisément la valeur aux yeux des Arabes. incapables d'apprécier le mérite des actions simples et modestes, la pratique des vertus domestiques, relevant seulement de Dieu et de la conscience individuelle.

(1) Des meurtres, partant des rançons à payer. Le poids de ces rançons — nous le verrons plus bas — retombait principalement sur le sayyid.

(2) Ḥatim Ṭayy se vante, comme d'une action d'éclat, de n'avoir jamais tué le fils unique de sa mère; Ġāḥiẓ, *Maḥāsīn*, 80, 13.

(3) Cf. *Moʿāwīa*, 59-66.

(4) Voir plus loin le droit de *velo*.

(5) Comp. l'expression *سأس الامور بالمرؤة والحلم*; *Ḥizānat al-adab*, II, 146, 2 d. l. C'était la vertu des ḥakam ou arbitres, comme Sinān ibn Abi Ḥārīṭa; Yaʿqūbī, *Hist.*, I, 299; également vertu des vieillards; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 119.

(6) Voir dans Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 108 sur le pardon; on remarquera combien le ton demeure dédaigneux et hautain. Le vieux poète Maʿn ibn Aus fait exception par son accent de mansuétude presque évangélique; Boḥtorī, *op. cit.*, n. 1308.



Malgré toutes ces confusions, en dépit de ce mélange de bien et de mal, l'estime des Arabes pour le ḥilm, considéré par eux comme première prérogative des hommes politiques, cette estime n'en constituait pas moins un hommage rendu à l'intelligence. C'était reconnaître son influence sur la conduite des affaires. Cet aveu ne restait pas isolé. Il prouve, comme nous l'avons insinué, les dispositions de cette race ⁽¹⁾ pour une culture plus avancée.

Sayyd et *amīr*, ces deux termes servaient à désigner le chef. Primitivement ils paraissent bien avoir signifié l'orateur. Ainsi l'indique du moins la comparaison avec les dialectes sud-arabes, avec l'hébreu et avec le syriaque ⁽²⁾. Dans nombre de textes et de récits anciens, les mots خطيب et زعيم orateur ⁽³⁾ remplacent fréquemment celui de sayyd ⁽⁴⁾. Chaque tribu, chaque clan possédaient un ḥaṭīb, un za'im, un motakallim ou un qarwāl, orateur, chargé de débattre et d'expédier les affaires ⁽⁵⁾. Il parlait et traitait au nom de son groupe.

⁽¹⁾ Elle impose à ses héros, avant de les admirer, l'obligation d'être orateurs ou poètes, souvent les deux à la fois.

⁽²⁾ Cf. Hommel, *ZDMG*, XLVI, 529; comp. قَيْل du Yémen; M. Hartmann, *Islamische Orient*, II, 350, 445; Brown, Driver et Briggs, *Dict. héb. syriaque*, s. v. ܩܝܠ 691; Nallino, *Costituzione delle tribù*, 615; Goldziher dans *WZKM*, VI, 97; lequel compare زعيم = chef (زعم, affirmer); *M. S.* II, 52. Rapprochez وخطيب, cité plus bas; pour زعيم = orateur, voir note de Hansā', *Divan*, 115, n. 4; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 21.

⁽³⁾ Cf. Goldziher, *Abhandlungen*, I, 20; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 178, 1. Pour toute cette matière consulter l'indispensable *Kitāb al-Bayān wat-tabyīn* de Ġāḥiẓ. L'époque préislamique aurait déjà possédé des formulaires et des collections oratoires; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 133, 13 etc. Elles n'ont pas dû être sans influence, je le soupçonne, sur la formation stylistique de l'auteur du Qoran.

⁽⁴⁾ Voir *Der Chaṭīb bei den alten Arabern* du Prof. Goldziher dans *WZKM*, VI, 97-102.

⁽⁵⁾ Orateur de sa tribu; Hansā', *Divan*, 21, 4 d. l. خطيب قم, ou زعيم وخطيب; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 21; 94, 3; 96; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 26, 3 v.; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 207, 6 d. l. Ḥaṭīb des Anṣārs, *Ağ.*, XVIII, 139, 11 d. l.; ḥaṭīb du Prophète l. Doraid, *Istiḳāq*, 268, 12; toute une famille de ḥaṭīb; *ibid.*, 198, 199 (celle de Šoūḥān) A la Mecque 'Otba ibn Rabī'a est — en dépit de sa pauvreté — proclamé sayyd parce

Un noble Arabe, poète et orateur, affirme qu'après sa mort « le maġlis le pleurera, et aussi les malheureux affamés, expulsés des réunions publiques,

« وَلَكِنْ سَتَبْكِينِي خُطُوبٌ وَبِجَلْسٍ وَشُعْتُ أَهْيُنَا فِي الْمَجَالِسِ جُوعٌ »⁽¹⁾

Le *maġlis*, le modeste parlement de la tribu⁽²⁾ ! Ne croirait-on pas entendre un député démocrate, faisant l'éloge de son activité politique ? Le *maġlis* ou *nādi* était le théâtre des luttes et des succès du sayyid plus encore que le champ de bataille, où il ne réussissait pas toujours à obtenir la conduite des opérations. Tous les sayyid ne possédaient pas les aptitudes universelles d'un Ta'abbaṣāṣarran, à la fois « porte-fanion, membre du conseil, orateur sententieux et voyageur infatigable,

« حَمَالُ الْوَيْةِ شَهَادٌ أُنْدِيَّةٌ قَوْلٌ مُحْكَمَةٌ جَوَابُ آفَاقٍ »⁽³⁾

Tous ne se sentaient pas en mesure de pouvoir apostropher le calife :

« Si Mo'awia vient à m'insulter, n'ai-je pas ma langue et ma fine lame ?

« أَأَيْشَتَمَنِي مَعَاوِيَةُ بْنُ حَرْبٍ وَسَيْفِي صَارَ وَمَعِيَ لِسَانِي »⁽⁴⁾

que أنطق الناس وأصوله لساناً واجله جالاً ; Wāqidi (Kr.) 59, 4 ; Ḥansā', *Divan*, 94 ; Nalino, *Costituzione delle tribù*, 618 ; زَيْنُ الْوَفْدِ وَالْمَنَابِرِ ; *Ag.*, XVIII, 146, 10 d. l. ; متكلم = orateur ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 72, 14.

⁽¹⁾ *Ag.*, XI, 157, 7.

⁽²⁾ De là la phrase : وهم في مجلسهم ; *Ag.*, XI, 161, 1 ; Farazdaq dans Ġāḥiḥ, *Bayān*, I, 126, 15.

⁽³⁾ *Mofaddatyyāt*, ed. Thorbecke, I, 13. Comp. Ḥansā', *Divan*, 27, 3 :

حَمَالُ الْوَيْةِ هَبَّاطُ أَوْدِيَّةٍ شَهَادٌ أُنْدِيَّةٌ لِلْجَيْشِ جَرَّارُ

Ġāḥiḥ, *Avares*, 268, bas : جَوَابُ أَوْدِيَّةٍ . Toutes ces expressions synonymes font allusion à l'activité du héros, « dont la nuit le lit demeure froid ». Voir citations, Ġāḥiḥ, *op. cit.*, 268-69. Le héros ne dort pas la nuit ; il doit être en course ; *Šo'arā'*, 764, 1-2 d. v., comp. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, 628, 4 v. ; le *ša'toūk* dormeur est méprisé ; Boḥtorī, *op. cit.*, 641, 1. *Ag.*, XX, 21, 3 d. l., variante du vers de Ḥansā', attribué à un autre.

⁽⁴⁾ Ibn Doraid, *Istiqāq*, 239, 2 a. d. l. *Šo'arā'*, 912, 2 d. v.

Tous ne pouvaient reprendre pour leur compte le distique du poète :

« Selon notre bon plaisir, nous repoussons les avis contraires; mais personne n'ose répliquer à nos discours.

Parmi nous, un sayyḍ vient-il à disparaître, un autre sayyḍ prend sa place, *éloquent*, mettant en exécution les décisions des hommes d'honneur,

« إِذَا سَيِّدٌ مَّا خَلَا قَامَ سَيِّدٌ قَوْلٌ لِّمَا قَالَ الْكِرَامُ فَعُولٌ ⁽¹⁾ »

Mais dans toutes les descriptions, à côté « de l'intelligence, de la générosité, on relève chez le sayyḍ la nécessité de l'art oratoire,

لَمْ نَاشِلْ غَمْرَ وَاحِلَامٍ سَادَةٍ وَالسِّنَّةُ يَوْمَ الْخَطَابِ مَسَالِقُ ⁽²⁾ »

Il fallait s'y attendre : la forfanterie arabe réclamerait parfois ce privilège pour tous les membres de la tribu : tel Qais ibn 'Āṣim pour le clan d'ailleurs assez obscur des Banoū Minqar, « tous éloquents, quand leur tour de parole est venu, blancs de visage, éloquents, déserts,

« خُطَبَاءُ حِينَ يَقُومُ قَاثِلُهُمْ بَيِضُ الْوُجُوهِ مَصَافِعُ ⁽³⁾ »

La privation d'orateur passait pour une calamité publique ⁽⁴⁾, et

⁽¹⁾ Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 60; comp. Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 94, 18.

⁽²⁾ *Ag̃.*, XI, 133, 13; Nawawī, *Tahḏīb*, 308, 3 d. l.; ذَلِيقُ اللِّسَانِ; Ḥansā', *Divan*, 73, 4; « langue de la tribu »; Ibn Doraïd, *Iṣṭiqāq*, 213, 216; « langue, comme l'alène du cordonnier »; *ibid.*, 167; لَهُ بَيَانٌ وَلِسَانٌ; *ibid.*, 145, 4 d. l., 149.

⁽³⁾ A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. IV, 68; pour l'éloquence des B. Minqar, cf. I. Doraïd, *Iṣṭiqāq*, 154, 3. Il est toujours permis de se demander si ce vers n'a pas donné naissance à la tradition.

⁽⁴⁾ Qoṭānī, *Divan*, XIV, 20, le déplore pour les Banoū Taḡlib. Tribus célèbres pour leur éloquence : Banoū Šaibān, B. Tamīm (on l'aura déduit du vers de Qais ibn 'Āṣim), B. Iyād, B. Asad; 'Iqd', II, 54; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 20, 24, 25; 133, 6; déshonneur de posséder « un orateur, forcé d'écouter les discours d'autrui comme à la dérobée : وَرَاءَ الْقَوْمِ يَجْلِسُهُمْ كَأَنَّ قَاثِلَهُمْ فِي النَّاسِ مَسْتَرْقٍ »; Aḥṭal, *Divan*, 299, 4.

Les héros sont toujours blancs de visage; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 83, 84, 92; Ḥansā', *Divan*, 36, 4 d. l.; Naqā'id Ḡarīr, 266, 1. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1164.

la satire ne manquait pas d'exploiter cette infériorité ⁽¹⁾. La perte d'un de ces princes de la parole était ressentie douloureusement et servait parfois aux nomades, chronologistes fort négligents, de point de repère pour la supputation du temps ⁽²⁾. On comptait depuis sa mort, comme on l'eût fait depuis la dernière grande sécheresse ou peste caméline. A défaut d'éloquence, certains chefs devaient se rejeter sur leur valeur militaire: à elle de suppléer pour la défense de la tribu ⁽³⁾. D'aucuns pouvaient s'écrier fièrement: « je suis votre langue et votre lance سنانكم ولسانكم » ⁽⁴⁾. « Mon épée pénètre jusqu'au fond des os; mais ma langue n'est pas moins acérée que mon sabre.

وَلَيْسَ لِسِيْفِي فِي الْعِظَامِ بَقِيَّةٌ وَلَا السَّيْفُ اشْوَى وَقَعَةً مِنْ لِسَاتِيَا

Encore la lance ne suppléait-elle pas à la parole dans les députations et les négociations, confiées au *ḥaṭīb* ⁽⁵⁾, orateur et diplomate des siens ⁽⁶⁾.

Cette estime de la parole ⁽⁷⁾, l'importance accordée aux tribuns, tiennent à l'organisation démocratique de la tribu. Pour vaincre les oppositions, le sayyid, issu de l'élection, se voyait pratiquement ré-

⁽¹⁾ *Naqā'id Ḡarīr*, 29, 4; autres références dans *Ziād ibn Abīhi*, 35.

⁽²⁾ *Ġāḥiẓ*, *Bayān*, I, 134, 18; cf. *L'âge de Mahomet*, 210.

⁽³⁾ *Ġāḥiẓ*, *Bayān*, I, 93, bas.

⁽⁴⁾ Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 139, 8; Tab., *Annales*, II, 130, 4; 148, 4. Le vers suivant est de Ḡarīr; *Ġāḥiẓ*, *Bayān*, I, 70, 4; I. Doraid, *Istīqāq*, 198, 199, 11.

⁽⁵⁾ *خطيب ذو وفادات* et à partir du califat *موقد* (cf. *Mo'āwia*, 60-64); *Ġāḥiẓ*, *Bayān*, I, 135, 5 d. l., Mobarrad, *Kāmil*, 768, 9; sayyid porte-parole, *Aḡ.*, XII, 122; crainte inspirée par un *ḥaṭīb*; *Ġāḥiẓ*, *Bayān*, I, 94, 3, 122, 12; sayyid à la fois poète, *ḥaṭīb*, *fāris*, et noble; un autre est *ḥaṭīb*, *ḥakam* et *nassāb*; *Aḡ.*, XIII, 57; *Ġāḥiẓ*, *op. cit.*, I, 96; 134, 14. Orateurs et poètes, leur place dans les solennités; *Aḡ.*, XI, 163; *شعراء وخطباء وفرسان العرب*; Dīnawarī, *Aḥbār*, 128.

أَمْ مَنْ يَكُونُ خَطِيبَ الْقَوْمِ إِنْ حَفَلُوا لَكَدَى الْمُلُوكِ أَوْلَى كَيْدِ وَقَوَالِ

Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 75, 4.; Goldziher, *WZKM*, VI, 97; *Aḡ.*, IV, 8; X, 155, d. l.; XXI, 79, 23; 99, 2; Tab., *Annales*, II, 38, 10; A. Tammām, *Ḥamāsa*, (Fr.) 650, d. v. *خطيب قوم*; *Ġāḥiẓ*, *Bayān*, 73, 5 d. l., *ḥaṭīb* des Anṣārs; Va'qouḥī, *Hist.*, II, 207, 6 d. l.

⁽⁷⁾ *أنت خطيب القوم*, dit *Mo'āwia* à un orateur, c-à-d. tu es le plus intelligent de tous! Tab., *Annales*, I, 2910, 10. « Je dois à mon âge d'être leur *ḥaṭīb* »; Ibn al-Aṭīr, *Kāmil*, III, 217, 10 d. l.

duit à la persuasion, en l'absence de tout autre moyen coercitif. Remarquons-le en passant, sous le régime omayyade ⁽¹⁾, si profondément arabe, les plus grands politiques — nommons Mo'āwīa, Zīad ibn Abīhi, Ḥaġġāġ — manières avec beaucoup d'adresse l'art de la parole ⁽²⁾. L'Arabe se trouve merveilleusement doué pour l'éloquence! Placé dans son milieu naturel, le désert libre et illimité, où il ne relève que d'Allah et de lui-même, tout tend à développer chez lui ses dispositions natives. Le culte de la poésie, poussé si avant par le nomade, ne doit pas nous donner le change.

Convenons-en franchement. L'Arabe est trop réaliste pour atteindre à la haute poésie. Chez lui, la vie au sein de ses mornes solitudes éteint trop souvent l'imagination féconde. La lutte pour l'existence, l'incessant souci du lendemain lui interdisent les rêves gracieux, la création des symboles, l'évocation d'irréelles images. Au moyen des *ġinn*, production de sa fantaisie surchauffée, il n'a pas même su former l'ébauche d'une mythologie rudimentaire. Sa sensibilité se trouve émoussée, son individualisme, sa profonde misère l'empêchant de s'apitoyer sur celle d'autrui. Mais passionné, observateur, épris d'indépendance personnelle jusqu'à l'anarchie inclusivement, disposant d'un idiome sonore et remarquablement riche, l'Arabe est facilement disert ⁽³⁾. Qu'à ces dispositions viennent se joindre une culture initiale, la participation à l'existence agitée de la tribu, le contact avec

(1) Voir le vers d'Aboū'l 'Abbās l'aveugle ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, 1, 94, 18.

(2) Voir pour cette période Aḥṭal, *Divan*, 304, 11-12. Pour empêcher le ḥaṭīb de Qorāis de nuire à la *bonne cause*, le futur calife 'Omar conseilla de lui casser les dents; Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, II, 292, 3 d. 1.; 294, 2. Un sayyid « pas embarrassé pour parler »; Zohair (Ahlw.) 99, 7 d. 1. Un autre homme d'état omayyade, Rauḥ ibn Zinbā' (cf. *Yazīd*, 305) était également célèbre par son éloquence, Ġāḥiẓ, *Bayān*, 1, 132, 8 d. 1.; 137, 5. Voir la critique de l'éloquence arabe par les Šo'oubyya ; Ġāḥiẓ, *op. cit.*, II, 51-52.

(3) Maître de l'éloquence, au dire de Ma's'ouḍī, *Prairies*, IV, 164. Voir le chapitre de Ġāḥiẓ, *Bayān*, 1, 43 sqq. où il énumère *مَنْ لَا يَكَادُ يَسْكُتُ مَعَ قَلَّةِ الْخَطَا وَالزَّلَلِ*. On connaissait pourtant le proverbe : « la parole est d'argent, le silence est d'or, *إِنْ كَانَ الْكَلَامُ مِنْ فِضَّةٍ فَالسَّكُوتُ مِنْ ذَهَبٍ* » ; *ibid.*, 107, 6. Un des adversaires de Ġarīr, al-Baṭī est poète médiocre, mais admirable orateur ; c'est la remarque de Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 51, 4. Les Banoū Šaibān, excellents orateurs (voir plus haut) sont mal doués pour la poésie, d'après Aṣma'ī, *Foḥḥūṭat aš-Šo'arā'* (éd. Torrey).

un milieu, où toutes les convoitises s'entrechoquent et entrent en conflit, alors cette nature violente, tout en nerfs, frissonnant à la moindre commotion, trouvera sans effort des traits éloquents. Dans les plus fameuses *qaṣīdas*, les tirades grandiloquentes, sententieuses empiètent constamment sur la place de la poésie et les transforment en *hoṭbas* rimées. Là-même, où le Bédouin se croit le plus poète, il nous fournit surtout les preuves de ses facultés oratoires, il se démontre شاعر فصيح, poète disert ! ⁽¹⁾ Dans son *Bayān*, consacré à la glorification de l'éloquence arabe, le très avisé Ġāḥiẓ cite principalement des exemples poétiques; les trois quarts de ses orateurs sont des poètes. Si l'éloquence est la répercussion vocale, l'extériorisation d'une âme vigoureuse, éclatant en accents passionnés ⁽²⁾ et vibrants, personne mieux que l'Arabe ne remplit ces conditions. Pourquoi ces dispositions natives sont-elles demeurées sans emploi, pourquoi n'existe-t-il point d'éloquence arabe ? ⁽³⁾.

Avons-nous le droit de soupçonner ici l'action de l'islam ? Il semble bien difficile de le mettre complètement hors de cause. A mesure qu'il pénètre les Arabes, on voit diminuer les manifestations de la vie publique ⁽⁴⁾ et simultanément tarir la source de leur inspiration oratoire. Si cette évolution tient à l'appauvrissement graduel de la Péninsule, nous constatons de nouveau la faillite de l'islam. Il avait promis monts et merveilles; l'adopter, c'était, affirmait le Qoran (5,

(1) Qualification donnée à l'immense majorité des poètes dans Aṣma'ī, *op. cit.* (éd. Torrey, *ZDMG*, LXV, 492-503): شاعر فحل فصيح; *Āḡ.*, XIX, 84, 106. Poète ne possédant que la فصاحة; *Āḡ.*, XX, 168, 10. La remarque aurait pu être étendue.

(2) Les Šo'ūbyya leur reprochaient de crier comme des sourds; Ġāḥiẓ, *Bayān*, II, 52, 6. Cette mode n'a pas changé.

(3) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, 34-35. Rapprochez les شاعر خطيب et شاعر فصيح خطيب: Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 114, 147, 196, 242; *Āḡ.*, XX, 180. Ibn al-Faḡīh, *Géogr.*, 1 page, d. I. parle d'un recueil de « mille hoṭba », transmis de mémoire, au début de la dynastie 'abbāsīde. Il existait une édition revue des discours du calife Mo'āwīa; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 173, 10 d. I.

(4) Partout s'y multiplient les *maṣḡid qaum*, centres d'incessantes parlottes et de discussions politiques. Rares sont les *maḡlis* silencieux, « où l'on chuchote à voix basse : إذا ما قضوا في الامر وحي المتخايرين Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 140.

70). nager dans l'abondance *لَا تَكُلُوا مِنْ فَوْفِهِمْ وَمِنْ تَحْتِ أَرْجُلِهِمْ*. Par ailleurs, en restaurant le despotisme des anciennes monarchies asiatiques, l'absolutisme des 'Abbāsides doit assumer une lourde part de responsabilité. Sous les Omayyades, les traditions du désert se survivent jusque dans les pays conquis ⁽¹⁾.

En théorie le califat demeure une monarchie élective, le commandeur des croyants, le premier des sayyid arabes, un *primus inter pares* ou, comme s'expriment les Byzantins un *πρωτοσύμβουλος* parmi ses *συμβουλοί*, à savoir les membres de l'aristocratie arabe, les délégués des tribus, formant une sorte de Parlement ⁽²⁾. Les mosquées primitives restèrent longtemps des centres de réunions profanes. Califes et gouverneurs y discutaient les affaires publiques dans des meetings contradictoires et fréquemment orageux ⁽³⁾. La persistance des mœurs anciennes empêcha de prévoir l'évolution qui se préparait. Jusqu'alors la mosquée avait remplacé le *maǧlis* ou conseil de la tribu; insensiblement elle se transforma en temple pour le culte islamique. Les harangues politiques tendent à devenir des sermons, où les citations du Qoran éliminent peu à peu les tirades poétiques, demeurées en faveur. Le *minbar*, ou tribune, transformée en chaire de prédicateur, retentira désormais de déclamations froides, où l'on imitera servilement le style compassé du Qoran, celui des sourates médinoises, aux incises lourdes et traînantes. Ce fut le coup de grâce pour un genre littéraire, riche d'espérances. Nous avons tenté de préciser pourquoi

(1) Le sayyid, le *maǧlis* perdent alors le *فصل الخطاب*, la décision des affaires. Ḥansā', *Divan*, 51, 12; cf. Goldziher, *WZKM*, VI, 97, n. 4; comp. *فصل القضاء*, Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 129, 7 d. l. Voir encore Nawawī, *Tahdīb*, 235; *فصل القول*; Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 140, 16; comp. *ibid.*, II, 37, 6 d. l.; *حكم فيصل* II, 50, 15; *الكلام الفاصل*, II, 20, bas; *Šo'arā'*, 743, 8: *وَمَنْ خُطِبَهُ فَصْلٌ إِذَا الْقَوْمُ أُفْتُحُوا يُصِيبُ مَرَادِي قَوْلِهِ مِنْ يَجَاوِلُ*

(2) Cf. *Mo'awia*, 253. Mo'awia les consulte non seulement sur les affaires de Syrie, mais sur celles des autres provinces, comme dans le cas de Ḥoǧr ibn 'Adī; cf. *Ziād ibn Abīhi*, 70 sqq.

(3) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 31-34. Dans *Ag.*, XI, 167, 4 d. l. *مساجد* = assemblées politiques (et non mosquées): « *بنفیک سگان بنفیک حتی تحدتت* ». Avant le coucher du soleil les gens des villes et les assemblées (*masǧid-maǧlis*) auront prononcé ton expulsion ». *Ag.*, loc. cit. ajoute: *المساجد اتما* *یرید من یصلي فيها*; explication évidemment forcée.

il n'a pas tenu les promesses du debut chez un peuple par ailleurs si heureusement doué ⁽¹⁾.

*
* *

Parmi les sayyd, la proportion des poètes était à peine inférieure à celle des orateurs. Chez les Bédouins, peuple d'illettrés, le poète représentait par excellence l'élément intellectuel. Sous ce rapport, on ne saurait exagérer son influence civilisatrice. Comme à l'ancien *vates* lui a-t-on jadis attribué en outre un certain pouvoir surnaturel, une sorte de *carmen*.² Les subtiles recherches du Prof. Goldziher ⁽²⁾ ont rendu cette opinion fort plausible. On baillonnait soigneusement les captifs poètes, pour prévenir l'impression de leurs satires ⁽³⁾.

On a pu s'en apercevoir jusqu'ici : avec son autorité limitée, emprisonnée dans un ensemble de coutumes, restrictives de toute initiative, la tâche du sayyd devenait malaisée. Moins favorisé que le plus humble de nos maires, de nos bourgmestres, le chef des plus puissantes tribus n'avait pas même un garde-champêtre ⁽⁴⁾ sous ses ordres.

⁽¹⁾ Le roi No'mān de Hīra se montre jaloux de la faconde des Bédouins et de l'à propos de leurs répliques; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 108-09. Pour la diffusion de l'éloquence, voir Ḥansā', *Dirān*, 5, l. 9; 55, 4; 107, 5; Goldziher, *WZKM*, VI, 97 sqq. Le titre le plus ambitionné, c'était d'être proclamé le « ḥaṭīb » de toute la tribu. Tel Abou 'Ammār Aṭ-Ṭāyy (un Ṭā'ite!) « كُنْ خُطِيبَ مَذْحِجِ كُلِّهَا »; Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 133, 17. Ou encore de descendre — comme 'Amrou'l Ašdaq — de deux générations de ḥaṭīb; خُطِيبُ ابْنِ خُطِيبِ : *ibid.*, I, 122, 10; autre exemple, Qotaiba, *Poesis*, 402, 7.

⁽²⁾ *Abhandlungen*, I, 14 etc.

⁽³⁾ *Nāqā'id Ḡarīr*, 152, 12; 154, 2.

⁽⁴⁾ Ils ont tout au plus un *monādi*, héraut, crieur public; Bakrī. *op. cit.*, 43. Le *monādi* était aussi appelé *mo'addin*; ainsi Aš'aṭ aurait été celui de la prophétesse (?) Saḡāḥ; une insinuation calomnieuse, propagée par les Šī'ites, très montés contre la famille de Aš'aṭ; cf. *Mo'āwīa*, 150, n. 7. Au 1^{er} siècle H. on ne manifeste aucun enthousiasme pour l'office de مُؤَدِّن; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 71, 22. Etre mo'addin équivalait à être au service d'un autre; Ṭab., *Annales*, II, 1120, 12 etc. (pour l'allusion, voir p. 1118-19). Sa'd ibn 'Obāda (voir plus bas) possède aussi son *monādi*. 'Āiša, la favorite du Prophète, également; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 210, 4. Autre exemple: Ibn Do-

Son influence, son pouvoir de persuasion pouvaient être très réels. Trop souvent il se trouvait tenu en échec par les poètes. De là pour lui l'avantage de réunir les deux qualités. Nous rencontrons effectivement nombre de sayyid poètes, d'autres à la fois orateurs et poètes ⁽¹⁾. La mention de شاعر فارسي ⁽²⁾, sayyid et poète, ou celle de sayyid, orateur et poète ⁽³⁾ se rencontrent communément dans la chronique du désert. Le poète possédait sur l'orateur une supériorité indéniable. Ses productions jouissaient d'une diffusion plus rapide, plus étendue. La poésie marche plus vite, الشعر أسرع ⁽⁴⁾, disait-on, elle avait des ailes, apparemment les ailes des vents. Aux vents un poète confie une de ses satires, expédiée « comme une dépêche » à ses détracteurs

raid, *Istiḡāq*, 94; muezzin-monādi de Saḡāḥ; *ibid.*, 137; cf. 232, 13. Primitivement le muezzin est attaché, non à la mosquée, mais à la personne du fonctionnaire; *ibid.*, 200. Le changement est survenu à la suite de l'évolution liturgique, si finement esquissée par le Prof. Becker, *Der Islam*, III, 374-99. L'évolution terminée, les Ṣaḡīḥ doivent se donner — on voit pourquoi — infiniment de mal pour ennoblir cet emploi subalterne.

⁽¹⁾ *Aḡ.*, XIV, 66, 13. Orateurs-poètes au *wafid* de Tamīm chez Mahomet; Ṭab., *Annales*, I, 1711; شاعر خطيب sous les Omayyades; Ṭab., *Annales*, II, 1054, 6. D'où les innombrables citations poétiques dans les primitives ḡoṭbas de la mosquée. Ces prédicateurs novices connaissaient mieux les poètes que le Qoran. *Aḡ.*, XIX, 156, 157, šarīf, cavalier et poète; *Aḡ.*, XVIII, 156 شاعر فارس من سادات قومه

⁽²⁾ *Aḡ.*, III, 2; XI, 127, 10; XII, 148: شاعر فارس شجاع حليم; *fāris* = sayyid (*Aḡ.*, V, 189, bas) le cheval étant un animal de luxe au désert, cf. *Mo'āwīa*, 262 (nombreuses références); *Aḡ.*, IX, 2: Doraid ibn aṣ-Ṣimma est أول شعراء الفرسان, à la fois « le sayyid et le *fāris* » de son clan; *ibid.*: شريف شاعر et député مؤقد شاعر; I. S. Ṭabaq., V, 383, 18; 385; poète مدافع; *Aḡ.*, XIX, 84 d. l.; qualification ne s'appliquant qu'aux plus puissants sayyid: فارس = sayyid de Solaim; Bakrī, *op. cit.*, 777; le cavalier est désigné par le nom de son cheval; Bakrī, *op. cit.*, 471, 9; cf. *Fāṭima*, 80 comp. فارس النمس et فارس دهره; I. Doraid, *Istiḡāq*, 215, 293.

⁽³⁾ I. Doraid, *Istiḡāq*, 147, 3 d. l.; *Osd*, II, 208; 242; *Aḡ.*, V, 155, 9. شاعر ولسان XX, 180: شاعر فصيح خطيب ذو عارضة وبيان واعتبار من الرجال وكلام في المتكافل; *Iqd'*, I, 124, 10: union de la poésie et de l'éloquence chez les députés des tribus. Ḡailān chef et poète; *Aḡ.*, XII, 45-49; Goldziher, *WZKM*, VI, 98-99; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 113, فصيح شاعر جواد; 238.

⁽⁴⁾ Cf. *Poète Royal* p. 10; Balāḡorī, (Ahlwardt), 167, d. l.; *Ḥamāsa* (A. Tammām) I, E. 119, 3; Zohair (Ahlw.), 84, 3.

فَلَا هُدًى مَعَ الرِّيحِ قَصِيدَةً مَنِّي مُفْلَعَةٌ إِلَى هَمَامٍ ⁽¹⁾

Cette télégraphie aérienne leur assurait une surprenante célérité. Elles volaient de camp en camp, de point d'eau en point d'eau, conservées par l'imperturbable mémoire de ce peuple sans instruction. L'opposition au pouvoir des sayyid en fit son organe habituel: les poètes devinrent les journalistes de leur temps. Quand on connaît les annales de cette époque, on ne trouvera rien de forcé dans ce rapprochement. Si les poètes arabes remplirent certains rôles ⁽²⁾, tenus de nos jours par la presse, ils méritèrent également la plupart des reproches, adressés à nos journalistes contemporains, tout spécialement celui de vénalité ⁽³⁾. Ces rimeurs du désert se transformèrent trop souvent en maîtres chanteurs.

Avec non moins de raison que pour l'ancienne monarchie française, il faut insister sur le tempérament, apporté à l'arbitraire possible du sayyid, par les satires et les chansons ⁽⁴⁾. La musique! encore un genre, durement traité par l'islam orthodoxe! ⁽⁵⁾

Le chameau nous est représenté comme un animal, sensible à l'harmonie. Durant les marches pénibles, surtout celles de nuit ⁽⁶⁾, son conducteur, *ḥādī* ⁽⁷⁾, se plaît à l'animer par ses improvisations musicales ⁽⁸⁾. La monotone mélodie force le chamelier à demeurer

⁽¹⁾ *Ağ.*, XI, 172. C'est peu d'appartenir à une tribu guerrière, si les poètes n'y abondent; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 153 d. l.; 154, 1.

⁽²⁾ Comme de préparer l'opinion, de défendre la politique des chefs.

⁽³⁾ Cf. *Poète royal*, 22-23; *Šō'arā'*, 765-66. L'habitude est si invétérée qu'un paladin comme Doraid ibn aṣ-Ṣimma n'y peut résister et attaque le riche Mecquois Ibn Ḡod'ān.

⁽⁴⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 254.

⁽⁵⁾ *Mo'āwīa*, 176-78. Le chef s'empresse de renvoyer aux poètes — il s'agit ici de Labīd — ce qu'on a pu leur enlever pendant la razzia; Bakrī, *op. cit.*, 721, bas. A tout prix on voulait éviter de se compromettre à leur égard.

⁽⁶⁾ Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, II, 331; Cf. Musil, *Arabia Petraea*, III, 259, 374, 381.

⁽⁷⁾ Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 133; Yāqoūt, E. III, 495, 1-2; Aḥṭal, *Divān*, 18, 3; 91, 5; 198, 2; à la Mecque, *ḥādī*, *ḥodāt*, chantre religieux; Ibn Baṭoūta, *l'oyages*, I, 211, 5; حَادِي = حَادِي حَسَنَ الصَّوْتِ et سَوَاق; Moslim. *Ṣaḥīḥ*², II, 293.

⁽⁸⁾ Le *ḥādī* improvisateur; Yāqoūt, E. IV, 280; Bakrī, *op. cit.*, 106, 8. « Le *ḥādī* fera parvenir mes satires jusque dans le 'Omān »; *Naqā'id Ḡarīb*, 296, 1 v.

éveillé, et, ajoute Ġāḥiẓ ⁽¹⁾ « elle caresse agréablement les oreilles du grave animal et l'engage à presser le pas: *تَصَرَّ اِذَا نَوِيَا اِذَا حَدَا فِي آثَارِهَا* ». Fréquemment le texte de ces variations était fourni par les satires à la mode. Les poètes en menaçaient leurs adversaires: « mes attaques seront répétées par les conducteurs de caravanes, *يَحْدُو بِمَا الرِّكْبَانُ* » ⁽²⁾. Ce n'était pas là une vaine menace; l'histoire littéraire de cette époque nous l'apprend. La chanson de *Malbroug* compte d'illustres antécédents en Arabie. On paraît y avoir saisi et rendu le ridicule avec non moins d'à propos que dans les faubourgs de Paris. Un nouveau trait, distinguant avantageusement les Bédouins des peuplades barbares et témoignant en faveur de leur esprit éveillé. Rester *مُفْعَم* ⁽³⁾, c'est à dire laisser l'attaque sans réplique, autant valait pour le sayyḍ ⁽⁴⁾ rentrer dans la vie privée. Certaines satires, mises en musique, traînaient leurs mélancoliques accords sur toutes les pistes de la Péninsule. Les panégyriques obtenaient parfois la même distinction. Mais la malignité humaine a de tout temps pris plaisir à voir déshabiller

⁽¹⁾ *Ḥaiawān*, IV, 64. Du *ḥādi* il faut distinguer le *dalīl*, guide des caravanes et des razzias, beaucoup plus élevé dans la hiérarchie sociale; cf. *Mo'āwīa*, 291; *Naqā'id Ḡarīr*, 234, haut. Fréquemment les poètes les prennent l'un pour l'autre.

⁽²⁾ *Ag.*, VII, 170, 5; *Aḥṭal, Divan*, 162, 3; *Ḥansā', Divan* 28, 7; *Boḥtorī, Ḥamāsa*, n. 1300. Qotaiba, *Oyoṭn*, 179, 8. Le poète Šammāḥ fait le *ḥādi*; Qotaiba, *Poesis*, 178, 12. Autres poètes trop fiers refusent ce rôle devant le calife; *Ag.*, XIX, 113. Le *rağaz* était le mètre préféré par les *ḥādi*; *Ag.*, XVIII, 164.

⁽³⁾ Ḥassān Ibn Tābit, *Divan*, CII, 12; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 239, 3; *Mo'āwīa*, 263; *Ag.*, VI, 177, 10 d. 1. « *جُودُكَ بُنِطِقُ الْمُفْعَمِ بالشعر* », ta générosité est capable d'inspirer le poète impuissant; VII, 115, 5; Abou Zaid, *Nawādir*, 110; *Ag.*, S. I, 128; VIII, 180, 5 d. 1.; 195, 3; XIX, 39; *Aḥṭal, Divan*, 89, 6, où *فَاعْجَم* = *مفعم*; *Naqā'id Ḡarīr*, 2, l. 12: *مفعمون لا يقولون الشعر*, d'où obligation de recourir à un poète étranger. Une seule fois dans sa vie, il arriva au calife 'Otmān de rester *مفعم*; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 96, 13. Ce souverain n'était donc pas si dénué qu'on a voulu le prétendre; *ibid.*, II, 21, 11 (*مفعم*), 22, 3, 4; *Naqā'id Ḡarīr*, 547.

⁽⁴⁾ Il devait être sourd, disait-on; c-à-d. ne pas entendre les attaques; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 41. Le poète Nābiğā Ġa'dī demeura *مفعم* pendant 30 ans; Aṣma'i, *Foḥoulat as-Sō'arā'*, 502, 17. Un trait bien appliqué rend *مفعم* les plus fougueux satiriques; *Ag.*, XI, 144, 1. Poètes mis en cause, s'ils ne répliquent pas; *Ag.*, XVIII, 161, 21

son prochain. Il n'en allait pas autrement au désert, six siècles après la naissance du Christ ⁽¹⁾. Dans ses *Naqā'id*, où le poète Ġarīr donne la réplique à son rival Farazdaq, il est fait allusion à cette alliance entre la musique et la satire arabes :

« Je suis l'auteur de satires originales, se propageant sur le passage du caravanier, qui les chante de nuit » ⁽²⁾.

Un sayyd, conscient des difficultés de sa position ne pouvait hésiter un instant à s'assurer l'appui ou la neutralité du *genus irritabile vatum*. Heureusement pour la paix publique, cette faveur, il lui était loisible de l'acheter ⁽³⁾. Fréquemment l'attaque n'avait pas visé d'autre but. « L'homme d'esprit, disait Ġāḥiẓ, doit connaître les maux causés par la satire et se garer des attaques du plus misérable rimailleur, en sacrifiant au besoin la moitié de sa fortune » ⁽⁴⁾. A cette condition la muse acceptait de se discipliner, de coopérer au maintien de l'ordre ; elle inspirait aux contemporains des sentiments conformes à la politique du sayyd et lui conciliait l'opinion publique à grand renfort de poétiques hyperboles. Egorgeait-il un mouton, le barde parlait, non de brebis — un bétail peu estimé ⁽⁵⁾ — mais d'hécatombes de chameaux. Allumait-il du feu, la flamme du médiocre foyer se transformait en un volcan. Le modeste plat, passé à la tente voisine pour rassasier des orphelins, prenait les dimensions d'un réservoir ⁽⁶⁾, à

⁽¹⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 254 ; pour les *panegyriques*, cf. *Ag.*, V, 153, 3 d. l.

⁽²⁾ *Naqā'id* Ġarīr, 628 ; cf. 63, 7 ; 342, 1, 430, 6 ; *Mo'āwīa*, 254 ; ajoutez les références : Aboū Zaid, *Nawādir*, 68, 6 ; *Ag.*, II, 153, 9 d. l. ; VII, 170, 15 ; VIII, 78 ; 94, 8 d. l. ; XI, 42, 3 ; XVII, 55, 11 ; 61, 10 etc. ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 178, 10 ; dans Ibn Hišām, *Sīra*, (تغنى = réciter des vers), 518, d. l., 519, 1.

⁽³⁾ ... فتى يشتري حسن الشناء بماله. *Ag.*, XII, 15 ; *acheter* est le terme ordinaire pour *acquérir* de la gloire ; Qoran, 31, 5 ; Nöldeke, *Delectus Carminum*, 36, 10. « On loue celui qui sait y mettre le prix » ; Ḥoṭai'a, *Divan*, VII, 36 :

تَنَزَّرُوا امْرَأًا يُؤْتِي عَلَى الْحَمْدِ مَالَهُ وَمَنْ يُّؤْتِي اِثْمَانَ الْمُحَامِدِ كُحْمَهُ

⁽⁴⁾ Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 90.

⁽⁵⁾ Cf. *Ag.*, XII, 14, 1-2 ; comp., X, 12, 8.

⁽⁶⁾ Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divān*, 180, 4. Ġāḥiẓ, *Avares*, 245-46 etc. Le Mécène est « donneur de 100 » chameaux ; Ḥoṭai'a, *Divan*, V, 28, avec le commentaire de Goldziher. Plats-réservoirs, جوابي, Ṭarafa (Ahlw.) 62, 4 d. العنوق بعد النوق « des

l'instar des bassins gigantesques, fabriqués par les *ġinn* pour Solaimān جفان كالجواب. ⁽¹⁾ Mensonges littéraires! ⁽²⁾. Tout le monde voulait bien se laisser prendre à ces énormités. En définitive la cause de la paix en bénéficiait. Ce service suffira pour nous permettre de comprendre la munificence de certains chefs à l'égard de ces auxiliaires au verbe solennel. Il nous enlève le droit de qualifier trop sévèrement le geste de la main toujours tendue, familier à ces mendiants-poètes ⁽³⁾.

Permettons-leur donc de renchérir encore sur l'éloge des « plats, garnis de viande, destinés aux veuves et aux orphelins, profonds comme des puits! » ⁽⁴⁾. Chemin faisant, il leur est arrivé de trouver de nobles accents ⁽⁵⁾. « Allons donc! A-t-on jamais vu l'homme généreux mourir de faim? A quel Crésus avare la fortune a-t-elle assuré l'immortalité? Sus, qu'on me laisse ⁽⁶⁾ disposer de la mienne et non l'argent me dominer! Qu'elle serve à protéger mon honneur, avant que ma réputation ne vienne à faire naufrage! »

chèvres après des chameaux », c'était déchoir! Ġāḥiẓ, *Bayān*, 1, 112, 4. Bêtise proverbiale des bergers de moutons, non de chameaux; *ibid.*, 1, 100; *Ağ.*, X, 12, 8.

⁽¹⁾ Qoran, 34, 12, lequel paraît avoir emprunté l'expression à l'ancienne poésie.

⁽²⁾ « Tout n'y était pas mensonge, باطل »; Ġāḥiẓ, *Avares*, 245, 17-18.

⁽³⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 260. « Donateur de 100 chamelles avec le berger et l'étalon »; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 78, d. v. Même dans leurs plus belles louanges, ils glissent un appel à la générosité: tel l'éloge, vraisemblablement adressé à 'Abdal'azīz (= Ibn Lailā) frère du calife 'Abdalmalik: « il parle bien, mais ses actions (= générosités) valent mieux encore »:

يَقُولُ فَيُحَسِّنُ الْقَوْلَ ابْنُ لَيْلَى وَيَفْعَلُ فَوْقَ الْحَسَنِ مَا يَقُولُ

Opuscula arabica (Wright) 100, 9. Le prince ne pouvait s'y méprendre.

⁽⁴⁾ « Marmites rangées, comme des chevaux, autour de nos tentes »; Ḥassan ibn Ṭābit, *Divan*, IV, 22; IX, 2. Hôtes « groupés autour des marmites, comme autour d'une idole »; *Naqā'id Ḡarīr*, 563, 2 d. v. *Ağ.*, XI, 138, 8 d. l. XX, 72, 19.

⁽⁵⁾ Comme le titre de père des orphelins; Ḥansā', *Divan*, 58, 6; 67; Labīd, *Divan*, XXXIX, 15, 16; ربيع اليتامى; Ġāḥiẓ, *Avares*, 252; كَوَيْفَ الْإِيْتَامِ وَالْجَارَاتِ; Kindī, *Governors of Egypt* (Guest), 92.

⁽⁶⁾ Le poète apostrophe sa femme: de là ذريني et اريني. Comp. les vers de Ḥātim Ṭāyy; Ġāḥiẓ, *Maḥāsīn*, 81, 5.

أَرِنِي جَوَادًا مَاتَ هَزْلًا لَعَانَنِي أَرَى مَاتَرِنِي أَوْ بَخِيلًا مُخَلَّدًا
 دَرِنِي أَكُنْ لَيْلًا رَبًّا وَلَا يَكُنْ لِي الْمَالُ رَبًّا تَحْمَدِي غَبَّهُ غَدًا
 دَرِنِي يَكُنْ مَالِي لِعَرْضِي وَفَائِدَةً يَبْقَى الْمَالُ عَرْضِي قَبْلَ أَنْ يُبَدَّدَا ⁽¹⁾

Aussi bien « à quoi servirait la fortune, quand l'honneur est absent ? »

« أَفِي الْعَرْضِ بِالْمَالِ التَّلَادِ وَمَا تَمَسَّى أَحْوَكُ إِذَا مَا ضِيَعِ الْعَرْضُ يَشْتَرِي ⁽²⁾ »

En résumé le poète « rougit d'avoir à l'égard de ses contemporains plus d'obligations qu'ils n'en ont contracté envers lui » ⁽³⁾.



Dans la conception bédouine, mélange bizarre de théories chrétiennes et communistes, le riche apparaît comme un simple dépositaire, un détenteur momentané de sa propre fortune. Sa mission est de la distribuer aux nécessiteux de la tribu, d'en user pour exercer l'hospitalité, pour racheter les prisonniers et payer le prix du sang ⁽⁴⁾. Mais en retour, il a droit à la louange et aux panégyriques des poètes. Ces derniers contractent à son égard une véritable obligation. Comparer leurs sollicitations, même les plus importunes, à la mendicité ? Fi donc ! Ils cherchent seulement une occasion de « se délier la

⁽¹⁾ *Ag.*, XI, 139. « On vogue sur l'océan de sa générosité » ; *Ġāḥiẓ, Bayān*, I, 179, 11 ; son visage illumine la nuit ; *Ġāḥiẓ, Maḥāsīn*, 138, 1.

⁽²⁾ *Ag.*, XI, 155, 8 d. l. « Chaudière : une mer aux vagues agitées » ; *Ġāḥiẓ, Aḡares*, 246-47 ; elle compte deux coudées de large sur plusieurs de hauteur ; *ibid.*, 248, 6. Celle du calife Mo'āwīa, large comme des réservoirs ; *Ag.*, XX, 72, 5.

⁽³⁾ Yāqūt, E. VII, 75 :

وَأَتَى لَأَسْتَحْيِيَ أَخِي أَنْ أَرَى لَهُ عَلَيَّ مِنَ الْحَقِّ الَّذِي لَا يَبْرَى لِيَا

⁽⁴⁾ D'où les beaux noms de *père, refuge* des orphelins, des veuves ; *Ḥansā'*, *Divan*, 58, 6 ; 67 ; 83, 85 ; voir p. 234. Pleuré par les prisonniers, les veuves ; *Ḥansā'*, 120. Les veuves reviennent incessamment sur la lyre des poètes. On en devine le nombre et la misère. On commençait par les servir les premières ; *Šo'arā'*, 768, 3 v.

« langue » ; c'était la formule classique. Les riches de leur côté parlaient de « leur couper la langue », c'est à dire de se mettre à l'abri de leur malignité, en déliant les cordons de la bourse.

« Que ta gauche ignore les générosités de ta droite ! ». Ce précepte évangélique n'a pas cours au désert. La mendicité y devient une profession ou plutôt l'exercice d'un droit, entraînant d'ailleurs des obligations. De là entre bienfaiteurs et bénéficiaires un échange incessant de procédés pour ainsi dire protocolaires. Le Mécène se déclare l'obligé ⁽¹⁾ de qui veut bien accepter ses libéralités ⁽²⁾. C'est à fortiori l'opinion des poètes eux-mêmes ⁽³⁾. Entre lui et les rimeurs s'établit une sorte d'égalité. S'il est glorieux de donner, il l'est presque autant de recevoir. « Les cadeaux passent, observait le calife 'Omar ; la louange demeure » ⁽⁴⁾. Elle demeurerait gravée dans la mémoire tenace du nomade. Voilà comment la coutume bédouine prétend avoir résolu les problèmes de l'impôt sur le revenu et de l'assistance publique. Par malheur cette solution suppose la diffusion du don poétique.

Aussi les poètes se montraient-ils non pas gênés, mais plutôt fiers de se voir enrichis par la munificence d'autrui ⁽⁵⁾. Puisqu'ils servaient le public, ils trouvaient juste d'être entretenus à ses frais. Ces largesses attestaient leur virtuosité et la valeur de leur marchandise poétique. Leur prestige n'en sortait pas diminué ⁽⁶⁾. Dans ce libre échange de cadeaux et de dithyrambes, les Arabes croyaient

⁽¹⁾ Cf. *'Iqd*¹, I, 85, 4, 5-13. « Il s'illumine et tressaille comme la fine lame d'une épée ; تَوَلَّلَ فَاهْتَرَّ اهْتَزَّزَ الْمَهْنَدِ » ; Ḥoṭai'a, *Divan*, VII, 38 ; Aḥṭal, *Divan*, 143, 5. Le sayyid doit dépenser ; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, VI, 11, 12.

⁽²⁾ Sur les réceptions actuelles de vers chez les Bédouins, voir A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 233-34.

⁽³⁾ Qoṭāmī, *Divan*, XVII, 1 et 6.

⁽⁴⁾ *Aḡ.*, IX, 154, 7.

⁽⁵⁾ *Aḡ.*, VIII, 29, Comp. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1 : أَخَذَنِي الْحَمْدَ بِالْأَمْنِ الرَّبِيعِ. Le dithyrambe se paie cher ; des deux côtés on en convient sans fausse honte. *'Iqd*¹, 11, 92. Voir le chap. 71, Boḥtorī, *Ḥamāsa*, le sayyid doit donner sans attendre qu'on le sollicite. Comp. Ḥoṭai'a, cité dans Qotaiba, *Poesis* ; 184, 4-5. On achète la louange ; *Aḡ.*, XIX, 145, 14 ; pour un bienfait on attend le حَدِيثُ الْمَوَاسِمِ, être célébré dans les foires ; *Naqā'id*, 720, 2 ; 765, 3.

⁽⁶⁾ Voir la notice de A'sā Qais ; *Aḡ.*, VIII, 77-86.

reconnaître, non une preuve de vénalité, mais une transaction, une variété d'opérations commerciales : *do ut des* ⁽¹⁾. Quand le rimeur possédait la verve, l'inspiration d'un A'sā, d'un Zohair, d'un Nābiḡa, ses contemporains estimaient qu'il donnait plus qu'on ne lui rendait. Plus tard on attribuera à Mahomet cette parole : « la main qui donne est supérieure à celle qui reçoit : *«اليدُ العليا خير من اليد السفلى»* ⁽²⁾ » ; une contrefaçon arabe de la parole du Christ : « *Beatius est dare quam accipere* ».

Entre les familles, entre les classes composant la même tribu, puis entre les tribus voisines s'élevaient d'incessantes contestations. On se disputait la propriété d'un puits, d'un bon pâturage ; on n'arrivait pas à s'entendre sur le prix du sang. Le conseil des anciens, ou une assemblée générale des tribus contendantes étaient chargés alors de régler les différends. Ces négociations mettaient en relief les talents diplomatiques des chefs. Fréquemment on y voyait paraître des orateurs, doublés de poètes et à ces deux titres, joueurs d'autant plus redoutables ⁽³⁾. Certaines tirades de vers, prononcées à ces diètes, produisaient parfois plus d'effet que les plus habiles harangues ⁽⁴⁾. Le rythme, les grandes figures poétiques impressionnaient les enfants passionnés, que sont demeurés les Bédouins, en dépit de leur gravité extérieure et de leurs allures de patriarches bibliques. Pour combattre à armes égales, les tribus, les chefs devaient avoir des poètes à leur dévotion.

أنا الضامنُ الراعي عليهم وآثمًا يُدافعُ عن أحسابهم أنا أو مثلي ⁽⁵⁾

« C'est moi le pasteur responsable ; à moi de défendre leur honneur ou à qui me ressemble ».

⁽¹⁾ Comp. *Šo'arā'*, 750 ; « durant ta vie tu as opéré le bien ; tu mérites que ma lyre te chante aujourd'hui,

فابْلَيْتَ خَيْرًا فِي الْحَيَاةِ وَأَثَمًا ثَوَابُكَ عِنْدِي الْيَوْمَ إِنْ يَنْطَقَ الشِّعْرُ

⁽²⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 261, note ; ajoutez, Bohārī, *Ṣaḥīḥ*, (K.) II, 188 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, I, 282 ; *Iqd*¹, I, 308 ; Qaṣṭallānī, *Iršād as-sāri*, III, 30-32.

⁽³⁾ Cf. Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 70 ; éloquence du poète Labīd ; *ibid.*, II, 51.

⁽⁴⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 262. Services rendus par les poètes ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 98, 3 etc.

⁽⁵⁾ *Naqā'id Ġarīr*, 128.

En Arabie, il devenait de la plus grande importance de s'assurer une bonne presse, c'est à dire une bonne poésie, en s'attachant les rimeurs, à la fois organes et arbitres de l'opinion publique. Cette nécessité contribuait à compliquer la situation du sayyd. Pour gagner les poètes, il fallait beaucoup de dextérité et surtout une grande fortune. Cela nous ramène à une constatation précédente : les charges pécuniaires, pesant sur le chef de la tribu.

VI

Nécessité de la fortune pour le sayyd. Il doit tenir table ouverte. La rançon du sang

Parfois cependant — c'était surtout le cas pour les tribus misérables ⁽¹⁾ — le titre de sayyd s'obtenait à moins de frais. 'Abdallah ibn Ḥabīb le gagna parce que dédaigneux des dattes, il se bornait à manger du pain. Dans un pays, pauvre en blé, on ne pouvait manquer de reconnaître à ce dédain superbe, la marque d'un esprit supérieur, destiné à commander. On aurait pu lui appliquer l'hémistiche composé à propos de 'Iṣām ibn Ṣahbar ⁽²⁾, le chambellan du roi No'mān de Ḥira : « نَفْسُ عَصَامٍ سَوَدَتْ عَصَامَ » : 'Iṣām, s'il est devenu chef, le doit uniquement à sa grandeur d'âme ». Quant à 'Abdallah ibn Ḥabīb, son titre de mangeur de pain fut recueilli par sa tribu ⁽³⁾ et elle ne manqua pas de s'en prévaloir dans la suite ⁽⁴⁾.

C'étaient là des exceptions. Le positivisme des Bédouins exigeait des titres plus sérieux pour obtenir la dignité de sayyd. On ne sau-

⁽¹⁾ Le Bédouin se voit parfois forcé de manger des feuilles ; Ġaḥiẓ, *Bayān*, 1, 76, 7. Voir précédemment.

⁽²⁾ Ou Ṣahbara ; cf. Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 318 ; *Ağ.*, IX, 165, 171, 172, 176. Qotaiba, 'Oyoūn, 273 en fait un esclave.

⁽³⁾ Voir plus haut p. 84.

⁽⁴⁾ Ġaḥiẓ, *Avares*, 254. Par exception on élit le sayyd pauvre, s'il possède la *morouwa* (cf. Goldziher, *M. S.*, I, 1^{er} chap.) :

نَسَوْدُ ذَا الْمَالِ الْغَلِيلِ إِذَا بَدَتْ مُرَوَّتُهُ فِينَا وَإِنْ كَانَ مُعْدِمًا

Ḥassān ibn Tābit, *Dirvan*, IV, 29. Exemples cités précédemment.

rait assez insister sur ce réalisme, si l'on veut pénétrer dans la mentalité des nomades, se rendre compte de sa merveilleuse élasticité.

Fréquemment leurs poètes ont stigmatisé la trahison ⁽¹⁾. Par ailleurs ces admirateurs de la force brutale déversaient le ridicule sur « une tribu incapable de trahison ou d'injustice, même pour la valeur d'un grain de sénévé.

« قَبِيلُهُ لَا يَغْدُرُونَ بِذِمَّةٍ وَلَا يَظْلُمُونَ النَّاسَ حَبَّةَ خُرْدَلٍ » ⁽²⁾

L'injustice les révoltait, surtout exercée à leurs dépens. Un poète cependant se plaint de sa propre tribu :

« Malgré leur nombre imposant, les miens sont impuissants pour commettre le mal, même quand il ne leur coûterait rien.

Seuls parmi les hommes, on les dirait créés pour pratiquer la crainte de Dieu.

« كَيْفَ رَبِّكَ لَمْ يَخْلُقْ لِحَشِيَّتِهِ سِوَاهُمْ مِنْ جَمِيعِ النَّاسِ إِنْسَانًا » ⁽³⁾

C'est la continuation du paradoxe bédouin, prétendant concilier les contradictoires. Parmi les qualités du sayyd, parallèlement aux dons intellectuels, on mettait la générosité, c'est à dire la richesse :

⁽¹⁾ Le sayyd n'est pas traître; Ḥansā', *Dīvan*, 84, 2 d. l.; « il est loyal, quand les autres trahissent »; *ibid.*, 37, 7. On signale la trahison de certaines populations, *في اهله غدر*; Mas'ūdī, *Prairies*, III, 127.

⁽²⁾ A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 128; Qotaiba, *'Oyoūn*, 228. Comp. notre *Yazīd*, 289; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 82; anthologie de poètes, blâmant la trahison. « La loyauté d'un Morrite rappelle un verre brisé; la cassure demeure irréparable,

وَأَمَانُهُ الْمُرِّي حَيْثُ لَقِيَهُ
مِثْلَ الرُّجَاجَةِ صَدْعُهَا لَمْ يُجْبِرْ

Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 709; Qotaiba, *Poesiṣ*, 188.

⁽³⁾ Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 9 d. v.; 10; 2 v. La trahison paraît n'avoir pas été un fait isolé. On confiait volontiers les dépôts aux Naḡrānites (cf. *Yazīd*, 343) et aux Juifs. Un de ces derniers s'écrie : « à nous, gens de l'Écriture, la trahison est interdite », نحن نقرأ الكتاب ولا ينبغي لنا أن نغدر, *Ag.*, III, 83. 3. « Je suis loyal, parce que chrétien », répond le Tā'ite, venant au jour marqué s'offrir à la mort. — Je suis loyal, dit l'Israélite Samau'al, alors que les autres trahissent »; Ḡāḥiḡ. *Maḥāsin*, 72, 6; 75, 9-10. Leszynsky, *Die Juden in Arabien*, 12.

l'une n'allait pas sans l'autre. La pauvreté n'a jamais été une vertu arabe ⁽¹⁾. Écoutons le sympathique *ṣa'louk*, 'Orwa ibn al-Ward :

دَعِينِي لِلْغِنَى اسْعَى فَاتِي رَأَيْتُ النَّاسَ شَرَّهُمْ الْفَقِيرَ

« Laisse-moi courir après la fortune ; aussi bien, je le vois, le plus malheureux des hommes, c'est le pauvre ;

Le moins recherché, le plus méprisé de tous, quelle que soit d'ailleurs la noblesse de son extraction.

Le conseil de la tribu le repousse, sa femme le raille, le plus petit le bouscule.

Il rencontre le riche, entouré de considération à faire éclater sa poitrine de fierté.

Ses méfaits passent pour des peccadilles, malgré leur énormité. Ah ! le riche a pour lui un Seigneur miséricordieux !

« فَعَلِيلٌ ذَنْبُهُ وَالذُّنُوبُ جَمٌّ وَلَكِنْ لِلْغِنَى رَبٌّ غَفُورٌ »

« Une tribu doit être bien misérable, bien désireuse de découvrir un chef, pour avoir songé à te proclamer sayyd,

« وَإِنَّ بِقَوْمٍ سَوْدُوكَ لَكِفَافَةً إِلَى سَيِّدٍ لَوْ يَظْفَرُونَ بِسَيِّدٍ ⁽²⁾ »

Le trait méchant atteignait à la fois la tribu et son chef. Quand l'avarice se trouve en cause, la situation devient encore plus grave et l'on note l'opposition entre ce vice et la dignité de sayyd. On en faisait la remarque à propos de Aḥnaf ibn Qais ⁽³⁾. Pour être digne de son rang, le sayyd devait exercer la générosité jusqu'à la prodigalité, ⁽⁴⁾ accumuler les amas de cendres à l'entrée de sa tente, où

(1) Cf. Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 95, 10 ; A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 161 ; 167, d. v. ; voir pourtant Ḥassān ibn Tābit, vers cité plus haut p. 239.

(2) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1101. 'Orwa ibn al-Ward, dans *Šo'arā' an-Naṣṣrānīya*, 888.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 102, 20 ; *Ağ.*, XI, 107-08 ; *Osd*, IV, 93 ; Ġāḥiẓ, *Awāṣ*, 176, 16 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 207, d. I. Ibn Māğā, *Sonan*, E. II, 274-75. D'autres moḥaddiṯ observent que les dictons à l'éloge de la pauvreté et attribués — comme ici à Mahomet — sont controuvés. « La mort est préférable à une vie pauvre » ; *Šo'arā'*, 904, d. v. ; 907, 911 ; anthologie poétique : Qotaiba, *'Oyoūn*, 287 sqq.

(4) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 25 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 271 ; il est مُتَلَفٍ et مُتَلَفٍ : Ḥoṭai'a, *Divan*, VII, 38 ; *Ağ.*, X, 109, 7 ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 106, 7 ; Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 187, 1.

le feu brillait en permanence ⁽¹⁾. En cette matière les vieux annalistes entassaient les épithètes et les qualificatifs ⁽²⁾.

Il fallait combler de cadeaux et aussi de festins. L'estomac du Bédouin, d'ordinaire si sobre, peut à l'occasion donner des preuves d'une élasticité peu commune ⁽³⁾. Destiné à exercer une hospitalité ininterrompue, le sayyḍ doit lui-même se montrer vaillant à table. Ḥārīṭa ibn Badr était le sayyḍ des Banoū Godāna, poète, orateur, doué d'un ensemble de qualités peu vulgaires, et de plus fervent buveur ⁽⁴⁾. Liqueur de luxe ⁽⁵⁾, à ce titre le vin obtenait l'estime des Bédouins. Un poète rival décocha à Ḥārīṭa le trait suivant. On y joue sur le sens du mot ضَخْم, signifiant gros et important ⁽⁶⁾.

« Godāna prétend posséder un chef considérable; l'élytre d'une sauterelle suffit à le cacher.

Buvant autant qu'une mouche, il s'abreuve de honte et une cuisse de lièvre le rassasie » ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Voir précédemment p. 78; Ḥansā', *Divan*, 19, 4; 97, 3. Il est عَظِيمُ رَمَادِ النَّارِ, ou كَثِيرُ رَمَادِ الْقِدْرِ; *Šo'arā'*, 748, 1 v., 749, 3 d. v. *Ag.*, XXI, 58, 10.

⁽²⁾ مَطْعَمٌ, مِعْطَاءٌ, جَوَادٌ; *Ag.*, VIII, 106, 3; XIX, 39, 5; Qotaiba, *Poesis*, 199, 5; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 63, 2; 122, 16, 239, 243, 269, Azraqī, (Wüst.) 133, 1; quatre générations de sayyḍ مَطْعُمُونَ; *Osd*, II, 283; *Iqd*, II, 78; Labīd, *Divan*, XXXIII, 5, مَطْعِمُهُ; Ḥansā', *Divan*, 4, 2 d. l.; 85, 2; 87, 3 d. l. *Naqā'id Garīr*, 236, 275, 455.

⁽³⁾ Dans les « maḡāzi » de la *Sīra*, un chameau est calculé comme devant suffire à l'alimentation de cent hommes: mesure plutôt modeste. A Badr, elle permit à Mahomet d'évaluer le total de ses adversaires qoraïšites.

⁽⁴⁾ Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 120-22.

⁽⁵⁾ Guidī, *Sede primitiva*, 607.

⁽⁶⁾ D'où حَسَبَ جَسِيمٍ et ضَخْم; et encore سَيِّدُ ضَخْم; cf. *Mo'āwīa* 97-99; notes de Goldziher sur Ḥoṭai'a, *Divan*, IV, 37. Le bon orateur doit avoir gros ventre et grosse tête; Ġāhīz, *Bayān*, I, 52, 8; Qotaiba, *Oyoūn*, 270.

⁽⁷⁾ *Ag.*, XII, 11. Pourtant dans Ḥansā', *Divan*, 84, 3 d. l. مَبْطَان, n'est pas laudatif; de même *Šo'arā'*, 765, 3 d. v.; Ibn Sikkīt, *Tahdīb*, 410, 2 d. l. مَبْطَان = بَطِين dans le sens de goulu, gros mangeur. Au sayyḍ on pardonne un ventre rentré, quand par ailleurs sa table est abondamment servie et accessible à tous,

تَرَاهُ خَمِصَ الْبَطْنِ وَالزَّادُ حَاضِرٌ عَتِيدٌ وَيَغْدُو فِي الْقَمِيصِ الْمَقْدَرُ

Šo'arā', 759, cf. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, nos 637, 1 v., 638, 639; Ṭab., *Annales*, II, 808, 11: سَيِّدُ ضَخْمٍ عَلَى فَرْسِ ضَخْمٍ, illustre sayyḍ montant une vigoureuse jument.

Pour les Arabes, abstinence, pauvreté, avarice : autant de concepts inséparables. Mahomet se sentait capable de dévorer à la file trois gigots de mouton ⁽¹⁾, et d'y joindre tout le contenu d'un couffin de dattes ⁽²⁾. A voir la complaisance de la Tradition, insistant sur le robuste appétit du Prophète, on s'aperçoit comment les Arabes voulaient pouvoir se reconnaître dans leur surhomme. Parmi les signes de supériorité, le calife Mo'āwia, corpulent lui-même, plaçait la proéminence de l'abdomen ⁽³⁾. Aucun sayyid n'eût été flatté de s'entendre appliquer le distique :

Baour-Lormian de gloire se nourrit.

Aussi voyez comme il maigrit !

Au sayyid de tenir table ouverte ! A la fin de sa carrière ce galant homme ne devra laisser à sa veuve éplorée « qu'un sabre et des marmites. Ce sera là tout son héritage :

« إِذَا مِتُّ يَوْمًا فَاحْضُرِي أُمَّ خَالِدٍ تَرَاتِكِ مِنْ طَرَفٍ وَسَيْفٍ وَاقْدِرِ ⁽⁴⁾ »

La faveur populaire demeurait à ce prix. Pour la capter, les plus puissants envoyaient tous les jours un héraut faire la proclamation suivante : « si l'on veut se rassasier de viande, de dattes, de lait, on est invité à la maison du sayyid ! » ⁽⁵⁾. Ce dernier profitait de la chaleur communicative du banquet pour enlever l'adoption des mesures,

⁽¹⁾ Ces ḥadīṭ représenteraient-ils une protestation indirecte contre l'ascétisme chrétien ? Principalement l'abstinence de chair ? Ou bien doivent-ils servir de commentaire à l'invitation fréquente dans le Qoran : *كُلُوا الطَّيِّبَاتِ* ? où *طَيِّبَات* = viandes. Ici faut-il admettre que « ist nur die Tendenz, nicht der Inhalt historisch verwertbar » ? Prof. Becker, *Der Islam*, IV, 266

⁽²⁾ *Fāṭima*, 43, 44. cf. Māgā, *Sonan*, E. II, 161-62, festins offerts par lui à la mosquée, rôti etc., appétit du Prophète.

⁽³⁾ اندحاق البطن ; Qotaiba, *Oyoūn*, 269. L'embonpoint était commun parmi les sayyid ; cf. *Mo'āwia*, 97-99 ; *Aḡ.*, XII, 42, 9-11. Pour Mahomet, voir *Mo'āwia*, 368-69. Les illustres sayyid sont عظيم جميل ; (*Naqā'id Garīr*, 152, 15), gros ; *Aḡ.*, XII, 48 ; XXI, 95 d. 1. *Šo'arā' an-Naṣrānyya*, 887, 5 v.

⁽⁴⁾ *Aḡ.*, XI, 155, 5 d. 1.

⁽⁵⁾ Bakrī, *op. cit.*, 43. Remarquez la présence du *monādi* (voir plus haut). Comme ici, on ne les rencontre qu'au service des grands chefs. *Fāṭima*, 67.

intéressant sa politique, assuré de ne pas rencontrer d'opposition ⁽¹⁾. « Le sayyid, affirmaient les Arabes, doit nous laisser fouler aux pieds son honneur et mettre sa fortune au pillage; يَفْرِشُنَا عَرْضَهُ وَيَمْلِكُنَا مَالَهُ » ⁽²⁾. Avec le même sans-gêne, ils lui adressaient ensuite ce compliment: « Quelles obligations n'as-tu pas contractées envers nous! Nous t'avons distingué au milieu de la foule, pour te proclamer notre sayyid, ما اعظم مَنَّتِنَا عَلَيْكَ فَضْلُنَاكَ وَسَوْدُنَاكَ » ⁽³⁾.

*
* *

Dans l'Arabie préislamite, pour obtenir la qualification de *kāmil*, parfait, trois conditions se trouvaient requises: être habile au tir de l'arc, savoir écrire et enfin... nager! ⁽⁴⁾ Cette dernière devait être d'une réalisation difficile dans l'aride steppe arabe. Nous savons maintenant, grâce au Prof. Goldziher ⁽⁵⁾, où les écrivains musulmans sont allés chercher ce non-sens, inscrit par eux au programme de toute éducation distinguée. La valeur pédagogique de la nage se trouve déjà préconisée dans le *Talmud* et ce recueil aura vraisemblablement emprunté le trait aux Grecs. Au divin Platon (*Leg.*, III, 689) « μήτε νεῖν μήτε γράμματα, ignorer la natation et les lettres » paraissait le comble de l'ineptie.

⁽¹⁾ Bakrī, *loc. cit.* C'était conquérir, à force de générosité, le titre de sayyid; Ḥansā', *Divan*, 88, 9.

⁽²⁾ Qotaiba, 'Oyoūn, 273, 2-3. Les bêtes sacrifiées n'étaient pas toujours de premier choix; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, IV, 30 vante chez les Anṣārs:

وَإِنَّ لِنَقْرِي الضَّيْفَ إِنْ جَاءَ طَارِقًا مِنْ الشَّحْمِ مَا أَمْسَى صَحِيحًا مُسَلًّا

On n'immole pour l'hôte survenant à l'improviste que les bêtes les plus grasses, les plus saines.

⁽³⁾ Qotaiba, 'Oyoūn, 275, 2.

⁽⁴⁾ Voir le détail et les références dans *Mo'āwīa*, 330; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 213-14. Ḥaġġāġ recommande d'enseigner la natation avant l'écriture à ses enfants فَانْهَم يُصَيِّمُونَ مَنْ يَكْتُبُ عَنْهُمْ وَلَا يُصَيِّمُونَ مَنْ يَسْمَعُ عَنْهُمْ *ibid.*, I, 213. Passe pour l'Iraq!

⁽⁵⁾ Voir dans l'Encycl. de Hastings, *Religion and Ethics*, l'article de Goldziher sur « l'éducation chez les musulmans » (p. 198-207).

Quoiqu'il en soit, l'Anṣārien Sa'd ibn 'Obāda, sayyid ⁽¹⁾ des Hazrag de Médine ⁽²⁾, possédait ce rare ensemble de qualités. Quant à la nage il l'avait sans doute apprise, comme Mahomet, dans un puits à Médine ⁽³⁾. Elles contribuèrent à lui assurer de l'influence. Sa générosité acheva de l'établir. Les clans de Médine vivaient réunis dans des *dār* ou enclos, renfermant une cour centrale ⁽⁴⁾. Des *oṭom*, sortes de donjons en pierre, dominaient les enclos principaux et en assuraient la défense. Chaque jour du haut du *oṭom* de Sa'd retentissait cette proclamation : « celui qui désire se rassasier de viande et de graisse, qu'il se rende à la demeure de Sa'd ibn 'Obāda ! » ⁽⁵⁾. Une telle invitation devait au plus haut point éveiller les convoitises des Bédouins, dégoûtés à la fin de leur maigre ordinaire : dattes et lait ⁽⁶⁾, et tout spécialement amateurs de graisse ⁽⁷⁾. À la mort du Prophète, Sa'd se vit sur le point de recueillir le fruit de sa générosité. Les Anṣāriens, assure-t-on, auraient songé à couronner ⁽⁸⁾ ce sayyid libéral. Il est du moins certain qu'il devint alors leur candidat au califat. Le projet échoua contre le Triumvirat, organisé par Abou-Bakr ⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ سَيِّدِكُمْ . ainsi Mahomet le désigne en parlant aux Anṣārs ; Ibn Māgā, *Sonan*, E. II, 67.

⁽²⁾ Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, II, 155. A la p. 156, 4 au lieu de جَدَّة lisez جَفْنَة, assiette. La tradition anṣārienne a tenté l'impossible pour illustrer la mémoire de ce chef, si malheureux dans sa lutte contre le Triumvirat ; cf. notre *Triumvirat*, 142. C'était un homme d'esprit : il constate l'absurdité des conditions, stipulées par le Qoran, pour établir le délit d'adultère ; Ibn Māgā, *Sonan*, E. II, 67.

⁽³⁾ I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 73, 17.

⁽⁴⁾ Et un ou plusieurs puits. Voir précédemment p. 42.

⁽⁵⁾ I. S. *Ṭabaq.*, III², 143 ; cf. Ġāḥiḡ, *Avares*, 253, 10 ; la graisse de la bosse du chameau, un morceau de choix ! *Ibid.*, 254, 17. En revanche on disait en manière de proverbe : « insipide comme la chair d'un jeune chameau » ; Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 288, 8.

⁽⁶⁾ Ġāḥiḡ, *Avares*, 254 ; cf. Nallino, *op. cit.*, 617. Sémites grands mangeurs de viande ; voir Guidi, *Sede primitiva*, 594, 596.

⁽⁷⁾ Cf. Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 81, bas ; 'Iqd¹, II, 24, 5 d. I. ; Ḥansā', *Divan*, 27, 9 ; 36, 1 ; 60, 2 ; 87, 8 ; Labīd, *Divan*, XXXIX, 14 ; Musil, *Arabia Petraea*, III, 149.

⁽⁸⁾ Pour les cérémonies, analogues au couronnement, cf. Jacob, *Beduinenleben*, 224 ; Ya'qūbī, *Hist.*, II, 136, d. I. Qalqaṣandī, *Ṣoḥḥ*, I, 249-50 ; *Chroniken*, (Wüst.) II, 143, 2. L'inscription proto-arabe de Namāra parle du *tāḡ*, porté par les anciens chefs ; Nallino, *Costituzione delle tribù*, 616 ; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, LXXX, 6.

⁽⁹⁾ Cf. notre *Triumvirat*.



Posséder des « pavillons spacieux » ⁽¹⁾, aux couleurs attirantes ⁽²⁾, établis bien en vue sur la colline ⁽³⁾, et non pas repoussés à l'écart, et comme en quarantaine, derrière l'alignement des tentes ⁽⁴⁾, voilà l'idéal du sayyḍ bédouin. Cet idéal supposait de la fortune, des moyens considérables ⁽⁵⁾.

Jusqu'ici nous avons seulement indiqué une partie des charges, retombant sur le sayyḍ. Une hygiène défectueuse, la fréquence des razzias, des vendettas, la facilité illimitée du divorce multipliaient le nombre des veuves, des orphelins, errant sans gîte, sans ressources au milieu du campement. À défaut des parents, négligents ou morts, le chef devait pourvoir à la subsistance de ces infortunés. À lui de payer les innombrables *dyāt* ⁽⁶⁾ ou prix du sang, fruits de l'anarchie sociale.

Le Bédouin éprouve l'horreur du sang versé, sans en connaître le remords. S'il lui arrive de respecter la vie de son semblable, c'est grâce au *tār*, la loi du talion, l'inexorable vendetta : le sang doit être vengé ou racheté ! Sans cette loi salubre, l'existence deviendrait impossible au milieu du désert. Pour le meurtrier, l'important c'est de

⁽¹⁾ *ضخم سراقه* ; *Aḥṭal, Divan*, 160, 5 ; comp. *Yazīd*, 193.

⁽²⁾ Tente en cuir rouge ; voir *Fāṭima*, 73.

⁽³⁾ *Aḥṭal, Divan*, 243 ; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, LIX, 10.

⁽⁴⁾ *Aḥṭal, Divan*, 299, 4 : *وراء القوم مجلسهم*. La tente du sayyḍ doit se trouver sur une éminence, *يفاع* ; *Ḥoṭai'a, Divan*, XII, 7, *Naqā'id Garīr*, 224, 3 v. ; 602 ; non pas à l'écart, *مِعْزَال* ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 164 ; Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. 1, 184 ; il est peu glorieux de camper dans les vallées et non sur la hauteur ; *Ag.*, XI, 92, 6 d. l. comp. A. Musil, *Arabia Petraea*, III, 351. Les pauvres, les solliciteurs doivent se tenir à distance. 'Orwa ibn al-Ward, dans *Šo'arā*, 884, 3 ; 898, 6 ; *جعيش الملعل*, campant à l'écart ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 174 ; Ġāhiz, *Bayān*, I, 163, 3.

⁽⁵⁾ Comp. le vers de 'Orwa ibn al-Ward, *Šo'arā*, 906 :

مَا بِالْثَرَاءِ يَسُوْدُ كُلُّ مَسُوْدٍ مُثَرٍّ وَلَكِنْ بِالْفِعَالِ يَسُوْدُ

Ce n'est pas par la richesse, mais par les actes que le sayyḍ gouverne. Ici *فعال*, actions veut dire : libéralités.

⁽⁶⁾ Ou *ḥamālāt* (et non *بجالات*) dans Mas'ouḍī, *Prairies*, III, 248, il s'agit de *dyāt* et non de « belles actions », comme a compris le traducteur.

réunir, dans le plus bref délai, le prix du sang, la *dya*, fréquemment estimée 100 chameaux ⁽¹⁾. Cent chameaux! Une fortune! Aussi le chiffré, non le repentir, fait réfléchir le Bédouin. On l'observe, le front haut, circuler au milieu des tentes ⁽²⁾, parcourir les campements de la tribu et des alliés de sa tribu, pour arriver à parfaire le nombre légal. Sans aucun embarras il tend la main. Partout il se voit bien accueilli. Un meurtre, voilà un fait bien banal parmi les descendants d'Ismaël! Ils considèrent le quémendeur comme un malheureux, tout au plus comme un maladroit. La razzia se trouve à la base de cette société. Chaque bien non gardé, mal défendu, devient *bonum nullius*, exposé à la merci du plus fort, du plus habile. En bonne règle la razzia ne devrait jamais être sanglante. Jeu élégant, sorte de tournoi, où les joueurs sans intentions homicides luttent pour se surprendre. Dans la pratique, la plupart des razzias se terminent sans accident ⁽³⁾, même depuis l'adoption des armes à feu: beaucoup de bruit, de fumée et de poudre brûlée, mais peu de blessures! C'est par exception, si ces règles du jeu viennent à être violées. Les partenaires ont manqué d'adresse, ou se sont laissés emporter par un excès d'impétuosité dans l'attaque ou dans la défense ⁽⁴⁾. Oubliant leur qualité de joueurs, ils se sont transformés en combattants. Voilà comment les Bédouins

⁽¹⁾ Voir précédemment p. 134.

⁽²⁾ ... سَعَى فِي ; on en charge volontiers les poètes; personne n'osant leur refuser par crainte de représailles; *Ag.*, XII, 44, XIX, 160; *Chantre*, 156 sqq. Ces intermédiaires sont également qualifiés de حَامِل. Hāmīl, un centenaire, a pu y gagner son nom , كان حَامِل يَرْحَل إِلَى الْمَلُوكِ فِي قَوْمِهِ , évidemment pour des *dya*; Sigistānī, *Mo'am-marōūn*, 86. Voyages pour جَالَة, prix du sang; Ġāḥiḡ, *Maḥāsin*, 86, 87; Ġāḥiḡ, *Bayān*, II, 26. Offrir des brebis, au lieu de chameaux, était une dérision; *Šo'arā'*, 742. C'était une façon de rompre les négociations ou de décourager les solliciteurs.

⁽³⁾ Naturellement après le combat, les poètes affirment le contraire; ils ne parlent que de « veuves abandonnées solitaires, pleurant maris et enfants: (*Ag.*, XII, 47)

تَرْكَنَ نَسَائِكُمْ فِي الدَّارِ نَوْحًا يَبْكُونُ الْبَعُولَةَ وَالْبَنِينَ

Yāqoūt, E. VII, 39 bas, citation de Ḥoṭai'a: *Šo'arā'*, 744, 4 d. v. Cadavres abandonnés aux hyènes; Al-Qoḥaif al-'Oqailī, *Dir'an* (ed. Krenkow) dans *JRAS*, 1913, 352-53; *Šo'arā'*, 760, 4 d. v., 763.

⁽⁴⁾ Comp. les regrets exprimés par 'Amrou ibn Ma'dikarib; *Ag.*, XII, 52, 9.

raisonnent la théorie de la razzia. Ils en dissertent, comme l'Espagnol parle d'une course de taureaux. Le torero a manqué de sang-froid!

Cette remarque nous permettra de compléter et au besoin de justifier notre appréciation sur la bravoure bédouine. Nous en avons souligné la qualité inférieure ⁽¹⁾. Cette infériorité provient précisément de la manière de comprendre la razzia, un jeu où il s'agit de lutter de finesse. Or de la guerre le nomade connaît une seule et unique forme, la razzia. S'il se bat, c'est pour dépouiller ses voisins. L'idée de risquer alors sa peau ne saurait lui venir. S'il échoue, c'est partie remise. Le récit contenant l'épopée de ses conquêtes mondiales, l'Arabe l'a intitulé *Maḡāzi*, c'est à dire razzias; il les a considérées comme des razzias de grand style; c'est sous cette dernière forme que les adroits Qoraisites ont pu entraîner les Bédouins à leur suite. Toutes ses théories sur la guerre, le nomade les condense en cette formule: الحرب خدعة, la guerre est une ruse: espionnage, service d'éclaireurs, embuscades ⁽²⁾, fuites simulées, personne en ces stratagèmes n'égale sa virtuosité. Aussi l'auteur de l'*Agāni* remarque-t-il à propos d'un des plus célèbres chevaliers-brigands de l'Arabie, Ḥaḡiz al-Azdī: « malgré la fréquence de ses razzias, il fut un incorrigible fuyard » *كان مع غاراته كثير الفرار* (*Ag.* XII, 52, 20). Ajoutons que c'était un coureur merveilleux, capable de devancer les chevaux au galop ⁽³⁾. Les théories développées par Ibn Ḥaldūn ⁽⁴⁾ sur la bravoure des Bédouins

⁽¹⁾ On se ligotte pour s'enlever la possibilité de la fuite; Yāqoūt, E. V, 248. Les femmes doivent supplier les hommes de ne pas fuir; *Naqā'id Ḡarīr*, 569, d. v.

⁽²⁾ Dans les *Maḡāzi* du Prophète, « on marche la nuit, on se cache كمن le jour »; I. S. *Ṭabaq.* II¹ *passim*.

⁽³⁾ *Ag.*, XI, 49; autres exemples de coureurs: *ibid.*, 50, 51; XX, 20; Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 166; chez les Hoḡailites, Aṣma'ī compte اربعون شاعراً مفلحاً وكلهم يعدو على رجله ليس فيهم فارس. *Foḡoūlat aš-Šo'arā'*, (Torrey) 502, 13; *Ag.*, XXI, 61.

⁽⁴⁾ *Prolégomènes*, (Quatremère) I, 263, (I, 228 etc. texte arabe). Musil, *Arabia Petraea*, III, 370-71 se montre de même favorable à la bravoure bédouine. Il faut savoir fuir à propos, dit le poète; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 93, 94. Le héros avoue qu'il combat malgré lui; d'une voix plaintive il s'excuse d'avoir fui, « quand il a flairé l'odeur de la mort »; *Ḥamāsa*, E. I, 94, 97-98. D'autres pourtant ont refusé de fuir; Ḥansā', *Divan*, 124, 3-4. Comp. chap. 15, Boḡtorī, *Ḥamāsa*. فما قيل في استنابة الموت عند الحرب

sont une des nombreuses considérations à priori, familières à cet auteur, fêtu d'abstractions.



Dans ces conditions, un meurtre arrivé au cours d'une razzia constitue un simple accident. Comme punition de la maladresse, on impose seulement au meurtrier une expiation pécuniaire, le rachat du sang versé ⁽¹⁾. A lui de s'ingénier pour solliciter la générosité des membres de la tribu. Ceux-ci interviennent volontiers. Demain peut-être, ils auront à bénéficier de la même largeur d'idées.

Le sayyd, il faut s'y attendre, se trouve parmi les premiers à recevoir la visite. Le bon ton veut même qu'il prenne les devants et assure la compensation du sang versé. Non seulement le sayyd doit donner, mais il doit porter *يعطي ويميل* ⁽²⁾. Que peut-il bien porter? Il porte le sang ⁽³⁾. Il s'agit non de la responsabilité morale ⁽⁴⁾, mais des conséquences matérielles du crime commis. L'acquittement des dommages-intérêts constituait en majeure partie le grand fardeau du sayyd.

Il devient alors dans toute la force du terme le portefaix de la tribu; *حَمَال* ⁽⁵⁾, le vocable encore en usage dans tout le Levant pour désigner la solide corporation des portefaix. Le sayyd s'appelle *حامل ديّات* ⁽⁶⁾ et *حامل دماء* ⁽⁷⁾, porteur de sang, porteur de rançons, à savoir les rançons du sang ⁽⁸⁾. Comment ne pas se rap-

⁽¹⁾ Voir A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 116, sqq.

⁽²⁾ Qotaiba, *Poesis*, 200, 1.

⁽³⁾ *يميل الدّم*

⁽⁴⁾ Il n'en est jamais question.

⁽⁵⁾ Ḥassān ibn Tābit, *Dirvan*, LXXX, 6.

⁽⁶⁾ *Aḡ.*, VIII, 48; XIX, 46,; 93 *حَمَال اِثْقَال*, Nābiḡa, cité dans Yāqoūt, E. I, 93.

⁽⁷⁾ Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 192; Ḥansā', *Dirvan*, 10, 8; 37, 1; 120, 9; *حَامِلُكُمْ*, il s'agit de son frère Ṣaḥr; Zohair, (Ahlw.) 80, 4 d. l. Farazdaq, cité dans Ġāḥiẓ, *Bā-yān*, I, 126, 15.

⁽⁸⁾ *Iqd*¹, II, 60, 5 d. l. *Aḡ.*, XIX, 93; « quand les autres ploient sous le fardeau, nous en prenons le poids sur nos épaules,

« وَإِذَا اِخْمَلُهُ اُثْقَنْتُ حَمَالَهَا فَعَلَى سَوَاتِمِنَا ثَمَقِيلُ الْمَحْمَلِ »

peler cette description de M. Louis Bertrand? « Six hommes de haute taille s'avançaient lentement, le pas rythmé, sous le fardeau d'une poutre, qui se balançait d'un branle imperceptible, presque à ras du sol... Les hommes robustes allaient en cadence, l'air grave, le jarret tendu, le corps un peu raide, mais pourtant avec une élégance aisée de gymnastes » (1).

C'est l'image du sayyd. Comme les porteurs de poutre, il doit s'exécuter de bonne grâce (2) sans courber l'échine, « d'un *dos léger*, disent les Arabes, sous l'énormité du faix, « خفيف الظهر عن حمل ثقیل » (3). Et on le charge par quintaux, ou plutôt par centaines (4), pour conserver la notation arabe حامل مئین. En d'autres termes, à lui l'obligation de payer sans rechigner des rançons (5), s'élevant à cent chameaux. Descendre d'un de ces Hercules de la munificence, ابن حمّال مئین (6) voilà un titre trop glorieux pour être négligé par la poésie. L'assassiné était-il un sayyd, fréquemment sa famille et sa tribu exigeaient une double *d'ra*, c'est à dire une rançon de 200 chameaux (7). Aussi le plus ambitionné de tous les qualificatifs était-il celui de premier

(1) *Le livre de la Méditerranée*, 17.

(2) Voir *Chantre*, 159-61, comment Aḥṭal se venge d'avoir été repoussé dans une circonstance analogue. Il est le messager ordinaire de Taḡlib pour les *ḥamālāt*.

(3) Ḥāṭim Ṭayy, *Divan* (Schulthess) 41, d. v.; *Aḡ.*, XIII, 145, 12, où lisez جالات au lieu de جالات.

(4) « Donneur de cent » chameaux; Ḥoṭai'a, *Divan*, V, 28; Nābiḡa Dobyānī dans *Šo'arā*, 664, 2.

(5) Il passait pour peu honorable d'augmenter ses troupeaux au moyen du paiement des douaires et des *dyāt*: cette dernière concession marquait un manque de courage :

لَهُمْ إِبْلٌ لَا مِنْ دِيَاتٍ وَلَمْ تَكُنْ مُهُورًا وَلَا مِنْ مَكْسَبٍ نَبِيرٍ طَائِلٍ

Ġāḥiḡ, *Azaves*, 255, 4-5. Aux familles ainsi enrichies on reprochait de boire le sang des leurs, avec le lait des chameaux. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 112.

(6) Farazdaq, *Divan* (Boucher) 170, 4; sayyd chargé de recueillir dix rançons : Ġāḥiḡ, *Bayān*, II, 26, 4 d. l.; voyages entrepris à cette fin, *Naqā'id Ḡarīr*, 277, 3 v.; *Šo'arā*, 742. Mille chameaux pour le père d'Amroulqais; *Aḡ.*, XIX, 85, 2.

(7) *Aḡ.*, XII, 50, 54-55. Voir précédemment p. 134.

portefaix de son siècle اَحْمَلُ النَّاسِ ⁽¹⁾. De leur côté, les poètes criaient aux rivaux de leurs Mécènes: « seriez-vous en mesure de supporter les fardeaux que notre héros soulève, حَامِلُ مَا يُحْمَلُ » ⁽²⁾ Eloges sonores, mais venant lourdement grever le budget du sayyid arabe!

⁽¹⁾ Farazdaq (Boucher) 129, 5; Balāḍorī, (Ahlw.) 11, 7; 187; Ḥoṭai'a, *Divan*, XL, 20, avec le commentaire de Goldziher; cf. Jaussen, *Moab*, p. 127.

⁽²⁾ Aḥṭal, *Divan*, 8, l. 8. Pour la *dya*, pour l'expression حَمَالُ اِثْقَال, cf. O. Procksch, *Die Blutrache bei den Arabern*, 57-59.

VII

Division de l'autorité. Multiplicité des sayyḍ. Opposition à leur pouvoir

Les Arabes se montrèrent toujours partisans déterminés de la décentralisation. Comme si au désert, il y avait lieu de redouter une dictature! ⁽¹⁾ Quand l'office de sayyḍ entraînait des charges onéreuses et supposant, pour ainsi dire, le dévouement à jet continu! Il y aurait plutôt lieu d'admirer l'abnégation des chefs ⁽²⁾, disposés à les assumer, s'il ne fallait mettre en ligne de compte la vanité arabe, incessamment en quête de distinctions.

Même dans les villes où, comme à la Mecque, on découvre un embryon d'organisation municipale, on trouve éparpillées à l'infini les prérogatives, conférant une certaine influence politique ⁽³⁾. En étudiant l'organisation de la métropole qoraisite, nous verrons comment les principales familles les avaient partagées et se les transmettaient jalousement ⁽⁴⁾. Il n'en allait pas autrement du pèlerinage et du sanc-

⁽¹⁾ Certains vers semblent l'insinuer; Ġaḥiẓ, *Ḥaiḥwān*, III, 25, 3, 5.

⁽²⁾ D'aucuns maudissent le temps de leur *syāda* :

أَفَّا لِدَهْرٍ كُنْتُ فِيهِ سَيِّدًا وَجَرْتُ سَوَاحِلَهُ بِغَيْرِ الْإِسْعَدِ

Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1098; comp. le chap. 124.

⁽³⁾ Voir *'Iqd'*, II, 45; ensemble de données légendaires, mais attestant les instinctives répugnances des Arabes pour une autorité fortement constituée. Cf. notre *République marchande*, p. 8 sqq.,

⁽⁴⁾ Mo'āwīa blâme l'esprit de jalousie et de division, séparant les familles qorai-

tuaire national de la Ka'ba, habilement exploités par les âpres marchands de Qorais et devenus l'occasion d'opérations plus lucratives qu'honorables.

L'exemple de Nağrān ne paraît pas moins instructif. Nous le rappelons ici à ce titre, quoique la cité ⁽¹⁾ se trouve en dehors de cette partie de l'Arabie occidentale, spécialement envisagée par nous. Dans ce centre chrétien, commerçant et industriel, ville yéménite enfin, où devaient se conserver les dernières traditions politiques de l'Arabie Heureuse, nous surprenons la même division des pouvoirs. Le sayyid de Nağrān — constatation pour le moins insolite! — n'y aurait pas occupé la première place: à lui revenait l'organisation des caravanes et des moyens de transport. Ministre du commerce, il demeurerait également chargé des relations extérieures. Une plus grande part de responsabilité et, si l'on peut s'exprimer de la sorte, de pouvoir exécutif, paraît avoir été dévolue à un second personnage, gratifié du titre énigmatique de *'āqib*. Venait enfin l'évêque. Outre les écoles et les soins spirituels de la communauté, l'évêque se trouvait également associé à l'exercice du gouvernement; aucune décision ne devait être prise sans son intervention. Dans le *Califat de Yazīd I^{er}* ⁽²⁾ nous avons étudié ce triumvirat original, cette ville libre de Nağrān,

sites; *'Iqd*¹, II, 49; *République marchande*. Voir Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 129, 15 etc. [lire سَدَانَة au lieu de سَدَافَة] comment la malignité bédouine refusait de prendre au sérieux les dignités de la Mecque. Elles sont nommées dans Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, pièce 145, où la tradition postérieure est allée les recueillir. Ibn 'Abbās insistait sur la jalousie des Mecquois; Moslimi, *Ṣaḥiḥ*², I, 486, 11.

⁽¹⁾ Elle était d'ailleurs en relations fréquentes avec la Mecque (cf. notre *Yazīd*, ch. XXII et XXIII) et avec les tribus de Hawāzin (voir *Šo'arā'*, 776, 10), leur marché pour les chevaux.

⁽²⁾ Voir les chap. XXII et XXIII. L'éloquence de « l'évêque de Nağrān » était proverbiale; Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 137, d. l. A-t-on pensé à Qoss ibn Sā'ida, autre grand orateur, ou est-on parti de cette donnée anonyme pour transformer Qoss en évêque de Nağrān? Les chefs de la cité avaient la réputation de savoir faire respecter les droits de Nağrān; *Naqā'id Ḡarūr*, 600, 2 v.; ses châteaux, قُصُور, étaient célèbres; Ġāḥiḡ, *Maḥāsīn*, 189, 11. En temps de troubles on abrite à Nağrān familles et fortunes; ce qui semble indiquer la confiance dans l'ordre établi; *Šo'arā'*, 775, 5 d. l.

moitié république, moitié état ecclésiastique, où les représentants des trois puissances : l'état, la religion, les intérêts matériels, étroitement unis, contribuaient fraternellement, chacun dans sa sphère, au bien général. N'est-ce pas l'idéal ? Cet idéal, trop beau sans doute pour notre monde sublunaire, l'anarchique Arabie l'aurait réalisé ! Comment réprimer un mouvement de scepticisme ? Ne serions-nous pas le jouet d'interprétations trop subjectives ou de la féconde imagination de nos informateurs arabes ? ⁽¹⁾ Le désert est par excellence le milieu des mirages.



L'on en était là à la Mecque, à Naḡrān ; dans ces villes importantes, l'on sentait pourtant la nécessité de l'union et de la solidarité, du moins dans la mesure où leur utilité est capable de s'imposer à la mentalité arabe. Nous pourrions aisément nous représenter la situation dans le reste de la Péninsule.

« Quand un particulier enrichi dit à la tribu : c'est moi le sayyḍ, chargé de décider, revêtu de pouvoir !

Si ensuite, il ne donne rien, la tribu lui refuse obéissance et d'un cœur léger brave ses prétentions injustes ! » ⁽²⁾.

Ce distique renouvelle l'incessante protestation de la convoitise arabe. La générosité ne suffisait pas pourtant pour étouffer les compétitions. Les chefs les plus en vue se voyaient forcés de partager leur influence avec une foule de petits potentats. Ceux-ci accaparent l'autorité dans les *baṭn* ou clans secondaires ⁽³⁾, s'érigeant en chefs de parti ou de la minorité en opposition au sayyḍ ⁽⁴⁾. Ou bien ce sont

⁽¹⁾ Je soupçonnerais volontiers l'intervention de cette dernière cause de déformation. En général la poésie préislamique se montre prévenue en faveur des Naḡrānites ; cf. *Yazīd*, loc. cit. et Doraid ibn aṣ-Ṣimma dans *Šo'arā'*, 775-76.

⁽²⁾ Ḡāḥiḏ, *Ḥaiawān*, III, 25, bas.

⁽³⁾ Ou بَطْن ; Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 7, l. 3 ; 10, 3.

⁽⁴⁾ *Osd*, III, 406, bas ; deux partis dans la tribu ; *Aḡ.*, XI, 133, 5 ; sayyḍ multiples ; Ḥansā', *Divan*, 62, 2 ; *Aḡ.*, XXI, 60, 19.

des esprits brouillons, comme le fameux 'Aqil ibn 'Ollafa ⁽¹⁾, faisant avec les siens bande à part ⁽²⁾, et refusant de se reconnaître un égal dans toute l'Arabie. Ces concurrents du sayyid officiel s'appelaient eux-mêmes sayyid, *sādāt*, ou *asrāf*, nobles, ou *sayyid qaumihi*, chefs de groupe ⁽³⁾. Cet éparpillement, nous ne disons pas du pouvoir, mais de la notion d'autorité, produit dans les troubles annales pré-islamiques un pêle-mêle babylonien.

L'empressement de tous ces figurants secondaires, de tous ces comparses, désireux de se mettre en évidence, distrait l'attention et empêche de démêler les premiers rôles. La tribu de 'Abs ne se distinguait pas par le nombre; et pourtant le principal titre de Zohair ibn Ġadima fut d'y avoir commandé comme sayyid unique, *كان سيّد* ⁽⁴⁾. Plus tard on les entendra se glorifier de ne faire qu'un avec leur sayyid ⁽⁵⁾. Il est également question d'un sayyid de tous les Azd: autant d'expressions à interpréter avec discrétion ⁽⁶⁾. C'était

(1) Fierté grotesque des Morrites; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 102-103. La Tradition ne leur pardonne pas Moslim ibn 'Oqba; cf. *Yazīd*, chap. XVI-XVIII.

(2) *Ag.*, XI, 92, 2 d. l. Il est le type du *جفاء* idéalisé; *ibid.*, XI, 86: *اعرابي جلف* 89, 2; histoires plaisantes sur le *جفاء*; vraisemblablement extraits d'un recueil factice composé à Bagdad. Voir plus bas les données sur 'Oyaina ibn Ḥiṣn.

(3) *سيّد من في قومه*; Qotaiba, *Poesis*, 118, 2; *هم سادة فيهم*; Ibn Doraid, *Iṣṭiḡāq*, 180. Ou *سيّد في قومه*; *Ag.*, XI, 93, 4 d. l.; 95; *Osd*, IV, 13; 1. S. *Ṭabaq.*, III⁴, 28, 15; comme 'Aqil ibn 'Ollafa et Šabīb ibn al-Barṣā, tous les deux membres du même clan des Banoū Morra, proches parents et adversaires irréductibles. Pour la Mecque, cf. notre *République marchande*, p. 9. Par ailleurs Nābiḡa Dobyānī appelle le ḡassānide Al-Ḥārīt *سيّد قومه*; *Šo'arā'*, 645.

(4) *Iqd*⁴, II, 62, 11 d. l. Même pour le très modeste clan nomade des Banoū 'Otmān le poète proclame son héros *فتى عثمان طراً وسيدها*; *Ag.*, XI, 82, 10; Ibn Ḥaldoun, *Protégomènes*, I, 312 signale la multiplicité des chefs chez les Bédouins.

(5) *Ġāḥiḡ*, *Bayān*, II, 31, 5.

(6) *Ag.*, XII, 50, 13 d. l. chef, touchant le *mirbā'* de tous les Azd. « Sayyid des nomades et des sédentaires »; Zohair, (Ahlw.) 81, 13. Chef, *قائد*, de tous les Yarboū; il recueille le *mirbā'*; Ibn Doraid, *Iṣṭiḡāq*, 137, 3 d. l. *سيّد الناس* et *سيّد مضر*; titres destinés à faire monter le prix de la *dya*: *Naqā'id Ġarīr*, 227. Dans le groupe de Qoḏā'a on connaît seulement deux exemples d'un chef unique; Bakrī, *Mo'ḡam*, 27, 6; Siḡistānī, *Mo'ammaroūn*, 28. Le célèbre Afkal est chef de tout Rabī'a; Ibn Doraid,

d'ailleurs une situation trop extraordinaire, pour n'être pas enregistrée dans les annales de la Péninsule! ⁽¹⁾.

Au moment précis, où nous voyons Qais ibn 'Āṣim proclamé chef de Tamīm, cette même qualification est accordée à Zibriqān et à une demi-douzaine de leurs contribules ⁽²⁾. Une génération plus tard, à l'heure où le prestige d'Aḥnaf ⁽³⁾ paraît solidement établi parmi les mêmes Tamīmites — formant en réalité une confédération de nomades — nous trouvons les noms d'autres sayyd, comme Ḥārīta ibn Badr, et Zaid ibn Ġabala ⁽⁴⁾. Une observation analogue s'applique à la puissante tribu de Bakr, également divisée en une multitude de بطن ou sous-tribus ⁽⁵⁾. On connaît le fanatique attachement des Bakrites à la personne de Mālik ibn Misma' ⁽⁶⁾. Pourtant vers le même temps, le grand chef chrétien Ḥaġġār ibn Abġar ⁽⁷⁾ jouissait d'une influence presque équivalente parmi les siens et cela en dépit de ses convictions religieuses.

A peine moins redoutable que les sayyd des groupes particuliers était la réunion des notables et des anciens de la tribu, désireux de

Iṣṭiqāq, 197. Dans un groupe considérable, le sayyd unique recueille fréquemment le *mirbā'*; Ibn Doraid, *op. cit.*, 201, 7; 207, 7. Sur le *mirbā'* comp. Goldziher, dans *Der Islam*, II, 102-104.

(1) Comp. dans *Naqā'id Ḡarīr*, 238-43, « Journée d'an-Nisār », confusion introduite dans le récit par la multiplicité des sayyd secondaires et des prétentions — sans parler des falsifications postérieures — de leurs tribus respectives.

(2) Ils figurent dans le *wafd* envoyé à Mahomet; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 116. Même phénomène chez les Banoū Zobaid; deux chefs sans parler du fameux 'Amrou ibn Ma'dikarib; Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, III, n. 6478; chez les B. Ġodām; *Osd*, IV, 210; Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 225; voir notre *Yazīd*, chap. XX, spécialement p. 302 sqq.

(3) Voir la réflexion prêtée à Ziad ibn Abihi: ان الاحنف بلغ من الشرف والحلم والسوداء; Qotaiba, *'Oyoūn*, 274, 4. Aḥnaf sayyd de tous les Tamīm à Baṣra (Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 152), comme Hāni ibn 'Orwa, chef des B. Morād à Koufa; cf. *Yazīd*, 144.

(4) *Aġ.*, XXI, 20, 21; Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, II, 87-88.

(5) Cf. *'Iqd*¹, II, 64-67.

(6) Cf. *Mo'āwīa*, 80-81. *Aġ.*, XX, 17, l. 18.

(7) Cf. *Mo'āwīa*, 436-38. Chez les Fazāra, 'Oyaina ibn Ḥiṣn et Manzōūr ibn Zab-bān (voir plus bas) tiennent en même temps « les cordons de la noblesse »; mais 'Oyaina, مطاع في قومه, jouissait d'une autorité plus effective.

contrôler et surtout de contrecarrer l'autorité du chef ⁽¹⁾. Ce dernier devait compter ⁽²⁾ avec les fils et les partisans des sayyḍ, ses prédécesseurs, avec l'influence des *ḥāzi*, *kāhin* ou devins ⁽³⁾, avec celle des sibylles ou sorcières, *kāhina*, *sāhira* ⁽⁴⁾. Aux approches de l'hégire, sous la poussée grandissante des idées monothéistes, on avait cessé d'accorder aux *kāhin* l'exorbitante qualification de *rabb*, seigneur ⁽⁵⁾. La laïcisation du pouvoir était un fait accompli. On ne rencontrait plus guère de sayyḍ, cumulant les fonctions de *kāhin*, plus rarement encore y joignant, comme Rabī'a ibn Ḥoḍār, la conduite des opérations militaires et sans cesse à la tête des razzias كثير الغارات ⁽⁶⁾. Mais on continuait à consulter les devins, même parmi les classes aristocratiques de Qoraïs. Nous le constaterons en étudiant la religion préislamique. Les progrès du scepticisme n'avaient en aucune façon retardé ceux de la superstition (*Aḡ.*, VIII, 51).

Il fallait respecter les décisions des *ḥakam* ⁽⁷⁾, à la fois juges et

⁽¹⁾ C'est le sens de cette parole de Moslim ibn Qotaiba: لَنْ تَسُودُوا حَتَّى تَصْبِرُوا على شرار الشيوخ البحر; Qotaiba, 'Oyoūn, 271 d. l. Au chef de supporter toutes les avanies, suscitées par la jalousie des anciens!

⁽²⁾ Chez les B. 'Abs, les descendants de Zohair sont فرسان اشراف سادة; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 169, 188.

⁽³⁾ *Kāhin* au pays de Ḡoḍām; Ibn Hisām, 19, 2; 92, 3; حوازي pl. حوازي, Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 863, 864. Sawād ibn Qārib, un type du genre; Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, II, 299-302. On les consulte avant la razzia; *Naḡā'id Ḡarīr*, 149, 9; ils l'accompagnent; (*ibid.*, 661, 11) probablement avec le *bait* = fétiche de la tribu. Comp. Qotaiba, *Poesis*, 248. 249; *kāhina*, à la suite de la razzia, ses prédictions; *Aḡ.*, XX, 24, 2.

⁽⁴⁾ *Aḡ.*, XXI, 275, 18; *sāhira*, *Aḡ.*, XII, 51; cailloux de la *kāhina*; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 277, 9; عرافة, Ibn Hisām, *Sīra*, 98, 2 d. l.; Bakrī, *Mo'ḡam*, 703.

⁽⁵⁾ *Aḡ.*, VIII, 66; voir plus haut. *Kāhin* maître absolu de sa tribu; كانت مَدْحَج; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 239, 12; Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 136-37.

⁽⁶⁾ Yāqoūt, VII, 40, 3. Voir plus bas. Sur notre Rabī'a cf. *Aḡ.*, X, 65. Cet Asadite aurait été contemporain de l'hégire, d'après *Aḡ.*, XII, 44; XXI, 174. Autres chefs et *kāhin*, cités plus loin, comme Zohair ibn Ḡanāb. *Kāhin* des Arabes; Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 136-37. Les devins étant consultés pour les razzias, on comprend qu'on leur en ait confié la direction.

⁽⁷⁾ Non *ḥakīm*, comme porte habituellement, 'Iqd¹, II, 62, *passim*. Sur le *ḥakam* moderne, voir Doughty, *Travels*, I, 145, 502-03; II, 133; Jaussen, *Moab*, 133-34. Les textes hésitent parfois entre *ḥakīm* et *ḥakam*; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 164, 5; 172, bas; *ḥakīm* distinct du *ḥakam*; *ibid.*, 127, 6 d. l.

arbitres. Leur autorité, basée sur le prestige personnel, se trouvait en harmonie constante avec les vieilles coutumes du désert ⁽¹⁾, incessamment invoquées par les arbitres, avec une sorte de *consensus* universel. Tout cet ensemble finissait par s'imposer aux Arabes, hostiles par tempérament aux représentants réguliers du pouvoir. A ce dernier le nomade reprochait par l'organe de ses poètes: *امسود يظلم* ou encore *كل مطاع لا ابا لك يظلم* ⁽²⁾, c'est à dire, toute autorité est de sa nature envahissante et tyrannique. Cette objection ne pouvait être élevée contre la plus discrète intervention des arbitres, toujours provoquée par les intéressés. Ils allaient parfois la chercher au loin, jusque dans la cité chrétienne de Naḡrān ⁽³⁾, assurés de trouver dans l'éloignement et aussi dans la religion des ḥakam une garantie d'impartialité ⁽⁴⁾. Simple particulier, par ailleurs de bonne maison, le poète chrétien Aḥṭal doit à son beau talent, peut-être aussi à sa religion, de se voir choisi, quoique Taḡlibite, comme arbitre par les Bakrites musulmans en désaccord avec sa propre tribu ⁽⁵⁾. Cette distinction permet de deviner l'influence, dont il devait jouir parmi les Taḡlibites.

(1) On s'obstine à recourir aux ḥakam célèbres, même tombés dans l'enfance; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 164. Le Prophète aurait interdit le nom propre de Ḥakam, parce que réservé à Allah; *Osd*, V, 53, 6 etc. Un trait dirigé contre les Marwānides, descendants d'Al-Ḥakam. En revanche on a essayé de transformer en ḥakam le père du calife 'Omar; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 117, bas. La Tradition se donne infiniment de mal pour illustrer la famille du second successeur du Prophète. Sentences des ḥakam, dits conformes à la *Sonna* (l'inverse correspond à la vérité); Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 232; 234. Ḥakam occasionnels, arbitres dans un cas particulier; Bakrī, *op. cit.*, 783, 3.

(2) Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, 111, 25, 3, 5. Le pseudo-prophète Ṭolaiḥa est *kāhin*, orateur, poète et *سجاء*, improvisateur de *sağ'*; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 137, 8.

(3) *Ağ.*, XIV, 41; *Chroniken* (Wüst.), II, 135, 9; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 218, 2; cf. *Yazīd*, 332. Un arbitre entre deux personnes est transformé par la postérité en *حَكَمَ الْعَرَب*; *Naqā'id Ḡarīr*, 265, 15 etc.; autres ḥakam; *ibid.*, 224; 438, 700; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 266, 8.

(4) Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 172; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 98 (E. I, 108); Ya'qoubī, *Hist.*, I, 299; *Naqā'id Ḡarīr*, 139; on prétend connaître le nom du premier ḥakam, coupable de vénalité; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 127; Nallino, *Costituzione delle tribù*, 621.

(5) *Ağ.*, VII, 179; comp. Goldziher, *Abhandlungen*, I, 21.

*
* *

Aucun peuple n'a su, comme les Arabes, ces irréductibles aristocrates, égarés au milieu d'une démagogie, allier la passion de l'égalité à la soif des prérogatives honorifiques ⁽¹⁾. Toute la littérature préislamique en témoignerait au besoin. On se demande comment cette race fastueuse, *افخر الأمم*, ne fut pas amenée à inventer les décorations. Mahomet connaissait et sut adroitement exploiter cette propension. On admire à bon droit la variété d'appellations sonores, accordées par lui ⁽²⁾ aux Compagnons et Auxiliaires, groupés autour de sa personne ⁽³⁾.

Cette situation n'avait pu échapper à la pénétrante psychologie d'un distingué sayyid, Ḥarīṭa ibn Badr, déjà signalé par nous. Malgré sa naissance, ses remarquables qualités — nous les avons détaillées dans l'étude consacrée à Ziad ibn Abihi ⁽⁴⁾ — sa passion pour le vin — la boisson des rois — était blâmée par ses contribuables de Tamīm. Avec nombre de ses confrères en poésie, il mettait « la honte, non à boire du vin, mais à violer les lois de l'honneur ⁽⁵⁾ ». Sa finesse ne lui permettait pas de s'illusionner sur l'importance réelle d'un sayyid arabe ⁽⁶⁾. Il sacrifia volontiers les douteux honneurs de la position, pour cultiver la faveur et l'amitié du grand vice-roi de l'Iraq, Ziad. Un jour, tombant en compagnie de Ka'b, son maulā ou affranchi, au milieu d'une réunion de Tamīmites, quelle n'est pas sa surprise de

⁽¹⁾ Comp. le proverbe : *حببنا الامارة ولو على الحجارة* ; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 277.

⁽²⁾ Qalqaṣandī, *Ṣoḥḥ*, I, 269 ; cf. Von Kremer, *Herschende Ideen*, 166-65.

⁽³⁾ Cf. Margoliouth, *Mohammed*¹, 110. En voici un spécimen : *Ṣaḥābī, Anṣārī, 'Aqabī, Badrī, Oḥodī, Ṣaḡarī, Naqīb, Mobaššara* (voir ces termes à l'index de *Mo'awia*), pour plusieurs l'invention en est postérieure à la mort de Mahomet. Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, II, 152, bas, incident soulevé par un vers de Ḥassān ibn Tābīt. Pour chaque tribu, arrivant lui faire hommage, le Prophète découvre un trait distinctif. Ici encore l'imagination des rédacteurs de *Kitāb al-wofōūd* a dû se donner carrière ; beaucoup de tribus n'étant jamais entrées en relations directes avec Mahomet. Comp. Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, II, 230, à la ligne 10, lisez *اختان*, gendres, et non *اختار* ; Mobarrad, *K'āmil* (Wright), 777-78 ; Caetani, *Annali*, I, 340, 571.

⁽⁴⁾ Cf. *Ziad ibn Abihi*, 120-22 ; *Aḡ.*, XXI, 20-44.

⁽⁵⁾ *Aḡ.*, XI, 147, 9.

⁽⁶⁾ « *ان العزير ذليل* », l'homme supérieur doit s'abaisser » ; *Aḡ.*, XI, 133, 21.

les voir à son approche se lever comme un seul homme! Ses compatriotes ne prodiguaient pas ces marques de déférence envers leurs sayyḍ. Son étonnement alla croissant, quand il s'entendit saluer de l'acclamation: « Que notre sayyḍ soit le bienvenu! ». Lorsqu'ils eurent pris congé, Ka'b ⁽¹⁾ dit à son patron: « Jamais plus agréable compliment n'a flatté mes oreilles! » — « Et moi, répliqua Hārīṭa, je n'ai jamais entendu rien de plus odieux — Et pourquoi cela? — Ecoute Ka'b: s'ils m'ont acclamé comme sayyḍ, c'est après avoir perdu leurs notables et les principaux de la tribu. N'oublie pas ce vers ⁽²⁾, que je te rappelle:

« Le campement est désert, je règne sur la solitude. Le comble de la disgrâce, c'est de ne rencontrer personne pour partager ma souveraineté ».

Si quelqu'un devait mériter le respect des Arabes, c'était Doraid ibn aṣ-Ṣimma, poète, libéral, valeureux capitaine et frère de plusieurs héros, morts pour la défense de la tribu ⁽³⁾. Or voici comment ce paladin ⁽⁴⁾ décrivait son influence sur les siens:

« Lorsqu'ils me contrecarrent, je me range avec eux; j'adopte leur erreur ou je suppose que je me trompe.

Que suis-je moi? Un Arabe de Ġazyya! Si Ġazyya s'égare, je la suis dans l'égarement; marche-t-elle dans la bonne voie, j'y marche avec elle.

« وَهَلْ أَنَا إِلَّا مِنْ غَزَبَةٍ ⁽⁵⁾ إِنْ غَوَتْ عَوَيْتُ وَإِنْ تَرَشَّدَ غَزَبُهُ أَرَشُدُ ⁽⁶⁾ »

⁽¹⁾ Vraisemblablement un de ces maulās étrangers, qu'on trouve à cette époque en la compagnie des principaux Arabes; cf. *Yazīd*, 142.

⁽²⁾ Il était dès lors passé en proverbe; cf. *'Iqd'*, I, 221, haut; Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, III, 24; Qotaiba, *'Oyoūn*, 316, 5; *Ağ.*, XXI, 44.

⁽³⁾ Voir sa notice, *Ağ.*, IX, 2-20; il appartenait au clan de Ġazyya, comme il le rappelle dans ce distique. Son divan dans *Šo'arā'*, 752-82.

⁽⁴⁾ Complètement abandonné dans sa vieillesse; consulter *Ağāni* et *Šo'arā'* aux endroits cités. Les Bédouins n'avaient pas la reconnaissance politique.

⁽⁵⁾ Comp. *أَنَا رَجُلٌ مِنْكُمْ*, parole si fréquemment prêtée au 1^{er} siècle H. aux hommes d'état. Ainsi Mohallab: *كُوَاحِدٌ مِنْكُمْ*, *Dīnawarī*, *Aḥbār*, 281, 19; Qotaiba, *'Oyoūn*, 28, 6; Ṭab., *Annales*, II, 648, 16; 651, 15; 1054, 1; 1087, 13; Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 198.

⁽⁶⁾ *Ağ.*, IX, 4; *Šo'arā'*, 757; *لَسْتُ خَيْرُكُمْ* dit 'Adī ibn Ḥātim à ses contribuables;

Ce programme rappelle étrangement la parole prêtée à Ledru-Rollin : « je suis leur chef, donc je dois les suivre ». L'ami de Ziād ne se sentit pas capable de tant d'abnégation. Peut-être se laissa-t-il également effrayer par une autre partie du programme du même Doraid :

« Quand les miens perdent la tête, je conserve la mienne; mais j'épuise mes provisions bien avant les leurs!

« وَيُبْقَى بَعْدَ حُلْمِ الْقَوْمِ حُلْمِي وَيَفْنَى قَبْلَ زَادِ الْقَوْمِ زَادِي ⁽¹⁾ »

C'était de nouveau l'héroïsme mais sous une autre forme, l'héroïsme du dépouillement. Ḥārītā prêta cette dernière intention à ses contribules : il préféra décliner leurs avances, pour cultiver la familiarité de Ziād.

*
* *

L'instinct de la conservation parvenait pourtant à étouffer ⁽²⁾ les répugnances instinctives ⁽³⁾ des nomades contre l'autorité d'un seul. Un ennemi puissant menaçait-il l'existence même de la tribu, ils consentaient à remettre à l'un des leurs le soin de la défense commune ⁽⁴⁾ avec le titre de *ra'īs*, plus rarement *qā'id* ⁽⁵⁾ ou *fāris*, et dans ce

Qotaiba, *'Oyoūn*, 385, 16. Aboū Bakr et 'Omar emploient la même formule dans leurs ḥoṭba. Voir Ibn Doraid, *Istiqāq*, 177, 4 d. l. sur les Banoū Ġazyya.

⁽¹⁾ *Aḡ.*, IX, 13, 6. De là le titre de زَادِ الرُّكْبِ, viatique de la caravane, porté par certains héros de la générosité.

⁽²⁾ Cf. Nallino, *Costituzione delle tribù*, 619.

⁽³⁾ On les a exagérées, d'après M. Nöldeke; *ZDMG*, XLIX, 716.

⁽⁴⁾ Comp. *Aḡ.*, XI, 131, 5 d. l.; « ce fut la première fois qu'on vit Kindites et Sakounites marcher ensemble; «أَوَّلَ يَوْمٍ اجْتَمَعَتْ فِيهِ السُّكُونُ وَكِنْدَةُ لَيْسَ»; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 184, *fāris* et *ra'īs*.

⁽⁵⁾ Sous les Omayyades; *Osd*, IV, 201, 3; 206, 7 d. l.; Aḥṭal, *Divan*, 8, 3; *Aḡ.*, XXI, 93. d. l.; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 672, 6 v. On rencontre aussi رَاسٍ et سَيِّدٍ dans le sens de commandant militaire; *Iqd* ¹, II, 66, 12; 78, 12. قَادٌ فِي الْجَاهِلِيَّةِ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 211, 2; قَادٌ وَرَأْسٌ (où l'on réunit les deux synonymes). *ibid.*, 145; Ibn

dernier cas, toujours accompagné d'une épithète emphatique ⁽¹⁾. Ils choisissaient alors de préférence au sein d'un clan, réunissant le nombre et la noblesse, العَدَد والشرف ⁽²⁾. Ainsi agirent les tribus de Taqif et de Hawāzin, à la bataille de Honain, pour résister plus sûrement à la poussée envahissante de l'islam. Mais jusque dans cette concession, les Arabes trahissaient leurs défiances invétérées ⁽³⁾. Fréquemment ils abandonnèrent au sort le soin d'indiquer le notable, chargé d'assumer cette redoutable responsabilité ⁽⁴⁾. Le célèbre Zohair ibn Ġanāb, une figure légendaire, — nous y reviendrons plus loin — est appelé sayyd de Kalb et leur chef à la guerre. Il mérita cette situation prépondérante, grâce à la noblesse de son extraction ⁽⁵⁾, à son courage et surtout à l'heureuse issue des expéditions, conduites par lui. Dans toutes les démocraties, le succès forme un élément considérable de popularité. Mais les annales des Arabes offrent peu d'exemples d'une pareille dictature ⁽⁶⁾. Ajoutons à leur décharge : les razzias constituaient une assez médiocre formation militaire. Le sayyd n'était pas nécessairement un Achille ni même un 'Antar. Ainsi Rauḥ ibn Zinbā',

Hišām, *Sīra*, 118; Bakrī, *Mo'ğam*, 478, 1-2. Ra'īs à la fois *kāhin*, وهو احد سادات العرب كثير الغارات; Yāqūt, E. VII, 40, 3. Voir précédemment p. 257.

⁽¹⁾ Comme غير مُدافع ou مُطاع etc. *Osd*, IV, 227, 9; Ibn Ḥağar, *Iṣāba*, III, 23, 8; Ibn Doraid, *Iṣtiqāq*, 124, 138; فارس شريف; sayyd et *fāris*; *ibid.*, 114, 7; 116, d. 1.; 131, 138; فرسان اشرف سادة; *ibid.*, 169, 188.

⁽²⁾ Ou العَدَد والبيت; *Iqd'*, II, 57-87; Ibn Doraid, *Iṣtiqāq*, passim.

⁽³⁾ R. Smith, *Kinship*, 68; Qotaiba, *Poesis*, 110, 17: vers d'Afwah al-Audī contre l'anarchie: « C'est un désastre pour une tribu que l'anarchie et l'absence de sayyd. S'abandonner à la conduite des ignorants, autant vaut supprimer les chefs,

لا يَصْلُحُ الْقَوْمُ فَوْضَى لَا سَرَاةَ لَهُمْ وَلَا سَرَاةَ إِذَا جَبَّاهُمْ سَأَوْا

⁽⁴⁾ *Iqd'*, II, 45, d. 1. Le plus brave est élu pour le commandement militaire; Musil, *Arabia Petraea*, III, 371.

⁽⁵⁾ Ibn Doraid, *Iṣtiqāq*, 316, 7; *Ağ.*, XXI, 93-94; Siğistānī, *Mo'ammaroūn*, 24 sqq.; il est سيّد مُطاع شريف في قومه; *ibid.*, 25.

⁽⁶⁾ Exemple de Afwah al-Audī; *Ağ.*, XI, 44, 9; Ibn Hišām, *Sīra*, لهم كان شاعرًا لهم. فائداً يستمعون منه ويطيعونه. Le vieux Doraid ibn aṣ-Ṣimma, ombre de lui-même, est emporté en litière à Honain, وكان معرفته بالحرب وكان ليس فيه شيء إلا التيمن برأيه ومعرفته بالحرب وكان شجاعاً جرباً, mais la décision appartient à un autre; *So'ara'*, 771.

le puissant chef de Ġodām avouait sans détour que, ne possédant qu'une seule vie, il se réservait le droit de la ménager ⁽¹⁾.

Le danger avait-il disparu, les Bédouins reprenaient leur anarchique liberté et laissaient leur Cincinnatus retourner à ses chameaux. Si l'infortuné sayyḍ réussissait alors à retenir une ombre d'autorité, il le devait à des prodiges de magnanimité, *ḥilm* ⁽²⁾ et à son merveilleux doigté politique. Il paraît avoir réalisé ce miracle d'équilibre Salmā ibn Naufal, célébré comme un sayyḍ éminent par les contemporains de l'hégire. Son histoire nous est trop peu connue pour nous permettre de décider si à la vertu politique du *ḥilm* ⁽³⁾, il joignit les autres qualités, exigées par les Arabes chez le représentant attitré de l'autorité. Alors même on affectait de lui rappeler, comme on le fit à Salmā ibn Naufal, l'origine populaire de son pouvoir. La souveraineté ne réside-t-elle pas dans la nation? Les Arabes n'en ont jamais douté. *Sawwadhāka*, nous t'avons établi sayyḍ! Ainsi parle à Salmā le Bédouin, qui vient d'assommer son fils, et ce souvenir l'oblige à réprimer les révoltes de son cœur de père ⁽⁴⁾.

Cependant le désordre augmente. Les nomades eux-mêmes sentent le besoin d'être contenus, protégés contre leurs propres excès, et gouvernés par un homme à poigne ⁽⁵⁾. Ce fut la démarche des

⁽¹⁾ *Aḡ.*, VIII, 140, haut; cf. *Yazīd*, 305 sqq. Voir dans l. S. *Ṭabaq.*, I¹, 81, 12 etc. les noms des رؤوس وقادة de Qoraīš; 'Abbās n'y est pas nommé. *Ibid.*: énumération des ra'īs de leurs adversaires de Qaīs. Quand plusieurs ra'īs sont réunis, on se décide parfois à nommer un généralissime. *Ibid.*

⁽²⁾ Abou Tammām, *Ḥamāsa*, 499, 2 d. v. Voir surtout les beaux vers de Ma'n ibn Aus (Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1308) « sur la patience et l'utilité à dévorer sa colère,

« وَصَبْرِي عَلَى أَشْيَاءِ مِنْهُ تُرِيْبُنِي وَكَظْمِي عَلَى غَيْظِي وَقَدْ يَنْفَعُ الْكَظْمُ

⁽³⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 81 avec les références; au lieu de *Salmā* on trouve aussi la forme *Salm*.

⁽⁴⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 79, 81; Qotaiba, *Oyoūn*, 275, 2. Il doit sa célébrité au vers 'Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 108):

بُسُودَ اقْوَامٍ وَلَيْسُوا بِسَادَةٍ بَلِ السَّيِّدُ الْمَعْرُوفُ سَلَمُ بْنُ نَوْفَلٍ

Comme pour 'Āšim ibn Qais, 'Arāba et tant d'autres, nous nous trouvons toujours ramenés à la poésie.

⁽⁵⁾ Vers contre l'anarchie; Qotaiba, *Poesis*, 110, bas.

tribus de Nizār, un instant réunies sous la main vigoureuse de l'aïeul d'Amroulqais, le prince-poète. Après le meurtre du puissant chef, les Arabes, effrayés par le débordement d'anarchie, vinrent s'offrir à son fils: « Nous nous remettons à votre discrétion: arrachez-nous seulement au désordre! » ⁽¹⁾. L'excès du mal produit parfois de ces revirements salutaires.

*
* *

L'hégire coïncida avec une de ces périodes de réaction, d'abattement moral, où la Péninsule, travaillée, excédée par les discordes, paraissait attendre un maître. C'est le sentiment, saisi par H. de Bornier dans sa tragédie de *Mahomet* (acte I, sc. 2), quand il fait ainsi parler Aboū Bakr, le futur ami et successeur du Prophète:

...Parmi nous, il peut surgir un homme,
Quelque rude guerrier, qui nous mette d'accord,
Et nous fasse au besoin, trembler tous, moi d'abord !
Nous en avons besoin tous, Chrétiens, Juifs, Arabes,
Et je le dis à tous sans compter mes syllabes.
Tout va bien, pensez-vous, quand vous avez bien bu ⁽²⁾,
Cependant le désordre est dans chaque tribu...
Notre courage meurt en ces honteuses tâches,
Les aigles du désert disent : où vont ces lâches ? ⁽³⁾
Nos fils vaudront encore moins que nous ne valions,
Et le mépris de l'homme est dans l'œil des lions!

Ce sera l'heure, choisie par Mahomet, pour s'introduire à Médine, au milieu des souples Anṣārs. A la Mecque, sur la population

⁽¹⁾ *Ag.*, VIII, 65. Pour arriver à se faire obéir, parfois le sayyd menace de se suicider; *Naqā'id Ḡarīr*, 94, 12. D'ordinaire il recourt à cette protestation: **اطيعوني اليوم وعصوني الدهر**; obéissez-moi aujourd'hui; je vous dégage pour l'avenir ».

⁽²⁾ Comp. la scène décrite *Ag.*, XII, 44, réunion de sayyd et de poètes à une partie de vin; cf. *ibid.*, XXI, 61.

⁽³⁾ Voir la notice de Qattāl; *Ag.*, XX, 158; **شاعر فارس شجاع** son humeur farouche, son individualisme sauvage en font le fléau des siens, *Ag.*, XX, 163 **كَانَتْ**

عشيرة القتال تبغضه لكثرة جناياته وما يلحقها من اذاه ولا تمنعه من مكروه

de banquiers et de commerçants ⁽¹⁾ sa prédication n'avait pas eu de prise. La très élémentaire constitution qoraisite garantissait aux affaires ce minimum de tranquillité dont la vie économique ne saurait se passer. Médine souffrait, depuis un quart de siècle, de guerres intestines; partagée entre les factions rivales des Aus et des Hazrag. Un observateur attentif aurait pu prévoir le retour de l'hégémonie juive, longtemps seule maîtresse des destinées de la florissante oasis ⁽²⁾. Quand Taïf et la Mecque prospéraient au midi et à l'orient du Hîgāz, Médine, malgré les ressources de son territoire, les avantages de sa situation, assistait impuissante à son propre déclin et courait à la ruine. Aussi n'hésita-t-elle pas à acclamer un sauveur ⁽³⁾, venu du dehors, placé au-dessus des partis et capable de s'imposer à tous. La bande de Qoraisites et de Mohāgîr, amenée par lui, n'avait pas la main légère. En rétablissant la concorde, ils raffermiront leur joug, devenu bientôt, de par le Qoran, le joug d'Allah ⁽⁴⁾ et à ce titre trouvé moins pesant par les indolents Anṣāriens. Quand ils voudront le secouer, il sera trop tard ⁽⁵⁾.



Sur les autres points de la Péninsule, on constate la même impatience de tout frein d'autorité. Les Taglibites auraient dû, semble-t-il, former une heureuse exception. Dégrossis, au moins superficiellement, par l'Evangile, cette grande école de discipline ⁽⁶⁾, placés

⁽¹⁾ Cf. *République marchande*, passim.

⁽²⁾ Cf. *Yazīd*, 201. Les plus forts oṭom appartenait aux Juifs; Yāqoût, E. III, 281.

⁽³⁾ C-à-d. la minorité, qui avait appelé Mahomet; cf. *Yazīd*, 200-202.

⁽⁴⁾ Comp. les exhortations *اطيعوا الله ورسوله*; Qoran, *passim*. Énumération des redevances, dues « à Allah et à son Envoyé »; *ibid.* Sur cette évolution et son entière loyauté chez Mahomet, voir Wellhausen, *Reich*, p. 3.

⁽⁵⁾ Voir *Triumvirat*, et *Yazīd*, ch. XIV: *Anṣārs et Qoraiš*.

⁽⁶⁾ Je pense, avec M. Wellhausen, qu'aux tribus arabes de Syrie il n'a pas été inutile d'avoir passé par cette discipline; cf. *Das arabische Reich*, 83. Sans leur aide dévouée, les Omayyades auraient sans doute échoué dans l'organisation du califat. Cf. *Mo'āwia*, index s. v. *Syriens*.

à la jonction de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie, entre les puissants empires de l'Iran et de Byzance, ils auraient pu gagner à ce contact un plus profond sentiment de l'autorité. Effectivement un de leurs poètes nous dit :

« Nous obéissons à notre chef; mais nous ne le choisissons que dans notre sein ».

Malheureusement le barde taġlibite ajoute immédiatement après :

« Tour à tour nous obéissons et résistons à notre chef ⁽¹⁾; nous ne nous croyons pas tenus à le consulter en tout temps » ⁽²⁾.

Le dicton fameux : « quand Aḥnaf se fâche, 100,000 glaives sortent du fourreau, sans même lui demander la raison de sa colère », est une de ces phrases ronflantes, comme on en rencontre à foison dans la littérature d'un peuple, se prenant à ses propres exagérations ⁽³⁾. On n'a pas manqué de la rééditer à propos du célèbre chef bakrite Mālik ibn Misma' ⁽⁴⁾. Aḥnaf lui-même s'en rendait compte et se contentait de sourire du parallèle, établi entre son autorité et la puissance du calife Mo'āwia ⁽⁵⁾. Un chef énergique reprenait seulement l'avantage, quand l'existence de la tribu se trouvait en jeu, ou quand retentissait la *da'wa*, le cri d'appel et de guerre de la tribu. En dehors de ces circonstances exceptionnelles, aucun sayyḍ sensé n'eût commis l'imprudence de mettre à l'épreuve un pouvoir que tous savaient précaire. Ils n'étaient pas même assurés de voir respecter l'ordre de déplacer le campement ⁽⁶⁾. Le chef taġlibite Kolaib — son nom est demeuré synonyme de fierté — pouvait pousser jusque là. Aussi les Arabes citent-ils avec étonnement cette preuve de son au-

(1) *Amīr* : il peut être question ici du gouverneur omayyade, dont relevait le territoire de Taġlib : en ce sens il n'y aurait pas de contradiction. *Amīr* = *sayyḍ* est extrêmement rare dans l'ancienne poésie.

(2) Qoṭāmī, *Diwan*, III, 45; IV, 29.

(3) L'*ifrāt* signalé en poésie par Qotaiba, *Poesis*, 174 et *passim*.

(4) *'Iqd*¹, I, 51; *Mo'āwia*, 80-81.

(5) Cf. *Mo'āwia*, 72; *'Iqd*¹, I, 218, 7. Voir *Ağ.*, VIII, 181, et plus loin quand nous parlerons du droit de veto des simples Bédouins.

(6) Surtout quand ils n'avaient pas la garde du *bait*. Ils risquaient de se heurter à l'opposition du *kāhin*. Voir plus loin.

torite ⁽¹⁾. Un autre chef, Al-Afwah al-Audī, se permettait également d'escompter l'obéissance des siens ⁽²⁾, en édictant des mesures d'intérêt général ⁽³⁾.

⁽¹⁾ *Ag.*, IV, 140; appelé سيّد العرب; *Ag.*, IX, 149; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 420; exemple de Zohair ibn Ḡanāb; Bakrī, 52, 7; Sigistānī, *Mo'ammaroūn*, 25; autre exemple, « Madhīg recule ou avance sur son ordre »; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 239, 12.

⁽²⁾ *Ag.*, XI, 44 : كانوا يصدرون عن رأيِهِ; voir les remarques de Goldziher, *Abhandlungen*, I, 19.

⁽³⁾ La fonction de fixer et de lever le camp semble avoir été rattachée d'abord à celle de *kāhin*, de *ḥāzi*, ou à la possession du *bail*, bétyle, fétiche. Zohair ibn Ḡanāb est *ḥāzi*; les autres chefs cités sont *kāhin*; cf. Ibn Doraid, 239, 12; Sigistānī, *Mo'ammaroūn*, 25, 89; Bakrī, 52, 8. Comp. Goldziher, *Abhandlungen*, I, 19-20. Vraisemblablement le *bail*, tabernacle de la tribu, s'ébranlait d'abord. Les autres tentes suivaient. Chez les Romains, se rappeler le rôle des aruspices pour l'établissement du camp. Comparez l'histoire du Tabernacle chez les Israélites dans le désert.

VIII

Chefs incontestés. Lutte de Mahomet et des premiers califes contre l'aristocratie bédouine. Le sayyḍ et la représentation extérieure de la tribu

En définitive on eût vite compté les sayyḍ, commandant chez eux sans conteste. Ceux-là on les qualifiait de *غَيْرِ مَدَافِعَ*, irrésistibles ⁽¹⁾, *مَطْعَ*, obéis ⁽²⁾, *لَا يُنَازَعُ*, incontestés ou encore *لَا يَعْصُونَهُ*, auxquels on ne désobéit pas ⁽³⁾, comme on se le permettait trop facilement vis-à-vis des sayyḍ ordinaires. Parmi ces bénéficiaires ⁽⁴⁾ d'une situation aussi anormale, citons 'Oyaina ibn Ḥiṣn, appelé par Mahomet « le fou, maître incontesté dans sa tribu » ⁽⁵⁾. Il s'était attiré cette dure qualification ⁽⁶⁾, pour n'avoir jamais pris au sérieux ni le Prophète ni l'islam, et aussi pour avoir à maintes reprises razié les pro-

⁽¹⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 75; *Aḡ.*, XI, 55, 16; XXI, 260, 11; *Osd*, IV, 215, 227, 9: 1. S. *Ṭabaq.*, V, 33, 14; *Ṭab.*, *Tafsīr*, I, 46, d. 1.; *Iṣṭiqāq*, 124 (Ibn Doraid).

⁽²⁾ Wāqidi (Kr.), 58, 8; 1. S. *Ṭabaq.*, 14, 48, 4; VI, 124: *شَرِيفُ مَطْعٍ فِي قَوْمِهِ*; Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, III, 23, 8.

⁽³⁾ 1. S. *Ṭabaq.*, 14, 39, 19; *Aḡ.*, XXI, 267, 11. *سَيِّدٌ مَعْظَمٌ* est rare; *Aḡ.*, XIX, 158, 6 d. 1.

⁽⁴⁾ Généralement des Qaisites, appartenant surtout au groupe de Ġaṭafān. Impossible de ne pas être frappé de cette partialité qaisite. On peut lui opposer celle de la *Sīra*, leur prêtant d'ordinaire des attitudes grotesques.

⁽⁵⁾ Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 173 et sa famille: *بَيْتُ غُطْفَانَ غَيْرِ مَدَافِعِينَ*; *ibid.*: tout le *ṣaraf* de Qais réside dans la tribu de Fazāra; *Iqd'*, II, 62.

⁽⁶⁾ S'il assiste au siège de Ṭāif, c'est dans l'espoir de gagner une captive, qui lui donnera un fils *intelligent*. Un trait destiné à justifier le dicton de Mahomet.

priètes et les troupeaux de Mahomet. La *Sīra* et la Tradition ⁽¹⁾ lui ont voué une tenace rancune. Nommons encore Manzōūr ibn Zabbān. C'était un autre chef de Fazāra, la farouche et indépendante tribu, voisins incommodes pour Mahomet à Médine. Ce Manzōūr tenait, selon l'expression arabe, tous les cordons de la noblesse : *أَحَدٌ فِي اطَّرَافِ الشَّرَفِ* ⁽²⁾. Comme morgue aristocratique, mais non comme influence, on ne peut lui comparer que 'Aqil ibn 'Ollafa, appartenant à la génération suivante. Nous le rencontrerons plus tard et son portrait ne détonnera pas dans cette galerie d'illustrations qaisites.

Manzōūr ⁽³⁾ nous est connu comme buveur impénitent ⁽⁴⁾. Beaucoup de ces sayyd buvaient du vin, parce que c'était une liqueur de luxe, pour se séparer de la foule, *السُّوقَة*, réduite au *nabīd*, à l'alcool de palme. Les poètes imitaient les sayyd ⁽⁵⁾. De là l'énorme quantité de chants bachiques dans la littérature d'un pays ne produisant pas de vin ⁽⁶⁾. Même les rimeurs abstèmes ne pouvaient s'empêcher d'entonner l'éloge du vin : ainsi le voulait la tradition poétique. En outre conformément aux mœurs anciennes, Manzōūr s'était permis en plein islam d'épouser ⁽⁷⁾ sa belle-mère, union déclarée abominable par le Qoran ⁽⁸⁾. 'Omar, le calife zélote, travaillait alors à introduire un semblant d'ordre dans l'épouvantable confusion arabe. Il aurait bien voulu sévir pour faire un exemple. Ce souverain, d'origine plébéienne, continuant les traditions de Mahomet, ne demandait qu'à humilier

⁽¹⁾ Principalement l'école médinoise. Voir la pièce XIV du *divan* de Ḥassān ibn Tābīt. La *Sīra* s'en est inspirée pour sa version du siège des *Aḥzāb*. On voudrait croire que ce fut pour compléter — non pour établir ! — la tradition locale.

⁽²⁾ *Ag.*, XI, 86, 3 ; XXI, 260, 12 ; cf. *Mo'āwīa*, 233, 287, 300.

⁽³⁾ Devenu dans *'Iqd*, II, 62 منصور بن زبّان

⁽⁴⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 295, 411.

⁽⁵⁾ C'était leur façon de traduire en action : *Odi profanum vulgus et arceo*.

⁽⁶⁾ Corrigez en ce sens ce que nous avons écrit sur la diffusion du vin en Arabie ; *Poète royal*, p. 40 sqq. Le noble Fazārite, Ḥiṣn ibn Ḥoḍaifa se voit pourtant qualifié de *سُوقَة* par opposition à un Lahmide ; *Naqā'id Ḡarīr*, 240, 16. Vin boisson de rois ; *ibid.*, 277, d. v.

⁽⁷⁾ Trace de l'ancienne promiscuité arabe, où la femme demeurait la propriété du clan, de la famille.

⁽⁸⁾ Qoran, 4, 23, 26 ; cf. *Ag.*, I, 11, 19 ; VIII, 18 ; XI, 55 etc. ; XVIII, 153, 23.

l'ancienne aristocratie bédouine ⁽¹⁾, rebelle aux idées de l'islam. Mais ne se dissimulant pas les inconvénients de la sévérité contre ce patricien, il se contenta d'infliger à Manzoûr quelques heures d'arrêt et de lui imposer par serment l'affirmation qu'il ignorait la culpabilité des actes posés par lui ⁽²⁾.

En cette occurrence, le violent 'Omar avait donné une preuve de prudence. Un trait va nous montrer de quoi le chef Fazārite se sentait capable. Hasan le petit-fils du Prophète paraît avoir tenu à cette époque le record du mariage: on parle de 700 unions conclues par lui ⁽³⁾.

Ce record singulier n'a pas nui à sa réputation de sainteté ⁽⁴⁾. Parmi ses innombrables fantaisies matrimoniales, le fils de Fāṭima avait jeté les yeux sur la fille de Manzoûr, un des beau-pères les plus décoratifs du désert. Seulement l'insouciant personnage négligea de demander préalablement l'assentiment du Fazārite. Irrité par cette infraction à l'étiquette, ce dernier accourut du fond du Naǧd à Médine, planta sa bannière dans la cour ⁽⁵⁾ de la grande mosquée et vit bientôt tous les Qaisites se ranger autour de lui. Cette manifestation força Hasan à renvoyer la fiancée et à venir humblement solliciter l'agrément du chef bédouin ⁽⁶⁾, par ailleurs tout disposé à l'accorder.

(1) Il prenait contre elle sa revanche des échecs que lui infligeaient l'opposition des *Mobaššara* et l'indépendance des gouverneurs de province.

(2) *Ağ.*, XXI, 21. Manzoûr comparé à Aboû Bakr; cf. *Ağ.*, VIII, 185, 5; aux pp. 188-89 il faut lire *تَبَانَا*. Manzoûr a pu jurer de bonne foi. On n'exagérera jamais pour cette époque l'incurie et l'ignorance islamiques des Bédouins. Sans les dragonnades de la *rida*, l'immense majorité des nomades eût continué à ignorer le changement religieux introduit par le Qoran.

(3) *Mo'āwīa*, 148.

(4) Même auprès des orientalistes; cf. C. Huart, *Histoire des Arabes*, I, 257, 289. Comp. cette juste remarque, destinée à faire « comprendre avec quelle facilité une religion, qui n'établit pas sur la pureté de la vie intérieure la notion de la sainteté, se déforme et ramène les âmes aux ténèbres primitives, d'où un instant elles avaient cru sortir ». Cl. Boringe, *Esquisses marocaines, paysage et religion*.

(5) C'était la grande place publique de Médine. De la tombe du Prophète, on s'inquiétera plus tard seulement.

(6) *Ağ.*, XXI, 262; 260-63; comp. XI, 56, 57.



Mais en Arabie, où tout le monde se proclamait noble, sans en fournir la preuve ⁽¹⁾, on rencontrait peu de sayyid de la taille de Manzoûr, possédant comme lui, une généalogie irréprochable et authentique. Épuisé à ce moment-là même par le gigantesque effort des conquêtes extérieures, le désert n'avait plus la force d'en produire.

Comme Richelieu en France, Mahomet inaugura de son vivant la lutte contre l'ancienne aristocratie. Conformément à sa tactique, il commença par une campagne de presse, engagée dans le Qoran, pour préparer l'opinion, en ameutant ses Compagnons contre les Bédouins, *اعراب* c'est à dire contre les chefs. Car il s'agit de secours militaires refusés par eux, ou retirés après avoir été promis ⁽²⁾. Il se défendit d'agréer leurs excuses ⁽³⁾; il les accable d'invectives : menteurs, parjures ⁽⁴⁾, ennemis cachés; ils spéculent sur un échec ⁽⁵⁾ du Prophète pour se retourner contre lui. Ce sont les pires des infidèles; il déclare leurs protestations de foi musulmane des chefs d'œuvre d'hypocrisie ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Ġarīr remémore sans cesse — et Farazdaq répond dans le même ton — les monuments de gloire, élevés par ses aïeux; *Naqā'id Ġarīr*, 651. « Nous sommes les premiers des descendants d'Adam »; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, VI, 19. « Quand je heurte à la porte des rois, c'est avec le battant de mes ancêtres, à la noblesse incontestée,

« وَكُنْتُ إِذَا مَا بَابُ مَنْكِ قَرَعْتَهُ قَرَعْتُ بِآبَاءِ أُولِي شَرَفٍ ضَخْمِ »

Naqā'id Ġarīr, 68, 17; comp. *الحسب الطويل*; Ḥansā', *Divan*, 68, 8.

« Notre gloire a atteint le firmament »; Qotaiba, *Poesis*, 158, d. l.; 191, 14. Comp. *Ag.*, XIX, 85, 6 d. l.

⁽²⁾ Qoran, 9, 91, 95. Campagne de presse dans le Qoran contre les Juifs; voir précédemment p. 156.

⁽³⁾ Qoran, 9, 95; 49, 14.

⁽⁴⁾ Mahomet les fait également attaquer par ses poètes; Ḥassān leur adresse les mêmes invectives; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 709.

⁽⁵⁾ Ce dernier reproche n'était pas infondé. Les projets de Mahomet inquiétaient ses voisins bédouins.

⁽⁶⁾ Qoran 9, 98, 99, 102, 121; 48, 11, 16; 49, 14. Les innombrables ḥadīṭ, défavorables aux Bédouins, se sont inspirés de ces versets violents. Comp. précédemment p. 43.

Cette politique fut continuée par les successeurs immédiats du Prophète, par les saints et justes califes, الخلفاء الراشدون. Après la mort de Mahomet, l'Arabie se souleva en masse. Le doux Abou Bakr profita de la répression, pour pratiquer des trouées sanglantes dans les rangs de l'aristocratie bédouine. Les crânes des sayyd et de leurs meilleurs guerriers servirent de supports aux chaudières, où cuisait le repas de l'armée musulmane ⁽¹⁾. Désormais grandirait Médine, berceau de la noblesse islamite ⁽²⁾. Douloureusement affecté par l'incertitude de sa propre généalogie ⁽³⁾, Aboū'l Qāsim n'avait cessé de condamner les appels constants de ses contemporains à la gloire des ancêtres ⁽⁴⁾. Dans son plan primitif, les tribus, les familles particulières devaient venir se fondre au sein de la « nation de Mahomet, أُمَّة مُحَمَّد », vaste communauté, où le souvenir des services, rendus à l'islam, éclipserait les illustrations passées ⁽⁵⁾.



De tous ces détails, une conclusion se dégage avec une suffisante netteté : c'est la situation complexe des chefs de tribu. On comprend que de bonne heure ils aient blanchi sous le faix. Ils ne tardaient pas à y perdre tous leurs cheveux. Blancs et chauves, voilà les caractéristiques du sayyd ⁽⁶⁾. De nos jours encore, observe Wellhausen,

⁽¹⁾ *Ag.*, XIV, 67-68 ; *Tab.*, *Annales*, I, 1915.

⁽²⁾ Avec les degrés divers de *grandesse* : *Badrī*, *Oḥodī*, *Šāgarī*, *ʿAqabī* etc. sur lesquels insiste l'école médinoise.

⁽³⁾ *Ġāḥiẓ*, *Maḥāsīn*, 135.

⁽⁴⁾ *Osd*, IV, 200, 5 ; cf. Goldziher, *M. S.*, I, 40-100, *Ġāḥiẓ*, *Bayān*, I, 163, *Qoran*, 57, 19 : تَفَاخُرُ بَيْنَكُمْ

⁽⁵⁾ L'école de Médine, les Anṣāriens ne pardonnèrent jamais aux Omayyades de n'avoir pas mis ce concept à la base de leur gouvernement, de s'appuyer sur les tribus syriennes, tardivement ralliées à la foi nouvelle, sur des hommes d'état, comme Zīād ibn Abīhi, Ḥaġġāġ, Ḥālīd al-Qasrī sans passé islamique.

⁽⁶⁾ *Ṭarafa* (Ablw.), 54, 14 ; Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Dirān*, 141, 1 ; 239, 3. 'Omar est أَصِيلَع, *Ṣaḥīḥ* ², I, 487 ; cf. Ibn Rosteh, *Geogr.*, 223 ; *'Iqd* ¹, II, 155. Ce trait manque au portrait de 'Alī dans *Fāṭima* (p. 36), observe M. Cl. Huart (*Jour.*

« les devoirs des *šaiḥ* l'emportent incomparablement en étendue sur leurs droits : ils ne possèdent absolument aucun moyen de coercition. Leur influence morale sur les Bédouins, qui se laissent plus volontiers gouverner par la parole que par la cravache, demeure pourtant très réelle. Véritables εἰρηνόποιοι du désert (*Matt.*, 5, 19), ils mettent des bornes à l'excès de licence, menace pour l'union intérieure de la tribu, ou l'exposant à des guerres étrangères. Enfin ils sont des diplomates et des politiques de premier ordre » (1).

Cette remarque du Professeur de Gættingue nous permet d'appuyer sur un détail, signalé en passant dans les lignes précédentes : à savoir la représentation extérieure de la tribu (2). Dévolue au chef, elle lui confère le droit de conclure des traités, de décider de la paix ou de déclarer la guerre (3); à lui le *فصل الخطاب* (4), de trancher dans les questions (5), intéressant l'existence et l'avenir de la communauté nomade, qui lui a confié ses destinées. Ces pactes obligent toute la tribu. Les particuliers se réservent pourtant le droit de *veto* personnel

Asiat., 1913⁴, 216). 'Alī fut-il chauve à 25 ans ? ! Chez les Arabes la calvitie est l'indice des *vieux* sayyid et des *vieux* guerriers. Les uns mettent en avant le port prolongé du casque, d'autres plus prosaïquement celui du *'imāma*. Comp. Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 52, 8.

(1) *ZDMG*, 1891, p. 177.

(2) Voir plus haut les détails sur le ḥaṭīb ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 140, 141 ; ḥaṭīb des Anṣārs, chargé de leurs intérêts ; Ya'qūbī, *Hist.*, II, 207. Le sayyid célèbre son éloquence, ses succès diplomatiques. « Le ton de sa voix monte, s'élève, peu s'en faut qu'elle ne détruise les créneaux des donjons (oṭom),

نَتْنَادِي تَمَّ يَنْمِي صَوْتُنَا
صَلَقَ يَهْدُمُ حُلَفَاتِ الْأَطَمِّ

Boḥtorī, *Hamāsa*, n. 884, v. 4, comp. tout le chap. 105 : *المحافل والمشاهد* ;

(3) Comp. préliminaires à la journée de Doū Qār ; *Naqā'id Ġarīr*, 639-40. Pourtant la décision est remise à un particulier, كانوا يَتَيَمَّنُونَ لَهُ فِي حُرُوبِهِمْ, 640, 10-11. Le sayyid des B. Ḥanīfa doit consulter ses *pairs*, appelés ici *أُمَرَاء* ; *Naqā'id Ġarīr*, 98, 16 etc.

(4) *Aḡ.*, XIX, 93 : nos orateurs ont le dernier mot dans les réunions publiques,

وَمَتَى تَقُمُ عِنْدَ اجْتِمَاعِ عَشِيرَةٍ
حُطْبَاؤُنَا بَيْنَ الْعَشِيرَةِ يَفْصَلُ

(5) Même à la cour des rois الملوک : بابواب الملوک ; Boḥtorī, *Hamāsa*, n. 885, 886.

et peuvent, pour les clauses, les touchant directement, refuser de ratifier les stipulations, acceptées par le chef ⁽¹⁾.

On s'en aperçut au moment de la conquête de la Perse. Affolé à la suite d'un sérieux revers ⁽²⁾, éprouvé par les troupes musulmanes ⁽³⁾, 'Omar, — un assez pauvre soldat — avait offert à la tribu de Baġīla de lui abandonner le quart des terres plantureuses dans la Basse Babylonie, à condition d'aller en masse renforcer l'armée d'invasion. Quand le succès eut définitivement couronné ce méritoire effort, on découvrit l'imprudence de la concession, 'Omar réussit à convaincre Ġarīr ⁽⁴⁾, chef de Baġīla, de la nécessité d'un compromis. Outre les cadeaux, faits à leur sayyḍ, tous les Baġīlites se virent inscrits au divan pour la dotation maximum de 2000 dirhems ⁽⁵⁾. Seule une femme ⁽⁶⁾ de la tribu forma opposition à la convention : « Mon père est mort, s'écria-t-elle, mais ses droits subsistent. Si les autres ont sacrifié les leurs, je ne me crois pas l'obligation de les imiter ». Et

(1) Veto de la tribu de 'Abs contre la décision de Qais ibn Zohair, guerre de Dāḥis); *Naqā'id Ġarīr*, 83, 3 etc.

(2) Cf. *Mo'āwīa*, 234-35. Sa responsabilité s'y trouvait engagée. Les chefs médiinois, imprudemment substitués aux Bakrites, donnèrent des preuves éclatantes de leur incapacité. 'Omar se montra spécialement jaloux du vaillant Bakrite Moṭannā; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 204, 13. Il prenait facilement ombrage des supériorités; témoin Ḥālīd ibn al-Walīd, par ailleurs d'une indépendance fort incommode pour son chef. Les contemporains reprochent à 'Omar son ingratitude pour Ḥālīd; *Ağ.*, XIX, 89, 10 d. l.

(3) Sur la détresse des musulmans, cf. Ġāḥiḡ, *Avares*, 242, 16.

(4) Vraisemblablement par l'application du principe du *ta'līf* (voir ce mot à l'*index* de *Mo'āwīa*) c-a-d. en l'achetant. Ce fut un des moyens du gouvernement de 'Omar, plus efficace que la légendaire ذرّة. Il lui permit de tenir en laisse les *Mo-baššara* remuants et de neutraliser, en les opposant les uns aux autres, les chefs devenus gênants. Jusqu'à cette époque, le calife ne disposait pas de moyens de coercition plus efficaces qu'un sayyḍ ordinaire. En revanche il pouvait recourir à la destitution. Quoiqu'on en ait pensé jusqu'ici, c'est 'Otmān, appuyé sur les Omayyades, qui essaiera d'un gouvernement plus personnel. La tradition sera reprise par Mo'āwīa.

(5) De ces privilégiés on disait الحق باهل الشرف; Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 219, 9 d. l. C'est le شرف العطاء; voir ce mot à l'*index* de *Mo'āwīa*.

(6) La tradition démocratique l'a choisie à dessein pour faire reculer l'autoritaire 'Omar.

‘Omar se vit forcé d’en passer par ses conditions ⁽¹⁾, au demeurant fort discrètes.

Un fait analogue ⁽²⁾ se produisit sous le califat de Yazīd I^{er}. Il atteste la persistance de l’idéal bédouin, même chez les Arabes de Syrie, infiniment plus disciplinés que leurs compatriotes de la Péninsule. Rauḥ ibn Zinbā^c, chef de Ġodām avait prié le souverain de le transférer lui et les siens dans le groupement moḍarite. Malgré toute l’influence ⁽³⁾ du noble sayyid — 80.000 hommes lui obéissent! — disait de lui le poète ‘Adī ibn ar-Riqā^c — l’opposition d’un seul suffit pour amener l’échec du projet. Aussi le calife avait-il exigé l’unanimité de la tribu, affirmant par cette condition l’existence du *veto* arabe.

Voilà une esquisse de la position du sayyid chez les anciens Arabes: elle indique l’étendue ou plutôt les limites de cette autorité mal définie et toute morale. Intelligence des affaires, don de la parole, générosité, fortune: ces avantages les Bédouins les présupposaient pour ainsi dire dans le chef de la tribu. Il nous reste à considérer les conditions *sine qua non*, présidant à son élection. Avant tout, pour prétendre à l’honneur de gouverner les nomades, il fallait être de naissance libre.

(¹) Balāḡorī, *Fotoūḥ*, 267-68. Pour la valeur de l’anecdote, cf. *Mo’āwīa*, 234, n. 5. J’insiste uniquement sur l’existence du *veto*. Ḥalīd al-Qasrī, lui-même de Baḡīla, admettait l’authenticité de la concession de ‘Omar; Ṭab., *Annales*, II, 1655, 8-10. Le cas prouve le désarroi, ayant dominé les débuts du califat; Yaḥiā, *Harāḡ*, 29-30. Par d’habiles capitulations, ‘Omar prévint la dissolution de l’empire naissant. Ce fut son grand mérite, bien différent de la conception, admise jusqu’ici. L’important était de gagner du temps, de permettre au grand Mo’āwīa d’achever son éducation politique.

(²) Pour cette affaire cf. *Yazīd*, chap. XX.

(³) Pour son éloquence voir Ġāḥiḡ, *Bayān*, I, 137. Cet auteur le juge plus favorablement que l’école médinoise. Celle-ci ne lui pardonne pas sa participation à la bataille de la Ḥarra; cf. *Yazīd*, 269.

IX

La femme dans l'Arabie ancienne. Promiscuité. Réaction aux environs de l'hégire

Si la polygamie n'eût pas existé avant lui en Arabie, Mahomet se trouvait tout désigné pour l'inventer. En revanche ses compatriotes lui doivent l'organisation du harem, la claustration du sexe faible. Or cette dernière institution, placée par le Qoran sous la sanction de la loi divine ⁽¹⁾, a discipliné pour ainsi dire la polygamie, et, en la rendant praticable sur une grande échelle, elle a fatalement abouti à la déconsidération de la femme. Prisonnière de guerre! ⁽²⁾ Voilà comment Mahomet qualifie la femme, dans son fameux discours au pèlerinage d'adieu, nous livrant ainsi la dernière formule ⁽³⁾ de son évolution féministe. L'orthodoxie n'a jamais mis en question l'authenticité de la peu galante comparaison ⁽⁴⁾. Elle allait peser lourdement sur le sort de la femme musulmane!

Celle-ci ne tarda pas à descendre au même niveau, parfois plus bas que des rivales de condition servile, mieux favorisées par la na-

⁽¹⁾ Comp. les réflexions de Wellhausen, *Ehe*, 452. Dans le principe le *ḥiğāb* et le titre corrélatif de « mères des croyants » visaient l'institution d'un cérémonial, spécial aux femmes du Prophète. Cf. *Fāṭima*, 99.

⁽²⁾ عَوَانِي, غَانِيَة; Ibn Hišām, *Sīra*, 969, 5; comp. Wellhausen, *Ehe*, 447.

⁽³⁾ Telle du moins que l'ancienne tradition a cru devoir la fixer, c-à-d. au plus tard vers les débuts du 2. siècle H.

⁽⁴⁾ On la trouve partout; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 164, 165; il la cite parmi les spécimens de l'éloquence du Prophète, considérés comme les plus authentiques.

ture que la maîtresse du foyer familial. La maladie, la vieillesse ⁽¹⁾, la stérilité: autant de dangers, menaçant la position de l'épouse libre! Sans parler des caprices de l'homme, de son penchant à l'absolutisme: tous défauts, exaltés encore par l'indépendance illimitée, par l'individualisme du désert. « La femme libre, c'est un carcan au cou de son mari », disait-on. *الْحُرَّةُ غَلَّ فِي عُنُقِ مَنْ صَارَتْ إِلَيْهِ* ⁽²⁾. Effectivement les Bédouines se montraient moins dociles, moins passives que l'esclave étrangère. Les premières sentaient derrière elles des parents, une tribu, prêts à soutenir leurs droits ⁽³⁾, au besoin à les défendre contre la tyrannie du *baʿl*, maître et seigneur, comme la langue arabe qualifie le mari ⁽⁴⁾.

Longtemps avant le Prophète, le Bédouin pratiqua la polygamie. ⁽⁵⁾ Personne n'apprécie comme cet individualiste, perdu dans l'immensité de la steppe ⁽⁶⁾, la bénédiction promise aux patriarches bibliques: *multiplicabo semen tuum*. Mais son sens aristocratique ⁽⁷⁾ a toujours maintenu les distances, séparant la femme libre de l'esclave. Pour cette dernière, le descendant d'Ismaël ne concevait ni l'égalité de droits ni celle de traitement. Il veillait jalousement à maintenir

⁽¹⁾ Au Prophète on fait déjà renvoyer la *vieille* Sauda, et d'autres pour motif de maladie. L'humeur volage des maris cherchait à s'abriter derrière d'illustres précédents. Voir la noble protestation du poète Miskīn contre la claustration des femmes (*Ag.*, XVIII, 69); elle ne garantit ni l'honneur ni l'union du foyer, pas plus que la cravache:

وَإِيَّيَ مَا خَلِيَ لَهَا بَيْتَهَا فَتَحْفَظُ نَفْسَهَا أَوْ تَذَرُ
إِذَا اللَّهُ لَمْ يُعْطِنِي حُبَّهَا فَلَنْ يُعْطِيَ الْحَبَّ سِوَا سَمَرُ

⁽²⁾ *Iqd* ¹, III, 292 (= 243, *Iqd* ⁴) *وَتُزَرَّدُ بِالْعَيْنِ وَتُزَرَّدُ بِالْعَيْبِ*; *ibid.*

⁽³⁾ Wellhausen, *Ehe*, 450.

⁽⁴⁾ Comp. *Naqā'id Ġarīr*, 650 d. v.; Wellhausen, *Ehe*, 447, où l'on renvoie au texte curieux, *Ag.*, VIII, 43, 17, 18.

⁽⁵⁾ A Ṭāif, Ġailān possède dix femmes; I. S. *Ṭabaq.*, V, 371; *Osd*, IV, 172; Aboū Sofīān, père de Mo'āwīa, compte six femmes; *Osd*, V, 626, bas; Cf. Wellhausen, *Ehe*, 448.

⁽⁶⁾ Souffrant plus que tout autre du manque de main d'œuvre. Avec quelle facilité pourtant on a généralisé chez lui la pratique de l'infanticide. On a pris à la lettre des formules oratoires du Qoran. Cf. *Mo'āwīa*, 77, 356.

⁽⁷⁾ Nous parlons de la période voisine de l'hégire.

intacte la pureté de sa race. Voilà du moins la conclusion, tirée des déclamations des poètes ⁽¹⁾ et de l'étude des documents, relatifs à la période, voisine de l'hégire. L'on peut admettre l'authenticité de nombre de ces poésies. Mais les documents ont été remaniés dans un sens *impérialiste* par les compilateurs de la période 'abbāsside avec la patriotique intention de rendre présentables les ancêtres arabes ⁽²⁾. Que faut-il penser de leurs affirmations, tacitement admises comme des axiomes par les orientalistes?

*
* *

L'Arabe, sous le rapport de l'organisation familiale, est demeuré un primitif. Jamais il ne paraît avoir compris, nous ne disons pas la sainteté, mais l'unité ou la stabilité du mariage. Ce libertaire entend se réserver la faculté de le dissoudre, comme il défait le frêle abri, destiné à le protéger momentanément contre les intempéries du climat. Pour les deux actes, sa langue emploie le même vocable : *بنى*, *banā* signifie se marier et dresser la tente ⁽³⁾. Il suffirait de 'rappeler les défaillances sur ce point des tribus chrétiennes ⁽⁴⁾, imparfaitement dégrossies par l'Evangile.

Aussi loin que les sources nous permettent de remonter, nous

⁽¹⁾ Eux et les leurs sont toujours *ابن حُرّة* ; voir plus bas ; citation de Labīd dans Ibn Hišām, *Sīra*, 317, 3. *Ag.*, XIX, 166, 3 d. l. XX, 159, 4. Voir la notice du farouche Qattāl ; *Ag.*, XX, 158-67. Il prétend interdire à son clan les mariages ancillaires, *اَنَا قَوْمٌ نَبْغُضُ اِنْ تَلِدَ فَيُنَا اَلْاُمَاء* ; *Ag.*, XX, 165, 1.

⁽²⁾ Et de répondre aux charges des Šo'oubyya, acharnés à favoriser la production et l'exploitation de la littérature des *Maṭālib*, où sont énumérées les tares des tribus.

⁽³⁾ Voir la remarque de Ġāhiz, *Aṭares*, 234, 4 sur cette synonymie ; Wellhausen, *Ehe*, 444 ; *بَنَاءُ بِنْتًا*, donner fille en mariage, *Naqā'id Ġarīr*, 639, 9. Comp. les passages nombreux où pour le Prophète en voyage « on bâtit un *mašgid* » ; Yāqoūt E. V, 283, 2 d. l., cf. IV, 229, 6. 381, 9. Evidemment il ne peut s'agir d'une construction, mais plutôt d'une tente.

⁽⁴⁾ Cf. *Chantre*, 36 ; *Poète royal*, 28. L'accusation contre le poète chrétien Aboū Zobaid est controuvée, au témoignage même de *Ag.*, IV, 183.

trouvons la plus dégoûtante promiscuité ⁽¹⁾, présidant dans la Péninsule à l'union de l'homme avec la femme. Celle-ci, au cours des incessantes razzias, se voit enlevée pêle-mêle avec les chameaux du campement ⁽²⁾. Prisonnière ou délivrée, elle demeure un jouet pour les ignobles convoitises du ravisseur ou du sauveur ⁽³⁾. Qu'on se figure la scène après la bataille de Ḥonam : plusieurs milliers de captives tombent entre les mains de Mahomet ! La pudeur peut se voiler la face sur l'horrible orgie, organisée par les Compagnons du Prophète, brutes humaines se ruant sur ce troupeau sans défense. Admirons le calme des rédacteurs de la *Sīra*. C'était là un fait banal dans la chronique militaire de l'Arabie. Comment d'ailleurs blâmer des hommes, tous canonisés par l'islam et distingués par l'eulogie : ⁽⁴⁾ رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُمْ ؟ Dans les milieux bédouins la fornication ne passait pas même pour une peccadille ⁽⁵⁾. On considérait seulement l'adultère comme une atteinte au droit de propriété, quand il compromettait une personne, appartenant à la tribu. En dehors de ces cas, les poètes s'en van-

⁽¹⁾ Cf. *Iqd*¹, II, 88, 11, il s'agit du chevaleresque (?) Qais ibn 'Āṣim, délivrant une prisonnière déjà violentée par son ravisseur : فَاسْتَنْقَذَهَا وَرَدَّهَا إِلَى أَهْلِهَا بَعْدَ أَنْ وَقَعَ بِهَا. On voit si nous avons eu raison de signaler la brutalité de ce type de *ḥilm*. Les femmes isolées — quand elles n'appartiennent pas à la tribu — sont déshonorées ; cf. Qotaiba, *Poesis*, 218, 5.

⁽²⁾ Voir *Naqā'id Ḡarīr*, 241-42, après la « journée » de Nisār ; surtout le vers cité *ibid.*, 245, 2.

⁽³⁾ *Iqd*¹, II, 87-88. 'Abbās ibn Mirdās, blâmé de déshonorer « les captives arabes » se défend ainsi : « أَحْذُوا الْقَوْمَ فِي نِسَائِهِمْ بِفَعَالِهِمْ فِي نِسَائِنَا » ; je traite leurs femmes exactement comme ils traitent les nôtres » ; *Ag.*, XVI, 140.

⁽⁴⁾ Pour ces eulogies, voir *Yazīd*, 20-25. Sur l'enlèvement des femmes cf. Wellhausen, *Ehe*, 435. Les tribus de Rabī'a s'en seraient abstenues, quand elles étaient en guerre avec une fraction de leur confédération ; *ibid.*, 435, n. 5. Pour Naḡrān, voir plus bas.

⁽⁵⁾ Les poètes la signalent avec le vin parmi les trois transgressions dont ils affirment n'éprouver aucun remords :

ثَلَاثٌ خَلَالَ لَسْتُ عَنْهِنَّ تَائِبًا...

*Iqd*¹, II, 103. Tous les Badrites sont prédestinés. On leur fait donner carte blanche par Mahomet : « اَعْمَلُوا مَا شِئْتُمْ فَقَدْ وَجِبَتْ لَكُمْ الْجَنَّةُ » ; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 103 18) agissez à votre guise ; le Paradis vous demeure assuré. ».

tent ⁽¹⁾ comme d'un tour agréable, joué à des étrangers, avec la même désinvolture qu'ils célèbrent un rapt adroit de chameaux. Nous passerons sous silence les vices contre nature ⁽²⁾, fréquents dans ce milieu pastoral, où l'on a parfois placé l'école de la pureté des mœurs.

Cette impression défavorable se dégage clairement des textes de Strabon (16, 7) et d'Ammien Marcellin (14, 4) sur les Arabes de leur temps. On serait tenté de taxer d'exagération ces vieux auteurs, si, sans y prétendre, les documents islamites ne leur apportaient la plus éclatante confirmation. Dans l'état de guerre perpétuelle de l'Arabie ⁽³⁾, la faiblesse de la femme l'a réduite à la condition d'éternelle victime, abandonnée à la brutalité du plus fort. Nous ne pouvons nous attarder ici à le prouver. Contentons-nous de renvoyer au paragraphe célèbre de Boḥārī, sur les mariages préislamiques ⁽⁴⁾. Le libellé de

⁽¹⁾ Qotaiba, *Poesis*, 56, affirme le contraire; Wellhausen, *Ehe*, 472. C'est un thème important des *Naqā'id*, exploité avec une égale virtuosité par Ġarīr et Farazdaq.

⁽²⁾ Trop nombreuses sont les accusations pour être toutes calomnieuses, même après avoir fait la part de la satire. (Les Arabes ne croyaient pas à la moralité des leurs, à l'exception peut-être des tribus chrétiennes; celle de 'Odra est demeurée le type de la galanterie chevaleresque. Citations dans Ġāḥiẓ, *Maḥāsin*, 170, 8; *Opuscula*, 63-64; Mas'ūdī, *Prairies*, VI, 138-55; Qotaiba, *Poesis*, 188, 7; 203, 5-14; Margoliouth, *Mohammed*¹, 30. La locution « al-aṭyabān » = النُّوم والنَّكاح montre dans le Bédouin un être sensuel et paresseux. Le respect de la ḡāra (voir plus loin), vanté comme une qualité éminente, atteste en même temps la licence générale; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 210; vices contre nature; *ibid.*, 205; *Naqā'id* Ġarīr, 574. Pour la période contemporaine, l'unanimité des voyageurs affirme la sévérité des mœurs bédouines. La propre femme de l'honnête Miskīn conteste la réalité de ses sentiments chevaleresques; *Aḡ.*, XVIII, 72, vers le bas.

⁽³⁾ *Naqā'id* Ġarīr, 14, l. 18; femmes enlevées pendant que les hommes حُلُوف, sont absents, 145, haut; ignominies subies, 592, 593.

⁽⁴⁾ Traduit et brièvement commenté dans Wellhausen, *Die Ehe bei den Arabern*, 460 etc.; travail classique, nous y renvoyons une fois pour toutes. Comp. Wilken, *Matriarchat*. Sous la dénomination générique de *zinā*, l'islam comprenait non seulement la prostitution vulgaire, mais toute l'ancienne licence, présidant aux rapports entre les sexes (cf. *Ehe*, 472); situation acceptée et n'entraînant aucune flétrissure pendant la ḡāhilyya. Aux premiers Anṣārs, Mahomet impose la « *ba'ī'a* des femmes »; elle interdit spécialement le *zinā* et le « bohtān », un synonyme de *zinā* d'après le contexte; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 148.

l'auteur du *Ṣaḥiḥ* semble trop absolu sans doute. Il peut avoir forcé les couleurs, dans le but d'opposer les progrès de la législation matrimoniale du Qoran au laxisme antérieur. Une conclusion demeure pourtant acquise: au second siècle de l'hégire, la tradition musulmane jugeait sévèrement le relâchement des mœurs dans l'ancienne Arabie. Rappelons enfin la *mo't'a*, ou mariage temporaire ⁽¹⁾, autorisé par Mahomet et sous ses premiers successeurs. Cette tolérance en dit long.

Les théories modernes sur l'amour libre auraient pu paraître austères aux Bédouins préislamiques. La théologie musulmane a englobé tous ces abus sous la dénomination générale de *zinā* et croit pouvoir baser sur l'interdiction de cette dernière la supériorité de sa morale, comparée à celle de l'âge précédent ⁽²⁾. Nous nous sentons tout disposé à lui donner raison.



Malgré ses défaillances et ses lacunes déplorables, la législation qoranique, inspirée par celle de la communauté juive, marquait pour l'Arabie un progrès incontestable. Cette constatation indique suffisamment la gravité de la situation antérieure à Mahomet. Sa réglementation matrimoniale endigua l'immoralité arabe; elle lui creusa un lit assez large ou assez profond pour contenir tous les anciens débordements ⁽³⁾. Ceux-ci, désormais canalisés, devinrent inexcusables de franchir les barrières récentes. Notre vieux Tibre roule-t-il des ondes plus limpides depuis la construction des nouveaux quais? Le progrès n'en est pas moins appréciable et le fleuve a été vraiment discipliné.

Ce ne fut pas là une des moindres habiletés de l'étrange réformateur mecquois, d'avoir abrité sous sa large tolérance et au moyen d'insignifiantes restrictions l'ancienne liberté. Il acheva de s'assurer la complicité de l'égoïsme masculin, en laissant seule debout, en

⁽¹⁾ Cf. *Mo'āwīa*, voir ce mot à l'index.

⁽²⁾ Comp. I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 4, conditions imposées aux femmes pour la *ba'i'a*; la scène légendaire rend les idées de l'islam en la matière.

⁽³⁾ Elle permettra à un fils de 'Alī de contracter 700 mariages.

renforçant dans la famille islamite l'autorité du mari, en facilitant le divorce, mais uniquement en faveur de l'homme, en l'enlevant à l'épouse ⁽¹⁾, droit reconnu à cette dernière par l'antique coutume arabe ⁽²⁾. L'islam est bien une religion de mâles, la consécration de l'absolutisme masculin. Celui-ci a pourchassé de partout la femme désarmée: des réunions, des affaires, sans même la tolérer aux cérémonies du culte ⁽³⁾; comme refuge, il lui a abandonné le foyer ⁽⁴⁾, mais en lui mesurant l'espace, en la déconsidérant devant ses fils. « Le paradis se trouve aux pieds d'une mère, الجنة تحت أقدام الأمهات ». Ainsi fait-on parler le Prophète. Mais pourquoi la critique musulmane elle-même hésite-t-elle à garantir l'authenticité de cette tradition? ⁽⁵⁾

Un Arabe, à la généalogie embrouillée, avait reçu le sobriquet d'Abou Nohaila, parce qu'il était né au pied d'un dattier ⁽⁶⁾. Mais les palmiers n'abondent pas dans le désert, et la légende n'a pu conserver tous les surnoms de ce genre. Il serait piquant d'examiner à ce point de vue les *konias*, donnés aux enfants dès leur berceau ⁽⁷⁾.

(1) Indépendance de la femme préislamite; Wellhausen. *Ehe*, 467.

(2) *Ag.*, XIII, 124, 19; Bédouines mettant comme condition la monogamie et le renvoi des rivales; *Ag.*, XIV, 149, 152; Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 202.

On respectait religieusement le جوار, protection, accordé par les femmes Ġāḥiḡ, *Maḥāsin*, 70-73) aux fugitifs étrangers. La femme protégeait son mari, quand celui-ci appartenait à une tribu différente; *Naqā'id Ġarīr*, 278, d. v.

(3) « Pas de femmes, pas d'enfants. C'est le culte viril. L'homme seul s'approche de son créateur ». Cl. Boringe, *Esquisses marocaines*.

(4) Wellhausen, *Ehe*, 444-45: la femme et la tente, antérieurement à l'islam. Dans les anciennes poésies, la femme mène le *dialogue*; elle est la perpétuelle عازلة, blâmant, conseillant son mari. Est-ce un effet du hasard, si, avec l'avènement de l'islam, insensiblement cette fiction poétique s'évanouit?

(5) *Tamyīz aṭ-ṭayyib*, (Ms. Bibl. Khéd.)

(6) Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 154, 15; autre Abou Nohaila; *Naqā'id Ġarīr*, 71, 6; 72, 4; poète, portant cette *konias*; Bakrī, *op. cit.*, 775, 4 d. l. Comp. Abou Šagara, nom d'un fils de la poétesse Ḥansā', Qotaiba, *Poesis*, 197, 14. Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, E. IV, 197 cite un *Compagnon* du nom d'Abou Nohaila. Comp. *Ag.*, XVIII, 139, 9: بقي مشكوكاً في نسبهِ مطعوناً عليه. Le surnom de 'Alī, Abou Torāb cache toujours son mystère. Voir ce terme à l'index de *Fāṭima*.

(7) Cf. Qotaiba, *Oyoūn*, 444, 16; on y retrouverait des allusions (?) aux hasards de leur naissance.

L'enquête porterait vraisemblablement un peu plus de lumière dans la théorie traditionnelle, encore fort obscure, de la *konīa*. Les nomades, naissant à peu près comme les chiens errants des cites orientales ⁽¹⁾, on s'était vu forcé de créer un art spécial, chargé d'éclaircir le mystère de leur origine et de restituer les enfants aux ayant droit: c'était l'art de la *qiāfa* ⁽²⁾. D'ordinaire on y regardait de moins près. La qualité de mari de la mère suffisait pour établir la paternité: الولد للغرائض, l'enfant appartient au lit conjugal ⁽³⁾. Cet axiome, adopté par l'islam, abstrayait des antécédents de la mère et proclamait l'acceptation du fait accompli, interdisant de pousser au delà les investigations.

Dans les villes, principalement à la Mecque ⁽⁴⁾, le débordement s'étalait avec encore plus d'impudence que sous la tente ⁽⁵⁾. Tout l'y favorisait: l'affluence des étrangers, des esclaves, les fréquents déplacements de la population commerçante. Les marchands qoraisites ⁽⁶⁾ s'étaient de la sorte créé des foyers, plus ou moins réguliers, sur les différents points de la Péninsule, visités par eux. Qu'on se rappelle la naissance du fameux Ziād ibn Abihi, un des hommes les plus remarquables du règne de Mo'āwia ⁽⁷⁾. La tradition musulmane,

⁽¹⁾ Comp. le vers de Farazdaq à l'adresse du clan de Ġarīr; *Naqā'id Ġarīr*, 279, 2 v.

² 'Omar y a recours; Qotaiba, *Oyoūn*, 457. Bédouins appelés ابن القاشف; *Naqā'id Ġarīr*, 195, 7; Mas'ōūdī, *Prairies*, III, 336 sqq.; on considérerait principalement la forme du pied; d'après l'empreinte du pied les nomades peuvent décrire un inconnu; Mas'ōūdī, *op. cit.*, III, 338, 342. Un chef poursuivi repose ses pieds sur le rocher, pour ne pas trahir la trace de son passage. On reconnaît de même tel cheval par l'empreinte de son sabot; *Naqā'id Ġarīr*, 95, 11; cf. Ġāhiz, *Maḥāsīn*, 70, 13.

⁽³⁾ Cf. Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E, I, 216.

⁽⁴⁾ Le calife 'Omar fils d'une négresse, d'après Mas'ōūdī, *Prairies*, IV, 192. Ses descendants ont le teint foncé; comment l'explique Ibn 'Omar; I. S. *Ṭabaq.*, III⁴, 235, 3 etc. Le chef tamīmite Zibriqān a une généalogie incertaine; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 206, 10-13.

⁽⁵⁾ Réputation douteuse des femmes Maḥzoūmites; *Iqd'*, II, 155, 9 d. l. Les généalogistes étaient redoutés à la Mecque; Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 87, 5.

⁽⁶⁾ Comme Hāsim, l'ancêtre de Mahomet; *Aḡ.*, XVIII, 124; cf. Wellhausen, *Ehe*, 469.

⁽⁷⁾ Cf. notre *Ziād ibn Abihi*, 20 sqq.; I. Doraid, *Istiḡāq*, 185-86.

inspirée par les rancunes des 'Alides et les dépits politiques de l'Iraq, a affecté de se scandaliser et de mettre le fait à la charge des impies Omayyades. En y regardant de près, on n'aurait pas été embarrassé pour découvrir des Somayya au sein des plus saintes familles de l'islam: Aboū Bakr, peut-être un affranchi, 'atīq; 'Omar, fils d'une mère esclave. Chaque clan illustre avait fourni la matière d'un chapitre plus ou moins étendu du *Kitāb al-matālib* ⁽¹⁾, chronique scandaleuse, mettant en une triste lumière la généalogie et les origines des hommes les plus considérés. Mahomet vouait aux feux de l'enfer le mortel assez indiscret pour remonter jusqu'à la neuvième génération ⁽²⁾. Ainsi formulé, le ḥadīth voudrait donner le change à la critique. Aucun contemporain de l'hégire n'eût été en mesure de remonter aussi loin dans son état-civil ⁽³⁾.



La littérature de la *Sīra* est particulièrement instructive à cet égard. Elle nous met en rapport avec une famille, célèbre entre toutes, et sur les origines de laquelle la Tradition a voulu répandre des flots de lumière ⁽⁴⁾. N'a-t-elle pas suivi depuis Adam la goutte de sang, destinée à donner à l'humanité le sceau, le plus grand des prophètes? ⁽⁵⁾ A ces titres elle mérite d'arrêter notre attention. « Parmi mes aïeules, dira plus tard Mahomet, on ne rencontre pas trace du

⁽¹⁾ Cf. *Fihrist*, 95, 96, 99, 111, 112. *Ibid.*, 100, 1 : « livre des courtisanes de Qorais et de leurs fils ». On comprend comment l'auteur Haiṭam ibn 'Adī est devenu odieux à la Tradition. Comp. plus haut la remarque sur les Šo'ōbyya et la littérature des *Matālib*.

⁽²⁾ Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 134.

⁽³⁾ Pour les Bédouins modernes, comp. F. Schwally, *Beitr. z. Kenntnis des Lebens der... Beduinen im heutigen Aegypten*, dans *Sitzungsberichte* de l'Acad. des sciences de Heidelberg, 1912.

⁽⁴⁾ Sur ce trompe-l'œil enfin reconnu, voir le jugement du Prof. C. H. Becker, *Der Islam*, IV, 263, 269 et Wellhausen, *Gött. gel. Anz.*, 1913, 315.

⁽⁵⁾ Cf. I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 1-60; surtout p. 26 ذَكَرَ نَسَبَ رَسُولِ اللَّهِ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ وَتَسْمِيَةَ
مَنْ وَلَدَهُ إِلَى آدَمَ صَلَّى اللَّهُ عَلَيْهِ وَسَلَّمَ

ṣafāḥ », c'est l'expression arabe pour désigner l'union libre ⁽¹⁾. Privilège incomparable dans un milieu, aussi amoral que l'ancienne société arabe : miracle de la Providence d'Allah, attentive à préserver de toute souillure le berceau du dernier des prophètes ! Par malheur l'histoire, d'ailleurs légendaire, des Hāsimites, réfute à chaque page cette prétention. Hāsim se marie en passant à Médine, et ne paraît plus se souvenir de sa femme et de son enfant ⁽²⁾, abandonnés en cette ville ⁽³⁾. Imitons la réserve des annalistes musulmans et gardons-nous de scruter les motifs de cette désertion peu galante. Le grand-père de Mahomet, 'Abdalmoṭṭalib, était-il fils de Hāsim ou l'esclave de Moṭṭalib, comme son nom l'indique ? Nous ne le saurons jamais au juste. Si les Mecquois lui ont accordé cette dernière qualification ⁽⁴⁾, apparemment ils avaient leurs raisons. Tous les parents de Mahomet étaient d'ailleurs d'un noir profond, trahissant une forte proportion de sang nègre et de fréquentes unions avec des esclaves. Cet ensemble confère une lointaine vraisemblance à la tradition, disant les Hāsimites originaires du Yémen ⁽⁵⁾.

Il est malheureusement difficile de discuter en français les incidents, immédiatement antérieurs au mariage du père de Mahomet. Avec la plus entière inconscience, la *Sira* a utilisé une réédition de l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar. Si 'Abdallah, le père de Mahomet, ne se crut pas tenu à prendre modèle sur le patriarche biblique, celle qui faillit devenir la mère du Prophète, copia brutalement l'attitude de la trop fameuse Egyptienne. Ce laxisme n'a pas

(1) I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 31, 24 ; 32.

(2) Ainsi se conduira plus tard le pieux musulman et voyageur Ibn Baṭoūṭa. Tranquillement il inscrira sur son carnet : « وما أدري ما فعل الله بهما » ; j'ignore ce qu'ils (= la mère et l'enfant) sont devenus ».

(3) I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 46. On peut y reconnaître une tentative des Médinois pour introduire une des leurs dans la généalogie prophétique. On place à Ġazza le tombeau de Hāsim ; Yāqoūt, E. VI, 290, en tablant sur des vers apocryphes, comme ceux de Maṭroūd ibn Ka'b.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 49, 7.

(5) Ġaḥīz, *Opuscula*, 75, 4 etc. ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 3-4 ; en réponse on lui fait révéler par Gabriel qu'il appartient à Moḍar ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 3. Les habitants du Ḥiġāz tiennent du caractère des nègres ; Yāqoūt, E. I, 48.

empêché la Tradition de la présenter comme le type de l'honneur féminin ⁽¹⁾. La légende s'est donné beaucoup de mal pour expliquer la mort de 'Abdallah et d'Āmina mère de Mahomet, hors de la Mecque. Pour tourner une partie de la difficulté, elle a essayé de placer le tombeau de cette dernière en cette ville ⁽²⁾. Enfin le propre mariage de Mahomet soulève de graves objections.

Jusqu'à 25 ans, il serait demeuré célibataire, et cela dans un milieu, où, à 13 ans, nombre de ses concitoyens comptaient déjà des enfants et parfois un divorce ⁽³⁾. Pourquoi épouse-t-il une femme de 40 ans et fallut-il — une légende musulmane l'affirme — enivrer le père de Hadīga pour arracher son consentement? ⁽⁴⁾ Impossible d'accumuler plus de maladresses!

Si, avant le succès de sa mission prophétique, nous comprenons la froideur des Hāsimites ⁽⁵⁾ à son égard, nous ne savons comment expliquer l'appellation de fils d'Abou Kabśa — un esclave! ⁽⁶⁾ — donnée à Mahomet. Quels étaient ses rapports de famille avec la négresse Omm Aiman ⁽⁷⁾, avec la Bédouine des Banoū Sa'd, sa nourrice vraie ou prétendue? ⁽⁸⁾ Ses derniers se proclament ses oncles, et le Prophète ne repousse pas cette prétention, bien exorbitante pour de simples nourriciers ⁽⁹⁾, comme on essaie de les représenter.

Le mystère, planant sur l'origine de personnalités, aussi en vue que les ancêtres traditionnels de Mahomet, laisse deviner quelle de-

⁽¹⁾ I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 58 d. l.; 59; elle est qualifiée de امرأة صدق

⁽²⁾ I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 73-74. D'ordinaire on la localise à Abwā. Voir précédemment.

⁽³⁾ 'Abdallah ibn 'Āmir a un fils à l'âge de 13 ans; Osāma ibn Zaid divorce à treize; I. S. *Ṭabaq.*, V, 31, 24; 127, 14; cf. *Faṭīma*, 30-31. Sur les mariages précoces chez les musulmans d'Égypte cf. Schwally, *op. sup. cit.*, p. 10.

⁽⁴⁾ I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 84-85. Balāḍorī, *Ansāb*, 58 b. donne même à Hadīga 46 ans; il cite une autre version, où l'on se contente de 28 ans.

⁽⁵⁾ Mahomet les place tous en enfer; I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 75; est-ce une réponse?

⁽⁶⁾ Seybold, *Moraṣṣa'*, 186; I. S. *Ṭabaq.*, III⁴, 33; Margoliouth, *Mohammed*⁴, 50-51; efforts pour expliquer cette filiation; Balāḍorī, *Ansāb*, 54 a.

⁽⁷⁾ Voir ce nom à l'index de *Mo'āwīa*. Ibn Qayyim al-Ġauzyya, *Zād al-mo'ād* (ms. Bāyazīd, Constantinople) I, la qualifie de «ابنة»; faut-il lire «ابنة»?

⁽⁸⁾ I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 71, 25, 28.

⁽⁹⁾ I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 72, 19 etc.

vait être la situation des autres familles arabes. Lorsque la *Sira* s'ingénie à tirer tout au clair, elle réussit seulement à épaissir les ténèbres et à multiplier les points d'interrogation ⁽¹⁾. Sans nous y arrêter plus longtemps, constatons combien cette fantastique histoire fortifie nos soupçons précédents, produit l'impression d'une moralité très spéciale. Et pourtant nous avons exclusivement consulté la « légende dorée », composée à la plus grande gloire du Prophète. Ce n'est pas le lieu d'examiner son degré d'authenticité. Mais que penser des mœurs d'une société, où, pour voiler la réalité, l'histoire doit recourir à d'aussi misérables fictions?



Or dans le siècle, précédant l'hégire, un observateur attentif aurait pu constater au sein de l'immobile Arabie une grande fermentation d'idées, signe précurseur d'une révolution. Par trois côtés au moins: par la Syro-Mésopotamie, par l'Abyssinie, par la vallée du Nil, sans parler du Yémen, le christianisme pénétrait en Arabie, entamée déjà par le judaïsme, maître des riches oasis du Ḥigāz ⁽²⁾. Ce double courant ⁽³⁾ introduisait à sa suite le monothéisme avec son contingent de principes civilisateurs. Concurremment avec ce mouvement, une reprise du commerce ⁽⁴⁾, le long de l'ancienne route de

⁽¹⁾ Même constatation pour le mariage de Fāṭima et de 'Alī; cf. *Fāṭima*, voir le chap. II.

⁽²⁾ Pour l'*istiqā'* les anciens Arabes s'adressaient volontiers aux Juifs; Ibn Hišām, *Sīra*, 136; cf. Wellhausen, *Reste* ², 224-30; courant chrétien, Ibn Doraid, *Istiqā'*, 197, 10.

⁽³⁾ Il est dit à propos d'Omayya ibn abi's Saḥ: دَارَسَ النَّصَارَى وَقَرَأَ مَعَهُمْ وَدَارَسَ الْيَهُودَ وَكُلَّ الْكُتُبِ قَرَأَ; Ibn Doraid, *Istiqā'*, 184, 4 d. l. Zohair ibn Abi Solmā emprunte aux Juifs l'idée de la résurrection; Aṣma'ī, *Foḥoūlat aš-Šo'arā'*, (Torrey) 500. 16. Remarque analogue à propos de A'šā; voir précédemment, p. 107.

⁽⁴⁾ Cf. *République marchande*, 3-4. La tradition — celle de Médine surtout — veut écarter l'hypothèse des emprunts juifs. Voilà pourquoi elle attribue aux Qoraïs préislamites la pratique du jeûne de 'Ašoūrā; elle en fait autant pour les chrétiens. Tout plutôt qu'une dépendance juive! Cf. Moslim, *Ṣaḥīḥ* ², 1,419-423.

l'encens, attira les Bédouins occidentaux hors de leurs déserts et les mit en contact avec leurs voisins, intellectuellement plus développés, plus respectueux des lois du mariage et des droits du sexe faible. Les voyages forment la jeunesse des particuliers; ils n'exercent pas une moins salutaire influence sur l'évolution des peuples nouveaux.

Comme toujours les poètes ⁽¹⁾ donnèrent le signal du mouvement. Ces intellectuels cosmopolites couraient le monde en quête d'impressions nouvelles et surtout de Mécènes généreux. De leurs visites aux cités de Palestine et de Mésopotamie ⁽²⁾, aux cours des roitelets des *limes* syrien et perse, dynastes de Ḥīra, phylarques de Ḡassān, en s'arrêtant dans les couvents si hospitaliers, jalonnant les confins arabiques, de leurs relations avec les sayyid de Naḡrān ⁽³⁾, les poètes rapportèrent une poignée d'idées généreuses et, hérauts retentissants, les claironnèrent aux quatre coins de la Péninsule. Leur nouveauté fit sensation au sein d'une société, fatiguée et honteuse de son individualisme. Un des premiers, le sexe devait bénéficier de la révolution. Les bardes ambulants se mirent à proclamer le respect, dû à la *ḡāra*, la femme ⁽⁴⁾, les égards que méritait sa faiblesse ⁽⁵⁾. Dans leurs vers on voit poindre le sentiment chevaleresque ⁽⁶⁾, destiné à prendre son plein développement pendant le moyen-âge chrétien.

وَرَدَ النِّسَاءَ بِأَطْبَارِهَا وَلَوْ كَانَ غَيْرَ يَزِيدٍ فَخَصَّ

(1) A cette époque le ton de la poésie devient monothéiste.

(2) Comme A'sā, visitant Ḥomṣ, Jérusalem etc., Qotaiba, *Poesis*, 135; ses voyages à Naḡrān; cf. *Yazīd*, chap. XXII. Rappelons le cycle légendaire des courses d'Amroulqais, Nābiḡa faisant la navette entre Ḥīra et les résidences ḡassānides.

(3) Voir Doraid ibn aṣ-Ṣimma dans *Šo'arā'*, 775 sqq. *Aḡ.*, XVIII, 160, 10 d. l.

(4) Nombreuses références de Goldziher dans *ZDMG*, 1893, 80; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 714, 4; 727, 1; Ḡāḥiḡ, *Avares*, 266, 16; 267; Qotaiba, *Poesis*, 201, 4; *Iqd'*, II, 25, 4; cf. *Mo'āwīa*, 305 etc. *Aḡ.*, XI, 158, bas; XII, 16, 5. Respect de la *ḡāra* en l'absence du mari, respect de la veuve et de l'orphelin; Ḥansā', *Divan*, 1, l. 4; 4, d. l.; 13, 4; 17, 5; 37, 8; 42, d. l.; 69, 8; comp. 20, 4 d. l.; 27, 7; voir plus haut; influence des idées chrétiennes sur ces conceptions, voir note précédente.

(5) A la Mecque les mariages, assure-t-on, se concluaient dans le Dār an-Nadwa. Mais pourquoi n'en trouve-t-on jamais la confirmation, ni même une allusion à une innovation aussi grave, dans les récits particuliers?

(6) Comp. Wellhausen, *Ehe*, 471-72.

« Yazīd a rendu inviolées les femmes captives. Aucun autre n'eût donné cet exemple d'honneur » ⁽¹⁾.

Le poète Doraid ibn aṣ-Ṣimma connaissait sans doute ses compatriotes. Pourquoi a-t-il réservé ce magnifique hommage au chef des nomades de la chrétienne Naḡrān?

Rappelons de nouveau l'exemple des Banoū 'Odra. Si parmi eux seulement s'est développée une poésie spéciale, à la fois sentimentale et chaste ⁽²⁾, dégagée de la grossièreté bédouine, ne faudrait-il pas chercher l'explication de ce phénomène dans le christianisme de cette tribu? (Qotaiba, *Poesis*, 260).

Insensiblement les nomades commencèrent à comprendre les avantages pour le foyer d'une stabilité plus grande, à admettre une certaine réglementation dans la matière, à rougir de l'ancienne licence ⁽³⁾. L'homme distingué tint à honneur de régulariser sa situation matrimoniale. Il voulut laisser à ses descendants les éléments indispensables d'un état-civil; il tint à calculer, à énumérer les noms de ses parents, pour les transmettre à ses héritiers. Sur ce calcul — *ḥasab* n'a pas d'autre sens — fut basée la noblesse. Elle dépendit désormais du nombre des quartiers ou, comme s'expriment les Arabes, de la *longueur*, de l'*épaisseur* plus ou moins grandes ⁽⁴⁾ du *ḥasab*, terme devenu synonyme d'extraction aristocratique ⁽⁵⁾. Les esclaves, ne possédant pas de généalogie, ne pouvaient prétendre au *ḥasab*. Il devint de bon ton d'épouser des femmes libres, appartenant à des familles, à des tribus connues. De là l'importance grandissante du *ḥāl* ⁽⁶⁾, de l'oncle maternel; il représentait l'illustration des ascendants féminins.

⁽¹⁾ *Šo'arā'*, 777, 1.

⁽²⁾ Pas toujours authentique; d'accord! Mais pourquoi les faussaires ont-ils endossé cette littérature aux B. 'Odra? En revanche on relève l'immoralité, *zinā*, de la tribu de Daus; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 296, 3.

⁽³⁾ Exclamation de Hind, mère de Mo'āwīa: « Une femme libre commet-elle le *zinā* »! I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 4, 12. Ici libre = noble.

⁽⁴⁾ C'est le sens du *حَسَبٌ طَوِيلٌ*, du *حَسَبٌ ضَخْمٌ*; cf. *Mo'āwīa*, 97-99. « L'homme noble doit faire descendre le plateau de la balance »; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 257, 4; *Naqā'id Ġarīr*, 300, 9.

⁽⁵⁾ Goldziher, *M. S.*, I, 41; *ZDMG*, 1892, p. 198.

⁽⁶⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 299-305. Qotaiba, *Oyoūn*, 449, d. 1. *قليل الخالات* homme de rien,

Les unions serviles ne disparurent pas pour autant : mais les enfants, issus de ces mariages, jouiront désormais d'une moindre considération. Toutefois, pendant plusieurs générations encore, la multiplication des patronymiques féminins ⁽¹⁾ maintiendra le souvenir de l'ancien *matriarcat* et de la primitive licence bédouine. La défaveur même, s'attachant à ce passé, atteste à sa façon la réalité des faits, voués maintenant à l'oubli. Elle explique la situation exceptionnelle prise, au début de l'islam, par certaines familles de grands chefs bédouins. Nommons Manẓūr ibn Zabbān, 'Oyaina ibn Ḥiṣn, 'Aqil ibn 'Ollafa. Chez eux du moins l'arbre généalogique ne représentait pas une création artificielle. Ils tenaient « les deux bouts de la noblesse طَرَفَي الشَّرَف » ⁽²⁾ ; leurs ancêtres du côté paternel et maternel ; avantage assez insolite sans doute, pour expliquer le prix qu'on y attachera désormais. Aussi verrons-nous les plus hautes illustrations, le Prophète et les califes se disputer l'honneur de les compter comme beaux-pères ⁽³⁾.

*
* *

Personnellement ces sayyid nous sont dépeints, comme des rustres, d'affreux mécréants. A peine poètes ⁽⁴⁾, nullement orateurs, ils

comptant peu de tantes maternelles. Pour sa part, 'Orwa ibn al-Ward déplore l'obscurité de ses *aḥwāl* ; *Šo'ara'*, 906, 7. Un homme noble doit avoir une nombreuse parenté féminine connue, être كَثِير الْعِمَاتِ وَالْخَالَاتِ وَالْجَدَّاتِ ; Ya'qūbī, *Hist.*, 11, 192, 3.

⁽¹⁾ Cf. Ibn Doraid, *Istiqāq*, 176, 177, 247, 268, 277, et *passim* ; citons Ibn Maīyāda, Ibn Sohayya, Ibn al-Barṣā' etc. Un satirique se moque de ceux qui transforment leurs aieules en hommes ; Ibn Doraid, *op. cit.*, 186, bas ; 212 ; *Naqā'id Garīr*, 40, 52, 118, 121, 183, 186, 973.

⁽²⁾ *Ag.*, XI, 86, 3 ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 174, *بيت فيهم الشرف والبيت* ou : *بيت ... غير مدافعين* ; comp. la section consacrée à Ġaṭafān ; *ibid.*, p. 167 etc. ; une des filles de Manẓūr entre dans le harem du calife 'Oṭmān ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 206. Autres épouses de Ġaṭafān et de Qais chez 'Oṭmān ; Ṭab., *Annales*, I, 3036. Les califes comprenaient la nécessité d'une alliance avec leurs voisins du Naḡd. Onm al-banīn, fille de 'Oyaina, épouse de 'Oṭmān ; Ṭab., *loc. cit.*

⁽³⁾ Cf. Wellhausen, *Ehe*, 439 ; note précédente ; *Ag.*, XXI, 145, 13.

⁽⁴⁾ A l'exception pourtant de 'Aqil ibn 'Ollafa, شاعر مُغَلَّل, poète d'occasion.

ne se distinguent ni par la fastueuse générosité du désert, ni dans les chevauchées de la razzia, seules capables de réveiller chez l'Arabe, né brigand, son équivoque bravoure. Manẓoūr un ivrogne notoire et époux de sa belle-mère ! ⁽¹⁾ 'Oyaina, constamment rebelle au prestige du Prophète, le traitait avec la désinvolture des sayyid bédouins, avec la familiarité dégagée d'un supérieur, se reconnaissant peu de pairs ou *koḡou*. Il doit incontestablement à ces irrévérences le jour défavorable, où le place la Tradition, saturée de préjugés musulmans. Elle nous le représente comme une sorte de maniaque, hautain et brutal, un fou enfin, comme l'aurait qualifié le Prophète ⁽²⁾. D'après les annales de l'évangélisation des tribus germanes, certains chefs barbares aimaient mieux rejoindre leurs ancêtres en enfer que de se retrouver au ciel avec les chrétiens. On prête la même déclaration au fier Fazārite. Le paradis de Mahomet ne lui disait rien, s'il n'avait l'assurance d'y rejoindre ses contribuables et ses alliés d'Asad ⁽³⁾. S'il consent à accompagner le Prophète au siège de Ṭāif, ce n'est pas pour soutenir la cause d'Allah. Mais, comme on l'en fait convenir ingénument, connaissant la finesse des Taqafites, il espère obtenir une prisonnière, destinée à lui donner des enfants intelligents ⁽⁴⁾. A la mort de Mahomet, il s'empresse, non de renier l'islam — il ne l'avait jamais embrassé ⁽⁵⁾ — mais de dénoncer son alliance momentanée avec Médine. Son influence

(1) Cf. Goldziher, *M. S.*, 1, 26 ; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 173.

(2) Cf. Ibn Doraid, *Istiqāq*, 173. Il faut de nouveau supposer l'influence des versets du Qoran, hostiles aux Bédouins et aussi les rancunes des Médinois, dont 'Oyaina avait si souvent pillé les propriétés. Comme 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail avec le Prophète, sans cesse ces chefs réclament l'abandon de *نصف ثمار المدينة* ; Qotaiba, *Poesis*, 192, 1.

(3) Ibn Doraid, *Istiqāq*, 173. Asad et Ġaṭafān s'appelaient *الحريفيان*, les deux tribus alliées. Sur cette alliance, voir Nābiġa Dobyānī dans *Šo'arā*, 674-76.

(4) « Von sich aus konnte er keine Weisheit vererben » ; Wellhausen, *Reich*, 72. Les Banoū Ṭaqīf sont *أدھی العرب وأنكرها* ; Ibn Hišām, *Sīra*, 131 ; cf. notre *Ṭāif*, p. 11. La Tradition entend faire reconnaître par le chef de Fazāra en personne la qualification de fou. Le procédé paraît assez naïf, mais il sert à illustrer les artifices de rédaction dans le ḥadiṭ.

(5) Le contraire est supposé par la Tradition, laquelle reconnaît dans la *ridḍa* l'apostasie des tribus. Le mérite du prince Caetani est d'avoir fait bonne justice de cette conception surannée.

entraîna les Arabes de Qais dans la révolte ⁽¹⁾. La tradition de cette ville s'en est vengée, en déversant le ridicule sur 'Oyaina : elle satisfaisait en même temps ses rancunes contre les Bédouins, incorrigibles pillards des domaines anṣāriens. Fait prisonnier, il est amené devant le calife Aboū Bakr. Ce dernier lui reproche d'avoir renié Allah. « Jamais, s'écria-t-il, je n'ai cru en lui ; et s'il y en avait un, je jurerais par lui qu'il n'existe pas ! ».

Le trait est vigoureux, mais que vaut-il ? Dans le style de l'islam primitif tout rebelle est déclaré ennemi d'Allah ⁽²⁾. Allah représente, dans cette phraséologie à allures théocratiques, les abstractions sociales : le gouvernement, l'administration, la justice, les finances de l'état, tout est rapporté à Allah : *سلطان الله* et *مال الله*, sans en excepter la cavalerie et la gendarmerie ; témoins les locutions *خيّل الله* et *سُرّا الله* ⁽³⁾. Si réellement 'Oyaina a inventé la déclaration, citée plus haut, rien ne prouve que le sens n'en ait pas été compris de travers par les compilateurs postérieurs. À notre avis le chef fazārite a simplement protesté qu'à aucune époque il n'avait reconnu la suprématie de l'état médinois, fondé par Mahomet, le *سلطان الله*, représenté après sa mort par le calife Aboū Bakr.



Anoblis de par la nouvelle religion, les anciens marchands de la Mecque éprouvèrent le besoin de passer par dessus le récent badigeon de leur blason islamite ⁽⁴⁾ une couche de vermillon aristocratique, en s'alliant avec ces maisons bédouines à la noblesse incontestée,

⁽¹⁾ Ce passé compromettant ne l'a pas empêché de recevoir le titre de *Companion* et de figurer en cette qualité dans Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, E. III, 54-55.

⁽²⁾ Cf. *Ag.*, XII, 26, 27. Le rebelle détruit *دين الله* ; *Ag.*, XIX, 140.

⁽³⁾ Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 101 ; *جُند الله* ; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, XL1, 1. *Yazīd*, 135. Sous les 'Abbāsides le commandement *يا خيّل الله اركبي* demeure le boute-selle de la cavalerie ; Qotaiba, *'Oyūn*, 145, 12.

⁽⁴⁾ Seul 'Omar se prétend indifférent à la noblesse de ses femmes et de ses gendres ; I. S. *Ṭabaq.*, III¹, 208, 8.

أهل بيت شرف. (1) une noblesse antérieure à l'hégire. غير مدافعين (2) مُتَّصِل بِالْجَاهِلِيَّةِ. Si, dans l'intimité, ils tournaient en ridicule le *ḡafā'*, la rudesse des mœurs (3), ils tenaient infiniment à conserver les bonnes grâces des grands sayyḍ. Humiliés par l'incertitude de leurs propres généalogies, Omayyades, 'Alides, Zobairides, tous les prétendants à la succession du Prophète voulurent être les gendres de ces Bédouins mécréants.

A ces beaux-pères du désert, maréchaux de l'aristocratie arabe, choyés par les magnats islamiques, il faut adjoindre une autre four-née de sayyḍ, choisis dans la puissante tribu syro-chrétienne de Kalb: Al-Forāfiṣa et Baḥdal ibn Onaif (4). Le grand calife Mo'āwīa, les So-fīānides après lui, croiront ne pouvoir affermir leur autorité qu'en s'alliant à cette lignée de chefs bédouins. Nous l'avons montré dans les études consacrées aux deux premiers califes omayyades (5). Nommons encore Aś'at ibn Qais, le roitelet de Kinda (6). Il fut fait prisonnier pendant la révolte des Arabes, après la mort de Mahomet, et amené à Aboū Bakr. Ce calife avait alors sur les bras sa propre sœur, une veuve d'âge mûr. Or le Prophète avait loué la précipita-

(1) Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 173, 180. Les annalistes relèvent avec raison l'illustration des alliances matrimoniales, conclues par l'anticalife Ibn Zobair.

(2) Ibn Doraid, *op. cit.*, 213 d. l.; 214, 1. Comp. *Aḡ.*, XXI, 145, 3; privilège rare! A Médine la famille de Sa'd ibn 'Obāda, بيت عَرَنَق فِي السُّود; Ibn Doraid, *op. cit.*, 269, 4 d. l. On n'ose épouser ses femmes divorcées; Ḥanbal, *Mosnad*, 1, 238.

(3) Comp. *Aḡ.*, IV, 8; 9, 3 d. l.; 34, 4 d. l.; Mobarrad, *Kāmil*, 40, 5; 'Iqd¹, II, 151, 10, 14; Ḥanbal, *Mosnad*, 1, 257; cf. *République marchande*, 32; au lieu de جَفَاء on emploie aussi غُلَظ et خَسَن; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 115, 8; 194; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 203, 5, جَافٍ جَرِيء; Nasā'ī, *Sunan*, II, 139; comp. Migne *P. G.*, vol. 82, c. 1475; S. Siméon Stylite et les Sarrazins. Le Bédouin convient de son *ḡafā'*: Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 203 d. v. 'Iqd¹, II, 76 sqq. chapitre consacré aux Bédouins, *passim*.

(4) Ibn Doraid, *Istiḡāq*, 316, 7; 'Iqd¹, II, 72, 2. Pour anoblir le légendaire Daḥīa ibn Ḥalīfa, on le rattache à ces personnages; 'Iqd, loc. cit. Cf. *Yazīd*, 290.

(5) Cf. *Mo'āwīa*, 311-312; *Yazīd*, 109. Voir dans l'*Encyclopédie de l'islam* nos articles: Baḥdal ibn Onaif et Ḥassān ibn Mālik.

(6) Cf. *Mo'āwīa*, index; Dīnawarī, *Aḥbār Ṭīwāl*, 166, 277. Une de ses filles passe d'un 'Alide à un Ḥāšīmīte; I. S. *Ṭabaq.*, V, 231, 14. Un autre beau-père aristocratique serait (?) 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail (voir plus loin); Ibn Ḥaḡar, *Isāba*, II, 343; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 28, 29.

tion en deux circonstances: pour enterrer un mort et marier une veuve ⁽¹⁾. زَوْجٌ مِّنْ عُوْدٍ خَيْرٌ مِّنْ قَعُوْدٍ (*Ağ.*, III, 5, l. 18), voilà la devise des veuves arabes; un mari-soliveau plutôt que de se morfondre sous la tente paternelle ⁽²⁾. Désireux de se tirer de son mauvais cas, le chef révolté demanda la main de la sœur d'Aboû Bakr. Par cette adroite flatterie à l'adresse du modeste citoyen, devenu chef d'empire, l'aristocrate yéménite obtint la vie sauve et l'absolution du passé. Les 'Alides briguèrent également l'alliance d'Aš'at ⁽³⁾.

Si dans certaines occurrences, Mo'awia se plaisait à proclamer la supériorité des femmes qoraisites ⁽⁴⁾, nous connaissons aussi le prix attaché par ce politique éclairé aux unions avec les tribus de Syrie ⁽⁵⁾, où le christianisme, en préconisant la monogamie, avait lutté, non sans succès, contre l'ancienne promiscuité. De nos jours des parvenus cherchent par de brillantes alliances à faire oublier l'humilité de leurs débuts, en projetant sur l'obscurité de leur passé l'éclat emprunté d'une glorieuse série d'ancêtres. Nous venons de constater le même phénomène au sein de la société arabe, en cette vigile de l'hégire.

(1) Ġāhiz, *Bayān*, I, 220.

(2) Comp. ce vers de Hošain ibn Homām, mort peu avant l'hégire; *Šo'arā*, 744

تَرَكْنَا مِنْ نِسَاءِ بَنِي عَقِيلٍ أَيَّامِي تَبْتَغِي عَقْدَ النِّكَاحِ

Veuves désireuses de convoler, mais la guerre a décimé les hommes de la tribu.

(3) Cf. *Mo'awia*, loc. cit. Les 'Alides semblaient donc ignorer les actes de trahison — et à leur détriment — attribués à la famille d'Aš'at, qualifiée par les Šī'ites أَعْرَقَ الْعَرَبُ فِي الْغَدْرِ; Ibn Rosteh, *A'lāq*, 229; cf. *Ağ.*, XVIII, 159 ('Alī et Aš'at).

(4) Cf. *Mo'awia*, 310.

(5) *Mo'awia*, 311.

X

Importance de la condition maternelle. Ni esclave ni prisonnière de guerre

Ce phénomène, cette évolution d'idées étaient en train de se produire, quand parut le novateur mecquois. En dépit, ou peut-être en raison même du mystère, entourant sa naissance ⁽¹⁾, il s'appropriâ ce progrès. Le flair de l'homme d'état l'amena à en favoriser les tendances aristocratiques. On observe dans son Qoran, dans les sourates médinoises, une atténuation ⁽²⁾ constante des principes démocratiques du début, développés au cours des prédications à la Mecque ⁽³⁾. Tout en consacrant, au nom d'Allah, la polygamie et les unions ancillaires ⁽⁴⁾, il renforça, mais aux dépens de l'épouse, l'autorité du mari, devenu l'unique chef, le fondement exclusif de la famille ⁽⁵⁾.

Ici, comme en maintes autres questions, la présomption, l'esprit de tendance persuadèrent aux Arabes que les mœurs, les idées nouvelles plongeaient leurs racines dans l'antiquité la plus reculée. Leur

⁽¹⁾ Il s'en trouvait gêné; Ġāhiz, *Maḥāsin*, 135.

⁽²⁾ Mais adroitement dissimulée comme dans Qoran, 3, 153.

⁽³⁾ Cf. *Fāṭima*, 61.

⁽⁴⁾ مَا مَلَكَتْ أَيْمَانُكُمْ; Qoran, *passim*. Cette consécration est un des plus mauvais services, rendus à ses sectateurs. Elle s'oppose à toute évolution, partant à toute réforme sérieuse de la famille musulmane. Les modernes réformateurs turcs le sentent douloureusement et ont parfois le courage d'en convenir.

⁽⁵⁾ Cf. Wellhausen, *Ehe*, 446 sqq.

chauvinisme impérialiste ⁽¹⁾, exalté au contact des peuples civilisés, maintenant réduits à la condition de tributaires, les conduisit à accepter d'enthousiasme la fiction de la pureté de la race arabe. Elle devint un des arguments, établissant leur prétendue supériorité sur les vaincus. « Ne ressemblons pas, aurait dit le grave 'Omar, aux Nabatéens de la Babylonie. Quand on les interroge sur leur origine ils répondent par le nom de leur village » ⁽²⁾.

Les familles, placées de par l'islam à la tête d'un immense empire, voulurent bien croire à la réalité des prolixes généalogies, fabriquées par des *nassāba* impudents ⁽³⁾. Nous ne songerions pas à protester. Cette illusion, complaisamment acceptée, constatait en définitive un progrès de la moralité. C'était glorifier des principes, trop longtemps oubliés, aux dépens du développement de la civilisation arabe. Au cours des décades, immédiatement antérieures à l'hégire, les idées nouvelles ont fini par s'imposer à l'opinion, aux classes dirigeantes. Interprétant dans ce sens l'adage juridique : *partus sequitur ventrem*, les Arabes ont compris l'importance de la noblesse maternelle ⁽⁴⁾. De cette estime découlait précisément la considération spéciale, attachée à la qualité du *ḥāl* ou frère de la mère. « L'honnête homme » devait en première ligne posséder des *ḥāl* irréprochables; condition impossible à réaliser dans l'hypothèse d'un mariage servile.

⁽¹⁾ Mahomet les proclame le peuple choisi; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, p. 2; dans le Qoran, *passim*, les musulmans recueillent l'héritage religieux et temporel des anciennes sociétés, détruites pour leur infidélité.

⁽²⁾ 'Iqd¹, II, 44. En parlant de leurs origines, les Arabes les comparent à « l'eau du ciel, نَحْنُ كُمُزْنُ السَّمَاءِ »; on l'a vu dans les citations précédentes.

⁽³⁾ Pour les généalogies de Qoraïš, Mahomet renvoie à Aboū Bakr; il proteste contre les fictions généalogiques; Ḥoṣrī¹, I, 27; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 27-29. L'ange Gabriel lui apprend qu'il descend de Moḍar; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 3, l. 13; comme si sur ce point une révélation devenait nécessaire. Il est surprenant que le grand généalogiste soit Dağfal, un Bakrite, vivant à des centaines de kilomètres du Ḥiğaz. Les *Naqā'id Garīr*, 189, I v. citent déjà une صَحِيفَة de Dağfal.

⁽⁴⁾ Qotaiba, *Poesis*, 130, 10; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 180, 4-7:

فَأَنَّكَ مَا يَصْرُكَ بَعْدَ حَوْلٍ أَ ظَبْيِي كَانَ أُمُّكَ امِ حِمَارٍ

Allusion satirique aux mensonges des généalogistes et aussi au favoritisme. Cf. Boḥtorī, *Ḥāmasa*, n. 1096, variante: أَ ظَبْيٌ كَانَ أُمُّكَ امِ حِمَارٍ

La modestie est une fleur trop délicate pour s'épanouir au désert. Dans les annales littéraires de la Péninsule, rien de fréquent comme la mention des tournois poétiques, où il est question d'établir sa propre supériorité ou celle de sa tribu ⁽¹⁾. La sincérité, le scrupuleux respect de la vérité n'y étaient pas de rigueur et l'on cite avec admiration les poètes ayant fait exception sur ce point, *أحد من يصدق عن نفسه في شعره* ⁽²⁾. Ces joutes s'appelaient *mofāhara*, *monāfara* ou *monāza'a*. Pour les partenaires, l'épreuve la plus redoutable était sans contredit l'état-civil de la mère ⁽³⁾: libre ou esclave? Sous l'influence des mœurs nouvelles, on finit par pousser très loin la délicatesse ⁽⁴⁾; on n'acceptait plus même d'avoir été élevé par une femme esclave, de l'avoir eue comme nourrice ⁽⁵⁾.

On peut posséder de l'honneur et n'avoir pas été bercé sur les genoux d'une duchesse. Ainsi pensait déjà un poète bédouin: son nom eût mérité d'être conservé! ⁽⁶⁾ « Sans faire partie, disait-il, de la haute aristocratie, j'appartiens à une famille honorable. Sans être un modèle de générosité, ni un foudre de guerre, je n'hésite pas à exercer la charité, à accomplir mon devoir sur le champ de bataille:

⁽¹⁾ Cf. notre *Chantre* 175-76; Ġāḥiẓ, *Maḥāsīn*, 135 sqq. *Naqā'id Ġarīr*, 141: *mofāhara* apocryphe: elle fournit l'occasion de glorifier Qoraiš et d'énumérer les anciennes divinités arabes; c'est un exercice d'archéologie; autre *mofāhara* dans le genre grossier; *ibid.*, 11, 7 sqq. Type de *fahṛ* emphatique, l'éloge des Anṣārs dans Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, pièce 161.

⁽²⁾ Cf. Qotaiba, *Poesis*, 222, 15. Le paladin 'Amrou ibn Ma'dikarib avoue qu'il prend la fuite et redoute la mort; Qotaiba, *op. cit.*, 221, 2-4. Voir plus haut le concept du courage arabe.

⁽³⁾ Abou Tammām, *Ḥamāsa*, 113, 4 v.; J. Hell, *Farazdaq's Lobgedicht*, p. 2.

⁽⁴⁾ Ici la poésie se porte garant de l'existence de ces sentiments.

⁽⁵⁾ *Ag.*, VIII, 190, bas; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 29, 3. On voulait « avoir seulement sucé les mamelles d'une femme libre, au blanc visage,

« كَمْ يَرْضَعُوا الدَّهْرَ إِلَّا ثَدْيِي وَاضِحَةً لِوَاضِعِ الْوَجْهِ يَمِي بَاحَةَ الدَّارِ »

De nouveau le noble Arabe est de couleur blanche; à fortiori les émirs ḡassānides; Nābiḡa Dobyānī dans *Šu'arā'*, 648.

⁽⁶⁾ *وقال آخر* ⁽⁶⁾: la *Ḥamāsa* ne le désigne pas autrement. Je n'ai pu rencontrer ailleurs la tirade.

إِلَّا أَكُنْ مِمَّنْ عَلِمَتْ ⁽¹⁾ فَانِنِي إِلَى نَسَبٍ مِمَّنْ جِهَلَتْ كَرِيمِ
وَالَا أَكُنْ كُلَّ الْجَوَادِ فَانِنِي عَلَى الزَّادِ فِي أَظْلَمَاءِ غَيْرِ شَتِيمِ
وَالَا أَكُنْ كُلَّ الشَّجَاعِ فَانِنِي بِضَرْبِ الطَّلَا وَالِهَامِ حَقَّ عَلِيمِ ⁽²⁾

Ce Bédouin était trop pondéré, trop raisonnable pour faire école en sa patrie. Dans cet idiome arabe, si riche en qualificatifs injurieux l'expression « fils de l'esclave » représentait une des plus désagréables épithètes. Ce n'était pas une affaire de sentiment ni de philanthropie. Mais par suite des conditions sociales de l'Arabie ابن فرتنى signifiait facilement « fils de la courtisane : كُلُّ أَمَةٍ يُقَالُ لَهَا فَرْتَنِي » ⁽³⁾. « Epouser une esclave, déclarera un dicton, c'était se rapprocher de l'adultère » ⁽⁴⁾. Dans l'horrible promiscuité de la vie nomade, où le mot de chasteté n'a pas de valeur absolue, où l'honneur féminin passe pour un monopole aristocratique ⁽⁵⁾, on se figure malaisément à quels abîmes de dégradation devait parfois descendre la femme esclave, propriété absolue et jouet d'un maître brutal ⁽⁶⁾. Même sans aller si

⁽¹⁾ Le poète est censé interpeller sa femme, l'éternelle عَزْلَةٌ. Ses récriminations servent de prétexte aux développements poétiques. Elle remplit la partie du chœur, dans les tragédies antiques. Voir précédemment.

⁽²⁾ Aboû Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 148-49.

⁽³⁾ *Ag.*, IV, 45, 2 ; cf. 44-45 ; *Naqā'id Ḡarīb*, 40 d. l. ; 63 d. v. Cf. *Mo'āwīa*, 300 ; *Yazīd*, 82, 83 ; *Moraṣṣa'* (Seyboldt) 51. 7, comp. l'introd. p. XV, et les prescriptions du Qoran, prohibant de forcer les esclaves à la prostitution. تَرْنٌ, synonyme de فرتنى ; *Naqā'id Ḡarīb*, 41.

⁽⁴⁾ Aboû 'Obaid, *Ḡarīb*, (ms. Kuprulu) 354, b. ; un ḥadīṭ inventé pour résister à la mode croissante des unions ancillaires, du تَسَرُّر, comme on disait. On essaie de la justifier par l'exemple des plus saints personnages de l'islam ; *Iqd*⁴, II, 243.

⁽⁵⁾ Conception favorisée par l'islam ; « la femme esclave peut prier sans voile, c'est sa sonna » ; à l'encontre de la femme libre ; Mālik, *Modawwana*, 1, 94.

⁽⁶⁾ Nous renvoyons à *Ag.*, VIII, 182, 5 etc., où le calme du narrateur impressionne péniblement. Sous l'islam, peu de maîtres obligeants, comme Ibn 'Abbās leurs esclaves à se marier pour les préserver du désordre ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 212, 11. Un noble musulman assistant au mariage d'un de ses esclaves, les traite de chiens et de prostitués ; *Iqd*⁴, II, 203, 1 etc. Les recueils de *nawādir* sont friands de cette littérature épiciée.

loin, on posait en principe que le descendant d'une mère, condamnée aux plus vils travaux, devait conserver dans l'âme des sentiments⁽¹⁾ dignes d'une gardienne de chameaux. Mahomet aurait dit: « les derniers temps seront proches, quand on verra la servante enfanter son maître »⁽²⁾.

« Le clan de ta mère est suspect⁽³⁾, examine donc la valeur de tes flèches »⁽⁴⁾.

*
* *

Une allusion analogue suffisait pour rabattre les plus fières prétentions. Ce thème sert de trame à la légende de 'Antar, véritable roman à thèse, montrant un héros, condamné à lutter sa vie entière contre ces préjugés⁽⁵⁾. Chez les Arabes, ils expliquent l'insistance à se proclamer *ابن حُرَّة*, fils d'une mère libre ou encore *ابن أم البنين*⁽⁶⁾, un nom propre si répandu à l'époque impérialiste⁽⁷⁾, fils

(1) *Mofaddalyyāt*, (Thorbecke), XXIV, 20; Goldziher, *M. S.*, 1, 121-22. « Ma mère n'est pas une esclave »; *Šo'arā*, 637, 5.

(2) Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, 1, 27; Boḥārī K.) *Ṣaḥīḥ*, 1, 21; 11, 120. Qu'en pensaient les 'Abbāsides, fils d'esclaves, à trois exceptions près? Ils se trouvaient certainement visés dans ce ḥadīṭ à tendance politique.

(3) *Šatīm*, voir la note suivante. Ġarīr a voulu choisir ce terme. *Šatīm* ou *Šotaim*? Le sens demeurerait défavorable, étant donnée l'obscurité des *Banoū Šotaim*; comp. *شَتِيم الوجه*; Zohair (Ahlw.), 76, 8.

(4) Vers adressé par Ġarīr à Farazdaq: *ولكن رَهطُ أُمِّكَ مِنْ شَتِيمٍ*. Au lieu de *Šatīm*, Ibn Doraid, *Istiḳāq*, 118-19 lit *Šotaim* et cite à ce propos les *Banoū Šotaim*. Le sens serait: « ta mère appartient aux B. Šotaim »; pas nommés dans les *Tabellen* de Wüstenfeld. D'après *Naqā'id*, 188, 8-10, (cf. *Ag.*, XIX, 2) la mère de Farazdaq n'était pas de ce clan. Voir citations dans Hell, *op. cit.*, 2-3. *Sabyya* parmi les aïeules de Farazdaq; *Naqā'id Ġarīr*, 764, 3. Šotaim était un clan ḡabbite, apparenté à celui de sa mère, c'est le sens de l'insinuation de Ġarīr et dans ce cas il paraît préférable de retenir la leçon *Šotaim*.

(5) Cf. Qotaiba, *Poesis*, 130.

(6) Wright, *Opuscula*, 49, 6 d. 1.; Labīd, *Diwan*, (Huber-Brockelmann) XXVII, 2, XXXIII, 3, 4; cf. Nöldeke, *Il'ZKM*, VI, 310; Ibn Doraid, *Istiḳāq*, 210; Ṭarafa (Ahlw.) 66; *Šo'arā*, 914, 4; Ġaḥīz, *Bayān*, 11, 35, 14.

(7) Voir les index d'Aḡāni et de Ṭabarī, *Annales*. Cf. *Naqā'id Ġarīr*, 535. On rencon-

de la mère des hommes libres, par opposition au nom réaliste de l'esclave, *أُمّ وَكْد*. On se dit encore *ابن بيضاء*, fils d'une blanche ⁽⁴⁾, les esclaves étant ordinairement des négresses, à cette époque, en Arabie ⁽²⁾. Les belles et grandes actions, on les considérait comme réservées aux descendants de la femme libre ⁽³⁾. Les nomades se refusaient à admettre qu'une esclave pût donner le jour à qui devait être son maître, le fils suivant fatalement la condition de sa mère ⁽⁴⁾. De là encore le sens, attaché à l'épithète de *ḥorra*, devenu synonyme de grande dame ⁽⁵⁾.

« Notre race est pure, chantaient les poètes, ce privilège nous le devons à nos aïeules et à nos ancêtres.

Nous ressemblons à l'eau du ciel ⁽⁶⁾: dans nos origines, tout est tranché, net; jamais on ne comptera parmi nous un avare.

« فَنَحْنُ كَمَاءِ الْمُرْنِ مَا فِي نَصَانَا كِهَامٌ وَلَا فِينَا يُعَدُّ بِخَيْلٍ ⁽⁷⁾ »

tre aussi *بنو العلات* = fils de mères différentes; Ibn Māgā, *Sonan*, E. 1, 82, 10. Dans une pièce en l'honneur de Moṣ'ab ibn Zobair, Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Divan*, 181 d. v., appelle par mépris les Syriens, partisans des Omayyades, *بنو العلات*.

⁽⁴⁾ Ġāḥiẓ, *Maḥāsīn*, 192, 7. 1. S. *Ṭabaq.*, 1¹, 43, d. 1. *Ağ.*, XI, 154; XXI, 97; Ḥātim, *Divan*, LXVI, 3, Blancher = noblesse; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 673, bas; comp. mains blanches = généreuses, non des mains d'esclaves; comp. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 29, 3. On se proclame *حُرٌّ وَابْنُ الْحَرِّ*; Ḥansā', *Divan*, 34, 1. « Blancs de visage, blancs jusqu'à illuminer »; *Naqā'id Ḡarīr*, 287; 301, 4 v.; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 28, bas. Il est question aussi de « mains vertes » = généreuses; *Naqā'id Ḡarīr*, 412, 14.

⁽²⁾ La Copte Mariam de Mahomet aurait été à son époque la seule femme blanche en Arabie; 1. S. *Ṭabaq.*, 1¹, 86, 9. Deux aïeules négresses; Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 183, 3 d. 1. La mère est *ابنة الحرار*; *Ağ.*, XXI, 134, d. 1.

⁽³⁾ Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. 1, 25.

⁽⁴⁾ Voir l'incident soulevé par le Bédouin Qattāl; *Ağ.*, XX, 164, etc.; cf. Goldziher, *M. S.*, 1, 122; Wellhausen, *Ehc.*, 440; *Ağ.*, XX, 162, bas; 164 bas.

⁽⁵⁾ *Naqā'id Ḡarīr*, 153, 1.

⁽⁶⁾ Comp. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1169 :

كَمَا أَنَّ مَاءَ الْمُرْنِ مَا ذِيْقَ سَائِغٌ زُلَالٌ وَمَاءَ الْحَجْرِ يَلْفِظُهُ الْقَمَ

⁽⁷⁾ Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. 1, 59. Eau du ciel synonyme de pureté parce que soustraite à la décomposition, provoquée par l'évaporation (Voir précédemment.)

Si à cet état de l'âme arabe, on ajoute l'exagération, l'ostentation, propres à cette nation, on comprendra la portée de la prétention de ce Bédouin: « entre moi et Adam ⁽¹⁾, je ne connais d'autre esclave que Agar, mère d'Ismaël » ⁽²⁾. Absurde ou non, la pratique devait en tenir compte. Assurément on se montrait fier de ses ascendants paternels:

« Nos pères sont des personnages, que des ancêtres de noble extraction ont élevés au sommet de la gloire ».

Mais c'était pour ajouter incontinent après:

« Et quelle noblesse chez nos mères, vénérables matrones; elles ont hérité l'illustration d'une longue série d'aïeux!

وَأَمَّا نَا أَكْرَمُ بَيْنَ عَجَازٍ وَرَثَتِ الْعُلَا عَنْ كَابِرٍ بَعْدَ كَابِرٍ ⁽³⁾

Un cas douteux dans la descendance féminine suffisait pour annuler les quartiers de noblesse paternelle. Citons l'exemple d'insignes sayyid, ne trouvant pas à se marier dans leur propre tribu ⁽⁴⁾. Sous une forme piquante, une parole ⁽⁵⁾ du spirituel 'Aqil, frère de 'Alī, le gendre borné, عَدُوّ de Mahomet, résume toutes ces théories. A la question, devenue banale chez les nomades ⁽⁶⁾: « quel est le plus noble des hommes », c'est à dire des Arabes, 'Aqil, donna cette

⁽¹⁾ Dans la généalogie le Bédouin remonte droit à Adam; *Ag.*, XI, 166, 10. Les exemples ont été cités plus haut.

⁽²⁾ Attribuée également au fameux Ḥaḡḡāḡ; *'Iqd*¹, II, 54, 10 d. l.; Ḡāḥiḡ, *Bayān*, I, 180. Les Šo'ūbyya insistent volontiers sur Agar; ils font dire à Aboū Horaira; فَتِلْكَ أُمُّكُمْ يَا بَنِي مَاءِ السَّمَاءِ; Moslim, *Ṣaḥiḥ*², II, 308, 3; *Naqā'id Ḡarīr*, 221, 6.

⁽³⁾ I. S. *Ṭabaq.*, VI, 119, 2, 3; *Naqā'id Ḡarīr*, 806, 12. A partir de l'islam, les poètes célèbrent leur mère plus rarement. Voir plus haut la remarque sur le personnage loquace de la عَالَّة. Sous les Omayyades, on retrouve encore le panégyrique de la mère. Ainsi 'Āiṣa, mère du calife 'Abdalmalik, est célébrée comme une reine. Ibn Qais ar-Roqayyāt, *Dirvan*, 215-216; ajoutez p. 83, 14; 257; *Ag.*, XX, 159, 4.

⁽⁴⁾ Il s'agit du fils du grand sayyid 'Oyaina ibn Ḥiṣn; Aboū Tanmām, *Ḥamāsa*, 261, 11.

⁽⁵⁾ Elle peut avoir été trouvée après coup. Mais elle résume bien les anciennes idées arabes. En insistant sur les répliques spirituelles de 'Aqil, la Tradition veut insinuer que les descendants d'Aboū Ṭālib n'étaient pas dépourvus d'intelligence.

⁽⁶⁾ Comp.: أَلَسْتُ أَفْضَلَ قَوْمِي; *'Iqd*¹, IV, 274, 11.

réponse: « moi d'abord, puis le fils de ma mère » (1). Pour en saisir la portée, y découvrir plus qu'une prétentieuse tautologie, il faut supposer la polygamie, réunissant dans la promiscuité du harem des femmes de condition différente. En véritable Arabe, 'Aqil commençait par se décerner le premier rang dans la grandesse du désert. En biaisant sur ce point, il n'eût pas été de son pays. Ensuite sous forme de concession, il admettait la possibilité d'approcher de sa noblesse, à condition de descendre de la même mère (2).

Si la qualification de *fils de l'esclave* ne constituait pas une recommandation (3), on comprendra à quel point on redoutait celle d'*enfant trouvé*, « laqīṭ » (4). C'était l'effondrement de tous les rêves généalogiques, caressés par les Arabes:

« Le palmier ne pousse que dans son terroir et le *ṣalam* (5) désertique ne saurait produire le bois des lances,

« لَا يَنْبُتُ النَّخْلُ إِلَّا فِي مَغَارِسِهِ مِنْهُمْ وَلَا يَنْبُتُ الْخَطِيئَةُ إِلَّا سَلَمٌ » (6)

*
* *

Dans les guerres entre tribus, on n'enlevait pas seulement des troupeaux, on razziait également les femmes. Les tribus chrétiennes

(1) Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, II, 195, 2.

(2) On relève l'opposition, comme finesse et intelligence, entre 'Alī et 'Aqīl quoique fils de la même mère; Ḡāḥiḡ, *Bayān*, II, 37; Ailleurs on leur assigne des mères différentes. Le mot de 'Aqīl suppose le dernier cas.

(3) Aṭṭa'a ibn Zofar, fils d'une *sabyya*, est pourtant qualifié de *ṣayyid šarīf* *سَيِّد شَرِيف*; voir sa notice, *Aḡ.*, XI, 139-46. Le Taqafite Ḡailān conseille à ses fils de n'épouser que de nobles Bédouines: *Aḡ.*, XII, 47-48. Sur ces sortes de conseils, comp. le chap. 74 de Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 636-42.

(4) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. 1, 5 d. v. Le nom de Laqīṭ, fréquent dans l'ononastique; Ibn Doraid, *Iṣṭiḡāq*, 104, 144, 293; Balāḡdorī, *Fotoūḡ*, 76; Qotaiba, *Poesis*, 97, 428; Ḡāḥiḡ, *Avares*, 200; index d'*Aḡāni*, et de Ṭab. *Annales*. 'Omar affranchit un enfant trouvé *مَجْبُودٌ* et transfère son *wilā'* à qui l'a ramassé; I. S. *Ṭabaḡ.*, V, 45, 6. L'ancêtre de 'Oyaina ibn Ḥiṣn, appelé *اللقيط*; *Naqā'id Ḡarīr*, 101, 17; autre Laqīṭ, *ibid.*, 227, 9; *بنو اللقيطة*; Qotaiba, *Oyoūn*, 228, 9. Ḥassān ibn Ṭābit, *Divan*, CXXXVII, 1; *Aḡ.*, XVIII, 121, *لَقِيطٌ وَجَدَ مِنْبُودًا*.

(5) Voir plus haut p. 64-65.

(6) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1162.

ne se conduisaient pas différemment. Le poète chrétien Aḥṭal décrit « les prisonnières de tout âge, butin de guerre, entraînées comme des chameaux conduits au marché, et conquises à la pointe des lances de sa tribu » ⁽¹⁾. Ces prisonnières s'appelaient *ahīda* ou *sabyra* ⁽²⁾. Etant donné le réalisme des mœurs bédouines, on peut se figurer les outrages, subis par ces malheureuses; on se vantait de les mal-traiter ⁽³⁾.

Plus tard entre les prisonnières et leurs maîtres s'établissait fréquemment le lien d'un mariage régulier ⁽⁴⁾. Mais cette forme d'union, sans *walī* ni *mahr*, sans l'assistance d'un parent ni l'intervention d'une dot, passait, on le comprendra, pour une des moins dis-

(1) Aḥṭal, *Divan*, 227, 228; Commentaire de Barth sur Qoṭāmī, *Divan*, p. 10, v. 4. Comp. « nous épousons à la pointe des lances »; *Naqā'id Ḡarīr*, 605, 3 v. sqq. 652, 10. Vers de 'Orwa ibn al-Ward : « nous entraînons les jeunes mères et les femmes enceintes »; *Šo'arā*, 911, 2.

(2) Rarement *nazī'a*; Aḥṭal, *Divan*, 317, 6; cf. scoliaste. Proprement le نزيع, celui dont la mère est d'une autre tribu; *Naqā'id Ḡarīr*, 303, 7.

(3) *Aḡ.*, X, 32, 9; XI, 139, 7; 140, 1; 146, 7; 172, 6 d. l.; XII, 172, 17; *Šo'arā*, 752. *Nazī'* désigne également l'Arabe exclus de sa tribu. Mahomet explique الغرباء العرباء par النزاع بين القبائل; Ḥanbal, *Mosnad*, I, 398, 17. Il s'agit des معاليك المهاجرين; Aboū 'Obaid, *Ḡarīb*, ms. sup. cit., 52, b.; cf. *Ziād ibn Abīhi*, p. 3, n. 3; Ibn Māḡā, *Sonan*, E. II, 248-49.

(4) *Aḡ.*, XIX, 158. Le frère de la poétesse Ḥansā' épouse une prisonnière; *Aḡ.*, XIII, 136, 137. *Sabyra* parmi les aïeules de Farazdaq; *Naqā'id Ḡarīr*, 764, 3. Le neveu de Ḥansā', le poète Ḥofāf ibn Nabda, était fils d'une négresse et, à cause de son teint, énuméré parmi les « corbeaux des Arabes, أغربة العرب »; Qotaiba, *Poesis*, 196. Qualifié de فارس من فرسانهم. Voir sa notice, *Aḡ.*, XVI, 139-45. Solaik ibn as-Salaka, autre « corbeau des Arabes », fils de négresse أحد معاليك العرب العدائين, coureur incomparable, grand brigand, admiré des Bédouins. Qotaiba, *Poesis*, 214; *Aḡ.*, XVIII, 133 sqq. Généralement ces *ša'loūk* sont coureurs et poètes. Ḥāḡiz ibn 'Auf, cité précédemment, reconnaît devoir son salut moins à son courage qu'à son agilité. Avec quelle comique effusion il bénit ses pieds (Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 223):

فَدَدَى لَكُمَا رَجُلَيَّ أُمِّي وَخَالَتِي وَشَدَّكُمَا بَيْنَ الرَّبِيِّ وَالْأَثَائِبِ

Variante de ce vers, attribué à un autre poète; *Aḡ.*, XIX, 140, d. l. où lire رَجُلَيَّ, au lieu de رَحِلِي. Voir tout le chap. 25 de Boḥtorī, *Ḥamāsa*, célébrant « la fuite à pied », les coureurs merveilleux, dépassant les chevaux; comp. Qotaiba, *Oyoūn*, 213, 2.

tinguées ⁽¹⁾, par suite de l'absence d'indépendance chez la conjointe. Sans prétendre disposer seule de sa main, la libre Bédouine entend uniquement céder de son droit, sur ce point, en faveur de ses parents ou de ses répondants naturels: ils sont ses *wali* ou procureurs. « Vos veuves sont épousées sans *hoṭba* », c'est à dire de force, crie à ses adversaires le terrible satirique Farazdaq ⁽²⁾. Le trait attaquait à la fois et leur sentiment d'honneur et leur réputation de bravoure. Sur l'esclave, souvent d'origine étrangère, la captive possédait le bénéfice de la nationalité arabe et la pratique devait en tenir compte ⁽³⁾.

Mais l'indigénat constituait en somme le principal avantage, qui différenciât sa situation; il n'effaçait qu'imparfaitement la tache résultant de la servitude ⁽⁴⁾. Au sein de la tribu les femmes s'ingéniaient pour lui rendre la vie dure; elle était publiquement traitée d'esclave. Ce fut le cas de l'épouse d'Orwa ibn al-Ward, le chevaleresque et sympathique *ša'loūk*, brigand ⁽⁵⁾. Aussi les fils de la prisonnière se voyaient-ils à peine plus estimés que ceux de l'esclave. Ils adoptaient généralement le nom de leur mère ⁽⁶⁾. Or à cette épo-

(1) Lorsque la condition de la mère est douteuse, la généalogie s'efforce de la transformer en *sabyya*, pour écarter l'hypothèse odieuse de l'esclavage. Ainsi aurait fait 'Amrou ibn al-'Āṣi pour sa mère, *Osd*, IV, 116, haut; *Aḡ.*, VIII, 159. Cette assertion trahit les rancunes de la tradition 'abbāside contre ce lieutenant de Mo'āwia, non moins acharnée que contre la mère de Zīād ibn Abihī.

(2) Farazdaq, *Dirvan* (Boucher) 86, 6. Liberté des jeunes fiancées chez les anciens Arabes; *Aḡ.*, III, 4, bas. Comment la jeune Ḥansā' repousse la main de Doraid ibn aṣ-Ṣimma; *Šo'arā'*, 766-67. Jeune fille ou mariée, la Bédouine est souvent بَرْزَة, c. a. d. elle paraît en public et converse avec les hommes; voir p. ex. *Aḡ.*, XIX, 161: كانت بَرْزَة تجلس لاهلها كما يجلس الرجال وتحدثهم. Voir les références dans le Glossaire de Ṭabarī, *Annales*, CXXXI, s. v. بَرَزَ.

(3) *Aḡ.*, IX, 150.

(4) Quand la mère est *sabyya*, l'adversaire affecte l'emploi du patronymique féminin, peu honorable; *Naqā'id Ḡarīr*, 40, 6; il lui crie « ta mère est فَرْتَنِي » une grosse injure! *ibid.*, 40, d. v. A 'Orwa ibn al-Ward on reproche que sa mère est une étrangère; *Šo'arā'* 909, 1; 914, 3 v.

(5) Voir son *Dirvan* (éd. Nöldeke) p. 17; *Šo'arā' au-Naṣrānyya*, 889, sqq. Les califes omayyades auraient voulu le compter parmi leurs ancêtres; *ibid.*, 887, 3 v.

(6) Ibn Doraid, *Istiḳāq*, 156; *Aḡ.*, XIII, 140, 142. Voir plus haut p. 125.

que un patronymique féminin était mal porté. Pour enlever la tare s'attachant à cette descendance, il fallut, dans certains cas, rompre le mariage primitif et contracter une nouvelle union, conforme au cérémonial de l'ancien code bédouin⁽¹⁾. Ce progrès⁽²⁾ dans la procédure matrimoniale atteste de nouveau le changement réalisé dans les idées.

Voilà pourquoi dans la fameuse *mofāhara*⁽³⁾ entre 'Alqama ibn 'Olāta et 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail, le premier, fils d'une captive arabe⁽⁴⁾ se contenta de célébrer ses oncles paternels. La mention des *aḥwāl*⁽⁵⁾, ou oncles maternels, était de nature à réveiller des souvenirs désagréables pour son amour-propre⁽⁶⁾. 'Āmir pouvait nommer une suite de quatre aïeules maternelles connues⁽⁷⁾. Privilège incomparable,

(¹) *Ag.*, II, 175, 191, 192; cf. Wellhausen, *Ehe*, 435-36.

(²) Ici encore il faudrait citer d'assez nombreuses exceptions. Des poètes très considérés portent des patronymiques féminins. Fils d'une *sabyya*, le neveu de 'Abbās ibn Mirdās réussit à tenir son oncle en échec. Même remarque pour Doraid ibn aṣ-Ṣimma; mais sa mère était Raiḥāna, sœur du fameux 'Amrou ibn Ma'dikarib, (Qotaiba, *Poesis*, 219). On ne voit pas qu'il ait souffert de cette situation. 'Omair ibn al-Ḥobāb et Ġaḥḥāf, héros de la lutte Qais-Taġlib sont de sang nègre; Ġāḥiḥ, *Opuscula*, 65-66; voir autres exceptions dans le second opuscule ou كتاب فخر السودان على البيضان de Ġāḥiḥ, *op. cit.*, p. 57 sqq.

(³) Cf. Huber-Brockelmann, *Labūd*, II, *introd.*, p. 4. *Mofāhara* sous les Marwānides; Qotaiba, *Poesis*, 261; *Ag.*, XIX, 112. Les Juifs de Taimā' choisis comme arbitres par des poètes de la valeur de Ġamīl et de Ġawwās. Cette distinction, l'indépendance de langage chez ces arbitres cadrent mal avec la situation humiliée que leur prête la Tradition. Plus on examine de près et plus on sent l'obligation de réformer ses verdicts. Partout on rencontre les Juifs, *ḥalīf* considérés des tribus arabes; *So'arā'*, 734.

(⁴) *Osd*, IV, 13.

(⁵) Comp. les vers de 'Orwa ibn al-Ward (*So'arā'*, 906) sur ses *aḥwāl*:

إذا ما أردت المجد فمتر مجدهم فأغيا عليّ أن يفاربنني المجد

(⁶) *Ag.*, XV, 53. Rapprochez le cas de Qais ibn Doraīḥ; *Ag.*, VIII, 113. Les futurs sont *kofou'*; mais au lieu de céder à l'intercession très considérée d'un 'Alide, on préfère voir le père de Qais procéder aux démarches officielles auprès des parents, pour écarter d'avance toute comparaison possible avec la situation d'une *aḥīda*.

(⁷) *Ag.*, XV, 53, 1-4. 'Āmir a pourtant le dessous dans une *mofāhara* avec Yazid ibn 'Abdalmadān de Naġrān; *Ag.*, XVIII, 160; Cf. *Yazīd*, 343.

antérieurement à la louche activité des *nassāba*, généalogistes postérieurs! ⁽¹⁾

Sans se donner beaucoup de peine, on trouvera des vers, comme ceux attribués à Ḥātim, où ce généreux paladin prête aux fils des captives toutes les vertus, prisées par les nomades ⁽²⁾. Ces élucubrations poétiques permettent de saisir sur le vif la lutte entre les mœurs anciennes et celles tendant à s'imposer à la nouvelle génération. Elles prouvent à leur façon l'importance attachée désormais par les Bédouins à la noblesse maternelle. Progrès incontestable! Il introduisait au sein de la famille un élément notable de dignité et de stabilité. En exaltant la situation de l'épouse libre, il restreignit les déplorables effets de l'esclavagisme. L'invasion des mœurs islamiques ⁽³⁾ viendra compromettre tous ces résultats!

(1) Cf. *Mo'āwīa*, 300, 354-56. Quand on l'ajoute à celle des *moḥaddiṭ*, l'esprit demeure confondu devant l'énorme somme d'ingéniosité, dépensée à cette époque.

(2) '*Iqd*', III, 293, bas; Ḥātim, *Divan*, LXVI. Doraid ibn aṣ-Ṣimma et ses frères, véritables paladins, étaient fils d'une sabyya; cf. *Šo'arā*, 752 sqq.

(3) En mettant au même niveau d'abord le mariage avec les affranchies, enfin avec les esclaves. La Tradition a choisi Ḥosain fils de 'Alī pour prendre la défense de cette situation; cf. *Mo'āwīa*, 375.

Le chef doit posséder la maturité de l'âge

Indispensable, cette illustration généalogique ne conférait pas le droit à l'exercice de l'autorité chez les Arabes. Si antérieurement à l'hégire, le terme sayyd était devenu le titre habituel pour le chef de la tribu, de bonne heure on s'habitua à y joindre les qualificatifs de *šaiḥ* ⁽¹⁾ ou de *kabīr*, tous les deux désignant la pleine maturité de l'âge ⁽²⁾.

Comme tous les peuples primitifs, les Bédouins accordaient avant tout leur estime à la force physique. Ils se montraient fiers de posséder un chef assez haut de taille « pour que sa *ʿimāma*, turban, pût servir de drapeau », de point de ralliement pendant le combat :

... كَانُوا عِمَامَتُهُ بَيْنَ الرِّجَالِ لِوَاءٍ ⁽³⁾

⁽¹⁾ Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E, II, 6, 3 v.; Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 76, 9; autres références, données plus haut; cf. *Mowaffaqyyāt*, dans *ZD.MG*, LIV, 426, 6; شَيْخٍ وَابْنٍ, *Naqāʿid Garīr*, 746, 1; شَيْخِ الْعَشِيرَةِ وَسَيِّدَهَا; Balāḍorī, *Fotoūḥ*, 359, 8. شَيْخٍ لَخْمٍ; Kindī, *Governors of Egypt* (Guest), 45.

⁽²⁾ شَيْخِ الْقَوْمِ وَكَبِيرِهِمْ; Ibn Hišām, *Sīra*, 33, 3; *Ag.*, XIX, 141, 3 d. l.; Dīnawarī, *Aḥbār Ṭīwāt*, 309, 21; كَبِيرٍ وَسَيِّدٍ; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 461, 1; كَبِيرٍ قَرِيشٍ وَسَيِّدَهَا وَأَمَاطُهَا فِيهَا; Wāqidī (Kr.), 58. Au titre de عَشِيرَتِهِ *مُطَاعٌ فِي عَشِيرَتِهِ* il faut joindre celui de ذُو سَنْ; *Naqāʿid Garīr*, 608, 14. Ḥoṣāin ibn Ḥomām كَانَ ذَا رَأْيٍ وَرَأْيُهُمْ وَقَائِكُهُمْ وَرَأْيُهُمْ; *Šoʿarāʾ*, 733, 8; l'addition de رَأْيٍ, explorateur, est rare.

⁽³⁾ Abou Tammām, *Ḥamāsa*, I, 144; et scolion *ibid.*; *ʿimāma* rouge, indice des sayyd; Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 156, 2; d'où مُعَمَّمٌ = sayyd; Ḥassān ibn Tābit, *Dirvan*, X, 33; coiffure des sayyd; Qotaiba, *Oyoūn*, 273, 5; بَطْلٌ مُعَمَّمٌ; *Ag.*, XX, 129, 13; Qoṭāmī, *Dirvan*, IX, 9. Enlever la *ʿimāma* équivalait à proclamer la déchéance; cf. *Yʿazīd*, 220-21.

L'image fait rêver au panache blanc d'Henri IV, toujours au chemin de l'honneur. Mais ils estimaient également, on l'a vu, le développement des facultés intellectuelles. Quelle misère, si on pouvait dire à leur sayyḍ :

« O clan de Sofhān, votre cas m'embarrasse; vos hommes d'âge possèdent des cervelles de moineaux,

يا آل سُفْيَانَ ما بالي وبالكُم انتم كَبِيرٌ وفي الاحلام عُصْعُورٌ⁽¹⁾

« Pour juger de l'importance de l'esprit d'une tribu, il suffisait d'étudier le sayyḍ,

« اذا شِئْتَ ان تَقْضِيَ امْرَ قَبِيلَةٍ واحلامها فانظُرْ الى مَنْ يَقُودُها⁽²⁾

Ils ne tenaient pas à s'embarrasser d'un sayyḍ à l'esprit superficiel comme celui des jeunes filles, كحلّام الجوّاري⁽³⁾. Leur chef se trouvait incessamment exposé à défendre sa tribu contre une agression étrangère⁽⁴⁾, appelé à gouverner principalement par la persuasion et par le prestige personnel, à diriger les délibérations du corps des anciens, المشيخة, à conduire les négociations diplomatiques. Les Arabes pensèrent uniquement pouvoir rencontrer ce rare ensemble de qualités dans un homme d'âge mur, sans toucher toutefois à la limite, voisine de la décrépitude⁽⁵⁾. L'expérience leur avait appris la nécessité de cette restriction. Au contact de la vie mouvementée du désert les forces s'usaient rapidement⁽⁶⁾. Nous le constatons dans les an-

(1) *Šo'arā'*, 761 ; il devait être حَلِيمُ الْعَضْب , avoir la colère intelligente, sensée ; toujours maître de lui-même ; *ibid.*, 766, 2 v.

(2) Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1111.

(3) *Aḡ.*, XI, 145 ; cf. *Šo'arā'*, 733, 8 ; cervelles d'oiseaux, احلام كبير (ailleurs احلام عصافير), Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, LXV, 2 v.

(4) Dans les fréquents صَرِيح , cri pour avertir de l'attaque des troupeaux par les maraudeurs, les غَازِيَة , il devait repousser les assaillants, au besoin servir de رَا'يد : voir précédemment.

(5) Ṭab., *Annales*, III, 2523, 8 ; comp. Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 121 ; الشَّيْب حِلْم ; و الشَّباب جنون ; *ibid.* n. 1045, 1 v. ; n. 1047, 1 v., 1048. Ainsi 'Otba ibn Rabī'a, malgré son âge peu avancé, est appelé قَرِيْنٌ وَسَيِّدٌهَا وَالْمُطَاعُ فِيهَا ; Wāqidi (Kr.) 59, 3.

(6) Comp. Ḥansā' citée dans Qotaiba, 'Oyoūn, 231, 13-15.

nales préislamites : les sayyid les plus actifs, les plus intelligents, les *hakam* les plus considérés se voyaient guêtés par la sénilité, par le gâtisme ⁽¹⁾, bien longtemps avant d'avoir atteint 400, 700 ans, comme le voudrait la fantastique littérature des Centenaires. *Mo'ammārōūn* ⁽²⁾.

*
* *

Malgré son faible penchant à la sensibilité ⁽³⁾, le nomade savait pourtant apprécier « l'honneur des cheveux blancs, couronnant de leur éclat une tête vénérable.

« حَتَّى إِذَا مَا الشَّيْبُ لَاحَ لَهُ فَخَرُّ بِأَعْلَى الرَّأْسِ مُشْتَعِلٌ ⁽⁴⁾ »

« La vieillesse — il en convenait — c'était la maturité de l'esprit, et la jeunesse, la folie : trop souvent le jeune homme devenait le jouet de la passion » ⁽⁵⁾. Mais ces considérations philosophiques consolaient médiocrement cet homme d'action, quand vieillard il jetait un regard sur son passé. Oh ! les mélancoliques réflexions que ce retour lui arrache ! ⁽⁶⁾ Ne pouvoir plus se lever désormais, qu'en s'arcboutant sur les mains, qu'appuyé sur un bâton ! ⁽⁷⁾

⁽¹⁾ Cf. Ibn Doraid, *Istiqāq*, 113, 164, 5 ; 172 ; 198 ; *Ag.*, IX, 14, 151 ; *Šo'arā'*, 629, 768, 771 ; Sigistānī, *Mo'ammārōūn*, 25, 29, 30, 37, 70, 4, 20. Qotaiba, *Poesis*, 173, 13 ; 250 ; *Ag.*, XVIII, 158 ; XXI, 98, 204. Ibn Doraid, *op. cit.*, 14 : الْكَلْبُ مِثْلُ الْجَنُونِ يُصِيبُ الْعَرَبَ كَثِيرًا وَهُوَ قَلِيلٌ فِي غَيْرِهِمْ. Remède contre la rage ; Ziad ibn Abīhi le fait afficher à la mosquée ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 5 ; Qotaiba, *Poesis*, 219, 2-8.

⁽²⁾ Cf. Sigistānī, *Mo'ammārōūn*, 25, 29, *passim*. Le célèbre Hārīṭa ibn Abi Sinān, tombé en enfance et disparu de la circulation ; Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 153, bas. On cite de ses vers vraisemblablement apocryphes ; Yāqoūt, E. V, 238.

⁽³⁾ Comp. Goldziher, Sigistānī, *Mo'ammārōūn*, Introduc. Ll etc.

⁽⁴⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1039 ; Goldziher, *op. cit.*, XLVI-XLVII.

⁽⁵⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1045, 1 v. ; comp. le chap. 121 : فِيمَا قِيلَ فِي مَدَحِ الشَّيْبِ وَذَمِّ الشَّبَابِ

⁽⁶⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsa*, chap. 122 ; comp. Doraid ibn aṣ-Šimma dans *Šo'arā'*, 781. Beaucoup d'autres poètes, atteints par la sénilité ; *Ag.*, XIX, 160 ; Qotaiba, *Poesis*, 250.

⁽⁷⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1050 ; *Ag.*, XVIII, 158.

« Les vicissitudes du temps m'ont terrassé à l'improviste. Comment me défendre? Je me sens attaqué sans pouvoir riposter!

رَمَتْني صرُوفُ الدهرِ مِنْ حيثُ لا أَرَى فما بَالُ مَنْ يُرْمَى وَلَيْسَ بِرَامي ⁽¹⁾

Le vieux chef rampe par terre; ses yeux voient triple ⁽²⁾. Dans cette posture humiliante, il pense aux chevauchées, aux prouesses d'antan ⁽³⁾:

« Me voici, impuissant à porter les armes, incapable de réduire un chameau rétif.

Je redoute le loup rencontré dans la solitude: je redoute les vents et la pluie » ⁽⁴⁾.

Réflexion non moins douloureuse: le brillant orateur d'autrefois n'est plus écouté; il n'intervient plus au *maǧlis* de la tribu:

« Mes propres fils décident sans me consulter; même en assistant à leurs délibérations, je ressemble à un absent! » ⁽⁵⁾

Mélancoliquement le chef délaissé tire la conclusion:

« Or donc, quand surviendra l'hiver, réchauffez-moi: l'hiver, c'est l'arrêt de mort du vieillard,

« إذا كان الشتاء فادفئوني فَإِنَّ الشَّيخَ يهدُمُهُ الشتاء ⁽⁶⁾

Pour toutes ces raisons, les Arabes accordèrent leurs préférences à la maturité. En ce sens ils se déclarèrent partisans décidés du *sé-*

⁽¹⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsā*, n. 1050.

⁽²⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsā*, n. 1063, 1064, 1065; Goldziher, *op. cit.*, L, Ll. Comme Doraïd ibn aṣ-Ṣimma, on l'attache au même anneau que la jument; *Šo'arā'*, 768.

⁽³⁾ Comp. *Aǧ.*, IX, 14; Goldziher, *op. cit.*, XLIX. Vieillards abandonnés; Siǧistānī, 61, 83, avec les notes de Goldziher sur le n. LXXXII.

⁽⁴⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsā*, n. 1052; Siǧistānī, *Mo'ammaroūn*, 25; *Aǧ.*, XXI, 98.

⁽⁵⁾ *Šo'arā'*, 768. A la ligne 9 au lieu de أُمَّةُ lire أَمَّةُ, servante, esclave; Boḥtorī, *Ḥamāsā*, n. 1063; comp. n. 1051; Goldziher, *op. cit.*, LI etc. Vieillards maltraités par leurs enfants; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 127.

⁽⁶⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsā*, n. 1053, v. 4; le vers est attribué à Ḥoṭai'a, *Dirvan*, VIII, 46, au lieu de Rabī' ibn aḏ-Ḍabo'. Il est poignant l'abandon de Doraïd ibn aṣ-Ṣimma, si longtemps le bouclier de sa tribu; *Šo'arā'*, 768. Les vers, qu'on lui attribue alors eurent être d'une médiocre authenticité; mais ils dépeignent une situation réelle et ne sont pas à l'honneur de la mentalité bédouine. Même remarque pour *Aǧ.*, XVIII, 158, bas. Couvrir les vieux parents, marque de piété filiale; *Aǧ.*, XVIII, 158, 1.

niorat ⁽¹⁾. Le sayyd pouvait être chauve, mais non pas imberbe ⁽²⁾. Qais ibn Sa'd était le *dāhia* ⁽³⁾, c'est à dire le grand homme, le politique, le diplomate des Anṣārs: un clan, médiocrement pourvu de spécialistes en ce genre. Malheureusement, à l'inverse du bouc de Lafontaine, il possédait plus d'esprit que de poils au menton. Ses concitoyens s'en montraient désolés. « Nous sacrifierions, disaient-ils, nos fortunes afin de procurer une barbe à Ibn Sa'd » ⁽⁴⁾. Pour exprimer le principe du séniorat, les Arabes avaient inventé une formule: *kābir 'an kābir* ou *kābir bā'd kābir* ⁽⁵⁾, *d'ainé en aîné*, ou *l'ainé après l'ainé*. Elle remontait probablement à une antiquité assez reculée, s'il est permis d'en juger par la forme et la signification archaïques de ce participe ⁽⁶⁾. Quoiqu'il en soit, elle attestait l'importance, attachée par les Arabes, à la question d'âge pour l'exercice du pouvoir.



Une des plus parfaites incarnations des qualités et des défauts de sa race, l'homme proclamé par Mahomet « سيّد اهل الوبر », le sayyd

⁽¹⁾ Cf. *Yazīd*, 88-91. On fait prédire par Mahomet « la perte de sa nation على أمراء أُتَيْلَة سُفْهَاء من قُرَيْش ou يدْعِلَة سُفْهَاء من قُرَيْش »; Hanbal, *Mosnad*, II, 288, 299, 334, bas. Evidemment les Omayyades sont visés! Voir *Yazīd*, loc. cit. pour l'allusion.

⁽²⁾ Qotaiba, *Oyōūn*, 270. Importance de la barbe chez les Bédouins modernes; *حَيْتُهُ طَيِّبَةٌ* = il a bon cœur; *مَا لَهُ حَيَّةٌ* = vaurien; Doughty, *Travels*, I, 268, 585; Jaussen, *Moab*, 95. Doughty, II, 38 cite un *'aqīd*, chef militaire, imberbe. L'anticalife Ibn Zobair était également *اطلس* c-à-d. *الذي لا شعر بوجهه*; cf. *شذرات الذهب* (ms. B. Kh.), I, 91; سيّد فتى est indifférent, mais *امْرَدٌ* = jeune, ou c'est une flatterie; Hansa', *Divan*, 15; 16, 2.

⁽³⁾ Cf. *Mo'āwīa*, index, s. v. *dāhia* et *Qais ibn Sa'd*.

⁽⁴⁾ *Osd*, IV, 215, 216.

⁽⁵⁾ Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, 743, d. v.; Ibn Doraid, *Istiḳāq*, 87, 12; Ibn Hišām, *Sīra*, 75, 78, 115; Azraqī Wüst.) 65, 3; *Iqd'*, II, 45; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 119, 3; cf. *Mo'āwīa*, 7; *Yazīd*, 88; on dit encore *أكبر أكبر*; Bakrī, *Mo'gam*, 359, 2; Ḥassān ibn Tābit, *Divan*, CXXII, 5; *Aḡ.*, XIX, 130, 2: *سَادَ مَعَدًّا كَابِرَ عَن كَابِر*. ... Il s'agit d'un sayyd de Tamīm; Ma'add est pour l'emphase.

⁽⁶⁾ Comp.: *ماجد*, *راجم*, *قابر* (= *مَقْبُور*) ... *اخْتُ نَاكِحَ فِي*; etc.; Aboū 'Obaid, *Ḡarīb* (ms. cité), 159 a; Ṭab., *Annales*, II, 340, d. l. Qasṭallānī, *Iršād as-sāri*, III, 51 traduit *مرْجُوح* par *راجم*.

des nomades » ⁽¹⁾, Qais ibn 'Aṣim disait à ses fils, réunis autour de son lit de mort : « Quand j'aurai cessé de vivre, placez à votre tête des hommes âgés, de préférence à des adolescents, si vous ne voulez devenir la risée des Arabes » ⁽²⁾. Cette recommandation résume la coutume, fidèlement observée dans toute la Péninsule. Elle rend suspecte l'anecdote, inventée plus tard pour glorifier l'ancêtre des califes de Bagdad, 'Abbās, l'âpre usurier de la Mecque, le prisonnier de Mahomet à la bataille de Badr. A tout prix on voulut découvrir des antécédents plus honorables que son attitude douteuse vis-à-vis de l'islam, antérieurement à la reddition, *fatḥ*, de la Mecque. Aux prérogatives antéislamiques des Omayyades ⁽³⁾, les 'Abbāsides tenaient à opposer la prérogative de leur aïeul ⁽⁴⁾.

A l'occasion d'une guerre, les Qoraïsites ayant chargé le sort de désigner le commandant de l'expédition, la flèche de 'Abbās l'emporta ; et ses compatriotes s'empressèrent de l'acclamer, en dépit de son jeune âge ⁽⁵⁾. Les influents Maḥzoūmites ⁽⁶⁾ ont revendiqué le même privilège pour le jeune Aboū Ġahl, l'ennemi de Mahomet ⁽⁷⁾. Les choses ont dû se dérouler différemment ⁽⁸⁾, du moins dans le cas de 'Abbās. En fait de qualités militaires, ce banquier retors paraît avoir surtout possédé une voix de Stentor. Exceptionnellement

⁽¹⁾ Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, E. III, 252-54.

⁽²⁾ *'Iqd'*, I, 220, bas. ; *Ağ.*, XII, 154, 4 ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 179, bas.

⁽³⁾ La Tradition présente au contraire la *qiāda-riāsa*, le commandement militaire, comme le privilège exclusif des Omayyades ; Azraqī, (Wüst.) 71. On l'a déduite du fait que Aboū Sofīān commande généralement les expéditions contre Médine et Mahomet.

⁽⁴⁾ Voir dans *Faṭīma*, 23, 24, leurs efforts pour montrer les 'Alides, comme ayant vécu dans leur dépendance et bénéficié de la situation exceptionnelle, occupée par 'Abbās. On voit comment la politique servit à combler les lacunes de la *Sira*.

⁽⁵⁾ *'Iqd'*, II, 45-46 ; comp. G. Jacob, *Beduinenleben*, 224.

⁽⁶⁾ Autres exemples à la Mecque ; *République marchande*, 10. Sur l'influence des Maḥzoūmites avant l'islam, voir I. Doraid, *Istiḡāq*, 94.

⁽⁷⁾ Qotaiba, *'Oyoūn*, 276. Chaque famille cherchait à se découvrir des illustrations. Aboū Ġahl avait un frère imbécile. *مِنْ حَمَتِي قُرَيْشِي* ; Qotaiba, *op. cit.*, 340 d. l.

⁽⁸⁾ Sayyid jeunes ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 275-76.

il en fit l'épreuve à la bataille de Ḥonain. Généralement il l'utilisait à des fins plus pacifiques, pour communiquer avec ses nombreux esclaves, établis sur ses domaines de Médine. Elle aurait possédé, assure-t-on, une portée de huit milles ⁽¹⁾.

On voudra bien aussi se rappeler les protestations, soulevées par la décision du Prophète, lorsqu'il confia le commandement d'une expédition au fils de son favori Zaid, un adolescent de 20 ans ⁽²⁾. Plusieurs musulmans et non des moins qualifiés — nous avons nommé ailleurs Aboū Ayyoūb ⁽³⁾ — refusèrent de se ranger sous ses ordres, malgré les objurgations de Mahomet mourant. Les plus influents califes omayyades se verront forcés de compter avec cette tradition arabe, un des plus puissants obstacles à l'établissement d'une autorité stable ⁽⁴⁾. En cette matière il faut se défier des exagérations habituelles aux poètes.

Chez les âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Les rimeurs arabes s'en doutèrent, bien avant Corneille. Pourquoi se seraient-ils interdit d'exploiter ce thème, fécond en développements élogieux. Ils en profitèrent pour hausser le prix de leurs panégyriques. De là quand on dépouille leurs divans, le nombre prodigieux d'Arabes, « rois, sayyid depuis le berceau, pour le moins à partir de l'enfance, مَمْلُوكٌ كَهْلًا وَاِمْرًا, bien avant l'apparition du premier duvet de l'adolescence » ⁽⁵⁾. De là les qualificatifs de فتى سَيِّد ⁽⁶⁾, de سَيِّد اِمْرَد ⁽⁷⁾. Ces enthousiastes à froid citent des sayyid de dix ans,

⁽¹⁾ Cf. Qotaiba, *ʿOyoūn*, 225, 226.

⁽²⁾ *Ḥamīs*, II, 154 ; *Nawawī*, *Tahdīb*, 147. ʿOmar faisait partie de l'expédition ; *ibid.*, 149, 2.

⁽³⁾ *Moʿāwīa*, 445-46.

⁽⁴⁾ Cf. *Yazīd*, 89-90.

⁽⁵⁾ *Ag̃.*, IV, 50, 17 ; XIII, 160, 13.

⁽⁶⁾ فتى peut signifier un adolescent et un homme fait.

⁽⁷⁾ *Ag̃.*, XIII, 140, 16-17 ; XIV, 158, 9 ; cf. *Jour. Asiat.*, 1907, 423 ; *Hansāʾ*, citée plus haut ; *Ḥoṭaiʾa*, *Divan*, VI, 12 ; IX, 14.

de 15 ans, de 25 ans ⁽¹⁾, sans parler de la foule des chefs *imberbes* ⁽²⁾, c'est à dire, n'ayant pas atteint la quinzaine, époque, où le Bédouin devait déjà avoir fondé une famille. Ces exagérations faisaient partie du répertoire parnassien; elles ne trompaient personne et n'exercèrent aucune influence sur le sentiment conservateur des Arabes.

« Quand parmi nous un sayyḍ vient à mourir, nous gardons en réserve un jeune sayyḍ (pour lui succéder)

وَلَيْسَ يَهْلِكُ مِنَّا سَيِّدٌ أَبَدًا إِلَّا افْتَلَيْنَا غُلَامًا سَيِّدًا فِينَا ⁽³⁾

Ce vers ne contredit en aucune façon les données précédentes. C'est une nouvelle bravade dans le plus pur goût bédouin. A certaines tribus, on reprochait d'être trop pauvres pour se payer le luxe d'un sayyḍ ⁽⁴⁾. Le poète prétend insister sur la puissance, sur la richesse des siens. La mort d'un chef ne les prend jamais au dépourvu, ils en ont des réserves; il en font un véritable élevage. Car c'est bien là le sens du terme *افتلينا*, comme l'explique le scoliaste de la *Ḥamāsa*. Le réalisme de l'image rappelle les jeunes poulains bondissant au milieu des *ḥimā*, et le vocable *غلام* a été ajouté à dessein pour renforcer la comparaison.

⁽¹⁾ *Ag.*, IX, 11; XV, 15, 3 d.; *Ḥirniq*, *Dirvan* (éd. Cheikho) p. 4; comp.: سُدَّتْ قَرِيْشًا غُلَامًا; *Ag.*, XI, 141, 11; *Ḥoṭai'a*, *Dirvan*, VI, 12; IX, 14. الزُعَامَةُ لِلْغُلَامِ, Labīd, *Dirvan*, (éd. Huber) XVIII, 4. A la bataille de Ḥonain, le chef des Hawāzin aurait compté seulement 30 ans; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 108, 7; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 228; 20-22.

⁽²⁾ امرؤ fait allusion à la jeunesse, non à l'absence de barbe. Voir précédemment p. 311.

⁽³⁾ *Ḥamāsa* (E. I, 53, 1) d'Aboū Tammām.

⁽⁴⁾ Comp. le vers attribué au Juif Rabī' ibn Abī'l Ḥoqaiq, (Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1158):

إِذَا مَاتَ مِنَّا سَيِّدٌ قَامَ بَعْدُهُ لَهُ خَلْفٌ يَكْفِي السِّيَادَةَ بَارِعُ

XII

Exclusion de l'hérédité et de l'idée dynastique. Le droit de primogéniture

Etant donnés les penchants libertaires de la race, l'hérédité du pouvoir, l'idée dynastique devaient compter parmi les concepts les plus antipathiques à l'esprit arabe ⁽¹⁾. Chez nombre de peuples, le principe électif a prévalu. On le trouve à la base des institutions républicaines. Mais dans leur aversion pour la transmission du pouvoir, au sein d'une même famille ⁽²⁾, l'instinct égalitaire des Arabes n'a pas obéi aux considérations inspiratrices des législations démocratiques, pendant l'antiquité et aux temps modernes.

En s'accordant sur le procédé de la consultation électorale, les Arabes n'ont pas prétendu manifester en faveur d'un système particulier de gouvernement, d'une expression extérieure de l'autorité sociale. Jamais peuple n'a su se débarrasser à ce point du fardeau des idées abstraites. Leur intention fut avant tout de sauvegarder la liberté illimitée du clan, de la famille, de l'individu, de consacrer le

⁽¹⁾ Dozy parle des « familles nobles, c'est à dire celles qui pendant plusieurs générations avaient été à la tête de leurs tribus » ; *Musulmans d'Espagne*, I, 39. Ces familles on eût vite fini de les compter.

⁽²⁾ L'héritier en ligne directe est désigné par قَعْدُد ; cf. *Tāğ 'Aroūs*, II, 470 ; principe peu compris par les Arabes, à en juger d'après leurs explications embarrassées ; cf. Wellhausen, *Ehe*, 477, n. 3.

maintien du régime anarchique, du *maius omnium contra omnes*, inauguré par l'ancêtre Ismaël. Ils ont prétendu protester, non contre une forme de gouvernement, mais contre l'autorité elle-même. « Un prince redouté vaut mieux qu'un prince tremblant » ⁽¹⁾. Ce dicton indien, cité par les auteurs arabes, le Bédouin ne l'a pas adopté. En revanche il craint de s'entendre appliquer le vers d'un de ses poètes :

« Ton attitude dans ta tribu me rappelle celle du chameau d'arrosage, auquel on crie : avant ! arrière !

« اِرَاكَ إِذَا صِرْتَ لِلْقَوْمِ نَاضِحًا يُقَالُ لَهُ بِالْغَرْبِ أَذْبَرُ وَأَقْبَلُ » ⁽²⁾

Chez ces rudes habitants du désert, chez ces *asīāh*, chefs de famille, de clans minuscules, *بُطَيْن* ⁽³⁾, souverains au petit pied ⁽⁴⁾ dans l'étroit rayon des cordes, retenant les poteaux de leur tente, de la steppe, tondue par la dent de leurs chameaux, on s'explique les préférences pour le *séniorat* ⁽⁵⁾, les répugnances à se plier aux ordres d'un jeune homme inexpérimenté. Mais à défaut d'enfants, exclus par leur âge même, par leur faiblesse physique, le chef défunt laissait souvent des frères. Formés à son école, continuant ses traditions, ces parents se sentaient capables de maintenir la cohésion intérieure de la tribu, d'en imposer le respect aux ennemis du dehors ⁽⁶⁾. La mobilité des Arabes, leur esprit soupçonneux et jaloux ⁽⁷⁾ ne leur permirent pas d'envisager ces avantages. Devant ces hommes, flairant

⁽¹⁾ Qotaiba, *ʿOyoūn*, 19 : سلطان يخافه الرعية خير للرعية من سلطان يخافها

⁽²⁾ Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. 1, 227.

⁽³⁾ Chaque « puits » — ou campement — possède un sayyd ; *Naqā'id Ḡarīr*, 462, 15.

⁽⁴⁾ « Quand on les rencontre, on s'écrie : voilà leur sayyd. On dirait des étoiles, guidant la marche du voyageur, (*Ġāḥiẓ*, *Ḥaiawān*, III, 30, 4)

« مَنْ تَلَقَّ مِنْهُمْ تَقَلُّ لَأَقِيْتُ سَيِّدَهُمْ مثل النجوم التي يسري بها الساري »

⁽⁵⁾ Les enfants se trouvaient également exclus de la *ridāfa*, sorte de vice-royauté à Hīra ; *Naqā'id Ḡarīr*, 66, 11. En quoi elle consiste ; *ibid.*, 299, 5 ; cf. p. 300, et 66, 8-10. Voir ce mot chez Caussin de Perceval, *Essai*, index.

⁽⁶⁾ Ainsi 'Amrou ibn Ma'dikarib succède à son frère assassiné ; *Aḡ.*, XIV, 33, 8 d. 1.

⁽⁷⁾ Stigmatisé, on l'a vu, par Mahomet, par 'Orwa ibn al-Ward ; *Šo'arā'*, 909, 1-3.

partout des menaces de tyrannie, de pouvoir absolu, il suffisait d'agiter le spectre de « la royauté pour les voir détalier, comme un troupeau d'onagres au cri de : à bas le roi ! فإحاشوا ملكاً تهامة فإحاشوا ! قال عباد الله ملكاً تهامة فإحاشوا ! » (1). Ils préférèrent se condamner à changer perpétuellement de chef. En tête de leurs libertés individuelles (2), ils inscrivirent le principe électif du représentant de l'autorité, l'exclusion du concept d'hérédité et de succession dynastiques. Toujours le triomphe de l'individualisme !



Dans cette longue galerie, où les annales du désert nous ont conservé les portraits des chefs (3) de tribu contemporains de l'hégire, une figure se détache entre toutes avec un relief puissant : celle d'un noble sayyḍ, brave entre les braves (4) : 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail. On le plaçait au premier rang parmi les « chefs et les démons de l'Arabie » (5). Ce dernier qualificatif n'implique rien de déplaisant. Si on l'appliquait aux ṣā'loūk, écumeurs du désert, c'était pour souligner plus expressivement leur impétueuse valeur (6), exprimer l'admiration

(1) *Chroniken* (Wüst.) II, 144 ; le *tāġ* chez les Arabes ; *Naqā'id Garīr*, 264, d. v., 265, 4 ; comp. 237, 1 v. ; 240, 15. Cette aversion de la royauté ne les empêche pas de se proclamer tous rois, comme Doraid ibn aṣ-Ṣimma ; *So'arā'*, 782 :

وَنَحْنُ مَعَاشِرُ خَرَجُوا مَلُوكًا تَغُكُّ مِنَ الْمَكْبَلَةِ الْكُبُولَا

Voir précédemment.

(2) En cas de disette d'eau, le *ra'īs* lui-même n'a droit qu'à la portion congrue, comme les autres membres de l'expédition ; Ġāḥiẓ, *Avares*, 239, 1.

(3) On les retrouve principalement dans l'incomparable *Kitāb al-Aġāni*.

(4) On citait des occasions, où il prit la fuite ; *Naqā'id Garīr*, 242 ; *Aġ.*, VII, 152, 7 d. l. voir l'index des *Naqā'id Garīr*, s. v.

(5) *من رؤوس القوم وشياطينهم* ; *Aġ.*, XV, 137, 7. Les Omayyades s'allieront à sa famille ; Ibn Ḥaġar, *Iṣāba*, II, 343 ; pour sa noblesse, cf. Ibn Doraid, *Iṣṭiqāq*, 180, 215 ; *شياطين غطفان* ; *ibid.*, 177, 2 ; *شياطين وفرسان* ; cf. Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, I, 145-46 ; Yāqoūt, E. V, 327, 4 ; *Iqd'*, II, 102, 11 ; *Aġ.*, XXI, 83 d. l.

(6) Moins estimée était la catégorie des ṣā'loūk *dormeurs* ; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, 641, 1 v.

pour leurs stratagèmes et leurs ruses de guerre d'une si déconcertante variété. Pourvu qu'un geste soit élégant, l'Arabe ferme volontiers les yeux sur sa moralité.

Comme tous les chefs intelligents de l'Arabie centrale, 'Āmir ⁽¹⁾ se montra méfiant vis-à-vis de l'islam. Dans la puissance grandissante du Prophète et de l'état médinois, sa perspicacité entrevoyait une menace pour l'indépendance des tribus du Naǧd. La *Sīrā* ⁽²⁾ a essayé de le compromettre, en lui attribuant un rôle de traître dans la louche affaire de Bīr Ma'ōūna. Il y surprit non les missionnaires, *qorrā'* — ainsi le voudrait la Tradition — mais les émissaires de Mahomet, venus pour fomentier des troubles ⁽³⁾. Quand on se rappelle les assassinats politiques du Prophète, exaltés par la *Sīra*, on se demande comment les rédacteurs de cette compilation se sont laissés aller à parler de trahison? Dans une circonstance mémorable, 'Āmir avait promis au poète A'sā de le garantir non seulement contre les hommes et les *ǧinn*, mais contre la mort elle-même. L'énormité ⁽⁴⁾ de ce trait trahit un Arabe authentique ⁽⁵⁾. C'en fut assez pour le mettre en vedette dans toute la Péninsule, où l'on n'éprouve pas au même degré que sous notre ciel tempéré, le besoin de la proportion. Le dis-

(1) Il n'est pas sûr qu'il ait laissé une postérité; Qotaiba, *Poesis*, 191, le nie: Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, II, 100, 2) lui accorde un fils; sa *konīa* ne prouve rien, (Mobarrad, *Kāmil*, (Wright) 768, 2); surtout contre son propre témoignage: il se proclame « bor-gne, stérile ... لَبِئْسَ الْفَتَىٰ إِنْ كُنْتُ اَعْوَرَ عَاقِرًا »; Qotaiba, *Poesis*, 191.

(2) Ibn Hišām, *Sīra*, 649, 939. Il aurait proposé d'embrasser l'islam, si Mahomet voulait le reconnaître pour son successeur; Qotaiba, *Poesis*, 192; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 210; en cas de refus il déclarait: اغزوك بغطفان الف اشقر و الف شقراء; Ḥanbal, *loc. cit.*, Voir son nom à l'index d'*Aǧāni*.

(3) Qotaiba, *Poesis*, 224, où le beau rôle revient à l'oncle de 'Āmir, Abou'l Barā'. Cf. *Enzyk d. Islam*, art. *Bīr Ma'ōūna*, I. Un des objectifs de la politique de Mahomet fut de diviser le fort groupement de Ġaṭafān. L'affaiblissement de cette tribu s'imposait pour ses projets sur Ḥaibar — protégé par Ġaṭafān, — et son extension du côté du Naǧd.

(4) Le *افراط*, signalé par Qotaiba, *Poesis*, 133, 174 et *passim*; *Aǧ.*, XXI, 208-9.

(5) *Aǧ.*, VIII, 83.

tique suivant de ʿĀmir ibn aṭ-Ṭofail, — car il était poète — va nous résumer l'opinion bédouine ⁽¹⁾ sur l'hérédité du pouvoir.

« Oui, je suis le fils du chef des Banoū ʿĀmir, leur cavalier ⁽²⁾, connu dans toutes les rencontres.

Et pourtant ʿĀmir ⁽³⁾ ne m'a pas conféré le commandement à titre héréditaire. Non! Dieu n'a pas permis que ce fût en considération de mes ancêtres » ⁽⁴⁾.



Aristocrate, fier du « monument de gloire, élevé par les ancêtres » ⁽⁵⁾, le Bédouin prétend toutefois être l'homme de ses œuvres, un *self made man*! Lier son sort à celui d'une famille révolte cet individualiste. Toute l'histoire préislamique confirme la fidélité des Arabes à cette manière de voir. Un des exemples les plus typiques nous paraît celui du chef kalbite, déjà nommé par nous, Zohair ibn Ġanāb. Ce nom nous ramène au milieu des tribus syro-arabes, placées dans les conditions les plus favorables à une évolution politique rationnelle.

Zohair possédait toutes les qualités de nature à enthousiasmer les Bédouins. De noble race, poète, personnellement très courageux, capitaine expérimenté et constamment heureux dans les « 200 combats livrés par lui » ⁽⁶⁾, il se voyait entouré d'une nombreuse cou-

⁽¹⁾ Elle n'a pas changé depuis; cf. Jaussen, *Moab*, 128, 138.

⁽²⁾ فارس, chef militaire; c'est le sens de فارسهم; de même فارس بني فلان. Comp. Ibn Doraïd, *Istiṣṣāq*, 180: « فارسهم يوم », leur commandant à la journée de... ».

⁽³⁾ C-à-d. mes contribules, les Banoū ʿĀmir.

⁽⁴⁾ *Iqd* ¹, 1, 221; II, 90.

⁽⁵⁾ I. S. *Ṭabaq.*, VI, 119, 1; comp. Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, III, 25, 6-5 d. I. *Naqā'id Ḡarīr*, 225, 5 v. « Leur noblesse est une mer où l'on se noie; une montagne inaccessible »; *ibid.*, 263, 264; autre exemple de grotesques prétentions aristocratiques; *ibid.*, 619, 5-6 sqq. « Dépasser tous les bâtisseurs » de monuments de gloire; *ibid.*, 611, 2. « Nous sommes rois et fils de rois »; Ḥassān ibn Tābit, *Dirvan*, LXXIX, 2.

⁽⁶⁾ Siġistānī, *Mo'amaroūn* (Goldziher), 25. La légende de Zohair a été considérablement remaniée. Certains le font contemporain de l'hégire, quoique d'après les généalogistes, il aurait dû être plus ancien; cf. Siġistānī, *Mo'amaroūn*, 24-29. Le portrait tracé de Doraïd ibn aṣ-Ṣimma rappelle celui de Zohair; *Šo'arā'*, 752.

leur cavalier. En lui se réunissaient l'illustration aristocratique et le plus grand nombre de descendants au sein de sa tribu » ⁽¹⁾. Cette dernière prérogative s'appelle العَدَد, le nombre, avantage singulièrement estimé chez les Arabes ⁽²⁾.

Cet ensemble de qualités transcendantes explique comment Zohair aurait réussi à conserver le pouvoir jusqu'à la fin de sa très longue et mouvementée carrière. D'autres sayyd étaient également restés en place jusqu'à la mort ⁽³⁾, ou pendant « 20 ḥaǧǧ » pèlerinages, c'est à dire pendant vingt ans ⁽⁴⁾. La durée de l'autorité sur les nomades à l'esprit mobile est considérée comme un phénomène, soigneusement noté par les annalistes, رَأْسَ دَهْرًا ⁽⁵⁾. La vie publique de Zohair se serait prolongée pendant un siècle entier. Rangé parmi les mo'ammaroūn ⁽⁶⁾ centenaires, après avoir vécu 420 ans ⁽⁷⁾, ce grand seigneur bédouin, trop constamment heureux, finit par s'ennuyer de l'existence. Il y mit fin en absorbant d'énormes quantités de vin ⁽⁸⁾: le genre de suicide, considéré alors comme le plus di-

⁽¹⁾ Sigistānī, *op. cit.*, 23 ; cf. Qotaiba, *Poesis*, 223-23, où on le dit contemporain de l'expédition des Abyssins contre la Mecque. Chronologie à l'avenant, comme tout le contenu de la légende de Zohair.

⁽²⁾ D'où la formule العدد والبيت

⁽³⁾ Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 198, 4 d. 1.

⁽⁴⁾ Ibn Hišām, *Sīra*, 113, 5 d. 1.

⁽⁵⁾ Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 242, 243, 3, 6, 16.

⁽⁶⁾ Cf. Sigistānī, *op. cit.*, 24, 28 ; *Aǧ.*, XXI, 93, d. 1. Autre sayyd pendant cent ans, (malgré un grave défaut de langue), Ibn Doraid, *Isṭiqāq*, 240, 10 ; Qotaiba, *Poesis*, *loc. cit.* Nous croyons inutile de discuter la valeur de ces chiffres. La légende de Zohair vaut surtout comme indication. Elle concrétise certains concepts arabes sur l'extension et aussi sur la délimitation de la dignité du sayyd. Aux Kalb elle offrait l'occasion d'affirmer leur intervention plus ou moins historique dans les affaires de l'Arabie préislamique, comme les personnages de Zaid ibn Ḥārīṭa et Daḥīa ibn Ḥalīfa les avaient introduits dans l'intimité du Prophète.

⁽⁷⁾ Sigistānī, *op. cit.*, 23, 1.

⁽⁸⁾ *Aǧ.*, XXI, 94, 1 ; autres suicides par le vin ; *Šo'ara'*, 744 ; *Mo'ammaroūn*, 29 ; *Naqā'id Ġarīr*, 199. Un sayyd, condamné à mort, réclame la قَتْلَةُ كَرَمَةٍ, celle par le vin ; *ibid.*, 153, 10 ; Qotaiba, *Poesis*, 224 ; menace de suicide chez Ḥansā', *Dirvan*, 50, 3 ; comp. Ġāḥiḻ, *Maḥāsin*, 107 ; Bakrī, *Mo'ǧam*, 420, 10-7 d. 1.

stingué, le vin passant pour la liqueur aristocratique par excellence ⁽¹⁾.

Une aussi fabuleuse durée d'autorité, le prestige d'un tel homme auraient dû, semble-t-il, apprivoiser ses compatriotes, les réconcilier avec une transmission régulière, avec l'hérédité du pouvoir. Nos sociétés vieilles, épuisées par l'égoïsme et la jouissance, songent à instituer des commissions de repopulation. Misérable expédient : il eût fait sourire le Bédouin ! La race est d'ailleurs prolifique. Zibriqān, un chef contemporain de l'hégire comptait 80 garçons ; un autre, moins favorisé, devait se contenter de 24 descendants mâles ⁽²⁾. Parmi la très nombreuse postérité masculine ⁽³⁾ de l'incomparable Zohair, il devait se rencontrer un fils en âge de porter avec honneur le faix du commandement. Pourtant ce fut non à lui, mais à un neveu de Zohair que passèrent le titre et l'autorité de sayyd ⁽⁴⁾. Les Kalbités pensèrent sans doute avoir consenti un assez grand sacrifice en maintenant pendant un aussi long laps de temps cette dignité dans la famille du chef illustre. Ce fut certainement l'avis du neveu de Zohair ⁽⁵⁾. L'opposition, fomentée par lui, amena l'oncle à se démettre de la charge et de la vie !

Placé dans une situation analogue, un de ces vieux rimeurs admirés par le calife Mo'āwīa, Ma'n ibn Aus déploya une plus adroite longanimité. Nous citons volontiers cet heureux contraste avec l'individualisme étroit et rancunier des Bédouins, dont nous avons dû rappeler tant d'exemples. Ma'n avait d'abord espéré que son *ḥilm* con-

(1) Dans son propre panégyrique Doraid ibn aṣ-Ṣimma aime à se montrer « vic-time du vin قَتِيل المدام » ; *Šo'arā'*, 782. Sayyd, il doit s'abreuver copieusement de la boisson des sayyd.

(2) Ibn Doraid, *Istiḳāq*, 208, 5 ; 227. *Iqd'*, II, 76 sqq. chap. sur les Bédouins, les présente généralement comme chargés de famille et se lamentant sur كثرة العيال. Boḡair ibn 'Ā'id (voir plus bas) compte vingt fils من صلبه, peut-être descendants) ayant recueilli le *mirbā'*. *Aḡ.*, XX, 133.

(3) *Aḡ.*, XXI, 94, 1 ; 102-104.

(4) *Aḡ.*, XXI, 100, 9 ; Qotaiba, *Poesis*, loc. cit.

(5) Le cas du neveu, conspirant contre le sayyd, n'est pas isolé ; *Šo'arā'*, 634, 6 sqq. ; opposition rencontrée par Zibriqān ; Boḡtori, *Ḥamāsa*, n. 1304. Le même rôle est attribué à 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail ; Qotaiba, *Poesis*, 224.

descendant désarmerait l'hostilité de son parent. L'insensé refusa de comprendre la magnanimité de cette attitude :

وَذِي رَحِمٍ قَلَّمْتُ أَظْفَارَ ضَغْنِهِ بِحِلْمِي عَنْهُ وَهُوَ لَيْسَ لَهُ حِلْمٌ

Se venger ? C'eût été faire le jeu de leurs ennemis communs, leur passer pour ainsi parler des flèches, destinées à se retourner contre les donateurs imprudents :

وَإِنْ أَنْتَصِرُ مِنْهُ أَكُنْ مِثْلَ رَائِثٍ سِهَامَ الْعَدُوِّ يُسْتَهَاضُ بِهَا الْعَظْمُ

Puis le sentiment de la crainte d'Allah ! La conviction que la rupture au sein d'une famille constitue le plus abominable des crimes !

وَلَوْلَا تَقْوَاهُ اللَّهُ وَالرَّحِمَ الَّتِي رَعَايَتُهَا حَقٌّ وَتَعْطِيلُهَا إِثْمٌ

Tant de longanimité se vit enfin récompensée. A force de patience Ma'n parvint à guérir la blessure, à éteindre le feu de la rancune. Après les hostilités, une paix durable fut conclue :

فَأَبْرَأْتُ غِلَّ الصَّدْرِ مِنْهُ تَوَسَّعًا بِحِلْمِي كَمَا بُشَفَى بِالْأَدْوِيَةِ الْكَلَمُ

وَاطْفَأْتُ نَارَ الْحَرْبِ بَيْنِي وَبَيْنَهُ فَاصْبَحَ بَعْدَ الْحَرْبِ وَهُوَ لَنَا سَلَامٌ⁽¹⁾



Parmi les tribus entreprenantes, réclamant Rabi'a, comme leur ancêtre, on observe la même inconsistance. En dépit de leur voisinage avec les Perses, de leur civilisation plus avancée, de leur pénétration par le christianisme, on ne découvre pas chez eux des notions plus saines sur la stabilité du pouvoir : et nous voyons l'autorité va-

⁽¹⁾ Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1308. D'après le proverbe, le neveu est *عدوك وعدوك*, ton ennemi, puis l'ennemi de tes ennemis ; *'Iqd*⁴, II, 97, c-à-d. qu'en cas de danger il se rallie contre l'ennemi commun.

guer d'une famille à l'autre ⁽¹⁾, sans parvenir à se fixer ⁽²⁾. Rien ne charmait le Bédouin, comme ce changement incessant de titulaires, venant rompre la monotonie de l'existence au désert. Il répétait avec le poète de Tamīm :

وَإِنِّي مِنَ الْقَوْمِ الَّذِينَ عَرَفْتُمْ إِذَا مَاتَ مِنْهُمْ سَيِّدٌ فَلَمْ يَصْلُحْهُ
نَجُومٌ سَمَاءٌ كُلُّهَا غَارُ كَوْكَبٍ بَدَا كَوْكَبٌ تَأْوِي إِلَيْهِ كَوَاكِبُهُ

« J'appartiens à une tribu, tous la connaissent. Quand un sayyd vient à mourir, son compagnon lui succède.

Etoiles du ciel; lorsqu'un astre se couche, un autre se montre, groupant autour de lui ses satellites.

« Leur noblesse, la splendeur de leurs traits illumineront le firmament, aussi longtemps que le joaillier percera les perles » ⁽³⁾.

C'est à dire tant qu'il existera des Arabes! A l'autre extrémité de l'Arabie ⁽⁴⁾, les Azd du 'Omān, apprenant la mort de Mahomet et son remplacement par Aboū Bakr, levèrent les bras au ciel. « Comment, s'écrièrent-ils, tous les Qoraisites doivent se croire prophètes! c'est là une tyrannie insupportable » ⁽⁵⁾.

Dans la succession d'un Qoraisite à un autre Qoraisite, c'est l'idée dynastique, qui les révolte avant tout, et dans cette idée la prétention de disposer de leurs clans, de leurs tribus, sans demander leur assentiment, comme on se passe un legs de famille. Cette prétention

⁽¹⁾ Cf. *Yazīd*, 92, n. 3. *Ag.*, XXI, 186; Ya'qoubi, *Hist.*, I, 256-57, 260-61. Même phénomène chez Moḍar (Ya'qoubi, *loc. cit.*), au Yémen: à Šarāḥīl ibn aš-Šaiṭān succède un chef, membre d'une autre famille; Ibn Doraïd, *Iṣṭiqāq*, 243, 3-5. De Ibn Sa'd (Well.) p. 5, n. 5, Wellhausen (*Ehe*, 477) conclut à l'existence parmi les Azd de 'Omān de deux frères, gouvernant simultanément. Le contexte ne semble pas imposer cette déduction.

⁽²⁾ Ibn Ḥaldūn, *Prolegomènes*, I, 272 (texte français, avec le texte arabe en regard) affirme le contraire, en s'appuyant sur des raisons à priori.

⁽³⁾ Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, III, 29.

⁽⁴⁾ Même observation pour le Ḥiğāz; *Chroniken*, (Wüst.), II, 140-41.

⁽⁵⁾ Qotaiba, *Pocsis*, 181; Caetani, *Annali*, II, 778. Dans Mahomet, ils avaient surtout entrevu le pouvoir politique, dont le prophétisme qoranique leur paraissait une justification; cf. *Faṭīma*, 61, 64.

excessive allume leur verve. « Eh quoi ! s'écrient les poètes, jouant sur le nom d'Abou Bakr, père de la chamelle :

« Le Prophète à sa mort nous transmettra-t-il en héritage à une chamelle ! Par Allah ! ce serait le comble du déshonneur !

« أَيُورَثُنَا بَكْرًا إِذَا مَاتَ بَعْدَهُ وَتِلْكَ لَعَمْرُ اللَّهِ قَاصِمَةُ الظَّهْرِ ⁽¹⁾ »

La susceptibilité bédouine ne pouvait plus ouvertement exprimer ses répugnances ⁽²⁾ contre la stabilité du pouvoir, contre son maintien dans une seule famille, et même au sein d'une nombreuse et puissante association comme le syndicat qoraïsiste, établi à la Mecque. Après un soigneux dépouillement des annales préislamiques les compilateurs musulmans en ont extrait les noms de quatre sayyd arabes, assez privilégiés pour voir leur autorité continuer à être reconnue jusqu'après l'hégire ⁽³⁾. Privilège exorbitant dans l'estime des nomades. A leurs yeux une révolution, même religieuse ⁽⁴⁾, doit se manifester tout d'abord par le changement des titulaires précédents ⁽⁵⁾.

Le cas de 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail nous l'a montré, il arrive au fils de remplacer son père dans la charge de sayyd ⁽⁶⁾. Mais on peut considérer comme un phénomène, quand trois chefs se succèdent en ligne

(1) Tab., *Annales*, I, 1876; *Yazūd*, 350.

(2) Et aussi contre la très modeste origine du premier calife.

(3) Ibn Doraïd, *Istiqāq*, 186; *اقْتَصَلَ سُلُوكُهُمْ فِي الْجَاهِلِيَّةِ وَالْإِسْلَامِ*

(4) Il est vrai que chez Mahomet, ils ne séparèrent pas le Prophète du chef d'état. Il leur apparut, comme certains de leurs anciens sayyd — nommons Zohair ibn Ḡanāb — à la fois *kāhin* et sayyd.

(5) Ce fut également l'opinion des Anṣārs. A leur avis, les Qoraïsistes avaient assez longtemps gouverné avec Mahomet; cf. notre *Triumphat*.

(6) Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, II, 315; cf. Labīd, *Divan*, XVIII, 4; Ibn Doraïd, *Istiqāq*, 144, 8; 233, 15; 235, bas, *نَابِلُ ابْنِ نَابِلٍ*; *Naqā'id Ḡarīr*, 746, *شَيْخُ ابْنِ شَيْخٍ*; Ibn Hiṣām, *Sīra*, 89, 3; *Chroniken* (Wüst.) II, 140, bas; Qoṭāmī, *Divan*, XIV, 8; *نُطْفَانُ*; *سيّدعم أبوك*; *ibid.*, III, 58. On hérite la *syāda*; Zohair (Ahlw.), 62, 14; sayyd fils de sayyd et orateur, *Naqā'id Ḡarīr*, 613, d. v.; Ḥansā', *Divan*, 10; Ḡāḥiḡ, *Ḥaiawān*, III, 29, 11. Encore rien ne garantit que dans ces expressions *sayyd*, *ṣaiḡ* ne désignent pas simplement des notables, au lieu de sayyd = chef de tribu ou de clan. *Ag.*, XIX, 102; *سَيِّدٌ فِي قَوْمِهِ وَابْنٌ سَيِّدٍ مِنْ سَادَاتِهِمْ*

directe dans la même famille ⁽¹⁾. C'est la conclusion à tirer de l'anecdote ⁽²⁾ suivante.

Un jour le roi de Perse s'informa auprès des députés arabes, si dans leur pays, on reconnaissait la supériorité de certaines familles. « Assurément, fut-il répondu, quand elles ont compté dans leur sein trois chefs sans interruption et que le descendant de ces sayyḍ, sayyḍ lui-même, mérite la qualification de *kāmil* » ⁽³⁾. La dernière condition devenait d'une réalisation malaisée dans l'Arabie préislamique ⁽⁴⁾. Quant à la première, les députés, après avoir compulsé les annales du passé, découvrirent en tout quatre familles ⁽⁵⁾, répondant au signalement indiqué, en d'autres termes, où l'on pouvait constater comme une ébauche de l'idée dynastique ⁽⁶⁾. Ce chiffre modeste nous laisse loin du protocole fastueux d'un monarque indien. Dans une lettre au calife 'Omar II, il s'intitula « le fils de mille rois, l'époux de la descendante de mille monarques » ⁽⁷⁾. Chez Asmā' ibn Ḥarīḡa le poète Qoṭāmī ⁽⁸⁾ célèbre la longue série de ses ancêtres tous sayyḍ. Il oublie de nous dire au prix de quelles condescendances, nous dirions presque d'humiliations, le chef fazārite réussit à ne pas déchoir ⁽⁹⁾. وورثوا سودد عن آبائهم, avoir hérité la seigneurie des aïeux! Voi-

⁽¹⁾ *Ag.*, XVII, 106, 3; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 197.

⁽²⁾ Elle ne possède pas d'autre valeur ni de garantie historique. Elle prétend surtout répondre aux objections des Šo'ūbyya, objections provoquées elles-mêmes par l'intransigeance de l'impérialisme arabe. Les Šo'ūbyya entendaient protester contre ce chauvinisme exalté, se manifestant à tout propos, comme chez Ḥassān ibn Tābit : « nous (les Arabes) sommes les régents de la terre », *Divan*, LXXIX, 18.

⁽³⁾ *ثُمَّ اتَّصَلَ ذَلِكَ بِكَمَالِ الرَّابِعِ*; Quatremère traduit : si le commandement passe ensuite à l'arrière petit-fils ; version par ailleurs très acceptable.

⁽⁴⁾ Voir plus haut, p. 27.

⁽⁵⁾ Entr'autres celles de 'Oyaina ibn Ḥiṣn et d'Aš'aṭ ibn Qais; *Ag.*, XVII, 103, 106. Voir précédemment.

⁽⁶⁾ Qalqašandī, *Šobḥ*, I, 227; comp. les trois *بيوتات* nobiliaires de l'Arabie; Ibn Doraid, *Istiqāq*, 238, 10; Ibn Ḥaldoūn, *Prolegomènes*, I 250, d'après *Ag.*, XVI, 105-106.

⁽⁷⁾ *Iqd*, II, 87; lettre analogue de l'empereur chinois; Ġaḥiḡ, *Ḥaiawān*, VII, 36.

⁽⁸⁾ Qoṭāmī, *Divan*, pièce XV11.

⁽⁹⁾ Balāḡdori, (Ahlw.), 248; *Ag.*, XIII, 35-36; comp. Ibn Rosteh, *Géogr.*, 229, 1-2.

là un de ces nombreux clichés, exploités par les poètes ⁽¹⁾. Ces hyperboles produisaient toujours de l'effet, sans tromper personne. Nous aurions tort de nous montrer plus crédules que les contemporains. La famille de Sa'd ibn 'Obāda, le généreux Anṣārien, grand distributeur de viande et de graisse ⁽²⁾, comptait une série de quatre sayyid tous مُطْعِمُونَ ⁽³⁾, tenant table ouverte ⁽⁴⁾. Au delà de ce chiffre, la féconde imagination arabe se refusait, dirait-on, à étendre la succession dynastique.

Sur cette donnée, Ibn Haldoun, plus philosophe qu'historien, a édifié une de ses plus ingénieuses théories. A son avis, la thèse que « la noblesse d'une famille persiste pendant quatre générations, est généralement fondée ». Et en voici la raison: « ce nombre de quatre comprend le fondateur, le continuateur, l'imitateur et le destructeur » ⁽⁵⁾. Rien de plus élégant que l'agencement de cette double progression ascendante et descendante. A l'appui d'une si belle argumentation l'autorité du Prophète ne pouvait faire défaut ⁽⁶⁾. Aux yeux de Mahomet « le plus noble des hommes était le patriarche Joseph, fils de trois générations de patriarches, distingués par leur noblesse » ⁽⁷⁾.



Pour infirmer la valeur de ces développements, il serait superflu de citer l'exemple des Gassānides de Syrie et des Lahmides de Hira ⁽⁸⁾. Avec ces familles de phylarques et de roitelets, nous quittons

⁽¹⁾ Ṭarafa (Ahlw.) V, 45.

⁽²⁾ Il en a été question plus haut.

⁽³⁾ Donc fortunés, condition indispensable de la syāda. Comp. la prière du Bédouin: 'Iqd⁴, II, 78, 4 d. I.: ما آلا بفعال ولا فعال آلا بفعال فاعطني ما استعين به على شرف الدنيا والآخرة

⁽⁴⁾ *Osd*, II, 283. Exemples de trois générations de sayyid à partir de l'islam; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 228-29.

⁽⁵⁾ Ibn Haldoun, *Prolegomènes*, éd. Quatremère, I, 249.

⁽⁶⁾ On retrouve le ḥadīṭ dans tous les *Ṣaḥīḥ* et *Mosnad*.

⁽⁷⁾ Ibn Haldoun, *loc. cit.* Pour ce motif qualifié de الشريف ابن الشريف الشريف

⁽⁸⁾ Celui des princes de Kinda, et des dynasties locales du Yémen. *Ag.*, XII,

l'Arabie propre, pour nous transporter à la périphérie de la Péninsule ⁽¹⁾. Chez eux l'idée dynastique fut un emprunt aux empires voisins, une loi imposée par un pouvoir étranger. Cette conception d'une forte autorité, se transmettant dans une même maison, jetait dans la stupeur les poètes. Aucune figure ne leur paraissait assez expressive pour peindre « la situation exceptionnelle », de ces minuscules royaumes. Elles leur rappelaient « le soleil éclipsant par son apparition l'éclat des autres étoiles :

أَلَمْ تَرَ أَنَّ اللَّهَ اعطَاكَ سُورَةً تَرَى كُلَّ مَلِكٍ دُونَهَا يَتَذَبَذَبُ
بِأَنَّكَ شَمْسٌ وَالْمُلُوكُ كَوَاكِبُ إِذَا طُنَعَتْ لَمْ يَبْدُ مِنْهُنَّ كَوْكَبُ ⁽²⁾

Représentants de Byzance et de Ctésiphon auprès des nomades, répondant de l'ordre au désert devant ces deux gouvernements, les phylarques ont dû non seulement subir leur influence, toucher la solde, mais encore se soumettre à leurs conditions. Or, ni César ni Chosroès ne pouvaient s'accommoder de l'instabilité arabe. Quand une famille leur paraissait avoir donné ses preuves, ils l'entendaient la maintenir. Il ne convenait pas à leur politique de traiter avec des chefs inconnus, sans passé, insaisissables, n'ayant jamais fourni de garanties au pouvoir métropolitain. Ainsi s'explique l'apparente exception à la loi du désert. Elle contribua puissamment au prestige et à la puissance de ces deux familles, partant à la cause de la paix ! ⁽³⁾

50, *riāsa* dans une famille. On cite Bogair ibn 'Ā'id : رُبْعُ الْجِيُوشِ مِنْ صُلْبِهِ عَشْرُونَ « 20 des siens prirent le mirbā » c-à-d. ils dirigèrent des expéditions victorieuses, mais ils n'ont pu successivement commander à leur tribu. Le *mirbā*, implique seulement un commandement militaire, lequel n'était pas nécessairement dévolu au sayyd. Voir précédemment.

⁽¹⁾ Comp. Nöldeke, *Die Ghassānischen Fürsten aus dem Hause Gafna's*.

⁽²⁾ Nābiġa Dobyānī dans *Šo'arā*, 656.

⁽³⁾ Par ailleurs la disparition des Lahmides et des Ġafnides ouvrit la route aux premières conquêtes de l'islam. — A ce pouvoir des phylarques, comparez celui attribué au célèbre Zohair ibn Ġanāb, représentant des Abyssins. Il possède une sorte de gendarmerie, des gardes شُرَطَا, recrutés parmi les Kalbités. *Ag.*, XXI, 96, 6. Comp. avec les *monādī-mo'addīn* des sayyd (plus haut p. 229). Chaque fois qu'il est question d'un pouvoir organisé, les Arabes supposent une origine étrangère.

Ajoutons pour terminer ces données sur l'hérédité : les Arabes ignorèrent le droit de primogéniture ⁽¹⁾. Elle leur inspirait plutôt un terreur superstitieuse. Nous l'avons constaté ⁽²⁾ chez un esprit aussi éclairé, aussi ferme que le calife Mo'āwīa. On regardait les premiers-nés, de préférence les garçons, comme de mauvais augure ⁽³⁾ : *اشأم من البسوس* ! Plus fatal que Basoūs ; elle avait causé l'interminable guerre entre Bakr et Taġlib. Longue était la liste néfaste de ces premiers-nés ⁽⁴⁾. Qais ibn Zohair, occasion de la guerre de Daḥis, encore un premier-né, fils de deux parents, eux-mêmes premiers-nés ! Pour comble de malheur, Qais avait les yeux bleus ! Ainsi la nature semblait avoir voulu réunir en sa personne tous les signes de malheur ⁽⁵⁾. Aux Arabes, le *bleu* apparaissait comme la teinte de la calamité : la mort est bleue, l'ennemi également ⁽⁶⁾. Dans cette défaveur il faut certainement faire intervenir une explication physiologique, la faiblesse physique des premiers-nés. Certains écrivains arabes l'ont déjà entrevu ⁽⁷⁾. Il suffit de se rappeler les unions précoces. Les deux conjoints, en mettant leur âge en commun n'arrivaient pas toujours à parfaire le total de 22 ans ⁽⁸⁾.

Aussi dans les cas exceptionnels, où le sayyid transmettait le pouvoir à ses héritiers directs, l'aîné n'en bénéficiait pas nécessairement. A partir de la période impérialiste arabe, l'usage de la *konīa* ⁽⁹⁾ tend à se généraliser, à indiquer la qualité de père, à devenir enfin

⁽¹⁾ G. Jacob, *Beduinleben*, 215.

⁽²⁾ Cf. *Mo'āwīa*, 323. Le premier-né de Qoṣayy, l'ancêtre aristocratique de Qoraiš, est *ضعيف*, imbécile ; I. S. *Ṭabaq.*, I⁴, 41, 23. Comp. *Yazīd*, 432, n. 5.

⁽³⁾ Qotaiba, *'Oyoūn*, 453.

⁽⁴⁾ Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 101 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 271.

⁽⁵⁾ Qotaiba, *'Oyoūn*, 453.

⁽⁶⁾ Les *زُرُق* célèbres, Arabes aux yeux bleus ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 223. *Yazīd*, 39, 86. Les jumeaux sont à peine mieux vus ; Ġāḥiẓ, *Bayān*, I, 73, 16. Yāqoūt, E. V, 64, citation de Aḥṭal. A l'actif de leurs héros, les poètes mettent de n'être pas jumeaux.

⁽⁷⁾ Ġāḥiẓ, *Ḥaiawān*, IV, 19. Cf. Schwally, *op. sup. cit.*, sur les conséquences fâcheuses des mariages précoces.

⁽⁸⁾ Cf. *Fāṭima*, 30, 31.

⁽⁹⁾ Sorte de surnom, composé avec *abou*, père.

un titre d'honneur, réservé à la race privilégiée des conquérants ⁽¹⁾. Mais alors même le nom de l'aîné ne forme pas d'une façon régulière l'élément essentiel de la *konīa*. Dans le principe on aurait même cherché, semble-t-il, à éviter cette combinaison ⁽²⁾. On connaît des cas, où elle équivalait à une injure. Ainsi pour le pseudocalife Ibn Zobair la *konīa* d'« Aboū Ḥobaib ». Ces ennemis le nommaient ainsi d'après son aîné Ḥobaib ⁽³⁾, par ailleurs le plus insignifiant des fils, si peu marquants, du souverain zobairide ⁽⁴⁾.

Ḥoḡr, le père d'Amroulqais, lègue en mourant son autorité à celui parmi ses fils, qui se montrera plus homme et plus disposé à le venger ⁽⁵⁾. Enfin un chef militaire, surpris par la mort dans l'exercice de son commandement, gardait le droit de nommer son remplaçant. Ce désir du mourant liait l'armée ⁽⁶⁾. Aboū Bakr et 'Omar ont pu prétendre user de ce privilège, de cette concession, arrachée à l'insubordination arabe, en s'occupant, à leurs derniers moments, de régler la succession au califat. La tradition orthodoxe relève avec une insistance marquée la différence, distinguant ces exemples de celui donné par Mo'āwia. Non seulement ce souverain se permit de trans-

⁽¹⁾ On la conteste aux *maulās* (ainsi *Omm al-banīn*, réservé aux femmes nobles); *Naqā'id Ḡarīr*, 820, 14-17; réaction contre cette tendance; I. S. *Ṭabaq.*, VI, 239, 16; le rebelle perd tout droit à la *konīa*; Balāḍorī, (Ahlw.) 63, bas. *Aboū 'Omair* (souhait de longue vie?) *konīa* d'un enfant; *Aboū Saif*, celle d'un *armurier* à Médine; Moslim, *Ṣaḥīḥ*¹, II, 171, 213. En poésie on affectait de varier les *konias*. On en a déduit l'hypothèse de *konias* multiples pour un même personnage. Comp. Ḡaḥiḡ, *Bayān*, I, 131. Chez les poètes, nécessité du mètre, affaire de vanité....?

⁽²⁾ On préférerait au besoin — je le soupçonne du moins — introduire un nom de fille. C'est le cas de Ḥātim Ṭayy. Il comptait pourtant un fils! 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail porte une *konīa*, quoiqu'il n'eût pas d'enfant; même cas pour le célèbre Ṣaḥābī, Ṣoḥaib ibn Sinān.

⁽³⁾ *Aḡ.*, I, 9, l. 10. d. l. Parfois la *konīa* de la femme est composée avec le nom de l'époux; cf. Gratzl, *Allarabische Frauennamen*, 17-18. Comp. le nom féminin: *أم أبيها*, littéral. mère de son père.

⁽⁴⁾ Les *maulās* finirent par conquérir le privilège de la *konīa*. C'est sans doute à partir de cette date qu'elle fut définitivement mise en relation avec la paternité.

⁽⁵⁾ *Aḡ.*, VIII, 67, bas.

⁽⁶⁾ Wellhausen, *Resle*², 191; cf. *Yazīd*, 99.

mettre le pouvoir à son fils, mais il prit cette grave mesure, non à ses derniers moments, mais en pleine santé ⁽¹⁾. Circonstances aggravantes aux yeux de la Tradition et accentuant l'abus de pouvoir chez les impies Omayyades! ⁽²⁾ Il est piquant de relever ces protestations, s'inspirant du plus pur individualisme bédouin et cela à une époque ⁽³⁾, où l'ancien idéal arabe n'était plus qu'un lointain souvenir, au sein de la société musulmane, courbée sous l'absolutisme.

⁽¹⁾ Qalqasandī, *Šobḥ*, I, 249; *Yazīd*, 98-100; 110-111.

⁽²⁾ **الْمُلْكُ لِلَّهِ** dit le Qoran. Sur le *molḥ*, pouvoir absolu, reproché aux Omayyades, voir *Mo'awīa*, chap. X, 189-213.

⁽³⁾ Sous les 'Abbāsides, restaurateurs des anciennes autocraties asiatiques. Les califes de Bagdad s'empressèrent de reprendre les traditions, reprochées aux Omayyades, pour la transmission du pouvoir.

CONCLUSION

Telle nous apparaît la condition politique et morale des Bédouins, au moment où un groupe de Qoraisites, réunis à Médine autour de Mahomet, s'apprêtèrent à les utiliser, à les façonner pour en tirer la *matière* de islam, مادة الاسلام, et tout spécialement les cadres de la future organisation de leur église militante. Race plus batailleuse que guerrière! ⁽¹⁾ Matière ingrate, rebelle; nous n'avons pas cherché à le dissimuler! Mais outre le nombre, elle renfermait une réserve de forces latentes, une accumulation d'énergies vierges, trop longtemps demeurées sans emploi.

Passivité, violence: entre ces deux pôles oscille toute la destinée bédouine. « Passivité de l'animal sensible dont nous admirons les beaux gestes paresseux, les souples étirements, qui mire le soleil dans ses yeux de flamme... passivité du bel animal docile à l'instinct qui commande sa vie » ⁽²⁾. Cette passivité fataliste ⁽³⁾, l'absence de traditions

⁽¹⁾ Les auteurs observent que le Bédouin n'aime pas la guerre sainte; Qotaïba, 'Oyoûn, 201, 12. Ce n'est pas l'avis de M. Cl. Huart. A propos de *Faṭîma*, 29, il observe: « Tous ces Arabes, citadins ou scénites, étaient des guerriers nés; ils savaient dès l'enfance se servir de l'arc et des flèches; sans maître d'escrime, ils savaient combattre au moins à pied; ils y étaient obligés par leurs fréquents voyages en caravane; pour recruter ses troupes, Aboû Sofyân n'a éprouvé aucune peine ». *Jour. Asiat.*, 1913¹, 216. Pourtant les *Aḥābīs*!! Voir plus bas.

⁽²⁾ Cl. Boringe, *Esquisses marocaines*.

⁽³⁾ Voir précédemment, pp. 106, 113.

et d'organisation sociales, l'émiettement politique, tout l'ensemble des lacunes morales constatées chez les Bédouins, devaient réduire les nomades à la merci d'hommes de leur race, capables d'exploiter les ressources, insoupçonnées jusque-là, de ce peuple nouveau. Ces ambitieux ne tireront pas un moindre parti des passions violentes du descendant d'Ismaël. L'humeur inquiète, le goût pour le pillage et la rapine de ces chevaliers-brigands en guenilles, chefs de bandes, terreur des grands chemins ⁽¹⁾, ils les soumettront à la discipline de la guerre sainte, ils réussiront à les rompre, à les assouplir aux méthodes militaires, apprises de l'étranger. Ce sera la tâche des dernières années de Mahomet. Tâche à peine ébauchée! Le Qoran en témoigne dans des versets découragés, où s'exhale le dépit d'Abou'l Qāsim contre l'indocilité bédouine ⁽²⁾. La mort prématurée du Prophète l'obligera à léguer à ses successeurs l'épineuse entreprise. Elle sera achevée par les Omayyades, « véritable pépinière de souverains, s'entendant comme personne à régir les Arabes ⁽³⁾.

« وَأَنَّهُمْ مَعْدَنُ الْمُلُوكِ فَلَا تَصْلَحُ إِلَّا عَلَيْهِمُ الْعَرَبُ »

Après avoir tenu longtemps en échec la gendarmerie des gouverneurs ⁽⁴⁾, ces écumeurs du désert, pour lesquels il fallait multiplier les

كَانَ لَهَا فَاتِكًا خَارِجًا وَكَانَ خَلِيبًا يَجِيءُ صَعَالِيكَ الْإِزْدَ وَخُلَعَاءَهَا. ⁽¹⁾ *Ag.*, XIX, 111, فَإِنَّكَ لَقَدْ فِيغَيِّرُهُمْ عَلَى أَحْيَاءِ الْعَرَبِ وَتَقْدَعُ الطَّرِيقَ عَلَى السَّابِغَةِ; لَغِبَ بِصَخْرِ الْغَيِّ لَخْلَاعَتِهِ وَشِدَّةَ بَأْسِهِ وَكَثْرَةَ شَرِّهِ. *Ag.*, XX, 20, يُصِيبُ الطَّرِيقَ; *Comp.* *ibid.*, XX, 150 d. 1. Qotaiba, *Poesis*, 261, كَانَ لَهَا فِي شِمْنَةٍ لَا تُؤَارِي اسْتَهُ

⁽²⁾ Voir précédemment p. 271.

⁽³⁾ Nous avons essayé de le montrer dans les études, consacrées aux deux premiers califes omayyades, *Mo'awia* et *Yazid*. En les rappelant, M. Cl. Huart observe : « Les aristocrates de la Mecque, vainqueurs à Çifî'n, ne doivent pas nous faire oublier les artisans de la première heure. *l'ictrix causa*... Le P. Lammens ne veut pas être Caton ». *Jour. Asiat.*, 1913¹, 215. J'ai toujours vu dans les Omayyades des vaincus, des calomniés, contre lesquels l'orthodoxie islamite s'acharne depuis douze siècles. Je me rappelle le temps où la censure turque m'interdisait de les nommer dans le *Bašir* et dans le *Mašriq*. Mes sympathies omayyades n'ont fait qu'y gagner.... *l'icta Catoni*.

⁽⁴⁾ *Ag.*, XIX, 163; on les poursuit de tribu en tribu. « La terre elle-même les rejette, لَغَطَتْهُ الْأَرْضُ » (*Ag.*, XX, 13, 2 d. 1.), tellement la poursuite devient serrée.

gibets et jeter l'interdit sur des tribus entières ⁽¹⁾ rendues responsables de leurs méfaits, l'uniforme — ou comme on disait, l'inscription au *divan* ⁽²⁾ — arrivera à les transformer, en assignant un but, en ouvrant une issue à leur sauvage et stérile activité. Une fois enrôlés, ces gens de sac et de corde se convertiront en paladins ⁽³⁾ de l'expansion arabe, ne rêveront plus qu'exploits. Ils refuseront les emplois les mieux rétribués, s'ils doivent les retenir loin du champ de bataille ⁽⁴⁾. Désormais arraché au milieu, où s'alimentaient son incurable individualisme et son indifférence religieuse, le Bédouin, doté enfin d'une conscience nationale, s'apercevra qu'il appartient à une grande race; il s'échauffera pour la cause de l'impérialisme ⁽⁵⁾ et deviendra un incomparable instrument de propagande et de défense islamites.

(¹) Voir précédemment. *Ag.*, XIX, 169. Ils se réfugient dans la solitude de Wabār; (voir plus haut), *Ag.*, XIX, 164, 6. XXI, 80 d. l., 269, 14.

(²) Qotaiba, *Poesis*, 205; *Ag.*, XVII, 153; XIX, 163, 167.

(³) Ils sont d'ailleurs poètes شاعر فاتك لمر, élégants, bien faits de leur personne احسن الناس وجها واحسنهم ثيابا; *Ag.*, XIX, 163; comp. *Ag.*, XX, 23, 4; 163, 4.

(⁴) *Ag.*, XIX, 166; cf. la notice de Mālik ibn ar-Raib; *Ag.*, XIX, 163-69. Le territoire sacré de la Mecque refuge de *ḥalīf*, brigands désavoués par leurs tribus. On va les y enrôler pour les mauvais coups et les expéditions aventureuses; *Ag.*, XXI, 62, 8; 68, 8; voir précédemment p. 193-94. Plusieurs étaient *ḥalīf* des Qoraiš. « Pour recruter ses troupes Abou Sofyān n'a éprouvé aucune peine », on le voit.

(⁵) Nous en avons partout reconnu des traces dans cette *psychologie* du Bédouin. Le tort des annalistes postérieurs fut d'antidater l'éveil de cette conscience et de prêter aux nomades de notre 6^e siècle les sentiments et les préjugés des témoins des *Maḡāzī*.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	v
Liste des sigles et abréviations principales	XIX
Introduction	1

1

LE CLIMAT DE L'ARABIE OCCIDENTALE

I. — L'Arabie et la Province du Ḥigāz. Délimitation de cette Province

Le terme Arabie, une abstraction fallacieuse; il ne correspond à aucune unité géographique, physique ou ethnographique	9
A quoi aboutit la centralisation sous les 'Abbāsides	»
Représentation physique de la péninsule arabe	10
Pourquoi nous bornerons notre étude au Ḥigāz, berceau de l'islam.	»
Le Ḥigāz et la Mecque, centre religieux de l'Arabie préislamique: comment est née cette théorie. Prétentions des Qoraišites et influence des conceptions qoraniques	»
Mahomet s'est considéré comme le prophète du Ḥigāz	11
L'influence du Ḥigāz est postérieure à l'islam	»
Notre étude débutera avec la première décade du 7 ^e siècle	»
Les Bédouins, rebelles à l'abstraction.	»
Variété des notations géographiques en arabe	»
Finesse de l'observation topographique chez le Bédouin	12
Pourquoi elle ne s'élève pas jusqu'aux abstractions de géographie politique	»
Indifférent à la chronologie, le Bédouin ne suppose pas les divisions du temps; il ignore son âge	»

Le concept de « province » ne lui représente rien ; par ailleurs sa nomenclature géographique note les moindres modifications du sol et du climat . . .	12
Ces notations, fréquentes chez les anciens poètes ; absence des dénominations géographiques, des divisions administratives	13
Le côté utilitaire, le seul angle sous lequel les nomades ont envisagé la géographie	»
Ce qui a fait tort au vocable Ḥiġāz et favorisé l'imprécision. Étymologies arbitraires pour ce vocable	»
Même pour les centres importants, impossible de décider si, avant l'hégire, on les rattachait au Ḥiġāz	14
La poésie, source principale de la documentation géographique ; on a plus rarement consulté les archives officielles	»
Le califat et la centralisation administrative firent entrer la géographie politique dans la mentalité des Bédouins	»
Juristes et casuistes s'intéressent à la question des frontières du Ḥiġāz . . .	15
Antiquité de ce vocable ; pourquoi plus rare en poésie	»
Médine, comprise dans le Ḥiġāz. Ses limites s'étendent vers le Sud, à partir de l'hégire. Situation spéciale de la Mecque	»
Déplacement des frontières septentrionales du Ḥiġāz	16
Fixation de l'extension géographique du Ḥiġāz : les limites demeurent flottantes à l'Est et au Nord. Pour nous, il comprendra toute l'Arabie occidentale, à l'exception du Yémen	»

2. — Climat du Ḥiġāz. Température, pluie

Excessif pendant l'été, le climat demeure pénible en hiver, malgré l'absence de la neige. Tout est tranché, heurté dans le milieu arabe	17
L'action du vent du Nord, « vent de Syrie » et « vent du Taurus » . . .	18
Effets des froides nuits d'hiver sur les hommes et les animaux	»
L'hiver, période des pluies	19
« Années blanches » et « années grises » ; sécheresses pendant quatre ans . .	»
L'Arabie, pays de l' <i>istisqā'</i> , prières pour obtenir la pluie	20
Animation dans les tribus, à la fin de l'été. Interrogations sur les probabilités de la pluie anxieusement attendue. Fourrage et eau font défaut . . .	»
On épie le retour de la pluie ; on s'apprête à en suivre la première chute. Signal de la migration, de la rentrée hivernale	21
La pluie passe par dessus le territoire de la tribu. Les explorateurs ou « row-wād ». On achète le droit de pacage	»
Dispersion des Bédouins ; « réunis à la chute d'un nuage »	22
Hivers exceptionnellement humides	»
Trombes d'eau, ruptures de nuage, le <i>sail</i>	23
Pluie durant une semaine entière	»

Le Ḥigāz, labyrinthe de montagnes, de pics basaltiques et dénudés, où rien n'arrête la chute des eaux	23
Violence des inondations; elles forment des fleuves larges comme le Nil et l'Euphrate. Agglomérations et tribus, emportées par les eaux	24
La catastrophe est surtout redoutable, quand elle surprend un camp endormi.	25
Tous les dictons, fruits de l'expérience bédouine, sont attribués au Prophète; il aurait défendu de camper au fond des vallées.	»
Inondations récentes; leurs effets désastreux	»

3. — Réservoirs, bassins, étangs, vasques, « ḡadīr »

Même pendant les hivers ordinaires, la pluie suffirait aux besoins restreints du désert, si on relevait les anciens barrages	26
La Providence y a pourvu en multipliant les barrages naturels	»
Vides et creux, où se ramassent les eaux; les « ḡadīr »	27
Distraction de la nage en Arabie	»
Variété et superficie des ḡadīr. Absence de lacs	»
Série de ḡadīr, s'échelonnant à divers niveaux; ḡadīr poissonneux	»
Ḡadīr permanents, alimentés par des sources; émissaire assurant le débit du trop plein. Leur coloration; ḡadīr temporaires	28
Ḡadīr « d'été »; ḡadīr « ne laissant jamais voir le fond »	29
Ḡadīr ayant recueilli les dernières eaux du déluge	»
Végétation dans le voisinage des ḡadīr	»
Qualités de leurs eaux, saumâtres, salées « au point d'éborgner un oiseau ».	
Explication de cette composition chimique; action du soleil	30
Les étangs de Ḥomm; dans le voisinage aucun nourrisson ne peut vivre . .	»
Bassins des couvents chrétiens, célébrés par les poètes. Hommage rendu aux moines par le Qoran	»
Ḡadīr et mares stagnantes dans l'oasis de Médine	»
Insalubrité des oasis, causée par les marais	31
La malaria endémique dans les terres cultivées du Ḥigāz.	»
Pas une seule rivière en Arabie. Une cascade	»

4. — Le régime des eaux au désert. La salinité du sol.

Les puits, les « ḥisā »; qualités de leurs eaux

La salinité du sol, ennemi principal de la flore désertique. Elle est causée par l'évaporation solaire.	32
Le rôle de la pluie: dessaler la terre, la débarrasser de l'excès de minéralisation. Lessive à grandes eaux.	»
La violence de la pluie doit vaincre la résistance du sol, amollir la croûte superficielle, la saturer d'humidité	»

Les « dārāt ». Le rôle bienfaisant du sable dans les <i>dārāt</i> , fonctionnant comme un filtre pour les eaux. Différences avec les <i>nefōūd</i>	33
Les « ḥisā », réserves d'eau dans le sous-sol, bien connues des Bédouins	34
Comment l'Omayyade Ibn 'Āmir acquit la spécialité de découvrir les eaux	»
Les « ḥisā », ressource des voyageurs et des troupeaux. Ils rendent les forces au chameau. Très appréciés par les Bédouins	»
Moyens pour faire jaillir l'eau des ḥisā et au fond des puits desséchés. Pratiques de Mahomet	»
Description des « daḥl »; propriétés de leurs eaux	35
Le rôle des eaux souterraines	»
Sources et puits; leurs noms conservés par la poésie. Utilité de cette mention. Le poète Amroulqais et Ḥaġġāġ	36
Creusement des puits, un titre de gloire; puits « inépuisable jusqu'en Ša'bān ». Le puits de Loqmān	»
Puits possédé par plusieurs tribus, cause de luttes fratricides	»
L'allocution de Qais ibn 'Āṣim	37
Le « ḥarīm » ou « ḥimā » du puits. Conséquences de ce privilège	»
Jugement de Maqdisī sur les eaux du Ḥigāz	»
Comment on apprécie le puits de Zamzam. Jugement d'Iṣṭaḥrī	38
Les nomades peu exigeants en matière d'eau. Comment ils définissent l'eau potable. Multiplicité des puits saumâtres	»
Rareté du « waśāl », eau de roche; peu de sources coulant à la surface du sol, sinon dans certaines oasis	39
Les « 99 sources » de Yanbo'. Sources <i>vaucusiennes</i>	»
Synonymie de ماء, عَيْن et بَيْتَر. D'où provient le vague de leur signification? Absence d'inspection topographique. Il s'agit d'eaux, alimentées par des courants souterrains, plutôt que de citernes.	»
Leur multiplicité en certaines vallées	40
Les eaux courantes dans le Qoran	»
Pourquoi on a placé au mont Raḍwā le séjour du Mahdī šī'ite	»
Les « petites eaux », suffisant à « abreuver deux cavaliers »	»
Les « eaux bleues » très estimées; celles engraisant les chameaux.	41
Propriétés des eaux de Zamzam; efforts pour en dissimuler le goût	»
Eaux comparées à la pluie. Multiplicité des eaux amères	»
Fréquence des « sabāḥa », terrains salins; comment ils se forment	»
Beaucoup de ḡadīr se transforment en mares salines; nombre de puits deviennent inutilisables	42
Puits qui « brûlent le poil du chameau »; vertu laxative et autres propriétés de certaines eaux	»
Mahomet améliore les eaux. Comment il s'y prend	»
Accidents, causés au Prophète par l'eau des puits	»

Les eaux de Médine; comment elles se contaminaient. Une explication pour la malaria de Médine	43
Le Prophète ensorcelé. Le puits des Banoū Zoraiq. Les Juifs et l'aménagement des eaux. Ce monopole, une des causes de leur perte	»
Creusement d'un puits; importance de l'opération	»
Mahomet et les histoires d'empoisonnement. Il soupçonne des tentatives criminelles, se défie des Bédouins	»
La malaria de Haibar	»
L'antisémitisme du Prophète	44
La faune des puits et des sources désertiques. Le sable, le « samoūm », menaces pour les eaux. Profondeur des puits	»
Le Bédouin, buveur de lait. Comment il apprécie l'eau. Absence de précautions pour prévenir la contamination des puits	45
Sources thermales et sulfureuses	»
Eaux utilisées pour la culture. Barrages des « ḥarras »	»
Le mécanisme des norias en Arabie. 'Alī forcé de tirer l'eau. Les puits « à corde courte ». Ceux ne pouvant servir à l'arrosage	46
Arbres allant puiser l'humidité à 30 mètres de profondeur. Cultures « ba'l »	»

5. — La fête de la nature. Cueillette de truffes. Flore du Ḥigāz.

Sources et puits; classification

Au début de l'hiver! Le « sail » ou l'inondation. Coquetterie de la nature désertique	47
Les charmes du « rabī' ». Les chevaliers-brigands se font bergers. Courte période de paix	48
Misère du Bédouin à la fin de l'été	»
L'abondance renaît: le lait et le beurre. Enthousiasme des nomades. On peut « éteindre le feu et enterrer le couteau »	49
Cueillette de truffes, d'artichants. Prospérité, formes exubérantes du chameau. Attendrissement des Bédouins. Ḥaġġāġ et les chameaux	50
Après un siècle de conquêtes la société arabe était demeurée bédouine. Les califes et la villégiature de la <i>bādīa</i>	»
Les meilleurs pâturages, ceux situés loin des eaux. Goûts aristocratiques du chameau	51
L'Arabe, « le parasite du chameau » (Sprenger)	»
Le chameau, la plus utile conquête du nomade.	»
Durée éphémère du <i>rabī'</i>	»
Les districts du Ḥigāz appartiennent principalement à la catégorie des steppes. Origine et formation de la steppe arabe	52
La flore d'Arabie. Difficultés du sujet: imprécision des écrivains musulmans; étude peu avancée des plantes désertiques	»

Aṣmaī et la flore du Ḥiġāz. Le catalogue de Hamdānī	53
Le <i>Kiṭāb as-Ṣaġar</i> d'Ibn Ḥalāwaih	»
La flore des sables; sa résistance. Le <i>حَرَّ الرَّمْلِ</i> et les <i>رُبُول</i>	»
« La moindre odeur de l'hiver suffit pour tout ranimer »	54
Caractéristiques et variétés de la flore des sables: lianes, plantes basses, acides et juteuses. Très appréciées du chameau	»
Définition du genre <i>ḥamḍ</i> . Son rôle dans l'alimentation des troupeaux	»
L'abus du <i>ḥamḍ</i> : la diarrhée du chameau	55
La <i>holla</i> ; définition. Alimentation mixte	»

6. — Pâturages et flore. Les « nefōūd ». Territoires réservés

Fréquence des espaces complètement stériles. Sables où disparaît le pied du chameau	56
Les « nefōūd »	»
Terreur du voyageur, les <i>nefōūd</i> , après un hiver humide, deviennent le paradis des bergers	57
Le <i>ġaḍā</i> et la flore des nefōūd, ressource des tribus pauvres	»
Description de la Dahnā'. Eloges lyriques des poètes	58
La végétation arborescente, réserve des troupeaux. Sa force de résistance. Où elle emprunte l'humidité	»
Arbres et fourrés des sables. Végétation spéciale des <i>ḥarras</i> . Arbres-prairies.	59
Les provisions de fourrage inconnues en Arabie	60
Comment Aboū Bakr prépara l'évasion de Mahomet.	»
L'institution du <i>ḥimā</i> : son origine	»
Le Ḥimā Daryya, celui de Rabaḍa etc.	61
Origine des territoires réservés près des cités	»
Leur transformation en <i>ḥaram</i>	62
Ingéniosité des Qoraïsites pour élargir le ḥaram de la Mecque.	»
Mahomet établit un ḥaram à Médine. Les Bédouins n'en tiennent aucun compte	»
Le <i>ḥimā</i> des sanctuaires. Les troupeaux du dieu Ġalsad	»
Privilèges attachés aux <i>ḥimā</i> et aux <i>ḥaram</i> . Ils sont respectés par les fauves.	63
Les chameaux des <i>ḥimā</i> font prime sur le marché	»
Nécessité pour les tribus de constituer un <i>ḥimā</i> . Difficulté pour en imposer le respect. En fait de propriété le Bédouin admet seulement la sienne.	»
Les <i>ḥimā</i> de Mahomet et sa liste civile	64
Le bassin du wādī lḍam et le système hydrographique de Médine. Comment le Prophète l'utilise; avec quelle sévérité il punit les contraventions.	»
Arbres du Ḥiġāz, difficulté de leur assigner des équivalents en nos idiomes. On les retrouve par groupes	»
Arbres de belle venue. Caractéristique générale: épines, feuillage rare, cou-	

leurs ternes, sucs résineux : autant de conditions pour résister aux ennemis du dehors	65
Le système de la paix armée au sein de la nature végétale	66
« Pour leurs noms propres, les Arabes affectent d'emprunter les appellations des arbres épineux » (Hamdānī)	»
L'influence du nom, porté par le titulaire	»
La famille des <i>'iḍāh</i> , la plus fréquemment représentée en Arabie	»
Description du feuillage, tissus et racines	67
Préférences du chameau pour les plantes épineuses	»
L'arbuste « <i>ḡaḍā</i> » ; quand cause-t-il la diarrhée ?	»
Riche collection de ronces buissonneuses. « Elles représentent la forme sèche, le négatif de la forêt » (Banse)	68

7. — Grands arbres. Arbres sacrés. Les « ḥarra » et anciens volcans

Grands arbres et forêts. On se nourrit de feuilles	69
Fréquence de l'acacia « arāk »	»
Les <i>doums</i> ou palmiers-nains ; avec le <i>ḍāl</i> ils forment des bouquets forestiers. Ce qu'il faut entendre par forêt en Arabie.	70
Les <i>ḥimās</i> préservent de la destruction les plus beaux arbres	»
Les arbres et les <i>lucus</i> sacrés : ils sont une menace pour le monothéisme des Bédouins ; le calife 'Omar et son fils 'Abdallah	»
Mahomet et les arbres sacrés	71
Arbres du champ de bataille de Badr ; forêt d'Abwā ; massif boisé du mont Raḡwā. Tamarisc pouvant ombrager cent personnes	»
Les palmeraies du Ḥiḡāz : elles notent le voisinage de l'eau et d'une agglomération	»
Le palmier dans la poésie. L'apostrophe aux « deux palmiers »	»
Evitons d'exagérer la dénudation de la Péninsule	72
Les « ḥarra » ; extension et description. La monographie de Yāqoūt. Leur richesse en humus : flore fourragère et palmiers	»
Domaines englobés dans les ḥarra	73
Anciens volcans d'Arabie. Reprises partielles d'activité aux environs de l'hégire. Le souvenir en est demeuré dans la mémoire populaire et dans la toponymie locale	»
Efforts de Mahomet pour modifier cette nomenclature ; on croit à l'influence du nom sur le titulaire	»
Montagnes <i>noires</i> ; formes bizarres et tourmentées	74
Montagnes rondes. Les sables « musicaux » ; la montagne des « tambours » à Badr	»
En traversant ces paysages désolés, on éprouve l'impression de côtoyer de gigantesques foyers éteints	»

Les montagnes-asiles, où les Bédouins se débrent aux poursuites de Mahomet	74
Montagnes rouges et multicolores; massifs de granit et de porphyre. Massifs boisés; autres complètement stériles. La toponymie y fait allusion: elle signale les montagnes vertes, <i>chevelues</i> et pelées.	75
Les monts Aš'ar au pays de Ġohaina.	»
La <i>bādīa</i> du calife 'Abdalmalik et le poète Kotayr.	76
Comparaisons attestant la fréquence des arbres. « Nombreux comme les arbres de Bīsa et la végétation du Tihama ».	»

8. — Le bois et les moyens de chauffage.

Le Bédouin et le feu. Bûcherons et charbonniers

Le Bédouin, frileux et amateur du feu, aime à se réunir autour du foyer	77
« Manger, boire, se chauffer », voilà tout le bien-être rêvé par les Nomades.	»
Le feu, symbole de la générosité; il ne doit pas « dormir »	78
Un Bédouin prie « Allah de ne le laisser manquer de feu dans ce monde ni dans l'autre »	»
Pour se chauffer, le nomade sacrifie son arc et ses flèches. La bouse de chameau est utilisée	»
Arbres variés. Leur bois résineux et dur offre un excellent moyen de chauffage. Celui du <i>ḡadā</i> est proverbial	79
Les coquettes arabes se proclament « belles comme le feu dans la nuit froide »	»
Foyer supportant des chaudières, « larges comme des réservoirs, où nagent des chameaux entiers »	»
Remarque malicieuse de Ġāhīz sur la grandiloquence des Bédouins. Leur exagération même permet de supposer l'existence de réserves de bois.	»
Riche synonymie pour désigner les bocages, d'après les essences, qui y prédominent. A quelles parties du Ḥīḡāz elle convient principalement	80
A cette richesse verbale, quoique légèrement factice, on aurait tort de dénier toute signification pour la sylviculture arabe	»
Bûcherons arabes. Grands personnages, ayant exercé cette industrie. Bûcherons aux environs des villes	»
Métier pénible et médiocrement lucratif. Mais « couper du bois vaut mieux que mendier » (Mahomet)	81
Maladroit comme le bûcheron, « coupant du bois au milieu de la nuit ».	»
Charbonniers et caravanes, chargées de charbon	»
Les descendants de Fāṭima bûcherons. Réflexion d'Ibn Ġobair.	»

9. — Le palmier au Ḥīḡāz. Son utilité

Il abonde dans les oasis. D'où le proverbe: « porter des dattes à Ḥaibar »	82
Arbre providentiel, « la tante et la mère des Arabes »	»

Avec la viande, la dattes seule nourriture solide des Bédouins, ignorant l'usage du pain. Le blé, une marchandise de luxe, un commerce monopolisé au Ḥiğāz par les Juifs	83
Les céréales, nourriture des riches. Leur usage donne de l'esprit, à l'encontre des dattes, pitance démocratique	»
L'opinion de Doughty. Elle doit son origine à la réputation de finesse des habitants de Ṭāif. Satire indirecte contre les Bédouins	»
Pourquoi les citadins leur sont hostiles	»
Manger du pain : titre de gloire, recueilli par la poésie	84
Liqueur de dattes, le <i>nabīd</i> , « capable de faire peler le visage ». Cause de rixes dans l'entourage de Mahomet : l'ivresse de son oncle Ḥamza ; luttes entre Anṣārs et Mecquois	»
Le Qoran et l'interdiction des boissons fermentées	»
Les déchets, les noyaux de dattes composant des gâteaux pour les chameaux. On ramasse soigneusement les noyaux.	»
Leur présence dans le crottin trahit la nationalité d'une troupe ennemie.	85
Mahomet interdit de lapider les palmiers	»
La philologie témoigne de l'estime du Bédouin pour le dattier. Nombreuses variétés de ses fruits	»
Le rêve de tout Bédouin est de posséder un lot de palmiers	»
Leurs attaques contre les oasis. Ils s'imposent comme <i>partenaires</i> . La politique de Mahomet à l'égard de Ḥaibar et des centres juifs du Ḥiğāz	»
A quel prix les nomades protègent les oasis contre les tribus étrangères	»
Les palmiers et le voisinage de l'eau : ilots de verdure dans l'océan de la steppe	86
Extension des palmeraies de Wādī'l Qorā	»
Leurs ramifications dans la vallée de l'Iḍām, puis dans la direction de Badr-Ṣafrā'. Témoignage d'Ibn Baṭūṭa.	87
Cultures dans la région de la Mecque. Jardins et vergers, à l'époque d'Ibn Ḡobair	»
Fertilité de l'oasis de Taimā'. Celle de Médine, entretenue par les apports du wādī lḍām.	»
Centres situés en dehors du périmètre des oasis de Médine et de Ḥaibar, appartenant en majorité aux Juifs	88
<i>Ḥimā</i> et <i>rauḍa</i> dans les dépendances de Médine. Conditions pour justifier la dénomination de <i>rauḍa</i>	»
Mahomet et la fixation de la langue religieuse ; médiocre styliste ; faiblesse de ses descriptions. Le Prophète, fervent admirateur de la nature. Cette admiration demeure banale et trahit la naïveté d'un esprit sans culture	»
Les poètes contemporains ont l'observation plus fine, riche en traits pittoresques	»
Importance de ces traits pour la climatologie de l'Arabie préislamique ; les géographes musulmans les ont largement utilisés	89

Ce que le Qoran qualifie de merveilles. Monotonie et insistance sur des miracles d'ordre banal	89
Le Qoran inutilisable pour la climatologie. Pauvre géographe, Mahomet se désintéresse de la météorologie. Son recueil ne fournit aucun renseignement sur les ressources de l'Arabie. Différence avec l'Evangile	»
Même à Médine, le Prophète semble demeuré sous l'impression du lugubre milieu de la Mecque	90
Arbres composant la description d'un verger, d'après le Qoran. Le dessin des jardins célestes n'est pas conçu sur un plan plus large	»
L'olivier inconnu au Ḥigāz, à l'encontre de la vigne; on y trouve, non le vignoble, mais la vigne en treille ou en berceau	»
Ṭāif et la fabrication du vin. A quels usages servaient les raisins secs de Ṭāif. La boisson matinale du calife 'Omar	91
Mépris des poètes pour cette boisson <i>morte</i>	»
D'où provenait le vin consommé en Arabie, « rappelant le glissement silencieux de fourmis minuscules »	92
Localités du Ḥigāz, cultivant la vigne.	»
Cadeaux de vin au Prophète; il boit du <i>nabīd</i>	»
Arbres du Sarāt; conifères, arbres à gomme, à résine. Commerce et transport du goudron. Nombreux noyers	»
Vergers luxuriants du Sarāt. Ce district alimentait en fruits le marché de la Mecque. Les jardins de Ṭāif, « coin de Syrie, transporté au Ḥigāz »	93
Vergers des régions basses: le pays des Solaimites, Raḍwā, Yanbo', et Al-'Olā. La prospérité des oasis juives excite les convoitises des Compagnons de Mahomet	»

10. — Domaines et exploitations agricoles

Les Compagnons veulent devenir propriétaires. Le Qoran les encourage « à jouir des douceurs de l'existence ». Leur empressement à s'assurer les terres, susceptibles de culture	94
L'exemple des premiers califes: établissement de haras, de parcs réservés, de domaines d'état	95
Multiplication des plantations de dattiers. Comment la Tradition essaie de présenter ces entreprises arbitraires, fréquemment des spoliations. Attitude contradictoire attribuée au Prophète	»
Valeur fantastique des nouveaux domaines	»
Propriétés des 'Alides. Ils jettent leur dévolu sur la région de Yanbo'. Excellence du choix. Revenus annuels des domaines de 'Alī	96
Attraction du sol de la patrie sur les Arabes, même après la prestigieuse période impérialiste. Les plus illustres familles, celles des anciens califes, s'y disputent les terres.	»

Les Omayyades n'agissent pas différemment	97
Prodigieux développement de Médine : il atteste la réalité de la prospérité économique	»
D'après l'expérience du passé, l'avenir de l'Arabie dépendrait en première ligne d'un sage régime économique	»
Programme des Omayyades : établir la sécurité. Les Zobairides en profitent pour arrondir leurs domaines	»
Prospérité du district de Foro'. Il possède 14 chaires de mosquée. Lot de 20,000 palmiers	»
La vallée du 'Aqīq et ses villas	98
Liste des localités entre Médine et la Mecque	»
Les 'Abbāsides négligent l'Arabie, à l'encontre des Omayyades, conscients de leurs origines arabes	»
Dissensions entre les 'Alides : elles favorisent la décadence du pays . . .	»
La coutume de combler les puits, de brûler les palmeraies, pratiquée par Mahomet	99
Plus que toute autre, l'Arabie réclame les soins de l'homme, la lutte incessante contre les éléments. Cet ensemble suppose un pouvoir énergique, la cessation des dissensions. Conditions rarement vérifiées à partir du 2 ^d siècle II.	»
Prospérité du pays des Solaimites : variété de ses ressources et de ses districts géographiques. Valeur fabuleuse du domaine qu'y possède Zobair ibn al-'Awwām	100
Importance de Sawāriqyya, centre de cette région. Etendue et variété de ses vergers	»
Contradiction entre les témoignages des géographes et ceux des anciens auteurs. Comment les concilier. Les encyclopédistes ont utilisé les poètes, témoins de la prospérité omayyade	»
Efforts des anciens Qoraisites pour maintenir la paix en Arabie	»
Prospérité de la côte érythréenne en remontant vers 'Aqaba. Description géographique, abondance des eaux	101
Nombre et ressources des localités. Avantages d'Al-Ġar, d'Aila, où « le froment est commun comme le sable »	»
L'exploration du Prof. Musil : l'oasis Al-Baḍī'a, le port d'Al-Ḥoraiba et son aqueduc	»
L'oasis 'Ainoūna. Pourquoi la Tradition la fait concéder par Mahomet à 'Tamīm ad-dārī	102
Description de l'oasis de Ṣarma ; ses ressources et celles de 'Afāl. Cette région « devrait former un des plus florissants districts de la Turquie » (Musil) .	»

II. — La responsabilité du Bédouin

Divergence entre la réalité entrevue par nous et les idées admises jusqu'ici .	103
Explication de cette antithèse. Les appellations d' <i>Arabie déserte</i> et d' <i>Arabie Pétrée</i> . Mirage étymologique .	»
Comment notre imagination nous représente l'Arabie. L'obsession des <i>nefoud</i> . Ils forment l'exception et pendant l'hiver une précieuse réserve pastorale. L'été, ils représentent le désert saharien où « s'égarer c'est se vouer à la mort » .	104
Les « <i>sabaḥa</i> », steppes salines et improductives. Leur origine. Le rôle de l'évaporation solaire et des pluies .	»
Flore spéciale à la <i>sabaḥa</i> ; comment elle atténue la salinité du sol. .	105
Causes de la fertilité des <i>ḥarra</i> . Elles assurent la prospérité des plus riches oasis du Ḥigāz .	»
Inconstance de la météorologie, le principal désavantage du climat arabe. Le <i>paradoxe</i> des hivers sans pluie; le vent du Nord. Pourquoi la Syrie et le Yémen éveillent les idées de mauvais augure et de prospérité .	»
« Les deux noirs », l'eau et les dattes .	»
L'eau du ciel et son rôle dans la poésie. Nostalgie de la pluie. Fréquence des <i>istisqā'</i> .	106
Passivité du Bédouin: elle énerve sa vigueur morale. Célébrée par Doraid ibn aṣ-Ṣimma. .	»
Note fataliste et découragée de la poésie arabe. Influences chrétiennes, agissant en sens contraire. Le poète A'ṣā et les évêques de Naḡrān .	107
Difficulté de tracer le portrait moral du Bédouin. Descriptions divergentes. Contradictions dans la mentalité du nomade; elles se concilient avec sa très réelle originalité .	»
L'endurance, <i>ṣabr</i> , qualité maîtresse, vertu nationale du Bédouin. Description et citations des poètes, principalement d'après la <i>Ḥamāsa</i> de Boḥtorī .	108
Le nomade la confond avec l'insensibilité. Jusque dans le deuil des siens, il garde l'œil sec. Si un signe d'émotion a pu lui échapper, il s'en excuse comme d'une faiblesse, il désavoue « les larmes, la seule arme de l'affligé ». .	»
Grandiloquence trompeuse. De l'énergie il possède la partie négative .	109
« Replemini terram et subiicite eam » (Genèse). Cet ordre n'a pas reçu son accomplissement en Arabie .	»
La passivité bédouine dans la lutte contre la péjoration du climat .	»
L'homme ne peut violenter la nature, mais seulement la seconder et collaborer avec elle .	110

II

LE CLIMAT DE L'ARABIE A-T-IL CHANGÉ?

I. — Théories anciennes et modernes

Tendance commune à toutes les sociétés de placer l'âge d'or autour de leur berceau. Les Arabes ne pouvaient s'y soustraire.	113
Le désert a trempé le tempérament physique du Bédouin. L'influence morale a été moins heureuse. Déprimé par la lutte contre une nature inexorable, il courbe la tête sous le joug du fatalisme	»
L'admiration pour le poète Labîd dans la tradition musulmane	»
Comment le Bédouin préislamite s'est représenté Dieu. Conceptions pessimistes des anciens poètes arabes	114
Pour se consoler, il a embelli la situation passée de sa patrie, le portrait de ses ancêtres. Origine de la littérature des <i>Mo'ammarioûn</i> ou Centenaires	»
Le canon de l'esthétique virile, d'après les poètes	115
Ce que l'Arabe découvre dans les monuments de la Nabatéenne et du Yémen	»
Jadis l'Arabie présentait l'aspect d'un Paradis. Nouvelle étymologie du vocable <i>Ḥigāz</i> . Prospérité, nombreuse population de l'ancienne Arabie, d'après la légende	»
Multiplés tribus occupant jadis le <i>Ḥigāz</i>	116
Le désert idéal de Wabâr, terre de merveilles, patrie des <i>méharis</i> . Influence du Qoran sur la formation de ces légendes. Le site de <i>Iram dât al-'Imād</i>	»
L'impérialisme arabe et la question du changement de climat. Jadis les Arabes avouaient leur infériorité vis-à-vis des peuples étrangers. Témoignages de la poésie. Depuis l'hégire, ils rougissent de l'humilité de leurs antécédents et exaltent le passé de leur patrie	117
Genèse de la théorie de H. Winckler.	118
L'Arabie, patrie primitive, réservoir des Sémites. Pour faire accepter cette conception, on a recouru au changement de climat	»
Résumé de la théorie de Winckler	»
Le dessèchement, l'ensablement progressifs ont forcé les habitants à désertifier l'Arabie	119
Émigrations principales, se succédant à un millénaire d'intervalle. Arrêt dans l'exode, mille ans avant l'ère chrétienne. Comment on cherche à l'expliquer	»
Sous Héraclius, la crise économique atteint son maximum en Arabie; l'islam donne le signal de la dernière des grandes émigrations sémitiques et forme « un phénomène cosmique ou géologique » (Caetani)	

Conséquences de la théorie : l'Arabie, « centre moral, ethnique même et, jusqu'à un certain point, politique de l'Asie Antérieure » (Caetani)	120
La thèse de Winckler reprise et rajeunie par le prince Caetani. L'importance du facteur économique dans l'expansion de l'islam. Le fanatisme religieux. Abus et insuffisance de cette explication surannée	»
La misère aurait chassé les Bédouins de leur désert. La formule n'est pas nouvelle	121

2. — Notre description du climat, d'après les auteurs arabes.

La valeur de leurs renseignements

Valeur de la nouvelle théorie. Les arguments forment un réseau imposant, aux mailles inégalement serrées et résistantes	122
Difficulté des identifications géographiques, principalement pour l'ancienne Arabie	»
Hésitations des géographes arabes, leurs tâtonnements, aveux d'impuissance. Rarement ils recourent à l'autopsie	123
Le cas de Fadak. On paraît en avoir perdu la trace; difficulté pour situer cette oasis importante	»
Prudence conseillée par cet exemple pour les controverses géographiques de l'Arabie, contemporaine de Hammourabbi	124
Antinomie de la théorie de Winckler : celle de réservoir à moitié vide et simultanément plein à déborder	»
Le Prof. Ig. Guidi place en Babylonie « le siège primitif des peuples sémitiques »	»
Il faut délimiter le terrain de la discussion, le débarrasser des éléments étrangers, se renfermer dans la question de la permanence du climat	»
Point de départ : la reconstitution climatologique, aux environs de l'hégire. Cette reconstitution nous l'avons basée sur la tradition littéraire	»
Prolixité de cette tradition écrite; explication du fait	125
Valeur du dossier : elle est légèrement supérieure à la documentation historique générale de la littérature arabe	»
Difficultés des enquêtes en Orient : les réponses sont rarement désintéressées	»
Tendances apologétiques des premiers historiens de l'islam; mais on n'a aucune raison de suspecter leurs renseignements topographiques et physiques	»
Nous les avons utilisés pour reconstituer l'aspect des paysages du Hîgâz, au 1 ^{er} siècle de l'hégire	»
Valeur documentaire, caractéristiques littéraires de ces renseignements; rôle des rédacteurs postérieurs, leurs artifices de style	126
« Les plagiaires se trouvaient dans l'obligation de reproduire les idées et les mœurs des anciens Arabes » (Guidi)	»

Valeur objective des descriptions des anciens poètes, En revanche ils ont créé des réputations imméritées. Exacte valeur morale des héros de l'Arabie préislamique	126
Leur éloge par les poètes	127
Protestations platoniques contre la tyrannie et l'injustice	»
La louange poétique devait se payer. Comment les poètes moralisèrent leurs contemporains: ils provoquaient l'émulation, en exaltant la valeur de la louange	»
Les « ma'sada », cantons infestés par les lions. Leur multiplicité a été déduite de la poésie, d'après un procédé fréquent dans la documentation historique et géographique des Arabes	128
Diffusion de l'art poétique; son intervention continue dans la vie privée et publique. Dressage et entraînement poétiques. Les poètes se copient; ils se transmettent les formules, les images pittoresques.	»
« Le lion, rare en Arabie, sans en excepter les temps anciens » (Nöldeke, à l'encontre de l'onagre	»
Ce que prouve sa mention par les poètes; « aucun peut-être n'avait vu un lion » (Nöldeke). Témoignage des grands recueils à cet égard	129
Le lion dans la Tradition musulmane. « Il serait le chien d'Allah » (Ġaḥīz). Abou Zobaïd et les descriptions du lion	»
Les poètes n'ont pas décrit des paysages conventionnels: ils ne mentionnent ni la neige ni la pêche	»
Le froid mordant des nuits de Ġomādā. Les forêts ont pu être moins touffues, mais les arbres, mentionnés en poésie, appartiennent à une flore réelle	130
La bibliothèque variée de la <i>Sīra</i> , des <i>Ṣaḥīḥ</i> corrobore le témoignage de la poésie	»
Tous ces documents font mouvoir leurs personnages dans une Arabie réelle. Plus on en rajeunira la date, plus on affaiblira la thèse de Winckler	»

3. — Le climat arabe convient à une société pastorale. Importance et diffusion du chameau. Tribus nombreuses. Introduction du cheval et de la vigne.

L'impression, résultant de ce dossier, constitué par la poésie et l'ancienne analogique, est celle de steppes, créées par l'évaporation et suffisant aux besoins d'une société pastorale	131
Le chameau en forme le centre. Sa place énorme dans la littérature indique celle occupée dans la vie quotidienne. « L'Arabe réussit seulement là où prospère le chameau » (Omar)	132
Il n'est jamais question de la vache; elle trouverait difficilement sa subsistance dans les steppes arabes, où son nom est demeuré une injure	»
Pour prouver que l'Arabie convenait aux habitants, il suffit d'établir qu'elle	

convenait au chameau. Rien de mieux adapté à son élevage que les <i>dārāt</i> . Le chameau subsisterait péniblement dans nos climats humides. Ressources que lui offre la flore désertique; sa variété	132
En hiver, le sable même des « nefoud » devient productif	133
« La misère ou la richesse du Bédouin dépendent de la pluie » (<i>Ġāḥiḏ</i>). En hiver ce n'est pas l'herbe mais plutôt les chameaux qui font défaut. Cette saison coïncide avec la naissance, l'allaitement des petits	»
Ressources offertes après la saison humide: le chameau mis à la ration, mais non à la ration de famine. Arbres et buissons; extension des pérégrinations, pour trouver le fourrage, et des territoires, dont disposent les tribus	134
Combien de jours le chameau tolère la soif: distribution convenable des points d'eau. Pour les Bédouins l'usage du lait compense les déperditions humides	»
Le voisinage des oasis, celui de la Syrie et du Yémen leur fournissent un supplément d'alimentation solide. Le <i>Ḥigāz</i> , lieu de passage	»
Les égyptologues et la flore du désert oriental d'Egypte. Ils rejettent sur le chameau l'appauvrissement de cette flore. Ce qu'il faut penser de cette accusation	»
En Arabie la multiplication du chameau coïncide avec le maximum de prospérité. Le vocable <i>māl</i> , fortune, le désigne tout d'abord. Le chameau, extraordinairement répandu aux environs de l'hégire. Le petit bétail est peu considéré	»
Transactions où l'on procède par centaines de chameaux	»
Cas où il fallait doubler, décupler ce nombre. Milliers de chameaux, tenus en réserve pour les vainqueurs des <i>monāfara</i> , pour la liquidation des guerres civiles	135
Quantité de chameaux, requis pour le service des caravanes. Jamais les Arabes n'ont associé leur multiplication à la décadence de leur patrie	»
Prospérité des tribus du <i>Ḥigāz</i> aux environs de l'hégire. Chiffre de la population des Banoū 'Adwān	»
Nombreux chevaux possédés par les Banoū Solaim, les Bar.oū 'Abs. A quelle condition on méritait le titre militaire de <i>ġarrār</i> ; celui de <i>fāris</i> atteste l'importance grandissante du cheval	136
Problème de l'alimentation du cheval au désert: lait, gâteaux de dattes, viande hachée. On songe à lui avant la propre famille	»
Signification primitive du vocable « laḥm »	137
Le cheval, une bête de luxe au désert; à sa présence on devine une tribu riche. D'après un proverbe, il surpassait la femme en beauté	»
La multiplication du cheval, celle des « <i>ḥimā</i> » ne cadrent pas avec l'hypothèse d'une dégradation du climat	»
Indices permettant de supposer une population prospère et en voie d'augmentation, malgré l'oubli des lois de l'hygiène. La cécité chez les Banoū 'Auf	138

Le siècle antérieur à l'hégire, période d'anarchie politique; disparition des états indigènes, des pouvoirs pondérateurs	138
D'après Winckler, le climat arabe se trouve voué fatalement à toutes les dégradations, chaque siècle enregistre les progrès de l'ensablement	139
L'Arabie s'enrichit pourtant de nouvelles conquêtes dans les règnes végétal et animal	»
Date de l'introduction du cheval en Arabie. Conséquences de sa multiplication pour les descriptions poétiques. Son nom se rattache à la dignité de chef	140
Le cheval appartient désormais à l'histoire arabe; celui de la Péninsule se place à la tête de l'aristocratie chevaline	»
Introduction du mulet, œuvre du Prophète	»
La mule Doldol. Le mulet n'apparaît que dans les cités de l'Arabie	141
Le pain dans l'ancienne Arabie, sa rareté. Dattes et viande, les seules nourritures solides. Culture du blé et des céréales. La vigne au Ḥigāz; son introduction postérieure à notre 4 ^e siècle. Centres de diffusion	»
Les Juifs arabes et la culture de la vigne. A qui l'on doit l'introduction du dattier. Son importance pour l'avenir de l'Arabie: elle montre la possibilité d'améliorer le climat	142

4. — Rigueur du climat arabe; sa tendance à empirer.

Réaction des agents de reconstitution. Rôle de la pluie

Grave malentendu, troublant cette discussion	143
Le climat arabe est rigoureux. Définition d'un climat rigoureux	»
Un climat mauvais tend à devenir excessif	144
Le désert, « une région de pluies insuffisantes et de sécheresse trop intense » (Walther). Paradoxes géographiques au désert	»
Action du soleil. Minimum d'humidité	»
L'extension du désert en dépend. Le désert souffre d'un excès de minéralisation: <i>sabaha</i> et dépôts salins, manifestations de ce mal, que seules des eaux diluviennes peuvent combattre. Invocations des poètes à la pluie	145
Conditions défavorables de la flore arabe; sa résistance admirable; développement rapide	»
Les fréquentes aridités diminuent cette résistance; elles favorisent l'extension des <i>sabaha</i> . La passivité du Bédouin manque de ressort pour l'arrêter	146
Eloge poétique du <i>ṣabr</i> . Le fils de 'Omar s'intéresse aux arbres ayant abrité Mahomet. Le Bédouin ne partage pas cette sollicitude	»
Arbres coupés et puits comblés. Diminution des bocages, des bonnes terres et des oasis en Arabie. Fadak et Wādī'l Qorā	147
Pourquoi on a affirmé un changement plus considérable: on s'est borné à supputer les effets séculaires de l'évaporation	148
Le soleil et les vents sont également des agents de reconstitution	»

Comment la pluie parvient à rétablir l'équilibre. Elle permet à la flore de reconquérir une partie des positions perdues. La pluie doit avant tout débarrasser le désert de son excès de salinité.	149
Pourquoi les pluies doivent être abondantes. Vicissitudes de l'équilibre des forces naturelles au désert: l'histoire climatologique du Ḥigāz enregistre les phases de cette lutte. Répits utilisés par la végétation.	150
Ces répits expliquent la persistance de la vie végétale en Arabie	151
La tradition écrite n'est pas favorable à un changement de climat. Entre la période ancienne et la période contemporaine, elle constate, non une lacune, mais la continuation	»
Partout la lutte de l'homme contre l'excès de sécheresse; constance des périodes climatologiques; elles coïncident avec les dates, observées de nos jours. Même observation pour la pluie et les inondations. Pluies diluviennes et débordements. Faits contemporains	152
Anciens barrages et réservoirs du 'Aqīq. Apathie des Médinois modernes	153

5. — Activité agricole des Juifs en Arabie. Conséquences désastreuses des expulsions décrétées par Mahomet. Vitalité de la race arabe au 7. siècle

Toutes les oasis du Ḥigāz occupées par les Juifs; leur activité variée; elle profite à l'agriculture. Etendue de Wādī'l Qorā	154
Mépris des Bédouins pour l'agriculture, d'après Ammien Marcellin	155
Travaux agricoles des Juifs de Wādī'l Qorā. A Médine, les meilleurs puits leur appartiennent. Les musulmans sont leurs tributaires. Encore la malaria de Médine	»
Hostilité de Mahomet contre les Juifs; leurs succès agricoles provoquent l'émulation	»
Comment le Prophète prépara sa lutte contre Israël; multiples relations entre Juifs et Médinois. Expulsion des Juifs; politique continuée par le calife 'Omar. Comment on s'immunisait contre la fièvre de Ḥaibar	156
Importation d'esclaves au Ḥigāz; elle atténue les effets de l'expulsion des Juifs	157
La politique agraire des Omayyades. Efforts de Mo'āwia. Les nombreux esclaves, fixés sur ses domaines d'Arabie. Mesures des Omayyades en faveur de l'agriculture	»
Abondance de blé et de dattes. Prospérité du Ḥigāz à cette époque; rendement d'une palmeraie	»
Le pouvoir seconde ce renouveau agricole. Efforts des gouverneurs omayyades pour guérir l'indiscipline des nomades.	158
Ruines causées par l'anarchie antérieure. Milliers d'Arabes, réduits en esclavage. La vie pastorale, aliment insuffisant à l'activité des Bédouins	»
Obsession de la razzia, devenue une institution nationale. Aucune tribu n'y	

résiste; on n'épargne pas même les contribules. Les Bédouins chrétiens ne font pas exception. Les « journées des Arabes »	159
Exploits des « loşouş », brigands insaisissables. Répression du brigandage: la pénalité de la main coupée	160
Les tribus interviennent en faveur de leurs <i>irréguliers</i> . Ceux-ci ne respectent pas même les pèlerins	161
Les poètes troublent la paix. On les défère à l'autorité. La coupe métaphorique de la langue	»
Le gouvernement réussit à se faire redouter des poètes. Exemples de Ġarir et de Farazdaq	162
Les Bédouins s'habituent à recourir au gouvernement. Mahomet supprime les mois sacrés; conséquences déplorables de cette suppression. Pourquoi l'on abandonna 'Okāz et les anciens marchés	163

6. — Prospérité du Ḥigāz sous les Omayyades. Extension des cultures

Prospérité du Ḥigāz au 1 ^{er} siècle H. Pourquoi il devient la première préfecture du califat, la retraite aristocratique, le rendez-vous des grandes familles	164
Népotisme inhérent à la nature arabe. Le favoritisme du calife 'Otmān	165
Les artistes foisonnent au Ḥigāz. Médine et la Mecque, villes de plaisir. L'aristocratie arabe s'y retire	»
Le système de la <i>lilurgie</i> et les primitifs monuments de l'islam	»
La passion des constructions et des défrichements; travaux hydrologiques	166
Extension de l'oasis médinoise. Les autres centres de culture, Badr-Şafrā', Wādī'l Qorā, reculent leurs limites. Revenus des propriétés de Fadak	»
Ce que rapportaient à Mo'awia les domaines du Ḥigāz	167
La mode de la <i>bādīa</i> , l'institution des <i>ḥimā</i> , la prospérité de l'élevage du cheval, autant de présomptions contre la théorie de l'ensablement. Le Ḥigāz devient une terre « dont le corbeau ne s'éloigne plus »	»
La population augmente proportionnellement. L'introduction d'éléments étrangers favorise l'adoption de méthodes nouvelles. Multiplicité de la main d'œuvre. L'expulsion des Naġrānites et des Juifs ne cause pas de vides	168
Abondance générale; témoignage d'Ibn Qais ar-Roqayyāt. On adopte tous les raffinements de la civilisation et des arts	»
Routes et pierres milliaires. Scandale des vieux Compagnons: ils en appellent à l'autorité et à l'exemple du Prophète	169
Les 'Abbāsides rompent avec ces traditions; désormais, déclarent-ils, ni canaux ni bâtisses	»
Mahomet et l'agriculture. S'y est-il montré hostile? Pourquoi on a ici interposé son autorité	170

7. — Même sujet. Explication de l'expansion et des conquêtes arabes. Le facteur économique. Un climat rigoureux peut être amélioré. Les 'Abbasides et la décadence de l'Arabie

Exagérations propagées par les Šo'oubyya. Réfutation indirecte de l' <i>Agāni</i> .	171
Les poésies contemporaines chantent le bonheur de vivre. Emigrés en Syrie, les Omayyades du Ḥigāz s'y considèrent en exil. Magnificences des châteaux de Médine; nostalgie du désert	172
On la retrouve chez les poètes bédouins de la période omayyade	173
Les charmes du Nağd et de Ḥimā Ḍaryya. Témoignages des voyageurs	»
Signification de cet accord unanime	174
La faim a chassé les Bédouins de leur désert, après la mort de Mahomet. Sens de cette formule	»
L'islam a opéré la réunion des Arabes, en supprimant les luttes intestines, en limitant le droit de razzia	175
Mahomet et les conquêtes extérieures. Inconsistance de la théorie adoptée jusqu'ici	»
A quoi se réduisirent les expéditions du Prophète au nord du Ḥigāz. Le <i>raid</i> d'Osāma ibn Zaid	176
La <i>rida</i> et les premières conquêtes. L'expansion islamique est née de l'irrésistible penchant à la razzia	177
Un climat désertique peut être amélioré	»
Les Omayyades en ont fourni la preuve	178
Leurs efforts pour assurer au Ḥigāz l'arrosage artificiel. Travaux de Mo'awia: création de jardins près de la Mecque	179
On capte les eaux: importance attachée par les Omayyades à leurs domaines du Ḥigāz. Ce que rapportait le gouvernement de la Mecque	180
L'avènement des 'Abbasides, un désastre pour le Ḥigāz; ils détruisent les ouvrages d'art de leurs devanciers	181
Ils abandonnent le pays aux éléments destructeurs	182

III

LES BÉDOUINS

1. — Jugement d'ensemble sur le Bédouin. Ses qualités morales. Son individualisme; son courage douteux. La ténacité, sa qualité maîtresse

Division de la population du Ḥigāz: sédentaires et nomades. Villes du Ḥigāz. Les nomades sont les plus nombreux et ont mieux conservé le type de la race	185
--	-----

Infiltrations étrangères chez les sédentaires.	186
Le Bédouin intelligent et passionné de poésie	»
Prérogatives de la langue arabe	187
Lacunes morales du Bédouin: son individualisme les résume. D'où provient chez lui l'absence de vertus sociales	»
De l'individualisme il possède tous les défauts et aussi les douteuses qualités. Dureté du Bédouin.	188
Le respect du sexe, proclamé par les vieux poètes. Le culte chevaleresque de la femme, monopole de la tribu chrétienne de 'Odra	189
Humanité plus grande des tribus chrétiennes. Pourtant le Bédouin ne devient jamais vulgaire, ni cruel sans nécessité	190
Séduction exercée par le type du <i>ša'loūk</i> sur les contemporains	191
Qualité inférieure du courage chez le Bédouin; il n'estime pas les vertus ca- chées, la valeur anonyme	192
La fuite n'est pas considérée comme un déshonneur. Le rôle des femmes à la guerre	193
Intrépidité des « <i>ša'loūk</i> », elle explique l'admiration qu'on leur vouait	194
La ténacité — qualité maîtresse du Bédouin	»
Oppositions dans son tempérament physique et moral. Il est excessif jusque dans les sentiments les plus légitimes	195
Comment fut pleuré le brigand Ġa'far ibn 'Olba	196
La sélection naturelle explique la robustesse de la race	»

2. — Le Bédouin rebelle à l'idée d'autorité.

Opposition entre ses aspirations aristocratiques et son milieu égalitaire

« Notre ennemi, c'est notre maître », devise adoptée par les Bédouins	197
C'est un aristocrate, né, grandi dans un milieu foncièrement égalitaire: ses quartiers de noblesse اطراف الشرف, ses pairs ou <i>kofou'</i>	198
Son ostentation; il n'admet pas d'avoir un supérieur	199
Appels incessants à la gloire des ancêtres	200
La cécité chez les Banou 'Auf est considérée comme une marque de légitimité. Le Bédouin ennemi du principe de subordination	201
Conflits, confusion, amenés par ces prétentions. Le Bédouin, démagogue dans sa vie publique, aristocrate individuellement et dans son for intérieur	»
Droits reconnus à l'autorité dans les démocraties les plus avancées. Le nomade refuse de les admettre	»
Difficulté de la présente discussion: il faut nous débarrasser de notre habitude de classification, de réduire en catégories, de ramener à des types toutes les formes de la vie politique	202
Le nombre des exceptions semblera mettre en doute la réalité des principes	

généraux que nous aurons dégagés. Nous commencerons par étudier l'autorité chez le chef de la communauté nomade	202
---	-----

3. — La terminologie en usage pour désigner les représentants de l'autorité. Pas de protocole rigoureux

Synonymes désignant le dépositaire du pouvoir	203
Sens du vocable <i>rabb</i> ; il est accordé à certains <i>kahin</i>	204
Grands chefs qualifiés de <i>rabb</i> . L'influence du Qoran l'a transformé en titre divin. Multiple usage antérieur de ce vocable	205
<i>Ra'is</i> désigne le commandant militaire; <i>qā'id</i> en est un synonyme moins ancien. Valeur du terme <i>rās</i>	206
<i>Šaiḥ</i> , qualification la plus habituelle de nos jours, était jadis plus rare et fréquemment associée à un équivalent	207
L'ampleur du terme <i>šaiḥ</i> provient du <i>séniorat</i> . Titre également accordé aux grands souverains et aux premiers califes	208
<i>Sayyd</i> , titre ordinaire des chefs bédouins, pendant l'antiquité et sous les Omayyades	»
<i>Sayyd</i> , <i>šarīf</i> , réservés plus tard aux descendants de Mahomet	209
Absence de protocole rigoureux. Le Bédouin refuse de s'y plier	»
Le titre de roi: à qui réservé	210

4. — Chez les Arabes l'exercice de l'autorité entraîne surtout des charges. Rare ensemble de qualités qu'elle suppose

A quelles conditions on acquérait l'autorité. Réponses de Qais ibn 'Āṣim, d'Aḥnaf ibn Qais et d'un Bédouin des Banoū Bakr	211
Programme et recommandations à ce sujet de Doū'l Oṣbo'. Les poètes décernent les distinctions	212
Qais ibn 'Āṣim doit sa réputation aux poètes; même remarque pour 'Arāba al-Ausī. Sa déclaration au calife Mo'āwia.	213
Le sayyd à la fois craint et démonétisé; il le sait et s'accommode de cette situation. L'envie, péché national des Arabes	214
Ensemble de qualités rares exigé du sayyd: l'abnégation lui est indispensable, pour dissimuler sa supériorité et se laisser dépouiller.	215
Il doit être à la disposition des siens, être « l'esclave de tous »	216

5. — Le sayyd doit être intelligent. La vertu politique du ḥilm. Importance de l'art oratoire

Joutes poétiques. A quelles qualités on reconnaissait la supériorité des tribus; en première ligne, l'intelligence	217
--	-----

Le <i>ḥilm</i> . De quoi se compose cette vertu des hommes faits pour commander	218
Mélange de qualités et de défauts; prérogative spécifiquement intellectuelle .	219
Une vertu politique. C'était une attitude, un opportunisme prudent. . .	220
L'organisation démocratique de la tribu la rendait indispensable pour le sayyid	221
Sayyid et <i>amīr</i> désignaient primitivement l'orateur. Le <i>ḥaṭīb</i> , porte-parole de la tribu	222
Le <i>maǧlis</i> , <i>nādi</i> , parlement où se traitent les affaires de la tribu	223
Importance de l'art oratoire. Manquer d'orateur, une calamité publique . .	224
La mort d'un orateur sert de repère chronologique. Cette situation tient de nouveau à l'organisation démocratique.	225
Tous les grands hommes d'état omayyades furent orateurs	226
L'Arabe trop réaliste pour atteindre à la haute poésie; en revanche merveilleusement doué pour l'éloquence	»
Même en poésie, l'Arabe démontre surtout son éloquence	227
Pourtant il n'existe pas d'éloquence arabe. Influence de l'islam	»
Responsabilité des 'Abbāsides en cette matière	228
Nombreux poètes parmi les sayyid. La poésie, un facteur de civilisation. .	229
Privé de tout moyen de coercition, le sayyid n'a pas même un garde-champêtre sous ses ordres.	»
Supériorité de la poésie sur l'éloquence, « elle marche plus vite! ». . . .	230
Diffusion de la satire. Parallèle entre les poètes et les journalistes . . .	231
La musique et la satire. Le chameau sensible à l'harmonie	»
Le « ḥādī », conducteur de chameau: musicien et improvisateur. Agent de diffusion pour la satire. Le sayyid ne pouvait rester مُفَكِّم, laisser l'attaque sans réplique	232
Nécessité de gagner les poètes. Leurs hyperboles	233
Ils trouvent aussi de nobles accents. Services rendus à la paix publique. .	234
Le riche, d'après la conception bédouine	235
Les poètes et les cadeaux. Entre eux et leurs Mécènes. échange de procédés presque protocolaires, une sorte d'égalité s'établit	236
S'ils reçoivent, ils paient en louanges; aussi ne sont-ils pas gênés d'être enrichis par la munificence d'autrui	»
Intervention de la poésie dans les discussions, dans les négociations diplomatiques	237
Importance de s'assurer une bonne presse, c'est à dire le concours des poètes	238

6. — Nécessité de la fortune pour le sayyid. Il doit tenir table ouverte.

La rançon du sang

'Abdallah ibn Ḥabīb, « le mangeur de pain »	239
Les poètes ont stigmatisé la trahison. Par ailleurs ils déversent le ridicule sur	

les tribus incapables d'une injustice, quand elle ne coûte rien. C'est le paradoxe bédouin	240
La pauvreté n'est pas une vertu arabe; opinion des poètes. Le sayyd avare! Tas de cendres à l'entrée de la tente du chef	241
Le sayyd doit se montrer vaillant à table	242
Il doit être corpulent, à sa mort laisser comme unique héritage « un sabre et des marmites ». Invitation publique à venir se rassasier chez lui de viandes...!	243
Conditions pour mériter le titre de <i>kāmil</i> . La natation, inscrite au programme d'éducation. Comment cette idée est venue aux Arabes	244
Générosité de Sa'd ibn 'Obāda. Son invitation quotidienne à « se rassasier de viande et de graisse ». Sa'd et le « Triumvirat ».	245
La dignité de sayyd suppose la fortune. Les veuves, les orphelins demeurent à sa charge. La loi du talion multiplie leur nombre	246
Le prix du sang: le meurtrier le réclame sans embarras	247
Le jeu de la razzia: elle ne devrait jamais être sanglante.	»
Pour le Bédouin, l'art de la guerre se résume dans la ruse. Les plus célèbres « ṣa'loūk » sont des fuyards, des coureurs devançant les chevaux	248
Un meurtre, considéré comme un accident. Le sayyd doit coopérer au rachat du sang. Le titre honorifique de « portefaix »	249
Il comporte l'obligation de fournir des centaines de chameaux.	250
Variations poétiques sur ce sujet. « Le premier portefaix du siècle! »	251

7. — Division de l'autorité. Multiplicité des sayyd. Opposition à leur pouvoir

Les Arabes, partisans de la décentralisation. Même dans les villes, l'autorité se trouve éparpillée	252
L'organisation de Naḡrān, partagée entre le sayyd, le 'āqib et l'évêque	253
Multitude de chefs secondaires dans une même tribu	254
Le chef unique pour toute une tribu — comme celle de 'Abs — forme l'exception	255
Même observation pour les groupes considérables de Tamīm et de Bakr	256
Les notables de la tribu, les fils des anciens sayyd, les ḥakam, les kāhin, les sibylles, autant de castes à ménager	257
L'influence des kāhin; certains dirigent les razzias	»
Les ḥakam. D'où provenait leur autorité. Chrétiens choisis comme arbitres. Exemples de Naḡrān et du poète Aḥṭal	258
Les Arabes avides de distinctions. Comment Mahomet exploita cette propension: variété de titres accordés par lui.	259
Qualités de Ḥārīṭa ibn Badr.	»
Pourquoi il refuse le titre de sayyd	260

Mérites éminents de Doraïd ibn aṣ-Ṣimma; il se dit prêt à suivre ses contri- bules, même dans l'erreur	260
Héroïsme du dépouillement imposé au sayyd	261
Seul l'instinct de la conservation peut forcer les Arabes à remettre au sayyd le soin de la défense commune	»
Election du chef militaire. Dictature de Zohair ibn Ġanāb	262
Le danger disparu, le chef perd son autorité. On lui rappelle, comme à Salmā ibn Naufal, l'origine populaire de son pouvoir	263
Les excès de l'anarchie amènent les Arabes à choisir un chef énergique. Maho- met profita d'une de ces périodes de réaction pour s'introduire à Médine.	264
Situation critique de cette ville à la veille de l'hégire	265
L'autorité chez les Taglib. Prestige de Kolaïb	»
« Quand Aḥnaf se fâche, 100,000 glaives sortent du fourreau ». Que penser de cette bravade?	266
Les cas, où Afwah al-Audī peut compter sur la docilité des siens	267

8. — Chefs incontestés. Lutte de Mahomet et des premiers califes contre l'aristocratie bédouine. Le sayyd et la représentation extérieure de la tribu

Sayyd incontestés, comme 'Oyaina ibn Ḥiṣn	268
Noblesse de Manẓūr ibn Zabbān, un mauvais musulman.	269
Manẓūr refuse sa fille à Ḥasan fils de 'Alī	270
Lutte de Mahomet contre l'aristocratie: invectives du Qoran contre les Bé- douins	271
La lutte est continuée par les successeurs du Prophète. Sanglante répression sous Aboū Bakr. La seule noblesse sera désormais celle de l'islam	272
Les sayyd sont blancs et chauves	»
Leur influence toute morale; ils sont diplomates et politiques	»
La représentation extérieure de la tribu leur est dévolue, les questions de paix et de guerre	273
Le droit de <i>veto</i> . Concessions de 'Omar à la tribu de Baġīla, pendant la guerre de Perse. Composition à l'amiable: une Bédouine y oppose son veto et obtient gain de cause	274
Sous Yazīd I, fait analogue chez les Banoū Ġodām	275
Limites de l'autorité du sayyd. Qualités qu'on présupposait; les conditions <i>sine qua non</i> , présidant à son élection.	»

9. — La femme dans l'Arabie ancienne. Promiscuité.

Réaction aux environs de l'hégire

Mahomet et la polygamie: l'organisation du harem. Il qualifie la femme de « prisonnière de guerre ». Son évolution féministe	276
---	-----

La femme libre en face de l'épouse esclave. Dangers menaçant sa situation.	
Position plus indépendante de la femme libre	277
Le Bédouin polygame et jaloux de s'assurer une nombreuse postérité . . .	»
Il veille à la pureté de sa race: ce qu'il faut penser des documents s'exprimant en ce sens. Le témoignage de la poésie	278
L'Arabe ne comprend ni la stabilité ni l'unité du mariage	»
Promiscuité; comment sont traitées les prisonnières. Scènes d'horreur après la bataille de Honain. Comment est considéré l'adultère	279
Vices contre nature. Formes anciennes du mariage	280
La <i>mof'a</i> ; le sens de <i>zinâ</i> dans la terminologie musulmane	281
La législation matrimoniale du Qoran marque un progrès: habileté de Mahomet. Le progrès s'opère à l'avantage de l'homme	*
En revanche il a amoindri la situation de la femme	282
« Aboû Noḥaila » et autres <i>konias</i> suspectes. <i>Konias</i> données à la naissance. »	»
La <i>qiāfa</i> , chargée de scruter le mystère des naissances. Immoralité dans les villes, surtout à la Mecque	283
Le « Kitāb al-maṭālib » et les origines des hommes les plus considérés. Renseignements à ce sujet fournis par la <i>Sīra</i> . Le « safāḥ »	284
Les ancêtres de Mahomet. Le mariage de son père	285
Ses parents morts hors de la Mecque. Comment se maria Mahomet; « fils d'Aboû Kabṣa »; la négresse Omm Aïman et ses oncles des Banoû Sa'd. »	286
La <i>Sīra</i> ne réussit pas à éclaircir ces mystères. Que penser alors des autres familles?	287
Réaction monothéiste au 6 ^e siècle, entraînant un contingent de principes civilisateurs	»
La reprise du commerce attire les Bédouins hors de leurs déserts	288
Cette réaction est favorisée par les poètes, infatigables voyageurs. Ils proclament le respect dû à la femme	»
Ce respect paraît avoir été le monopole des Arabes chrétiens	289
Importance du <i>ḥasab</i> , extraction aristocratique; il favorise le mariage des femmes libres	»
Persistance des patronymiques féminins. D'où provenait la situation exceptionnelle de certains grands sayyid	290
Comment on nous dépeint ces patriciens: Manẓoûr et 'Oyaina. Comment ils comprenaient et pratiquaient l'islam	291
'Oyaina et l'existence d'Allah. Les <i>Compagnons</i> cherchent à entrer dans la famille des grands sayyid	292
Même constatation pour les chefs kalbites. Aṣ'aṭ ibn Qais et le calife Aboû Bakr	293
Les Omayyades s'allient aux tribus arabes de Syrie	294

10. — Importance de la condition maternelle.

Ni esclave ni prisonnière de guerre

Mahomet adopte ce progrès. Atténuation dans le Qoran des principes démocratiques du début.	295
La fiction de la pureté de la race arabe, des <i>généalogies</i> ; importance du <i>hāl</i> , oncle maternel	296
Les « monāfara », joutes poétiques, et l'état civil de la mère	297
Dégradation morale de la femme esclave	298
Les héros se proclament fils d'une femme libre, <i>horra</i>	299
Evolution du terme de <i>horra</i>	300
Entre lui et Adam, le nomade ne connaît d'autre mère esclave que l'Egyptienne Agar. Un cas douteux dans la descendance féminine annule la noblesse paternelle.	301
La parole de 'Aqīl frère de 'Alī: « le plus noble des hommes c'est moi, puis le fils de ma mère ». Enfant trouvé	302
Les prisonnières de guerre: leur condition malheureuse	303
Avec elles le mariage est peu considéré; leurs enfants à peine plus estimés que ceux de l'esclave	304
Pour enlever la tare, il faut rompre le premier mariage et le renouveler d'après le code bédouin	305
La <i>mofāhara</i> de 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail avec 'Alqama ibn 'Olāṭa	306
Lutte entre les idées nouvelles et anciennes. Le progrès de l'islam compromettra les résultats obtenus	»

11. — Le chef doit posséder la maturité de l'âge

Les qualificatifs <i>ṣaiḥ</i> , <i>kābir</i> joints au titre de sayyid. Estime des Bédouins pour la force physique. Un chef dont « la <i>'imāma</i> sert de drapeau »	307
Avant tout, ils exigent l'intelligence, la maturité de l'âge, mais sans atteindre la limite voisine de la décrépitude	308
Au désert, les sayyid les plus intelligents sont guettés par la sénilité	309
Les inconvénients de la vieillesse, d'après les poètes	»
Impuissance et abandon des vieillards. En quel sens les Arabes se déclarent partisans du <i>séniorat</i> , c-à-d. pour la maturité de l'âge	310
Le sayyid ne doit pas être imberbe: le cas de l'Anṣārien Qais ibn Sa'd	311
La formule du séniorat: <i>kābir 'an kābir</i>	»
Opinion à cet égard de Qais ibn 'Āṣim. Invraisemblance de la légende du jeune 'Abbās choisi par les Qoraïsites comme chef militaire. La même prérogative réclamée pour Aboū Ḡāhl. Médiocres qualités guerrières de 'Abbās	312
Répugnances contre les jeunes chefs. Le cas de Zaid ibn Ṭābit	313
Exagérations des poètes, célébrant leurs Mécènes, « sayyid à partir du berceau ». Chefs « imberbes ». Que penser de ces bravades poétiques?	314

12. — Exclusion de l'hérédité et de l'idée dynastique.

Le droit de primogéniture

L'hérédité du pouvoir, le concept dynastique répugnent aux Bédouins. D'où provient cette répugnance	315
Ils n'admettent pas d'exception, même pour les frères du sayyd, en cette matière	316
Ils flairent partout le danger du pouvoir absolu. « Un roi au Tihāma » ! . . .	317
'Āmir ibn aṭ-Ṭofail, un des principaux « démons d'Arabie ». Sens de ce qualificatif	»
Ses antécédents, ses rapports avec le poète A'sā, avec Mahomet	318
Son opinion sur l'hérédité du pouvoir	319
Le Bédouin refuse de se lier au sort d'une famille. L'histoire de Zohair ibn Ḡanāb en fournit un nouvel exemple	»
Portrait, qualités éminentes de Zohair, un des « Centenaires »	320
Succès et durée extraordinaires de sa carrière publique. Son suicide par le <i>vin</i> , le genre de mort aristocratique	321
Les Bédouins, une race prolifique. Nombreuse descendance de Zohair. Opposition de son neveu, lequel hérite de son autorité	322
Ma'n ibn Aus et sa longanimité dans une situation analogue. Beaux vers qu'il prononce à cette occasion	323
Même inconsistance chez les tribus de Rabī'a	»
Le déplacement incessant de l'autorité charme les Bédouins	324
Ils protestent contre Aboū Bakr, succédant à Mahomet	»
Ils n'admettent pas la stabilité du pouvoir, même au sein d'un clan considérable	325
L'histoire arabe enregistre quatre exceptions. C'est un phénomène que la succession de trois chefs en ligne directe	»
Quatre grandes familles en Arabie : elles doivent compter une succession ininterrompue de quatre chefs, ayant mérité le titre de <i>kāmil</i> . Les députés arabes en présence du roi de Perse	326
A quelles conditions la famille d'Asmā' ibn Ḥārīga conserva le titre de sayyd	»
Celle de l'Anṣārien Sa'd ibn 'Obāda compte une série de quatre sayyd. Ce chiffre n'a jamais été dépassé dans une même famille	327
Théorie d'Ibn Ḥaldūn : pourquoi « la noblesse d'une famille persiste pendant quatre générations ». L'exemple du patriarche Joseph	»
On ne peut opposer celui des Ḡassānides et des Laḥmides	»
Chez ces derniers, l'idée dynastique fut un emprunt étranger, imposé par les gouvernements qu'ils servaient. Avantages de cette situation. Impression produite sur l'esprit des nomades	328
Les Arabes ignorent le droit de primogéniture. Les premiers-nés sont de mau-	

vais augure, surtout quand ils ont les yeux « bleus », une couleur né- faste. Explication physiologique de ce préjugé	329
Même dans le cas de transmission directe, l'ainé n'hérite pas nécessairement du pouvoir paternel	»
La <i>konïa</i> et le nom de l'ainé. On évite de la combiner avec ce nom. Aboû Hobaïb, <i>konïa</i> injurieuse d'Ibn Zobair. Pourquoi?	330
La succession de Hoûr père d'Amroulqais. Le commandant militaire peut dé- signer son remplaçant, exemple imité par les califes Aboû Bakr et 'Omar à leur mort	»
La pratique chez les Omayyades, critiquée par l'orthodoxie	331

CONCLUSION

Mahomet et les Qoraisites se préparent à utiliser les Bédouins pour en tirer les cadres de leurs armées. Accumulation d'énergies dans cette race	332
Passivité, violence : entre ces deux pôles oscille toute la destinée bédouine	»
Les lacunes morales du Bédouin le mettaient à la merci de meneurs ambitieux. Comment ils exploitent ses penchants violents	333
Ils les disciplinent par la guerre sainte : tâche ébauchée par Mahomet	»
Elle sera achevée par les Omayyades	»
L'inscription au <i>dir'an</i> transformera ces brigands nés. Arraché à son milieu anar- chique, le Bédouin deviendra un incomparable instrument de propagande et de défense islamites	334
Table des matières	335
Addenda et Corrigenda.	365

ADDENDA ET CORRIGENDA

- P. 4, 8 a. d. ligne: Comp. Qoran, 10, 2: *اوحيٰنا الى رجلٍ منهم*. Le verset aura inspiré le dicton.
- P. 4, 6 a. d. ligne: *انسان كامل* diront plus tard les *ṣoûfis*. Cf. Massignon, *Kitāb al-Ta-wāṣin*, 140, 181, 182. 'Abdalqādir al-Kilānī interpelle Mahomet: *انت انسان عين الوجود*
- P. 10, note 1: Quand les Tamīm ont été vaincus par les Perses, les tribus voisines s'apprentent à les attaquer; *Ag.*, XV, 73. Le sentiment de la solidarité arabe n'existe pas. Alors, comme de nos jours encore, *عَرَب* signifie non pas *Arabes* mais *nomades*, Bédouins.
- P. 15: Le vocable *Ḥigāz* en poésie: *Ag.*, XV, 138, 17 (citation de Soraqa ibn 'Auf); autres citations: Yāqūt, E. VI, 306 ('Abīq ibn al-Abrāṣ); 389, 5; *Šo'arā'* 744, 745.
- P. 16, note 3, 2 a. d. ligne: lisez: *اُنْجَدَ*
- P. 17: Sur les rigueurs de l'hiver, cf. Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 80.
- P. 19: Comp. la phrase fréquente: *تتابعت علينا سنون ثلاث*; *Iqd* I, II, 83; Jaussen-Savignac, *op. cit.*, I, 95; sécheresse de 4 ans; Le Boulleaut, *Au pays des mystères*, 59.
- P. 20, ligne 4: Comp.: *لا سقى الله*; Qotaiba, *Poesis*, 188; Yāqūt, IV, 371, 10.
- P. 20, ligne 8: On désespère de la pluie; Qoran, 42, 28.
- P. 20, ligne 11: Interrogations sur la pluie; *Ag.*, XXI, 204, bas.
- P. 20, n. 3: Pluie d'été; *Ag.*, XXI, 98; forte pluie d'automne; le 'Aqīq coule; *Ag.*, XVII, 119, 1-2.
- P. 21, ligne 4: Comp. « eau *bénié* »; Qoran, 50, 9.
- P. 21, ligne 5: la double migration hivernale et estivale; Bakrī, *op. cit.*, 774, haut.
- P. 21, ligne 11: Sur les *rā'id*; *Ag.*, XXI, 205.
- P. 22, ligne 4: On en profite pour la lessive; Qotaiba, *Poesis*, 262; comp. 261, 16; 263, 14, citation poétique, d'où le trait a été tiré.
- P. 25, ligne 7: Comp. Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 77, 81: pendant plusieurs jours l'inondation interrompt la circulation. *Ibid.* p. 72 au lieu de *البغاث*, lire *البغاز*, défilé. P. 27, n. 4; *Ag.*, XVI, 29.

- P. 29, n. 6 : Corrigez : Yāqoût, II, 60, 2 ; 289 ; 332 ; III, 11, 6 ; 233 etc.
- P. 33, lignes 14, 15 : Lisez *tincul*, évaporation.
- P. 35 : Pour les eaux souterraines comp. Yāqout E. VI, 327 : مياهها عيون تجري تحت الأرض
- P. 36 : Sur les puits des Arabes, voir les remarques du Prof. J. Hess dans *Der Islam*, IV, 317-318. Puits possédé en indivis, Yāqoût, E. VI, 186.
- P. 37, n. 5 ; Au lieu de الفرس lire الفرس
- P. 38 : L'eau du Paradis n'est pas saumâtre ; Qoran, 47, 15.
- P. 38, n. 5 : Pour les eaux de Ṣaḡḡā', cf. *Ag.*, XIX, 133.
- P. 39, ligne 3 : Eau de roche, une rareté ; cf. Qoran, 2, 74 ; pour le وشل , pl. اوشال voir Bakrī, *op. cit.*, 764 ; le *Glossaire* de Qotaiba, *Poesis*, s. v. ; nombreux *waṣal* au pays de Mozaina ; Yāqoût, E. VII, 35 ; comp. VI, 218, 3 d. 1. ; 233, 4 ; le diminutif وشليل dans Lailā Ahyalyya ; Qotaiba, *Poesis*, 272, 6.
- P. 40, ligne 7 : A cause de leur rareté en Arabie, le Qoran a fait des eaux courantes une caractéristique du Paradis.
- P. 42, n. 6 : Mahomet crache au fond du puits ; Yāqoût, E. VI, 277 ; le puits le plus profond du Nağd ; *ibid.*, VI, 125, bas.
- P. 44, ligne 7 : au lieu de *gencives*, lisez *molaires*.
- P. 45, ligne 1 : Les *toṣoūṣ* vivent pendant des semaines de lait, rencontré d'occasion : *Ag.*, XXI, 77, 78.
- P. 45 : Rétablir comme suit l'interversion des notes : 2 = 1 ; 3 = 2 ; 1 = 3.
- P. 46, ligne 9 : Pour le sens spécial de قامة, voir Yāqoût, E. VII, 18, d. 1., 19, haut.
- P. 49, n. 3 : Ajoutez Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, IV, 149. La note 4 de cette page doit être rapportée à la p. 50, n. 2 ; et cette dernière à la p. 49, n. 4.
- P. 55, n. 5 : Lisez رُطْبًا . Légèreté proverbiale du أرنب الحلة . lièvre se nourrissant de *ḥolla* ; Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, VI, 58, 7.
- P. 56 : Pour l'orthographe de *nefoūd* avec *dāl*, comp. le nom d'un Bédouin « Mefeyid, kleine Sandwüste » (donc مُفَيْد), dans J. Hess, *Beduinennamen aus Zentratarabien*, p. 7.
- P. 58 : Pour les arbres broutés par les chameaux, comp. Qoran, 5, 66 : أَكَلْ مِنْ أَكَلٍ مِنْ فوق... ومن تحت locution = être dans l'abondance. Elle fait allusion au chameau pendant le *rabī*, broutant à la fois les arbres et le بَقْل . donc en haut et en bas.
- P. 58, n. 2 : Yāqoût, E. VII, 75, prairies pour les chevaux, pleines de بَقْل . Le seul passage du Qoran, 2, 58, où paraît بَقْل , semble bien désigner les légumes. Sens adopté par les sédentaires ?
- P. 58, n. 3 : Pour la rosée طَل , cf. *Naqā'id Ġarīr*, 603, 604 ; Qoran, 2, 267.
- P. 59 : Le *samoūm* dessèche les outres ; *Ag.*, XX, 20. *Samoūm* nom de l'enfer ; Qoran, 52, 27 ; vent chaud, qui brûle tout, pendant 7 jours ; Qoran, 51, 41, 42 ; 69, 6.
- P. 60 sqq. Le *ḥimā* : Ḍaryya, type de *ḥimā* ; *Ag.*, XV, 87. Concessions de *ḥimā* par le Prophète ; *Ag.*, XX, 165 ; Bakrī, *op. cit.*, 780. *Ḥimā* de Baṣra ; de Omm Ḥā-

lid dans la région de Médine, de Ziad ibn Abihi au désert : *Ag.*, XIX, 146, 146 ; Yāqūt, E. V, 279 ; *Ag.*, XVIII, 68. On viole le ḥimā voisin, mais on impose le respect du ḥimā de sa tribu ; motif banal ; Qotaiba, *Poesis*, 257, 1 ; *Ag.*, XIX, 85.

P. 65 : Au Paradis les arbres n'ont pas d'épines ; Omayya ibn Abi's-Salt, *Divan*, XLII, 1.

P. 66, ligne 22 : Écrivez 'idāh (عِصَا) ; même correction p. 69, n. 4.

P. 66, d. ligne : *Ag.*, XV, 157, 5 : نَعْمَانُ الْآرَاك , citation de poète.

P. 69, n. 3 : Lisez sarḥ, سَرَح

P. 70 : Comp. Jaussen Savignac, *Mission*, I, 84, 92, 107, *passim*, nombreux groupes de ṭalḥa : p. 85, forêt.

P. 71, d. ligne : Apostrophe aux deux palmiers ; Yāqūt, E. VI, 201, 306, d. l., 307, 10.

P. 72 : Ḥarra ne produisant rien ; Bakrī, *op. cit.*, 764.

P. 75 : Montagnes noires ; Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 85-87.

P. 75, n. 5 : Corrigez رَغِي

P. 78, ligne 6 : Le Bédouin souhaite mourir comme Aboū Ḥārīga : اكل بذجاً وشرب : *Iqd* 4, II, 101. مشعلاً ودام في الشمس فمات دفآن شبعا

P. 78, n. 2 : Lire لم يَمَم... نَارُكَ ou لم يَمَم... نَارُكَ . Comp. *Ag.*, I, 154, 19.

P. 79, ligne 1-7 : Pour le ḡadā, comp. Yāqūt, E. VI, 295, 297 ; pour la comparaison, ajoutez, *Ag.*, XXI, 363, 17.

P. 79, n. 2 : Le loup du ḡadā ; Boḥtorī, *Ḥamāsa*, n. 1305, 3 v.

P. 80. Comp. le toponyme Maḥṭab au nord de Tabouk ; Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 57. Bois de chauffage ; Qoran, 36, 80.

P. 81, ligne 8 : Citation de Kotayyr dans Qotaiba. *Poesis*, 262, 15. « Bois mort ramassé de nuit » (*Ag.* XX; 163):

ولكّما قومي قماشة حاطب يجمعها بالكفت واللبل مظلم

P. 83, n. 5 : Au lieu جَرْب lire جَنْب

P. 86, ligne 13 : Comp. pour Wādī'l Qorā وِثْيَل (Ḡamīl) ; Qotaiba, *Poesis*, 267.

P. 86, n. 6 : Comp. pour les environs de Tabouk, Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 66-68, nombreuses traces de cultures. قرية avec minbar et marché au pays de 'Oḡra : la خيعة du célèbre Zohrī se trouve dans la même région ; Yāqūt, E. V, 277.

P. 89, ligne 18 : Qoran, 35, 1.

P. 90 : Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 63, vigne, citronniers, grenadiers, figuiers à Tabouk.

P. 92, ligne 9 : Pour les environs de Wādī'l Qorā, comp. Qotaiba, *Poesis*, 261, 11 : وادي الكروم, variante وادي الدوم.

P. 93, n. 6 : C'est plutôt le diminutif « ḡoḡayya » de ḡadā ; Yāqūt, E. VI, 297.

P. 96 : La « ṣadaqa » de 'Alī rapporte 40,000 dinārs ; *Yazīd*, 361, n. 1.

P. 98, ligne 8 : Yāqūt, E. VI, 341.

P. 99, ligne 5 : C'était la coutume à Médine, dès avant l'islam, dans les guerres civiles ; *Ag.*, XV, 164.

P. 102, ligne 1 : Cf. Ibn Ḥaḡar, *Iṣāba*, E. I, 184.

- P. 103, n. 1: Chasse; *Ag.*, XV, 87; XXI, 81, 2.
- P. 106: Ce vers de Doraid ibn aṣ-Ṣimma peut aussi signifier qu'il profite le lendemain des critiques faites sur ses actes de la veille. Exégèse trop subtile peut-être quand il s'agit du Bédouin impulsif.
- P. 113: Traces de pessimisme, même chez le gai poète Aboū Miḥḡan: *Ag.*, XXI, 219, 14-15.
- P. 114, ligne 4: Comp. Qoran, 3, 46: **الله يخلق ما يشاء**.
- P. 123: n. 3: Corrig. Wādi'l Qorā.
- P. 126, n. 6: *Leur* composent; il s'agit des *loṣoūṣ*.
- P. 128, n. 5. Ajoutez Qotaiba. *Poesis*, 160, 174, 178, 186-87, 205, 235, 268.
- P. 133, ligne 8: Ce n'est pas un vers, comme inviterait à le supposer la malheureuse disposition typographique.
- P. 134, n. 6: Cent chameaux avec les petits; *Ag.*, XVI, 27, 11; 30, 3.
- P. 135, ligne 1: Comp. *Ag.*, XX, 9.
- P. 135, n. 1: Pour le meurtre **الخطا**, cf. Qoran, 4, 92.
- P. 136, ligne 1: On a emprunté le chiffre aux « mille cavaliers de Solaim », hyperbole poétique; *Ag.*, XV, 150, 6.
- P. 136, ligne 10 sqq: On mentionne le **مذود**, râtelier du célèbre cheval Dāḥis; *Ag.*, XVI, 25. *Malboūna*, chevaux nourris de lait; Bakrī, *op. cit.*, 781, 6-7; comp. Qotaiba, *Poesis*, 173, 12-13.
- P. 137, ligne 1: Pour *laḥm*, nourriture, cf. Qoran, 35, 12.
- P. 138, ligne 8: Ġāḥiḡ, *Ḥaiawān*, VI, 165.
- P. 140, ligne 23: Pourtant à Médine, vers l'époque de la bataille de Bo'āt, il est question de la mule d'Ibn Obayy; *Ag.*, XV, 164.
- P. 145: La pluie symbole de la résurrection, elle revivifie **بكد مَيّت**; une goutte d'eau ranime toute la flore; Qoran, 2, 163; 7, 57; 41, 39.
- P. 147, ligne 12: Fadak, cité dans un vers; Yāqoūt, E. V, 283.
- P. 147, n. 4: Comp. Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 66-68 etc.; 54, oasis de Dāt al-Ḥaġġ.
- P. 152, ligne 18: Le Boulicaut, *Au pays des mystères*, 147, mentionne des pluies de trois mois; comprenons des périodes pluvieuses.
- P. 157, ligne 15: Qotaiba, *Poesis*, 183; *Ag.*, XV, 60, 7 d.; XVIII, 68.
- P. 157, n. 1: A **بين يدي الله ورسوله** comp. Qoran, 49, 1: **بين يدي الله**; surtout Qoran 2, 62 où **بين يديها** se rapporte à un pluriel.
- P. 159, l. 13: Comp. Qoran, 6, 65: **يُدين بعضكم بأس بعض**.
- P. 159-160: Les brigands arrêtent les pèlerins; *Ag.*, XXI, 75; brigands exécutés par le gouvernement; XXI, 73; *ibid.*, 75 sqq. Histoire de Samḥarī, elle expose les phases de la lutte contre le brigandage; XXI, 269, 14, familles emprisonnées pour les forcer à livrer le meurtrier; *ṣa'loūk* enrôlés; *Ag.*, XVII, 153. Le gouvernement est interpellé pour rétablir l'ordre; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 223.
- P. 161, n. 1: Si les *loṣoūṣ* ont été idéalisés par la littérature, c'est parce que le Bédouin s'est reconnu en eux.

- P. 161-162: On en appelle au gouvernement contre la satire; *Ag.*, XXI, 267; les tribus sont rendues responsables; XIX, 111; poètes perturbateurs pourchassés de tribu en tribu; XX, 13, 2 d. l. Voir ici p. 334. « Le désert nous protège contre les Omayyades! » s'écrient les poètes; Qotaiba, *Poesis*, 206, 11 sqq.
- P. 166, ligne 4 etc.: Sous Mo'āwia I, on retrouve et on utilise les sources de Wādī'l Qorā; Yāqoūt, E. VII, 73, 74.
- P. 169, ligne 19: Pour ce terme de قصر, comp. remarque dans Jaussen-Savignac, *Mission*, I, 66, note: « la moindre construction est appelée qaṣr ». Cette emphase n'est pas récente, nos textes le prouvent.
- P. 172: Nostalgie du désert; *Ag.*, XX, 116.
- P. 179, n. 3: Les *sabaḥa* à Médine; *Ag.*, XV, 161.
- P. 188, n. 2: faucon; *Ag.*, XXI, 147, 2.
- P. 188, n. 3: Le cas qu'il fait de la vie des enfants, voir *Ag.*, XV, 162, 2-3. L'orateur, un Juif pourtant, mais surtout Bédouin, propose de sacrifier les enfants laissés en otage: « nos femmes nous en donneront »! — « Nous ne pleurons jamais nos morts »; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 55.
- P. 190, ligne 1: Pour 'arraf, ici prêtre chrétien, cf. Cheikho, *Mašriq*, XVI, 676.
- P. 190, ligne 23: Les *ḡara* nourries et respectées; *Ag.*, XXI, 263, 3.
- P. 191, n. 1: Au lieu de Ḥātim aṭ-Ṭayy, lisez Ḥātim Ṭayy.
- P. 193, ligne 3: Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 99.
- P. 193, n. 1: A. Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 58. « Mourir à la guerre vaut mieux que le suicide »; *Šo'arā'*, 910, 1.
- P. 193-194: Pourquoi le *ša'loūk* ne dort pas; brave, parce qu'il ne possède que son sabre; *Ag.*, XXI, 175, 17 etc. Comp.: « Bon pour les nègres de se faire tuer dans une attaque sans merci. Le Marocain n'oublie jamais qu'il est père de famille et que son cheval lui appartient ». Pierre Khorat, *Scènes de la pacification marocaine*.
- P. 195, 2 a. d. ligne: Ce Ġa'far est qualifié de *فارس شاعر معلوك*; *Ag.*, XV, 73.
- P. 199, ligne 12: « Nous sommes rois et rois des rois », (époque des Sofīānides); *Ag.*, XX, 268, 6; 269, 3.
- P. 200, n. 1: Au lieu de *oncle* lisez *neveu*; Ġarīr en fait autant; Qotaiba, *Poesis*, 289.
- P. 203, n. 1: Amīr = sayyid; *Ag.*, XV, 73, 3 d. l. Amīr = chef d'expédition, I. S. *Ṭabaq.* II¹, 91, 21; 92.
- P. 209, n. 9; Comp. le vers de Farazdaq (*Ag.*, XXI, 196):
 قِيَامًا يَنْظُرُونَ إِلَى سَعِيدٍ كَأَنَّهُمْ يَكْرُونَ بِهِ هَلَالًا
- P. 210: Le *rās* (chef) de Doumat al Ġandal également qualifié de roi; I. S. *Ṭabaq.* II¹, 64, bas.
- P. 224, ligne 15: Supprimer la répétition: *éloquents*.
- P. 225, n. 4: A la 4 l. de cette note: Ġaḥiz, *Bayān*, I etc.
- P. 229, n. 3: *Ag.*, XV, 76, 9.
- P. 229, n. 4: *Monādi* chez un grand sayyid; *Ag.*, XV, 86, 10, d. l. Comp. XI, 5, *Divan* d'Omayya ibn Abi's-Salt.

- P. 231-232 : Vers de Ġarīr, chantés en caravane ; Qotaiba, *Poesis*, 285, 15. Le *ḥādi* improvise sur le mètre raġaz ; pour ce motif parfois appelé aussi *rāġiz* ; *Ag.*, XV, 28, 2 d. l. ; XXI, 266, 1-5.
- P. 234, n. 6 : Corrigez *Ṭayy*.
- P. 237 : Pour le vers cité cf. *Divan* d'Omayya ibn Abi's-Salt, V.
- P. 240 : La loyauté est présentée par les poètes, comme un fait extraordinaire. Le héros ne trahit pas ; *Ag.*, XXI, 64, 18 ; cf. 66. Ruses de Dalīla chez de jeunes Bédouines pour endormir les défiances ; *Ag.*, XXI, 81, bas. « Mon feu (= hospitalité) n'est pas traître » ; on se vante de ne pas trahir le *ġār* ; *Ag.*, XV, 28, 7-8 d. l. ; 167, 2. Omayya ibn Abi's-Salt, *Divan*, XII, 2.
- P. 243, n. 3 : Le sayyd est عَظِيمٌ جَبِيلٌ *Ag.*, XV, 53, 9 d. l. ; 75.
- P. 249, ligne 13 : On dit encore تَحْمَلُ, se charger des rançons. *Ag.*, XXI, 162, 20.
- P. 250, n. 5 : Comp. *Ag.*, XXI, 65.
- P. 250, n. 2 : Comp. le poète Baṭī سَأَلَ فِي جَالَةٍ وَكَانَ سُؤلاً مُتَجَاً شَدِيدَ الطَّمَعِ : ses exigences ; terreur qu'il exerce ; *Ag.*, XV, 62.
- P. 254-255 : Sayyd multiples : سَيِّدٌ مِنْ سَالَاتٍ فَرِيَشٍ ; *Ag.*, XV, 11. Sayyd unique : *Ag.*, XXI, 191, 15. Sayyd sur tous les Ṭayy de (mont) Salmā ; *Ag.*, XXI, 81, 9.
- P. 257 : *kāhin* interrogé déconseille la razzia ; tué pendant la bataille : *Ag.*, XV, 73, 8 d. l. ; 75, 14 ; *kāhina* fait ses prédictions au nom de son génie familial (... الذي الذي معي) ; *Ag.*, XXI, 275, 18.
- P. 257-258 : *ḥakam* : on nomme un juge (qāḍi) des Arabes, avant l'islam ; *Ag.*, XV, 73, 4 d. l. Je doute que le terme qāḍi fût dès lors en usage. Ḥakam célèbres, à qui on a appliqué le proverbe : لَذِي الْحَلَمِ لَا يُضْرَبُ الْعَصَا ; *Ag.*, XXI, 204. Ces arbitres siègent régulièrement, semble-t-il, et les audiences sont publiques ; *Ag.*, XXI, 186, 18. Dans les contestations délicates, des chefs, comme Abou Sofiān, Abou Ġahl, 'Oyaina ibn Ḥiṣn (il ne manquait donc pas d'intelligence!) refusent le rôle dangereux : par chauvinisme on affirme ici que les Arabes s'adressaient de préférence à Qoraïs ; *Ag.*, XV, 54. Un prince, comme Hoġr le Kindite pouvait accepter sans inconvénient ; *Ag.*, XV, 87, d. l. Quand l'arbitre appartient à une des deux tribus contestantes, on ne le choisit que s'il est également parent avec les adversaires ; *Ag.*, XVI, 26. تنافر signifie aussi demander l'arbitrage ; *Ag.*, XVI, 25, 14. Le type de ces arbitrages est la *monāfara*, entre 'Āmir ibn aṭ-Ṭofail et 'Alqama ibn 'Olāṭa. L'art consiste à faire croire aux deux adversaires que leurs arguments sont sans valeur, à les impressionner, puis de découvrir une solution moyenne, ménageant tous les amours propres. Les grands *ḥakam* triomphaient dans ces *combinazioni* ; *Ag.*, XV, 56-57. Titre divin dans Omayya ibn Abi's-Salt, XXII, 1.
- P. 258, n. 1 : Comp. *Ag.*, XV, 58. 'Omar ressemblait à Ḥālid ibn al-Walīd. Le but de l'anecdote est de prouver que la mère du calife était — non une esclave — mais de Maḥzoūm. Une glorification indirecte !
- P. 260, n. 6 : Lisez : لَسْتُ بِخَيْرِكُمْ
- P. 262 : Election du chef militaire ; *Ag.*, XV, 161, 3.
- P. 262, n. 6 : Je n'ai pu retrouver cette citation d'Ibn Hiṣām.

- P. 269 : *Ag.*, XXI, 267, 10, رُبَيْسٍ لَا يَعْمُونُهُ
- P. 272 : Le calife 'Oṭmān est chauve : *Ag.*, XV, 71. Comp. Yāqūṭ, E., I, 335, 1 : ... وَصُلَعَ الْقَوْمُ لَمْ يَتَعَمَّمُوا ; les chauves (= les anciens) n'avaient pas encore repris le turban ». C'était le matin.
- P. 272, n. 6 : Pour la calvitie, attribué au port du casque, voir scolion, A. Tammām *Hamāsa*, E. I, 63 d. v.
- P. 274, n. 4 : Au lieu de ذَرَّةٌ lire ذَرَّةٌ
- P. 277, ligne 15 : Comp. le thème réaliste du *fahṛ* : مَنَا أَنْكُمُ النَّاسِ ; *Ag.*, XV, 97 d. ligne.
- P. 279, ligne 4 : Pour y échapper et empêcher le déshonneur de rejaillir sur ses fils, la mère de Zīād ibn Rabī' se suicide ; *Ag.*, XVI, 23.
- P. 280, ligne 3 : Des paladins comme 'Amir ibn aṭ-Ṭofail et 'Alqama ibn 'Olāṭa s'accusent réciproquement de promiscuité ; *Ag.*, XV, 53, 8.
- P. 286, n. 8 : Corrigez *Ṭabaq*.
- P. 289, d. ligne : Comp. le vers cité, *Ag.*, XVI, 22, 3 ; وَذَاكَ ابْنُ أُخْتٍ زَانَهُ ثَوْبُ خَالِهِ
- P. 290, n. 4 : On cite quelques vers de Manẓūr ; *Ag.*, XXI, 261.
- P. 293-294 : Les Bédouins se vantent d'être les « gendres de Qoraiš » ; *Ag.*, XXI, 263, 4.
- P. 298, n. 5 : Fartana, nom propre de Bédouine ; *Ag.*, XVI, 25, 11 d. l.
- P. 299-300 : حُرَّةٌ = grande dame ; بَنُو حُرَّةٍ ; *Ag.*, XV, 75 ; 139, 6 d. l. « Jamais on ne verra une mère comme la nôtre », *Ag.*, XXI, 268, 22.
- P. 302, n. 4 : Corrigez *Ṭabaḥ* en *Ṭabaq*.
- P. 303, n. 4 : Dans *Ag.*, XV, 77, 16 ; XIX, 140, d. l., le vers... فِدَى لَكُمَا semble une interpolation ; comp. *Naqā'id Ḡarīr*, 155.
- P. 308, ligne 8 : Mettre une virgule après *l'importance*.
- P. 309, Sénilité de Ḥoḡr l'aïeul d'Amroulqais ; *Ag.*, XV, 86 ; le père du poète Ḡarīr est مَضْعُوفٌ ; Qotaiba, *Poesis*, 283, 13. A la l. 2 lisez : *guettés*.
- P. 310 : Vieux pères maltraités ; pièce VIII du *divan* d'Omayya ibn Abī's-Salt.
- P. 313, n. 7 : *Jour. Asiat.*, 1907⁴ etc.
- P. 321, n. 8 : Suicide par le vin ; *Ag.*, XV, 75.
- P. 322 : Comp. le cas de cet Arabe appelé وَلَدُهُ لِكثْرَةِ الْوِلَادَةِ *Ag.*, XV, 158, 4 ; neveu disputant l'autorité à son oncle ; *ibid*.
- P. 329, ligne 19 : « Il est sayyid et a trouvé les siens sayyid » ; *Ag.*, XV, 88, 13.